G. PAILHÈS

LA

DUCHESSE DE DURAS

ET

CHATEAUBRIAND

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

Ouvrage orné de huit gravures

Librairie académique PERRIN et Cie.



LA
DUCHESSE DE DURAS
ET
CHATEAUBRIAND

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ

Dix exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder.





LA DUCHESSE DE DURAS

G. PAILHÈS

LA DUCHESSE DE DURAS ET CHATEAUBRIAND

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

Ouvrage orné de huit gravures



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1910



LA

DUCHESSE DE DURAS

ET

CHATEAUBRIAND

INTRODUCTION

I

Si Mme de Duras a dit vrai : « On connaît mieux quelqu'un par les sentiments qu'il inspire, presque, que par lui-même », Chateaubriand ne saurait être pénétré à fond et bien démêlé dans la complexité de son être et de sa vie par une étude strictement personnelle et directe. Il le faut rechercher et retrouver dans les confidences de ceux qui le connurent et le pratiquèrent d'intimité.

Quels que soient les défauts qu'il tenait de son siècle et de son milieu, de son enfance rudoyée et négligée, de son penchant morbide à la solitude et au repliement sur soi, de sa tendance à ce que les médecins spécialistes appellent maintenant l'égocentrisme, si, malgré les désillusions, inévitables avec lui, il fut aimé plus que personne, aimé jusqu'au dernier soupir par ces nobles et belles âmes dont on connaît les noms, c'est donc qu'il y avait en lui un fond très riche et très attachant, des qualités très réelles et de premier ordre, une séduction qui n'était pas seulement du génie, du pouvoir et de la beauté. C'est l'homme même qui était séduisant.

En quoi il le fut, et plus particulièrement pour chacune de ses adoratrices, il serait intéressant de le dégager, au profit d'une psychologie complète de René.

Lorsque nous disons qu'il y a deux manières d'étudier les grands hommes, l'une directe et en eux-mêmes, l'autre dans les sentiments qu'ils inspirèrent, ne nous payons-nous pas d'apparences ?

Dès que l'homme illustre a disparu dans un rayonnement de gloire, emportant avec lui son secret, peut-être ignoré de lui-même, nulle étude directe n'est « presque » plus possible : ses actes, ses œuvres, sa correspondance, les jugements publics des contemporains, toutes ces voies d'accès, tous ces moyens d'atteindre le héros et de faire son histoire, sont bien les éléments premiers et nécessaires d'une information objective ; mais ils n'épuisent pas les voies et moyens. Et d'ailleurs, sont-ils toujours absolument directs et intimes ? Surtout s'il s'agit de surprendre le secret de l'être moral, le vrai fond, l'arrière-fond — l'homme fût-il vivant, — peut-être sont-ils moins révélateurs que les sentiments éprouvés par les familiers à l'égard de cet homme. « Une infaillibilité s'attache d'ordinaire à ces sortes de jugements qui se font en nous malgré nous. » Actuels et vivants reflets de celui qui en est l'objet, si ces impressions, reçues par plusieurs, et réparties sur nombre d'années, se ressemblent, nonobstant les variations de l'humeur et de l'âge, c'est qu'elles sont comme des instantanés d'âme, multipliés à l'infini ; c'est qu'elles contiennent des vues autrement véridiques et naïves que les actes et les écrits plus ou moins étudiés en vue d'un effet à produire, plus ou moins influencés par la pensée du public, ne serait-ce que par l'idée d'un seul témoin ou d'un seul correspondant.

Ces réflexions me sont suggérées par la correspondance de la duchesse de Duras avec Rosalie de Constant ; et c'est là aussi que se rencontre le mot cité : « On connaît mieux quelqu'un par les sentiments qu'il inspire, presque, que par lui-même. » Nuls documents ne pourraient nous rendre la physionomie morale de Chateaubriand aussi véridiquement, aussi naïvement que les impressions de Mme de Duras, confiées à son amie de Lausanne, — si ce n'est les lettres de Chateaubriand à Mme de

Duras elle-même. J'ai sous la main près de quatre cents lettres ou billets de lui à la « chère sœur », les plus confidentiels que je connaisse ! Il s'y peint en traits heurtés et saillants. C'est l'homme de désir qui domine, l'homme d'humeur, de passion, de combat, d'orgueil. Il parle comme en famille, et à une sœur aînée, aussi peu soucieux que possible d'éloquence et de poésie. Et cependant, que d'éloquence et de poésie dans l'expression de ses colères, de ses ambitions, de ses amertumes, de ses découragements, de ses désirs plus ou moins changeants et contradictoires ! Quelles impulsions de caractère et quelles mobilités d'humeur !

Le Chateaubriand de l' « arrière-fond », l'être de nature, on ne le connaît qu'imparfaitement quand on n'a pas lu ses lettres à Mme de Duras. Comme il sait bien que le dévouement de la chère sœur ne lui fera jamais défaut, il ne se gêne pas avec elle, et c'est sur elle qu'il décharge sa bile. Il a des duretés de paroles auxquelles on refuserait de croire, si les autographes ne faisaient foi. Telle est sa confiance en Mme de Duras qu'en fait de mots cruels, il suppose que tout lui est permis.

Ces lettres de Chateaubriand combleront fort heureusement une lacune qui va de 1814 à 1823, dans la correspondance de Mme de Duras avec Rosalie. Lettres de frère à sœur, ai-je dit, simples et naturelles, où les billets comptent pour beaucoup, non moins révélateurs que les lettres. Un billet est trop court pour se prêter à des arrangements de phrase ; l'état d'âme s'y trahit, surtout quand on désire et qu'on est impressionné avec la véhémence d'un Chateaubriand : véritables jets de flamme, éclairs jaillis d'un cœur éternellement inquiet et orageux. Par la concision forcée de ces petits mots, ils disent, avec plus de relief, la nature et le caractère de l'homme, les embarras et les tristesses de sa vie, la violence de ses convoitises et de ses rancunes, l'orgueil des longs espoirs enfin réalisés, ses faiblesses et inconstances de cœur, niées en dépit de l'évidence, et d'ailleurs l'affection sincère et reconnaissante que des entraîne-

ments passagers n'étoufferont pas dans le cœur de René. On croit le voir et l'entendre. C'est son attitude ; c'est le jeu changeant de sa physionomie ; c'est le timbre harmonieux ou courroucé de sa voix ; c'est tour à tour l'air sombre et le sourire, soit du tyran, soit de l'ami. « Tyrannique enfant gâté » : ce mot de Mme de Duras a presque la valeur d'une définition. Entendez-le : « Vous radotez » ; « ne me grondez plus » ; « ayez pitié de moi » ; « je ne suis pas mort, mais bien malade » ; « que vous êtes injuste ! c'est votre habitude » ; « votre billet était un chef-d'œuvre de déraison et d'injustice » ; « cette violence est bien peu fondée ». — Il l'osait dire, en 1823, à propos de sa folie amoureuse pour Mme de C*** — : « Vous me ferez renoncer à vous voir » ; « quand calmerez-vous votre tête ? » ; « ne recommencez pas vos tracasseries » ; « je veux bien que vous me disiez des tendresses et en répondre » ; « oui, ma sœur et mon amie, et pour toujours ».

Lettres et billets ne sont pas moins caractéristiques de l'âme qui les avait provoqués et inspirés : « Vos lettres me font vivre ». Ils se renvoyaient ce mot l'un à l'autre. Le cœur de Mme de Duras battait plus fort en les recevant, en les lisant, en les relisant, parfois dilaté de joie, plus souvent serré de tristesse. Sa vie y est engagée et comme prise autant que celle de son correspondant. « Depuis quinze ans, lui écrit-elle, je préfère ce qui est *vous* à ce qui est *moi* ; vos intérêts et vos affaires passent mille fois avant les miennes, et c'est tout naturellement, sans que j'y aie le moindre mérite. » Lettres de frère à sœur n'est pas assez dire. Il est à croire que Mme de Duras pensait à Chateaubriand quand elle écrivait dans son roman d'*Ourika* : « J'avais cru autrefois aimer Charles comme un frère ; mais depuis que j'étais toujours souffrante, il me semblait que j'étais vieillie et que ma tendresse pour lui ressemblait plutôt à la *tendresse d'une mère.* »

Ces billets palpitent donc d'une vie double et très intense. Et, d'autre part, dans leur brusquerie elliptique, ils sont tour-

nés on ne saurait mieux : au point de vue littéraire, ils gardent belle et fière mine. En les parcourant, le lecteur se surprendra à sourire ; et, s'il est initié à la vie intime de Chateaubriand, ce sourire parfois s'aiguisera d'incrédulité. Tandis que Mme de Duras est invariablement franche et « vraie », Chateaubriand, du moins quand il s'agit d'affaires de cœur, nie, équivoque, ment sans vergogne : « Les Rois m'ont empêché de vous écrire ». Or, le même jour, et « minuit sonnant », il ajoutait deux pages à une lettre d'amour qui en comptait déjà quatre de grand format, et cette lettre adressée à Mme de C... (la correspondance ajoutera à cette initiale toutes les lettres qui forment le nom) portait ceci : « Ma main est fatiguée, mais mon cœur ne l'est pas. »

Les deux manières de connaître quelqu'un, l'une directe et par ses propres confidences, l'autre d'après « les sentiments qu'il inspire », nous les aurons l'une et l'autre dans les conditions les plus parfaites avec les lettres de Mme de Duras à Rosalie de Constant, et avec celles de Chateaubriand à Mme de Duras.

En dépit de tant de passions successives, les témoignages des mieux renseignés — des plus intéressés — le prouvent : Chateaubriand resta fidèle en ami à toutes les personnes qui eurent le droit de lui reprocher ses infidélités d'amour. Est-ce qu'il était libre — je pose la question sans essayer de la résoudre — vraiment et pleinement libre de fixer en une beauté de chair, et d'ailleurs en un objet quelconque, ses changeants désirs, ses élans vite lassés ? Cœur mobile et inquiet, cœur de malade que torture et dévore le spleen. Toujours est-il qu'il n'oublia jamais, qu'il n'abandonna jamais celles qu'avait un jour enflammées le feu de sa passion. Il leur garda un attachement profond et généreux ; il ne manqua jamais de les soutenir de son mieux, de les consoler dans leurs peines. Suprême désir ! S'il devait se survivre, il voulait partager avec elles cette seconde vie ; il les voulait « emmener avec lui » au sein de la gloire ; il les voulait immortelles de son immortalité.

Dans l'échange des sentiments, et à travers la rapide succession des années, il est clair qu'il reçut incomparablement plus qu'il ne donna. Il ne se contentait pas de s'en adresser le reproche; il formait le projet de renverser la proportion et de rendre le centuple dans l'immanence du grand avenir.

Entendez la voix du génie ; et, dans la sonorité superbe de cette voix, distinguez les vibrations que lui communiquent les battements d'un cœur ému :

« Beau privilège attaché à l'amitié du génie de donner une existence impérissable à tout ce qu'il a aimé. »

« En m'occupant de la pensée d'écrire mes *Mémoires*, je sentis ce prix que les grands attachaient à la valeur de leur nom. Il y a peut-être une réalité touchante dans cette perpétuité de souvenirs qu'on peut laisser en passant. »

« Rien de plus vain que la gloire au delà du tombeau, à moins qu'elle n'ait fait vivre l'amitié. »

« Si je suis quelque chose dans l'avenir, mes amis y auront un nom beau et respectable. »

« Si je devais vivre, et si je pouvais faire vivre dans mes ouvrages les personnes qui me sont chères, avec quel plaisir j'emmènerais avec moi tous mes amis ! »

« Oui,... vous prendrez place parmi les ombres de femmes qui naissent autour du poète, lorsqu'il rêve au son de sa lyre. Ces ombres délicates, orphelines d'une harmonie expirée et d'un songe évanoui, restent vivantes entre le ciel et la terre, et habitent à la fois leur double patrie !... »

M[mes] de Caud, de Beaumont, de Custine, de Mouchy, de Duras, de Lévis, Récamier, belles âmes qui nous sont comme présentes et familières : c'est à la fidélité imprescriptible de son affection et de son souvenir qu'elles doivent cette vie d'outre-tombe.

Adoratrices du « génie », peut-être avaient-elles assez compté sur le cœur de l'homme pour caresser en secret l'espoir sublime de vivre éternellement avec lui et par lui.

A coup sûr, ce fut le rêve du grand rêveur ; et celui-là n'aura pas été déçu. Les noms de ses amis, de tous ses amis, resplendissent d'un reflet de sa gloire. Sans lui, combien seraient éteints. Elles aussi se seraient à jamais perdues dans la fuite et la profondeur du passé, les charmantes « Ombres » ; ni leurs noms, parure de la vieille France, ni leurs lettres ni leurs œuvres, si douces à lire, n'auraient pu les sauver de l'oubli. Assurément, il avait beaucoup à se reprocher vis-à-vis d'elles, de chacune d'elles, et sans exception. C'est encore lui qui l'avoue en d'admirables paroles, où le repentir est trempé de larmes, et précisément à propos de M[me] de Duras : on les trouvera au terme de ces études.

Entre autres éléments d'intérêt, les lettres à Rosalie de Constant traduisent avec une grande simplicité, gage d'une égale sincérité, les sentiments qu'inspira à M[me] de Duras l'auteur du *Génie du christianisme*. Dès la première rencontre, le cœur fut pris tout entier, l'imagination étant déjà séduite et complice. Elle admirait depuis longtemps l'écrivain. Elle aima l'homme, mais avec une plénitude qui fut comme une ivresse. De quelle nature était le sentiment qui la possédait ? Et quel nom pouvait bien lui convenir ? Elle n'eut pas l'idée de s'en enquérir, et encore moins de s'en inquiéter. Elle ne songea pas plus à le dissimuler qu'à le combattre. Aussi, tout de suite, l'admiration et la passion, excitées et redoublées l'une par l'autre, montèrent-elles au plus haut point. Elles ne firent qu'un dans l'exaltation du plus vif enthousiasme. Or, cet enthousiasme, elle le déclarait à tout venant ; elle le laissait éclater et déborder sans réticence comme sans embarras.

C'est que, dans l'idéalité de cette affection indéfinissable, elle ne surprenait rien qui fût de nature à troubler sa délicatesse d'épouse, rien qui pût alarmer sa conscience de chrétienne. Mœurs d'avant 1789 : la rentrée en France des émigrés les avait plutôt ravivées, en rapprochant des sociétés longtemps séparées par les rigueurs de l'exil.

L'extrême tolérance du XVIIIe siècle en fait de fréquentations reparut dans le premier tiers du XIXe, au sein des grandes familles reconstituées. On redisait, dans ces milieux de traditions et de souvenirs : « Liberté, c'est ma devise ». Ce qui n'empêchait pas, comme bien l'on pense, de jaser et de critiquer.

Mais, pour de telles intimités, il n'y avait ni révolte de l'opinion, ni jugement formel, ni exclusion prononcée. De cette sociabilité poussée à l'excès et qui ne subsiste plus, du moins à ce degré et avec sa nuance, il serait facile (sans oublier beaucoup de désordres) de citer d'illustres exemples : un seul suffira, le plus connu, celui de Mathieu de Montmorency, ami très intime et très familier de Mme Récamier, du vivant de M. Récamier et de Mme de Montmorency.

Les lettres de Mme de Duras, aussi bien que ses conversations, revenaient d'instinct, et comme par obsession, à ce sujet favori, Chateaubriand. Sa chère correspondante de Lausanne dut se passer quelques sourires en lisant de telles déclarations, où la candeur le dispute à la flamme. Mais ce sourire lointain ne laissait aucun reflet moqueur dans ses réponses.

Bien autres étaient les droits et la liberté des amies de France. Il y eut des allusions discrètes, et puis des avertissements directs, et puis des reproches formels. La plus intime amie, Mme de La Tour du Pin, fut aussi la plus sévère. Rien n'est typique comme les lettres que cette femme de caractère et d'esprit ose bien, jeune encore, adresser sur ce sujet délicat à celle qui l'appelait « ma raison » et se rangeait volontiers à ses avis. Peine perdue : sur le chapitre de ses rapports avec Chateaubriand, Mme de Duras n'en veut faire qu'à sa guise ; elle n'écoute et ne suit que les mouvements de son cœur.

L'amie renouvelle ses avertissements ; et c'est plaisir de voir avec quelle vivacité et, tout ensemble, quelle tendresse. La voici qui parle avec un enthousiasme d'ailleurs sincère, et point naïf, de ses deux filles qui sont parfaites, et qui font sa vie et son

bonheur, — heureuses elles-mêmes de se sentir aimées, de leur mère, par-dessus tout. C'est une manière, à peine détournée, de rappeler à Mme de Duras qu'elle doit placer son bonheur dans le petit cercle de la famille et que sa vraie gloire sera de s'adonner toute entière au bonheur des siens. Et, comme pour fortifier, par un effet de contraste, l'insinuation qui n'a l'air que d'une confidence, elle cite un mot de naïve jalousie échappé à l'enfance de Clara, seconde fille de la duchesse. Et combien d'autres leçons, coulées en douceur, sous les formes aimables du moi épistolaire. Plus habituellement, le reproche est direct et le ton sévère, car elle croit à l'imminence du danger.

La franchise autoritaire de l'une n'a d'égale que l'imperturbable sécurité de l'autre. Heureuse et fière d'aimer Chateaubriand et d'en être aimée, sûre d'elle-même et appuyée sur la droiture de ses intentions, Mme de Duras accueille les gronderies avec liberté d'esprit et bonne grâce. Elle discute les motifs qui font jaser et critiquer. Nul indice de révolte intérieure ; nulle ombre de mauvaise humeur. Pourvu qu'elle puisse voir Chateaubriand à son aise, causer et correspondre avec lui, le reste ne compte pas.

Que lui font les critiques du monde ! que lui importent même les soupçons ou les blâmes de ses amies ! Ni Mme de La Tour du Pin, ni Mme de Sainte-Maure, ni les autres, ne lui seront moins attachées parce qu'elle sera aussi l'amie du brillant « chevalier ».

Ainsi connaîtra-t-elle toutes les formes, tous les degrés, toutes les nuances, toutes les délices de l'amitié. La preuve que les sermons sur le danger ou même sur la « culpabilité » de sa passion ni ne la changent ni ne l'inquiètent, on la trouve dans les épîtres dithyrambiques qu'elle adresse à Rosalie après toutes ces mercuriales.

Mme de La Tour du Pin a beau redoubler de sévérité : elle ne gagne rien sur la passion qui emporte Mme de Duras ; elle ne perd rien non plus de l'affection que lui garde à jamais le cœur de sa « chère Claire ».

II

Il y avait donc passion. Mais encore, quelle passion ? Si entraînée qu'elle fût vers Chateaubriand, Mme de Duras gardait, vis-à-vis de lui, toutes ses franchises et toutes ses fiertés. Elle retenait le droit de penser librement, et de parler comme elle pensait. De ce droit, jamais abandonné, elle usa largement, sur tout sujet, à tout propos, à toute heure.

Très éprise de cœur et très dépendante de sentiments, elle est tout ce qui peut s'imaginer de plus indépendant en fait d'opinions.

Chateaubriand, par violence de réaction et par impulsion de caractère, se range parmi les ultras. Elle est et demeure libérale. Il écrit dans le *Conservateur*, et mène l'assaut. Elle admire le talent déployé et en déplore les violences.

Le duc de Richelieu meurt. Elle le regrette et le loue dignement. Lui, répond en adversaire implacable. Decazes est frappé dans ses plus chères affections, en même temps que disgracié. Elle s'apitoie, tandis que lui, de cette pitié, s'étonne et s'indigne, etc.

Comme elle a ses franchises de paroles et son indépendance d'opinions, elle s'attribue des droits sur lesquels elle ne transige pas. Respirer, aimer, se dévouer, c'est tout un pour elle, surtout à l'égard de Chateaubriand. Mais elle veut être payée de retour ; elle revendique une réciprocité d'affection. Oublieuse d'elle-même en tout le reste, fortune, crédit, santé, méchants propos de cour, elle ne demande, en récompense de son dévouement, que de se retrouver, à l'état d'influence ou de cause avouée, dans le bonheur de Chateaubriand. Penser qu'il lui devra en quelque façon le succès de ses persévérants efforts, ou l'aboutissement de ses longs espoirs, ou quelqu'une des joies de sa vie tourmentée, et qu'il l'en payera de sa recon-

naissante affection, et qu'il lui dira merci, c'est le seul salaire auquel elle prétende. Mais celui-là, elle l'attend, elle le veut, elle l'exige : « Mon cœur a beaucoup souffert, et il en reste malade ; et si on ne le berce un peu doucement de temps en temps, toutes ses vieilles douleurs lui reprennent. Pensez à me dire quelquefois que je suis votre première amie. » Première, en un sens meilleur que celui de l'ancienneté.

Pour assurer les visées ambitieuses de son ami et son bonheur, s'il faut conseiller, avertir, blâmer, telle est la sincérité de son dévouement, et telle, l'indépendance de son caractère, qu'elle n'hésitera pas à conseiller, avertir, blâmer : affection de sœur aînée, un peu sermonneuse, protectrice en vertu des situations, et, d'autre part, jalouse comme serait l'amour. Elle veut donc la première place ; elle y a droit, et n'acceptera jamais d'en déchoir. Aussi, l'ami étant René, quelles épreuves ! quelles souffrances ! Jamais résignée, ni soumise, à ce point de vue, tout partage l'indigne; toute rivalité l'exaspère. Elle se plaint directement, et non pas à mots couverts. Elle proteste ; elle en est malade, et elle le dit à l'ingrat ; mais le mal que cela lui fait dépasse de beaucoup ce qu'elle en dit. Loin d'exagérer les choses du sentiment, elle se contente d'en laisser entrevoir les profondeurs.

Cette indépendance d'opinion et cette fierté d'attitude, qui s'allient chez elle à la vivacité et aux exigences de l'amitié, font, de ce commerce, quelque chose de très original, et peut-être d'unique.

L'affection ne saurait être plus ardente, ni l'enthousiasme plus vif, ni le dévouement plus absolu, et, non plus, la liberté des pensées plus entière, ni l'indépendance des opinions plus large, ni les conseils, agréables ou non, plus fermes, ni les critiques plus directes, et ce, nonobstant les protestations et les colères de Chateaubriand. Car celui-ci n'est ni un prodige d'humilité, ni un modèle de patience. Habitué aux adorations féminines, il supporte mal les divergences, les critiques, les reproches de la « chère sœur ».

Lui, « l'éternel orage », lui « qui aime les crises », il répond qu'il a surtout besoin de « paix », « qu'il cherche surtout le repos dans la vie » ; « il veut que sa sœur ne le gronde plus ». Ses colères viennent de ses passions et de ses torts, autant que de son orgueil : colères traversées de splendides éclairs ; et la pauvre femme, qu'elles terrifient et blessent, ne peut s'empêcher tout à la fois de souffrir, d'admirer et d'aimer. Et puis, il a de si beaux et de si prompts retours ! Douces comme des caresses sont les paroles qu'il prodigue alors, paroles d'enchanteur.

Aussitôt, on la voit émue et reconnaissante, quoique peu convaincue, et encore moins résignée.

Elle continuera de se plaindre et de blâmer, quand bon lui semblera, sauf à recevoir de nouvelles rebuffades qui la feront souffrir, et puis de nouvelles assurances d'amitié qui lui seront un baume. Et ce sera toujours à recommencer.

Reconnaissons aussi, car il faut être juste, que Mme de Duras ne ménageait pas toujours assez la susceptibilité de l'orageux Breton.

Il lui arrivait souvent de passer la mesure, et de la passer aussi bien vis-à-vis de M. de Duras que vis-à-vis de Chateaubriand.

Elle écrit à son mari : « J'humilie ma tête de tout mon cœur. *Vous savez que, si j'offense souvent*, je ne suis pas récalcitrante à reconnaître mes fautes. » Si promptes et si généreuses que fussent les réparations, encore est-il qu'il y avait lieu d'en offrir, et qu'en ce genre les fautes étaient fréquentes.

Très simple et très droite, et, en même temps, très franche et très expansive, ardente « comme les climats des tropiques où avait mûri sa jeunesse » et d'où sa mère était venue, « orageuse comme les mers sillonnées par Kersaint », comme cet océan sur les bords duquel elle avait vu le jour, ses origines, de tous côtés, la prédisposaient aux impulsions de sentiments, aux vivacités les plus irrésistibles.

Les extraits qui suivent illustreront, pour ainsi dire, les divers points de cette analyse.

Elle écrit à Chateaubriand ambassadeur : « Vos lettres sont très bien pour un gentilhomme breton... Vous avez encore trop du vieil homme, cher frère ; je désespère de vous..., vous mourrez à la peine de vous arranger à l'étoffe d'un ministre. »

On imaginerait difficilement ironie plus cruelle pour l'amour-propre de l'homme qui nourrissait depuis longtemps l'ambition d'être ministre, et qui se sentait en passe de le devenir.

« 1822. — Il est donc dit que vous ne pourrez vivre sans chaînes ! combien pourrai-je en compter ! » — « Il me semble que toutes vos folies ne sont guère de saison *et que vous êtes assez vieux pour être sage.* »

« Tyrannique enfant gâté... Vous voilà donc parti (il est ambassadeur à Londres) ; *voilà le succès de tous mes travaux et de toutes mes espérances!* Voilà pourquoi nous nous donnons tant de peine depuis huit ans ! Vous me direz si cela vous fait grand plaisir qu'on vous appelle Votre Excellence, d'avoir de beaux chevaux et de donner de grands dîners ; car c'est cela ; et puis cependant, une part dans les affaires de l'Europe, mais quelle part? Incomplète, tiraillée, ne vous donnant peut-être que le chagrin de voir de plus près l'impossibilité de faire le bien... Moi, je serai en train de regretter le temps où vous portiez le pauvre habit bleu si rapé, et où vous étiez si agité tous les premiers du mois... » et le reste, très piquant.

De son côté, il écrit le 3 avril, et sa lettre, réponse directe, ou réflexion spontanée, est en contradiction flagrante avec les spirituelles réflexions de Mme de Duras.

« Me voilà dans cette ville [Londres] où j'ai passé il y a vingt-deux ans. Vous ne sauriez croire ce que j'éprouve en songeant à cette destinée qui me renvoie ambassadeur dans un pays d'où je suis sorti pauvre émigré bien obscur, bien malheureux. *Pourtant, je ne suis pas sans quelque vanité d'avoir*

fait moi-même ma destinée. Je ne l'ai dû qu'à ce que je portais au dedans de moi lorsque j'ai passé ici. »

Mme de Duras oubliait trop les travaux et les combats victorieux de l'illustre publiciste. Et Chateaubriand ne tenait pas assez compte de la protection très efficace de son amie, et de ses interventions, si instamment sollicitées par lui.

Mme DE DURAS : « Quand je sens tant de sincérité, tant de dévouement dans mon cœur pour vous, que je pense que, depuis quinze ans, je préfère ce qui est vous à ce qui est moi, que vos intérêts et vos affaires passent mille fois avant les miennes, et cela tout naturellement, sans que j'y aie le moindre mérite, et que je pense que vous ne feriez pas le plus léger sacrifice pour moi, je m'indigne contre moi-même de ma folie. »

« Il n'y a pas une ligne de vos lettres qui ne me dise : « Je « vous cache quelque chose ». Je vous connais comme moi-même, et tout vous est possible, hors de me tromper. Quoi ! cher frère, notre amitié serait-elle comme celle dont M. de Laval disait qu'ils n'avaient pas de quoi aller jusqu'au bout ? Je regretterais bien alors de n'être pas morte dans une de ces grandes maladies qui m'ont mise au bord du tombeau. J'aurais du moins emporté l'illusion qui a fait le charme de ma jeunesse. »

« Je ne veux pas qu'on prenne toute ma place, parce que j'ai la certitude que personne ne la mérite : ce qui me pousse à bout, ce sont les *cachotteries*. On ne cache que ce qui est mal, et les secrets sont la mort de l'amitié. » [Allusion à Mme Récamier.]

CHATEAUBRIAND : « Si le courrier ne m'apporte pas une bonne lettre d'excuses, je ne vous écrirai plus. Rien n'est plus absurde et plus faux que toutes vos idées. Je ne connais personne au monde dont l'esprit et le cœur soient plus en harmonie que le vôtre avec tout ce que je sens et tout ce que j'éprouve... Il y a dans mon caractère, avec quelque chose de fort, quelque chose de faible. Je me laisse aller. Prenez-moi donc tel que je suis. »

Mme DE DURAS : « Si je ne vous aimais pas, je ne me soucierais

guère de ce que vous écrivez à d'autres. Il est vrai que je vous aimais mieux avec votre habit rapé et vos bottes crottées. Ah! chère adversité, que je la regrette! Je donnerais ma vie pour la retrouver! Il me semble que rien ne doit vous fâcher dans mes lettres. Ne voyez-vous pas le fond de mon cœur? Avez-vous oublié d'y lire? ou n'avez-vous pas le temps ou la volonté d'y regarder?

Lui : « Vous écrivez les choses les plus injustes tout rondement, et sans vous en apercevoir. Il faut vous aimer comme vous êtes. »

« N'espérez pas, quand vous m'avez grondé, que je puisse vous écrire immédiatement de bonnes et longues lettres, comme vous le voudriez. Ce mouvement dure ; il faut quelque temps pour me remettre. »

Elle : « Vous ne savez pas ce que c'est que l'amitié, et puisque je ne vous l'ai pas appris, vous ne le saurez jamais. »

« Si j'avais un peu de fierté, c'en serait fait de notre amitié ; mais aimer sincèrement donne les vices et les vertus de l'esclavage. »

« Cher frère, ayez un peu pitié de moi. Causons comme autrefois! Envoyez-moi un souvenir de Londres. Que je voie que vous pensez un peu à moi! »

Lui : « Depuis que vous êtes sûre que M. de Rauzan ira au Congrès sans moi, vous n'avez pas pris plus de souci de mon affaire que du Grand Turc. Vous avez mis huit jours à parler à Villèle sur une demande de la dernière importance. Qu'importe après tout! »

Elle : « Je suis découragée, je vous l'avoue ; et puisque je ne vous parais pas une amie dévouée, il faut que je renonce à ce métier qui m'a très mal réussi. »

Lui : « Quand je crois vous avoir fait de la peine, j'ai de tels remords que je ne dors pas jusqu'à ce que ma lettre d'expiation soit arrivée. »

Elle : « Qu'est devenu votre petit grain d'ambition? Il est

devenu un gros arbre avec des branches à l'infini. Pauvre frère ! je vous aimais bien mieux quand vous étiez proscrit et persécuté. Voilà votre élément et votre parure !... »

Lui : « Vous ne me dites pas un mot qui ne soit une folie, ou une injure, quand vous me parlez d'autre chose que de politique.. Je ne sais si mon ambition est, comme vous le dites, devenue un grand arbre ; mais je puis en dire ce que ma pauvre sœur [Lucile] disait de la joie pour elle : « Ce n'est pas une plante du « sol ». Et croyez-moi, les arbres de mes premières forêts me plaisent et me convenaient mieux. Rassurez-vous donc ! Je ne vous parlerai plus de politique. Je *vous parlerai de vous et de votre roman.* [!!] »

Elle : « Victoire ! Victoire ! vous venez d'être nommé par le Conseil ; Marcellus vous en porte la nouvelle. Villèle est adorable. Vous devrez l'aimer à la vie, à la mort. Il a été dans tout ceci ferme, simple, et votre ami autant qu'on peut l'être. Arrivez donc, mais sans vous hâter, sans air de triomphe. Il faut être modeste dans le succès. Vous entendez cela mieux que personne. Je vous avoue que je ne me sens pas de joie. Enfin, vous voilà au premier, au plus beau poste, et à la face de l'Europe. Vous ferez voir que l'auteur d'*Atala* entend la politique... Ce qui me désole à présent, c'est que je sache cette nouvelle et que vous ne la sachiez pas... Je suis enchantée de Marcellus ; vous l'avez gagné, comme vous gagnez tout le monde en faisant le bonhomme ; mais vous ne l'êtes pas. Eh bien ! cher frère, il y a loin d'ici au temps du *Conservateur*. Mais *c'est bien lui qui a amené ce qui se passe aujourd'hui.* La pauvre Mme de Staël a dit que vous seriez ministre, et vous le serez. Arrivez tranquille ! »[1].

Noble cœur ! et que d'esprit ! Parfois, il est vrai, l'esprit jette des étincelles qui donnent la sensation de légères brûlures. Mais, pour racheter ce charmant défaut, avec quelle ardeur et quelle

1. Voyez *La duchesse de Duras*, par A. Bardoux, *passim*.

générosité le cœur, tout vibrant, s'exprime ! Et quelle poésie de souvenirs, où l'âme passe tout entière. L'amitié étant sauve, rien de plus curieux à observer que ces heurts et conflits de caractères, d'humeurs et de sentiments.

III

De cette passion de femme, Sainte-Beuve a forcé la nuance. Il en a même faussé la nature. Le critique se délecte à citer le fameux passage des *Mémoires d'outre-tombe* : « Ai-je tout dit dans l'*Itinéraire* », où le pèlerin de Jérusalem révèle la pensée qui l'absorbait pendant son voyage : Un rendez-vous à l'Alhambra. L'ayant édité, ce passage, au tome Ier de *Chateaubriand et son groupe*, il juge à propos de le reproduire tout entier, au tome II [1] ; et cette fois, l'idée lui vient d'y rattacher, par manière de note, une lettre de Mme de Duras qui connaissait *elle aussi*, remarque-t-il, « ces chagrins dont on devrait mourir et dont on ne meurt pas ». Cette dernière phrase, flanquée de guillemets, se présente donc comme une citation textuelle ; or, elle n'est exacte que verbalement ; et quant au sens, elle prend une fausse signification d'amour blessé, de passion malheureuse, placée qu'elle est au bas d'une confession d'amour et en tête d'une étude psychologique où domine l'amour. Plainte à demi étouffée d'amante en détresse, telle est bien la nuance qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître aux mots soulignés ; tel est surtout le sens que Sainte-Beuve, de propos délibéré, voulut suggérer au lecteur. Nul doute là-dessus ne peut subsister, si, de cette note, on rapproche le *post-scriptum* que le critique ajouta, vers la même époque, à son beau portrait de Mme de Duras — grosse tache d'encre qui en altère la véridique et pure physionomie : « On trouvera quelques lettres de Mme de Duras dans l'ouvrage publié

[1] Et encore dans les *Causeries du Lundi*, t. II

par M. de Falloux (1860), *Madame Swetchine*. Elles ont un caractère d'élévation et de délicatesse ; mais, dit-on jamais tout dans des lettres, et surtout quand on écrit à une M[me] Swetchine ? N'est-ce pas le cas ou jamais de se composer et de choisir. *J'ai présenté jusqu'ici l'idéal et rien que l'idéal*. Je veux cependant, par un tout petit mot saisi au vol, indiquer les discordances. Le monde, même quand il n'est pas odieux, ni tout à fait injuste, a une manière sèche de penser et de dire que le moraliste ne doit pas absolument ignorer, bien qu'elle puisse déplaire. Une personne du même monde que M[me] de Duras, et *qui portait l'esprit de justesse jusqu'à la rigueur*, M[me] de Boigne disait : « M[me] de Duras a aimé son mari d'abord, puis M. d'Angosse, puis M. de Chateaubriand. *Elle arrange un peu les choses et explique son malheur à sa manière dans ses lettres à M[me] Swetchine.* »

Ce n'est pas M[me] de Duras qui arrange un peu les choses en écrivant d'intimité à M[me] Swetchine, c'est M[me] de Boigne qui fait l'entendue au sujet de ces lettres, et qui, non initiée et ne devinant pas, en fausse un peu, beaucoup, la donnée principale.

Nonobstant l'esprit de « justesse » que lui prête le malin critique, afin de mieux relancer le mot saisi au vol, j'affirme, preuves en main, qu'il ne s'agit pas ici d'amour, sinon d'amour légitime et sacré.

Et c'est encore le même amour, légitime et sacré, que met en jeu la belle page annoncée ainsi dans le Portrait de M[me] de Duras : « On se fera idée surtout de sa manière de moraliste et de cette *subtilité tendre* qui va jusqu'au dernier repli d'un sentiment par la méditation sur l'Indulgence. »

Pour qu'on ne fût pas exposé à prendre le change et à mettre, en marge de cette lamentation, un nom à la place d'un autre, par exemple, le nom de Chateaubriand plusieurs fois articulé et visé dans les lignes précédentes, il eût été nécessaire de dire l'état d'âme très particulier d'où procédait ce gémissement, la cause de ces remarques et de ces reproches, le sentiment blessé

que traduisait cette analyse ; et c'est cela que Sainte-Beuve s'est bien gardé de dire, pas même au bas de la page, et ne fût-ce que tardivement, après 1860. Le dire, c'eût été rectifier le faux sens qu'insinuent soit la note de *Chateaubriand et son groupe* (1859), soit le *post-scriptum* mis au Portrait de Mme de Duras (1860).

Celle-ci fut l'amie, et non l'amante de Chateaubriand ; amie très passionnée, parce qu'un caractère comme le sien, qui était déjà vivacité, entraînement, tout feu et tout flamme, ne pouvait se tenir en contact habituel avec cette nature orageuse et troublante de René, sans y perdre le peu qui lui restait de modération et d'équilibre dans le sentiment.

Le lien étroit qui l'attachait au « cher frère », elle-même l'a défini avec une franchise de trait et une verdeur d'expression qui ajoutent du piquant au charme de la « délicatesse » : « Une amitié comme la mienne n'admet pas de partage : elle a les inconvénients de l'amour ; et j'avoue qu'elle n'en a pas les profits ; mais nous sommes assez vieux pour que cela soit hors de la question. Savoir que vous dites à d'autres ce que vous me dites, que vous les associez à vos affaires, à vos sentiments, m'est insupportable ; et ce sera éternellement ainsi. Laissons ces pensées ; elles me font mal ; et je n'ai pas besoin d'ajouter de l'amertume au chagrin de votre absence. »

Nous lirons des lettres où Mme de Duras donne, de ses chagrins, la seule explication autorisée. Par elle donc, par l'intéressée, seront réfutées, sans discussion possible, et la double méchanceté du critique portraitiste, et la « rigueur » sans « justesse » de son inspiratrice. Pour le sceptique Sainte-Beuve, Mme de Boigne fut une manière d'oracle. Il l'interrogeait au cours de ses enquêtes psychologiques et morales ; et ce qu'elle disait, il le recueillait dans ses « petits cahiers », comme oracle infaillible : « Personne unique », déclarait-il, « à qui *nulle autre* ne ressemblera plus. Elle représentait une longue série et un *choix parfait* de souvenirs. Elle savait d'original bien des

choses, et *son esprit exact et vrai n'altérait rien.* » Paroles de foi. Expressions de gratitude aussi ; car le causeur devait beaucoup à « cette personne rare, d'un esprit si ferme et si juste, avec tant de tour et de délicatesse ». C'est à cette source qu'il puisa nombre de ses on-dit cancaniers et rancuniers sur Chateaubriand.

Si exigeante, si jalouse même que fût l'amitié de Mme de Duras pour Chateaubriand, — et certes, après avoir été influence tour à tour offerte et sollicitée, protection efficace autant que nécessaire, dévouement passionné de toutes les heures, elle avait tous les droits à la première place, — on voit assez qu'elle s'arrêtait où commence l'amour. Dès les premiers rapports, ce fut la même limite fermement tracée, la même réserve hautement consentie de part et d'autre. La preuve en est dans la correspondance des deux. On y voit Mme de Duras très attachée et très séduite. mais libre et fière dans ce lien, retenant le droit de critiquer, de blâmer, de se plaindre, et de dire à Chateaubriand ses quatre vérités.

Les plaintes, les cris, les désespoirs même dont frémissent presque toutes ses lettres, à partir de 1816-1817, ne s'appliquent en aucune manière à Chateaubriand. Elles ne conviendraient pas davantage à M. d'Angosse. De cette dernière relation, nous pouvons renvoyer l'examen à plus tard, *sine die* : la conclusion serait la même.

Il est vrai : d'autres plaintes, d'autres gémissements se rencontreraient dans les lettres antérieures, sur lesquelles un lecteur peu attentif pourrait non moins facilement se méprendre. Mais à qui ne veut pas être dupe des apparences, à qui désire dégager des formes, ou mystérieuses ou attristées, le vrai fond de la pensée et la cause réelle du sentiment, tout s'explique, tristesse et mystère, d'abord par l'état de guerre qui se perpétuait sous l'Empire et décimait la société, puis par les moyens de police que ce régime employait vis-à-vis des familles opposantes ou simplement abstenantes : au moindre prétexte, ce n'étaient

qu'arrêtés d'éloignement ou d'exil. Le secret des correspondances n'était pas le moins du monde respecté. On se voyait obligé d'employer un langage très surveillé et quelquefois conventionnel. Mme de Duras nous déclare qu'on ne mettait dans une lettre « que ce qui ne pouvait être compromettant pour personne ». Benjamin Constant s'excusait en ces termes, auprès de son « cher Prosper », M. de Barante : « Je ne vous ai pas écrit... parce que les lettres, depuis longtemps, ne me paraissent que des certificats de vie et d'amitié ; elles prouvent que l'on n'a pas cessé de sentir, mais n'expriment rien de ce que l'on pense. L'amitié peut survivre à tous les orages, mais elle ne peut pas parler. L'absence est devenue doublement pénible. Il n'y a plus de communications qui l'adoucissent[1]. »

Si l'on veut avoir bien sûrement le propre sens de la phrase qui, dans *Chateaubriand et son groupe*, semble faire écho à la confession amoureuse, « ai-je tout dit dans l'*Itinéraire ?* », il faut la rétablir à sa place, dans le texte auquel elle appartient ; et, ce texte lui-même, il serait opportun de le remettre à sa date dans l'ensemble de la correspondance, mais de la correspondance telle quelle, non expurgée, non mutilée ; car celle qui se lit dans le beau livre de M. de Falloux, *Madame Swetchine*, porte la trace de nombreux coups de ciseaux ; et, par suite de tant de suppressions évidemment systématiques — peut-être opérées par ordre, — le côté le plus intime des confidences a été altéré, à telles enseignes que des esprits fort avisés, et d'ailleurs malveillants, furent portés à voir des chagrins d'amour là où il y avait tout autre chose.

La restitution de ces confidences, au moyen de lettres non moins confidentielles, n'est pas seulement nécessaire à la connaissance des vrais chagrins de Mme de Duras : elle jettera un jour révélateur sur la cause de la tristesse désespérée qui se remarque aussi bien dans ses œuvres que dans ses lettres dès 1816.

1. Paris, 15 avril 1807 — (*Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1906).

Près de cent ans ont jauni ces papiers et glacé ces douleurs. A une époque assez voisine encore de ces vies, des ménagements s'imposaient qui n'ont plus leur raison d'être. Les propos de Mme de Boigne, recueillis et publiés par Sainte-Beuve, eussent soulevé de dégoût le cœur de Mme de Duras. Après un siècle écoulé, la vérité ne peut plus offenser, ni offusquer personne. Et peut-être y a-t-il haute convenance, aussi bien que rigoureuse justice, à la produire enfin. Elle dégagera de l'ombre mauvaise qui l'enserre et la mord depuis tant d'années la mémoire d'une femme de grand sens, de grand esprit et de grand cœur, chrétienne de vie comme d'attitude, digne assurément de tous nos respects et de tous nos hommages.

Certes, c'est bien de tout son cœur que Mme de Duras aimait Chateaubriand. Une fois ce nom prestigieux prononcé dans cette correspondance, il y revient très fréquemment, et jamais sans être accompagné d'expressions où rayonne la chaleur de cet attachement.

En 1818, elle avoue que « ne plus le voir et l'entendre tous les matins dans son cabinet » lui est une privation, une souffrance, un bonheur perdu. « Elle en est triste à mourir. » Ainsi parlait-elle d'une amitié sur laquelle avaient déjà passé dix longues années. Et quoique le début en eût été soudain et violent « comme l'amour », l'expression n'en était pas, n'en pouvait pas être plus vive, en ce début, qu'au terme de ces dix ans. L'enchantement durait s'en avoir rien perdu de sa plénitude.

S'il est vrai que nulle des adoratrices de Chateaubriand ne l'a plus passionnément aimé, plus fidèlement servi, et cela, sans interruption ni défaillance à aucun moment, malgré la multiplicité des orages qui éclatèrent entre eux, — en dépit de tout ce qu'il faisait qui devait le perdre au double point de vue de la politique et de l'amitié, — il apparaîtra que nulle, non plus, ne jugea l'homme avec plus de pénétration et de rigueur, parce que, plus dévouée que nulle autre, et d'ailleurs efficacement dévouée, nulle ne souffrit plus de son humeur chagrine

et de son défaut capital, l'égoïsme, un certain égoïsme complexe et maladif. Vivre en soi et vivre de soi, ce fut la loi et comme la fatalité de son être : elle le prédisposait à vivre pour soi. A mesure que les années s'écoulent, les lettres de Mme de Duras à Rosalie de Constant se font variées comme les temps et les situations ; elles sont vraiment belles de sensibilité et de pensées. Nous savons que Sainte-Beuve avait gardé souvenir de celles qui figurent dans le livre de M. de Falloux. Un jour, ayant cité une lettre de la duchesse de Choiseul, il en loue la vivacité d'expression, « le ton tout moderne, plus moderne que celui de Mme du Deffand », et il ajoute : « Le tour en est essentiellement neuf et distingué ; une telle lettre pourrait être écrite de 1800 à 1820 par une Mme de Beaumont, par une duchesse de Duras, par une de ces femmes de cœur et de pensée qui ne sont déjà plus du XVIIIe siècle. »

Le temps passe. Les années ont beau s'écouler nombreuses. Mme de Duras aime Chateaubriand du même cœur que jadis, au temps de leur jeunesse. Elle s'ingénie à le servir auprès, au loin, toujours. N'ayant plus que quelques mois à vivre, elle écrit à Rosalie que « M. et Mme de Chateaubriand sont ses meilleurs amis ». Et d'autre part, répétons qu'elle l'aime sans illusion d'aucune sorte. Son clair regard pénétrait l'homme dans ses derniers replis. Quelques jours après avoir écrit le mot qui précède, un autre mot lui échappe, tout chargé d'expérience et gros de tristesse, mot amer qui tranche avec les déclarations précédentes. C'est un aveu qui suppose mille blessures. La sévérité de ce jugement sommaire, j'essayerai de l'expliquer, en alléguant les circonstances d'exaltation maladive et d'excitation étrangère. L'amertume en sera peut-être adoucie quelque peu, comme la sévérité, excusée.

Il est d'ailleurs particulièrement remarquable en ceci qu'il laisse intacte l'ardente amitié des premiers rapports. Assurément, il y a plainte et souffrance. Mais, au reproche d'égoïsme articulé par elle, s'allie encore un témoignage assez explicite

d'estime affectueuse où s'atténue le reproche et s'assoupit la plainte.

Tel qu'il se présente, mélange à dose égale de vérité cruelle et d'hommage attendri, ce jugement (je n'en sais pas de plus autorisé) aurait chance de s'imposer à la critique comme le plus équitable sur le caractère et sur le cœur de l'inexplicable René.

Voici venir les dernières lettres de Chateaubriand à Mme de Duras : gages irrécusables d'une fidélité que ne réussirent à rompre ni la bonne, ni la mauvaise fortune, ni la vie, ni la mort ; la mémoire de Chateaubriand ne peut que bénéficier de ce témoignage infiniment précieux[1]. Malgré tous ses torts, il fut « bon», d'une « grande bonté », envers la plus généreuse, la plus dévouée et la plus éprouvée de ses amies.

IV

Éprouvée, Mme de Duras le fut au delà de toute expression. On pourrait caractériser sa vie en la disant une destinée de malheur.

Des jours heureux, de plein bonheur, s'y rencontreraient par deux fois : la première, à Londres, pendant l'émigration ; la seconde, sous la tyrannie de l'Empire. Double contraste, qui, loin d'être le hasard d'un cas isolé, se retrouverait assez généralement dans la haute société : « Reviendrez-vous jamais, félicités de ma misère ? » disait Chateaubriand, à propos de son exil à Londres. Et nous lisons dans les souvenirs de Mme de Chateaubriand : « Cette vie de château était fort agréable et fort à

1. Je suis heureux de les devoir, ces lettres des dernières années, ainsi que les correspondances si charmantes et si spirituelles de Mme de la Tour du Pin, de Talleyrand, de Humboldt et autres, à l'obligeance toute gracieuse de l'arrière petit-fils de la duchesse de Duras, M. le comte de Chastellux. Je lui dois aussi des notes généalogiques très précieuses. Le meilleur remerciement serait de faire bon usage des papiers que sa confiance a mis à ma disposition. Puisse le présent volume ne pas trop décevoir son attente !

la mode sous Bonaparte... Une partie de la société, celle qui n'allait point à la nouvelle cour, passait neuf mois de l'année à la campagne. Sous l'Empire, les réunions étaient possibles : on pouvait être d'opinion contraire sans s'arracher les yeux : de sorte que nous nous sommes trouvés réunis nombre de fois, par exemple à Champlâtreux et au Marais, avec tout ce qu'il y avait de plus bonapartiste. Sous la Restauration, il n'en a pas été de même. Chacun avait la prétention d'être royaliste, et surtout que son voisin ne le fût pas. De là des nuances sans fin dans la manière dont on devait servir le Roi... Il en résultait des querelles dans les salons, et un ultra ne pouvait pas se trouver avec ce qu'il appelait un libéral. »

Les lettres de Mme de Duras, sous l'Empire, sont pleines de détails souriants sur « la vie de château » que menaient les survivants des anciennes familles. La lecture y avait sa part.

Mme de Duras aimait les livres, et elle lisait beaucoup. Sa bibliothèque, sans cesse enrichie, se composait de plusieurs milliers de volumes. Aussitôt que paraissent les ouvrages de Mme de Staël, de Chateaubriand, de Mme de Souza, elle les lit, et, sans plus attendre, elle dit ce qu'elle en pense : ses jugements témoignent en faveur de son goût. Elle admire les chefs-d'œuvre avant la consécration du succès : *Corinne*, les *Martyrs*, l'*Itinéraire*. Elle aide au succès en disant son admiration, et pourquoi elle admire. Éprise du talent, elle s'éprend de l'auteur. Sur les écarts et les folies de Mme de Staël, des choses étranges lui ont été contées par des amis communs, bien faites pour déconcerter l'admiration : au lieu de se détourner avec un mépris d'autant plus facile qu'il s'agit d'une femme, elle excuse de tout son cœur ; elle admire quand même ; elle désire connaître ; et, puisqu'elle admire, elle aime déjà. C'est un des traits les plus marqués de son noble caractère. Dès qu'il lui sera possible, elle s'empressera auprès de Mme de Staël, laquelle de son côté voudra la prévenir; et toutes deux s'aimeront d'égale affection.

Durant cette période, et jusqu'en 1813, des expressions de bonheur lui viennent à tout propos.

Mais, de ces jours heureux, le compte serait vite fait. L'ensemble est voué à une sorte de fatalité : tristesses de l'enfant au foyer domestique ; tristesses de la jeune fille à qui l'échafaud ravit un père illustre et « adoré » ; tristesses des fuites lointaines, en compagnie d'une mère baissée, par suite de tant de malheurs ; et, après une période de trois ou quatre ans qu'ensoleillent, à travers l'éternel brouillard de Londres, l'amour conjugal et l'amour maternel, voici venir les séparations fréquentes des deux époux ; les premiers ébranlements de la santé, les crève-cœur poignants, les larmes versées à la dérobée, la maladie qui condamne à la solitude, la mort prématurée « sur les grands chemins », annoncée par des souffrances sans trêve, progressivement accrues jusqu'à devenir atroces, et qui « duraient » depuis quinze ans.

Mme de Duras fut pourtant une reine de société, entourée, courtisée, admirée, adulée, jalousée pour l'éclat de son salon. « On ne lui épargna l'envie ni la haine », non plus qu'à ses deux filles, à cause d'elle. Elle exerça un grand ascendant sur l'opinion de ceux qui faisaient l'opinion. Elle eut une réelle et grande influence. Elle fut surtout aimée pour la générosité de ses sentiments, l'élévation de ses pensées, et pour le dévouement passionné qui la caractérisait.

Son salon est signalé aux étrangers de marque comme le plus célèbre de Paris, et cela, aux belles années de la Restauration qui vit éclore et fleurir tant de réunions élégantes. Maîtresse de maison accomplie, elle fit revivre les traditions des maréchales de Luxembourg, de Beauvau, de Beauvais, de la princesse de Poix, à la présidence d'un « cercle » ou d'une « chambre ».

Les chagrins qui déjà la minent, elle les dissimule de son mieux ; peut-être réussit-elle à les oublier pendant les heures actives, absorbée par ce grand mouvement de société qu'elle

provoque et soutient, et dont elle ne peut se passer. Mais déjà elle souffre : elle porte au cœur une plaie rongeante, et c'est elle-même qui lui donne le nom de « désespoir ». Chagrins inavoués, qui laissent au visage son sourire, à la parole sa liberté et son éclat, à la pensée sa force et sa délicatesse, à l'âme sa noblesse et sa générosité.

Brillante primauté du nom, du rang, de l'esprit, du succès, de l'influence, mais si courte ! Bientôt elle ne peut plus sortir.

Bientôt elle ne peut plus recevoir, sinon quelques intimes qui sont des illustres. Alors, pour échapper au tyran de la solitude tant redouté, l'ennui, elle se mit à écrire. Les Nouvelles étaient à la mode ; elle en composa plusieurs, et en publia deux qui obtinrent un très vif succès. *Ourika* et *Édouard* éclipsèrent les autres productions analogues de ce temps : elles devinrent des modèles et « donnèrent naissance à tout un petit genre : *Aloys*, de M. de Custine, *Sainte-Perrine*, de M. Valéry ; on y peut rapporter aussi *Marguerite*, jolie nouvelle de M. de Barante ». Sainte-Beuve, qui fait cette remarque, ne s'est pas avisé qu'un autre roman, *Dominique*, — « le chef-d'œuvre du roman psychologique », disait Schérer, « l'incomparable Dominique », déclare Émile Faguet, — que *Dominique* est modelé sur *Édouard*. De quelle façon modelé, et en quelle mesure, c'est une vraie curiosité, ce me semble, et je le dirai quand ce sera le moment d'apprécier les œuvres de Mme de Duras.

« Quel fruit de ce labeur elle put recueillir ? » Un fruit meilleur et plus substantiel que tous les succès littéraires et mondains. Nous verrons lequel.

Ourika et *Édouard*, lus à titre de fictions, offrent encore, et toujours, un doux intérêt. Mais combien s'en accroît le charme, et combien l'émotion, quand, mis en éveil par certains traits de notre correspondance, on réussit à surprendre le mystère de ces pages douloureuses, car il y a mystère ! Nul jusqu'ici ne s'était trouvé en mesure de le pénétrer à fond et de l'exposer au grand jour.

C'est tout juste si Sainte-Beuve a discerné dans l'âme de l'auteur la cause générale et comme ambiante de la mélancolie qui règne dans ses œuvres :

« Elle était de celles qui ont des instincts infinis, des essors violents, impétueux, et qui demandent en toute chose à la terre ce qu'elle ne tient pas. Ce mal, qui date de la Terreur, mais qui sort de bien d'autres causes, qui s'est transmis à toutes les générations venues plus tard, *ce mal de Delphine et de René*, elle l'a donc, elle le peint avec nuances, elle le poursuit dans ses variétés [1]. »

Le mal de René? « Homme, tu n'es qu'un songe rapide, un rêve douloureux, tu n'es quelque chose que par la tristesse de ton âme et l'éternelle mélancolie de ta pensée » [2]. Tout autre est le mal qui torture et brise les héros de Mme de Duras, dans *Ourika* et dans *Édouard*. Sous des noms de romans, les tristesses qui s'y traduisent sont absolument biographiques et personnelles ; des larmes y coulent, dont l'amertume fut longuement savourée. Or, ces tristesses et ces larmes ont des causes que nous spécifierons sans crainte de nous tromper.

Également dans les *Réflexions et Prières*, même et surtout dans celle que Sainte-Beuve a citée tout entière en l'admirant et en la commentant comme il savait le faire, une intimité de sens se cache, une intensité de souffrance, une profondeur de blessure, qui ont échappé non seulement à l'examen très attentif du plus subtil de nos critiques, mais à la sympathique intuition des filles de Mme de Duras. Ces *Réflexions*, si belles de foi chrétienne et de ferveur soumise, sont frémissantes encore des longues révoltes antérieures. Est-ce que Mmes de La Rochejacquelin et de Rauzan auraient eu l'idée de les livrer au public si elles en avaient soupçonné le motif, discerné l'occasion, mesuré la portée ?

1. *Portraits de femmes.*
2. Transition d'*Atala* à *René*.

Aux révélations originales de la correspondance répondent, comme conséquences, d'autres révélations fort curieuses, par lesquelles seront comme éclairés en dedans, vivifiés, renouvelés, les Romans ainsi que les Réflexions.

Grâce à cette lumière, tardivement jaillie de papiers ignorés, on verra ce que Mme de Duras a mis d'elle-même et de sa vie, de ses amours et amitiés, dans ses romans et méditations. Elle y a versé tous ses souvenirs, tout son cœur, tout son être. — Les œuvres de femmes sont-elles souvent autre chose que des réminiscences et des souvenirs?

A part même le piquant du mystère surpris et l'attrait du nouveau en des œuvres presque centenaires, on trouvera désormais à les relire, l'intérêt plus vif des histoires vécues; on goûtera la saveur « des vraies larmes que fait couler une belle poésie »[1] ; car il y a ici tout ensemble réalité et poésie.

Et c'est alors que l'on connaîtra bien la grande âme aimante, passionnée et douloureuse que fut la duchesse de Duras.

1. Préface d'*Atala*. Je recommande la « reproduction de l'édition originale d'*Atala*, avec une étude sur la jeunesse de Chateaubriand d'après des documents inédits », par Victor Giraud et Joseph Girardin (Paris, Fontemoing, 1906). L'étude est fort curieuse, et elle amorce très bien l'édition, vrai régal pour les amateurs des textes *originaux*.



LIVRE PREMIER

ENFANCE ET JEUNESSE — AMITIÉ ET PASSION

Mme de Duras naquit à Brest, le 22 mars 1777. Son père, le comte de Kersaint, était l'aîné d'une famille noble de Bretagne qui comptait sept enfants et n'avait pas grande fortune. Comme il était richement doté du côté de l'intelligence et de la volonté, il réussit à faire son chemin, et certes un beau chemin. Nommé à dix-neuf ans lieutenant de vaisseau, il fut appelé à la défense de la Martinique, sous les ordres du comte d'Ennery, gouverneur des îles du Vent. Le gouverneur ne tarda pas à distinguer le jeune officier. Séduit par ses brillantes qualités, il lui fit épouser sa cousine germaine, une riche héritière. Ce mariage, en livrant à l'époux l'accès d'une famille très en vue dans le monde de la cour, lui ménageait des protections et lui facilitait l'avancement dans une carrière qu'il aimait par-dessus tout, mais il ne lui donna pas le bonheur. Caractère impétueux et obstiné, il arriva au brillant marin de se conduire chez lui, sous son toit, comme sur ses vaisseaux de guerre, en maître absolu : il heurta et blessa au vif la délicate et très impressionnable créature qui s'était donnée à lui.

Ses talents, ses actions d'éclat, ses rencontres constamment heureuses avec « l'ennemi héréditaire », lui valurent enfin, après des étapes régulièrement franchies, d'être nommé, par Monge, vice-amiral : c'était à la fin de 1792 ; il fut question un moment de lui confier le ministère de la Marine. Il avait alors cinquante et un ans.

L'année suivante, il prouvait sur l'échafaud qu'en lui le représentant du peuple allait de pair avec l'amiral. Les combats de tribune qu'il livra, au sein de la Convention, en faveur de la justice et de la liberté, rappellent, par la vigueur déployée et par le mépris du danger, ceux qu'il avait engagés sur l'Océan contre

les forces souvent supérieures de la marine anglaise. L'issue en fut moins heureuse, mais non moins digne de mémoire. « La Révolution fit, du valeureux amiral, un citoyen illustre et un martyr. »

De son mariage avec Claire d'Alesso une fille était née, fille unique : Claire-Rose-Louise-Bonne. Elle absorba, sans en jouir beaucoup, tout l'amour que les deux époux ne savaient pas échanger entre eux. L'amour très vif du père pour l'enfant n'avait que rarement l'occasion de se manifester ; la mère s'abîmait dans la double détresse du désaccord conjugal et d'une santé perdue.

Claire ne connut pas les joies coutumières du premier âge : autant dire qu'elle n'eut pas d'enfance. Selon la belle et mélancolique expression que je lui emprunte, « elle fut pensive, avant de penser ». Admise dans la société dès l'âge de sept ans, cette société, l'une des plus brillantes de Paris, lui tint lieu de foyer : première initiation aux usages et aux délicatesses de la vie qui serait la sienne, préparation à la royauté de salon qu'elle exercerait avec une incontestable supériorité.

Dans ces milieux d'élégance raffinée, on la vit, toute petite, écoutant, attentive et curieuse, sans jamais se lasser. Savoir écouter, séduction à nulle autre pareille. Son intelligence et son goût se formaient de concert à cette école, et les deux, grandis en même temps, parurent ne faire qu'un, tant le goût était sûr et fin, tant l'intelligence était libre et avertie. Fille d'une Martinicaise, son imagination, naturellement très vive, fut abandonnée à elle-même ; n'ayant pas subi le frein à l'âge de la formation, elle n'en connut jamais la sauvegarde, et ce fut un de ses défauts, disons un de ses malheurs. Sa volonté aussi prit l'habitude de s'affirmer et de s'exercer sans autre contrainte que celle des convenances. Mais déjà cette discipline de l'usage était assez étroite et assez compliquée pour que la volonté, souvent pliée à des règles, se formât dans la délicatesse d'une obéissance qui devine et prévient. Ainsi était-elle comme bridée, sans l'intervention d'une volonté qui prescrit ou défend. Cette force de vouloir, elle la tenait de son père : complaisante et souple en société, elle se redressera devant l'obstacle dans la vie pratique, impétueuse et obstinée. Ce qui aurait pu devenir un second et plus grave défaut, une nouvelle chance de malheur, pour elle et ses entours, se trouva, par suite de circonstances tragiques

et grâce à une raison vite formée, une qualité de premier ordre, une ressource souvent utilisée dans la suite pour son bien et pour celui des autres.

Cœur extrêmement sensible et passionné, elle fut sevrée d'affection et de caresses à l'âge tendre où les autres enfants en sont enveloppés et pénétrés. Aussi cherchait-elle de qui en recevoir et à qui se donner. Son père et sa mère vivaient séparés, et non pas seulement quand le comte de Kersaint courait les mers à la recherche des vaisseaux ennemis. Un jugement, qui porte la date du 31 mai 1792, rendit la séparation légale et définitive. Claire avait été mise au couvent; c'est là qu'elle connut enfin, à l'âge de douze ans, la douceur des premières affections partagées. Elle se lia plus étroitement avec une enfant de son âge, Joséphine de Damas, plus tard marquise de Sainte-Maure, qui fut à jamais son amie très intime, et que nous retrouverons dans les œuvres de la duchesse de Duras. Panthémont, abbaye célèbre et quasi royale, où avaient grandi les princesses de Condé et d'Orléans, où étaient accueillies les jeunes filles de la première noblesse de France, — Panthémont « où avait été élevé tout ce qu'on connaît », disait avec une pointe d'insolence la duchesse de Polignac, — c'est là que Claire de Kersaint fit sa première communion. Elle n'y passa que deux ans, « pas assez pour y contracter des habitudes de vraie piété », elle-même en fera la remarque en des jours de tristesses et de larmes, pas assez non plus, et, c'est encore elle qui l'avoue, « pour s'y être corrigée des défauts qu'elle y avait apportés ».

La Révolution était bien vite devenue une sanglante orgie. Claire résolut de partir avec sa mère pour l'Amérique. Munie d'un passe-port régulier, elle tentera de sauver ce qui reste de leur fortune aux Antilles, et qui est encore considérable, malgré les ruineuses prodigalités du comte. La mère, pauvre malade, sans force et sans volonté, se laisse conduire. La fille a la décision et la sagesse d'un chef de famille; c'est elle qui prévoit et combine, elle qui veut et agit « avec une prudence et une autorité fort au-dessus de son âge ». Elle a seize ans. Sur le point de s'embarquer à Bordeaux, elles apprennent, par un crieur de journaux, l'exécution de l'amiral de Kersaint. Claire « adorait » son père. Elle le pleura. Elle fit mieux que de le pleurer : elle resta fidèle à sa mémoire, ainsi qu'aux idées dont il s'était fait l'héroïque champion par la parole et par la plume. Or, cette fidélité,

soit à Londres pendant l'émigration, soit à Paris, sous la royauté restaurée, lui vaudra de cruelles hostilités ; elle ne sera pas sans mérite de la part d'une duchesse, femme du premier gentilhomme de la Chambre ; elle sera cause, en partie et par contre-coup, des chagrins que Mme de Duras appellera « mortels » ; mais rien, ni personne ne la fera changer ; Claire de Kersaint sera fidèle jusqu'à la mort à l'idéal de liberté que lui légua son père.

On relève la présence de la mère et de la fille à Philadelphie le 15 juin 1794 ; et, après un séjour en Suisse, Claire et Mme d'Ennery, sa tante, se retrouvent à Londres, en 1795.

Au milieu d'un monde d'émigrés, réduits à la misère noire, Claire jouit d'une assez grande fortune et c'est elle qui l'administre. Installée dans un des riches quartiers de Londres, elle reçoit par bonté d'âme, autant que par goût de société. Mme d'Ennery fait les honneurs de la maison. La jeune fille est très instruite, sérieuse, spirituelle. Ame élevée, caractère énergique, cœur d'or, elle a mille charmes qui font oublier qu'elle n'a pas celui de la beauté. Elle cause à ravir, et chante très bien ; le front est large et beau ; des yeux admirables éclairent une physionomie des plus sympathiques. Parmi les visiteurs assidus, le duc de Duras a été séduit, et d'ailleurs remarqué. Il demande la main de Claire et il l'obtient. Le mariage est célébré dans une petite chapelle qui servait autrefois d'écurie. Les *Mémoires d'outre-tombe* décrivent le lieu, la scène, la cérémonie avec une poésie qui émeut. L'officiant fut Mgr de Boisgelin, archevêque d'Aix.

Deux filles naissent de ce mariage, à Londres : l'aînée, qui s'appelle Félicie, en 1797, la seconde, Clara, en 1799.

Mme de Duras sait enfin ce que signifie le mot de bonheur. Il suffit de lire les lettres qu'elle écrivit, de Paris en 1800, au duc de Duras, resté à Londres, pour y reconnaître et y admirer l'expression d'une tendresse qui se sait payée de retour : « Comme votre dernière lettre était aimable, mon ami ! etc. » Bonheur conjugal et bonheur maternel : il se traduit avec une simplicité, une vivacité et une rondeur, très caractéristiques de la noble femme qui tient la plume et des temps nouveaux où l'on était entré. Pas un mot de mièvre « sensibilité » ; pas une note fausse : c'est l'amour tout droit et tout franc, purifié au feu de l'épreuve.

On trouvera, sur cette première période, des détails pleins



LE DUC DE DURAS



d'intérêt dans le livre de M. Bardoux, *La duchesse de Duras*. Quelques inexactitudes s'y sont glissées. Il y est dit que M. de Duras ne fit que des apparitions en France jusqu'en 1807, année où il fut rayé de la liste des émigrés. J'ai la preuve qu'il avait rejoint Mme de Duras en France dès 1801 ; les lettres de celle-ci à Mlle de Constant le disent formellement pour les années 1804 et suivantes. Le duc mettait en avant des affaires à traiter dans le Midi, je suppose pour passer la frontière et communiquer d'une manière ou d'une autre avec les Princes. Et toutefois, l'absence était l'exception. M. Bardoux se trompe donc quand il affirme que « M. de Duras n'habita définitivement la France qu'en 1808 ». L'erreur était importante à corriger, parce qu'une rentrée aussi tardive donnerait à penser que les rapports des deux époux n'étaient pas des meilleurs.

Les mêmes lettres rectifieront d'autres inexactitudes dans le Portrait de Mme de Duras par Sainte-Beuve : « Elle devint tout à fait orpheline à Londres, avant son mariage. » — « Mme de Duras lisait peu. » — « Je crois qu'elle entretenait dès lors (sous l'Empire) un commerce de lettres et de relations avec Mme de Staël qui plus tard, au retour de l'illustre exilée, devait se resserrer encore. » Ces erreurs, et quelques autres, s'expliquent par l'absence des documents qui auraient pu renseigner le biographe et le critique sur les années 1801-1808 ; et cette lacune cesse d'étonner quand on se rappelle que la police — — et quelle police ! — était de moitié dans le service postal. et dans tous les autres services. Or M. de Duras était signalé, dans les rapports secrets, « comme un habitué de Mittau ». Il est bien vrai qu'il se tint en constantes relations avec Louis XVIII et qu'il refusa un titre de chambellan à la cour impériale. Pour des émigrés de cette marque, le séjour en France n'était pas sans danger. A eux et à leurs amis, il commandait une extrême circonspection dans la correspondance.

Ni Sainte-Beuve, ni M. Bardoux n'ont mentionné le séjour que fit à Lausanne, en 1805, Mme de Duras.

Convalescente et toute « maigrie », elle est venue, avec ses deux fillettes, demander aux rives du beau lac et à l'air des montagnes, le calme, la paix, une détente des nerfs, un renouveau de jeunesse et de santé. Ce séjour fut un de ses grands et chers souvenirs. Ayant loué à Lausanne le « cottage » dit Petit-Bien, à côté de La Chaumière qu'habitait Mme de Charrière, pro-

priétaire des deux maisons, elle s'y lia avec Mlle Rosalie de Constant, nièce de Mme de Charrière et lui resta tendrement attachée toute sa vie. L'aimable biographe de *Rosalie de Constant*[1] n'a consacré à cette amitié de plus de vingt ans qu'une demi-page, et n'a cité, à ce propos, que quelques lignes tirées des écrits de son héroïne. Pas une des lettres de Mme de Duras, pas même un passage, dans cet ouvrage, d'ailleurs très richement documenté, et si agréable à lire.

La correspondance inédite de Mme de Duras avec Rosalie offre ce premier avantage de combler une lacune assez sensible dans sa vie et dans ses sentiments et de nous la faire connaître dans le plus intime d'elle-même : esprit, cœur et âme, joies et tristesses, causes de ses mortels chagrins, passion et douloureux secret, goûts, sociétés, genre de vie soit sous l'Empire, soit pendant la Restauration.

Ce ne sont d'abord que des billets rapides qui s'échangent entre voisins et amis. On s'est vu le matin ou la veille ; on doit se revoir le soir ou le lendemain ; on y parle de l'excursion projetée ou réalisée ; on se communique sommairement ses impressions, en attendant la prochaine réunion où l'on se promet d'ajouter l'abondance des détails que comporte la conversation.

La botanique fut l'occasion d'un rapprochement plus intime. Voici le souvenir que Rosalie consigna dans son journal :

« 30 août 1805. — Je m'occupe de mon herbier qui me fait toujours plus de plaisir et qui, outre celui des plantes et de l'occupation agréable, me vaut quelquefois des connaissances intéressantes. Je mettrai de ce nombre une Française avec laquelle je commence à me lier. Mme de Duras a de la modestie, de la douceur, de la grâce dans l'esprit et les manières ; elle aime les plantes et les montagnes avec un sentiment vif exprimé avec modération. Elle a passé beaucoup de temps en Angleterre et se nommait de Kersaint. Son mari, passionné de la chasse, la laisse de son côté suivre ses goûts. Je pense que lorsque le lièvre grimpe la montagne, ils se rencontrent. Elle a deux filles âgées de six à sept ans qu'elle élève elle-même, en vivant ici dans une grande solitude, occupée de ses dessins,

1. *Rosalie de Constant, sa famille et ses amis*, par Lucie Achard, 2 vol. Eggimann, édit. à Genève, 1902.

de ses fleurs, de ses enfants. Nous allâmes ensemble un jour à Meillerie ; le temps fut charmant ; l'arrivée près de ces beaux rochers est toujours frappante ; elle les dessina ; nous lûmes des lettres de Rousseau. »

Il y a là un ensemble de traits bien choisis, bien observés et bien notés.

Mais combien plus vive et plus chaude l'expression de l'amitié naissante dans les billets que voici :

Madame C. de Duras à Rosalie de Constant [Lausanne, 1805].

Mme de Duras a l'honneur de faire mille compliments à Mlle Constant. Elle est arrivée hier au soir de la Dôle, mais ayant été un peu contrariée par le temps, elle craint bien que les plantes qu'elle lui envoie ne soient guère que du foin. Elle en a desséché quelques-unes à Saint-Cergues, qui seront aux ordres de Mlle Constant. Mme de D... a bien regretté de ne s'être pas trouvée chez elle vendredi ; elle profitera avec empressement de l'obligeante proposition de Mlle Constant, et, s'il fait beau ce soir et qu'une mauvaise calèche ne lui fasse pas peur, elle ira la prendre chez elle, à 5 heures et demie, et la remerciera encore des moments agréables qu'elle lui a fait passer l'autre jour.

Ce lundi matin.

J'ai oublié hier chez Mlle Constant la gentiane pourprée. Aura-t-elle la bonté de me la renvoyer avec une des saxifrages et un des petits myosotis. Je compte beaucoup sur l'aimable promesse qu'elle m'en a faite hier, je la prie de ne pas l'oublier et de croire au tendre attachement que je lui ai voué.

Ce lundi.

Je ne sais pas quel est l'obstacle qui pourrait m'effrayer quand il est question d'une soirée passée avec vous, Mademoiselle. Je reprendrai demain avec plaisir la partie qui a été si maussadement interrompue l'autre jour. J'ai regretté de ne pas vous voir hier au soir et je comptais m'en dédommager ce matin si le temps avait été supportable, mais je ne l'espère plus guère. Si ce mouillé ne vous effrayait pas et que vous voulussiez venir prendre le thé avec nous ce soir, j'en serais heureuse, et nous fixerions le temps du départ pour demain. Sinon, donnez-moi vos ordres, j'irai les chercher si le temps s'éclaircit à 1 heure. Adieu, Mademoiselle,

j'aime à vous renouveler les assurances de mon tendre attachement.

Me pardonnez-vous d'être obligée de renoncer à notre engagement de ce soir? Un vilain rhume en est la cause, plaignez-moi un peu, Mademoiselle, car je suis tout à fait triste et contrariée de manquer une soirée qui avait pour moi un véritable charme ; si ma solitude ne vous fait pas peur, il serait aimable de venir la partager ce soir et prendre le thé avec moi ; ce serait un dédommagement qui vaudrait bien la promenade et dont je sentirais tout le prix. J'en mets un très grand à ce que vous soyez convaincue de mon tendre, bien tendre attachement.

Ce jeudi.

Quoique toujours bien enrhumée, Mademoiselle, le plaisir de faire connaissance avec Mme de Montolieu et surtout celui de passer cette soirée avec vous l'emporteront sur tous les ménagements et toutes les paresses du monde. J'irai vous prendre à quatre heures dans la petite calèche. Si c'est trop tôt, veuillez bien me le faire dire. Adieu, Mademoiselle, recevez mes remerciements de votre joli petit bouquet et l'assurance de mes tendres sentiments.

Ce vendredi.

J'avais trop d'intérêt à ne pas oublier votre aimable invitation, Mademoiselle, pour ne pas y avoir pensé souvent depuis samedi ; et, bien que mon rhume soit plus fort que jamais, je compte toujours avoir l'honneur de vous voir demain et arriver, morte ou vive, à *La Chaumière*, à dix heures du matin... Est-ce l'heure? Veuillez me le dire, s'il faut la changer, car je suis entièrement à vos ordres et j'ai tant de sollicitations à faire, tant de choses à obtenir de la tante et de la nièce, que je dois leur donner l'exemple de la soumission.

Je venais de vous envoyer mon domestique et le batelier quand on m'a remis votre billet. On assure que le temps sera superbe et que nous pouvons facilement revenir ce soir. Il fera chaud, et cette circonstance calmera la bise, mais doit nous hâter. Je serai chez vous dans une heure. Adieu, Mademoiselle, c'est une bonne journée pour moi que celle que je passerai avec vous. J'ai congédié mon batelier, puisque nous avons celui de M. d'Arlens.

Ce serait un vrai bonheur pour moi, Mademoiselle, de me trouver ainsi au milieu de votre famille et de ne pas en être traitée en étrangère, et c'est avec chagrin que je vois l'obligation de

refuser une partie si agréable, mais, ma petite Félicie doit prendre demain quelque drogue et je ne saurais me résoudre à la quitter. J'aurais retardé d'un jour si notre rendez-vous de samedi ne m'en eût empêchée et si le dimanche et mon *prochain départ* n'étaient aussi des obstacles. Il faut donc vous prier de recevoir mes regrets et de les porter à Madame votre belle-mère [?].

A samedi. Je me promets un vrai plaisir de cette course faite avec vous, mais est-ce bien faire que se livrer à l'agrément d'une société qu'on doit perdre si tôt? Et d'une amitié (me permettrez-vous ce mot) pour laquelle on a si peu le droit d'espérer quelque retour? Veuillez résoudre cette question, mais quelque décision que vous me donniez, croyez que mon tendre attachement pour vous ne finira qu'avec ma vie.

Claire de Duras

Voulez-vous bien, *dear Madam*, régler mes comptes avec M. d'Arlens; peut-être ne vous aura-t-il pas encor quittée. Je réclame mes petits épilobes, je crains qu'étant déjà un peu flétris, demain ne fût trop tard pour les dessécher. Adieu. Quelle aimable journée j'ai passée! Qu'elle m'a paru courte et que je regrette qu'il en reste si peu!

Croyez-vous donc que, depuis le temps de la *Barbe bleue*, les femmes se sont corrigées de la curiosité? Non, Madame, puisque vous mettez la mienne à une si rude épreuve, je ne sais comment j'ai pu résister jusqu'à présent, et je vous prie de me relever de mon vœu d'obéissance, ou je ne réponds pas du sort du *fatal ruban*.

Quelle contrariété j'ai éprouvée hier en ne vous trouvant pas chez vous! Mais aujourd'hui, ne nous verrons-nous point? Disposez de moi entièrement. Si vous êtes fatiguée en revenant ce soir, j'irai vous dire adieu à *la Chaumière*. Si vous aimez mieux venir ici, je vous ferai préparer du thé, mais il faut absolument que nous nous voyions.

Adieu. Quel vilain mot, je n'aime pas du tout à l'écrire et je serai si triste de le prononcer. »

Il eût été fort intéressant de savoir en quels termes Mme de Duras raconta son séjour à Lausanne.

On lit, dans les *Mémoires d'outre-tombe* : « Toute l'émigration, tout un monde fini s'était arrêté quelques moments dans cette cité riante et triste, espèce de fausse ville de Grenade. Mme de Duras en a retracé le souvenir dans ses *Mémoires*. » Pages inachevées, rédigées vingt ans après, et restées inédites :

elles seraient moins précises et moins confidentielles que les lettres qui suivent :

Madame Cl. de Duras à Mademoiselle Rosalie de Constant[1].

Berne, 15 septembre [1805].

C'est votre constante bonté qui vous a fait penser à me donner votre adresse à Choully... Combien je vous en remercie ! Sans elle je ne pourrais vous dire que je vous regrette, et mon cœur en a besoin. C'est avec tant de tristesse que je me suis éloignée du lieu que vous habitez, dont vous m'avez rendu le séjour si doux et si agréable. Ces six semaines ne s'effaceront point de mon souvenir... Mais pourquoi dis-je six semaines ? Ne croyez-vous pas que j'ai habité Lausanne bien plus longtemps ? Pour moi, j'en suis sûre, et je le sens à mon tendre attachement pour vous qui a la solidité d'une ancienne connaissance.

Vous rappelez-vous le joli chapitre de Montaigne sur l'amitié qu'il appelle une *sainte couture ?* Eh bien ! il ne croit pas qu'un long temps soit nécessaire pour la former. Je voudrais, *dearest Madam*, vous réconcilier à cette doctrine, et, pour m'appuyer encore d'un aimable auteur, si je trouve à Paris le petit manuscrit de M. de Bouillon intitulé, *Des affinités*, je vous l'enverrai.

Ne soyez point étonnée de ne pas recevoir encore votre petite boîte. Je n'ai rien trouvé sur ma route qui valût la peine de faire le voyage. J'ai ramassé quelques labiées que vous avez sûrement, mais que je garderai parce qu'elles ont crû sur le terrain de Saint-Gilles où s'est donné ce touchant et malheureux combat de la liberté helvétique contre la rage révolutionnaire française. L'aspect du lieu est d'accord avec les idées tristes que font naître ces souvenirs : un bois de noirs sapins ombrage le village qui, d'ailleurs, n'a rien de bien remarquable. J'ai été enchantée de Gruyère et surtout de la route à Châtel-Saint-Denis ; l'arrivée à Berne est admirable, d'autant qu'un ciel pur et sans aucun nuage nous permettait de distinguer la chaîne entière des Hautes-Alpes et le superbe rideau de l'Oberland... Mais y a-t-il dans le monde quelque chose d'aussi beau que notre cher lac ? Non, sûrement ; — et pour moi, je n'en conviendrai jamais.

Vous aurez trouvé, j'espère, tous vos amis en bonne santé, et leur société aura contribué à faire oublier bien vite la pauvre amie d'un jour... Est-il vrai ? Non ! je ne veux pas le croire, cela me

1. Bibliol. de Genève, Mcc. 53.

ferait trop de peine et trop de mal. Je voulais n'écrire qu'un mot, et voilà que je n'ai plus de place. Mille tendres compliments et hommages à Mme de *Charrière*. Souvenir à M. et Mme *d'Arlens*.

Adieu, aimable et chère..... Oserai-je dire... Rosalie... oui ! à la condition qu'elle se souviendra que Claire ne cessera jamais de lui être tendrement attachée.

P. S. — Nous partons dans un quart d'heure pour Thoune.

Berne, 26 septembre [1805].

Je ne puis me résoudre, *dear Madam*, à appeler une contrariété le retour qui m'a fait recevoir quelques jours plus tôt votre charmante lettre. J'avais besoin de ce souvenir et je ne saurais vous dire à quel point j'en ai été touchée. Est-il bien vrai que cette étrangère a laissé quelque regret dans votre cœur ? Le mien en était si rempli en vous quittant qu'il a été longtemps encore à se réconcilier avec l'idée de préférer quelque chose à votre douce et aimable société; et si vous n'eussiez pas dû partir aussi, je crois que je serais restée à Lausanne, non plus pour le beau lac, la belle vue de ses montagnes, mais pour vous, pour tâcher d'acquérir quelques droits à votre amitié. Je suis triste quand je pense combien j'en ai peu, combien il serait naturel que vous m'oubliassiez tout à fait, tandis que personne ne pourrait le trouver mauvais, — que moi, — qui sens, à mon tendre attachement, que ce serait une véritable ingratitude ; mais je me figure que les rapports d'amitiés et de goûts que vous croyez découvrir entre nous et qui me rendraient fière et heureuse suppléeront au peu de temps que nous avons eu pour nous connaître et nous juger. Pour moi, je n'ai jamais pu souffrir ces philosophes qui disent qu'il faut étudier ses amis ; je ne me plains du court espace de temps que par l'attrait que j'aurais trouvé à en passer davantage près de vous ; et vous qui n'avez pas voulu d'un voyage tête-à-tête, vous ne croyez donc pas non plus qu'il faille les étudier ? Donc le voyage, je ne le regrette plus, il vous aurait fatiguée et nullement intéressée. Vous avez dû recevoir quelques mauvaises plantes trouvées sur la Gemmi. La saison était trop avancée ; il n'y en avait presque plus. Cette course a été tout à fait pénible. Nous n'avons été de retour qu'à neuf heures, ayant la nuit la plus noire pour descendre le Kandersteg et presqu'impossibilité de distinguer la route. La Gemmi est un chaos. C'est la seule fois que j'aie senti de l'oppression sur les Hautes-Alpes, mais cette désolation, ce bouleversement, cette tristesse sont faits pour en donner. Comment a-t-on pu trouver là des beautés ? Ne croyez vous pas qu'il n'y a rien de

beau que ce qui porte l'empreinte de la main bienfaisante de la divinité, et l'ordre est le signe auquel on doit la reconnaître. Mais là, des neiges, des pierres confusément entassées, et des torrents d'une eau blanche dont les bords sont arides et dévastés. Rien au monde n'est si triste que cet aspect. En revenant du Kandersteg, ma Clara a été un peu malade. Je l'ai ramenée vite; elle est bien aujourd'hui, mais depuis dimanche, le temps s'est si fort gâté qu'on dit qu'il y aurait de la folie à reprendre mes courses.

D'un autre côté, M. de Duras et ma belle-mère me rappellent à Paris. *Il faut partir*, et nous quittons Berne demain. J'y ai vu tout ce qu'il y a à voir, et la belle galerie d'histoire naturelle qui est vraiment remarquable, et le tombeau de Langeac de Hindelbourg. C'est une si grande, si noble idée ! C'est dommage qu'on ait exécuté ce bel ouvrage avec de la pierre commune. Il me semble que vous ne l'avez jamais vu : nous y retournerons ensemble l'année prochaine. J'aime tant à penser à ce temps-là et au joli petit cottage ! Veuillez dire à madame votre tante combien je serais heureuse d'être sa voisine, mais cette guerre. Ne reviendra-t-elle pas troubler nos projets ? On ne rencontre ici que des régiments qui partent, on n'y parle que de guerre! Il semble qu'on ait oublié que la paix est un état bien plus naturel : on a l'air de ne plus savoir ce que c'est. Adieu, aimable Rosalie, permettez-moi de vous donner ce nom. Adieu ! Croyez à ma plus tendre amitié et conservez-moi la vôtre... Quel barbouillage ! Pardon, mais il est tard et je suis si grognée par Jenny que j'écris *much too long letters,* que je ne sais en vérité ce que je dis.

Mille souvenirs et compliments à M. et Mme d'Arlens.

Noisiel, 8 octobre [1805].

Je n'avais pas besoin de votre aimable lettre, chère Madame, pour penser qu'il manquait quelque chose à mon bonheur en me retrouvant au milieu de ma famille et de mes amis; votre absence a troublé une si douce réunion, les regrets que je donnais à la société qui convenait si parfaitement à mon cœur et à mes goûts m'ont fait juger moins agréable celle que je retrouvais. Mes souvenirs m'ont reportée à d'autres temps ; j'ai presque souhaité que l'hiver fût passé!... Voyez de combien de torts vous avez à répondre, et si vous ne me devez pas un peu d'amitié en dédommagement de m'avoir rendue si ingrate. Je la réclame. J'ai aimé à en lire les assurances, mon cœur en a besoin. Conservez-la-moi donc, chère Rosalie; laissez-moi espérer que lorsque j'irai, le

printemps prochain, habiter la jolie petite maison, je retrouverai la même bonté, la même indulgence, et que l'absente ne sera plus une étrangère... N'employez jamais ce vilain mot ; mon tendre intérêt pour vous, pour les vôtres, pour votre pays, doit me sauver d'être nommée ainsi. Depuis mon retour, je lis tous les articles de gazette qui parlent de Suisse avec une double attention. Je voudrais qu'elle fût tranquille et heureuse ; que le calme de ses belles vallées ne fût jamais troublé par les orages de la guerre, mais, pauvre Suisse ! chacun dit qu'elle va en devenir le théâtre, au moins la partie voisine de l'Allemagne, et quelle guerre sera celle-ci ? On prend des mesures si alarmantes, — on paraît si déterminé à ne céder sur aucun point... C'est une désolation.| Chacun s'afflige, s'inquiète, voit du noir dans l'avenir, et, tout en se communiquant ses chagrins, on en vient à des lamentations d'une tristesse à mourir. Je me suis enfuie à la campagne pour échapper à cette mélancolie (nous n'aimons ni l'une ni l'autre, il me semble, les plaintes qui ne servent de rien), mais je n'ai pas quitté Paris sans avoir fait vos commissions. Il se trouve qu'Elzéar de Sabran est en ce moment en Suisse ; peut-être l'avez-vous vu, et alors vous aurez eu vous-même les renseignements que vous désiriez. Pourtant à tout hasard, j'ai chargé quelqu'un de voir une personne qui connaît le C [commandant] de Buffevent et je vous dirai la réponse quand je retournerai à Paris. Les détails sur les cartons ont été plus satisfaisants. On se sert, en effet, d'une sorte d'émeri pour égaliser l'intérieur des boîtes, mais la qualité même du carton est encore plus essentielle. J'en enverrai des échantillons, avec une note sur la manière de les coller, — et les outils les plus nécessaires, que je dois trouver prêts à mon retour et qui consistent en une espèce de règle de fer et un petit instrument fort tranchant. Voulez-vous bien dire tout cela à Mlle Serjean et la prier de ne pas s'impatienter si le paquet n'arrive pas aussi promptement que je le désirerais.

Vous voulez des détails sur ce qui m'entoure, sur mes amis, et eux en veulent sur vous, et j'ai du plaisir à leur parler de votre inaltérable bonté, de votre amabilité, de vos talents, je montre mon joli bouquet, et je dis : cette excellente personne m'aime un peu. — Je suis ici chez cette tante dont vous m'avez vue inquiète, Mme d'Ennery, la femme de celui dont il est question dans les *Mémoires* du baron de Besenval. C'est une personne d'une sensibilité excessive et très spirituelle, mais d'une mauvaise santé, et habituellement souffrante et inquiète d'elle. Je la chéris comme une mère ; et quoiqu'elle ait une fille, elle m'a traitée toute ma vie comme si j'étais la sienne. J'avais tort de dire que j'étais chez elle en ce moment ; c'est à sa fille, la

duchesse de Levis [1], qu'appartient cette terre. C'est aussi une aimable personne, mais froide et peu communicative. Nous sommes liées dès notre enfance ; — seulement depuis deux ans plus intimement. Elle a sept ans de plus que moi ; elle est encore belle et a des manières extrêmement nobles. — M. de Duras [2] est ici. J'aurais peur d'être accusée de partialité si je vous parlais de lui avec beaucoup de détail, mais j'espère que vous le connaîtrez quelque jour. Ma belle-mère [3], que j'ai laissée à Paris, est une personne du premier mérite, religieuse sans aucune superstition et en tout point la femme forte de l'Evangile. La princesse de Chimay [4], son amie, demeure avec elle ; avec un extérieur beaucoup plus doux, et la même force et la même résignation, elles tirent toutes deux leur courage de la même source. Mais mon amie à moi, ma Joséphine [5], ma sœur d'adoption, celle à laquelle m'unit une amitié de toute ma vie, commencée au berceau et qui ne finira qu'à la mort, je ne vous en parle point. Elle n'est pas à Paris et n'y reviendra que dans quinze jours. Vous l'aimeriez, aimable Rosalie, votre cœur saurait apprécier le sien et sentir les mérites de son charmant caractère. Son mari est un petit neveu du duc de Montausier (gouverneur du duc de Bourgogne sous Louis XIV), il se nomme M. de Montausier de Sainte-Maure : leur existence est très agréable, et la Révolution leur a laissé de la fortune. Nous avons encore une amie commune, une charmante personne, Mme de Cossé. Vous vouliez connaître mes entours, en voilà une partie. Ajoutez-y une tante de Poix [6] et sa famille, que vous connaissez de réputation, et votre aimable intérêt sera satisfait. Mais je ne le suis pas en voyant quelle grande partie de cette lettre j'ai employée à vous parler de moi. J'exige que la réponse

1. Gaston-Pierre-Marc, duc de Lévis : 7 mars 1764 — 19 février 1830 ; marié 26 mai 1785 à Pauline-Louise-Françoise de Paule Charpentier d'Ennery, morte 31 octobre 1819.

2. Amédée-Bretagne-Malo de Durfort, duc de Duras, né à Paris, le 5 avril 1771, mort à Versailles le 1er août 1838 ; — marié le 27 novembre 1797 à Claire-Louise-Rose-Bonne de Coëtnempren de Kersaint.

3. Emmanuel-Céleste-Augustin, appelé le duc de Durfort du vivant de son père, ensuite duc de Duras, né à Paris le 28 août 1741, mort à Londres le 20 mars 1800 ; marié le 16 décembre 1760 à Louise-Henriette-Charlotte-Philippine de Noailles, morte le 12 février 1832.

4. Marie-Anne-Gabrielle-Josèphe-Françoise-Xavière d'Alsace d'Hénin Liétard, princesse de Chimay.

5. Antoinette-Joséphine-Gilberte de Damas de Marillac : 13 décembre 1776 — 19 septembre 1839 ; mariée le 5 septembre 1797 à Louis-Auguste-Marie-César marquis de Sainte-Maure Montausier.

6. Louis-Philippe-Marc-Antoine de Noailles, prince de Poix, né 21 novembre 1752 — 15 février 1819 ; marié à Anne-Louise-Marie de Beauvau.

me parle de vous avec autant de détails et qu'à mon retour en Suisse, je puisse connaître parfaitement tout ce qui vous appartient et vous touche.

Mille tendres compliments à Mme de Charrière ; choses aimables sans fin à M. et à Mme d'Arlens, au bon docteur Schoell. Je joins ici de l'outremer ; il ne restait chez le marchand de cette espèce que le peu que je vous envoie. Si vous en êtes contente, je vous en apporterai au printemps. Adieu, chère ! voici une lettre de la longueur de laquelle je suis honteuse. Pardonnez-la-moi et comptez à jamais sur la tendre amitié que je vous ai vouée. Mes petites filles veulent être rappelées à votre souvenir.

Paris, 10 décembre [1805].

N'ai-je pas à me justifier, aimable Rosalie, et vous êtes-vous aperçue d'un silence qui m'a coûté souvent des regrets ? Ma tendre amitié aurait besoin d'aller vous chercher sans cesse ; vous me l'avez permis et il a fallu une suite de contrariétés pour m'en empêcher. J'ai eu tout le mois dernier une espèce de fluxion sur les yeux qui, sans être une maladie, m'ôtait la possibilité d'écrire. Depuis, ma petite Félicie a été sérieusement malade ; et, livrée à mon inquiétude, j'ai été tout à fait incapable de penser à rien autre chose. Elle va mieux depuis deux jours, et le premier usage que je fais de ma tranquillité et de mes yeux est de venir à l'aimable amie que j'ai laissée à Lausanne, — qui me fait considérer ce lieu comme une autre patrie et qui répand tant de charmes sur l'idée d'y revenir. Je la conserve, cette idée, comme un des plus agréables projets que j'aie jamais formés. Je me représente ma charmante habitation de l'été prochain et je me refuse à toute idée d'acquisition qui pourrait déranger un si bon arrangement. Tout m'y fait penser, depuis la mauvaise esquisse jusqu'aux jolies petites plantes que nous avons ramassées ensemble, dont je tâche de ne pas oublier les noms, parce que c'est vous qui me les avez appris et que je mets du prix à tout ce qui vient de vous. Il semble que depuis que j'en suis éloignée, je sente mieux encore le charme des bons moments que vous me faisiez passer à Lausanne, et que je ne puisse retrouver l'aimable conversation qui ne tarissait jamais, et l'accord de manière de voir et de sentir que rien ne remplace parce que rien n'est au-dessus dans le commerce habituel de la vie. Combien est loin de là la dissipation de Paris et ce cercle d'occupations frivoles, de visites ennuyeuses dont on ne peut se dispenser, parce qu'ici la dissipation même a ses devoirs. Je tâche de me concentrer le plus possible dans ceux qui

sont près de mon cœur. Je vis dans ma famille et avec mes amis ; mais, malgré soi, on est entraîné, et ce n'est jamais sans regrets que je sors de ce doux intérieur auquel pourtant il manque un de ses plus grands charmes : — ma chère Mme de Sainte-Maure n'est pas encore revenue de Bourgogne ; elle ne sera ici que le mois prochain ; — elle est retenue par son bon cœur auprès d'une belle-sœur dont l'enfant est mourant ; et, si vous la connaissiez, vous sauriez que le malheur est pour elle un attrait, comme serait pour une autre la beauté, l'esprit ou l'élégance.

Je me suis réjouie de savoir votre chère Suisse bien à l'abri des orages de la guerre. Il faut espérer que la voilà terminée, cette guerre. Mais est-ce solidement ? Bien des gens en doutent. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il faudrait maintenant nous donner une nouvelle provision d'étonnement. La mienne est épuisée.

Voici le petit pain d'outremer, prêt depuis longtemps ; le carton et l'outil partiront par l'homme dont vous m'envoyez l'adresse. J'y joindrai un ornement d'église que vous serez assez bonne pour faire remettre à la baronne d'Holka ; il est fort commun ; mais on me l'a donné pour la chapelle de Lausanne, et je ne me suis pas cru des pouvoirs pour refuser. J'espère aussi un peu d'argent.

La saison est trop rigoureuse pour les plantes. Je ne les ai pas oubliées ; j'en ai retenu plusieurs qui partiront au mois d'avril. Mille tendres compliments à Madame votre tante. Je me figure qu'il est bien inutile de vous parler de ma tendre amitié, et si vous en doutez jamais, vous serez la plus ingrate personne du monde.

Paris, 15 avril [1806].

Que je rends grâces à cette chère Rosalie de cette aimable et bonne lettre qui me rend le courage de vous écrire ! Je vois que vous m'entendrez, que vous m'excuserez ; que votre cœur n'a pas douté du mien... Que j'avais besoin de cette certitude ! Et cependant je n'osais la réclamer. Je sentais que vous deviez m'accuser, et alors je me trouvais coupable. Je ne puis dire que je sois entièrement exempte de tort. Quelque chose devait-il m'empêcher de vous écrire ? Et quand j'avais des peines, n'était-ce pas à vous que je devais les confier ? N'était-ce pas dans votre cœur, si bon et si sensible, que je devais chercher des consolations ? Vous avez deviné juste. J'ai eu bien des chagrins cet hiver ; tous nos amis ont été malheureux, la plupart ne sont plus à Paris. Amédée est parti pour Toulouse, il y a à peu près cinq semaines. Et comment vous dire que je vais le rejoindre ?... Que nos aimables projets de Suisse ne peuvent plus avoir lieu cette année ! Cette ligne me

coûte à écrire. Je retardais. Il me semblait qu'en attendant encore, quelque événement peut-être viendrait changer cette pénible décision. Il faut donc renoncer à vous voir, à habiter ma chère petite maison ! Que j'envie cet heureux Anglais qui va remplir ma place ! Mais souvenez-vous, ma chère, que si mon retard a fait manquer à Madame votre tante cette bonne occasion de louer pour l'été, si l'Anglais est fixé ailleurs, j'entends que la maison m'appartienne ; je l'avais retenue et je ne me consolerais pas d'avoir causé le moindre tort à Mme votre tante. Considérez-moi donc dans ce cas comme votre locataire. Je le serai, j'espère, *en effet*, l'été prochain, et j'ai besoin de fixer cette douce espérance pour commencer sans un vif chagrin mon long voyage. Je partirai d'ici dans dix ou douze jours. Je vais en calèche avec mes chevaux et à très petites journées. Tout ce plan était fait pour la saison, et je comptais bien vous enlever tous les soirs et vous mener promener dans cette calèche que je viens de faire faire et qui est extrêmement jolie. Nous aurions été botaniser encore ensemble et commodément. Nos visites chez Mme de Montolieu n'auraient peut-être pas été accompagnées d'un tel guignon ; — nous aurions été à Bex chez Thomas, et puis à Chamounix passer ces huit jours que vous me promettiez avec tant de bonté, l'année dernière. — Faut-il donc remettre ces douces parties si loin qu'un an ! Et d'ici là, ne m'aurez-vous point oubliée ? Dites-moi que non, bien vite que non ! Si vous saviez quel chagrin me causerait cette idée, vous me l'ôteriez pour jamais.

C'est dans les Pyrénées que je dois retrouver M. de Duras. Nous nous donnons rendez-vous à Bagnères. Vous avez peut-être entendu parler de ce joli endroit, digne d'être comparé aux plus riantes parties des Alpes. On y prend des eaux ; ce sera cette année le lieu de réunion de beaucoup de personnes de Paris. Ce grand monde ne me plaît pas, mais l'idée de revoir les Pyrénées a du charme pour moi. J'y ai des amis, des intérêts, et cependant je suis malheureuse. Enfin je vous dis ce mot, je connais si bien votre cœur qu'il me semble que je n'ai rien à ajouter et que je suis sûre de votre intérêt ; oui, je répète qu'il y a en nous quelque chose de *congénial*, et que nous ne serons jamais étrangères l'une à l'autre ! Voyez jusqu'à quel point ma confiance en votre amitié m'a fait arriver ! Voyez combien j'y compte ! Dites-moi donc si j'ai raison.

Mes petites filles se portent à merveille ; comme vous le croyez bien, elles viennent avec moi. Nous nous arrêterons quelques jours au Bouil chez ma grand'mère, Mme de La Tour du Pin. Revoir cette charmante personne, passer encore une semaine dans son intérieur : admirer cet heureux ménage est un des grands plaisirs que

je me promets pendant le voyage. Il sera encore augmenté si vous êtes assez aimable pour m'y adresser une lettre : au Bouil par Saint-André de Cubzac, Gironde. N'allez pas me punir de ma paresse et me priver de ce bon souvenir de vous. Croiriez-vous que la caisse, la fameuse caisse, est encore dans mon antichambre? Elle a été portée deux fois rue Gît-le-Cœur, mais votre homme n'est jamais à Paris, et comme on ne veut point donner de reçu, la crainte qu'elle ne soit perdue a engagé mes gens à la rapporter. Cependant on leur a dit la dernière fois que Weiber serait ici le 20, et on ira.

Vous y trouverez quelques petits souvenirs qui, j'espère, vous feront penser à moi, — une tasse pour le bon docteur Schoell, les outils de M[lle] Serjean, un ornement d'église pour la chapelle et 6 louis à peu près qu'a produits une petite quête pour cette même chapelle et que vous serez assez bonne pour remettre à l'excellente baronne. Vos amis le com. de Buffevent et M. de Saint-Vincent se portent bien. Je n'ai que la place de vous dire, et à Madame votre tante, un tendre adieu.

Paris, 29 avril [1806].

Vous êtes si bonne que je ne crains point de vous importuner en vous procurant une occasion d'être utile. Voilà, chère Rosalie, l'opinion que j'ai de vous; et, entre toutes les qualités que je vous reconnais, se trouve, au suprême degré, la bonté. Vous en aurez pour M. de Fleury qui vous remettra cette lettre. Il désirait vivement une recommandation pour vous, et j'ai pris sur moi de la donner. Je le connais peu et seulement de cet hiver, mais tout ce que j'en ai vu est bon et estimable. C'est une conformité de goût pour le dessin qui m'a fait faire connaissance avec lui. Il peint à merveille et va aux bords du lac de Genève pour chercher quelque beau tableau, ce qu'il trouvera facilement ; s'il va à Lausanne, indiquez-lui les beaux aspects, et s'il a besoin de renseignements, soyez assez bonne pour les lui donner. Comme cette lettre sera peut-être longtemps sans vous parvenir et qu'il est possible qu'elle ne soit jamais remise, je n'entrerai point en détails, je les réserve pour une longue lettre que j'écrirai de ma route, et je dis bien vite adieu à ma chère Rosalie qui me plaindrait si elle me voyait enterrée dans les paquets jusqu'au cou et dans tous les embarras d'un prochain départ. Encore, si c'était pour Lausanne !

Poitiers, lundi. 12 mai [1806].

Vous ne vous doutez pas, chère Rosalie, que, depuis votre dernière lettre, je vous ai déjà écrit deux fois ? Je vous ai recommandé un homme de ma connaissance que la Révolution a fait peintre et qui va dans vos environs chercher de beaux tableaux. C'est, à ce qu'il m'a paru, un homme de bonne compagnie ; je le connais par Mme de Livron dont vous m'avez entendu parler, je crois. Il désirait vivement une lettre pour vous, et, connaissant votre bonté, je n'ai pas eu le courage de refuser. D'ailleurs, il ne vous sera point importun et ne doit rester qu'un instant à Lausanne, et c'est surtout pour des renseignements que je vous l'ai adressé. Par la même voiture que lui est partie enfin cette fameuse caisse. Je n'ai rien à ajouter aux petites instructions sur ce qu'elle renferme. Si seulement vous avez encore quelques batzs à moi, ils serviront à payer le port, je vous devrai le surplus. J'espère toujours visiter Lausanne l'année prochaine. C'est un doux projet que j'aime à entretenir et que je crois fondé. Il est possible que je passe l'hiver dans nos pays méridionaux. Ma santé rendrait ce parti raisonnable : depuis quelques mois je souffre de la poitrine, et cette maladie devient si commune et si meurtrière que le mot seul en effraye ; chère Rosalie, je ne suis plus ni si prête ni si résignée que vous, — je veux vivre, et lorsque je regarde mes chères filles, lorsque je pense à mes amis, je le veux bien davantage. Ce serait un charmant voyage que de gagner Lyon par les Cévennes ou l'Auvergne ; et peut-être dans ce temps-ci de l'année prochaine, je serai sur cette route pour vous aller joindre. Combien je serais heureuse de cette réunion ! J'ai besoin d'y penser pour ne pas me désoler tout à fait que ma petite maison soit habitée par un autre et pour penser que je la lui prête seulement... Mais tous ces songes ne me rapprochent pas de vous ! Je voudrais bien trouver de vos nouvelles au Bouil. Je l'espère, parce que vous êtes la bonté même.

Notre voyage a été des plus heureux; les enfants, les chevaux, la calèche, — tout s'est bien porté. J'ai commencé par visiter mes pauvres exilés. J'ai trouvé un bon château, toute une famille rassemblée avec tous les conforts de la vie ; mais qu'est-ce que cela dans un lieu si désolant, si tourmentant, et ne sentant rien que le prix de ce qui leur manque ? Une autre personne dans la même situation, que j'ai vue à Tours, est aussi peu résignée. On dirait que dix ans d'émigration ont dû être une leçon pour supporter le malheur, mais c'est précisément tout le contraire. On croit avoir payé sa dette, et on jouissait si bien de toutes ces douceurs de

société, d'aisance, des plaisirs de Paris, toutes choses sur lesquelles on n'avait pas eu encore le temps de se blaser, que la privation en paraît tout à fait insupportable.

Il est possible aussi que vous voyiez Mme de Livron à Lausanne. C'est une personne d'esprit et de mérite, et remplie de bonté. Elle vous remettra un mot de moi, mais son voyage est incertain et je n'y crois pas.

Je serai à Pau, je crois, vers le 3 ou le 4 de juin ; j'irai presque aussitôt à Saint-Sauveur, un petit village au fond des montagnes, où il y a des eaux bonnes pour la poitrine et les nerfs, et où, à cette époque, il n'y aura encore personne. J'y passerai trois semaines. M. de Duras viendra me joindre à Pau, à ce que j'espère. Il est toujours à Toulouse. Nous nous établirons ensuite à Bagnères où beaucoup de personnes de mes amis doivent venir. Nous y resterons jusqu'au mois d'octobre. M. de Duras retournera probablement alors à Paris à cette époque, et, si je suis souffrante, au lieu de le suivre, je resterai soit à Pau, soit dans quelque ville du Languedoc jusqu'au printemps suivant.

Vous êtes la seule personne à laquelle j'aie encore parlé de ces arrangements. Vous voyez comme j'obéis à l'ordre de vous parler de ce qui m'intéresse. Faites donc de même si vous voulez m'encourager. Adressez vos lettres à Tarbes, Hautes-Pyrénées ; — ne devant passer qu'un instant à Pau, celles que vous y adresseriez seraient retardées. — Je voudrais bien que la première contînt une jolie petite fleur de la saison; je voudrais aussi votre talent pour peindre à la place des Alpes celle des Pyrénées. J'ai vu l'autre jour dans un herbier une espèce de verbascée [?] des Pyrénées dont les feuilles sont revêtues d'un duvet rouge qui ferait un bel effet en peinture. Il m'a fait penser à vous, et, comme on m'en a donné un échantillon, j'en joins ici une feuille. Dites-moi si vous le connaissez.

Adieu, chère et aimable Rosalie, ne m'appelez donc plus Madame, ou je vous appelle aussi Mademoiselle, et c'est un mot si long et si *formal* qu'il me semble impossible de ne pas ajouter quand on s'en sert : j'ai l'honneur d'être votre très humble, etc. Oublions ces ridicules formules. Vous m'avez dit que vous m'aimiez, je le crois. Cette assurance me rend heureuse; et, si vous ne croyez pas que mon cœur vous paie sa dette avec usure, vous êtes une très ingrate personne. Adieu. Mille compliments et choses aimables à Madame votre tante et à Mme d'*Arlens*, ne m'oubliez pas auprès du bon docteur *Schoell* et de Mme de *Montolieu*. Adrien[1]

1. De Laval-Montmorency.

était avec moi chez les pauvres exilés. Nous avons parlé d'elle ensemble.

Paris, 15 février [1807].

Je serais bien ingrate si je ne sentais pas tout le prix de la lettre que je viens de recevoir, chère, toujours chère Rosalie. Dites-moi que vous ne doutez plus de mon cœur, je vous le demande avant de vous dire les raisons de ce long et triste silence ; j'ai besoin que vous me pardonniez seulement parce que je vous aime et que je ne cesserai jamais de chérir le moment qui nous a fait rencontrer. Il est vrai que je ne vous ai point écrit. Ce n'était pas de la paresse, — encore moins de l'oubli. Ce voyage dans les Pyrénées, ce voyage entrepris avec tristesse et regret, qui m'éloignait de vous, a été une des époques les plus tristes et les plus pénibles de ma vie; et vous dirai-je toutes les faiblesses de mon cœur ? Le chagrin le resserre; j'ai besoin de conter mon bonheur; mais je renferme mes peines et ne sais plus rien épancher lorsque je souffre. Vous aurais-je écrit pour vous parler de choses indifférentes, des montagnes que je ne regardais pas, de cette nature dont toutes les beautés étaient perdues pour moi ? Car je ne sais si vous avez éprouvé une peine assez vive pour sentir ce découragement qui fait que tous les lieux sont égaux et que les personnes même et tout ce qui vous environne vous devient entièrement indifférent... et cependant cette peine ne m'était pas personnelle !... si on peut dire cependant que l'honneur, la gloire de ses amis, l'estime qu'on a pour eux ne soient pas des biens propres et qu'il ne soit pas plus affreux de se les voir enlever que tout ce qu'on a de plus personnel dans le monde. Je ne vous dirai point de détail, c'est presque un tort de vous dire que *j'ai souffert*, mais je sais que ce mot seul qui serait une indiscrétion ne sortira jamais de votre bouche. Je suis restée dans les Pyrénées jusqu'à la fin d'octobre ; j'aurais voulu y passer l'hiver, et le retour de ma mère a seul décidé le mien. Elle était débarquée en Hollande, j'ai été l'y chercher, mais un nouveau chagrin m'y attendait. Sa santé avait souffert, son changement était effrayant. Une malheureuse attaque d'apoplexie avait produit une faiblesse plus désolante encore qu'une maladie vive ; — elle est mieux depuis qu'elle est à Paris, mais les traces d'un tel accident ne s'effacent jamais entièrement. Vous dirai-je que ma santé aussi n'est pas bonne ? J'ai craché du sang dans les Pyrénées, et, — depuis ce temps — des rhumes et des douleurs de poitrine continuelles me donnent quelques craintes. Je crois que j'ai pris, à Cauterets, des eaux trop fortes... On me dit que le printemps me remettra...

Et vous, ma chère? Jusqu'ici je n'ai parlé que de moi, ce qui n'était pas mon intention... Comment êtes-vous? Que faites-vous? Croyez-vous qu'aussi je n'aie pas demandé de vos nouvelles, — que je n'aie pas eu besoin d'en avoir?... C'est toujours le rêve que je chéris que celui d'habiter avec vous les rives de ce beau lac qui, de tout ce que j'ai vu, me plaît le plus. Mais l'arrivée de ma pauvre mère va me rendre bien dépendante ; probablement je l'accompagnerai à Bourbonne ce printemps. De là, je verrai mes chères Alpes, mais j'en serai encore bien loin. Au moins écrivons-nous plus exactement. Dites-moi que vous me pardonnez et je vous saurai gré de m'avoir trouvé un tort. — Ah ! ma chère, je suis défiante, et j'ai peine à croire qu'on puisse m'aimer. Vous m'aviez donné cette douce confiance, mais qu'ai-je en moi qui puisse faire que cette amitié survive à l'absence ? Peut-être si vous connaissiez mon cœur comme j'ai cru pénétrer le vôtre, vous m'aimeriez en effet, mais, si peu de temps, — si peu de rapports, — voilà ce que je me disais, et je n'osais plus vous écrire... — « Elle ne doit plus se soucier de moi... » C'était là mes mauvais propos, mais votre bonne lettre m'y fait renoncer... Oui, je veux croire à votre amitié qui me rend fière et heureuse, et la payer de toute la mienne. Envoyez-moi bien vite mon pardon.

Adieu, chère. Ce ne sera pas un adieu long, car il me semble que j'ai mille choses à vous conter que je ne saurai dire que lorsque vous m'aurez assuré que vous n'êtes plus fâchée.

Si quelqu'un se souvient encore de moi à Lausanne, parlez-lui d'une personne qui n'oubliera jamais ce lieu et ses aimables habitants.

Bourbonne (Haute-Marne), 29 juin [1807].

Il y a longtemps déjà que je voulais vous écrire, chère Rosalie. A Paris, j'ai cherché une occasion pour vous envoyer une petite bague que j'avais pour vous et que je voulais qui fût avec ma lettre, et n'en trouvai point. J'ai remis à vous écrire d'ici où nous sommes établies pour deux grands mois, dans une solitude qui me fait regretter chaque jour celle de ma petite maison de Lausanne. Jamais je ne retrouverai le calme que ce beau climat, que cette belle vue, et surtout que votre intérêt et votre amitié portaient dans mon cœur. Je les regrette chaque jour, et, si je ne vous le dis pas plus souvent, ne m'en accusez point. Je viens d'être encore cruellement tourmentée pour mes enfants ; elles ont eu une coqueluche affreuse qui les a jetées dans un état de dépérissement dont elles commencent à peine à sortir. Cet hiver, j'ai été

garde-malade et j'ai perdu plusieurs personnes qui m'étaient chères. La mort de ce pauvre duc de Marlborough que vous avez vue dans les papiers, m'a affligée. Il était notre voisin de campagne en Angleterre ; je le voyais souvent et c'était celui des trois frères que j'aimais le mieux. J'ai fait encore une autre perte qui m'a été sensible, celle d'un homme de ma société intime qui passait sa vie chez moi et dont l'esprit était aussi éclairé que son caractère était bon et sûr. Sans que le cœur soit déchiré, on peut souffrir en voyant ainsi disparaître autour de soi des personnes qu'on était accoutumé à voir, à estimer, et dont la société nous était à tout moment agréable. Mme de Blot, à laquelle j'étais attachée depuis mon enfance, a disparu aussi dans cet hiver de deuil, et Mme la maréchale de Beauvais, dont la société était une de celles où je me plaisais davantage, a presque enseveli avec elle le ton et les excellentes manières dont elle était encore un modèle. Enfin, ma chère, tout a été triste cet hiver, et cette impression m'est restée et résiste au printemps, et même au mauvais état de mes enfants et de ma mère, qui se trouve assez bien des eaux. Je suis ici toute seule avec eux. M. de Duras a été faire une course dans le Midi et nous devons nous retrouver à Paris au mois d'août. Nous cherchons à faire l'acquisition d'une terre ; ce choix est fort difficile. Nous sommes en marché pour un très beau château en Touraine, mais il est bien incertain que nous en venions à une conclusion. Vous voyez, par la confiance avec laquelle je vous parle de ce qui m'intéresse, que je compte toujours sur votre amitié. Il y a quelque chose qui me dit que je dois y compter, malgré toutes les bonnes raisons qu'on pourrait alléguer pour qu'une amitié qui n'est point fondée sur une connaissance parfaite du caractère soit de peu de durée. Il y a des amis qui se devinent et qui sympathisent pour toujours. Je veux croire à cette doctrine, chère Rosalie, quoiqu'en général elle soit un peu celle des gens crédules ; mais la crédulité est le défaut des bons cœurs, et elle est un bien dans beaucoup de situations de la vie. La triste expérience ne nous révèle guère que de tristes vérités, sur lesquelles on voudrait pouvoir fermer les yeux. Combien on a regretté l'heureux aveuglement qui nous cachait les défauts d'un ami ou ses torts ! Pour moi, ma chère, si on me donnait le choix de tout voir dans ce vilain monde ou de ne rien voir du tout, je n'hésiterais pas. Je trouve qu'on ne se console pas des découvertes qu'on y fait tous les jours, — et, quand on veut approfondir même les choses qui plaisent et paraissent bien, il se trouve que les motifs gâtent tout, et alors on se sent mal à l'aise et on cherche un *monde meilleur*. Mais ce monde n'est pas celui-ci, c'est celui vers lequel il faut tourner tous nos regards. Et voilà,

ma chère, la vraie sagesse ! Mais combien de choses nous retiennent ! Que de liens qu'on ne peut rompre ! Nous craignons le malheur qui seul nous ramène d'une manière efficace au seul, au premier de tous les biens. Tout notre être n'est que contradiction et inconséquence.

Voilà que je bavarde avec vous comme si nous étions assises sur le bord de votre beau lac, à l'ombre de vos beaux arbres, si touffus, si verts et comme on n'en voit que dans les Alpes ou dans les belles vallées des Pyrénées. Ici il n'y a rien de tout cela ; des collines sans forme, et seulement un peu vertes ; point d'ombrage que dans une forêt à une demi-heure, qui, malgré la distance, est ma promenade favorite.

Donnez-moi de vos nouvelles, ma chère, et de grâce, ne portez plus cet anneau qui a été profané par un doute. Vous l'aviez quitté et ne deviez jamais le reprendre. J'aime ce vieux mot de France et trouve que c'est la vraie devise de l'amitié. Vous aurez un autre anneau aussitôt qu'il se trouvera quelqu'un qui pourra s'en charger.

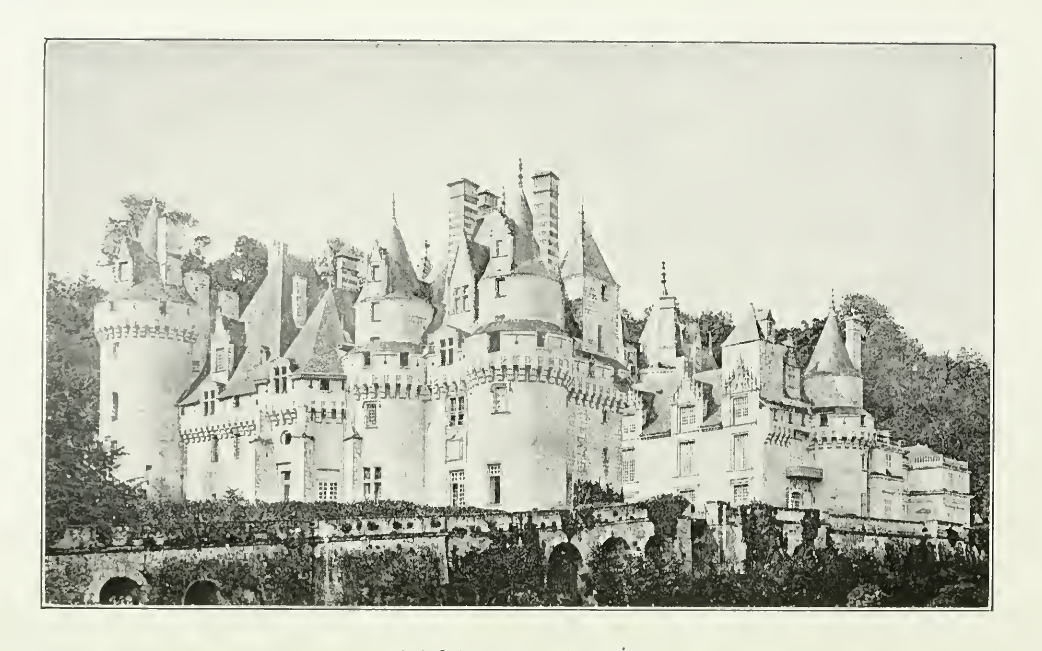
Vous ai-je dit que j'aime *Corinne* ? Ce serait bien long d'en parler en détail. J'aime surtout la partie où l'on parle de l'Italie, le *voyage*. Le rapport sous lequel elle considère les monuments antiques et les productions des arts, puis le caractère d'Oswald... mais Corinne elle-même ne me séduit pas. Je crois que, malgré tout son esprit, je ne l'aurais point aimée, et Oswald a bien raison, dans leur dispute, lorsqu'il parle des poètes anglais, — de leur supériorité dans la peinture de l'amour. Il y a deux ou trois pages qui m'ont fait un plaisir extrême parce qu'elles disaient si bien, si élégamment, si finement, ce que j'avais dit et pensé mille fois. Il y a bien de l'esprit dans cet ouvrage, des développements si fins que l'on voit que ce n'est pas la raison qui observe, mais que c'est l'imagination qui a deviné, qui a senti...

Adieu, ma chère, je n'ai plus de place que pour vous dire que je vous aime.

Paris, 19 février [1808].

On vous retrouve tout entière dans cet aimable envoi que j'ai reçu hier, chère Rosalie ; c'est vous, toute bonne, tout aimable, toute sensible, pensant encore à cette amie si paresseuse, mais dont vous connaissez bien le cœur, parce que le vôtre l'a deviné et que peut-être il était digne d'être pénétré par vous. Oui, il est toujours à vous, il ne cessera jamais de vous aimer, de vous apprécier et de regretter le temps où je vous ai connue et où votre douce





LE CHATEAU D'USSÉ

amitié rendait ma vie si heureuse. Que je voudrais revenir aux bords du Léman, retrouver et vous et ma charmante solitude ! Mais la Providence en a ordonné autrement, — nous sommes fixés en Touraine ; nous y avons acheté cette terre dont M. de Fleury vous a parlé. C'est une charmante habitation ; elle est peut-être trop belle pour me plaire tout à fait, mais c'est un mouvement bizarre dont je ne devrais pas convenir, je dois en être contente, je le suis, mais ma chère Suisse est au fond de mon cœur avec vous qui êtes mêlée à ce souvenir et qui faites que rien ne pourra l'effacer.

Quelle aimable idée que celle de ces deux petits tableaux ! Vous pensez bien que je n'en ferai pas des écrans : ils seront encadrés : je croirai être à ma fenêtre au lever de l'aurore, respirer le parfum de ces belles fleurs, de ce charmant petit daphné Cneorum (?) que j'ai retrouvé sur les hautes Pyrénées et que je revois avec tant de plaisir dans mon petit tableau. Que de jours vous avez employés pour moi dans cette aimable occupation ! Que vous êtes bonne, chère Rosalie ! Je ne puis trop le répéter. Donnez-moi donc à présent de vos nouvelles, car voilà ce qui me manque. Comment s'est passé votre hiver ? Le nôtre s'écoule dans une dissipation continuelle. Tous les jours, des fêtes, des bals, de grands soupers. Il y a quinze jours que je ne me suis couchée avant trois heures du matin. Je me porte mieux. Je suis entraînée par M. de Duras, qui aime le monde, et mes amis. Nous avons toute l'Allemagne ici. Ce sont de sottes gens que tous ces bons princes ; il n'y en a qu'un seul aimable. C'est le prince de Mecklembourg-Strélitz[1], le frère de la reine de Prusse. Il a de l'esprit, de l'instruction et beaucoup de tristesse. Je lui en sais gré. Le connaissez-vous ? Il a été en Suisse et en Italie.

Je quitterai Paris tout de suite après Pâques; j'irai retrouver mes bois et ma jolie rivière d'Indre. Il ne manque à la vue d'Ussé qu'un horizon de Suisse pour terminer le tableau. Rien n'est si beau que le parc et l'antique futaie qui couronne le château. La gaîté de l'aspect est aussi remarquable. C'est un mouvement continuel. C'est l'ancienne France. Si on pouvait y oublier le passé et s'étourdir sur l'avenir, tout serait bien, mais le nuage est si épais, si orageux devant nous, qu'on chemine avec terreur. On croit qu'on va entrer dans l'orage et que ce soleil qui nous luit est le dernier. On parle beaucoup du départ de l'Empereur : il y a un grand mystère dans sa marche. Cette grande imagination qui ne

1. La reine de Prusse (Mecklenbourg) avait deux frères : Georges-Frédéric Charles-Joseph, 12 août 1779 — 6 septembre 1860 ; — et Charles-Frédéric-Auguste, 30 novembre 1785 — 21 septembre 1837.

connaît point de bornes me fait toujours peur. Avec lui, ou en même temps que lui, partiront plusieurs de mes amis. Aussi je redoute ce départ et suis tout étonnée d'y prendre autant d'intérêt.

Savez-vous que, jeudi, je fais peindre ma vieille figure ? Et savez-vous pour qui ? Réellement, jusqu'ici je n'osais vous l'envoyer. Je me disais qu'il y aurait de la fatuité à vous prendre ainsi *au mot*. Vous connaissez *mes défiances*, mais après cette aimable marque de souvenir et d'amitié, je ne doute plus de rien.

Mes petites filles vont à merveille; elles sont grandies, et l'aînée est une bonne et belle petite personne. Je m'en occupe beaucoup, et je trouve là une manière charmante d'occuper mon temps. Je ne conçois pas celles qui disent qu'elles en ont trop, le mien est si employé qu'on me rendrait service en y ajoutant trois ou quatre heures chaque jour. Elles avancent pour la musique et le dessin. Nous avons le projet d'aller dans trois ans en Italie et d'y passer dix-huit mois pour perfectionner ces deux talents. Faut-il remettre si loin l'espérance de vous voir, chère Rosalie ? Ne viendrez-vous donc jamais en France ? Pourquoi ne pas venir passer trois ou quatre mois d'été à Ussé ? Je ne vous offrirai que des plaisirs bien simples et une tendre amitié. Mais je sais que *cela* serait assez pour vous. Dites-moi s'il y a l'ombre d'une probabilité dans ce bon plan. Combien je le voudrais ! J'ai demandé à celui qui m'a apporté mes jolis écrans des nouvelles de Mmes de Charrière et de Montolieu. Je sais qu'elles sont bien. Veuillez leur parler de moi quelquefois ; je n'oublierai point leur obligeance et leur amabilité.

Avez-vous lu le roman de Mme de Flahaut, ou Souza[1] plutôt ? Nous l'aimons : il est écrit si purement, tout y est de si bon goût ! Ce sera un monument où l'on retrouvera ce ton exquis et cette politesse charmante qui disparaissent chaque jour. Quel esprit fin que celui qui a su choisir des nuances si délicates ! Dites-moi ce que vous pensez de cet Eugène qui nous a fait tant de plaisir.

Adieu, très chère. Écrivez-moi, je vous en prie, et croyez que mon tendre attachement ne cessera jamais.

Voici la première apparition du nom de Chateaubriand dans cette correspondance qu'il va passionner et illustrer.

Mme de Duras avait manifesté à sa cousine, Mme de Noailles, l'extrême désir qu'elle avait de rencontrer l'auteur du *Génie du*

1. Adélaïde-Emilia Filleul, 14 mai 1761 — 19 avril 1836 ; — mariée le 30 novembre 1779 à Alexandre-Sébastien, comte de Flahaut ; — remariée le 15 octobre 1802 à José Maria de Souza.

Christianisme et des *Martyrs*. Par les soins de Nathalie, l'entrevue eut lieu à Méréville. A huit ou dix jours de là, Chateaubriand, qui n'a pas su trouver l'hôtel de Mme Amédée de Duras, et qui craint d'avoir laissé sa carte chez Mme de Duras mère, demande par écrit à celle qui sera son amie la plus dévouée « si elle se souvient encore de son nom et si elle veut lui permettre d'aller lui présenter ses respectueux hommages ». Une autre fois, il refuse de se rendre à une invitation qu'elle lui a adressée parce qu'il y aura des invités et qu'il a « réellement peur des visages inconnus ». Un peu plus tard, il lui répond qu'il accepterait bien volontiers de déjeuner le lendemain chez elle, mais il supplie Mme de Duras de le traiter avec moins de cérémonie, une tasse de thé lui suffit. Enfin Mme de Noailles les réunit dans sa loge au théâtre. Et désormais, de part et d'autre, l'attachement existe, étroitement noué, et d'une solidité à toute épreuve. Nous allons constater la vivacité du sentiment qui s'empara soudain de Mme de Duras, dans une lettre toute voisine de la première entrevue ; et dans la lettre qui suit celle-là, sous l'influence peut-être de cette passion nouvelle, elle écrira : « La part de bonheur que j'ai est assez grande pour me faire peur quelquefois. » Elle énumère ses raisons d'être heureuse, et, dans cette énumération, elle omet celle qui donne de la valeur aux autres : l'amitié de Chateaubriand. Chateaubriand, plus d'un quart de siècle après, se souvient ainsi dans ses *Mémoires* : « *Une forte et vive amitié remplissait alors mon cœur*. La duchesse de Duras avait de l'imagination et un peu même dans le visage de l'expression de Mme de Staël : on a pu juger de son talent d'auteur par *Ourika*. Rentrée de l'émigration, renfermée pendant plusieurs années dans son château d'Ussé, au bord de la Loire, ce fut dans les beaux jardins de Méréville que j'en entendis parler pour la première fois, après avoir passé auprès d'elle à Londres sans l'avoir rencontrée ; elle vint à Paris pour l'éducation de ses charmantes filles, Félicie et Clara. Des rapports de famille, de province, d'opinions littéraires et politiques m'ouvrirent la porte de sa société. La chaleur de l'âme, la noblesse du caractère, l'élévation de l'esprit, la générosité du sentiment, en faisaient une femme supérieure. »

Paris, 21 avril [1809].

Avez-vous reçu, chère Rosalie, cette laide peinture que vous avez eu la bonté de désirer ? Elle est partie depuis environ quinze jours, et ma sollicitude l'a suivie parce qu'on m'a fait craindre que le mouvement de la voiture n'effaçât le pastel. Je voudrais savoir si ce portrait avait encore forme humaine lorsqu'il vous est parvenu. On le trouvait ici assez ressemblant. J'ai supposé que vous ne vouliez point de parure, et d'ailleurs, je ne me soucie pas qu'on dise à mon peintre comme à ce sculpteur d'Athènes : *Ne pouvant la faire belle, tu l'as faite riche*. Enfin, telle qu'elle est, la voilà, laide ou belle, riche ou pauvre, c'est une personne qui vous est tendrement attachée et à qui vous devez un peu d'amitié pour toute celle qu'elle a pour vous.

Vos écrans, quoique vous ayez pu dire, sont encadrés et partis pour Ussé, où je vais me rendre aussi très incessamment. J'espère y recevoir de vos nouvelles. Si vous en avez oublié l'adresse, la voici : au château d'Ussé, par Azay-le-Rideau (Indre-et-Loire).

Parlez-moi beaucoup de vous, des aimables habitants de Lausanne. Qui est à La Chaumière ? Qui est dans ma maison ? Avez-vous des Anglais ? Irez-vous cet été à Genève ? Enfin, un peu de vos projets : vos lettres sont comme votre aimable caractère ; — c'est vous toujours que vous oubliez. Je demande une lettre consacrée à parler de vous, et je veux même savoir où en est votre herbier et quelles plantes vous a envoyées Thomas. Irez-vous en pèlerinage à Bex ou à La Dôle, cette année ? Enfin, parlez-moi de vous, des vôtres, de ce frère que vous attendez, — mais n'espérez rien de notre côté ; car la sévérité est au comble sur ce point, et, si j'osais, je vous en conterais d'étonnants détails. Il y a trois ou quatre mois que cela se pouvait encore ; à présent, c'est une rage.

Les nouvelles d'Espagne sont si mystérieuses qu'on n'y comprend rien. L'Empereur lui donnera, dit-on, un roi, mais on ne sait pas lequel. J'ai entendu parler de ce beau pays l'autre jour d'une manière à donner le regret de n'y avoir point été lorsqu'il était encore l'Espagne. C'était par M. de Chateaubriand. Je ne sais si nous avons parlé ensemble de cet homme extraordinaire qui unit à un si beau génie la simplicité d'un enfant. Je ne le connaissais point, je l'ai rencontré, puis il est venu chez moi, et j'espère que ce premier rapport amènera une connaissance plus solide ; il est si simple et si indulgent qu'on se sent à l'aise avec lui. On voit qu'il n'apprécie que les qualités de l'âme. On doit moins avoir



CHATEAUBRIAND



besoin de l'esprit des autres lorsqu'on en possède tant soi-même.

Adieu, ma chère Rosalie, je ne cause pas plus longuement avec vous parce que j'ai mille affaires, mais je vous écrirai d'Ussé.

Mille compliments à la bonne M[me] de Charrière et aux personnes qui veulent bien se souvenir de moi.

Ussé, 31 mai [1809].

Vous êtes aimable et bonne, chère Rosalie, d'avoir pensé à ma solitude et d'être venue m'y trouver. Je suis heureuse toujours d'avoir de vos nouvelles et de lire les douces assurances de votre amitié. C'est une chose triste seulement, quand on se conviendrait si bien, d'être condamnées à vivre éternellement séparées ; mais ainsi le veut la Providence ; elle nous laisse toujours de la tristesse et des regrets au fond du cœur pour que nous ne nous attachions pas trop à cette vie ; et elle fait bien, car je crois que notre faible nature ne soutiendrait pas un bonheur parfait. La part que j'en ai est assez grande pour me faire peur quelquefois ; car enfin ne suis-je pas bien favorisée d'avoir, après la Révolution, conservé encore une famille nombreuse, des amis et une belle habitation comme Ussé, et deux bonnes et jolies petites filles ? Heureusement que la guerre nous cause quelques petits tracas pour nos affaires ; sans cela, toutes mes prospérités m'effraieraient. N'est-ce pas là une bonne philosophie ? Ah ! la tranquillité seule aujourd'hui devrait paraître du bonheur à ceux qui la possèdent, au milieu des crises et des convulsions dont nous sommes les témoins ! Je pense souvent à votre Suisse, elle est encore entière, mais le sera-t-elle longtemps ? Le cardinal Caprara disait en parlant des événements de Rome : *il fallait nous retrancher dans notre spiritualité;* — et dans quoi vous retrancherez-vous ? Que dira monsieur votre frère [Charles], que dit-on quand on vient de la Chine ? Heureusement qu'il a passé dans un pays où l'on a pu le préparer [Londres], mais qui du reste est en ce moment aussi loin de nous que de la Chine. Si vous n'espérez que de nous, espérez bien peu, à moins qu'il n'obtienne, étant étranger, de venir comme est venu le prince Esthérazy et quelques autres, avec M. de Staremberg. Mais je ne vois pas d'autre chance ; pour la guerre, je n'y vois pas de terme, et chaque heure semble rendre la paix plus difficile.

Je me rappelle en effet avoir entendu parler de M. [Benjamin] Constant à ma tante, ou à M. Malouet. J'étais assez jeune alors,

et si occupée (je venais de me marier) que je ne faisais attention à rien.

Vous ne me parlez presque pas de vous et vous exigez des détails sur Ussé et sur la vie qu'on y mène! Cela n'est pas trop juste. Je vous répondrai aussi très brièvement qu'Ussé est admirable, et que, si un peintre que j'attends y vient, je tâcherai de vous en envoyer un petit dessin. Le parc est d'une étendue, d'une simplicité, d'une beauté d'ombrage rares pour la France. Les sites en sont variés à l'infini; et quelques petits soins le feront ressembler à un parc anglais sauvage; la nature y a tout fait. Nous n'y sommes point solitaires, nous aurons toujours du monde jusqu'au mois de septembre, et le 1er octobre j'irai faire une course d'un mois dans la même province chez une amie. Nous finirons l'automne avec ma tante et une jeune personne qu'on appelle Eugénie, qui a été élevée par elle et avec moi, que j'aime et qui est aimable, ma mère, une autre de mes parentes; quelques visites qu'on a toujours au retour des eaux, quelques voisins font qu'on n'est point solitaire. Mais je ne prends pas beaucoup de tout ce monde. On déjeune à onze heures, et jusque-là, on ne se voit que si on le veut. Après déjeuner, on reste un peu ensemble, on lit les lettres et les papiers, et on cause. A 1 heure, on va chez soi, et plus tôt, si l'on veut. A 3 ou 4 heures, on va (si le temps le permet), à la promenade, à pied, à cheval ou en calèche, — et les environs sont charmants. On rentre à temps pour s'habiller et dîner à 6 heures. Après dîner, on reste ensemble jusqu'au soir; on lit, on se promène, on cause, on joue au billard, et à 9 ou 10 heures on joue tous ensemble à quelque jeu très bon marché pour finir la soirée, à moins qu'on ne préfère causer. C'est là l'histoire de toutes nos journées et je m'aperçois que c'est une longue histoire. J'aimerais à vous entendre dire qu'elle ne vous déplaît pas. On fait à Ussé tout ce que l'on veut, et « liberté est notre devise ». Vous iriez botaniser dans le parc, qui est très riche, dit-on, en belles plantes. Nous lirions ensemble... Mais ce sont là de ces chimères auxquelles il ne faut pas s'attacher. Il faut les rejeter comme de mauvaises pensées.

J'attends votre ami Adrien de Montmorency[1]. Sa femme est ici depuis quinze jours. Elle est bien mal de la poitrine.

Adieu. Je vous quitte... *Quite abrutly*... parce qu'on vient me chercher. Donnez-moi de vos nouvelles. Mille compliments à

1. Anne-Adrien-Pierre de Montmorency, duc de Laval, 29 octobre 1768 — 6 juin 1837; — marié le 19 mai 1788 à Bonne-Charlotte-Renée-Adélaïde de Montmorency-Luxembourg, morte le 6 septembre 1840.

Mmes de Charrière et d'Arlens, mais il n'y a plus que vous, bonne Rosalie, qui pensiez à moi.

Je trouve la romance de votre Russe jolie.

Ussé, 16 juillet [1809]

Je me faisais une fête de voir M. de Fleury, de parler avec lui de Chaumière, de lui faire mille et mille questions sur vous, ma chère Rosalie, dont j'ai si rarement occasion de parler avec quelqu'un qui m'entende ; — ce plaisir m'a été refusé. M. de Fleury n'avait que quinze jours à passer en France, et trois seulement en Touraine. En arrivant à Tours, il a appris que ses enfants et Mme de Chasteau qui lui sert de mère, étaient à quinze lieues de là, pour le mariage du jeune Chasteau avec une demoiselle de ce pays. Il était bien naturel que M. de Fleury courût d'abord où l'appelaient de si chers intérêts ; il tomba au milieu de la noce, et ne put venir à Ussé dont il était encore à une distance de plusieurs lieues. Je suis obligée de convenir qu'il n'y a pas de sa faute ; je suis surtout désolée de cette circonstance. S'il a repassé à Lausanne, j'aurais aimé qu'il pût vous parler de notre établissement ; il vous eût peut-être tentée d'y venir ; j'en serais si heureuse que je voudrais croire un pareil voyage possible. Quand je pense à l'amitié que vous avez conservée à une étrangère qui a passé dans votre pays et que vous avez plutôt devinée que connue, je suis presque tentée de tout attendre de tant de bonté. Je suis persuadée que cette vie si paisible vous plairait, que vous aimeriez à vous promener dans ces grands bois et à lire avec moi quelques-uns de nos livres favoris. J'aime beaucoup les vers de Cowper ; j'en connaissais de charmants de cet auteur, mais, pas ceux-là. Je montrerai à M. de Chateaubriand ceux de M. Manuel. Je ne les lui ai pas envoyés parce qu'il me semble qu'il faut en même temps lui expliquer comment ils ont été faits.

Si vous avez une occasion, vous seriez aimable de m'envoyer ce journal où l'on a pris la défense des *Martyrs*. Tout ce qu'on a écrit sur ce livre m'intéresse. C'est la faute de M. de Lévis si vous n'avez pas les *Chinois ;* il m'avait promis de me les envoyer, mais je ne sais si vous avez vu dans ses maximes que c'est le plus grand *musard* qui soit au monde. Il a prétendu aussi que l'édition était épuisée ; mais je soupçonne que c'est une *vanterie*, car ce livre n'a pas été goûté en général, et, ce qu'il y a de pis, n'a été ni très admiré ni très critiqué. On a trouvé un étalage d'érudition nouvellement acquise qui a déplu, et puis un délayé des pensées qu'on connaissait déjà. Cependant ces accusations sont sévères, et il y

a deux ou trois lettres qui, à mon avis, devraient faire passer par-dessus bien des défauts.

Je suis à présent toute livrée à l'italien. Je lis les tragédies d'Alfieri, dont je suis enchantée. J'y trouve des beautés dignes de Shakspeare, avec une sagesse dans la conduite des pièces qui manque à cet auteur. Les Italiens reprochent à Alfieri d'avoir manqué à l'harmonie du langage, mais nous autres, étrangers, n'avons pas l'oreille si fine. Ces belles et grandes pensées, ces nobles sentiments me transportent... dans quelque langue qu'ils soient exprimés. Je lis Tacite aussi dans la traduction de M. Dureau de La Malle, qu'on dit excellente. C'est une lecture admirable pour le temps où nous vivons. Après de longues révolutions, les époques des mœurs se renouvellent comme celles des astres, et l'historien de Rome se retrouve celui de Paris.

Mais, ma chère Rosalie, laissons les livres et tous ces rabachages, pour parler de vous, de votre santé, de votre amitié qui m'est si douce. Conservez-la-moi toujours ; nous en jouirons dans une autre vie, comme vous dites, si ce n'est dans celle-ci. J'avoue que je ne suis pas assez dégagée de la matière pour concevoir une autre vie et un paradis où je ne retrouverais pas mes amis. La tendresse que je leur porte vient tellement de mon cœur que je suis très sûre que mon âme l'emportera avec elle. Une seule chose me paraît difficile à arranger, c'est le bonheur que je goûterai là-haut, si mes amis se damnent et n'y sont pas avec moi. Je voudrais qu'il pût exister, pour l'âme, de ces associations de la chevalerie où tout était en commun et où l'on était sûr au moins de se sauver ou de se perdre ensemble. Voilà une théologie qui n'aurait pas, je crois, l'approbation des grands docteurs, mais réellement je trouve que le grand obstacle au désir de faire son salut est l'incertitude de celui des personnes qu'on aime. Il serait tout à fait doux de se charger de celui d'un autre et il me semble qu'on le ferait bien mieux que le sien.

Vous ne voyez donc point arriver monsieur votre frère. Je m'en afflige avec vous. Que nous attendons longtemps un peu de bonheur! Qu'il est rare ! Qu'il est court et fugitif dans cette triste vie! Plus on avance dans la vie, plus on la voit sérieuse et mélancolique. Un vieillard gai me semble un prodige ; il y en a cependant. Mais c'est qu'il y a tant de gens qui ne pensent point. On a raison d'appeler toute chose gaie une distraction ; il faut être distrait pour n'être pas le plus triste des êtres. Quand on pense aux mystères de notre destinée, — de ce qui la suivra, aux misères de la vie, à l'insuffisance de tout, il faut bénir notre mobilité qui nous permet d'éloigner toutes les noires réflexions et de nous livrer à la joie et aux plaisirs, sans penser au passé, ni à l'avenir. Le seul

vrai remède à tous ces maux est une foi vive et telle que Dieu en accorde rarement. Elle me paraît le premier des biens et le seul qu'il faille priser.

Je tâcherai de vous envoyer ce que vous me demandez. J'ai bien un peintre ici pour mes enfants, mais il est si occupé d'un tableau d'histoire qu'il fait pour le Salon qu'il n'y a pas moyen de rien lui demander, et puis il faut une occasion.

Parlez de moi à madame votre tante, à l'aimable Mme de Montolieu. Je n'ai pas encore son nouveau roman. Voici deux pensées manuscrites[1] de M. de Lévis, puisque vous les aimez. Je les trouve piquantes et vraies. Adieu, ma très chère. Conservez-moi votre amitié, la mienne vous est tout acquise.

« L'orgueil anglais est national ; la vanité française n'est qu'individuelle. — Voulez-vous irriter un Anglais ? Tournez sa nation en ridicule. Un Français vous abandonnera toute la France, et s'en moquera même avec vous, pourvu que vous conveniez qu'il est spirituel et brave. »

« Il y a dans la manière dont les Français commencent à parler d'eux-mêmes un certain ton d'humilité qui ressemble à l'effort que l'on fait pour sauter. Il faut bien commencer par plier pour prendre son élan ; les Anglais ne s'abaissent pas ainsi, parce qu'ils ne cherchent pas à se grandir. »

Paris, 15 septembre [1809].

Non, assurément, il ne se passera pas trois mois entre votre lettre et ma réponse. J'allais vous écrire, ma chère, et vous dire que je trouvais bien simple que vous voulussiez me punir ; j'allais vous demander de faire cesser ce silence, et votre lettre m'arrive et me prouve que j'avais tort de soupçonner en vous-même ce léger degré de sévérité. Vous êtes toujours bonne, toujours aimable et indulgente, et je ne veux plus jamais abuser de tant de douces et aimables qualités. Je veux vous prouver, comme je le sens, le prix que j'attache à cette constante amitié ; je ne puis vous laisser douter de la mienne. Vous vaincrez cette odieuse paresse qui m'a fait paraître ingrate et qui est cause que vous avez pu m'accuser. Vos jolis costumes sont encadrés ; ils sont ici dans mon salon, à Paris, et le lac est à Ussé. J'ai partagé vos dons dans mes deux habitations pour avoir toujours quelque chose de vous près de moi. Je suis ici depuis cinq semaines ; ma mère

1. Elles ne se trouvent pas dans les *Maximes* de cet auteur, Paris, in-12, 1808, 2e édition.

voulait prendre les eaux et elle ne les a pas prises. J'ai quitté Ussé, au milieu de sa beauté et j'en ai été bien fâchée. M. de Duras est revenu m'y voir ; il y a passé deux mois de liberté que lui laissaient ses affaires. Mais il est retourné en Languedoc où il sera jusqu'au mois de décembre. J'ai aussi quelques affaires à Paris et je ne m'en absenterai pas beaucoup. Cependant je dois faire des courses aux environs et une peut-être en Artois. Je dois passer quinze jours à Mouchy chez ma tante, Mme de Poix, avec toutes nos anciennes connaissances, Mmes d'Hénin [1], de Simiane [2] et de Chalais [2]. Je vais voir aussi une autre ancienne connaissance, Mme de Tessé [3]. Voilà, ma chère, tous mes projets qui ne m'empêcheront pas de recevoir de vos nouvelles à Paris. — Donnez m'en, je vous en prie, et ne faites plus de ces vilains calculs. Il n'y a rien de plus juste, de plus spirituel que votre jugement de Mlle de Lespinasse. Je crois bien que l'espèce d'éloquence de ses lettres vient de cet abandon complet à sa passion. Elle a de l'éloquence comme ces gens qui se permettent de tout dire pour de l'esprit. Cependant il y a de l'intérêt, de la vérité et bien des choses qui attachent dans ces lettres ; et il est bien difficile de ne pas plaindre une pauvre personne qui vit et qui meurt d'amour et surtout de ne pas détester celui à qui toute cette passion est prodiguée. Il joue là un bien vilain rôle, M. de Guibert : il ressemble un peu au chat, et Mlle de Lespinasse à la souris. Cependant n'allez pas vous figurer que ce soit par la petitesse, car elle était grande et maigre à faire peur, et on disait qu'elle avait l'air d'un cheval de carosse. De plus, elle avait 43 ou 45 ans lorsque ces lettres ont été écrites. Vous pouvez vous expliquer d'après cela la froideur de M. de Guibert. Ce qui était mal, c'était de se plaire à inspirer ce délire et de ne pas faire tout ce qui était nécessaire pour lui remettre la tête ; mais il s'en gardait bien, et, avec cet orgueil masculin qui est *incommensurable*, il se plaisait à inspirer une passion qu'il ne devait jamais partager. Voilà les hommes ! Il y en a bien peu qui vaillent mieux que cela.

Personne ne peut vous donner de meilleurs renseignements que moi sur M. de Lévis. Cet homme, ma chère, est mon cousin,

1. Mme la princesse d'Hénin, que Mme de Duras appelait sa plus ancienne amie, avait tenu lieu de mère à M. de Duras le jour de leur mariage à Londres durant l'émigration.

1. Diane-Adélaïde de Damas d'Antigny, née le 29 janvier 1761, morte le 9 avril 1835, mariée le 12 août 1777 à Charles-François, comte de Simiane.

2. Marie-Charlotte-Rosalie de Baylens, morte le 20 février 1828 ; mariée le 28 mai 1778 à Hélie-Charles de Talleyrand, prince de Chalais.

3. Adrienne-Catherine de Noailles, 24 décembre 1741 — 1er février 1814 : mariée le 26 juin 1755 à René-Mans de Proulay, comte de Tessé.

et j'ai pour lui beaucoup d'amitié et d'estime. Il s'appelait autrefois le duc de Lévis. La Révolution lui a enlevé son titre et lui a laissé son esprit. Je suis bien aise que vous ayez trouvé du mérite à son ouvrage ; il y a des pensées qui réellement ne sont pas faites pour être senties par tout le monde ; il y a une extrême finesse et le bon goût d'un homme de bonne compagnie. Votre approbation et la manière surtout le toucheront beaucoup, j'en suis sûre. Il m'a apporté l'autre jour d'autres pensées manuscrites qu'il va joindre aux anciennes. Ce temps-ci en fournit abondamment ; toutes les passions sont en jeu, tous les intérêts se choquent, chacun se replace comme il peut et où le porte son goût, son talent, son ambition. Bien des secrets se révèlent dans cette création nouvelle qui sort du nouveau chaos de la Révolution. Mais tout est petit, dans notre siècle. Aussi ce sont de petites passions, de petites prétentions qu'on observe, et cela fait de *petites pensées*, mais enfin elles sont souvent fines et jolies. Je vous promets un nouvel ouvrage de M. de Lévis qui paraîtra à l'entrée de l'hiver. Ce sera des *lettres chinoises*. L'idée est heureuse et donne carrière au genre de son esprit et à toute son imagination, mais il serait trop long de vous en rendre compte. — Voici une assez longue lettre. Je tâcherai de vous envoyer Ussé puisque vous avez la bonté de le désirer.

J'ai envie de vous donner une commission pour votre première course à Genève, c'est de me faire l'emplette d'une petite vue de Chamonix à la gouache. Je la voudrais prise de manière à ce que l'on vît le Mont-Blanc et tous les glaciers en arrivant du côté de Genève. On a cette vue après avoir passé le petit village qui s'appelle, je crois, Ourche ou Les Ourches ; on voit tous les glaciers, Chamonix au bas et le Mont-Blanc au-dessus. Vous trouverez cette vue chez un petit peintre nommé Linck qui demeure à Sécheron. Je lui ai acheté de ces petites gouaches qui coûtent 30 ou 36 francs et vous aurez la bonté de me l'envoyer par une occasion et de charger la personne qui me l'apporterait d'en recevoir l'argent. Il faut au moins avoir ce charmant pays en peinture puisque je ne le puis en réalité.

Tous les événements étranges qui se passent depuis quelque temps rendent le voyage d'Italie un problème. Je le désire toujours pour mes filles et surtout pour l'aînée qui a des dispositions extraordinaires pour le dessin, mais je n'ose plus m'en flatter. Ce sera à vous, ma chère, de venir me trouver. Ce serait une charmante chose que de passer ensemble un hiver, un été, et toutes les saisons ; et je voudrais me livrer, avec quelque apparence de fondement, à l'espoir que vous ferez ce voyage. Je serai à Ussé dans les premiers jours de mars. C'est alors que je voudrais que

vous vinssiez, et non pas en hiver où la campagne n'est bonne que pour le propriétaire qui plante. Mandez-moi donc si le petit troupeau de Mme de Charrière est augmenté. J'en commence un à Ussé et cela complète notre petite ferme du parc, qui est réellement amusante parce qu'il y a de tout, jusqu'à des abeilles.

Que dit-on en Suisse de M. Fillemberg ? Commence-t-on à l'imiter ? Les mauvaises langues prétendent qu'il se ruine.

Adieu, cette lettre est par trop longue. Elle mérite une réponse prompte quand ce ne serait que pour me dire qu'elle est trop longue. Il faut pourtant que je vous dise que je suis charmée de la bonne fortune de Mes Cerget. Faites-leur-en mon compliment, je vous en prie. Rappelez-moi au souvenir de Mme de Montolieu, de Mme d'Arlens, et conservez-moi, vous, aimable Rosalie, l'amitié qui m'est si chère et qui est payée de toute la mienne.

Paris, 24 mars [1810].

Vous pensez toujours à votre paresseuse amie, chère Rosalie. J'ai reçu il y a quelques jours encore une nouvelle marque de cette bonne et constante amitié dont la pensée est douce au fond de mon cœur. Je lirai avec intérêt ces livres que vous voulez bien m'envoyer, et ils me seront d'autant plus utiles que je vais commencer à Ussé un vrai troupeau. S'il prospère, ce sera à vos bons renseignements que je le devrai. Je cherche une occasion pour Lausanne. M. de Lévis m'a remis pour vous un exemplaire de ses ouvrages, il est fort touché de votre approbation, et, en lui parlant de vous, je lui ai prouvé qu'il devait en être *fier*. Ses *Chinois* n'ont pas eu beaucoup de succès. Je crois que les ouvrages d'imagination ne sont pas dans son genre, et les pensées détachées sont encore, dans ce dernier ouvrage, ce qui vaut le mieux. Il y a des choses fines et jolies sur les femmes. Il est, je crois, parfaitement vrai qu'il se trouve toujours, au fond de leurs opinions, un goût ou une prévention ; mais, longtemps avant M. de Lévis, M. de Caraccioli avait dit que les femmes aimaient avec leur tête et jugeaient avec leur cœur. Cela n'est pas rigoureusement vrai, mais les exceptions ne détruisent pas la règle.

Vous me manderez, ma chère, votre avis sur ces *Lettres chinoises*.

Avez-vous lu la dernière édition des *Martyrs ?* Et cet examen magnifique qui répond si victorieusement aux indignes critiques de la mauvaise foi et de l'envie ? C'est une vraie jouissance que de voir ces odieuses passions expirantes sous l'autorité de la raison et de la vérité. M. de Chateaubriand triomphe de tous ses

ennemis, et j'en jouis plus que je ne puis vous le dire. Je le vois souvent, j'ai pour lui une véritable amitié et l'admiration qu'on ne peut refuser à sa noble conduite et à la générosité de ses sentiments. L'antique honneur français s'est réfugié dans ce cœur-là afin qu'il en reste au moins un échantillon sur cette terre. Je ne connais pas trois individus qui en conservent la tradition. Jamais on n'a tant sacrifié à l'or : l'or est le dieu et l'idole d'aujourd'hui, et pourvu qu'on ait de l'or, on s'embarrasse peu du reste.

Nous allons vivre au milieu des fêtes, ce bruit m'effarouche et j'aurais bien voulu retourner pour cette époque dans ma Touraine, mais nous avons aussi notre petite fête ; nous marions Melle de Noailles vers le 1 de mai, et il faut attendre tout ce temps avant que d'aller habiter ma charmante solitude. Voilà ce qui m'arrivera tous les ans, ma chère Rosalie ; je tournerai mes pas loin de cette belle Suisse et de vous, je ne vois plus de raison pour m'en rapprocher. Pourrez-vous continuer à aimer cette amie que vous n'avez fait qu'entrevoir ? qui a mille défauts que vous n'avez pas eu le temps de connaître ? Vous ne savez pas ce que vous aimez et je ne sais si je dois désirer notre réunion puisque sûrement vous découvririez alors que je suis bien loin d'être ce que votre indulgente amitié m'a créée. Cependant si vous mesurez toutes mes imperfections par ma paresse, l'échelle est assez grande et je puis risquer de vous revoir après cela. Ne viendrez-vous donc jamais en France, à Paris, à Ussé, car c'est là que je voudrais surtout vous posséder un peu de suite ? Écrivez-moi, ne vous découragez pas tout à fait. J'ai besoin d'espérer que nous nous reverrons, soit à Chaumière, soit ici. Le voyage d'Italie est toujours là, mais il ne se fera jamais, à cause de ma mère dont la santé est mauvaise.

Je pense souvent à Lausanne et toujours avec joie. Toutes les fois que je me trouve inquiète, mal, tourmentée quelque part, c'est à Lausanne que je pense, il se présente toujours à mon esprit comme un tranquille abri où je passerais d'heureux jours, et je suis fermement persuadée que j'irai y finir ma vie. C'est là que j'aurai ma maison blanche à contrevents verts et que je retirerai mon cœur dans les bornes de ma paisible demeure. Mais ce sera un ouvrage assez difficile, ma chère Rosalie, car mon cœur a jeté de profondes racines de tous côtés et je ne suis pas du tout de ces gens qui l'ont toujours à leur disposition. Mes enfants, mes amis le partagent ; il y en a un peu à Lausanne, un peu de l'autre côté de la mer. Comment réunir tout cela ? Pour se rendre bien philosophe, bien égoïste, en serait-on plus heureux ? Je n'en sais rien. Cela dépend du caractère, et je crois qu'il y a des gens qui ont besoin de souffrir par leur cœur, comme d'autres ont besoin

de boire et de manger, et j'ai peur d'être du nombre de ces gens-là. Heureusement qu'au milieu de ces souffrances il y a aussi du bonheur. C'en est un pour moi quand vous me parlez de votre amitié. Conservez-la-moi, ma chère, et croyez à toute la mienne. Adieu. Ecrivez-moi, je vous le demande.

M. de Duras arrive demain ; il a été en Languedoc ou à Ussé tout l'hiver. Mille choses aimables à Madame votre tante, et compliments à tout ce qui veut bien se souvenir encore de moi.

Madame de la Tour du Pin à Madame de Duras.

Bruxelles, ce samedi 1810.

Mon Dieu ! ma Claire, qu'il se passera encore du temps avant que vous ne soyez raisonnable ! Ne voilà-t-il pas une belle sentence avec laquelle je commence ma lettre ? Et pourtant cette vérité est partie du fond de mon cœur, à la lecture de votre aimable et bonne lettre, où, comme vous le dites vous-même, chère amie, vous me montrez votre cœur tout entier, mais ce cœur est bien jeune et serait si facile à tromper que cela me fait frémir ; et lorsqu'on est dans la situation où vous me semblez être envers M. de Chateaubriand, on serait sur le bord du précipice, si on sentait véritablement tout ce que l'on dit. Mais vous êtes loin de le penser. Et lorsque vous me dites que, si vous n'aviez pas d'autres devoirs, vous ne songeriez qu'à lui plaire, cela ne m'inquiète pas, car cette phrase n'est sortie que de votre tête, et votre cœur n'y est pour rien ; mais elle n'en est pas moins indigne de vous. En effet vous parlez de M. de Chateaubriand comme on aurait pu parler de Socrate quand on vivait de son temps. Et cependant cet homme si spirituel n'est rien moins qu'un sage, et si je ne craignais de vous fâcher, je dirais qu'un poète ou un historien peut être séparé entièrement dans sa vie privée de la réputation que lui acquièrent ses ouvrages ; mais un moraliste, un homme qui a écrit un livre que ses prosélytes veulent mettre sur le même rang, pour l'utilité, avec l'*Imitation de Jésus-Christ*, ce moraliste, dis-je, doit être un sage, il a dû renoncer à toutes les vanités, à tous les éloges, et s'il est autrement, je ne conçois pas qu'il inspire des sentiments si passionnés, si ce n'est dans l'orgueil qu'inspire la préférence qu'il accorde ; et cela est si vrai, ma chère Claire, que je suis assurée du besoin que vous avez de dire aux personnes que vous voyez et auprès desquelles vous pensez que cela vous donnera du succès, que vous avez passé tant d'heures avec M. de Chateau-

briand, que vous avez été charmée, ravie, de tout ce qu'il vous a dit, ce qui peut se traduire ainsi : J'ai tant d'esprit que je suis tout à fait à la hauteur de M. de Chateaubriand, et il ne se plaît avec moi que parce que je suis digne de le comprendre. Avouez que je suis méchante, ma chère, et que, dans ce moment, vous êtes dans une véritable colère contre moi ; mais je suis avec vous comme Dieu avec sainte Catherine de Sienne, qui se croyait bien sûre d'elle-même. Il lui accorda un quart d'heure de se voir telle qu'il la verrait à l'heure de sa mort, et elle en fut si effrayée qu'elle réforma comme des vices dans son caractère ce qu'elle avait pris jusqu'alors pour des vertus. Si vous viviez toujours avec des gens qui vous valent, ma chère, je ne dirais rien, mais vous êtes dans le monde entourée de tous ceux qui ne sont guère en état d'apprécier la bonté de vos mouvements. Pourquoi cette Mme de Noailles[1] dont vous êtes si entichée s'est-elle vantée que la deuxième ou troisième fois que vous l'aviez vue, vous lui aviez écrit une déclaration d'amour? Et comment saurais-je cela si elle ne l'avait pas dit? Voilà comme vous vous livrez toujours à ceux qui ne sont pas dignes de vous, que vous montrez tout votre cœur à ceux qui vous cachent soigneusement le leur ou ne vous montrent que ce que vous aimez à trouver, et font comme ces marchands qui connaissent le goût de leurs chalands et ne déploient que les étoffes qui leur plaisent. Pour vous, ma chère, vous étalez tout votre magasin et chacun en peut gloser à sa guise ; et comme dans le monde on tâche toujours de tourner en ridicule les qualités auxquelles il est difficile d'atteindre, on ne manque pas d'appeler votre chaleur, de l'affectation ou du romanesque, de l'exagération, etc. Et je vous le dis d'avance : si Euphémie[2] aime son mari à la folie, si elle a un peu d'exigence dans son sentiment, on ne manquera pas de vous jeter tout cela, et ce sera votre faute. Prenez donc garde à vous, ne vous livrez pas trop, ma très chère, et, croyez-moi, contenez et cachez la moitié de ce que vous valez. « Tais-toi, Jean-Jacques, ils ne t'entendent même pas! » Mais je ferais bien de prendre cette injonction pour moi-même, car je crois que voilà un assez long sermon. Je ne crois pas comme vous que le cœur d'un vieux garçon ne puisse pas encore aimer, et j'ai trouvé dans celui de mon pauvre chevalier, qui avait un peu rôti le balai, des trésors de sensibilité, mais il ne faut pas croire, ma chère, que l'amour de quarante ans soit comme celui de vingt. Je

1. Nathalie de Laborde, duchesse de Noailles Mouchy.

2. Adrienne-Marie-Euphémie-Cécile de Noailles, 7 mai 1790 — 22 juillet 1870 mariée 12 mai 1810 à Armand-Maximilien-François-Olivier de Saint-Georges, marquis de Vérac.

sens mon cœur encore bien jeune, mais pas tout aussi chaud qu'à vingt ans, ou, pour mieux dire, les mouvements de sa sensibilité sont plus réglés quoiqu'ils ne soient pas moins tendres; et l'on serait ridicule à mon âge de prétendre à un sentiment de même nature que celui qu'on inspire dans la première jeunesse. Euphémie ne doit pas songer qu'elle a vingt ans ; il faut qu'elle pense que son mari en a quarante, et qu'un amour enfantin serait ridicule pour tous deux. Ne lui parlez pas de l'amour sur un autre ton, ma chère, ou vous ferez le malheur de sa vie. Ah ! que je lui dirais de bonnes choses, si je la connaissais, et surtout sur la nécessité d'avoir toujours un visage riant ! Croyez, ma chère, qu'il faut qu'un mari trouve toujours chez lui une meilleure réception que partout ailleurs, qu'il sache que lorsqu'il rentre chez lui il y trouvera *a hearty welcome*. Jamais un air boudeur, mécontent. La plupart des hommes ne se soucient pas qu'on leur dise souvent qu'on les aime ; c'est un secret qu'ils aiment mieux découvrir par mille petites attentions, mais encore faut-il avoir une grande perspicacité dans le choix des attentions : il y en a qui contrarient, et une femme pourrait se faire prendre en aversion seulement par des attentions en les choisissant mal. Mais parlons chemises : la toile à 12 francs sera très belle, *mais en vérité je ne pense pas* qu'il y ait grand profit à faire faire ces chemises ici; cependant, si vous le voulez, j'en ferai faire une et vous en comparerez le prix. Quant aux dentelles, je ne fais pas de doute qu'il n'y ait un immense profit à les prendre ici. Mme T'Kint, chez laquelle je vais aller tout à l'heure, vous enverra de tout. Mais adieu, voici le courrier, j'écrirai demain.

Bruxelles, ce 16 avril 1810.

Ma chère amie, quelle longue et bonne lettre j'ai reçue de vous par Mme T'Kint (ou devant être par elle)! Mais elle l'a envoyée dans une boîte de dentelle : celle-ci vous parviendra par notre maire qui est un très bon homme, qui fait très bien son affaire, qui est simple, bon enfant et qui nous convient parfaitement ainsi que sa femme qui est une charmante personne, et très bonne, une petite mère de famille qui serait respectable si son jeune visage et son air ingénu ne repoussait ce sentiment qu'on n'inspire guère dans la jeunesse. Mais, à propos de jeunesse, que vous me faites de bien, ma chère Claire, de me parler comme vous faites de ce goût qui m'inquiétait tant! Maintenant que vous m'avez rassurée et que je crois parfaitement à votre véracité, je n'en parlerai plus.

Vous aurez reçu un mot de moi par Mme de Belloi, ma très chère, qui vous aura prouvé à quel point j'ai été tourmentée de ce que

j'avais trouvé dans le journal concernant Amédée. Dieu veuille que vous ne vous soyez pas rassurée trop tôt ; mais quelle atrocité que cette petite lettre ; et comment un rédacteur met-il une chose personnelle dans un journal d'après un billet anonyme? J'ai admiré votre promptitude et votre présence d'esprit, et je ne suis pas la seule qui vous admire, ma chère Claire. Mon pauvre cher, que vous aimez, me mande qu'il vous aime tous les jours davantage, et j'envie bien son bon génie qui fait que vous êtes à Paris dans ce moment. Je veux au moins que vous admiriez à votre tour ma raison de ne pas aller à Paris aussi, quand il s'en présente tous les jours des occasions. Croyez-vous que j'en aurais demain deux : Mme d'Ursel et Mme Malouet, qui m'emmèneraient si je voulais ? Mais ne pensons pas à cela, et parlons plutôt du sacrifice que voulez faire d'Ussé : je le trouverais bien placé entre les mains d'une personne de goût qui achèterait tout le terrain jusqu'à la Loire et qui ferait là des choses ravissantes. Et vous, ma chère, qui n'avez que deux enfants, il faut arranger votre fortune de manière à avoir deux terres, chacune de la valeur de ce que vous voudrez donner en mariage à chacune de vos filles : vous arrangerez l'une après l'autre ces deux habitations, et quand vous les leur aurez données en les mariant, vous resterez à Paris, et vous viendrez à la campagne chez moi, si je ne suis pas morte, ou chez vos filles ; mais votre établissement sera à Paris : nous logerons l'une près de l'autre, et nous ferons nos vieux ragots ensemble. Cela n'est-il pas bien arrangé ? Vous devriez charger mon mari de reparler d'Ussé à l'Impératrice Joséphine. Il y a été, il peut en dire la vérité, c'est qu'il n'y a pas de plus beau lieu au monde, ni plus susceptible d'être embelli, si on veut y dépenser de l'argent.

Que dit-on au n° 85 des nouveaux chambellans ? Je parie que Mlle J... meurt d'envie d'être dame du palais ; mais je ne dis pas de ces choses-là. Mon intérieur avec des précautions est assez calme, je le voudrais quelquefois moins nombreux et je suis absolument comme vous sur les gens qui ne m'apprennent rien de nouveau. Humbert encore pis, car il prend son chapeau et il s'en va ; et il n'y a qu'avec ceux que l'on aime beaucoup qu'on peut aimer à rabâcher. J'entendrais et je lirais avec plaisir une lettre de vous tous les jours, où vous me diriez tout ce que vous avez dit et pensé ; mais je sais absolument par cœur des personnes que je vois tous les jours. Il n'y a plus rien de nouveau sous le soleil. Je vous prie, ma chère, de sermonner le pauvre cher quand il le méritera ; je vous cède tous mes droits de gronderie sur lui. Faites-le marcher, faites-le courir, exigez qu'il voie et revoie son chirurgien, M. Dupuytren, pour lequel voici une lettre que je vous prie de lui envoyer par un commissionnaire ; car je lui en ai écrit une qui a été perdue.

Je choisirai votre voile, ma chère, quand il en sera temps ; en attendant, je vous demande deux bonnets, toques ou chapeaux habillés, auxquels je ne veux mettre que 36 francs. Puis, entendez-vous ? je ne les veux pas verts, je ne les veux pas gris, je ne les veux pas roses, je voudrais qu'il y eût du rouge dans l'un et du bleu dans l'autre. Voilà qui est dit. Est-ce vous qui m'avez envoyé une charmante petite boîte avec une chronologie qui fait mon bonheur ? Et un petit cachet ? Je me suis approprié tout cela. Je vous demande instamment un dessin ou un portrait de vous, ma chère ; ne me refusez pas cela, je vous en conjure. Adieu, chère amie, j'aurais cent mille autres choses à vous dire, mais je ne suis pas en train. J'ai mal à la tête, et j'ai ce soir 300 personnes chez moi qui m'ennuient à mort, mais il n'y paraîtra pas. Je serai *dress eup in smiles.*

Bruxelles, le 19 avril 1810.

Aujourd'hui, ma chère Claire, part de chez Mlle T'Kint un assortiment complet de dentelles pour le trousseau d'Euphémie, depuis la garniture de son bonnet de nuit jusqu'à celle de sa robe ; on vous laissera les pièces ; vous en prendrez ce que vous voudrez. Rien de si aimable et de si accommodant que Mlle T'Kint, et l'on y gagne la moitié, car ce qu'elle vend 50 francs l'aune, Mlle Minette ou Le Sueur le vendent 100 francs. Elle se recommande à Olivier [marquis de Vérac][1] pour les dentelles qu'il mettra dans la corbeille. Je le prie de me donner ses commissions sur cela : on fait maintenant des espèces de pèlerines allongées et échancrées au cou qui sont la plus jolie chose du monde. Mlle Brunelle, lingère de Mme de Bérenger, vous adresse aujourd'hui une chemise dont le dessous des manches m'a paru très bien coupé. Vous avez les prix de tout sur une liste jointe à la chemise.

Au moins, ma chère, si je ne suis pas capable de sentir votre langage relevé et passionné, et si je prends l'expression de l'admiration pour celle de l'amour, avouez que je suis bonne pour faire les commissions ; comme il faut de tout dans ce monde, si chacun était au troisième ciel comme vous, il ne resterait plus personne pour faire la cuisine.

J'ai mis vos deux lettres sous enveloppe, et j'espère vous les faire lire dans dix ans et en rire avec vous ; je vous passe vos folies, pourvu que vous ne vous donniez pas en spectacle à tout Paris, comme je crains bien que vous ne fassiez. Vraiment, vous étiez en colère en m'écrivant, et c'est bien du fond de votre cœur que vous me

1. 1768-1858.

dites que je vous fais pitié. Je sais bien que l'amie sans charlatanisme ramenant tout au simple et combattant l'effervescence et l'éclat, peut être l'amie utile, mais n'est jamais l'amie agréable. Je vous aime, ma chère, assez pour vous dire la vérité, et cette tâche est souvent pénible, surtout quand vous en jugez mal le motif, comme vous avez fait. Je ne suis pas devenue « si étrangère au monde » que je ne sache parfaitement combien celui de Paris donne avec facilité des ridicules et juge mal les intentions les plus pures. Quand vous vous enfermez avec Mme de Bérenger et M. de Chateaubriand, pourquoi tout Paris le sait-il le lendemain ? Ah ! ma chère, « admiration », je le veux bien ; mais vanité, vanité toute pure ! Adieu, ne parlons plus de cela, et aimez-moi toujours un peu.

Mme de Duras ne se contentait pas de s'enfermer quelquefois avec Chateaubriand. Elle sortait avec lui. Et quand Mme de La Tour du Pin lui reproche de *se donner en spectacle à tout Paris* (le mot est cruel), il semble bien qu'elle vise les promenades qu'ils faisaient le matin sur les boulevards, comme deux amoureux, et qu'ils appelleront plus tard, avec la douceur des souvenirs, « leurs anciens boulevards ». « Je reconnais », dira la « chère sœur » au « cher frère », ces grandes allées, ces champs que nous avons parcourus ensemble quand vous écriviez *Moïse* [1810-1812] et que vous aviez pour moi plus d'attachement. Je ne puis vous dire ce que sont pour moi les souvenirs. »

Chaque année, ils allaient ensemble revoir la plaine de Grenelle, à l'anniversaire du jour où le cousin de Chateaubriand avait été fusillé. Mme de Duras s'agenouillait sur le bord du fossé qui avait reçu le sang du martyr ; et, après avoir prié, non sans larmes, elle cueillait, *memento* de ce pèlerinage à deux, une primevère (avril) de laquelle, quatorze ans plus tard, elle pouvait dire à son ami : « J'en ai cueilli une pareille, la première fois que j'y allai avec vous. Je l'ai encore. »

Madame C. de Duras à Rosalie de Constant.

Ussé, 19 mai [1810].

Combien j'ai été émue, chère Rosalie, en recevant comme un aimable souvenir, ce reproche si doux et si pénétrant de mon indigne paresse, qui n'est rien, qui ne prouve rien, sinon que je suis paresseuse, car mon cœur est le même et mon tendre intérêt vous a

suivie pendant tous ces mois que j'ai passés sans vous écrire. Ne me croyez pas cependant tout à fait aussi coupable. J'ai donné cet été pour vous une lettre à MM. de Gramont et de Thuisy qui allaient en Suisse. Ils ont cru que c'était une lettre de recommandation, et, ne s'arrêtant pas à Lausanne, ils l'ont brûlée. Je n'ai su tout cela que cet hiver et alors j'aurais dû vous demander de vos nouvelles et ne pas vous laisser croire à cet affreux oubli. Rien n'est plus joli que ce que vous m'envoyez, mais je ne veux y voir que vous, que cette amitié qui vaut mieux que tout ce que votre Suisse produit de plus charmant. Dites-moi seulement si ces costumes sont de vous; ils en auraient encore bien plus de prix à mes yeux. La petite guirlande est charmante... et ce bon thé ! je le prendrai en pensant à vous et à cette chère Suisse à laquelle je ne veux pas renoncer; mais quand? mais comment s'accomplira ce voyage?

La guerre dispose de notre destinée et nous jette dans mille embarras. Cependant, c'est une idée que je chéris, un projet tout près de mon cœur. Donnez-moi donc de vos nouvelles et ne m'en croyez pas indigne. Mon journal offrirait peu de variété. Je n'ai pas quitté Ussé; j'y ai passé l'hiver, et quelques amis m'ont tenu compagnie. La mort d'un de nos voisins nous a vivement affectés. Ce voisin ne vous est pas tout à fait étranger; vous en avez entendu parler à M. de Fleury; il servait de père à ses enfants. C'était M. de Chastenet dont la femme était amie intime de Mme de Fleury. On ne pouvait posséder à la fois tant de qualités aimables et attachantes. Nous nous étions convenu dès le premier moment, et ce voisinage avait mille agréments pour nous. Sa malheureuse famille ne se console pas et chaque jour leur fera mieux sentir l'étendue de cette perte.

Sa Majesté nous a enlevé aussi M. de Voyes qu'on a fait partir d'Anvers et que nous regrettons beaucoup dans notre Touraine. On ne peut être plus parfaitement aimable et spirituel qu'il ne l'est, et c'est ce que l'Empereur a très bien su remarquer. Ce poste est fort beau mais ne vaut pas l'excellent établissement des armes, et les voisins surtout le trouvent. J'avais quelque plaisir à parler *suisse* avec ce préfet. Il connaît et aime vos montagnes où il a beaucoup voyagé. C'est encore une perte pour Ussé et un sujet de tristesse. Ce qui en donne beaucoup, c'est l'absence du maître de la maison qui est en Languedoc depuis deux mois, pour d'ennuyeuses et interminables affaires. Voilà, ma chère Rosalie, tous mes chagrins. C'est un devoir de l'amitié que je remplis en vous les contant.

J'ai voulu vous envoyer Ussé, mais j'ai été si mécontente de mon ouvrage que j'ai tout jeté au feu. Quand je serai à Paris, je vous en ferai tenir une copie par un dessinateur qui travaille pour

le grand ouvrage de M. de la Borde, et qui est venu ici l'été dernier, mais pour si peu de jours qu'il n'a pu faire que ses propres dessins.

Avez-vous des nouvelles de monsieur votre frère ? A-t-il pu se réunir à vous ? Les difficultés augmentent tous les jours et atteignent toutes les situations et toutes les fortunes.

Parlez de moi à madame votre tante. Je salue Chaumière et n'oublierai jamais la bonne réception qu'on m'y a faite. Ussé est grand et beau ; mais l'habitation de cette petite maison au bout d'un verger serait bien plus *congenial to my heart*. Ceci n'a rien d'un asile et serait au contraire susceptible de toute la représentation d'autrefois. C'est un défaut à mes yeux ; j'aime l'harmonie en tout, mais il faut s'arranger de ce qu'on trouve. Adieu : reconnaissance encore de cet aimable souvenir, mais il lui manque quelque chose, tant que je n'ai pas de vos nouvelles.

Ce qui pourrait sembler politesse raffinée et flatteur souvenir, « Ussé est grand et beau ; mais l'habitation de cette petite maison au bout d'un verger, etc. », ou bien, ce qui serait effet de contraste et de poésie sous une autre plume, n'était, dans la lettre de Mme de Duras, que la traduction sincère d'une inquiétude vivement sentie, et l'expression d'une sage prévoyance. Ussé était une résidence trop magnifique pour la fortune actuelle de Mme de Duras ; il y avait donc défaut « d'harmonie ». Elle s'en ouvrit à l'amie, qui était sa « raison », et à l'ermite de la Vallée-aux-Loups, qui était sa « folie ».

Nous avons vu que Mme de La Tour du Pin ne craignit pas de s'engager dans la voie des conseils ; elle offrit même ses services pour une vente, et allégua, comme motif, les dots qu'il faudrait, peut-être sans tarder beaucoup, constituer à l'une et à l'autre fille.

Il se pourrait que Mme de Duras eût, la première, touché ce point de vue essentiellement pratique et maternel.

Chateaubriand se contenta de formuler d'aimables souhaits : « Si vous vendez jamais Ussé, donnez-moi la préférence pour le voisinage ; vous savez que je la mérite. »

Madame C. de Duras à Rosalie de Constant.

[Mai, 1810].

Chère et aimable Rosalie, chaque nouveau témoignage de votre amitié me touche jusqu'au fond du cœur. J'ai revu avec un vrai

plaisir ce pauvre Lausanne où je voudrais tant me retrouver. Le petit bouquet est charmant; je ne vous fais qu'un reproche, c'est d'écrire à côté et dessous de manière à ce qu'on ne peut le retirer de votre lettre pour le mettre avec honneur dans un album ou sous un verre. Envoyez-m'en un détaché, je vous en prie, pour le mettre dans mon cabinet. J'ai déjà bien des souvenirs de vous, mais je ne puis trop en avoir. Celui-ci sera pour ma bibliothèque, que je vais faire arranger cet été à Ussé. Voyez comme je m'en crois sûre, puisque je le destine d'avance.

Ch. Constant m'avait promis de venir chez moi; je ne l'ai point encore vu. Je vous enverrai par lui la troisième édition des *Martyrs*. Si vous en connaissiez l'auteur, vous aimeriez encore mieux son ouvrage. Tous les nobles sentiments qu'il exprime sont dans son cœur et dans sa conduite. Il habite, à trois lieues de Paris, une petite retraite qu'il se plaît à embellir. Ce petit coin de terre sera célèbre un jour. Je ne le vois plus depuis qu'il y est retourné, et je m'aperçois qu'il est doux, mais dangereux, de vivre habituellement avec des gens qui plaisent et qui conviennent. On ne sait plus s'en passer; tout est vide et ennuyeux ensuite. Du reste, je pars aussi dans huit jours et je n'en suis pas fâchée. J'ai besoin de calme. Peut-être au mois de décembre aurai-je besoin de mouvement?

Tours, ce 17 mai 1810.

J'avais commencé cette lettre à Paris, elle a été interrompue sans que j'aie pu la reprendre. Pendant les derniers jours que j'ai passés à Paris, j'ai été dans une agitation perpétuelle. Nous avons eu un mariage dans notre famille : Mlle de Noailles[1], petite-fille de M. de Noailles qui est à Rolle, et sœur d'Alexis[2], a épousé M. de Vérac, le fils de celui qui était, avant la Révolution, notre ambassadeur en Suisse. Je regarde cette aimable Euphémie comme ma fille, et, connaissant beaucoup M. de Vérac, c'est moi qui ai eu l'idée de ce mariage et qui m'en suis beaucoup mêlée. Le contrat, les présents, tout s'est passé chez moi, et, au moment de mon départ, je n'ai pu disposer d'une minute. Voilà, ma chère Rosalie, la raison de ce retard. Je vous écris de l'auberge de Tours où je suis retenue par un mal de gorge de Félicie. Je compte me mettre

1. Fille de Louis-Marie, vicomte de Noailles, blessé mortellement en mer sur le *Courrier*, mort le 9 janvier 1804 à La Havane.
Fait d'armes. Tableau de Gudin au château de Mouchy.

2. Louis-Joseph-Alexis, comte de Noailles, 1er juin 1783 — 14 mai 1835.

en chemin demain pour ma solitude, que j'ai bien envie de retrouver.

Je n'ai pas entendu parler de M. Constant. Je lui avais écrit et il avait bien voulu me répondre qu'il viendrait chez moi, à son retour de la campagne. J'ai pris le parti de remettre *les Martyrs* et le présent de M. de Lévis à un vieux serviteur à moi qui va dans son pays. Ce *pays* est Châtel-Saint-Denis près Vevey. Il passera à Lausanne, ou bien il trouvera une occasion pour vous faire parvenir le paquet. Si vous en trouvez pour le faire réclamer, mon vieux domestique se nomme Cardinaux et demeure dans la Grand'rue à Châtel-Saint-Denis. Donnez-moi de vos nouvelles, ma chère. Cette lettre est sur la pointe d'une aiguille. Je vous écrirai longuement d'Ussé. Je pars, je n'ai que le temps de vous dire adieu, de vous demander de m'aimer toujours. L'absence ne doit plus rien changer de notre amitié. Je jouis doucement de la sécurité de la vôtre. Rien n'est plus doux que la pensée d'un intérêt dans la vie *qu'on ne paie ni par des inquiétudes, ni par des peines d'aucun genre ; qu'on est sûr de retrouver toujours le même. Cela vaut mieux que les passions qui dévorent et ne laissent qu'un cœur vide et si grand que rien ne peut plus le remplir*. Adieu. Adieu. Écrivez-moi.

15 décembre [1810].

Il y a des siècles que je ne vous ai écrit, chère et aimable Rosalie. N'en accusez ni ma paresse, ni mes sentiments ; mais, comment croire, comment oser compter sur l'intérêt que vous conservez à une personne que vous connaissez à peine, que vous avez vue en passant et dont vous êtes séparée depuis cinq ans? Cette défiance n'est pas mon premier mouvement, mais toutes mes réflexions la font naître, toutes me disent qu'il y a de la présomption à réclamer votre amitié, votre souvenir. Et cependant vous m'en avez assurée tant de fois que je me demande si ce n'est pas aussi un tort que d'en douter. Enfin je voudrais avoir de vos nouvelles. Je n'aime pas être plusieurs mois sans en recevoir, et, s'il y a de la folie à aimer quelqu'un qu'on connaît à peine, j'ai cette folie. Écrivez-moi donc, aimable Rosalie, une de ces bonnes lettres que j'aime tant à recevoir. Parlez-moi de votre santé, de vos occupations... Les miennes sont d'une extrême monotonie : mon été s'est passé comme un long jour, mais comme un jour ; je dois retourner à Paris dans trois semaines. J'y ramène mes filles bien portantes ; je vais retrouver des amis et je ne regrette point ma solitude. Je vous enverrai les *Lettres chinoises* si vous ne les avez

pas encore lues. Votre ami, M. de Lévis, travaille à un nouvel ouvrage. On m'a dit que c'était une tragédie. J'avoue que je ne lui crois pas le talent de manier les passions, quoiqu'il les connaisse bien. Cet esprit d'analyse, qui est fort bien dans les ouvrages de morale, me paraît devoir être mortel aux conceptions dramatiques. On ne fait point une tragédie avec de l'esprit tout seul ; mais c'est un défaut trop commun aujourd'hui que cette présomption de l'esprit qui se croit capable de réussir dans tous les genres parce qu'il a eu des succès dans quelques-uns. Je vous dirai mon avis sur cette tragédie que je dois lire. J'ai peur que vous ne me trouviez presque aussi présomptueuse que l'auteur dans la précipitation de mon jugement.

L'Itinéraire[1] doit paraître dans les premiers jours de janvier ; je suis impatiente de savoir l'état dans lequel l'aura laissé la censure.

On s'est affligé du naufrage de ce livre [*l'Allemagne*] de votre voisine [Mme de Staël] qu'on attendait avec impatience ; on s'est affligé aussi de son malheur, car elle est aimée et mérite de l'être par beaucoup de gens. Dites-moi donc s'il est vrai que vous soyez mal avec elle. Je suis persuadée que c'est une erreur. Adieu, chère et aimable Rosalie, écrivez-moi et ne m'accusez pas de ce long silence. Que vous mander qui puisse vous intéresser de ma solitude ? Si j'étais sûre que les expressions de mon amitié fussent bien reçues, je deviendrais trop bavarde.

9 février [1811].

Vous m'avez envoyé des choses charmantes, aimable Rosalie. Tout m'est précieux de votre part, mais ce joli manuscrit, où je trouve vos pensées, vos opinions, votre âme, m'est plus précieux que tout le reste. Cependant il a produit un effet fâcheux sur moi. Je sens aujourd'hui que j'écris à un auteur qui a le droit d'être sévère ; et la connaissance de votre bonté, de la simplicité rare de votre cœur peut seule me rassurer pour mes pauvres lettres. J'ai été charmée de cette comédie : — caractère, intrigue, style, tout m'a plu, et j'espère que ce n'étaient pas les préventions de l'amitié qui m'aveuglaient. Je crois que ce sentiment, quand il est réel, éclaire le jugement et tient lieu d'expérience et d'habileté. Vous avez peint à merveille tous les inconvénients de ces romans qui séduisent la jeunesse, — mais, si nous étions

1. 3 vol. 1811.

ensemble, je crois, ma chère, que je prendrais contre vous le parti des illusions. Je suis lasse de cet esprit d'analyse qui règne aujourd'hui. En ôtant toujours, de tout ce qui n'est pas solide, ce qui ne peut pas se prouver, on dépouille les pensées de ce qu'elles ont de noble, les actions, de ce qu'elles ont de généreux ; — il reste des cadavres, ou plutôt des squelettes, où l'on voit à découvert tout l'homme, les vilains motifs qui le font agir et les tristes calculs de l'intérêt et de la vanité. Gardons nos illusions ; on n'est réellement malheureux que quand on les a toutes perdues. J'espère que je les conserverai tant que je vivrai ; elles sont dangereuses peut-être, mais elles ne corrompent point le cœur, elles ne le dessèchent pas comme la triste vérité ; elles rendent crédule, sans doute ; on est trompé, mais, pourvu qu'on le soit toute sa vie, n'est-ce pas tout ce qu'il faut ? Si l'amitié, si les nobles sentiments, si l'élévation de l'âme, si les généreux désintéressements sont des illusions, je veux les garder. Je n'entreprendrai pas de déterminer ce qui est réel dans le songe de la vie ; — tout sera songe, si vous voulez, mais tout sera doux et consolant.

Voilà que je bavarde avec vous comme si nous étions à herboriser sur les bords du Léman.

Je ne suis pourtant pas en train de causer ; je suis tourmentée à l'excès des affaires de M. de Chateaubriand, qui va probablement être de l'Institut, honneur dont il ne se soucie guère et dont se soucient encore moins messieurs de l'Académie. Ce sont de ces bizarreries du temps[1].

Il a été charmé des vers de M. Manuel ; il me charge de lui en faire parvenir ses remercîments. J'ai été très contente des extraits de ce journal. M. de Chateaubriand les a lus avec beaucoup de plaisir ; il ne les connaissait point. Il s'occupe depuis longtemps beaucoup plus de son jardin que de sa renommée. Tout ceci l'excède ; il est ennuyé au dernier point des gens de lettres, et il n'aspire qu'au repos.

Vous aurez dans quinze jours son *Itinéraire*. Je suis touchée de le voir si attendu, si loué, si prôné d'avance. Il est rare qu'un ouvrage justifie de grandes espérances. L'imagination va toujours si loin, et les noms d'Athènes, de Sparte, d'Argos l'éveillent si facilement... Malheureusement, M. de Chateaubriand n'a vu dans la triste Morée que des fleuves sans eau, des ruines à peine reconnaissables, de malheureux habitants qui ont perdu jusqu'à la moindre trace du génie de leurs ancêtres, qui ignorent le nom de la Grèce et qui ne savent pas qu'ils habitent les ruines de Lacédémone ! Tout cela, loin d'offrir des tableaux agréables, resserre l'âme ; le

1. L'élection eut lieu le mercredi 20 février 1811.

présent, triste réalité qui pèse sur le voyageur, l'arrache sans cesse à ses souvenirs ; cette Grèce désolée, remplie d'agas et de pachas, ne peut plus même faire un contraste avec la Grèce de Léonidas ; elle en est trop loin, le passage est trop heurté. L'esprit ne peut sauter tout à coup des Thermopyles aux vexations des pachas de Morée. Cela fait mal, mais ce mal est inévitable. Je serai impatiente de savoir votre opinion de ce livre dans lequel au reste le talent de l'auteur se montre dans tout son éclat ; mais, ce qui s'y montre plus que tout, c'est son caractère. Vous le trouverez là dans la bonhomie du coin de son feu, peut-être trop simple quelquefois. Mais il est ainsi : c'est un être supérieur, et l'âme et le cœur d'un enfant.

Ah ! quel bavardage ! Vous voyez comme je suis pressée. J'écris en courant, mais je ne veux pas laisser partir encore ce courrier sans vous parler de ma reconnaissance de votre aimable envoi, et du plaisir que m'a fait cette comédie. En avez-vous fait d'autres ? A présent que la glace est brisée, j'espère que vous m'avouerez toutes vos occupations en ce genre. Écrivez-moi, chère Rosalie. Vos lettres sont si aimables, elles vous ressemblent, et c'est un grand mérite. Mandez-moi si vous avez assez de crédit sur votre cousin, M. Benjamin Constant, pour me procurer la lecture de son roman. On m'en a parlé, je sais qu'il est à Paris en manuscrit, et j'ai une envie extrême de le lire. Je ne le garderai que le nombre d'heures qu'il voudra fixer ; je ne le prêterai point, et je serai d'une discrétion à toute épreuve. Bonjour, chère et aimable Rosalie. Conservez-moi votre amitié qui m'est si chère. Ah ! que vous avez tort de dire du mal des illusions, qui est ce qui nourrit cette amitié à laquelle vous voulez bien attacher du prix. Si nous nous étions vues deux ans au lieu de deux mois, vous connaîtriez tous mes défauts et vous ne m'aimeriez plus du tout.

Mes filles vous remercient mille fois de leurs jolis sacs, elles sont bien fières que vous ayez pensé à elles.

Ussé, 17 mai [1811].

Vous recevrez, aimable Rosalie, ce que vous avez eu la bonté de désirer depuis longtemps : une petite vue d'Ussé, assez mal faite, mais qui pourtant donne un peu l'idée du lieu. J'y ai joint l'*Itinéraire*, et je vous demande mille pardons d'avoir oublié d'envoyer chercher la commission de M. Bernardin de Saint-Pierre ; mais la laine ne s'est faite qu'après mon départ, le dessin n'était pas prêt, et j'étais si assiégée de monde et d'affaires, si inquiète de la position de notre ami Chateaubriand , que je n'étais capable de

penser à rien. C'est le jour même de mon départ que l'Institut a rejeté son discours : je ne suis partie qu'après la séance, et bien agitée de cette affaire. Il est à présent à la campagne et fort occupé de son jardin et de ses arbres. Vous me manderez votre avis de l'*Itinéraire,* qui a passé six semaines dans mon armoire, attendant toujours ce mauvais petit dessin. C'est lui qu'il faut accuser de tous mes retards, et vous aurez bien raison de trouver qu'il n'en valait pas la peine.

Me voici dans ma retraite pour bien longtemps. Je n'ose penser à la quantité de mois qui vont s'écouler avant que je revoie mes amis. Je trouve qu'en vieillissant le monde devient bien plus nécessaire. Dans la jeunesse, tout plaît ; on a une vivacité de cœur, une abondance de pensées et d'illusions qui pare et qui peuple la solitude ; car ce n'est guère ce qu'on y trouve qui plaît, c'est ce qu'on y apporte, et, dans l'âge mûr, ce sont de tristes réflexions, des rêves évanouis et tout le fâcheux attirail de la vieillesse. Je n'en suis pas encore là tout à fait, mais j'entrevois ce but, et j'aime à m'en distraire par la société et la conversation.

Je ne vous dirai donc rien de la nature que j'ai retrouvée à Ussé dans toute sa parure ; il me faudrait pour me toucher aujourd'hui vos belles montagnes et votre beau lac ; je suis insensible à tout le reste.

J'ai bien peur d'avoir été indiscrète en vous parlant du roman de M. Benjamin. Dites-moi donc seulement s'il sera imprimé et si nous le lirons. Donnez-moi de vos nouvelles, aimable Rosalie, — vous m'avez gâtée autrefois, mais vous vous êtes lassée de m'aimer. Pour moi, je ne changerai jamais, et le tendre attachement que vous m'avez inspiré ne finira plus.

Mille compliments à Mme de Charrière. Mais ne m'a-t-on pas cent fois oubliée à Lausanne ? Avec quelle confiance vais-je offrir là mon souvenir ! Il n'y a que vous au monde qui puissiez conserver intérêt à cet oiseau de passage qui vous a visitée quelques instants.

Madame de la Tour du Pin à Madame de Duras.

Bruxelles, le 7 septembre 1811.

Il y a des siècles que je ne vous ai écrit, chère amie, et vous auriez bien raison de me gronder, si vous me jugiez digne de votre indignation ; mais je vois que vous n'êtes pas même assez en colère pour vous fâcher et m'écrire une de ces lettres *ab irato*

que j'aime tant. J'en conclus que vous ne vous souciez guère que je vous écrive ou que je ne vous écrive pas ; et cela me pique d'autant plus que vous écrivez sans cesse à Pauline[1]. Cela est bien, ma chère, elle n'a pas autre chose à faire que de vous écrire, et c'est une charité que de lui fournir une occasion de s'occuper ; car la pauvre femme ne sait que faire de sa vie. D'ailleurs, elle vous plaît plus que moi parce qu'elle vous cajole et qu'elle s'étudie à ne vous dire que de ces gentilles petites choses du monde qui flattent l'amour-propre, et moi, avec ma grosse raison, avec mon amitié toute nue, je n'ai pas plus la prétention de plaire que je n'en ai les moyens ; je me rends justice, je ne suis pas aimable, et tout le monde ne s'accommode pas de manger tous les jours un bon morceau de roast beef; on aime mieux les friandises. Mme de Bérenger vous parle de tout ce qui vous intéresse, de tout ce que vous connaissez l'une et l'autre, de tout ce que vous avez vu l'hiver passé à Paris et de tout ce que vous y verrez l'hiver prochain. Tous ces sujets ne sont pas de mon ressort : étrangère au monde par ma situation, les humains qui passent ici devant mes yeux sont comme une lanterne magique que j'ai oubliée aussitôt que je l'ai vue. L'histoire de ma matinée est toujours la même ; les réflexions de Cécile sur l'histoire et celles de Charlotte sur la physique de Brisson ne vous intéresseraient guère ; que si je vous parlais de nos tristes affaires, j'affligerais votre cœur sans m'apporter aucun soulagement : celles de la préfecture ne vous touchent point, quoiqu'elles soient ici notre majeure occupation. Que d'idées décourageantes pour écrire souvent ! Je n'ai pas assez de confiance en moi pour croire que je puisse vous amuser et je craindrais que votre amitié ne fût pas à l'épreuve de quelques lettres fastidieuses. Tous les jours je me retire davantage au dedans de moi-même et je finirai mes jours à la Trappe. Ce n'est pas que je sois misanthrope, mais je vois une quantité de gens dont je ne me soucie pas, et cela me dégoûte des humains. J'ai pourtant de quoi aimer la vie et surtout mon intérieur ; mes filles sont vraiment charmantes, je vous le dis sans façons. Charlotte est une aimable personne, raisonnable, posée, formée comme à vingt ans. Je puis tout lui dire, depuis le plus léger détail de mon ménage jusqu'aux choses les plus importantes ; elle a, de la jeunesse, ce qu'il en faut pour animer la vie, mais il n'y a pas de plaisir qu'elle préfère à celui d'être avec moi et sa sœur ; quand son père est à la Comédie, où il va quelquefois pour se délasser avec ma cousine, et que nous restons seules, elle appelle cela

1. Mme de Bérenger.

une bonne soirée, et je ne la démens pas assurément. Je ne néglige pas les moyens de plaire avec mes filles ; je veux qu'elles croient que ma société la plus agréable est la leur et que rien ne me plaît autant que d'être avec elles. Elles se croient nécessaires à mon bonheur, elles s'en font gloire, et cette idée est une grande source d'émulation et de bons sentiments. Malgré tout ce que j'ai dit sur la peur de vous ennuyer, voilà que je m'engage dans les détails sur mes enfants ; et ce sujet est tellement inépuisable pour moi que j'écrirais quatre pages sans m'en apercevoir. La correspondance de mon cher Humbert est toujours charmante ; il a un travail forcé qu'il veut allier avec la société ; cela ne lui laisse pas de temps de reste ; et cependant il m'écrit, une ou deux fois par semaine, des lettres de six ou sept pages, intéressantes et spirituelles ; il avait espéré qu'on ferait une sous-préfecture d'une partie de la sienne qui est beaucoup trop grande pour ce qu'on lui donne pour ses frais de bureau, mais il craint que cela ne se fasse pas ; il a un point de son arrondissement auquel on ne parvient en hiver qu'en faisant 50 lieues et il faut qu'il y aille pour faire la conscription, ce qui le ruine ; il est parfaitement au fait de son administration. Je vous le souhaite dans deux ans pour préfet ; mais je suis persuadée qu'il sera toujours employé en Italie à cause de la langue qu'il parle maintenant comme un homme du pays.

Avez-vous lu les *Mémoires* de la Margrave ? Connaissez-vous rien de comparable à l'intérieur de cette cour de Prusse ? Et comme cette amie de Voltaire, des Algarottis, écrivait comme une cuisinière ! Eh bien ! voilà la mesure de Mme de Bérenger : elle a lu quatre pages de cet ouvrage, et comme elle a vu ce style d'antichambre et qu'elle craint toujours de gâter son bon goût, elle n'a pas voulu aller plus loin. Pour moi, qui ai plus de confiance dans mes bonnes manières et qui ne crains pas si facilement de les compromettre, j'ai été jusqu'au bout, et cela m'a fort amusée, malgré le style... Je lis les livres nouveaux quand M. de Lannoy est ici parce qu'il les achète tous, et les bouquins dans l'hiver... Avez-vous connu ou rencontré à Bordeaux Mme Eugène de Saluces ? Elle avait vingt-quatre ans, elle était belle comme un ange, elle était adorée de son mari, et elle vient de mourir de la poitrine : cela est bien triste. La pauvre Élise est dans le même état, je suis sûre qu'elle n'en a pas pour un an et cela m'afflige sensiblement, — un peu plus que son père qui n'y pense pas et qui ira la voir quand elle sera morte. Adieu, ma chère amie.

Voilà toute une lettre sans vous parler de M. de Chateaubriand. Où est-il ? Que fait-il ? Pourquoi ne va-t-il pas vous voir à Ussé ? Son affaire est bien oubliée maintenant, et je vois avec plaisir

qu'on ne le tourmente plus. Je fais écrire des morceaux de l'*Itinéraire* sous la dictée de Cécile : il y a de belles choses. Parlez-moi de lui. Avez-vous engagé le chevalier à aller vous voir, il est chez Mme de la Trémouïlle. Parlez de moi à Sidonie[1]. Je viens de faire le château d'Azai sur une assiette ; il est très joli ; je suis à beaucoup plus de moitié de mon ouvrage : tous mes compotiers, sucriers, etc. sont faits, et, à peu près, 40 assiettes ; j'en veux faire cent. Après quoi, je ferai quelque chose pour vous, mais si j'interrompais mon grand ouvrage, je ne saurais plus le reprendre. La vue d'Ussé que vous m'avez envoyée n'est qu'un petit coin qui ne donne pas idée de sa beauté, et la première esquisse était bien imparfaite. Est-ce que Bourgeois ne fera pas graver son dessin ? j'en prendrais une épreuve avec bien du plaisir. Adieu, je vous aime bien, malgré mes longs silences, ma sauvagerie, etc.

Mme de Trazégnies est accouchée ce matin... d'une fille ! Elle voulait un garçon. On ne l'aimera guère, la pauvre petite. Elle en a une, qui est un vrai bijou et une autre, rachitique et imbécile.

Comme j'avais déjà fermé ma lettre, je reçois la vôtre, chère amie, où vous me grondez. Vous voyez que je m'y attendais. Votre petite lettre est bien aimable et me donnerait la confiance de vous dire tous mes ragots, et vous vous en repentiriez. Je vous promets plus d'exactitude. Envoyez-moi le château de Chenonceau : j'en grille. Envoyez-le courrier par courrier.

Madame C. de Duras à Rosalie de Constant.

Mouchy, 24 septembre [1811].

Non, chère Rosalie, non, je ne veux pas que vous croyiez que c'est seulement la solitude qui me ramène à vous. C'est au milieu d'une société aimable et spirituelle qu'on vous désire et qu'on vous regrette. Vous seriez bien digne de celle de Mouchy et on y serait digne de vous. Il est très vrai que vous avez des rapports avec ma tante (princesse de Poix), non seulement de figure, mais d'esprit aussi, et de manières. Elle est la grâce et la bonté même ; pour le reste, sa réputation d'esprit est si bien faite que ce serait un rabâchage que d'en parler. Toute la famille a été rassemblée ici depuis un mois ; nous n'avons d'étrangers que M. d'Hénin et M. de Lally, qui, je crois, ne le sont pas pour vous, et qui, pour la famille, sont d'anciens et vrais amis.

1. Marquise de Las Cases, née Biencourt.

La vie de ce château se compose de tout ce que la sociabilité a de plus doux; la conversation, de plus amusant, et la fortune, de plus agréable. On cause, on fait de la musique, on monte à cheval, ou bien l'on se promène en calèche. A côté du salon, on trouve une grande bibliothèque et tout ce que l'on veut de livres nouveaux ou de gazettes et de publications de tout genre. Un désir de se plaire toujours alimente à l'infini toutes les conversations. Quelquefois on se dispute avec fureur, tout le monde crie à la fois, et puis on rit un moment après.

Voilà comment se passe notre temps. Je vais pourtant quitter Mouchy pour retrouver à Paris *un ami* dont la vie a été bien agitée depuis quelque temps. Vous avez vu l'horrible article dirigé contre lui. J'espère que vous en aurez été indignée. Ce sentiment a été général, et ses anciens ennemis eux-mêmes ont voulu qu'on sût bien qu'ils étaient incapables de cette basse attaque. Mandez-moi si vous avez vu le discours[1] qui a allumé cet incendie. Ceux qui méditaient de troubler le repos d'un homme qui ne demande au monde que ce seul bien ont pris soin de répandre avec profusion des copies d'un discours qu'il avait enseveli dans le plus profond oubli. Ensuite ils lui ont fait un crime de leur méchanceté et ont fondé sur cette noirceur toutes leurs persécutions. J'ai été bien tourmentée de cette affaire qui paraît à présent s'apaiser un peu.

Après avoir passé quelques jours à Paris, je ferai mon voyage de Bruxelles, j'irai voir mon amie, Mme de la Tour du Pin[2], la nièce de M. d'Hénin. Mme de la Tour du Pin, si belle, si aimable, dont vous avez entendu raconter le voyage en Amérique pendant la Terreur. Son mari avait acheté une petite ferme dans le tour de New-York près d'Albany, et ils vécurent là deux ans, uniquement livrés à tous les travaux de la campagne. Mme de la Tour du Pin, belle comme le jour et âgée de vingt ans, trayait les vaches et faisait la cuisine. Son mari labourait la terre, et le soir, ils faisaient la lecture ensemble pour se délasser de leurs travaux...

Je suis sûre que vous savez tout cela par cœur, et je ne comprends pas ce que vous me dites que je ne vous ai pas parlé de cette amie que j'aime depuis quinze ans (1796) et dont l'amitié fait le charme de ma vie.

Ecrivez-moi donc, ma chère Rosalie, à l'*Hôtel de la Préfecture à Bruxelles*, département *de la Dyle*.

1. Discours pour l'Académie.

2. Frédéric-Séraphin, marquis de la Tour du Pin, né à Paris, 6 janvier 1759, mort à Lausanne, 26 février 1837 ; marié 15 mai 1787 à Henriette-Lucy Dillon, morte 1er avril 1853.

Mes filles sont bien gâtées, comme vous pouvez croire, dans cette maison. J'ai eu du plaisir à les montrer si grandes et si embellies. Une fois de retour de Bruxelles, nous ne pensons plus qu'aux maîtres dont, après une si longue absence, on a grand besoin. Enfin... enfin... voilà trois grandes pages où je ne vous ai parlé que de moi, car mes amis sont comme *moi*. Parlons-en encore, chère Rosalie, en parlant de vous, de vos inquiétudes dont je suis occupée ; de votre pauvre amie malade, — que je voudrais savoir guérie ; — de votre voyage d'Ussé, que vous ferez certainement, si *ma volonté* y peut quelque chose...

J'ai parlé de vous avec Adrien et Mathieu [de Montmorency], qui ont passé bien du temps chez moi. Que vous dire du Portugal Vous savez les nouvelles de ce pays ; on ne sait rien que par les gazettes. Ce qui est éternellement triste, c'est d'avoir les objets de sa tendresse à 500 lieues de soi, comme nous, ou à 600, comme les mères et les femmes de toute l'armée de Russie. Elles ne sont pas toutes comme Mme de Crillon qui écrivait l'autre jour à son fils, dans la plus affreuse inquiétude, le sachant aide de camp d'un général blessé à mort. Elle se livrait à toute sa douleur, et son papier était inondé de ses larmes ; elle lève la tête pour les essuyer, et elle voit son fils devant ses yeux. Vous jugez de ce qui se passa dans le cœur à une telle surprise. Le fils et la mère restent un petit moment à se regarder, puis ils se jettent dans les bras l'un de l'autre avec les transports de joie qu'on peut imaginer, — et avec cette jolie histoire, chère Rosalie, mon papier finit, et ma lettre.

Adieu. Écrivez-moi. Parlez-moi de vous et croyez à ma tendre amitié.

Madame de La Tour du Pin à Madame de Duras.

Bruxelles, le 6 octobre 1811.

Vous aurez lu, chère amie, dans le *Moniteur*, l'éloge de Chénier et le petit coup de patte du second alinéa pour votre ami. Après cet éloge, il ne tiendrait qu'à nous de l'estimer, si nous en avions envie ; mais je ne pense pas que nous nous en avisions. Puisque je parle de journaux, vous aurez lu aussi l'indigne paragraphe de cette vieille malheureuse de Mme du Deffand, et la réponse de M. de Lally. Eh bien ! chère amie, vous croyez bien que je n'aime pas cette réponse, que je la trouve longue, diffuse, délayée, sans un mot qui parle au cœur. Quand un fils parle du

supplice de son père, il faut qu'il fasse pleurer, ou qu'il se taise, et je suis certaine qu'il n'aura pas coulé une larme des deux cent mille yeux des cent mille lecteurs dont il parle trois fois dans cette longue lettre; la prétention au sentiment, lorsqu'on manque le but, est encore plus ridicule que la prétention à l'esprit; car dans cette dernière, on en a toujours un peu en voulant en avoir beaucoup; au lieu que le défaut de sentiment, quand on annonce le projet d'en avoir, laisse le lecteur froid comme la glace quand elle ne lui donne pas envie de rire... Les points d'exclamation sont d'une grande ressource dans ces occasions-là! J'en ai fait une douzaine en recevant le croquis du château de Chenonceau et j'ai ri en lisant vos précautions' décrire «prairie et rivière». En vérité, vous vous défiez trop de mon intelligence. Ah! que ne suis-je à Ussé avec M. Underwood! Que j'aurais fait de progrès! Mais au lieu de cela, j'ai été dans les grandeurs. J'ai eu les petites entrées, j'ai appris à aimer l'Impératrice dans son intérieur; elle n'a pas vestige de hauteur; elle est douce, bonne, obligeante; sa timidité est extrême et sied bien à son âge. Tout ce qui l'entoure l'adore. Elle ne dit jamais un mot de reproche à personne; elle trouve toujours tout bien, tout bon, et elle a une naïveté singulière. Voulez-vous savoir, chère amie, comment elle était mise à la fête que la ville lui a donnée? Elle avait une robe d'étoffe blanche unie avec une guirlande d'épis de diamants en bas et les coutures de la taille recouvertes de gros diamants, les manches rayées de même, et, autour de la taille, une frange de diamants comme la frange de soie autour d'un spencer, un bouquet d'épis de même, et la tête couverte de même. Cela n'était-il pas joli? Ce détail est dédié à Félicie. Elle saura de plus que Charlotte était très bien mise et que sa jolie taille a été remarquée. Nous avons eu ici Talma, Mlle Duchesnois, etc. On a joué *Andromaque* divinement, mais nous ne savons pas à Bruxelles ce que c'est qu'*Andromaque*, et il y a bien des gens qui croient qu'Hector a été tué dans la guerre de Sept Ans. J'ai pris mon parti, chère amie, sur l'ennui de mes lettres : vous les aurez comme je pourrai les écrire; si elles sont longues, diffuses, prolixes, n'en accusez que vous-même; vous les voulez, et vous les aurez. Ce pauvre M. de Montrond est au château de Ham : il avait un passeport pour aller voir sa mère à Besançon; au lieu de cela, il est revenu d'Aix-la-Chapelle à Anvers, et puis bien d'autres choses; et puis, le voilà en prison en compagnie des souvenirs d'une vie corrompue, immorale par calcul : c'est un homme qui a toujours mal fait sans être entraîné par aucune passion. Son âme, parfaitement froide et impassible, aurait pu devenir celle d'un homme distingué, si, au lieu d'entrer dans le mauvais chemin, il avait pris le bon. Son dernier exploit a été de ruiner un

pauvre jeune homme, à Aix, à qui il a gagné 80.000 francs; cette somme a été payée par toute la famille qui se trouve sans pain et qui regrette sans doute qu'on ne l'ait pas enfermé deux mois plus tôt. Vous avez, de Cécile, une beaucoup meilleure opinion qu'elle ne mérite, elle chante bien, mais pas divinement, comme vous dites. Nous avons ici un Italien qui la tient dans la bonne méthode : elle solfie très bien et fait *i portamenti* avec une grande facilité. D'ailleurs, elle a régulièrement son maître trois fois par semaine, et je n'entends pas raillerie sur les maîtres : il ne faut ni être dérangée, ni que la leçon soit de deux minutes moins qu'elle ne doit être ; tous ces soins ne feront que des éducations fort ordinaires, mais j'avoue que Charlotte me récompense déjà de mes soins; elle est la raison même, s'entend au ménage, et, si j'étais malade, elle mènerait la maison peut-être mieux que moi ; elle est fort modeste, sérieuse, appliquée, pieuse; c'est une bonne fille qui porterait le bonheur dans le ménage où l'on aurait le bon esprit de la choisir.

J'ai un grand bonheur, chère amie. C'est que mes enfants me remercient tous les jours du bonheur que je leur donne. Humbert m'écrivait l'autre jour : « Si on avait vécu dans votre intérieur comme moi, ah ! que vous trouveriez de gendres! » Il y en a bien un ici qui vit dans notre intérieur et qui me conviendrait : il est tout petit et très gentil, et il aura 100.000 livres de rentes : c'est l'auditeur attaché à la préfecture : il se nomme Liedekuerque. N'en parlez pas, je vous prie, à personne, et pas même à Pauline : il a 22 ans. Si nous restons encore ici trois ans, je ne serais pas sans espérance de voir cette bonne affaire se faire. Malheureusement, en le voyant beaucoup chez nous, on en a tout de suite parlé dans la ville, et je ne puis découvrir d'où le bruit est venu, quoiqu'il m'impatiente. Adieu, chère amie. Je vous aime beaucoup et voudrais bien vous voir, si vous venez à Paris cet hiver. Assurément vous pourriez bien venir passer un mois avec moi, si vous vouliez.

Bruxelles, ce 17 janvier [1812].

Chère amie, j'avais une longue lettre écrite pour vous. Je reçois la vôtre, et je déchire la mienne avec chagrin et en ayant le cœur bien oppressé de tout ce que vous me dites et plus encore de quelques phrases dans une lettre de Pauline. Ah ! mon Dieu, que vous êtes avancée depuis mon départ, et que vous avez une mauvaise tête! Votre lettre, ma chère, est le langage de la passion depuis un bout jusqu'à l'autre. Ne vous faites pas illusion, ne vous retranchez pas derrière ce nom de « frère » qui ne signifie rien ; ne

me parlez pas de quelques soins que vous donnez à vos enfants, et dont vous vous vantez comme de ce qui peut me faire le plus d'impression. Je vous déclare que cela ne m'en fait aucune, et que quelques leçons données à la hâte, avec distraction, avec ennui (et vous êtes trop vraie pour le nier), ne me prouvent aucunement que vous n'ayez pas dans le cœur un sentiment coupable, oui, ma chère, coupable et très coupable ; l'amitié ne ressemble pas du tout à ce que vous ressentez. Fuyez à Ussé, ma très chère, et évitez les adieux. Voici la phrase de Pauline[1]; je la transcris mot à mot en croyant bien que vous n'êtes pas capable de le lui dire, quoique l'exaltation de votre tête ne vous laisse que bien peu de faculté de savoir ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire : « Claire nous quitte dans la semaine de Quasimodo, désolée de partir avant la grande réception. Elle est heureuse, passionnée, et ne se l'avouant pas, et goûtant tout le charme d'un sentiment exalté sans y mêler une seule inquiétude, ni un seul reproche ; c'est un aveuglement qui la sauve de tous scrupules, et cette profonde ignorance assure à la fois son repos et son bonheur. »

Comment trouvez-vous cela ? Peut-on parler d'une passion en meilleurs termes, et plus clairs ? Et ce qu'elle dit, tout le monde le dit, sans doute, je le présume du moins ; et vous prenez si peu de soin de cacher vos sentiments, vous en avez si peu le talent, que si on ne les voit pas, c'est qu'on ne veut pas les voir, et à Paris l'on veut toujours tout ce qui est de la malice et de l'amusement, aux dépens des autres. Partez-en, ma chère amie, et calmez votre cœur. Si vous le pouvez, repoussez la pensée de cet homme qui fait votre tourment ; je ne suis pas assez insensée pour vous dire : n'ayez pour lui que de l'amitié ; car je sais que cela n'est pas possible ; mais comme je crois en même temps que votre tête est plus exaltée que votre cœur n'est coupable, j'attends beaucoup du temps. Occupez-vous de vos enfants dont, quoi que vous en disiez, vous ne vous êtes guère souciée pendant votre séjour à Paris ; et croyez qu'elles ne sont pas assez enfants pour ne pas s'apercevoir de ce qui vous distrait ; je ne doute pas qu'elles ne l'aient vu, et quelques mots échappés un jour à Clara ne me permettent pas d'en douter. Eh ! qui ne le verrait pas ? Hélas ! je voudrais qu'il n'y eût que moi. Je renfermerais ce secret dans le fond de ce cœur tout à vous, que vous accusez de froideur et qui le mérite si peu. Ah ! croyez, chère amie, que tout ce que je suis susceptible de ressentir de tendresse, je le sens pour vous, et que c'est pour votre repos et pour votre gloire que je

1. Comtesse de Bérenger, et non Mme de Cossé, comme il est noté dans l'ouvrage de M. Bardoux, et dans les articles de critique

veux vous arrêter sur le bord du précipice où vous êtes tout près de tomber. Et quand vous auriez succombé, croyez-vous que je vous aimerais moins? Hélas! non, mais cela me rendrait si malheureuse que je vous demande, par pitié pour moi, d'éviter ce malheur par la fuite la plus précipitée. Ah ! laissez-le, ma chère, à cette Nathalie. Elle est digne de lui, puisqu'il s'en accommode si bien. Pourquoi voudriez-vous qu'il ne fût pas à elle ? Quel mal cela vous fait-il ? Et que de noirceurs ne vous ferait-elle pas, si elle savait que vous l'aimez comme je le sais. Adieu, ayez soin de mon bonheur : il est *entre vos mains*.

La vivacité de l'avant-dernière phrase jeta Mme de Duras dans un trouble profond : non pour la menace des « noirceurs » auxquelles tout lui disait que sa chère Nathalie était incapable de s'abaisser ; mais pour la sorte de déloyauté qui consisterait à disputer un cœur à une parente et amie, qui était en possession de ce cœur bien avant elle, et qui lui avait fait connaître Chateaubriand, sous son propre toit, à Méréville.

Toujours droite et franche, même au milieu de la passion, elle soumit aussitôt ses scrupules au cher frère, si étranges qu'ils fussent, surtout lancés à cette adresse.

L'absolu de la réponse n'est pas moins curieux que celui de la demande. Chateaubriand lui répond : « Quelle folie ! chère sœur. Mme de Mouchy [Nathalie] sait que je l'aime, que rien ne peut me détacher d'elle... Sûre ainsi de moi, Mme de Mouchy ne me défend ni de vous voir, ni de vous écrire, ni même d'aller à Ussé, avec ou sans elle. Si elle me le commandait, sans doute elle serait aussitôt obéie, comme je vous l'ai dit cent fois. Vous ne le trouvez pas mauvais. Vous m'en estimez davantage. »

La franchise et la simplicité en tout, sans en excepter les choses du sentiment, telle était la règle invariable de Mme de Duras. Il s'en faut qu'on ait le droit d'en dire autant de René, du moins en fait d'amour ; car ses passions ne furent pas toujours successives. Mme de La Tour du Pin, qui ne mâche pas le mot, va tout à l'heure parler d'un « sérail » à propos de lui.

Madame C. de Duras à Rosalie de Constant.

Ussé, 25 janvier [1812].

Chère Rosalie, vous savez l'histoire de l'enfant prodigue, il resta bien des années hors de la maison, mais il revint, et le père

de famille tua le veau gras et se réjouit. — Me voici. Me pardonnez-vous ? Je vous aime toujours, je ne vous ai point oubliée. J'ai pensé à vous. Vos petits dessins sont là autour de moi, à côté de tous les souvenirs de ce que j'aime. Pardonnez-moi, — et écrivez-moi. Mais vous, ne m'avez-vous point oubliée ? Tant d'années déjà se sont écoulées depuis que nous ne nous sommes vues, chère Rosalie. — Vous aimiez une Madame de Duras que votre imagination a créée ; si vous me voyiez, peut-être que vous ne m'aimeriez pas du tout. Mais je vous fâche quand j'ai ces mauvaises pensées ; n'en parlons donc plus. Je voudrais avoir de vos nouvelles, les miennes ne valent rien. Je suis triste et contrariée de ne point aller à Paris, nos affaires nous y obligent, et ce que je sais le moins, c'est de me soumettre à la nécessité. Je suis donc là, rongeant mon frein, ennuyée, contrariée, de mauvaise humeur, dégoûtée de la campagne, et toute prête à prendre Ussé en aversion. Et voilà l'état où je suis en vous écrivant. Convenez, chère Rosalie, que ce n'était pas la peine de rompre ce long silence. — J'ai eu du monde tout l'été, — Adrien, sa femme, tous ses enfants [1]. Nous avons parlé souvent, lui et moi, de Lausanne. Vous savez l'exil du pauvre Mathieu ?

Je plains votre voisine, et jamais je n'ai eu tant d'envie de faire connaissance avec elle. Mais, — ma chère Rosalie, jamais, jamais je ne retournerai dans votre Suisse ; je suis liée, garrottée de cent mille liens, et, si vous ne venez pas me voir, nous ne nous retrouverons que dans l'autre monde.

J'ai un voisin qui est un peu fou et qui fait des systèmes. Il en a un qui me plaît. Il prétend que toutes les âmes de la même trempe se réuniront après la mort et habiteront la même planète. Ces êtres donc qui s'attirent ici-bas, qui se plaisent, qui s'entendent, qui sont, comme on dit en anglais, *congenial*, se trouvent unis intimement ; et on sera tout à coup débarrassé de tous ces esprits de travers et de ces gens qui, bien que les plus honnêtes gens du monde, n'ont pas le plus léger rapport avec vous. Cet arrangement ne vous convient-il pas ? C'était pour vous dire, ma chère Rosalie, que nous nous rencontrerons un jour dans le même lieu et que je trouve cette espérance fort douce. Ma lettre serait trop longue si je vous contais toutes les belles preuves

1. Enfants de Adrien de Montmorency, duc de Laval :

1° Guy-Anne-Marie-Louis-Henri-Adalric, 13 janvier 1796 — 7 août 1819 ;

2° Charlotte-Adelaïde, morte 13 juin 1872 ; mariée 6 mai 1817 à Athanase-Gustave-Charles-Marie, marquis de Lévis-Mirepoix.

3° Marguerite-Pauline-Emmanuelle, mariée 21 avril 1828 à Aime Charles-Raoul, marquis de Couronnel, morte 17 décembre 1861.

métaphysiques de mon voisin, mais on n'en a pas besoin pour admettre ce joli système.

Que faites-vous? A quoi vous occupez-vous? Où en est votre bel herbier? Etes-vous toujours près de Monsieur votre frère? La douce chose que de se retrouver après une longue absence! Jouirons-nous jamais de ce bonheur? Parlez-moi aussi de votre santé. La mienne est bonne; — je suis devenue grasse, ma chère Rosalie, vous ne me reconnaîtriez seulement pas! Mais écrivez-moi, écrivez-moi. Il y a quelque chose de nous qui se connaît, je crois que c'est le cœur.

Mes filles sont grandes et belles. La seconde, Clara est grande comme moi, — et l'aînée a la physionomie d'un ange.

Quand on est à deux cents lieues, comme nous, il faut bien dire ce qu'on pense. Les longues retraites à la campagne sont plus favorables à l'instruction qu'aux talents. Félicie cependant est en bon chemin pour la musique et le dessin; nous faisons d'immenses lectures en français et en anglais. Je leur montre l'italien depuis trois mois. — Ma chère, vous ai-je dit que j'apprenais le latin? Cela m'amuse beaucoup. Il y a deux ans que j'ai commencé, et j'entends assez couramment pour être frappée des beautés. Je lis Horace en ce moment, et je retrouve là tout ce que j'ai admiré en vers et en prose. Nous ne faisons que piller ces pauvres anciens: ils ont pensé pour nous qui ne pensons plus. Quand on aime la lecture, on a bientôt épuisé ce qui est beau. Mon cher latin me prépare une foule de plaisirs nouveaux, celui qu'on ne connaît guère, de lire un chef-d'œuvre pour la première fois, avec son jugement bien formé. On nous jette, dans l'enfance, tout ce qu'il y a de beau dans notre langue. Nous sommes blasés, sans avoir joui. Parlez-moi de vos lectures, de toutes vos occupations.

Savez-vous que M. de Chateaubriand fait une tragédie? Le sujet en est tiré de la Bible.

On vient de faire d'indignes critiques de l'*Itinéraire*[1]. Heureusement qu'elles sont si ennuyeuses que personne n'a pu aller jusqu'au bout.

Chère Rosalie, adieu. Répondez-moi ici. Je ne crois pas quitter Ussé avant le mois d'août. A Ussé, par Azay-le-Rideau, Indre-et-Loire. Voyez comme je suis humble. Je crains que vous n'ayez oublié mon adresse... mais non! vous n'êtes point fâchée; vous me pardonnerez et vous m'aimerez encore.

1. Chateauterne (M. de), i. e. René Perin. *Itinéraire de Pantin au mont Calvaire en passant par la rue Mouffetard, le faubourg Saint-Marceau, etc., ou lettres inédites de Chactas à Atala, ouvrage écrit en style brillant, et traduit pour la première fois du bas-breton sur la neuvième édition*, par M. de Chateauterne. Paris, 1811, 8°.

Madame de la Tour du Pin à Madame de Duras.

Bruxelles, le 28 janvier [1812].

Eh ! vraiment oui, chère amie, Pauline est grosse : elle m'avait bien recommandé de ne pas vous le dire avant qu'elle vous l'écrivît officiellement. Je lui avais arraché son secret, il y a un mois, parce que son père l'avait à peu près écrit à quelqu'un ici et qu'elle n'a pas pu mentir hardiment lorsque je lui ai écrit si positivement pour le lui demander. Je vous conjure néanmoins de ne jamais lui dire que c'est moi qui vous l'ai écrit, si elle ne vous l'a pas encore appris elle-même. J'avais gardé son secret avec une exactitude extrême, même envers mon mari, parce que je sais qu'il dit toujours les petits secrets. J'ai menti vingt fois et encore ce matin même à déjeuner envers un homme de ma connaissance intime qui m'assurait qu'on avait proclamé cette grande nouvelle hier au soir chez la douairière d'Arenberg. Mais Mme de Trazégnies sort de chez moi, elle me dit que Mme de Bérenger a écrit elle-même son état à Mme de Lannoy d'Ursel sans lui demander le secret, et que celle-ci l'a dit à tout le monde ; je me crois par là dégagée de mon serment et je me dépêche de vous en parler parce que j'ai eu ce secret au bout de ma plume dans mes deux lettres précédentes et qu'il me pesait horriblement. Je suis sûre que, de même que moi, vous regretterez de n'être pas à Paris pour voir le ventre de Pauline ; c'est la chose du monde qui me plairait et m'amuserait le plus ; mais, ma chère, que pensez-vous de cette grossesse à 36 ans ? Croyez-vous qu'elle accouchera heureusement ? Et si elle avait le malheur de ne pas conserver cet enfant ? Quels cruels regrets ! Elle ne connaissait pas le bonheur d'être mère ; elle avait pris son parti ; maintenant qu'elle en a l'espérance, que serait-ce si elle allait la voir détruite [1] ? Je suis fort tourmentée pour elle, et elle-même me dit que son cœur n'a pas encore ressenti la joie et qu'elle a de tristes pressentiments. Je désire vivement qu'ils ne se réalisent pas : je ne croyais pas m'intéresser autant à elle, mais cette circonstance me prouve que je l'aime. J'en suis bien aise, car je suis comme Mme du Deffand : j'ai peur de ne rien aimer.

Ce que vous m'avez écrit sur cela, ma très chère, est exactement, et mot pour mot, ce que mon pauvre cher et moi en pen-

1. Mme de Bérenger accoucha d'une fille, Elisabeth, qui fut la comtesse Charles de Vogüé, et mourut le 2 septembre 1877 ; née le 29 juin 1812. M. le comte Arthur de Vogüé est le petit-fils de la comtesse Pauline de Berenger.

sons[1]. J'ai été si frappée de la justesse de tout ce que vous dites là-dessus que je l'ai copié dans une lettre que j'écrivais à Humbert où je lui parlais de cet ouvrage: il ne veut pas me faire la grâce de le lire ; il est si plongé dans la littérature italienne qu'il ne veut lire autre chose qu'elle et du latin : il me disait dans sa dernière lettre qu'il avait été à Luques pour souhaiter la bonne année à la grande Duchesse, que c'était les *Géorgiques* à la main qu'il fallait faire ce voyage. Il aime tout ce qui est beau, il jouit de tout ce qu'il voit, et il est tout entier à ce qu'il fait. La grande duchesse a promis à son préfet qu'elle parlerait de lui dans le prochain rapport qu'elle fait tous les trois mois à l'Empereur lui-même. Sa correspondance est une véritable conversation, et ses lettres ne sont jamais plus éloignées que huit jours. Vous voyez que, lorsqu'on m'écrit, je suis très exacte à répondre tout de suite.

Pauline me dit aussi que votre Walpole [Chateaubriand] ira vous voir au printemps. Pourquoi pas, chère amie ? Il me semble qu'il y aurait de l'affectation à le refuser; et je ne sais pas ce qu'il pourrait penser lui-même du danger que vous craignez. Néanmoins, s'il doit y en avoir, si votre tête vous fait redouter de vous retrouver avec lui dans la solitude de la campagne, ne vous y exposez pas, ma chère, ne me parlez plus de votre vieillesse. Mme du Deffand avait certainement de l'amour pour M. Walpole, et elle avait 70 ans ; et moi, qui en aurai 42 dans huit jours, j'ai de l'amour dans ce moment même pour un jeune homme de 22. — Oui, ma chère, je suis folle d'un jeune homme de 22 ans, vous en rirez tout comme vous voudrez, mais je l'aime à la folie et je voudrais en faire mon... gendre ! N'en parlez à personne au monde, je vous en conjure, et croyez que, si je vous en parle, c'est le *nec plus ultra* de ma confiance en vous. On a beaucoup dit qu'il allait épouser Charlotte parce qu'il est attaché comme auditeur à la préfecture : ce bruit qui m'a causé du chagrin a même été jusqu'à Paris : je ne conçois pas comment il est né, parce qu'il n'y a encore rien eu de dit entre la famille et nous. Il n'y a que lui de garçon ; et il ne serait pas impossible qu'ils ne regardassent pas beaucoup à la fortune, mais que l'éducation, le nom, les entours et le cœur du jeune homme ne les décidassent. Je vous impose le secret le plus absolu avec tout le monde sans exception, et si vous en entendiez parler, n'en convenez pas, je vous en prie. Charlotte ne se doute pas qu'il a du goût pour elle ; mais je l'ai vu depuis longtemps, et vous ne pouvez comprendre encore, chère amie, l'espèce d'intérêt que l'on sent pour un jeune homme

1. Les *Lettres de Mme du Deffand.*

que l'on voudrait avoir pour gendre. Si j'avais senti à 20 ans, pour un homme, ce que je sens pour lui, j'en aurais été effrayée à juste titre ; le cœur me bat avec force quand il entre dans la chambre. J'épie tous ses mouvemens, et je suis plus habile que lui à démêler ce qu'il éprouve. Enfin, chère amie, j'ai un désir très vif de cette union, mais je n'ai encore que des espérances si vagues que je n'ose m'y fier : il ne pourrait mieux faire pour son bonheur, je le dis sans orgueil, ou avec orgueil, puisqu'on dit que j'en ai. Adieu, je vous aime de toute mon âme.

Madame C. de Duras à Rosalie de Constant.

Ussé, 12 mars [1812].

Ma chère Rosalie, je n'abuserai plus d'un généreux pardon, et puisque vous aimez mes tristes lettres, je les rendrai plus fréquentes. J'aime les vôtres, j'aime votre esprit et surtout votre cœur, et quand vous me parlez d'amitié, je ne puis m'empêcher d'y croire ; mais un tel sentiment ressemble si peu à ce qu'on voit dans le monde qu'il faut le juger, l'apprécier avec des règles particulières. L'habitude du monde décourage de ces liens qui sortent de la ligne commune ; on a été si souvent trompé, si l'on n'a été le trompeur ; on a tant donné sans recevoir, qu'à la fin, lorsque la jeunesse est finie, on se promet de conserver ce que l'on a et de renoncer à la chimère de trouver un cœur qui réponde au vôtre. Si quelque chose paraît ensuite réaliser ce rêve, on a presque peur de se livrer à la séduction et de se préparer à souffrir, car peut-on aimer sans souffrir, et a-t-on jamais été longtemps content de ce que l'on aime ? J'ai passé bien des années de ma vie à pleurer, et cela m'a fait tant de mal d'aimer qu'il faut me pardonner de craindre de mettre encore mon bonheur à la discrétion d'un autre. Cependant je suis heureuse, j'ai bien des amis, — de la façon dont le monde l'entend ; — j'en ai d'intimes, sur lesquels je compte comme sur moi-même ; mais ces amitiés sont éprouvées par beaucoup d'années et par une longue habitude. On me connaît, on sait mes défauts, on m'en gronde, et vous, ma chère Rosalie, vous voulez toujours que je sois parfaite. Quelle sorte de lien pouvons-nous donc établir entre nous ? Je n'en sais rien. Je suis bien aise que vous m'aimiez, que vous vous souveniez encore de moi, mais je m'en étonne. Savez-vous pourquoi ? C'est qu'il me semble que moi seule au monde étais capable d'une pareille folie. Laissons tout cela. Nous nous retrouverons peut-

être quelque jour; peut-être perdrai-je, peut-être gagnerai-je à cette réunion... écrivons-nous en attendant. On se connaît peut-être par lettres. Mes amis disent que mon âme est à jour, vous l'avez peut-être vue ainsi, et c'est pourquoi vous voulez m'aimer. Il faut vous laisser faire, chère Rosalie, mais ne disons pas notre secret, car on se moquerait de nous.

Je serai charmée de rendre service à ce jeune homme qui aime tant M. de Chateaubriand et auquel vous vous intéressez. J'ai l'espérance de pouvoir le placer; mais, avant tout, il faut savoir s'il est catholique et pieux, et s'il aurait la recommandation du curé de Genève que nous considérons beaucoup. Répondez-moi là-dessus en détail; je voudrais aussi savoir son âge et, à peu près, son caractère, pour pouvoir répondre si l'on me questionne. Vous savez que, quand il est question de confier ses enfants, on ne se contente pas d'un examen superficiel.

Nous apprenons donc l'astronomie. C'est une étude charmante. Voilà où je comprends l'enthousiasme et la rêverie : ces mondes inconnus, ces univers sans bornes comme nos pensées, dans quels vastes champs de réflexions cette vue ne nous jette-t-elle pas ? Mais avez-vous éprouvé ce même genre de sensations sur vos belles montagnes ? Pour moi, j'ai lu souvent dans les voyageurs le récit des émotions qu'ils éprouvaient à l'aspect des belles scènes de la nature, — la mienne n'a jamais été que d'une sorte : celle qu'on ressent en admirant un beau tableau de Salvator ou du Poussin ; mais cette rêverie, ce sentiment profond de l'existence d'un Dieu et de son rapport avec notre âme, je ne l'ai jamais senti qu'en regardant le ciel semé d'étoiles — ou, quelquefois, dans mes longs pèlerinages, lorsque la mer ballottait notre vaisseau.

Cet été aussi, un homme qui était ici, m'expliquait quelques-unes des constellations. Nous avions la même occupation, chère Rosalie. Sans nous le dire, nous nous occupions des mêmes objets.

Que lisez-vous de nouveau ? Je vous recommande les lettres de Mme du Deffand ; indépendamment de l'intérêt qu'on peut prendre au temps ou aux personnes qu'elle peint, le caractère de cette femme est, par lui-même, d'un grand intérêt. C'est une énigme pour bien des gens qui ne comprennent pas qu'on dise de soi-même plus de mal qu'il n'y en a à dire, qu'on se plaigne sans cesse de ne pouvoir rien aimer à quelqu'un qu'on aime de la plus parfaite amitié qu'il y ait au monde ; on est déchaîné contre elle ; on répète qu'elle est sèche, égoïste, méchante. Elle n'est, suivant moi, que malheureuse. Son extrême pénétration la fait lire jusqu'au fond des cœurs. Quelle illusion peut-il rester quand

on possède ce triste don? Mais ce qui fait qu'on déteste cette pauvre du Deffand, c'est qu'elle parle de ce qu'elle voit et qu'elle révèle ces secrets que les hommes sont convenus entre eux de garder comme des secrets de famille.

Je suis curieuse de savoir ce que vous penserez de ce livre. Au reste, l'étrange corruption qui attaquait tout, dans ce temps-là, ne s'y trouve que trop sentie. Rien de noble, rien d'élevé ne satisfait l'âme de Mme du Deffand; si au-dessus de son siècle par l'esprit et par le goût, elle est assez à son niveau par le cœur. Cependant elle aime ; et je crois qu'elle ne peut être approuvée et jugée que par des êtres sensibles. N'est-ce pas un mérite ?

Parlez-moi donc de votre pauvre voisine [Mme de Staël]. Je m'y intéresse. J'espère que vous n'êtes pas brouillée avec elle. C'est une personne dont je suis tentée d'excuser les erreurs et que, plus que jamais, je voudrais connaître.

Quelle dispersion de ses amis ! Adrien m'a écrit, aujourd'hui. Sa vie devient sérieuse. Math[ieu] est parti, ou va partir, pour Toulouse.

On est bien triste de la guerre. M. de Ch[ateaubriand] est à sa petite vallée avec sa femme. Quoiqu'il veuille me flatter d'un voyage à Ussé, je n'espère pas le voir avant le mois d'août.

Adrien viendra ici ce printemps.

Et votre cousin ? Et son roman ? Qu'en faites-vous ? J'ai toujours la même envie de le voir. Ne l'imprimera-t-il jamais ? Il me semble que c'est ma seule ressource.

J'ai relu votre jolie comédie. Avez-vous écrit autre chose ? Dites-le-moi. Je voudrais lire un roman de vous. Je n'en lis plus de personne. Horace me dit sans cesse : il faut mourir, mais je n'apprends point cette leçon.

Adieu, ma chère Rosalie, distribuez mes compliments autour de vous. C'est vous qui êtes cause qu'on pense encore à moi à Lausanne. La bonne baronne d'Holka vit-elle encore ?

Ussé, 25 avril [1812].

Vous voulez, chère Rosalie, que je vous parle de moi, des personnes que je vois, des lieux que j'habite. Votre aimable intérêt veut me suivre dans mes occupations habituelles, dans mes peines et dans mes plaisirs... Mais avez-vous pensé à la quantité d'ennuyeux détails que vous vous obligez à lire ? Avez-vous pensé que mes lettres ressembleraient aux romans de Richardson, si

je me mettais à vous raconter les noms, les caractères de mes amis, leurs goûts, leurs défauts et cette multitude de petits riens dont se compose la vie journalière ?...

Pour obéir cependant à un de vos commandements, je vous envoie le plan de ma maison. Vous voyez bien dans le coin cette pièce carrée ? C'est ma bibliothèque. C'est de là que je vous écris. Voici quatre fenêtres, la vue de l'une enfile la jolie rivière d'Indre et tous ses détours et les coteaux qui la bordent ; celle qui lui est opposée a la vue de la futaie et d'immenses prairies jusqu'à la Loire. Des deux autres fenêtres on voit les campagnes jusqu'à la Loire et quelques châteaux sur les coteaux au delà, mais qu'est-ce que des vues sans montagnes ? Un coin de votre beau lac, des rochers du Valais, vaut mieux mille fois que ces horizons plats, et que ces petits coteaux monotones qui terminent sans grâce une éternelle plaine. Le mérite de la vue d'Ussé, c'est le mouvement. Dès que le vent tourne à l'ouest, la Loire est couverte de bateaux, il y en a des files de trente et quarante qui vont tous à voile, mais ce ne sont pas ces petites voiles triangulaires du lac de Genève ; ce sont de grandes voiles carrées ; les bateaux sont plats et sans aucune grâce ; — ils mènent du sel qui arrive à Paris par le canal d'Orléans.

Pour revenir à ma bibliothèque, il y a trois côtés de livres ; elle contient à présent un peu plus de deux mille volumes ; j'ai de la place pour trois mille, je l'augmente tous les ans. C'est ma retraite chérie. J'ai un grand bureau dans le milieu qui est bien dans le plus beau désordre que vous puissiez imaginer : des livres entassés les uns sur les autres, une traduction d'Horace, une lettre commencée, d'autres reçues ; Pascal, Shakespeare et le *Mémoire de la cuisine*.

Vous le voulez, chère Rosalie, vous saurez mes défauts : c'est une querelle perpétuelle avec M. de Duras que le désordre de mon bureau. Voilà déjà que vous savez les secrets de mon ménage. Mes filles travaillent dans leur cabinet tout près de moi. Chacune a par écrit le devoir qu'elle doit faire. Cela change à peu près tous les trois mois suivant les saisons et les progrès qu'elles ont faits. Félicie, qui a treize ans et demi, est très avancée pour son âge. Elle sait fort bien l'anglais et le parle depuis son enfance ; elle lit Alfieri en italien, fort couramment, et le traduit en ce moment ; elle joue du piano et dessine de façon à me faire espérer qu'elle aura un véritable talent pour les deux arts, puisqu'elle est encore si jeune et qu'ayant passé toutes les difficultés, elle a encore cinq ou six années d'études devant elle. Son caractère est adorable, elle est chérie de tout ce qui l'approche. Son esprit a une justesse qui n'appartient qu'à elle. Elle saisit dans

'instant ce qu'on veut lui montrer et elle y trouve des rapports qu'on n'avait pas vus soi-même. Enfin, ma chère Rosalie, puisqu'il faut vous tout dire, elle est jolie comme un ange, sa taille est charmante, elle est bonne, pieuse, charitable, sans orgueil, simple et naturelle ; enfin, enfin, je ne puis assez faire l'éloge de cette excellente enfant qui fait le charme et le bonheur de ma vie.

Clara est encore dans l'enfance quoiqu'elle ait douze ans et demi. La nature s'est développée chez elle d'une manière étonnante. Elle est presque grande comme moi, mais, avec cette stature de femme, elle joue encore à la poupée et ne peut se fixer à rien. Elle sait bien l'anglais, passablement l'italien. Elle a une voix charmante, — ce que n'a pas sa sœur, — et, quand la raison lui viendra, j'espère que nous en ferons quelque chose. Du reste, elle est bonne enfant au dernier point ; elle adore sa sœur, qui le lui rend bien ; elle est gaie, naturelle, taquine ; elle a beaucoup de dispositions à bien jouer la comédie. Elle a eu de grands succès l'été dernier dans la « Curieuse, la Rosière et la Colombe ». Quand elle rit à gorge déployée et qu'elle montre toutes ses belles dents blanches, elle est agréable, mais j'ai peur que si elle ne grandit pas encore beaucoup, elle ne soit trop forte. Elle est très fraîche, et, avec la plus belle peau du monde, elle a des cheveux d'un noir d'ébène.

Quant à mes voisins, j'en vois fort peu, mais j'aime beaucoup ceux que je vois. L'un est cet homme à systèmes dont je vous ai parlé, il se nomme M. Joannis. Il a été deux fois aux Indes et en Amérique ; il est plein d'esprit, je vous conterai de temps à autre ses folies.

Nous avons d'autres voisins encore qui sont aussi des gens à tête exaltée, — des magnétiseurs ; — c'est la famille de Chasteau [?] Puységur[1]. Je ne crois pas à leur magnétisme, mais je les aime tendrement. Ils ont une petite terre à une lieue d'ici, le père est mort depuis deux ans. Nous l'avons beaucoup regretté. Il reste la mère, le fils, la belle-fille et puis les enfants de M. de Fleury que Mme de Chasteau a adoptés et son beau-fils.

Ah ! mon Dieu ! Que tout cela vous ennuie ! Où me suis-je embarquée de vous parler de gens que vous n'avez jamais vus et que vous ne verrez jamais, à moins que vous ne veniez à Ussé... Mais, ma chère Rosalie, cela est-il donc impossible ? Au reste, je ne sais pas si je dois le désirer ; je ferais peut-être cesser le prestige, mais j'en cours la chance.

1. Jacques-Maxime-Paul de Chastenet, vicomte de Puységur, 19 septembre 1755-28 septembre 1848 à Bordeaux. — Remarié en 1810 à sa nièce Julie-Amandine de Chastenet de Puységur, morte à Bordeaux, 29 juillet 1843.

Venez apprendre tout ce que vous voulez savoir; vingt-quatre heures vous en montreront plus que toutes mes écritures. Je ne sais point conter ni décrire; il n'y a rien d'aussi ennuyeux que mes lettres; vous étiez bien bonne de les désirer; — elles doivent l'être encore plus qu'à l'ordinaire en ce moment, car la contrariété que j'ai eue d'être obligée de rester ici tout l'hiver m'a rendue presque imbécile. Nous ne sommes pas dans un temps où la solitude soit soutenable. On a trop à penser et trop à dire; les lettres ne remplacent rien parce qu'elles sont contraintes; on s'agite dans son coin, on se tourmente, on s'inquiète. Dans le temps où nous vivons, il faut s'entourer de gens avec lesquels on puisse parler, puisque parler est enfin le seul bonheur qui nous reste.

J'attends Adrien dans huit jours; sa femme, si elle n'est pas grosse, passera l'été avec moi; ma belle-mère est retenue par la maladie de Mme de Chimay, son amie intime. J'aurai encore d'autres personnes. Ussé est brillant, l'été; mais il est ennuyeux à périr, l'hiver.

Je trouve le plan de votre comédie excellent; il prêterait à des développements de caractère nouveau, car la frivolité de la vieillesse (chose commune aujourd'hui) n'était pas connue autrefois: tous les vieillards étaient avares ou raisonnables. Nous n'avons point, sur le théâtre, ces vieillards qui cachent leurs cheveux blancs sous une perruque à la Titus ou qui portent des culottes de peau ou qui mettent leurs jambes goutteuses dans des bottes à l'anglaise. Tous les vices et tous les travers ont pris de nouvelles formes. Cela part des mêmes sources, mais cela se manifeste différemment. Ah! que la vie est étrange! On peut la voir de bien des façons, elle ressemble à cette montagne de la Tartarie qui paraît sous toutes les formes, suivant le lieu d'où on la regarde. La vie est de même. Tout dépend du point de vue. Pour moi, quelquefois, je m'y sens attachée par cent mille liens et quelquefois elle m'ennuie à la mort. A quoi sert-elle à la plupart des gens? Voici un M. Robillard qui vient de se tuer parce qu'il se trouvait ennuyeux; — voici M. de Peire qui a vécu comme un grigou et qui laisse sa fortune à des indifférents, — et des louis dans toute sa chambre, dans des théières, dans des pots, derrière des coussins et jusque dans ses pantoufles. Voilà un homme bien avancé d'avoir satisfait l'unique passion de sa vie!

Ah! qu'elle avait raison, cette pauvre Du Deffand qui ne se consolait pas d'être née. Je ne connais de bonheur qu'une foi vive et positive; — tout le reste est folie, vanité et semence de larmes.

Ma chère Rosalie, je suis honteuse de vous envoyer ce fatras...



Votre jeune homme sera très difficile à placer, étant protestant. Il ne faut plus penser à la place que j'avais en vue. Il pourrait être professeur dans un lycée, mais, pour une éducation particulière, ce serait un grand hasard si cela se trouvait; — si ce n'est pas le père ou la mère qui craignent un protestant, c'est une grand'mère dévote, c'est les mille et une petites considérations qui gouvernent le monde.

Adieu, ma chère Rosalie, écrivez-moi. J'aime extrêmement vos lettres. Ce gros paquet va vous ruiner, mais aussi pourquoi demandez-vous à une mère de vous parler de ses enfants ? Cela ne se fait pas en deux mots.

Irez-vous seulement dans les montagnes ? Si vous suivez ce projet, je vous demanderai quelques plantes de glaciers que désire M. Joannis, car c'est aussi un grand botaniste, il a tout un herbier de l'Ile-de-France et de Madagascar.

Ussé, 7 juin 1812.

Je veux causer avec vous, ma chère Rosalie. J'en ai parlé souvent, depuis six semaines, avec des gens qui vous connaissent, Adrien et Mathieu. J'ai lu des livres qui viennent de votre Suisse. Je me suis demandé ce que vous en pensiez, enfin j'ai été occupée de vous et je veux vous le dire. Non, sans doute, je ne renonce pas à vous voir dans mon vieux château, mais quand, comment entreprendrez-vous ce voyage ? Vous ne m'aimez pas assez pour cela. Et moi, quand reverrai-je votre beau lac bleu qui me rappelle l'Amérique et les longs pèlerinages de ma jeunesse ?

Que dites-vous de celui que Mme de S[taël] vient d'entreprendre[1] ? La laissera-t-on en repos où elle est allée ? Elle-même ne se repentira-t-elle pas ? Les partis où l'on dispose ainsi de tout son avenir ne sont pas faits pour des personnes douées d'une imagination si mobile ; les gens communs se font partout une patrie et des amis, mais l'insuffisance de tout pour le bonheur, ce mal presque inséparable d'une imagination ardente et d'un caractère passionné, se fait mille fois plus sentir dans un exil lointain et sans espérance. Il arrive un jour où il faut se conformer à sa situation, se soumettre à la nécessité, et l'esprit, l'imagination ne servent de rien pour cela. On se meurt de désespoir et l'on ne se résigne point. Nous verrons si dans trois ans Mme de S[taël] s'applaudira du parti qu'elle a pris. On dira : qu'aurait-elle pu faire ?

1. Madame de Staël s'échappa de Coppet le 23 mai 1812 avec tant de mystère que la police impériale n'en fut avertie que trois jours après. Elle se rendit en Angleterre en passant par la Russie et la Suisse.

J'aurais peut-être mieux aimé aller en Amérique et me réserver le retour.

Le mien s'avance et je vais me rapprocher de vous, ma chère Rosalie. Ne croyez-vous pas que nous allons nous donner la main ? Je vais à Paris dans six semaines. Je passerai le mois de septembre à Mouchy, chez ma tante, M[me] de Poix, puis le mois d'octobre à Bruxelles. Mais écrivez-moi ici; j'aurai le temps d'avoir votre réponse.

Adrien est toujours ici, avec sa famille, depuis le 15 de mai. Nous lisons. Il m'a apporté des lettres de Müller qui me plaisent singulièrement. J'aime ce caractère bouillant dans la première jeunesse. Notre défaut aujourd'hui, c'est d'être tout le contraire : les jeunes gens ont du moins, dès quinze ans, au lieu d'avoir du trop. Ce sera le néant dans la vieillesse. Müller se passionne souvent sans discernement, mais on se dit que le temps le règlera. Je ne lui reproche que deux choses, mais elles sont graves : l'une, d'avoir quitté l'électeur de Mayence dans sa disgrâce ; — l'autre, d'avoir pu, malgré l'indépendance de ses opinions, consentir à prendre la place où il est mort. Je hais l'inconséquence, et voilà ce qui me dégoûte de vos Allemands, de leur sensibilité niaise et de leur sot enthousiasme sans motif. Tout cet amas de faux me laisse à la glace et m'ennuie. Je voudrais que l'enthousiasme ne fût permis qu'au génie, l'exaltation d'une bête me ferait fuir à cent lieues. Ce qui m'a mise dans cette colère, c'est un roman allemand que nous avons lu avant-hier. Il s'appelle *Ottilie* et il est question des affinités électives. Il est de Gœthe, qui a pourtant fait *Werther*. Eh bien, je n'ai de ma vie rien lu de si niais, de si immoral et de si ennuyeux à la fois que ce roman. Est-ce donc qu'on aime ce fatras en Suisse et en Allemagne ? Dites-moi si l'on peut avoir chez vous une traduction de l'*Histoire de Suisse* de Müller ? J'ai envie de la lire et je la ferai acheter : elle ne se trouve point à Paris.

La personne qui a traduit ses lettres est certainement une femme de beaucoup d'esprit; il y a longtemps qu'une lecture ne m'a autant amusée.

Où êtes-vous ? Avez-vous exécuté vos projets de voyage ? Parlez-moi de vous, de vos occupations, de votre astronomie, de votre bel herbier.

Adrien me charge de le rappeler à votre souvenir. Mathieu est à Vendôme, il revient ici dans les premiers jours d'août. Que fait Monsieur votre cousin ? Jamais, jamais je ne verrai son roman. Adieu donc, ma chère Rosalie... Ai-je assez babillé aujourd'hui... Mes compliments autour de vous. Saluez vos belles Alpes pour moi.

Madame de la Tour du Pin à Madame de Duras.

Bruxelles, le 27 juin 1812.

Votre dernière lettre m'a fait une peine très sensible, bien chère amie. Votre pauvre âme y est à découvert, et j'y vois un tumulte et un bouleversement épouvantables. Que faire pour calmer tous ces soulèvements ? Et que je vous plains d'avoir une si mauvaise tête, si vive, si facile à vous tourmenter ! Vous n'êtes pas contente de vous-même ; mais, chère amie, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de ne pas fouiller trop avant dans votre cœur. Laissez-le tranquille, et ne veuillez pas tout examiner, tout rechercher dans cet intérieur dont vous n'êtes pas contente ; tâchez de ne pas penser, et vous serez plus heureuse. Il n'y a presque pas de cœur qui supporte un examen journalier ; et cela n'est bien que lorsqu'on a reçu du ciel une grande force de répression et que l'on est assuré de réprimer et de détruire les mauvais désirs, les mouvemens condamnables que l'on y trouve. Mais regarder dans son cœur pour y découvrir ce qu'il faudrait détruire, et n'en pas avoir la force : cela est plutôt dangereux qu'utile ; on s'accoutume à son ennemi, et, à force de le voir, on perd l'envie de le chasser. Pour vous, ma chère, vous ne devez vous occuper que de rendre votre vie agréable, de faire beaucoup d'exercice physique qui atténue la chaleur de vos facultés morales, ne vous occuper que d'études positives, jamais de romans, jamais de métaphysique surtout : étude toujours dangereuse pour les femmes. Nous ne comprenons rien à ces matières, et ce que nous croyons comprendre ne sert qu'à nous donner de nous-mêmes une opinion bien au-dessus de celle que nous devons avoir. L'histoire, la littérature, et encore, dans ce dernier genre, il faut prendre garde à ne pas lire trop de poètes ; vous voyez, ma chère, comme je rabats tout, et comme je vous refroidis : je suis sûre que je vous ennuie à la mort, mais cela m'est égal. Je voudrais vous persuader qu'il y a une quantité de choses dans la vie à côté desquelles il faut passer sans les regarder, et il n'y a personne, si raisonnable qu'elle soit, (moi par exemple) qui n'ait plusieurs fois par jour à se dire de telle ou telle pensée : chassons cette pensée-là. Pourquoi tourmenteriez-vous votre vie pour une personne dont vous n'êtes pas certainement le premier objet (ce dont je suis bien aise) ? M. de Chateaubriand me paraît comme une coquette qui veut occuper d'elle beaucoup d'hommes à la fois ; il a un petit sérail où il tâche de répandre également ses faveurs pour maintenir son empire ; mais

il se garderait bien d'y introduire quelque caractère bien fort et bien tranchant qui irait lever tous les masques à commencer par le sien. Maintenant il soigne Pauline[1]; il lui écrit tous les quinze jours ; cela vous met en irritation contre elle ; et quoique vous soyez bonne, vous ne voudriez pas moins me faire soupçonner qu'il est très bien avec elle, et vous ne manquez pas charitablement de me donner des *hints* sur cela ; et qu'est-ce que cela me fait, ma chère ? Je ne suis pas chargée de sa conduite ; et j'ai bien assez d'affaires de vous gouverner sans chercher à étendre ma domination ailleurs. L'opinion de votre mauvaise tête est généralement répandue ; voilà M. de Bérenger qui l'a adoptée aussi ; et je m'en impatiente souvent contre lui ; quoique je trouve qu'il a presque toujours raison, je ne le lui accorderai jamais, car c'est toujours pour le côté faible de ses amis qu'il faut être armé de toutes pièces et ne pas se laisser entamer. Je crois que vous l'aurez contrarié sur sa maison grise ; il aurait bien voulu faire de moi une prosélyte de je ne sais pas quoi ; car je n'y entends rien, mais il a vu que j'étais une bonne femme qui avais juste assez d'esprit pour me conduire dans la vie et qu'il ne m'en restait pas pour ses abstractions ni pour examiner les causes de tout : il m'a laissée là ; il me trouverait le matin peignant mon assiette et le soir faisant ma tapisserie. Il n'y a rien à faire à quelqu'un qui ne veut pas être dérangée. Lui a aussi une tête à l'envers, et il n'a pas assez d'esprit pour supporter le genre de pensées dans lequel il veut se tenir.

Vous ne me parlez plus de cette pauvre ennuyeuse Sidonie [marquise de Las Cases, *ut supra*]. Pauline m'en a dit quelque chose qui excite ma pitié ; si elle a de quoi vivre à Paris, que n'y va-t-elle ? Puisque son mari ne veut pas la recevoir et qu'il le refuse positivement, elle n'a qu'à prendre un petit appartement, vivre solitairement et modestement, elle n'a pas besoin des précautions que devraient prendre la jeunesse et la beauté ; si elle conserve des amis à Paris, son mari la considérera un peu plus parce que les mauvais caractères sont toujours prêts à accabler ceux qui sont sans appuis. On n'est pas obligé d'avoir beaucoup de fortune pour vivre supportablement à Paris, et si j'étais à sa place, j'y irais, après avoir informé mon mari et en lui disant : Ce n'est pas moi qui veux me soustraire à votre autorité, mais si vous ne voulez pas que je remplisse la seule place qui me con-

1. « Mme de Bérenger avait épousé, étant Mlle de Lannois, M. le duc de Chatillon-Montmorency que ce beau nom fit périr misérablement [dans un naufrage]. Elle avait un esprit sérieux et fort distingué, mais pas assez supérieur pour se mettre au niveau des simples mortels. J'en avais grand'peur. »
(*Mémoires de Mme de Boigne*.)

vienne dans votre maison, j'irai attendre à Paris qu'il vous plaise de me rappeler auprès de vous et vous me trouverez toujours prête à m'y rendre. Tout cela sans esclandres et sans tiers ; puisqu'on lui rend sa liberté, qu'elle en use sans en abuser. Voilà ce que je crois sur sa position, tâchez de lui donner un peu de *spirits* si vous pouvez.

Il fait ici un temps qui *depresses me*, une pluie, un sombre! Ah ! le chien de climat ; je suis sûre qu'il fait le plus beau temps du monde à Ussé ; jouissez-en, ma chère, et ne fermez pas votre cœur à toutes ces impressions douces que font naître un beau lieu, un beau soleil, des enfants que l'on aime. Mes filles vous aiment et vous embrassent ; il est vrai que Cécile aurait dû écrire à Clara, mais cela viendra un jour : elle a tant de choses à faire, elle nous chante si bien *Fanciulla sventurata* de Cimarosa, et le duo de La Griselda *Verdelo sol cramo*. et celui de Nasolini, *In questo foglio ingrata*. Vraiment elle a du talent. Charlotte sait l'italien à merveille : elle lit Machiavel comme du français. Je les aime passionnément. Adieu, chère amie, je vous aime de toute mon âme ; et malgré toutes vos folies, prenez-moi toujours pour votre confesseur, mais je vous conjure de ne pas étaler l'état de votre cœur et de votre tête à aucun autre : il n'y a que moi à qui il faut dire ces choses-là.

Un dessin ! Un dessin !

Amiens, 25 juillet 1813.

Je suis sûre, chère amie, que vous êtes dans vos grands rugissements de ce qu'il y a des siècles que je ne vous ai écrit. J'ai été dans un de mes plus grands accès de spleen, et j'y suis encore. Le temps a sur moi un empire surprenant. Quand il pleut sans cesse, et cela depuis deux mois, je suis triste à périr ; je me mettrais dans un trou, je crois que personne au monde ne m'aime, que je suis un être oublié, rejeté sur la terre, je prie Dieu de m'ôter de semblables pensées, mais il ne m'exauce pas, et cette maladie, car c'en est une, à laquelle je préfèrerais la fièvre, la goutte, etc., me rend la plus malheureuse personne de la terre. Je crois entre autres choses que je vais devenir folle ou imbécile ; j'ai une oppression affreuse, le cœur me bat et j'ai la tête lourde, mes idées sont toutes brouillées, et il y a plus d'une personne à Charenton plus sage que moi. Cela, ma chère, est encore pis que vos obstructions, ou, pour mieux dire, c'est la même chose ; car je suis persuadée que j'ai aussi des obstructions.

Ce qui m'a aussi empêchée de vous écrire, c'est que votre dernière lettre était sèche et glacée, elle m'a comprimé le cœur et

j'y ai vu ce dont je suis menacée depuis longtemps, c'est que M. de Ch[ateaubriand] en viendra à ses fins et que vous ne m'aimerez plus. Je suis fermement persuadée que c'est une des choses du monde qu'il désire le plus, et il a bien raison; il ne m'aime pas, et il sait bien pourquoi; il ne se soucie pas que vous m'aimiez; nous nous livrons combat dans votre cœur; il est bien plus adroit que moi, mais je suis comme ma sainte Luce[1]; il a beau mettre tous ses attelages pour me sortir de ma place, il ne peut y réussir, jusqu'à présent du moins[2]. Mais depuis quelque temps, vous commencez à lui donner raison, et si une fois vous cédez un peu, je suis perdue pour le moment, car quand il vous persuaderait que vous ne m'aimez plus, ne le croyez pas, chère amie. Vous allez penser que ma folie me tient de vous dire tout cela, et peut-être en est-ce un petit coin, mais au moins est-il bien certain que si je perdais votre amitié (je dis celle qui est au premier rang, car, dans cette possession-là, je veux tout ou rien), je ne sais pas ce qui me resterait. Je pense quelquefois que M. de Ch[ateaubriand] me regarde comme cette ennuyeuse fée Logistille, dans l'Arioste, qui détruisait tous les enchantemens; il ne faudrait pas que j'allasse à la Vallée, de peur que je ne la rendisse un désert comme le jardin d'Alcine. Au reste, je rencontre ici des passions incroyables pour lui; des femmes qui ne l'ont jamais vu et qui voudraient une relique de lui, une ligne, un mot de son écriture.

A propos de cela, j'ai été l'autre jour à la campagne dîner chez Mme de Courtebonne : c'est une de ces femmes qui se trouvent obligées de s'ennuyer à la mort à la campagne et à qui il faut un jardin anglais : elle n'est pas bien sûre d'être du meilleur goût, et cette incertitude cruelle la jette dans des phrases et dans des bavardages, dans des explications sans fin, c'est comme ces gens qui veulent faire leurs preuves pour entrer dans un ordre de chevalerie. Elle est dans la plus profonde admiration de ce que je puis me résoudre à habiter Amiens, et ne revient pas de sa surprise de ce que je ne laisse pas là mon mari et mes enfans pour aller à Paris. Elle parlait de vous avec une familiarité qui a failli me porter aux dernières extrémités; comme si c'était votre amie intime, elle me disait en me parlant de vous : une femme de votre connaissance. Ah! la sotte femme! Ses filles sont assez gentilles, mais elles se croient aussi obligées de s'ennuyer parce qu'elles sont à 25 lieues de leurs petites amies. Cécile ouvrait de grands yeux de tous ces airs. Cette chère petite est devenue ma société, mon amie, ma compagne, depuis le mariage de sa sœur; cela l'a vieillie de dix

1. Henriette *Lucy* de Dillon, marquise de La Tour du Pin-Gouvernet.
2. Allusion à la légende de sainte Luce.

ans; il me semble qu'elle en ait vingt-cinq avec tous les charmes de l'enfance; elle est si raisonnable, si spirituelle! Elle ne néglige rien, elle pense à tout, et ne dit jamais un mot qui ne soit juste. C'est une enfant adorable pour le caractère, pour l'esprit, pour le cœur, je ne lui sais pas un défaut, et cela me fait peur; elle est trop bien; si vous la voyiez avec son père, vous en seriez touchée: son attention toujours constante pour tout ce qui lui plaît, l'envie qu'elle a de le distraire, de l'amuser aussi; aussi il en est tout à fait fou, il ne peut plus se passer d'elle. Charlotte est enfin partie hier de Bruxelles pour s'acheminer vers Amiens. Il y a trois mois qu'elle est mariée, et la voilà grosse de deux; elle souffre un peu, mais on m'a mandé qu'elle était fort embellie de sa grossesse; elle a parfaitement réussi dans sa nouvelle famille, il me revient cent choses agréables sur sa conduite, son excellent maintien, ses soins pour sa belle-mère, à laquelle il n'est pas toujours très aisé de plaire, et qui est fort capricieuse. Elle m'a écrit des lettres charmantes. Vous saurez, chère amie, et vous savez déjà quels délices pour le cœur d'une mère que de voir louer son ouvrage et de voir réussir sa fille. Votre chère Félicie vous donnera ce bonheur-là; on dit, et c'est Mme de Béarn qui m'a dit cela, que Léopold est très amoureux, que Félicie a fondu toutes les glaces de son cœur. J'en suis ravie. On m'a dit aussi que Mme de T[almont] allait bientôt mourir, cela est-il vrai? Ah! j'en serais vite consolée! Parlez-moi donc du jour de cette noce, du trousseau, des broderies, etc.. S'il était d'usage, à Paris comme en Belgique, de s'enfuir avec son mari, j'irais me mettre sur le chemin pour voir cette chère Félicie, mais je crois que ces vieilles dames feraient de beaux airs. Au lieu de cela, il leur faudra savoir par le menu tout ce qui se sera passé. Ma tante sait à une syllabe près tout ce qui s'est passé entre Alfred et Léontine: cela m'est odieux. Adieu, chère amie, adieu. Ecrivez-moi donc et je vous écrirai. J'ai besoin de savoir comment et combien vous m'aimez. Mon pauvre cher est encore en tournée. Vous ne savez pas qu'il y a cinq fleuves dans le département de la Somme, qui, à eux cinq, ne sont pas gros comme votre Indre et qui de plus sont marécageux, donnent la fièvre, et qu'on veut dessécher tout cela. Et voilà où il est, parce que s'il n'y allait pas à présent, il y faudrait aller plus tard, et qu'il y aurait la fièvre. Je suis toute seule avec Cécile et Aymard; ils sont bonne et gentille compagnie. Je les aime à la fureur, et mon cher Humbert! Vous reconnaîtrez bien là le chevalier de Tuisy: il aimait l'ancien sous-préfet de Sens; il voulait qu'Humbert logeât dans la maison qu'il laissait; Humbert[1] s'est logé pour la moitié

1. Ce fils, de si belle espérance, mourut à la fleur de l'âge, tué dans un duel

moins ; voilà le chevalier désespéré ; il lui recommande depuis le commis jusqu'à la blanchisseuse.

Madame de Duras à Rosalie de Constant.

Ussé, 19 août [1813].

Chère Rosalie, une brebis égarée tant de fois n'est-elle pas une brebis perdue ? Veut-on encore la recevoir au bercail ? Oui, je l'espère, voyez ma confiance. Mon cœur me dit de compter sur vous ; malgré ma paresse, mes torts, mon apparent oubli, je reviens à vous et j'y reviens avec confiance. Si j'arrivais à Lausanne, je courrais d'abord à La Chaumière et j'y trouverais une amie ; si j'étais malheureuse, je vous ouvrirais mon cœur ; enfin je ne sais d'où me vient cette sécurité, mais elle existe. Une fois nous nous sommes entendues. Quelques-uns de ces mots qui fondent l'amitié ont été dits par nous ; il y a des gens que je vois tous les jours ; il y en a qui s'appellent mes amis et auxquels je ne dirai jamais ces mots-là. Ils me seront éternellement étrangers, et vous, que j'ai vue si peu de moments, jamais, jamais, nous ne deviendrons étrangères l'une à l'autre.

Que je vous parle donc de ce qui m'occupe : je m'accuse d'avoir tardé si longtemps. Ma chère Rosalie, je marie ma fille, ma Félicie, que vous connaissez, que vous avez vue une enfant et qui est maintenant une belle et charmante personne, âgée aujourd'hui de quinze ans. Tout est réuni dans le mariage qu'elle fait, personne, naissance, fortune, âge, tout est bien, tout est tel que mes vœux les plus brillants pouvaient me le figurer. Elle épouse M. de Talmont, de la maison de La Trémoïlle, — le fils unique du prince de Talmont, qui périt si glorieusement dans la guerre de la Vendée. Il a vingt-six ans, la plus belle figure et la plus belle taille, un caractère charmant et excellent, des principes, de la raison, une conduite parfaite, une fortune fort bonne à présent et cent mille livres de rente un jour après sa mère dont il est l'unique enfant. Enfin, ma chère, pour que rien ne manque à ma satisfaction dans ce mariage, j'ai celle de voir que la personne de Félicie a été comptée pour beaucoup. M. de Talmont l'a préférée à de jeunes personnes avec les mêmes avantages unis à une très grande fortune que Félicie n'avait pas, et dès qu'il l'a vue, il l'a aimée de manière à me faire espérer son bonheur dans un lieu où il est si rare. Le mariage doit se faire à la fin de septembre ; je retournerai à Paris le 10 pour les préparatifs, et voilà, chère Rosalie, où nous en sommes. Vous

seriez bien trompée si, malgré tout ce que je viens de vous dire, vous croyiez que tout est jouissance dans mon cœur. Je le dis, parce qu'on ne me pardonnerait pas qu'il en fût autrement, et le bonheur rend tout si hostile autour de nous qu'une plainte révolterait tous les envieux. Mais, cependant, que d'inquiétudes dans le cœur d'une mère qui marie sa fille à quinze ans ! Non, vous n'en avez pas l'idée, mais ne regrettez pas des jouissances qui sont si chèrement achetées. C'est une terrible charge que de disposer du sort d'un autre, de prendre la responsabilité du bonheur de sa fille. On a beau dire *qu'on a fait pour le mieux,* il faudrait être bien insensible pour se consoler par cette phrase du malheur de ce qu'on a de plus cher en ce monde. Je sais bien que les parents sont condamnés, en France, à cette terrible responsabilité, mais je n'en connais pas de plus pesante. Qui de nous voudrait pousser sa fille à se faire religieuse à quinze ans? Et le mariage est-il un vœu moins sacré? N'est-il pas cent fois plus cruel si on est malheureux, puisque enfin il n'est même pas permis d'être malheureux, seul ! Quand je pense qu'au moment où ma Félicie sortira de l'enfance elle se trouvera liée pour toute sa vie ; — que, si elle ne trouve pas le bonheur dans cette union, c'est moi qui aurai tissu ce lien ; quand ces idées me poursuivent, j'oublie tout ce qui doit me rassurer, et je suis au désespoir. Il me semble que je sacrifie ma fille, et cependant rien au monde ne réunit autant d'avantages que ce mariage qui lui plaît aussi à elle-même. Je suis donc folle, mais j'ai éprouvé, et je ne sais si vous êtes de même, qu'il y a des situations de la vie où il y a tant à dire pour et contre, — que le devoir lui-même paraît incertain. On est dans un vague cent fois pire que la nécessité d'un grand sacrifice. Plaignez-moi, ma chère Rosalie; si je vous ai montré toutes les anxiétés de mon cœur, vous me plaindrez. Ici on ne me concevrait pas, ou l'on se moquerait de moi ; laissez-moi regretter avec vous que ma Félicie ne se marie pas comme vos jeunes filles de Lausanne. Voilà ce qui aurait fait le bonheur de ma vie, — mais ce n'est point dans nos mœurs, et dois-je sacrifier ce qui se présente à une chance incertaine? Félicie n'a que quinze ans, mais elle est raisonnable comme à vingt. — Elle a déjà refusé un autre mariage ; celui-ci lui plaît. Ainsi, malgré son entier abandon à moi, elle peut juger assez par elle-même pour m'ôter une partie de ce poids affreux de responsabilité? — Enfin, — que vous dire? Tantôt je vois d'une façon cette question, tantôt d'une autre, et je suis dans une misérable agitation. Plaignez-moi, beaucoup, beaucoup, chère Rosalie, — jamais assez pour tout ce que je souffre. Ce qui ajoute peut-être à cet état d'anxiété, c'est que je suis très souffrante ; depuis quelque temps j'ai des maux d'estomac insupportables, je ne puis manger, et je suis redevenue plus

maigre que quand nous nous sommes connues. J'aurais besoin de respirer le bon air de vos montagnes. Je suis toujours oppressée. Chère Rosalie, voyez comme je vous parle de moi. Cela est-il pardonnable après un si long silence ?

Voyez-vous quelquefois M. de Golofkin? Je l'ai rencontré cet hiver, il est un peu hâbleur, mais amusant. J'ai vu aussi continuellement un ancien adorateur de Mme de Staël, M. Sismondi. qui a de l'esprit, mais qui est toujours un peu trop sur les bancs de l'école. Ne dites pas cela, car je serais très fâchée qu'il lui revînt une critique de ma part.

M. de Chateaubriand n'a rien imprimé, mais il a fait un magnifique ouvrage, une tragédie qui fait l'admiration des connaisseurs, et que moi j'admire aussi sans m'y connaître. Il est vrai que mon amitié pour l'auteur peut faire récuser mes jugements... Vous savez que ce pauvre Elzéar est sorti de prison. Il est à Plombières; on craint qu'il ne reste exilé. Son amie a perdu son fils, le malheur la poursuit. M. Sismondi m'a conté, le plus sérieusement du monde, d'étranges détails de sa rupture [1], avec votre cousin [2] et de la quantité de vin muscat qu'elle buvait pour se calmer. Je voudrais qu'un jour nous pussions causer à notre aise de cette personne extraordinaire que je trouve toujours au-dessus de ses ridicules. A force d'esprit, elle parvient à vaincre ce maître du monde (le ridicule), car n'allez pas croire que c'est d'un autre *maître* que je veux parler: celui-là est *inflexible*.

Ecrivez-moi à Paris, rue de Varennes, n° 24, ou à Ussé, où je resterai jusqu'au 10. Chère Rosalie, soyez généreuse. ne vous vengez pas, parlez-moi de vous. Continuez-vous vos leçons d'astronomie? Je pensais à vous cet été en regardant le beau ciel rempli d'étoiles de notre Touraine. Je regrettais de n'être pas sur le balcon de la Chaumière.

Adieu. Croyez que rien ne peut effacer de mon cœur ces deux mois d'amitié ; vous le voyez bien. C'est un trésor enfoui, mais il reste là, au fond de mon cœur, tout entier; les années n'en ont pas enlevé une parcelle. Mais le jour ne viendra-t-il pas où je pourrai le grossir, ce trésor ? Ne nous reverrons-nous jamais ?...

1. Mme de Staël.
2. Benjamin Constant.

LIVRE II

MADAME DE DURAS PROTÈGE CHATEAUBRIAND

L'année 1813 s'achevait tristement dans la défaite, et la France avait la stupeur de se voir envahie par les armées coalisées.

Le duc de Duras se tient au château d'Ussé comme en un poste d'observation. Mme de Duras est à Paris avec sa fille Clara. Elle rend compte à son mari des péripéties de la lutte en des bulletins où se trahit l'ardente patriote qu'elle est, Française avant tout, digne fille de Kersaint. Il fait bon lire ces pages fiévreuses, tracées sous le coup des événements, avec la sincérité du commerce le plus intime. Elle déteste, et n'a-t-elle pas mille fois raison de détester, en Napoléon, le despote ; ce qui ne l'empêche pas d'admirer le héros — « ma vieille admiration pour lui », dira-t-elle plus tard — et d'être de cœur avec lui parce qu'il incarne le génie de la France. Voici quelques lignes caractéristiques de cette correspondance :

« Les affaires ont été sanglantes. Le général Terrier a la cuisse emportée. M. de Bellune est aussi grièvement blessé. Comment pouvait-il en être autrement dans une affaire où l'on a attaqué quatre fois de front soixante pièces de canon à mitraille ? Ney a été repoussé les deux premières fois ; M. de Grouchy, les deux autres ; il reçoit là sa blessure. Deux soldats le déposent sur leurs fusils en travers pour l'emporter du champ de bataille : ils sont tués tous les deux au même moment. Les forces sont trop inégales... A Laon, il y a trente mille hommes de Bernadotte et cinquante mille hommes des autres corps réunis sous le commandement du prince de Suède. C'est ce Bernadotte qui s'est battu à toutes les affaires, et nous n'avons pas à présent trente mille hommes en tout à Soissons ; mais il est vrai que l'Empereur y est et qu'il se bat en héros. Il était à

Craonne, à travers la mitraille. M. de Grouchy voulut le faire retirer, et il lui a répondu : « Les jours des hommes sont comptés ». — « Je vous ai mandé avec quel plaisir nous entendions tirer le canon des Invalides ; vous aurez vu, depuis, que c'était pour un avantage remporté à Craonne le 7 ; on s'est battu le 8 et avant-hier le 9 ; un officier d'ordonnance écrivait qu'on se battait encore à Bray avec un grand acharnement ; que le combat durait depuis deux jours, et qu'il n'y avait encore ni prisonniers ni canons pris. Je n'aime point ce rapport, d'autant que l'on assure que Bernadotte commande les troupes de Laon et qu'il était en personne à ces affaires. On saura quelque chose ce matin indubitablement. On disait hier que cent coups de canon étaient commandés aux Invalides. S'ils tirent avant l'heure de la grande poste, je vous le manderai... » — « Nous menons, nous aussi, une vie d'agitation et d'inquiétude qui dévore. Je voudrais être à Ussé. Je me sens le besoin de repos ; mais je ne l'aurais pas tant que ma fille serait ici. Cela ne peut durer. » — « ... J'ai trouvé hier Mme de Beauvau qui avait la fièvre des nerfs, et c'était pourtant le jour de la victoire. Dites à ma mère que le change est à dix-neuf francs cinquante... Ah ! quand serons-nous paisibles ? quand récolterons-nous en paix notre blé et notre chanvre ? Le froid achève de me tuer ; jamais nous n'avons eu un hiver comme celui-là. Adieu, mon ami. » — « Les événements ne peuvent manquer, quand les ressorts sont si tendus. Je vous ai mandé que si la paix se faisait, je partirais sur-le-champ. J'ai besoin d'être près de vous, mon ami, pour retrouver un peu de calme ! Je suis si profondément triste ! » — « Oh ! que je suis triste ! ma pauvre Clara est charmante pour moi. Je suis très souffrante et sans forces depuis quelques jours. On tourne autour d'Amiens sans y entrer. Mme de La Tour du Pin est prête à partir à la première alerte pour la ville d'Eu. Elle emmène sa fille. Elle est bien heureuse. Adieu, mon ami. Plaignez et aimez votre pauvre femme [1]. »

« Tristesse » d'épouse, de mère, de malade, tristesse et accablement de patriote.

Eut-elle connaissance, avant le public, du sublime pamphlet que Chateaubriand, à ses risques et périls, avait préparé pendant l'incertitude de la lutte et qu'il ne devait lancer qu'après la

1. Voir *La duchesse de Duras*, par A. Bardoux.

défaite, sanctionnée par l'abdication de l'Empereur ? J'inclinerais à le croire ; et je suppose que, tout en admirant beaucoup, elle aura conseillé au cher frère d'atténuer certaines virulences de la première partie, d'accord en cela avec Fontanes et Joubert, sinon peut-être avec Clausel et Frisell. Mais l'heure était aux représailles. Et Chateaubriand trouvait dans ses deuils de famille trop de sujets de colère et de vengeance pour se laisser radoucir par les conseils de son amie. La brochure obtint un succès prodigieux. Elle contribua puissamment à créer, en faveur des Bourbons, une popularité d'imagination et de souvenirs, qui fit, de la première Restauration, du moins en ses débuts, comme une fête de famille.

Le duc de Duras, premier gentilhomme de la chambre, se prépare à recevoir Louis XVIII au château de Compiègne (25 avril). Mme de Duras écrit, le 28, qu'elle a vu le château, que la bibliothèque a été visitée par les bombes; « qu'elle a pris un volume, dont un boulet de canon a coupé la moitié, qu'elle déjeunera chez Mme Mathieu de Montmorency, gouvernante du château, avec les maréchaux Ney et Marmont ». Pendant le repas, elle dut épier et saisir au vol la première occasion de féliciter le « brave des braves », ainsi que son valeureux compagnon, pour leur admirable vaillance qui du moins avait sauvé l'honneur. Le lendemain, 29, Mme de Duras écrit que l'arrivée du Roi fut un moment inoubliable ; que Sa Majesté a été presque portée jusque dans les salons avec des cris et des transports de joie ; que les maréchaux étaient à ses portières et tenaient la voiture de tous côtés. « Le Roi nous a parlé à toutes avec une bonté extrême, ensuite aux maréchaux. Il a pris les mains de ma belle-mère et il l'a embrassée. Il est revenu plusieurs fois à elle. Il a été charmant pour moi... J'ai parlé à Mme la duchesse d'Angoulême de Mme de Sainte-Maure... Ces excellents princes jouissent tant de tous ces témoignages d'affection ! Le Roi a invité quatre femmes à dîner : Mme de Simiane, Mme de Montboissier, ma belle-mère et moi, puis tous les maréchaux. Ton père est crevé de fatigue. Enfin, chère amie, nous sommes bien heureux... Je t'embrasse, chère bien-aimée, ainsi que ma mère... Embrasse ma Félicie. Dis-lui que Léopold (le prince de Talmont) est colonel sur la demande de M. de Duras. »

Remarquons en passant que, parmi les quatre femmes invitées à dîner par le Roi, Chateaubriand comptait une parente et deux

amies. Il publie un article, l'*Arrivée à Compiègne*, où était idéalisé « à l'aide des Muses » le fils de saint Louis. Les détails en sont très précis; ils durent lui être fournis par Mme de Duras. Certains de ces détails se retrouvent dans une lettre que celle-ci écrivit à sa fille Clara.

Le mot de Louis XVIII : « Cette brochure (*Buonaparte et les Bourbons*) m'a valu plus qu'une armée de cent mille hommes », Mme de Duras l'avait recueilli, vraisemblablement, des lèvres du Roi et répété aussitôt à Chateaubriand, à moins qu'elle-même ne l'eût provoqué en louant devant Sa Majesté le fameux écrit. L'intéressé apprit aussi par la même source que le tableau de « l'arrivée à Compiègne » avait été « fort goûté » aux Tuileries et que Louis XVIII ressentait un vrai penchant pour le grand écrivain. Aussi s'attendait-il à être récompensé en proportion des services rendus. Or, dans la distribution des charges et des faveurs, on le néglige et on l'oublie. Mme de Duras n'est pas moins indignée que lui. Mme de Chateaubriand raconte : « Voyant que toutes les places se donnaient, mon mari crut devoir demander s'il ne serait point appelé à servir des maîtres auxquels il avait sacrifié fortune, honneurs et repos. M. de Blacas refusa tout ce qu'on lui demanda pour lui, et il répondit à une personne [Mme de Duras] qui lui disait : « Mais enfin, il faudra donc que M. de Chateaubriand émigre quand les émigrés reviennent; car il n'a pas les moyens de vivre noblement en France. » — « Qu'il parte »...

« Cependant Mme de D[uras] insista. Elle fut trouver M. de Talleyrand, alors ministre des Affaires étrangères. Toutes les ambassades étaient données, hors celles de Suède et de Constantinople.

« Il les mit à notre disposition, s'étonnant que mon mari fût obligé de s'adresser à lui. « Je croyais, dit-il à Mme de Duras, que, puisque M. de Chateaubriand n'avait rien, c'est qu'il n'avait rien voulu. Le premier jour, à l'arrivée des princes, on devait lui offrir tout. Le second jour, c'eût été bien tard. Le troisième, ce n'eût plus rien valu. Nous choisîmes la Suède parce que mon mari, ayant assez mal parlé des Turcs dans son *Itinéraire*, craignait, comme M. de Choiseul, la prison des Sept-Tours.

« Louis XVIII donna son approbation à cette nomination avec un vrai plaisir ; il l'accompagna des paroles les plus obligeantes : il avait un véritable penchant pour M. de Chateaubriand, étant

au fond très raisonnable. Et même, quand mon mari fut le remercier, il lui dit : « C'est une bague au doigt que je vous « donne ; mais ne partez que quand je vous le dirai : j'ai besoin « à Paris de mes bons serviteurs. »

Chateaubriand écrit dans ses *Mémoires*: « Malgré ce que j'avais fait pour la monarchie légitime et les services que Louis XVIII confessait avoir reçus de moi, j'avais été mis si fort à l'écart que je songeais à me retirer en Suisse. Peut-être eussé-je bien fait. Dans ces solitudes que Napoléon m'avait destinées comme à son ambassadeur aux montagnes, n'aurais-je pas été plus heureux qu'au château des Tuileries ? Mme de Duras parla de moi à M. de Blacas. Il répondit que j'étais bien libre d'aller où je voudrais. Mme de Duras fut si orageuse, elle avait un tel courage pour *ses* amis, qu'on [qui *on?* Talleyrand] déterra une ambassade vacante, l'ambassade de Suède. »

Ambassadeur de Suède, Chateaubriand n'est qu'à demi satisfait ; c'est une manière d'exil : « Novembre. Me voilà encore dans ma Vallée ! Pourquoi l'ai-je quittée ? J'ai cru que je mourrais de tristesse en regardant les coteaux et les cimes des arbres déjà à demi dépouillés... Aujourd'hui, ambassadeur de Suède ! La belle fin ! Quitter tout, travail, songes, et le reste ! Pauvre vallée ! Quand reviendrai-je ? Peut-être jamais... J'aurais dû mourir le jour de l'*entrée du roi à Paris*. » Grâce aux encouragements et aux promesses de Mme de Duras, on le vit faire contre fortune bon cœur, et cette attitude de patience, chez un homme fier et cassant, est curieuse à observer ; elle fait exception dans sa vie. La chère sœur le dirige et l'inspire. En octobre, il avait publié un article que Talleyrand, tour à tour écho et oracle de la cour, déclarait « admirable ». Et voici comment l'auteur parlait de son succès. Mme de Duras, qui se repose à Dieppe, est, comme toujours, la confidente de ses ambitions :

« Voyez ma destinée : Je crois que si vous et M. de Duras eussiez été ici, j'étais pair de France. J'ai fait un article dans le *Journal des Débats* du 4 octobre, sans signature. Il a eu un tel succès, et le Roi en a été si content, que le Chancelier et le ministère m'en ont fait remercier. Le premier m'a fait dire que le Roi désirait me charger d'autre chose. Revenez donc travailler à me faire rester. »

Puis ce fut le succès, plus grand encore, des *Réflexions poli-*

tiques (27 novembre). Louis XVIII avait daigné prendre part à l'ouvrage ; il l'avait lu avant et pendant l'impression ; il disait à Jaucourt, qui le répétait à Talleyrand : « J'y suis pour quelque chose ; j'ai corrigé les épreuves. »

Fier de ce qu'il avait mis dans ce travail et le regardant un peu comme sien, le Roi demandait, le 1er décembre, au vice-président et aux quatre secrétaires, « s'ils avaient lu les *Réflexions politiques* de M. de Chateaubriand. » « Sa Majesté, après avoir fait l'éloge de cet ouvrage, leur a dit que les principes qui y étaient contenus devaient être ceux de tous les Français ». Enfin, à propos des réflexions nouvelles que Chateaubriand confia aux *Débats* sur les funérailles de Mlle de Raucourt, comédienne, le même correspondant écrit à Talleyrand (18 février 1815) que « l'article est fait de main de maître, et sous l'œil du maître ».

Qui parlait au Roi des futurs écrits de Chateaubriand ? Qui révélait à celui-ci le désir de Sa Majesté que les épreuves lui fussent communiquées ? Qui lui remettait les épreuves, corrigées et annotées par le Maître avec ses observations et ses félicitations ? Selon toutes les vraisemblances, c'étaient tour à tour M. et Mme de Duras.

A tous ces détails, parfaitement authentiques, on voit que la déplaisance, soi-disant instinctive, de Louis XVIII pour Chateaubriand, au point de vue politique et littéraire, n'est qu'une légende, et qu'il la faut pousser aux oubliettes. On voit aussi quelle rapide ascension dans la faveur royale avait faite celui qui n'avait d'abord obtenu que par grâce une ambassade de dernier ordre.

Grâce à son talent prestigieux et à sa modération politique, et, d'autre part, grâce à la protection passionnément dévouée de la duchesse de Duras, il était arrivé aux plus prochaines avenues du pouvoir. On parlait pour lui tantôt de la grande Chancellerie de la Légion d'honneur : ainsi Jaucourt à Talleyrand (décembre 1814) ; tantôt de la Secrétairerie d'Etat, d'après Vitrolles, qui détenait alors ce poste ; tantôt d'un ministère, selon M. de Barante, qui note ceci dans ses *Souvenirs :* « M. de Blacas se crut un jour assuré de faire signer sa nomination (de Chateaubriand) au Roi en remplacement de M. de Montesquiou. J'en vis Mme de Duras et même Mme de Staël bien contentes. » Surtout d'après Jaucourt, « le Roi était dans l'idée de faire écrire souvent M. de Chateaubriand, et dans ce cas », ajou-

tait le même à Talleyrand, « je vous invite à me parler de ce que vous proposeriez pour lui ; car, très certainement, il ne partira pas ; les matadors de l'émigration le dénigrent, et je crois que ce serait le cas de le brouiller avec ces gens-là, en satisfaisant son ambition qui est très grande. Chateaubriand a confiance dans le succès de sa demande de ne pas aller en Suède et d'être employé ici, chose qui pourrait entrer fort dans vos vues. »

Talleyrand était travaillé dans le même sens par une de ses grandes amies, la duchesse de Duras.

Voilà où en était Chateaubriand lorsque Napoléon s'avisa de débarquer au golfe Juan. Ney se déclare pour l'Empereur, et la défection du brave des braves entraîne de proche en proche celle de l'armée. Les aigles impériales s'élancent à tire d'aile vers les Tuileries et y accrochent leurs serres puissantes en jetant des cris de victoire. Dans cet écroulement de l'édifice monarchique, formidable désarroi, Mme de Duras n'oublie pas le cher frère. Redoutant la vengeance que Napoléon ne manquerait pas d'exercer contre l'auteur de *Buonaparte et les Bourbons*, elle demande à Vitrolles qu'au nom du Roi une mission pour Vienne lui soit donnée sur-le-champ ; et comme Vitrolles ne peut s'engager par une promesse, elle insiste « et plaide cette cause de tout son cœur », avec toute « l'éloquence du sentiment », tant et si bien qu'elle « finit par se trouver mal à plat » [1]. Une mission pour Vienne eût rapproché son ami de M. de Talleyrand, l'habile négociateur, arbitre supposé de la situation nouvelle. Mme de Duras fut plus heureuse d'un autre côté. Le chancelier envoya, par Clausel de Coussergues, à Chateaubriand, douze mille francs à reprendre sur ses appointements de ministre de Suède : cette somme lui permit de passer la frontière ; c'était le viatique d'un nouvel exil.

Le Roi, conduit par M. de Blacas et M. de Duras, va s'établir à Gand. M. et Mme de Chateaubriand se réfugient à Tournay et bientôt à Bruxelles, où se trouve le comte d'Artois.

Monsieur conjure Louis XVIII d'appeler près de lui, à Gand, l'évêque de Nancy (M. de la Fare), Chateaubriand et Anglès, et d'écouter avec attention tout ce qu'ils lui diront sur la nécessité d'agir en Roi et de former un ministère par intérim.

[1] *Mémoires et relations politiques* du baron de Vitrolles, t. I.

Les conseils du comte d'Artois venaient à l'appui de ce que M. de Duras, inspiré par la duchesse, ne cessait d'insinuer à Sa Majesté. Si peu favorable au publiciste libéral que fût M. de Blacas, il reçut et exécuta l'ordre de l'appeler auprès du Roi.

Bientôt, après échange de politesses et d'ailleurs entraîné par l'opinion, le correspondant et coreligionnaire politique de Joseph de Maistre en vint à louer les « vues saines » de Chateaubriand. De son côté, Chateaubriand se fit le champion de l'ami du Roi, du « courtisan du malheur » (avant et après les Restaurations), en ce moment très impopulaire, et, plus que jamais, jalousé : assaut de bons procédés qui ne devait pas se soutenir[1].

Il y avait, entre ces deux hommes, incompatibilité d'humeur, antipathie de caractère, opposition de principes.

Chateaubriand est appelé au Conseil : on voit par suite de quelles circonstances et de quelles suggestions. Il est chargé de présenter à Sa Majesté des rapports sur l'Intérieur, aux lieu et place de l'abbé de Montesquiou, ministre de l'Intérieur. De concert avec les frères Bertin, il publie le *Moniteur royaliste*, où d'ailleurs sa collaboration semble s'être bornée à trois articles ou rapports. Malgré les services qu'il peut rendre au témoignage de plusieurs, il n'est toujours que ministre de Suède. C'est qu'au fond, M. de Blacas n'adopte ni sa personne ni ses idées : et, quelle que soit l'impopularité croissante du favori, Louis XVIII met à l'écouter et à le défendre « la susceptibilité qu'il eût mise à défendre sa prérogative ». Auprès, au loin, de tous côtés à la fois, on manifeste contre M. de Blacas, et « le salon de Mme de Duras, à Gand, est signalé comme lui étant particulièrement hostile », parce que lui-même est hostile à Chateaubriand. Triste, découragé, et comptant peu sur une seconde Restauration, celui-ci écrit à Frisell une lettre qui dénonce une fois de plus en faveur du « cher frère » la sollicitude effective et ardente de Mme de Duras. « Gand, juin 1815. Je voulais tous les jours vous écrire, mon cher ami, mais je n'ai pas eu un moment à moi. Ma femme a été *très malade* et l'est encore assez pour m'inquiéter. Puis j'ai eu beaucoup de travail et d'ennuis de toute espèce ; il n'y a que mon amour pour la France et pour le

1. Voir, sur cette période, la belle étude de M. de Loménie : *Trois années de la vie de Chateaubriand* (1814-1816). Il est fort à souhaiter que M. de Loménie donne une suite à un travail si bien informé et documenté, et tout ensemble, si bien écrit et si vivant.

Roi qui ait pu m'engager à les servir en ce moment. Mais il faut que cela finisse ; car je suis un peu las. Au reste, quant à la position politique, vous savez que je suis dans le conseil du Roi, mais jusqu'ici sans titre et sans position déterminée ; j'ai seulement ordre de parler au Roi de l'Intérieur. Cela veut-il dire que si nous retrouvons jamais un Intérieur, on me chargera de ce ministère ? Je n'en sais rien, et je ne le crois pas. On attend M. de Talleyrand cette semaine ; c'est lui qui doit tout régler ; ce qu'il y a de certain, c'est que je suivrai son sort. Je suis bien noir, mon cher ami, et si vous étiez ici, vous en verriez la cause ; si nous ne prenons pas garde, nous périssons sans retour. L'Autriche m'a offert une retraite et une existence honorable ; cela sera ma dernière ressource en cas d'événement : j'irai mourir à Rome. »

Pourquoi Chateaubriand se tourne-t-il ainsi du côté de Talleyrand, et non pas à demi ? Pourquoi veut-il marcher avec « le boîteux » et *suivre son sort* ?

Et cette existence honorable que lui offre l'Autriche, dernière ressource en cas d'événement, l'initiative n'en vient-elle pas de celui auquel il veut lier son sort ? Les réponses et les raisons tirées de la seule politique seraient insuffisantes. Il y a bien celle-ci, que Talleyrand ne se privait pas de faire un brin de cour au puissant publiciste en lui déclarant par écrit « qu'il le comptait parmi les hommes forts et indépendants qui devaient entourer le Roi dans l'exil ».

Mais la raison qui englobe toutes les autres, c'est que Mme de Duras, comme au début des Cent-Jours, orientait son ami vers Talleyrand, et que, d'autre part, elle communiquait à celui-ci tout ce qui pouvait le prévenir en faveur de Chateaubriand.

L'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* s'est grandement honoré en n'essayant pas de contester ou d'amoindrir, et plutôt en constatant et en confessant à haute voix l'influence qu'eut la chère sœur sur sa carrière politique, l'appui très efficace qu'elle ne cessa de lui prêter avant, pendant et après les Cent-Jours. Reconnaissant et attendri au souvenir de cette amitié sans seconde, il lui rend hommage en des termes où se détachent, fortement burinés par cette plume si précise et si fière, les mots de *patronage* et de *protection* : « Mme la duchesse de Duras était venue rejoindre M. le duc de Duras parmi les bannis. Je ne veux plus dire du mal du malheur puisque j'ai passé trois mois

auprès de cette femme excellente, causant de tout ce que des esprits et des cœurs droits peuvent trouver dans une conformité de goûts, d'idées, de principes et de sentiments. Mme de Duras était ambitieuse pour moi : elle seule a connu d'abord ce que je pouvais valoir en politique; elle s'est toujours désolée de l'envie et de l'aveuglement qui m'écartaient des conseils du Roi ; mais elle se désolait encore bien davantage des obstacles que mon caractère apportait à ma fortune : elle me grondait, elle me voulait corriger de mon insouciance, de ma franchise, de mes naïvetés, et me faire prendre des habitudes de courtisanerie qu'elle-même ne pouvait souffrir. Rien ne porte plus à l'attachement et à la reconnaissance que de se sentir sous le patronage d'une amitié supérieure qui, en vertu de son ascendant sur la société, fait passer vos défauts pour des qualités, vos imperfections pour un charme. Un homme vous protège par ce qu'il vaut, une femme par ce que vous valez : voilà pourquoi, de ces deux empires, l'un est si odieux, l'autre si doux. » — « La charmante Clara [Mme la duchesse de Rauzan], était à Gand avec sa mère. Nous faisions à nous deux de mauvais couplets sur l'air de la *Tyrolienne*. J'ai tenu sur mes genoux bien de belles petites filles qui sont aujourd'hui de jeunes grand'mères. »

« Louis XVIII sortait chaque après-dînée dans un carrosse à six chevaux avec son premier gentilhomme de la chambre et ses gardes. » Pendant ces promenades, le duc de Duras, stylé par la duchesse, faisait naître ou saisissait l'occasion de glisser quelques mots favorables à Chateaubriand. Nous allons lire tout à l'heure un passage des *Mémoires d'outre-tombe* qui contient ce mot fort suggestif : « J'avais des amis auprès du Roi ».

Un jour, Mme de Duras écrit au « cher frère » que la santé de Mme de Kersaint, sa mère, l'inquiète beaucoup ; elle serait heureuse qu'il voulût bien l'accompagner à Bruxelles auprès de la malade ; il ne voudra pas la laisser seule dans ces cruels moments d'angoisse et peut-être de deuil. Il lui répond une bonne lettre d'amitié, et je ne vois pas pourquoi, en citant ce billet, M. Bardoux l'a qualifié de « moitié-aigre ». Assez d'autres billets passeront sous nos yeux, aigres à pleine et débordante mesure, pour que nous laissions aux lignes qui suivent leur caractère de valable excuse et d'affectueuse sincérité.

« Au nom du ciel, ne soyez pas comme cela ! Venez voir Mme de Chateaubriand [très malade], et vous verrez si je suis

maître de mon temps. Mon grand travail sur l'Intérieur me prend le reste. Il est important puisqu'il doit prouver pour la première fois ma capacité en administration. Restez, je vous en supplie; nous irons ensemble à Bruxelles. Si je pouvais aller avec vous, j'irais, mais je ne peux sortir, étant obligé d'écrire toute la nuit. Vous verrez mon travail. Ne grondez pas! ne partez pas! Encore quelques instants, et tout ira mieux. »

La *mère* [1] de Mme de Duras meurt. Chateaubriand se hâte d'écrire à son amie en pleurs : « Ah! mon Dieu! que dites-vous? Qu'est-ce que la vie? Pauvre femme! Ah! mon Dieu! »

Mme de Chateaubriand note dans ses souvenirs : « En fait de femmes de la société, il n'y avait de Françaises, à Gand, que Mme la duchesse de Duras, la duchesse de Lévis, la duchesse de Bellune, la marquise de la Tour du Pin et moi. »

Chateaubriand avait-il eu vent des conseils énergiques que Mme de la Tour du Pin donna jadis à son sujet? On aurait le droit de le supposer au soin avec lequel, reproduisant dans ses *Mémoires* les notes de sa femme, il accueille et enguirlande le nom de la duchesse de Duras, le nom aussi de cette autre amie très chère, la duchesse de Lévis; puis il accorde également une mention à la duchesse de Bellune sans la nommer, — fi donc! — et, arrivé au nom de la marquise de la Tour du Pin, la plus intime amie de la « chère sœur », il l'écarte, ce nom, qu'avait mis sous ses yeux le fidèle souvenir de Mme de Chateaubriand, il le repousse et l'omet dans son récit des Cent-Jours, copié à peu près sur celui de sa femme. Ce n'était pas une nature oublieuse ni clémente, que Chateaubriand : « Je ne suis pas vindicatif, mais je suis rancunier ».

A la fin des Cent-Jours, la Maison du Roi lui est en quelque sorte offerte par Sa Majesté en remplacement de M. de Blacas. Au lieu d'accepter avec empressement et de suivre Louis XVIII qui l'y encourage, par une de ces « naïvetés » dont il vient de s'accuser il conseille de réserver ce haut emploi à M. de Talleyrand ; et le voilà qui s'attarde à Mons en des négociations ayant pour but de préparer le ministère du prince de Bénévent. Le duc de Duras, prié par Chateaubriand de travailler à renouer les rapports du prince avec le Roi, lui en avait mar-

1. Et non la nièce, comme portent toutes les éditions des *Mémoires d'outre-tombe*, sans excepter la dernière. Que de fautes, même dans l'excellente édition de M. Biré!

qué son étonnement : « Quoi ! vous restez après ce que vous a dit le Roi? » — « Je dis à M. de Talleyrand que, bien que je différasse de son opinion, je ne lui en restais pas moins attaché comme un ambassadeur à son ministre ; qu'au surplus *j'avais des amis auprès du Roi*, et que j'espérais apprendre bientôt quelque chose de bon. M. de Talleyrand était une vraie tendresse ; il se penchait sur mon épaule. Certainement il me croyait dans ce moment un très grand homme. Je ne tardai pas à recevoir un billet de *M. de Duras ;* il m'écrivait de Cambrai que l'affaire était arrangée et que M. de Talleyrand allait recevoir l'ordre de se mettre en route. »

La seconde Restauration est faite. Pasquier, ministre de la Justice, propose, pour le ministère de l'Intérieur, Chateaubriand qui en avait rempli les fonctions à Gand, et qui, depuis le 9 juillet, était ministre d'Etat. « Je crois aujourd'hui encore, dit Pasquier dans ses *Mémoires*, que le choix eût été d'une sage politique, mais il ne me parut en aucune façon plaire à M. de Talleyrand. » — « Bien que la duchesse de Duras restât auprès de lui le défenseur infatigable de Chateaubriand, le refroidissement que la duchesse voulait faire disparaître persistait, et la proposition n'eut pas de suite. » A quelle occasion ce refroidissement, de date toute récente ? Quelque chose avait-il transpiré de la conversation dans laquelle Chateaubriand, à propos de Fouché, ministre, avait dit à Louis XVIII : « Sire, je crois que la monarchie est finie? » Nommé président du collège électoral du Loiret (août 1815), Chateaubriand écrit très souvent à la chère sœur. Il la prie de négocier, avec M. de Blacas, l'audience d'une députation que le collège d'arrondissement d'Orléans envoie au Roi : « Vous leur ferez une joie extrême et vous donnerez une idée immense de mon crédit. » (16 août.) Le 21 du même mois, il lui demande ce qu'elle pense de son discours au collège électoral, et il lui fait remarquer « *qu'il a changé ce qu'elle voulait* ». Il termine sa lettre en disant que le titre de pair est devenu vraiment beau et désirable : « la pairie étant héréditaire, il semble que je pourrais adopter un neveu ». Ce qui ne veut pas dire, comme le prétend M. Bardoux, qu'il ambitionne le titre de pair. C'est mal interpréter un texte qui n'a nul besoin d'être expliqué ; et c'est aussi commettre une erreur de date. Le sens est qu'il remercie Mme de Duras

de lui avoir obtenu, par l'entremise de M. de Talleyrand, « un titre devenu vraiment beau et désirable ». Sa nomination porte la date du 17 août.

Avant de quitter Orléans, il presse son amie d'agir encore sur Talleyrand : « Les réparations du *boiteux* ne doivent pas séduire la chère sœur ; il faut qu'elle tienne toujours ferme et qu'elle demande une place qui ajoute à sa fortune », parce que le titre d'ambassadeur en Suède ne compte plus, et que ses appointements de ministre d'État risquent d'être diminués. Le mot « *réparations* » ne ferait-il pas allusion au ministère de l'Intérieur que le « boiteux » lui avait refusé ? Un peu plus tard, comme le bruit court que M. de Blacas pourrait bien quitter Rome, Chateaubriand confie à Mme de Duras que son désir serait d'aller vivre et mourir en Italie (23 juin). — « Italie ! Italie ! rêve de ses jours », combien de fois en sera-t-il question dans la suite de sa correspondance ? L'aventure des Cent-Jours, causée par tant de défections scandaleuses, avait fait de Chateaubriand un justicier et un ultra. Sur ce sujet, qui a déjà causé sa rupture avec l'ami Fontanes, le voici qui essaie de régenter Mme de Duras. Il lui recommande d'être plus modérée en « libéralité » (libéralisme). A ses recommandations, comme à ses dithyrambes en l'honneur de la Chambre introuvable et du « royalisme » ou ultracisme « qui gagne », elle répond, avec une parfaite indépendance de pensée et avec un sens politique remarquable, « qu'elle serait désolée qu'il fût le chef de ce parti extrême ». « Il faudrait un grand talent pour mettre d'accord trente personnes, et alors elles auraient le pouvoir de faire du mal et non celui de faire du bien. »

On la verra se dévouer jusqu'à la fin avec enthousiasme et passion ; mais aliéner sa liberté de pensée, abjurer le libéralisme de son père, manquer à la piété de ses souvenirs, parler à l'encontre de ses convictions, se plier à des tendances qu'elle juge fausses et dangereuses, cela, personne, jamais, et non pas même Chateaubriand, ne l'obtiendra de la noble et fière bretonne, qui se vante d'être la fille de Kersaint. — Elle déplore tant de procès, elle blâme tant de rigueurs, elle les proclame impolitiques autant qu'impopulaires. Au milieu d'une cour et d'une société qui évoluent, à la suite du Prince, vers l'ultracisme, elle tient ferme pour la modération et la « libéralité ». Elle n'en démordra jamais. Entre le cher frère et la chère sœur,

il y a donc opposition de tendances ; et ce n'est pas elle qui changera. Il convient de l'en féliciter.

Chateaubriand est en mauvais termes avec le ministère ; il trouve que tout va mal, et de mal en pis, ce qui est vrai, mais par la faute aussi de l'exaltée et trop peu politique majorité dont il s'est constitué tout à la fois l'éducateur et le panégyriste.

Il écrit à Mme de Duras, en ce moment aux eaux de Bourbonne, et qui, malade ou bien portante, de près ou de loin, veut être instruite de ses projets, de ses espoirs et de ses travaux : (23 juin 1816). « Je vais continuer mon travail. Je ne le ferai paraître que dans six semaines ou un mois ; ainsi nous aurons le temps d'en causer. » Ce travail, c'est la *Monarchie selon la Charte*. En le composant, plusieurs mois avant la crise, mais surtout en le publiant au lendemain de la dissolution, Chateaubriand avait l'impression qu'il se perdait et se brisait dans le goufre, « nouveau Décius » : il en faisait confidence à la chère sœur.

Et, à ce propos, remarquons que si Chateaubriand fut très personnel en politique comme en toute chose, et très ambitieux, au moins l'était-il en sachant tout sacrifier à ce qu'il croyait l'intérêt et la gloire de son pays. En cela aussi, il était très original, et se différenciait de la foule des ambitieux. Il visait non le profit, non le lucre, mais la seule gloire, et sa gloire, il la mettait à procurer celle de la France. « Illustre et belle patrie, je n'aurais désiré un peu de gloire que pour augmenter la tienne. »

Une lettre du chancelier de France, Dambray, — qui semblerait écrite sous la dictée de Louis XVIII, tant il y est question des sentiments et impressions, passés et présents, de Sa Majesté — confirme pour ainsi dire officiellement et résume le mieux du monde les témoignages ci-dessus de la faveur croissante que le Roi accordait à Chateaubriand :

Monsieur le Vicomte... Je regrette que vous ayez encore ajouté des torts de forme au tort réel d'une publication que vous saviez être si désagréable à Sa Majesté. Je ne connais au reste votre ouvrage que par le mécontentement que le Roi en a publiquement exprimé. Mais je suis désolé de voir l'impression qu'il a faite sur un Prince qui daignait en toute occasion montrer autant de bienveillance pour votre personne que d'estime pour vos talents...

La composition et la publication de la *Monarchie selon la Charte* ne s'expliquent donc aucunement par un mesquin dépit d'être méconnu ou négligé, mais par l'impulsion d'une conviction profonde.

Louis XVIII se crut personnellement visé au *Post-scriptum* de la *Monarchie*. Richelieu et Decazes, directement atteints, n'essayèrent pas de modérer le mécontentement du Roi : bien au contraire : « leur colère fit explosion ». Une ordonnance, contresignée Richelieu, le raya de la liste des ministres d'État, et la pension attachée à cette place lui fut retirée. Pour l'auteur de la *Monarchie*, c'était la ruine ; et aussi bien, semblait-il, la ruine politique que matérielle.

Mme de Chateaubriand en tomba ou retomba malade pour de longs mois, et ce fut une cruelle aggravation à l'épreuve du grand écrivain. On ne se douterait pas de la profondeur de sa ruine, à lire le triomphant billet qu'il adresse à Mme de Duras, et qui suppose entre eux l'échange des prévisions : elle, se refusant à croire qu'on pût aller jusque-là, lui, affirmant que telle serait la vengeance du noble duc et de son compère Decazes :

Dimanche.

« Eh bien ! je vous l'avais bien dit. Je ne suis plus ministre d'État. Vive le Roi quand même ! Revenez demain. Je suis gai, content comme après une bonne action. D'ailleurs, tout est fini : et l'ouvrage paraît plaire à tout ce qui ne conspire pas[1]. »

Si enthousiaste que fût l'amie, du talent déployé dans la nouvelle brochure, je doute qu'elle en ait approuvé la publication au lendemain de l'ordonnance qui renvoyait la Chambre introuvable ; je doute qu'elle ait adhéré pleinement à la seconde partie où « ses amis les ministériels » étaient violemment attaqués, et moins encore au *post-scriptum* où le Roi était allégué ; je doute qu'elle ait fait allusion, comme on l'a prétendu, à la *Monarchie selon la Charte* dans le billet suivant : « J'ai lu Briand, quel grand, beau et noble talent ! Mais on n'ose en parler au déjeuner du Roi. Que les hommes sont plats et haïs-

1. Archives de famille.

sables! » Peut-être visait-elle le discours à propos duquel, quelques mois plus tard, Chateaubriand lui écrivait : « 1817. Le Roi même a loué. » Du moins ce billet prouve-t-il la générosité passionnée avec laquelle Mme de Duras se portait au secours de son ami disgracié. Elle prend sa défense si vivement, elle élève si haut ses protestations indignées, et ses protestations éveillent de tels échos aux Tuileries mêmes où elle a son appartement et où elle reçoit, que le duc de Richelieu la fait prier, par un ami commun, le marquis de Vérac, de modérer l'opposition qu'elle mène contre le ministère dont il est le chef ; et lui-même croit nécessaire d'adresser à Mme de Duras une lettre très pressante, qui prouve la fière attitude de l'amie de Chateaubriand et l'influence de son salon.

Chateaubriand, dans ses *Mémoires*, passe rapidement sur les années qui suivirent la crise, de septembre 1816 jusqu'à sa nomination d'ambassadeur à Berlin, décembre 1820. Il n'y relate que les faits saillants, et encore n'en touche-t-il que les sommets : destitution, vente forcée de ses livres et de la Vallée-aux-Loups, fondation du *Conservateur*, combats et disparition de ce journal à la victoire des « royalistes ».

Sa correspondance avec la duchesse de Duras, pendant cette période douloureuse, révèle, au jour le jour, ses impressions, ses sentiments et sa confiance en elle ; il lui avoue sa misère, lui fait part de ses tristes prévisions, l'appelle au secours, réclame sa présence, lui déclare qu'il a besoin d'elle, que, sans elle, il ne peut rien, qu'en elle est son unique espoir. Tout y passe, tout ce qui le préoccupe, le trouble et le désespère : perplexités, fluctuations, épreuves de la maladie ajoutées à celles de la pauvreté, espoirs renaissants suivis de plus cruelles déceptions, dettes qui s'aggravent, colères et invectives furieuses, négociations avec le ministère qui l'a frappé, pourparlers suspendus par un juste et délicat souci de l'honneur, enfin audience du Roi et nomination à Berlin.

Les réflexions que lui inspire le va-et-vient de cette situation à brusques revirements, il les note, à mesure qu'elles se présentent, avec la simplicité, la sincérité et le charme de la confidence, avec aussi la sécurité d'un frère qui parle à une sœur. C'est si bien le fond de sa pensée qu'il ne veut pas qu'il en reste trace : « Déchirez », recommande-t-il à sa correspondante ; ce que celle-ci se garde bien de faire. Elle y tenait, à ces lettres ;

elle y était attachée par les fibres les plus intimes de son cœur, comme à celui qui les avait écrites. Elle les conservait avec un soin jaloux, même les moindres billets, ceux qui n'avaient qu'un ou deux mots, une ou deux lignes : « Je vais » ; « Eh bien ! à deux heures » ; « Je vous remercie. A midi » ; « Je vais aller vous voir, nous causerons » ; « Oui, oui, mais cela me coûte beaucoup » ; « Vous me verrez ce matin ; mais je souffre toujours beaucoup » ; « C'est fait ; ainsi n'en parlons plus » ; « Il ne sera pas question du personnel » ; « J'irai vous voir un peu plus tard ; l'affaire est accrochée » ; « Je n'oublierai rien ; je vous verrai à une heure » ; « Je ne pourrai vous voir qu'à quatre heures ; je suis plongé dans mon grand travail » ; « J'irai vous voir à midi et je vous verrai encore ce soir ». Ces lignes ou ces mots, pour nous sans précisions comme sans dates, elle les actualisait et les particularisait. Billets et lettres n'étaient-ils pas les gages d'une amitié qui remplissait sa vie et la faisaient plus vivante ? Ne formaient-ils pas, peu à peu, le trésor de ses plus chers souvenirs ? Joies ou tristesses, et plus souvent tristesses que joies, elle les revivrait en revoyant et en écoutant ces véridiques témoins.

Ils lui rediraient sa part dans la carrière de l'ami, les diverses étapes parcourues, au prix de quelles difficultés ! et qu'il l'avait mise de moitié dans ses projets, dans ses ambitions, dans ses efforts, dans ses revers et disgrâces, dans ses succès, et que rien n'était plus vrai que ce mot de confiance et d'appel, tombé un jour de sa plume, et dont elle se faisait une gloire, ou, mieux qu'une gloire, un bonheur. » « Je ne puis rien sans vous », rien sans vos conseils, sans vos avis, sans vos négociations, sans votre influence, sans votre « protection ». Elle était ministérielle par conviction. Il était ultra ou « royaliste » par impulsion de caractère et par esprit de vengeance. Le servir et l'élever au pouvoir offrait donc une double difficulté : la pire venait de son humeur mobile, de ses impatiences, de ses envies furieuses de tout planter là et de s'expatrier : « J'en ai de cent pieds par-dessus la tête. »

Les lettres du « cher frère » formeraient comme un double roman vécu, seraient comme une restitution de leurs deux vies, étroitement associées et dépendantes l'une de l'autre. Voilà pourquoi elle y attachait si grand prix.

C'est au cours de cette période agitée que se place l'affreux

malheur survenu à la cousine de Mme de Duras, l'aimable et séduisante Nathalie, duchesse de Noailles-Mouchy, « la Mouche », comme on l'avait surnommée dans l'intimité. Au temps de sa grande passion pour Nathalie, Chateaubriand écrivait à Mme de Duras : « Sûre ainsi de moi, Mme de Mouchy ne me défend ni de vous voir, ni de vous écrire, ni même d'aller à Ussé. Si elle me le commandait, sans doute elle serait aussitôt obéie, comme je vous l'ai dit cent fois. » Mme de Duras avait accepté cette situation : « à Nathalie l'amour, à moi l'amitié ».

Mme de Duras annonce à Chateaubriand que sa « mieux aimée » vient de perdre la raison. Nul document ne saurait l'emporter en intérêt, au point de vue psychologique, sur la réponse qu'il fit à cette nouvelle. Quelle impression ? Et comment traduite ? Douleur qui se console et s'admire dans la beauté de sa plainte ? Ou bien pensée vite détournée ? Cœur sec et froid ? Ou crise de larmes et cris de désespoir ? Nous en étions réduits jusqu'ici à imaginer, chacun selon l'idée qu'il se forgeait de Chateaubriand, les mieux avisés d'après un morceau écrit tardivement en 1833. — Ce morceau, destiné aux *Mémoires*, en avait été arraché on ne sait quand, ni par quelle main, peut-être par l'auteur, plus vraisemblablement, après sa mort, à la prière des Noailles; cité d'abord par Sainte-Beuve, comme faisant partie des *Mémoires d'outre-tombe*, il fut retrouvé, il y a quelques années, dans le manuscrit paraphé par Chateaubriand et destiné par lui à l'impression : donc parfaitement authentique. Il y disait, après le récit du fameux rendez-vous de l'Alhambra : « Ma raison, que je conserve, me rappelle ces jours de séduction, d'enchantement et de délire. » « Ma raison que je conserve » fait penser, par un savant effet de contraste, et sans que l'auteur eût la peine de le dire, à la raison perdue de « l'Enchanteresse ».

Cela d'abord. Mais il y a autre chose dans cette phrase étrange : il y a le souvenir et l'angoisse d'une terreur personnelle.

Le coup fut tel, en apprenant la folie de Nathalie, et tel l'ébranlement cérébral, que lui-même, au premier moment — « comme s'il portait le germe de la folie », dira-t-il ailleurs, — se crut la cause de cet effroyable malheur, la cause par contagion, et la future victime de pareille « fatalité ». Lucile, la sœur chérie, morte folle, lui apparut soudain, ombre adorable, et sous

l'empire de cette vision, obsédé, affolé, il répond à Mme de Duras : « Tout ce que j'ai aimé, connu, fréquenté, est devenu fou. Moi-même je finirai par là. » En 1833, l'impression se réveille ou subsiste. Et c'est pourquoi il note : « ma raison que je conserve » : comme s'il disait : « Ma raison, vouée au naufrage, n'a pas encore sombré ».

Il ajoute dans sa réponse : « Pour tout le bonheur qu'elle (Mme de Mouchy) m'a donné, je ne puis rien pour elle ! »

Vivant souvenir ! Gémissement de ne pouvoir rendre bonheur pour bonheur, et, en face de pareille infortune, désolation de se voir condamné à l'impuissance !

Belle parole douloureuse, si simple, si vraie, débordante de sentiment, et, je pense, accompagnée de larmes !

Comme il l'avait écrit à Mme de Duras, en novembre 1814, et certes, beaucoup plus vivement qu'alors, il se mit à revivre « les longs jours qui s'écoulaient dans l'espoir d'aller voir un instant Nathalie, seule aussi, dans sa belle vallée. Combien de fois son imagination avait franchi les bois pour voyager toujours sur le même chemin ! Il se voyait, partant, revenant, allant s'enfermer dans la tour [de la Vallée-aux-Loups], pour rêver à elle et aux *Martyrs* [à Velléda], persécuté par le tyran, glorieux de sa haine, rêvant de grands ouvrages au milieu des menaces, amoureux et inspiré, malheureux et content ».

« Je ne puis penser à autre chose », écrira-t-il dans une lettre postérieure. Et ce n'était pas un vain mot. Sa vie, tourmentée à plaisir, sera distraite sans doute par d'autres soucis et d'autres passions; mais rien, jamais, n'effacera de son cœur la chère et triste image. Il l'évoquera souvent, et partout, à Rome, dans les Pyrénées, en Autriche, à Fontainebleau, à Paris, dans le mystère de ses songeries, comme dans le texte de tous ses ouvrages, comme dans le secret de sa correspondance : *les Abencérages*, *les Martyrs*, *Analyse raisonnée de l'histoire de France*, *Congrès de Vérone*, « Confession délirante », *Mémoires d'outre-tombe*, *Vie de Rancé*, Poésies. Partout en effet, j'ai retrouvé, sous sa plume, l'hommage voilé et attendri à la « Muse de Méréville », « à la docte fée », à Nathalie de Laborde de Méréville, duchesse de Mouchy. Il se souvint à jamais de la « pauvre Mouche. » Les *Mémoires d'outre-tombe*, avec leurs puissants raccourcis, ou leurs pages éloquentes, n'effaceront pas ces quelques lignes de la correspondance familière, *instantanés*

d'une âme mobile à l'excès, mais fidèle ; et plutôt en seraient-ils enrichis et comme illustrés.

Mme de Duras n'abandonne pas Chateaubriand dans la ruine où il est plongé, pas plus qu'elle ne l'avait délaissé dans la disgrâce. Elle lui prête de l'argent — à fonds perdus, — travaille de son mieux à lui faire rendre le titre et le traitement de ministre d'État, garde l'espoir de le pousser à une ambassade, et, par cette porte, de le promouvoir au ministère.

On objecte que le Roi reste inflexible. Est-ce bien vrai ? Le duc de Richelieu, tout en ayant l'air de prêter l'oreille, garde au fond du cœur une hostilité que sa sœur, la marquise de Montcalm, amie de René, ne réussit pas à vaincre. Chateaubriand se recueille en vaincu qui n'accepte pas la défaite. Il rumine des plans d'attaque et des pensées de vengeance. En juillet 1817, il annonce qu'au milieu de tous ses malheurs, « il écrit » ; « puisque l'on me fait du mal, j'en ferai à mon tour à ceux qui m'en ont fait », menace qui visait le ministère, Decazes surtout, et qui ne devait pas être vaine.

Les lettres de Mme de Duras à Chateaubriand nous manquent, et c'est grand dommage, en vérité. Non seulement elles n'auraient pas souffert au rapprochement; mais la comparaison des unes et des autres aurait fait éclater la supériorité de l'âme qui se dévoue, oublieuse de soi, sur l'âme qui rapporte tout à soi, fût-elle âme de génie.

A défaut de ces lettres, et en guise de compensation, on lira quelques extraits de la correspondance de Mme de Duras avec Mme Swetchine, pendant la même période critique de 1817-1818. Des souffrances et des tristesses s'y devinent qui n'entravent ni les élévations de l'âme, ni les élans du cœur, ni la gaieté de l'esprit. Cette correspondance, où Mme de Duras s'épanche à une époque de moindre accablement, nous aidera à la mieux comprendre, et surtout elle nous retracera les inquiétudes que lui infligeait la destinée à brusques variations dont elle s'efforçait d'assurer la stabilité morale et la fortune politique.

Les dates des lettres qu'elle reçoit de Chateaubriand et de celles qu'elle adresse à Mme Swetchine se suivent de très près ; si bien que les confidences à l'amie sont pleines des impressions et des prévisions provoquées par les missives de l'ami. Ni les malheurs redoublés du « cher frère » ne refroidissent le zèle affectueux de Mme de Duras, ni l'éclat de son génie ne l'aveugle sur les défauts

de son caractère; et il appert que, si le cœur s'est donné, l'esprit garde son indépendance. La noblesse de ce cœur se mesure à la solidité de son attachement que les mille secousses de la vie ne purent ni briser ni relâcher. Et, d'autre part, la force et la fierté de cet esprit se marquent à la parfaite indépendance de la pensée, nonobstant le voisinage et les prestiges du génie.

Entremêlées aux lettres de Chateaubriand, les lettres de Mme de Duras à Mme Swetchine sont comme l'écho des premières. A cette succession immédiate, elles gagnent, ce semble, une plénitude de sens et une curiosité d'informations qui en renouvellent l'intérêt.

Et puis, voici les lettres d'un autre ami de la « chère duchesse », l'illustre Humboldt : ni par le style, ni par le genre des pensées, et encore moins par la nature des sentiments, elles ne ressemblent à celles de René : le contraste ne saurait être plus accentué : elles sont d'ailleurs, à leur manière, très affectueuses, fort spirituelles, et, de tout point, charmantes.

Chateaubriand à Madame de Duras.

[1816].

Votre billet m'arrive de Bourbonne trois jours après le départ de la lettre que je vous ai écrite à Bourbonne. J'en avais adressé une autre poste restante à Lyon. Elle ne vous y aura pas trouvée, ou plutôt elle se sera perdue. Dans ces derniers temps, les correspondances ont été très irrégulières et très interrompues. Tout le *monde s'en plaint* et l'on connaît la cause de ces irrégularités. Je suis désolé de vous voir toujours si triste et si découragée. Je donnerais tout au monde pour vous voir reprendre à la joie et à vos amis. Je ne sais que vous dire de peur de vous impatienter ; mais je suis toujours convaincu que vous sortirez de cet état de langueur et que vous reviendrez à la vie comme à tout le reste. Je suis à la Vallée d'où je viens deux fois par semaine à Paris pour la commission de l'*Instruction publique*. Cette commission aura fini son travail mardi prochain. Ainsi, je serai en repos pendant quelque temps. Je ne fais aucun plan pour l'avenir. Je vous attends, j'attends les événements. J'ai bien peur pour cette malheureuse [Nathalie], qui est bien plus malade que vous, et qui est tuée par les médecins appelés à la guérir.

Bonjour. Si mon tendre et sincère attachement était un remède, de quelle bonne et florissante santé vous jouiriez pour le reste de vos jours.

Dimanche, 22 septembre [1816].

Oui, je serai exact. J'ai été malade hier au soir, ce n'est pas une mauvaise raison.

Je suis honteux de vous envoyer la *Monarchie brodée* de mon éloge. Mais c'est l'éditeur qui me l'a donnée ainsi vêtue, et je n'ai que celle-là. Plaidez bien ma cause et n'allez pas au salon avec le D[uc] de R[ichelieu].

Ce lundi [9 décembre 1816].

Voilà la proposition[1]; elle a passé sans accident. L'édition ce matin est épuisée. Demain nous en aurons une autre tirée à dix mille.

Vous étiez encore sortie hier lorsque je suis allé chez vous. Ce matin, j'ai été arrêté par les *soins de la Librairie.*

Mercredi [19 mars 1817].

Ne m'attendez pas, chère sœur. Je suis en pleine verve. Je ne suis pas sorti hier, je m'enferme aujourd'hui. Le discours de Bonald m'a piqué d'honneur. Il faut paraître avec lui sur le champ de bataille. Il ne s'agit pas ici d'un discours d'affaires, mais d'un discours politique et religieux. Je nage en grande eau. Je serai, après, tout à vous[2].

(Au verso, près de l'adresse) : Ce billet était écrit avant d'avoir reçu le vôtre.

[26 mars 1817].

C'est moi qui suis fâché contre vous, de n'avoir pas voulu attendre quelques heures pour savoir ce que devenait le discours.

1 A propos des élections. Aucun éditeur n'osait, un moment, se charger de l'impression.

2. Discours prononcé à la Chambre des Pairs dans la séance du 21 mars

Je n'ai pu vous répondre à ce que vous demandiez, puisque je n'ai parlé que samedi [22 mars]. Au reste, le *Roi même a loué*. Ainsi, nous voilà en paix. Il ne reste plus qu'à vendre la Vallée. Le prospectus paraîtra samedi. Je vous verrai à trois heures. Ce matin, je sors pour la fin du mois. C'est toujours pour moi un moment fâcheux.

Dimanche.

Voilà, chère sœur, *la notice de mes livres* : un auteur qui vend ses livres est comme un marchand qui vend son fond de boutique : tout cela est pour la plus grande gloire du Roi très chrétien. Je n'ai point été vous voir aujourd'hui pour vous laisser reposer de votre voyage au Salon.

Lundi [5 mai 1817].

La bibliothèque est vendue[1]. Je ne puis aller déjeûner parce que j'attends l'argent. J'ai aussi la permission de mettre la Vallée en loterie; ainsi me voilà bien dépouillé. Comme Job, je suis venu au monde nu, et je m'en irai nu.

Aussitôt que mon homme sera venu, je partirai pour Varennes-Street.

Montboissier, par Bonneval, ce vendredi [4 juillet 1817].

Votre lettre, chère sœur, m'a fait grand'peine et grand plaisir. Si vous êtes seule, je suis seul bien plus que vous : mais je me soumets, parce que je suis las de lutter contre une destinée qui m'entraîne. Passons cela.

Je n'ai point écrit et n'écrirai point pour défendre ce monsieur je ne sais qui. B[enjamin] C[onstant] sera tout seul sur le champ de bataille.

Je ne sais si je pourrai aller à Fervacques. Je ne suis pas libre avec ma malade [Mme de Chateaubriand] ; en tout, je suis décou-

1817 : « Comme l'a remarqué mon respectable ami, M. de Bonald, dans un discours qui restera... ». — « Vous trouverez tout simple, messieurs, le ton religieux de ce discours... »

1. Vendue le mardi 29 avril 1817 et jours suivants.

ragé de l'avenir, et, quand je suis arrivé au bout de la journée, j'en ai assez.

Votre homme tatoué est un sot. Si j'avais un « soleil sur un œil », je serais le plus riche et le plus heureux homme du monde, et je ne serais jamais revenu du pays du soleil.

Voilà ma grande écriture qui, comme vous le voyez, est devenue petite. Puisse-t-elle vous réjouir autant que la vôtre m'a fait de bien !

Mais écrivez-moi, je vous en prie, sous mon nom, excepté dans un cas particulier. Vous ne sauriez croire les galimatias, les explications, les commentaires que le *Fran* a fait naître. Je l'avais prévu, lorsque je parus faire quelque difficulté. Qu'importe la police ? Vous ne l'estimez pas plus que moi, et vous lui diriez ce que je lui ai dit cent fois. Votre amitié n'est pas un secret, et notre politique est connue de toute la terre.

A vous, tout à vous.

Mille tendresses à M[me] de Staël.

Je vous parlerai une autre fois de ce pays. Il est triste, mais il ne me déplaît pas. Demain, j'essayerai le travail.

Ce samedi matin [5 juillet 1817].

Je reçois votre billet. M. Laënnec part. M[me] de Chateaubriand est aussi bien qu'il est possible qu'elle le soit, mais il faut du temps, et nous ne pouvons sortir d'ici.

Ce lundi 7 juillet 1817.

Le malheur me poursuit. M[me] de Ch[ateaubriand] a la rougeole, à la suite d'un catarrhe de cinq mois. Je vous écris en arrivant. J'ai reçu votre lettre et vous ai prié de m'écrire sous mon nom. Je suis absorbé dans mes fonctions de garde-malade, et, avec M[me] de Ch[ateaubriand], ce n'est pas peu de chose. Plaignez-moi, aimez-moi, écrivez-moi.

Ce mercredi 9 juillet 1817.

Vous ne me ferez pas reprendre à l'espérance. C'est fait avec cette dame. Nous ne nous reverrons plus. Quant aux triomphes de vos ministériels, peu m'importe : je ne les verrai pas, et je n'y

pense plus. Je ne travaille point, j'ai autre chose à faire. Je garde la malade. Sa santé entre dans mes plans : car encore faut-il qu'elle puisse être dans le cas de suivre la résolution quelconque que je pourrai prendre.

On me mande de Paris que le beau plan de me favoriser d'une justice au mois de novembre subsiste toujours. Cette idée seule me fait bouillonner le sang.

Tâchez de vendre le petit tableau ; c'est moi qui vous l'ai fait porter.

Soignez votre santé ; pensez aux beaux épis, bâtissez votre chaumière [Andilly] et gardez-la plus longtemps que je n'ai gardé la mienne.

Nous verrons sans doute, évêques, les aumôniers de Bonaparte et les chapelains du cardinal Fesch : c'est dans l'ordre. Mais les vieux confesseurs et martyrs de l'exil du Roi, les prêtres déportés à Cayenne, ceux-là auront leur pension de cent écus, et les insultes de MM. Molé, Dareste et compagnie.

Ce 13 juillet 1817.

Votre lettre m'a blessé ! Je n'ai parlé à qui que ce soit au monde de l'affaire que vous avez suivie. Personne n'en sait les détails, mais Mlle de Montboissier (et non pas la dame que vous supposez) et M. Frisell, qui voit la sœur de M. de R[ichelieu], s'intéressent à moi dans le sens que vous avez pris et parlent de leur côté de la nécessité d'*en finir* avec moi, ce qui ne fait aucun mal, puisque c'est une *preuve* que cette idée n'est pas venue à vous seule. Ce sont eux qui m'ont mandé ce que je vous ai écrit, et qui ont causé votre colère.

Je vous prie de ne plus vous occuper de moi ; je ne veux plus entendre parler de rien ; j'ai assez de ce que j'ai, et le fardeau est tout juste ce que je puis porter.

La rougeole est passée, mais les suites restent. La malade parle de retourner à Paris. Je ferai ce qu'elle voudra, parce qu'elle se tue d'inquiétude. Je ne vous conseille pas d'écrire à l'ami du chevalier de Maisy [?] Vous ferez du reste ce que vous voudrez.

16 juillet, une heure du matin.

Mme de Ch. est très mal. La poitrine paraît sérieusement attaquée. Je ne sais que faire et que devenir. J'attends le médecin de

Paris. Vos amis ministériels peuvent triompher. Voilà de leurs œuvres.

[17-20 juillet 1817].

Un mot : Mme de Chateaubriand est mieux ; depuis hier les crachats ont changé de nature ; la fièvre a cessé et le sommeil est revenu : j'espère ; mais il faudra de longs soins et des ménagements infinis. Quant à bouger d'ici avant trois semaines, cela est impossible, et alors je verrai ce que j'ai à faire. Je regrette Mme de Staël ; ses amis ministériels en disent-ils autant ? Soignez-vous : la santé est tout.

Montboissier, ce mardi 22 juillet [1817].

Je suis désolé de vos maux et de vos chagrins. C'est une grande augmentation à mes peines. Mme de [Chateaubriand] est aussi bien qu'on puisse l'espérer, mais elle est bien loin d'être guérie ; et aujourd'hui encore elle a été très malade. Je ne puis de longtemps espérer ni loisir, ni joie, et l'avenir est pour moi si triste que je cherche à vivre au jour le jour, sans y penser.

Je ne forme aucun plan. Je traînerai ici et chez Mme de Pisieux, sœur de Mme de Colbert ; alors je verrai ce que je pourrai devenir : cela dépendra de la santé de Mme de Chateaubriand et de ma position d'affaires. Si la Vallée n'est pas vendue, il faudra aller me noyer. Il sera temps de penser à tout cela quand le temps sera venu.

Vous sentez que je ne puis faire grand'chose auprès du lit d'une malade. Cependant, j'écris de la politique. Si je quitte la France, il faut qu'au moins je venge ma désolation et laisse une marque à mes ennemis.

Faites-vous toujours votre voyage d'Honfleur ? Grand merci de lady M[organ]. Je ne lis plus rien et ne me soucie ni du bien ni du mal qu'on peut dire de moi.

Amitié éternelle.

Ce samedi [26 juillet 1817].

Votre amitié vous trompe, chère sœur. On se moquera de vous. Il n'y a rien à espérer de gens d'aussi mauvaise foi. Remarquez qu'au moment même où vous rêvez arrangement et conciliation,

ils envahissent le seul journal où les royalistes étaient, sinon défendus, du moins respectés. Mon pauvre ami Bertin, si longtemps victime de son zèle pour la cause royale, a perdu la censure, et le premier acte de la police et de ses honorables agents a été de me faire attaquer dans la propriété et pour ainsi dire sur la garantie de mon malheureux ami. Cette dernière indignité m'a révolté au delà de tout. Si je vous ai donné quelque parole, je la reprends. Ils veulent la guerre, je vais la faire, et cette fois, c'est aux personnes que j'irai tout droit. Nous verrons si je ne les marquerai pas au front. Ils m'ont trop joué, ils ont trop abusé de ma franchise. D'ailleurs, je ne voudrais pour rien de leur odieuse époque des Chambres. Les paroles mêmes du duc ne me suffiraient pas alors. La guerre donc. Il n'y aurait qu'un parti qui me plairait mieux, ce serait de quitter pour jamais le pays que j'ai tant aimé et que j'ai si bien servi et où je reçois de telles récompenses. La mort de ce pauvre Saint-Morys[1] m'a navré le cœur. Etre tué par l'acquéreur de son bien, et tout cela par la gaucherie de M. de Mouchy. S'il faut encore que les acquéreurs de nos biens deviennent nos assassins, c'est aussi trop exiger de la patience des royalistes. Je vous en prie, ne vous tracassez plus de moi. Nous partons mercredi [30 juillet] pour Montgraham, chez Mme de Pisieux, à neuf lieues d'ici. Voici l'adresse, à Montgraham, par Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loir. La poste part pour Nogent (voyez les jours de poste pour Angers).

C'est là qu'il faut désormais m'écrire. Mme de Ch. n'est pas bien.

Ce dimanche 27 juillet 1817.

Nous ne partirons que samedi pour Montgraham ; ainsi j'ai le temps de recevoir une lettre de vous ici[2], si vous voulez me répondre. En cas que vous m'ayez déjà écrit à Montgraham, j'y trouverai votre lettre. J'ai vu un moment Mathieu et Adrien. Ce qu'ils m'ont dit m'a confirmé dans ce que je pense de vos illustres amis. J'ai reçu aussi la lettre la plus triste de mon pauvre Bertin,

1. Tué en duel, le 21 juillet 1817, par le colonel Barbier du Fay.

2. A Montboissier. On lit dans les *Mémoires d'outre-tombe* : « Montboissier, juillet 1817. — Je suis maintenant à Montboissier, sur les confins de la Beauce et du Perche. Le château de cette terre appartenant à Mme la comtesse de Colbert-Montboissier a été vendu et démoli pendant la Révolution... etc. » La santé de Mme de Chateaubriand ne lui permit pas de partir le samedi 2 août, puisque Chateaubriand date encore plusieurs chapitres : « Montboissier, août 1817. » On a. de Mme de Chateaubriand, une lettre datee de Montgraham, 13 septembre 1817.

mis au secret par Buonaparte, enfermé dans l'île d'Elbe, exilé en Italie, dépouillé de son journal, rédacteur du *Moniteur* à Gand; il ne devait guère s'attendre à être dépouillé de nouveau sous le ministère du roi légitime. Dieu soit loué de tout! Soignez votre santé, c'est le seul bien qui me reste. J'écris. Ne pensez plus à moi que pour m'aimer comme le plus attaché de tous vos amis passés, présents et à venir.

A. de Humboldt à Madame de Duras.

Vendredi [1817].

Vous n'avez pas assez de mes importunités à Paris, vous voulez encore voir de mon écriture dans votre vallée. C'est plus que de la bienveillance, Madame la duchesse, c'est vous imposer le devoir de me lire. Je commence à revenir de ma grande maladie et je demande toujours la permission à Madame la duchesse de voir sa nouvelle Carthage, la semaine prochaine. Il y a, et seulement à deux lieues de vous, une personne qui a un grand désir de vous recevoir, vous et l'aimable Mlle Clara. C'est M. Ellis, à Epinay, et Mlle Ellis qui ne tousse plus, et toute une nichée de petits Harvey et Bristol[1], pour le moins neuf demoiselles, filles de l'Earl de Bristol, très pâles, très blondes, se tenant toujours par les mains, et douées de cette vive curiosité qui s'étend sur tous les objets à la fois. M. Canning a beaucoup de velléité de revenir en France au mois de septembre, mais il paraît que ses plans seront dérangés, car son ami M. Ellis part pour Rome. L'hiver de Paris est trop froid. Il apprendra ce que c'est que l'hiver de Rome, quand le vent souffle de l'Apennin, dans une maison où l'air circule librement à travers les portes et les fenêtres fermées. Comme je ne vous parle que de cette race blonde d'Albion, je dois vous rapporter un fait plus intéressant, plus caractéristique. J'ai eu hier chez moi un poète anglais, M. Thomas More, qui vend ses poèmes, avant qu'ils ne soient faits, pour 3.000 livres sterling. Je suppose qu'il ne vit pas au 4e comme moi et qu'il n'a pas besoin de *vendre sa vallée* (comme Chateaubriand)[2]. Il m'a d'abord parlé avec une vive admiration de l'ouvrage de Lady Morgan, et de M. l'évêque Grégoire, et de tous les grands hommes de

1. La duchesse de Devonshire, Élisabeth Harvey, était fille de Lord Hervey, comte de Bristol, évêque de Derby.

2. Allusion à la Vallée-aux-Loups, que Chateaubriand se voyait forcé de vendre en 1817.

cette couleur. Cela n'avait pas de quoi me surprendre; mais, après toutes ces admirations, il m'a demandé de le conduire chez M. de Chateaubriand. Il a regretté si vivement de ne pas le trouver! Il a dit que c'était le malheur de sa vie; que le *Génie du Christianisme* était l'ouvrage français qu'il admirait le plus; que l'auteur était le génie le plus admirable de nos temps; que lui seul pouvait donner une nouvelle vie à la littérature. Tout cela dans une même tête! M. More est Écossais, et cela explique tout. Il déteste l'Angleterre comme une métropole qui pèse sur la colonie, l'Écosse; de là cet amour exalté des révolutions, et, dans le même homme, près de ces sentiments modifiés par les circonstances, l'amour le plus passionné pour tout ce qui est grand, et sublime, et poétique.

Le sublime ne devrait pas me rappeler M. Laya et l'Académie. Voilà M. Suard remplacé par M. Raynouard. Le duc de Lévis, que j'ai rencontré hier, trouve le choix de la plus grande sagesse. Le Roi l'a approuvé. M. Raynouard est un homme d'une raison forte, il est plus instruit que ne le sont généralement les littérateurs; mais il n'a pas sacrifié aux Grâces. Il n'a ni le ton, ni les manières, ni l'accent de M. Suard : ces choses ne sont cependant pas indifférentes pour un secrétaire, qui est le maître des cérémonies de cette société. Quant à M. Laya, on l'a nommé parce qu'on ne voulait pas de l'hôtel Pastoret : on a refusé M. Pastoret comme grand seigneur, et cela peut le consoler. M. Laya a montré un noble courage dans la Révolution ; depuis, il a eu celui d'ennuyer les lecteurs du *Moniteur*. Quel état de la littérature !

Aurons-nous le bonheur de vous posséder, dimanche ou lundi, à Paris? Madame la duchesse n'oubliera pas de me faire dire un petit mot. La société est nulle; et si je conçois pourquoi vous préférez l'ombrage et l'aspect du ciel, je ne m'en plains pas moins de votre absence.

A. H.

Madame de Duras à Madame Swetchine.

Andilly [1817].

... N'ai-je pas été indiscrète de porter ici deux volumes de ces *Mémoires de Dangeau?* J'espère que non. Ils m'amusent, ils se font lire comme tout ce qui est écrit, tous les livres où l'on trouve des noms propres et tout ce qui parle de Louis XIV. Il y a une magie dans ce grand nom; il a laissé de lui une trace qui ne s'est point effacée, et vous en serez frappée en voyant Versailles. Là, il

n'y a rien entre lui et nous. Il nous a fait bien de l'honneur, disait un paysan du Rouergue, et, pour les Français, c'est tout. Qu'importe qu'on ait souffert en détail ? Il avait placé la France au-dessus de toutes les autres nations. Cela éternisera encore un autre nom que le sien, et qui le mérite moins, car il n'eut jamais sa bonté ni sa grandeur.

Je cause donc avec vous, et cela me fait plaisir. Je suis si sûre que cette lettre sera reçue comme elle est écrite, bonnement, simplement. Je n'aurais dit à personne ce que je viens de vous dire [allusion à des confidences supprimées] ; qu'on aurait été heureux de faire là-dessus des commentaires! Mais avec vous, je ne redoute ni la tracasserie, ni la malveillance. Je crois en vous ; l'amitié est une foi. Mais comment m'avez-vous donné cette confiance? Ne me l'ôtez jamais, ne me donnez pas de mécomptes, ils me font trop de mal. Je reviendrai vendredi et j'espère que je vous verrai le soir. Ne venez pas trop tard.

Ma petite maison va son train ; j'espère que dans quinze jours je pourrai vous la montrer, c'est-à-dire que vous en verrez les murailles. Tout est à faire : il faudra toute votre imagination pour la comprendre. Pour moi, je suis comme un auteur pénétré de son sujet : je vois l'ensemble, les détails, rien ne m'échappe. Si je peux vivre et me guérir l'âme, peut-être que je serai heureuse là. Qui sait? Mais vous m'avez fait du bien, et c'est ce que je ne croyais pas possible. Adieu, à vendredi. Clara vous embrasse.

Chateaubriand à Madame de Duras.

Ce 31 juillet 1817.

J'espérais recevoir encore ici un mot de vous. Je vous avais écrit que notre départ était retardé. Nous quittons Montboissier après-demain. Peut-être aurai-je une lettre de vous demain ou après-demain, avant de monter en voiture.

Mme de Ch[ateaubriand] n'est pas bien. Je pense toujours au voyage du Midi, et de là à l'Italie, pour n'en plus revenir. Mon dégoût pour la France ne fait qu'augmenter, et j'en ai cent pieds par-dessus la tête. Je ne crois point à l'affaire que vous avez entreprise. Il n'y a rien de commun entre ces gens-là et nous ; n'y comptez pas, pour n'être pas trompée : l'injustice triomphera, et notre royaume n'est pas de ce monde.

Que devenez-vous ? Restez-vous à Paris? Comment va votre santé ? Soignez-vous. Nous irons vivre en Italie.

J'espère recevoir une lettre de vous à Montgraham. Voici encore l'adresse : à Montgraham, par Nogent-le-Rotrou, département d'Eure-et-Loir.

Montgraham, 4 août 1817.

Laissons toute cette affaire. Ce que je puis vous dire, c'est que vous ne comptiez pas que je supporterai jamais l'idée d'un résultat placé à l'ouverture des Chambres. Il n'y a parole de Duc et de Roi qui fasse rien à cela. Vous prêchez un converti sur le chapitre des expériences. Je ne crois à la reconnaissance de personne, et je sais parfaitement ce qui adviendrait dans un changement. C'est toujours moi que je satisfais dans ces cas-là ; jamais une idée d'intérêt ou de calcul ne me mène. Je suis malade et las, comme un chien, de la vie. Je finis ce billet, ne me sentant pas le courage d'écrire un mot de plus.

(*Sans date.*)

[1817].

C'est donc moi qui dois vous consoler, lorsque j'avais besoin de tant de consolations. Pour ce qui me regarde, ne vous affligez pas : la seule chose que vous ayez à redire au Duc [de Richelieu], c'est qu'à l'époque des Chambres, rien n'est faisable, et que, si c'est là l'idée qu'on a, il n'y a rien à faire, et il faut renoncer à tout rapprochement. Quant à ce que je pourrai devenir, il sera temps de nous lamenter, quand le jour sera venu. Tant d'événements, de hasards, de circonstances, peuvent déranger nos projets, que c'est folie de pleurer d'avance.

Pour vos chagrins particuliers, c'est une autre affaire. Mais, chère sœur, la vie ne vaut pas mieux que cela : être trompé dans ce qu'on aime le plus, c'est comme tout le monde. Ou votre fille est entraînée par la jeunesse, et elle vous reviendra ; ou elle ne reviendra pas, et vous serez dans la position où nous sommes tous. Moi, très certainement, je ne vous abandonnerai jamais : c'est une faible consolation, mais c'en est une. Je sens bien que mon dilemme ne vous convaincra pas, et qu'un dilemme n'empêche pas le cœur de saigner. Pourtant, il y a un repos dans la nécessité, et c'est ce qui fait que tant de victimes sont mortes courageusement dans la Révolution. Mourez au moral pour ceux qui ne vous aiment pas, et vivez pour ceux qui vous aiment.

Je ne sais combien de temps nous serons encore ici. Mme de Chateaubriand est un peu mieux dans ce moment. Écrivez-moi.

Montgraham, 7 août 1817.

J'ai su par la sœur de Mme de Pisieux que le grand frère [Richelieu] de la sœur malade [Mme de Montcalm] était de très bonne foi, dans ses idées de rapprochement ; on manquera tout par cette ineptie du choix du moment, point sur lequel aucune personne d'honneur ne peut désirer que je me rende.

9 août [1817].

Les courriers qui ne partent que quatre fois par semaine n'ont point emporté ma lettre. J'ai reçu hier la vôtre datée d'Andilly. Vous paraissez un peu plus tranquille. Tant mieux ! Moi, je suis, comme à l'ordinaire, triste et songe-creux. Je n'ai point fait l'article des trappistes, ni aucun autre. On ne voit ici, grâce à Dieu, aucun journal, de sorte que vous me parlez d'une foule de choses que je ne sais pas, et que je ne me soucie pas de savoir.

Mille tendresses. J'envoie cette lettre à Andilly, quoique vous ne donniez aucune adresse.

Mme Swetchine est partie avec son mari pour Saint-Pétersbourg : son absence durera environ un an.

Madame de Duras à Madame Swetchine.

Paris, 24 août [1817].

Chère amie, me voici à Paris, et vous croiriez à ma tendre amitié si vous saviez ce que j'éprouve en ne vous y trouvant pas. Ce cabinet est désert ; il rend sensible tout ce qui me manque. J'y entrais avec plaisir, à présent il me fait mal : vous n'y viendrez pas. Tous mes amis sont absents ou pire qu'absents. Je n'ai pas une chance de voir entrer ici quelqu'un dont la vue fasse battre mon cœur, ou du moins lui ôte le poids dont il est toujours accablé.

Ne vaut-il pas mieux être solitairement à Andilly ? Là, du moins, tout est nouveau. Il faudrait tâcher que l'âme pût aussi abattre et rebâtir, mais c'est impossible. J'ai eu besoin de vous écrire en entrant ici. Joséphine m'a dit comment vous y êtes venue. Pour-

quoi ai-je perdu une heure de celles que vous pouviez me donner encore ?... Mais cela valait mieux ; il ne faut pas d'adieux quand l'avenir est si triste qu'il l'est pour moi. Je ne sais rien : les changements de ministère n'ont pas eu lieu, mais ce n'est que retardé...

« Absents, ou pire qu'absents. » Chateaubriand était malheureux au possible, « triste et songe-creux ». Humboldt était malade depuis assez longtemps : « grande maladie » d'après une de ses lettres.

Chateaubriand à Madame de Duras.

Ce mercredi 27 août 1817.

M. de Blacas est arrivé. Revenez, s'il vous est possible. Je ne puis rien faire sans vous.

Mercredi soir [27 août 1817].

Je ne sais rien que son arrivée : *je le vois demain matin à huit heures.* J'irai chez vous en sortant du rendez-vous, mais je crois d'avance que le voyage n'aura aucun effet. Ce soir, Mme de Ch[a]teaubriand] est très malade, et je ne sais rien, absolument rien, sinon que le voyageur [M. de Blacas] n'a pas pris séance ce matin au Conseil.

Paris, vendredi [29 août 1817].

Je suis venu passer ici quelques jours pour mes tristes affaires. Je ne vous trouve pas en arrivant ! Quand viendrez-vous ? Je meurs d'envie de vous voir. Venez donc.

Hôtel de Castellane, rue de Grenelle, F. B. S.-G.

Ce lundi [8 septembre 1817].

Me voilà revenu à Montgraham, en train de politique comme un chien qu'on fouette, plein de vous et de mes *Mémoires*, et

sentant le vent d'automne comme du temps de défunt René ! Et vous, que faites-vous dans votre Andilly ? Le soleil me fait rêvasser de l'Italie, et les hirondelles qui vont s'en aller semblent ne plus reconnaître leur confrère, en me voyant fixé dans cette triste Gaule. Partons pour Rome, ou pour toute autre chose aussi raisonnable que cela ? Cet accès passera, et alors, malheur aux ministres !

Vous voulez de longues lettres ; je suis si bête que je ne puis arriver à la quatrième phrase. Je n'ai rien dans mon cerveau, mais dans le cœur beaucoup d'attachement pour vous. Écrivez-moi. J'attends vos lettres avec un plaisir toujours nouveau. Ne comptez pas trop sur les miennes. Nous partirons pour Lonné d'aujourd'hui en huit. Je vous écrirai d'ici là et vous donnerai ma nouvelle adresse. Je serai à Paris du 15 au 20 octobre.

Madame de Duras à Madame Swetchine

Andilly, 8 septembre [1817].

...J'ai eu ici des instants M. de Humboldt, M. de la Tour du Pin..., et enfin, M. de Chateaubriand, qui est venu passer trois jours à Paris. J'y suis allée un instant. Ses affaires d'argent sont arrangées ; cela m'a fait une sensible joie ; le voilà indépendant : car, grâce au ciel, il n'y a rien de politique dans ces arrangements. Je l'ai trouvé en meilleure disposition, adouci et ayant renoncé à cette terrible expatriation. Ce qui lui a fait tout ce bien, c'est qu'il a continué « les mémoires de sa vie ». Il a raconté les sept ou huit années de sa jeunesse, depuis l'âge de douze ans jusqu'à son entrée au service : les premiers essais de son talent, ses rêveries dans les bois de Combourg, et enfin l'histoire dont *René* est le poème. C'est charmant à lire, mais j'espère qu'il ne se laissera pas aller à les lire à personne autre que moi : j'en serais fâchée pour bien des raisons. Dans son projet actuel, ses *Mémoires* ne doivent paraître que cinquante ans après sa mort ; peu m'importe le nombre d'années, pourvu que ce ne soit pas de son vivant. Il reviendra dans quinze jours ou trois semaines pour chercher un logement et se préparer pour les Chambres. Il y a beaucoup à dire ; le Concordat agite tous les esprits. Benjamin Constant a fait une brochure sur les élections : c'est une chanson dont le refrain est : *nommez-moi, nommez-moi*. Les ministres y sont persiflés d'un bout à l'autre. S'il y a un courrier, je vous enverrai l'ouvrage...

La partie des « Mémoires de ma vie », dont Mme de Duras eut la primeur et dont elle fut « charmée », on la peut lire dans le texte primitif — avant les corrections successives des *Mémoires d'outre-tombe* — telle que Chateaubriand l'avait rédigée en juillet-août de cette même année, à Montboissier. C'est le livre III de la copie faite par Mme Récamier, et publiée en 1874 par Mme Lenormant sous le titre : *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* : « J'ai vu de près les rois, et mes chimères politiques se sont évanouies comme ces chimères plus douces dont je vais continuer le récit. » Ces lignes disent l'état d'âme de Chateaubriand en 1817.

L'arrangement auquel il vient d'être fait allusion par Mme de Duras, « qui n'avait rien de politique » et qui assurait l'indépendance de son ami, reposait-il sur la publication du *Dernier des Abencérages* et des deux premiers volumes de son *Histoire de France?* Il en fut question, en effet, peu de temps après. Ou bien portait-il sur la mise en loterie et en vente de la Vallée-aux-Loups? Il en parle avec quelque mystère, et d'ailleurs avec une humeur massacrante, en des lettres adressées, l'une à Frisell, l'autre à Mme de Duras. A une date toute voisine, il écrit dans ses *Mémoires* : « J'étais au moment d'être obligé de vendre la Vallée-aux-Loups. »

En novembre 1817, Chateaubriand écrit quelques lignes qu'il insérera après coup au milieu du livre de ses *Mémoires*, rédigé précédemment à Montboissier. Il est maintenant à la Vallée-aux-Loups, mais pour bien peu de jours : il va la quitter pour jamais.

Vallée-aux-Loups, novembre 1817.

Revenu de Montboissier, voici les dernières lignes que je trace dans mon ermitage ; il le faut abandonner tout rempli des beaux adolescents qui déjà dans leurs rangs pressés cachaient et couronnaient leur père. Je ne verrai plus le magnolia qui promettait sa rose à la tombe de ma Floridienne, le pin de Jérusalem et le cèdre du Liban consacrés à la mémoire de Jérôme, le laurier de Grenade, le platane de la Grèce, le chêne de l'Armorique, au pied desquels je peignis Blanca, chantai Cymodocée, inventai Velléda.

Ces arbres naquirent et crûrent avec mes rêveries ; elles en étaient les Hamadryades. Ils vont passer sous un autre empire :

leur nouveau maître les aimera-t-il comme je les aimais? Il les laissera dépérir, il les abattra peut-être : je ne dois rien conserver sur la terre. C'est en disant adieu au bois d'Aulnay que je vais rappeler l'adieu que je dis autrefois aux bois de Combourg : tous mes jours sont des adieux[1].

Le nouveau propriétaire, Mathieu de Montmorency, respectera, soignera, aimera les arbres nés et grandis avec les rêveries de René. Il ne fera subir à la Vallée que de « petits changements et additions ». Mme Récamier devait être de moitié dans l'acquisition. Elle vint y passer quelque temps avec lui. « Quatre jours après avoir quitté la charmante vallée solitaire », Mathieu demandait à Juliette : « Que deviennent nos grands intérêts de communs locataires, nos espérances, hélas! trop incertaines, de propriétaires en commun... arrangements qui semblaient si bien convenir à notre amitié. » Et, le 30 juillet au soir, du château de La Forêt : « La forêt solitaire ne fait pas oublier l'ermitage d'une petite vallée qui doit, depuis sept jours, être habitée par l'amitié... Je compte sur votre parfaite discrétion pour ne pas trop souvent recevoir l'ancien propriétaire. Vous me direz seulement ce qu'il aura pensé des petits arrangements ou additions de ma façon. »

Les inquiétudes de M. de Montmorency ne s'expliquent que trop, l'ancien propriétaire étant René l'Enchanteur. « Les réponses du célèbre propriétaire » et les « répliques » de Mme Récamier que Mathieu désirait tant connaître, nous les pouvons imaginer d'après les lignes plus haut citées, « les dernières écrites à la Vallée-aux-Loups ». Chateaubriand avait dû ajouter que, dans son malheur, une consolation lui restait : « ma retraite sera désormais habitée et décorée par la Beauté..., les gazons, semés de mes mains, seront doux à ses promenades..., il voudrait étendre sa vie sous ses pas comme un tapis de fleurs... » C'est alors que se nouèrent mystérieusement, entre lui et Mme Récamier, les rapports qui devaient être comme une épine au cœur douloureux et déjà saignant de la duchesse de Duras. Revenons à la date de 1817.

1. Ce qui suit ce morceau semblerait, d'après l'en-tête, « Vallée-aux-Loups », avoir été écrit également à la Vallée en « novembre » : en fait, cela avait été écrit à Montboissier, au mois d'août.

Chateaubriand à Madame de Duras.

Ce samedi 13 septembre 1817.

Je suis retombé, chère sœur, dans toutes mes perplexités. Voici tous mes raisonnements. Je me dis : j'ai quitté Paris pour travailler à mes ouvrages, pour me créer dans l'espace d'un an une indépendance avec laquelle j'irai vivre en Italie, ou partout où bon me semblera. Au lieu de cela, me voilà revenant à Paris, sans que rien soit changé dans mes affaires. J'y vais faire un établissement nouveau et augmenter tous mes embarras de fortune. Qu'arrivera-t-il ? Je vais paraître à la Chambre, et très certainement j'y parlerai contre les ministres. A la fin de la session, loin d'avoir raccommodé mes affaires, elles seront plus mauvaises que jamais ; le maître sera encore plus irrité ; mes dettes seront augmentées, et je n'aurai pas fait une ligne. J'en serai tout juste où j'en suis, c'est-à-dire dans la nécessité de prendre un parti, de me défaire de ma maison, de renvoyer mes gens, etc. Or, tout cela est fait. Est-il sage de recommencer ? Savez-vous qu'il n'y a pas grand' chose à répondre à cela ? On me dit et on m'écrit de toutes parts qu'il faut revenir pour la session, que l'honneur m'y oblige, que les royalistes m'attendent, qu'il faut combattre, etc. C'est très bien, mais que deviendrai-je au mois de mars ou d'avril ?

Nous partirons pour Lonné mercredi ou jeudi prochain. Ainsi, après mardi, il ne faut plus m'écrire ici, mais chez Mme d'Orglande.

Bonjour, chère sœur ; j'ai reçu votre lettre, et vous avez dû en recevoir une de moi.

Madame de Duras à Madame Swetchine.

Ce 20 septembre 1817.

Je vous ai montré, chère amie, des lettres de ma pauvre amie [Nathalie, duchesse de Mouchy] ; vous avez admiré avec moi la supériorité de son esprit, l'élévation de ses sentiments et cette délicatesse, cette fierté blessée qui depuis longtemps empoisonnait sa vie, car il n'y a pas de situation plus cruelle selon moi que de valoir mieux que sa conduite : on se juge avec tant de sévérité, et pourtant l'abaissement est si pénible ! Et quand on a réuni tout ce que la beauté, la grâce, l'esprit, l'élégance des manières peuvent

inspirer d'admiration, qu'on a joui de cette admiration, et qu'on sent qu'on vous la dispute, quelles affreuses réflexions ne doit-on pas faire? Et puis, il faut joindre à cela des sentiments blessés ou point compris : enfin ce malaise d'un cœur mal avec lui-même, et cependant trop haut pour exiger. Enfin, chère amie, tout l'ensemble de cette situation a produit ce que cela devait produire : sa tête s'est égarée, son imagination s'est frappée, et elle a perdu la raison. Je ne peux vous dire ce que cela m'a fait. Cette pauvre amie est bien aise de me voir et sa folie n'est point violente, mais elle est déchirante. La terreur la saisit ; elle croit qu'on va l'assassiner, que tout ce qu'elle prend est empoisonné, que nous allons tous périr, tôt ou tard, par l'effet d'une conspiration, mais qu'elle est particulièrement dévouée, que tous ses domestiques sont des *demi-soldes* [1] déguisés ; enfin, mille folies. Elle s'est confessée ; elle croit toujours mourir la nuit qui va suivre ; mais elle dit qu'elle est heureuse. Elle m'a chargée de la justifier après sa mort, de dire qu'elle ne méritait pas l'abandon où on l'avait laissée, enfin des choses où l'on retrouverait, à travers sa folie, les pensées que je savais trop lui être habituelles. Cela est déchirant ; on voit, dans cet état où l'on ne déguise rien, combien son âme était douce et combien elle a dû souffrir. Pardon, vous ne l'avez jamais vue, mais vous la connaissez, et je suis si occupée de cette pauvre amie qu'il fallait que je vous dise d'abord tout cela. Je ne puis croire que cet état si récent ne puisse se guérir. Quelle horreur ! Hélas ! Qu'a-t-elle fait, comme elle le disait hier dans sa folie, pour être traitée ainsi ? Elle était libre de faire tout ce qu'elle voulait, etc. Vous entendez cela d'où vous êtes ; mais les injustices que le cœur ressent le plus vivement sont impalpables et invisibles, ce sont les épines du cactus qui font de si horribles blessures, quoiqu'on ne puisse pas les voir. Serait-il possible qu'il n'y ait pas de tribunal devant lequel ces délits impunis ou récompensés sur cette terre seront jugés ? Vous sentirez tout cela.

Je ne connais que M. de Chateaubriand et vous qui puissiez m'entendre sur ce sujet. Il sera bien affligé ; je ne lui ai écrit qu'il y a trois jours ; j'espérais que ce terrible état s'améliorerait, mais il n'a fait qu'empirer. Je ne peux penser qu'à cela.

... Depuis que M. Molé est dans le ministère, on se donne un air de craindre les Jacobins. Les deux côtés semblent faire des avances aux royalistes, mais je ne crois pas que cela mène à rien ; trop d'obstacles existent, et trop de défiance surtout.

1. Officiers récemment congédiés par une mesure qui avait fait beaucoup de mécontents.

Chateaubriand à Madame de Duras.

Ce jeudi 18 septembre 1817.

Ah ! mon Dieu ! La pauvre Nathalie ! Quelle fatalité me poursuit ! Ne vous ai-je pas dit que tout ce que j'avais aimé, connu, fréquenté, était devenu fou ? Et moi, je finirai par là.

Il n'y a rien que je ne fisse ou que je ne donnasse pour voir *Mouche* heureuse. J'espère encore que sa tête se remettra. Il peut se faire que ce ne soit qu'un dérangement passager.

Pour tout le bonheur qu'elle m'a donné, je ne puis rien pour elle ! Chère sœur, c'est une déplorable impuissance que celle des amitiés humaines.

Vous m'avez mal compris. Je ne vous demandais point de conseils. Je raisonnais sur ma position, tout simplement, la jugeant très bien et l'acceptant. Aucune parole de ces gens-là ne peut suffire : il faut des faits : allons donc comme nous sommes. Molé a réussi, et tous les gens de sa sorte réussissent : il est médiocre, bas avec la puissance, arrogant avec la faiblesse ; il est riche, il a une antichambre chez sa belle-mère, où il insulte les solliciteurs, et une antichambre chez les ministres, où il va se faire insulter. Il a été de plus ministre sous Buonaparte et traître à ses serments pendant les Cent-Jours. Voilà comment on devient ministre de la marine, sans avoir vu d'autre vaisseau que les péniches que Buonaparte faisait construire à Chaillot. Je me trompe beaucoup, ou le peu qu'il est paraîtra au ministère. Je le connais, c'est un écolier, et, du moins, je suis juge en capacité.

Nous partons samedi pour Lonné, par Belesmes, département de l'Orne. C'est précisément le jour des élections. Mais ne nous flattons pas : elles ne seront ni royalistes, ni jacobines : elles seront platement ministérielles.

Lonné, ce mercredi 24 [septembre 1817].

Il y a bien longtemps, chère sœur, que je n'ai reçu de lettre de vous. Mon changement de château en est sans doute la cause, sans parler de votre exil à Andilly. Je vous ai envoyé, de Montgraham, ma nouvelle adresse. Nos élections ici sont terminées.

La députation de l'Orne est la même que celle de l'année dernière : nous avons par conséquent M. d'Orglande, membre de la minorité.

Le prince de Broglie a passé, mais avec tant de désagréments, tout président qu'il était, que cela a dû lui faire faire des réflexions sur l'opinion publique. Il n'a été nommé qu'en se jetant dans les bras des Jacobins, qui lui ont donné deux cents voix, faute de pouvoir faire nommer un des leurs.

Voilà de singuliers secrétaires et scrutateurs à Paris! Je vois, par les articles des journaux, que l'alarme est au camp. Avant-hier, on insultait les Royalistes; hier, on les appelle au salut de la France. Je ne doute pas que les ministres n'écartent, en définitive, les Jacobins; mais les nominations des secrétaires doivent leur faire voir quels risques ils ont courus, et combien il serait plus simple de changer leur loi d'élection, et d'en revenir enfin aux honnêtes gens.

Je travaille toujours à ma politique : je serai prêt à imprimer en arrivant à Paris. Nous verrons quel parti il faudra prendre, et où en seront les choses. J'espère avoir un appartement arrêté dans la rue du Bac, et je ne tarderai pas à aller vous retrouver. Écrivez-moi donc.

Ce 26 septembre 1817.

La poste est si mal arrangée que je vous écris ce matin, dimanche, avant d'avoir reçu les lettres de Paris qui n'arrivent que ce soir : et si je n'écrivais pas ce matin, je ne pourrais plus écrire que mercredi : de sorte que j'en suis encore à votre lettre de mercredi.

Tout est sans doute terminé à Paris, et j'en suis encore à Lafitte, Roy et Lessert. Je pense qu'à l'exception de Manuel, qui passera peut-être, le reste sera ministériel. Les ministres vont se renfoncer dans leur système. Je vois d'ici les articles que l'on va publier, en contradiction directe avec ceux qui ont paru et où l'on disait qu'il fallait *éviter les hommes des Cent-Jours*. Dans leur effarade, ils ont avoué notre système et tiré sur leurs propres troupes, car enfin, le citoyen Molé est, je pense, un pair des Cent-Jours. Quels pauvres diables ! Au reste, je vais arriver avec un ouvrage. Je serai pacifique, si l'on veut, et prêt à attaquer, si enfin on ne veut pas servir la France. Je n'ai rien de fixé pour le jour de mon retour à Paris. Cela dépendra des nouvelles et de ce que vous me manderez.

J'ai une extrême envie de voir la pauvre *Mouche :* j'ai le cœur déchiré de ce que vous me dites, et j'y pense continuellement. Quand aurons-nous un instant de bonheur et de repos ?

Ce dimanche matin 28 [septembre 1817].

Je suis au Roi et à la France. On a fait des fautes, on peut les réparer. J'oublie tout le mal qu'on m'a fait, et, si je puis être utile, je suis prêt.

Je vous remercie de votre longue lettre. Je ne vous écris qu'un mot, parce que je travaille et que l'heure de la poste me presse. Je pourrais bien aller à Paris dans les premiers jours de la semaine prochaine : ainsi, si vous me voyez apparaître tout à coup, ne soyez pas surprise. Toute ma peur, c'est qu'après le premier moment d'effroi, on ne s'endorme de nouveau, et que la vanité ne vienne s'opposer à une réconciliation à laquelle tient le salut de la France.

Madame de Duras à Madame Swetchine.

... Je n'ai plus de place pour la politique. M. de Chateaubriand n'est pas encore arrivé ; mais à la tournure que prennent les choses je crains plus que jamais qu'il n'y ait pas de réconciliation...

Chateaubriand à Madame de Duras.

Ce mercredi 1er octobre [1817].

Êtes-vous retournée au Désert? Je vais bientôt revenir au milieu des intrigues et du bruit. Je serai à Paris de samedi prochain en huit, 11 octobre. J'apporte un ouvrage, nous verrons ce qu'il sera bon d'en faire. Je ne suis point étonné du tour qu'ont pris les élections, ni du misérable triomphe dans lequel on va s'endormir. Comme si le mal était dans l'*homme* qu'on a voulu élire, et non pas dans la volonté connue de ceux qui lui ont donné 3.000 suffrages ! Pauvres gens ! Tout cela périra. C'est certain. On n'est point criminel ou stupide à ce point impunément. Je ne compte au reste sur rien pour mes affaires particulières : la même politique, qui fait qu'ils ne sentent pas leur position, les empêchera de sentir la paix et la prépondérance d'un homme. Mais je suis si intimement convaincu à présent de la chute de tout ceci, que je suis devenu d'un calme plat sur ce qui me touche. Ils ne peuvent

plus me nier mes prédictions. Mes idées ont raison : cela suffit. Peu importe que ma personne ait tort.

Je me fais une grande joie de vous revoir et pour longtemps. Vous voyez que vous pouvez encore m'écrire ici.

3 octobre [1817].

J'ai visité un appartement rue du Bac, en face de Saint-Thomas-d'Aquin.

Ce dimanche 5 septembre [1817].

Corvetto s'en ira, Saint-Cyr s'en ira ; voilà Canuel chassé : c'est juste et dans l'ordre. Il faut que tout ce que j'ai prédit s'accomplisse à la lettre. Ils ne veulent pas de moi, ils n'en voudront jamais. Laissez-moi donc suivre mes inspirations et faire ce que le ciel me pousse à faire. Bien plus, je m'attends à voir la désertion entière du Château, sauf trois ou quatre amis. Cela doit encore arriver. Cet hiver, j'espère me créer une autre patrie.

Soyez tranquille, j'ai toutes vos lettres et le petit pamphlet. Rien n'a été ouvert, et vous pouvez vous expliquer librement. Je n'ai jamais cru à rien ; je n'y croirai pas. On se perdra, c'est inévitable. Ces bouffées d'espoir sont fâcheuses et font plus de bruit que de mal. Ecrivez-moi. Je ne serai à Paris que du 15 au 20. Voilà la Chambre convoquée. Lainé s'en ira : c'est en partie ce qui me fait revenir à Paris. Bonjour, chère sœur, du courage !

« *Mouche* » [Nathalie] reviendra à la raison. Sa pauvre mère doit être au désespoir.

Lonné, ce [mercredi] 8 septembre [1817].

Je vous ai écrit lundi par une occasion qui a dû mettre ma lettre à la poste à Mortagne. Nous partons lundi pour Vorré, où nous passerons une partie de la semaine prochaine, et nous nous mettrons en route pour Paris du 15 au 20. Vous pouvez encore m'écrire ici. Si votre lettre est mise à la poste samedi, je la recevrai dimanche. Mais après samedi, il faut écrire à Vorré par Regmalard, département de l'Orne. Je suis convaincu comme de mon existence que toutes mes prophéties s'accompliront et même que la catastrophe est moins éloignée qu'on ne le pense. Le mal fait des progrès immenses dans les provinces, et vous voyez qu'au lieu d'ouvrir les yeux, on suit plus que jamais le même système.

Canuel déplacé, Marneti est nommé, etc. C'est de la bonne et belle folie.

Le prétendu rapprochement des ultras n'est qu'une pure jonglerie, à laquelle je n'ai pas cru un moment. Ce niais de Laîné sera chassé, aucun doute.

J'arrive avec un bon ouvrage, et un des plus désagréables et des plus effrayants qu'on puisse faire pour mes lâches persécuteurs. Il est court, et peut être imprimé dans 24 heures. Je pense que le seul parti honorable pour moi est de suivre franchement ma ligne. J'ai assez jusqu'ici capitulé, attendu, écouté. A présent, il est trop tard, et il faut accepter ma position avec tous ses inconvénients et ses avantages. J'espère que vous êtes fixée à Paris ou que vous allez y revenir. J'ai grand besoin et grand désir de vous voir.

Mille tendresses à *Mouche*. La pauvre créature !

Dimanche, 12 septembre [1817].

Il n'y avait point de fluctuations dans ma lettre : mon retour à Paris ne peut être à jour fixe, parce qu'il dépend de la santé de Mme de Ch[ateaubriand] et de mon appartement à Paris. C'est jeudi [16 octobre] que nous partirons de Vorré où nous allons demain, et nous serons vendredi au soir à Paris à moins de quelque nouveau dérangement, qui ne serait dans tous les cas qu'un retard d'un ou deux jours. Quant à mes dispositions, elles sont toujours fondées sur la raison, quoique je sois résolu de faire ce que vous voudrez. Mais soyez sûre que si vous êtes pour le silence et la faiblesse, je n'y gagnerai rien, de la part de gens sans foi. Tout ce qu'ils veulent, si toutefois ils veulent quelque chose et mettent de l'importance à rien, c'est que je me taise, sans rien faire pour changer ma position. Ils vous tiendront le bec dans l'eau, toujours parlant de conciliation, de nécessité de s'entendre ; la session s'écoulera, j'aurai perdu le moment de l'attaque, et ils riront de vous et de moi. Je suis intimement convaincu que je suis noyé pour toute la vie du Roi et peut-être après. J'ai un autre rôle : celui de chef d'une opposition honorable : je le perdrai aussi, si je ne me montre pas. Au reste, je suis si persuadé que toute cette machine dégringole, que tous les calculs sont vains.

Soyez donc tranquille ; je serai aussi faible, aussi muet que vous le jugerez à propos. Au fond, mon indifférence pour eux est grande ; et comme, dans tous les cas, je me regarde comme perdu, mieux vaut l'être de la façon qui plaira à mes amis. J'espère un

mot de vous aujourd'hui, et peut-être un autre à Vorré. Je vous écrirai un dernier mot de Vorré.

Chateaubriand est rentré à Paris. Il vient tous les jours chez Mme de Duras ; si parfois il en est empêché, un billet ne manque pas de présenter ses excuses. Mme de Duras continue de renseigner Mme Swetchine sur ce qui fait le grand intérêt de sa vie, et donc sur Chateaubriand.

Madame de Duras à Madame Swetchine.

22 octobre [1817].

Chère amie... Je sens bien votre absence lorsque je suis là avec quelqu'une des personnes qui composaient nos petites soirées. M. de Chateaubriand est revenu ; M. de Humboldt part vendredi pour aller passer quinze jours avec son frère en Angleterre. Ici tout est de même : on proteste qu'on veut se rapprocher et la vérité est qu'on ne le veut pas. Je crois que cette session se passera comme la dernière à louvoyer entre les partis. Mon pauvre ami a un an ou deux devant lui pour l'arrangement de ses affaires, et *Nous verrons* [1], c'est le refrain de la chanson...

13 novembre.

... Nos petites soirées ont commencé. Vous manquez là à tout le monde ; à moi, vous manquez partout, et plus en ce moment que jamais. M. de Humboldt est en Angleterre depuis quinze jours. Il aura été témoin de ce deuil affreux où la mort de cette pauvre jeune princesse a plongé l'Angleterre. C'est une belle chose qu'une institution d'un pays où une telle perte est un malheur, mais n'est pas un événement qui influe matériellement sur l'existence politique de ce pays ; cela seul ferait l'éloge du gouvernement constitutionnel. Je crois que l'ouvrage de M. de Chateaubriand ne paraîtra pas. Il ne veut rien faire en ce moment qui puisse aigrir, ou nuire à un rapprochement...

1. Voir, dans ses *Poésies diverses*, la pièce de Chateaubriand intitulée : *Nous verrons*. Mme de Duras s'en souvient peut-être en écrivant ces mêmes mots.

Humboldt à Madame de Duras.

[1817-1818].

Je n'ai encore qu'un seul exemplaire de mon volume[1] et ce seul, je le mets à vos pieds. C'est un hommage qui vous est dû pour votre constante et affectueuse indulgence. Demain je porterai un autre exemplaire à M. de Chateaubriand. J'ai été assez malheureux de ne pas pouvoir vous voir hier soir. De grâce, ne restez-vous pas ce soir encore ? Voulez-vous que je vous demande à dîner à la campagne ? J'irais avec plaisir mercredi ou jeudi. Mille tendres hommages.

HUMBOLDT.

Chateaubriand rendit compte de l'ouvrage de M. de Humboldt, qu'il appelle « notre illustre ami ».

« ... Le savoir de M. le baron de Humboldt est prodigieux ; mais ce qu'il y a peut-être de plus étonnant encore, c'est le talent avec lequel l'auteur écrit dans une langue qui n'est pas sa langue maternelle. Il a peint avec une vérité frappante les scènes de la nature américaine. On croit voguer avec lui sur les fleuves, se perdre avec lui dans la profondeur de ces bois qui n'ont d'autres limites que les rivages de l'Océan et la chaîne des Cordillères ; il vous fait voir les grands déserts dans tous les accidents de la lumière et de l'ombre, et toujours, des descriptions se rattachant à un ordre de choses plus élevé ramènent quelques souvenirs de l'homme, ou des réflexions sur la vie.

« C'est le secret de Virgile... Pour louer dignement ce voyage, le meilleur moyen serait d'en transcrire des passages ; mais l'ouvrage est si célèbre, la réputation de l'auteur est si universelle, que toute citation devient inutile. M. le baron de Humboldt, bien que protestant de religion et professant en politique les sentiments d'une liberté sage que tout homme généreux trouve au fond de son cœur ; M. de Humboldt, disons-nous, n'en

1. Probablement le dernier des quatre volumes in-4° (1814-1817) intitulé : *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, pendant les années 1799, 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804.

rend pas moins hommage aux missionnaires qui se consacrent à l'instruction des sauvages... La sage économie de ses jugements et la pompe de ses descriptions décèlent un maître qui domine également toutes les parties de son sujet et de son style. »

Chateaubriand à Madame de Duras.

[Janvier 1818].

J'ai bien quelque chose de cassé dans la jambe, mais elle est si enflée qu'on ne sait encore ce qu'il y a. C'est en marchant dans la rue que cela m'est arrivé. Je suis tombé par la violence du coup et de la douleur, comme si une balle m'eût traversé la jambe. Ne sortez pas, si vous êtes malade, d'autant plus que je serai, je pense, obligé de me coucher.

Madame de Duras à Madame Swetchine.

29 janvier 1818.

... M. de Chateaubriand s'est cassé un muscle de la jambe : le voilà pour quarante jours sur son canapé. Je vais le voir : mais vous n'avez pas l'idée du vide que fait dans ma vie de ne plus le voir une heure ou deux le matin dans ce cabinet, à penser tout haut avec moi. Je suis triste à mourir. Il n'y a rien de si intérieur que le bonheur; et, pourtant, que sont les objets extérieurs sans lui ? C'est la lumière qui les éclaire : tout est terne et sans vie quand il se retire...

2 février 1818.

... M. de Humboldt se porte bien. MM. Benoist, d'Harcourt, tous nos amis sont là. Je vois de plus M. de Villèle, qui est aussi spirituel dans la conversation qu'à la tribune. Vous sentez bien que mon goût est de l'autre côté... En fait d'ultras, je n'aime que trois ou quatre hommes politiques distingués, les généraux ; mais leurs soldats m'ennuient à mort, et je ne les vois guère. Si M. de Chateaubriand était longtemps malade, je deviendrais

ministérielle par l'ennui et la déraison de ce qui entoure sa chaise longue : Adieu. Je vous embrasse.

Le cher frère avait donc l'habitude de venir tous les jours dans le cabinet de Mme de Duras. En parlant de ces visites, un mot vient à celle-ci, rare sous sa plume, le mot de bonheur. C'était un bonheur, assurément, mais combien relatif, à n'en juger que par ses déclarations à Chateaubriand lui-même. Un peu plus tard, quand il sera ambassadeur à Berlin, elle lui écrira : « Je me sens bien plus en disposition de causer avec vous à cœur ouvert en votre absence qu'en votre présence. Quand je vous vois, cela me distrait. Et puis j'ai peur que ce que je vous dis ne vous plaise pas. Je ne vous vois pas bâiller, me faire cette mine renfrognée qui m'épouvante, ni faire de grandes promenades dans ma chambre. Et pourtant, ce sont les bons jours. »

Les voilà, l'un et l'autre, dans la familiarité du tête-à-tête : lui, taciturne, « bâillant son ennui », faisant de grandes promenades, et quelquefois dictant ; elle, parlant avec quelque timidité, craignant de lui déplaire, ou « écrivant sous sa dictée les grandes pages futures ». Telle est la physionomie de ces entrevues presque quotidiennes dont le souvenir, malgré ses épreuves de santé et de cœur, et malgré les fréquentes maussaderies du cher frère, mettait au bout de sa plume le mot de bonheur.

Un bien joli trait : « quand je vous vois, cela me distrait [de causer]. » Le voir et l'entendre, ou même le voir seulement, lui suffit. Elle ne pense plus à ce qu'elle pourrait dire : elle admire, elle aime, elle est heureuse.

Cette habitude des « grandes promenades dans la chambre » et cette mine renfrognée qui épouvante, Chateaubriand les avait héritées de son père, et il s'en était souvenu en écrivant les « Mémoires de sa vie » que Mme de Duras avait lus récemment. Elle retrouvait le fils dans les manies du rude châtelain de Combourg.

... « Après le souper... mon père commençait alors une promenade qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher... Il arrivait que mon père, interrompant sa promenade, venait quelquefois s'asseoir au foyer pour nous faire l'histoire de la détresse de son enfance et des traverses de sa vie... J'écoutais avidement mon père. Lorsque j'entendais cet homme si dur à lui-même regretter de n'avoir pas fait assez pour sa famille, se plaindre en paroles

courtes mais amères de sa destinée, lorsque je le voyais à la fin de son récit se lever brusquement, s'envelopper dans son manteau, recommencer sa promenade, presser d'abord ses pas, puis les ralentir en les réglant sur les mouvements de son cœur, l'amour filial remplissait mes yeux de larmes... Lucile et moi nous tenions sur son passage, tremblants de respect et de frayeur ; nous l'embrassions en lui souhaitant une bonne nuit... »

Chateaubriand à Madame de Duras.

Lundi, 6 heures et demie [juillet 1818].

Je vous ai vue sortir de chez vous et de chez moi, sans pouvoir vous joindre. Ma malade n'est pas bien, ni moi non plus. Je vous verrai demain matin. Je ne sais rien de nouveau, sinon qu'on est venu *s'excuser* de la *Correspondance privée* et protester de l'innocence du ministère.

Mme de Ch[ateaubriand] au contraire est un peu mieux. Comme j'étais resté auprès d'elle ces jours derniers, j'ai été obligé de courir aujourd'hui pour mes affaires, et je n'ai pu aller vous voir. A 9 heures ce soir, je serai dans mon lit. Je ne sais rien de nouveau, pas même sur Molé.

A demain.

Ce [mercredi] 22 juillet 1818.

Vous verrez l'apparition de Canuel. L'effet a été grand et change entièrement la face des choses. Espérons que les calomniateurs seront enfin confondus.

La pauvre vallée est vendue. C'est Mathieu qui en est devenu le possesseur. Me voilà nu comme Job. Je suis malade. Revenez, vous guérirez tous mes maux. J'ai reçu votre petit billet. Mes respects à Lady Clara et mes hommages à Mme de T[almont].

Ce dimanche [26 juillet 1818].

Je vous ai écrit à Chaudey. La lettre sera arrivée après votre départ.

La vallée est vendue et Mathieu en est le maître ; je ne veux plus rien en France. Mercredi j'irai dîner avec vous ou vous voir après-dîner.

Madame de Duras à Madame Swetchine.

Samedi, 19 août [1818].

Je vais à Paris le 23 au soir. Lord Wellington est arrivé, mais je n'espère rien. C'est égal, il faut agir de même ; mais tout ce que je ferai sera détruit par ce qu'écrit mon pauvre ami. Il est poussé à bout ; et jugez ce qui sortira de sa plume lorsqu'il ne ménagera plus rien et qu'il écrit dans le lieu où l'on a les opinions les plus exagérées. Il ne faut rien espérer : il y a des caractères et surtout des sortes de talent qui sont toujours opprimés ou qui se figurent l'être : il avait fallu forcer la nature pour tirer de là M. de Chateaubriand. Enfin il restera pair de France, mais s'il pouvait perdre cela, soyez sûre qu'il le perdrait.

« Il est poussé à bout. » Oui, vraiment, poussé à bout par le ministère, plus particulièrement par Decazes et par l'ancien ami Pasquier. Un de ses domestiques avait été acheté par la police ; et désormais le métier de ce serviteur consistait à espionner son maître, à rapporter qui il recevait, ce qui se disait chez lui, ce qu'on lui écrivait, ce qu'il écrivait lui-même. Un jour, ce vendu prétendit avoir trouvé sur le bureau de M. de Chateaubriand une lettre qui prouvait une conspiration et qui contenait les noms des conspirateurs. Chateaubriand était complice. Pasquier le déclare avec une conviction absolue dans ses *Mémoires*. « Autre preuve de complicité », ajoute-t-il, « M. de Chateaubriand prit la défense de Vitrolles », auteur d'une certaine *Note secrète* qui se rattachait au complot. Des poursuites furent intentées. Justement indigné de la trahison installée policièrement à son foyer et de l'ignoble accusation portée contre lui, Chateaubriand élève sa grande voix. Les *Remarques sur les affaires du moment*, datées de Paris, 31 juillet 1818, sont comme un long et furieux rugissement.

« ... Deux, trois colonels devaient échelonner leurs régiments,

de Saint-Cloud à Vincennes, le jour où un crime devait être commis. En conséquence de ces infâmes calomnies, le juge se trouva forcé d'envoyer un mandat de comparution à l'un de ces colonels, afin qu'il vienne déclarer ce qu'il pourrait savoir d'une conspiration contre le roi. Ce brave militaire reçoit le mandat l'anniversaire du jour où son père et son grand-père périrent les premiers pour la monarchie !

« Qu'un autre colonel [La Rochejaquelein] ne prétende point en appeler aux cendres de ses deux frères, qu'il ne vienne point montrer sur son visage les blessures qu'il obtint au service de la patrie, ni, sur son corps, celles qu'il reçut pour son roi dans les Cent-Jours ; qu'il cesse d'étaler l'orgueil d'un nom qui représente l'honneur de la vieille France et qui reste comme un immortel débris d'un grand naufrage. Il est un *conspirateur contre le Roi !* Il devait... Je n'oserais achever le blasphème dans ce pays qui voit encore les ruines des chaumières de la Vendée... Sous le voile de l'anonyme, calomniateurs sans périls et par conséquent doublement lâches,... ils osent tout, excepté signer leur nom, ce qui prouve au moins qu'ils rougissent de quelque chose. »

« Avant d'aller plus loin, je demanderai à ceux qui donnent si facilement des brevets de conspirateurs aux meilleurs serviteurs du Roi, s'ils sont eux-mêmes des hommes si fidèles ? N'ont-ils jamais abandonné Bonaparte ? N'ont-ils point, pendant les Cent-Jours, manqué à d'autres serments ? Où étaient-ils alors ? Étaient-ils à Gand, dans la Vendée, sur les bords de la Drôme ? Quelles places occupaient-ils ? Vous qui osez nous appeler des conspirateurs, héritiers de tous les gouvernements de fait, êtes-vous bien descendus dans le fond de votre conscience ? Au mot de trahison, ne devriez-vous pas rougir ? Quand vous accusez, ne vous condamnez-vous pas ? Vous parlez de Biron ? Ah ! du moins, il avait servi longtemps son maître avant d'être coupable, et vous, vous n'avez jamais su que trahir les vôtres... »

Voilà pour Decazes, Molé, Pasquier, et autres ministres.

« Jugez ce qui sortira de sa plume lorsqu'il ne ménagera plus rien. » En effet ! S'il ne ménage plus rien, dans les *Remarques* publiées en brochure, et bientôt dans les articles du *Conservateur*, il est juste de ne pas oublier à quelles ignobles provocations il s'était vu contraint de répondre. Lui du moins frappait en face, en plein soleil, et visière levée. Mais eux ? Ils achetaient

ses domestiques, les transformaient en espions, et leur enjoignaient de fouiller dans ses papiers : avec ce système, ils arrivaient à ce beau résultat qu'on leur remettait aux mains des pièces fabriquées.

« Il écrit dans le lieu où l'on a les opinions les plus exagérées. » Quel lieu ? A Montboissier ? A Montgraham ? A Noisiel ? Lui-même semble répondre dans ses *Mémoires :*

« J'étais à Noisiel dans l'été de 1818, lorsque mon libraire me vint voir. Je lui fis part de l'idée qui m'occupait. Il prit feu, s'offrit à courir tous les risques et se chargea de tous les frais. » L'idée qui l'occupait, c'était de fonder un journal royaliste, le *Conservateur*. Or c'est à Noisiel, chez la duchesse de Lévis, que furent rédigés les premiers articles : ils sont en effet des plus vifs et ne ménagent personne dans le camp ministériel. Les billets suivants à la duchesse de Duras se rapportent à la création et à l'apparition de ce journal que Chateaubriand allait illustrer.

Je suis désolé, mais cela m'est tout à fait impossible ; je décide aujourd'hui la grande question du *Conservateur* et je dîne pour cette affaire capitale avec les intéressés. Demain, j'aurais été à vos ordres. Tâchez de retenir Mme de N... jusqu'à lundi. Vous pouvez tout ce que vous voulez.

Lundi, 4 heures 1/2 [5 octobre 1818].

Nous voilà enfin arrivés. J'attends ce soir les actionnaires pour prendre une dernière délibération, après quoi le numéro paraîtra jeudi. Je ne pourrai donc vous voir ce soir, mais demain matin à déjeuner.

Ces billets prouvent que la chère sœur était tenue au couran de ce projet comme de tout ce qui « occupait » ou intéressait le cher frère. D'après sa lettre à Mme Swetchine, nous devons supposer qu'elle ne vit pas paraître le *Conservateur* sans crainte, ou plutôt sans effroi.

Remarquons en passant le petit coup de griffe qu'elle détache élégamment à sa cousine. Mais aussi pourquoi la duchesse de Lévis se permet-elle d'être calme et paisible, ou plutôt « froide

et peu communicative » au gré de celle qui est épanchement, vivacité, agitation, élan ? Ces oppositions de caractère se paient.

Ce qui devait perdre et enfoncer à jamais Chateaubriand fut ce qui le porta au pinacle : son génie d'écrivain et de polémiste, soutenu par une obstination toute Bretonne, fit le miracle. Comme il l'avait annoncé à son amie, le premier numéro du *Conservateur* parut le jeudi 8 octobre 1818. Le 11, Mme de Chateaubriand écrivait, de Noisiel, à Joubert : « Le *Conservateur* est-il arrivé jusqu'à vous ? M. de Chateaubriand est bien capable de ne vous l'avoir pas envoyé. Voilà un nouvel ultra lancé dans le monde, et, jusqu'à présent, fort bien accueilli du public. » Le duc de Lévis figure parmi les collaborateurs. « Jamais plus vaillant chef ne fut entouré d'un plus brillant état-major ».

Mme de Duras n'approuvait pas les violences du *Conservateur*. Libérale, elle l'était d'instinct et de tradition ; libérale elle demeurait. Ce n'est pas Chateaubriand qui la convertira au *royalisme* ; c'est elle qui le ramènera au libéralisme. Si l'on néglige les splendides invectives du rédacteur en chef contre ses ennemis, on se rend compte que, peu à peu, au plus fort même de la polémique, les idées de Chateaubriand se modèrent, s'assagissent, et finissent par incliner au libéralisme constitutionnel : — triomphe de la raison, de l'éloquence familière et de l'amitié. Mme de Duras jetait chaque jour dans la balance quelques grains de son sens politique très droit, très fin, très éveillé. Son influence sur la destinée de Chateaubriand fut si grande et si intime qu'on la trouverait non seulement dans les titres qu'il obtint — président de collège électoral, pair, ministre d'Etat, restitution de ce titre, et dans les places qu'il occupa, ministre intérimaire de l'Intérieur à Gand, ambassadeur, etc., — mais encore dans les doctrines qu'il embrassa et contribua puissamment à acclimater en France. Cette influence de femme s'exerça d'une manière très efficace, encore qu'indirecte et discrète, et la marche générale des affaires en reçut une impulsion qui se perd dans celle de Chateaubriand, en faveur des libertés publiques.

Mme de Chateaubriand poussait son mari dans les voies de l'extrême droite. La duchesse de Lévis s'entendait à merveille avec l'épouse, et, toute paisible que fût par tempérament la châtelaine de Noisiel, elle aiguillonnait aussi l'homme de génie dans le sens de l'ultracisme. Mme de Duras, si ardente de caractère et

si passionnée en tout, le modérait, le réfrénait, lui suggérait des pensées d'avenir et d'opportunité.

Chateaubriand à Madame de Duras.

Ce dimanche soir, 23 août 1818.

Je n'ai point du tout compris que vous ne reveniez que demain, et il n'y a point là de petite tromperie. Dans tous les cas, je crois toujours partir demain, parce que je ne veux pas être à Paris pour la saint-Louis : ce n'est pas aux fêtes du Roi que j'assiste : je l'attends quand il n'y aura plus personne au banquet.

Écrivez-moi pour me dire ce que vous faites, de manière que je puisse revenir à Paris quand vous y reviendrez.

Voici mon adresse : à Gournay-sur-Marne, par Vincennes.

Je ne vous ai point parlé d'Octave [de Ségur]. Je ne savais pas sa mort. Je plains Félicité [d'Aguesseau, mariée à son cousin germain, Octave de Ségur][1].

Dimanche, 13 septembre [1818].

J'arrive à Paris demain lundi. Vous verrez que toutes vos idées noires se dissiperont. Je travaille dix ou douze heures, et je veux aussi, comme Humboldt, me venger, mais par *l'Histoire*. Si je ne puis vous voir demain soir parce que Mme de Ch... revient avec moi, je vous verrai mardi matin. Soyez donc tranquille, au nom du ciel, et ne vous creusez plus la tête.

A demain soir, ou après-demain matin.

Samedi matin [été de 1818].

J'ai appris hier au soir que vous étiez arrivée. A peine étiez-vous partie l'autre jour, que j'étais à votre porte. J'ai été et je suis encore bien souffrant d'un rhumatisme dans la poitrine, qui m'étouffe. Je fais des remèdes, je ne dors point. Aujourd'hui, je vais un peu mieux. Si je puis sortir, j'irai vous voir vers quatre heures. Votre billet était bien injuste. J'étais revenu à Paris uniquement pour vous voir.

Je vais aller vous voir ce matin, entre onze heures et midi.

1. Sur la mort d'Octave de Ségur, voir *Mémoires de Madame de Boigne*, t. Ier, p. 311.

Ce mardi.

Je ne peux vous voir, chère sœur, il faut finir le terrible article. Revenez donc vite. Je souffre beaucoup, ce matin.

Lundi.

Chère sœur, il me sera impossible de vous voir ce matin. Je suis accablé de travail. Castelbajac est absent et je suis chargé de la lecture et de la correction de toutes les feuilles du *Conservateur*. J'irai vous voir à Andilly, aussitôt que je serai délivré.

Jeudi.

Voilà ce que je vous avais écrit hier. Je vous verrai aujourd'hui à midi ou à quatre heures.

Cette lettre contient en outre le billet suivant :

Mais ne fais-je pas encore l'article *Conservateur* cette fois? Je ne puis sortir. J'ai vu le Prince. Il pleure. Il m'a tout attendri. C'est fort mal à vous. Je vous conterai cela. Il m'a dit qu'il irait, si vous l'exigiez, demeurer chez vous ! En vérité, vous avez tort.

Lundi.

J'étais prêt. C'est votre faute. Je vais, malgré vous, vous voir tout à l'heure. Et, si vous le voulez encore, « l'heure *sacrée* » sera pour vous.

Mercredi matin.

Chère sœur, j'ai été vous chercher hier, vous étiez partie. Avant-hier, toute ma journée fut prise par le comité du *Conservateur*, chez moi. Aujourd'hui je mène les grands et petits au Panorama. Mais si vous n'avez personne et que vous vouliez me donner à dîner, je serai chez vous à 6 heures et un quart. Sinon, j'irai vous voir à 7 heures et demie. Comment êtes-vous ?

De l'automne de 1818 à 1820, Chateaubriand est absorbé par le *Conservateur* ; il néglige sa correspondance au grand déplaisir

de ses amis qui se plaignent de son silence. Mme de Chateaubriand l'excuse en disant avec un joli sourire : « Depuis qu'il s'occupe de ce journal, il ne voit, ni n'entend, ni ne répond. » Je n'ai trouvé dans la collection des lettres conservées par Mme de Duras que quelques billets pouvant se rapporter à l'année 1819.

Dimanche matin [11 avril 1819].

Je vous envoie, chère sœur, les bonnes demoiselles Brigg. Tâchez d'arranger cela. Elles ont une recommandation anglaise, et puis le bon chevalier de Clunoy [?] et tous les Clunoy du monde en répondront, sans compter moi. J'ai travaillé comme un nègre, je n'ai pu vous voir avec tous les jours saints [1]. Je suis désolé ; j'espère vous voir ce soir en sortant de chez Mme la duchesse de Vilain, où je dîne. Je crois avoir fait un très bon travail.

Samedi, 26 juin 1819.

Je suis toujours souffrant. Voilà un été et un automne qui s'arrangent mal. Vous partez quand j'arrive ; je m'en vais quand vous revenez. Mais quand les hirondelles seront envolées et que le temps de « l'humeur voyageuse » sera passé, nous nous retrouverons sous le toit accoutumé. A présent, je fais le tour du monde, surtout parce que vous n'êtes pas ici.

On parle de divisions entre les ministres, on parle de je ne sais quoi. Hier, le *Conservateur* avait deux articles de votre serviteur. Hier comme aujourd'hui est à vous. *Brillant* dit mille choses à Clara.

Lisieux, lundi soir 18 [1819].

Je vous écris de Lisieux, dans une auberge où je vais coucher, parce qu'il est trop tard pour entreprendre de nuit les deux heures de mauvais chemin de traverse qui me restent à faire pour arriver à Fervacques. Je vous écrirai de Fervacques. J'attends aussi une lettre de vous. Vos lettres au moins ne mettront pas dix jours à faire le voyage. Il faut que je vous quitte, car j'ai

1. Des Rameaux à Pâques, 4-11 avril 1819.

la tête tout ébranlée du mouvement de la voiture, et je suis accablé de sommeil. Bonsoir. A bientôt. Vos injustices, j'espère, seront passées quand je reviendrai.

Les deux remarques suivantes, s'imposent, et je ne les fais pas sans regret.

C'est en 1819, et, vraisemblablement, au mois de septembre, pendant que Mme de Duras est en proie à des crises douloureuses qui mettent sa vie en danger, que Chateaubriand, déjà lié avec Mme Récamier depuis 1817-1818, noue avec elle des rapports plus étroits.

Une lettre grondeuse de Mathieu de Montmorency, et qui fait suite à plusieurs allusions jalouses, met cette intimité dans une lumière cruelle (10 oct. 1819) :

J'envoie savoir de vos nouvelles, puisque votre femme de chambre est venue me dire que vous étiez malade, et que votre santé ne cessera jamais de m'intéresser. Mais vous trouverez bon que je ne profite pas, au moins aujourd'hui, de la permission que vous avez bien voulu me faire donner de revenir vous voir. Je ne puis m'accoutumer à ce qu'après deux jours d'absence, quand je viens, avec un intérêt bien franc et bien sincère pour la deuxième fois de la journée, savoir de vos nouvelles, vous me fassiez fermer votre porte et faire un vrai conte par votre femme de chambre, pour être plus à votre aise dans votre tête à tête avec M. de Chateaubriand que vous désirez si vivement me faire rencontrer naturellement chez vous. Tout cela entre bien peu dans ma manière de concevoir l'amitié intime et dévouée... Je ne sais si je puis vous souhaiter, si je souhaite même vraiment que ces sentiments mobiles et passagers, auxquels vous êtes prête à tout sacrifier, vous empêchent de regretter ce qui était bien vrai, bien profond, bien durable ; mais moi, je ne dissimule pas mes sincères regrets ni la peine réelle avec laquelle je renonce à de douces illusions. Adieu[1].

La « chère sœur » ne fut renseignée que plus tard, quand sa santé se fut un peu raffermie et qu'elle eut rouvert son salon. Ballanche, Mathieu et Adrien de Montmorency, ainsi que les autres amis, furent plus vite au courant et livrèrent combat à l'intrus dans le cœur de Juliette. Peine perdue ! René est entré en

1. Publié par M. Herriot. *Madame Récamier et ses amis*, t. II, p. 68-69.

conquérant et en maître dans ce cœur qui se croyait, peut-être, à l'abri des surprises.

Nous savons que Mme Récamier, pendant l'ambassade de Chateaubriand à Berlin, correspondit avec lui et se servit d'un procédé pour rendre invisibles certaines lignes de son écriture. Il y avait donc encore une sorte de mystère dans leurs relations. On se gardait d'indisposer Mathieu, très influent au Château et qui serait bientôt ministre. On avait aussi à craindre de décourager l'amitié passionnément dévouée, et donc jalouse, de la duchesse de Duras. Cela suffirait à expliquer qu'on n'ait pas trouvé de lettres de Chateaubriand à Mme Récamier pendant les premières années de leur liaison, 1818-1820. Mme Lenormant avoue « que ces lettres ne figurent pas dans la collection que Mme Récamier a léguée à ses héritiers, ou tout au moins qu'elles n'y figurent plus ». Je croirais plutôt que, pendant cette période, le commerce épistolaire entre Chateaubriand et sa nouvelle amie fut nul, ou très rare, par un motif de prudence. Ce n'est qu'à la fin de 1820 que Mme de Duras déclare au cher frère qu'elle est instruite de ses rapports avec l'Abbaye-au-Bois : « Je ne reçois de personne au monde », répond-il avec une mauvaise humeur peu dissimulée, « des lettres que j'aime plus à recevoir que les vôtres ». Et il termine en suppliant Mme de Duras de se méfier de Mme de Bérenger (Pauline), « qui se plaît à la tourmenter ». Mme de Duras n'ignore pas la fréquence des lettres que l'ambassadeur de Berlin adresse à Mme Récamier. Elle renouvelle ses plaintes le 1er mars 1821 : « On me dit que la maîtresse de l'Abbaye-au-Bois est la véritable, et voilà où vos lettres s'adressent. Mon pauvre frère, cela est bien jeune pour un vieux diplomate. Le tour de l'amitié ne viendra donc jamais? *Vous croyez que d'autres soignent mieux vos intérêts?* »

Au cours de ses ambassades à Berlin et à Londres, ainsi que pendant le Congrès de Vérone (1821-1822), Chateaubriand écrira souvent à Mme Récamier. Mais — et voici la seconde remarque — ses lettres sont enfiévrées d'ambitieux désirs plutôt que d'amoureux transports. L'expression de tels désirs fait tort à celle de l'amour. Il est clair que les « cadences » de passion redoublent tout juste quand s'exalte l'appétit du pouvoir ; de telle sorte que l'ambition serait la vraie passion, ou, si l'on veut, la raison des dithyrambes romanesques. Lettres de diplomate et d'aspirant ministre, pour stimuler l'influence de la belle Juliette sur son

mystique adorateur, Mathieu de Montmorency. C'est alors qu'il prodigue les termes d'amour : « mon ange », « mon bel ange » ; alors qu'il forme d'enivrants projets d'avenir, avec « rendez-vous » mystérieux « dans la forêt de Chantilly » ou voyage en Italie.

Tout était mélange dans cette nature complexe et mobile.

Le « bel ange » avait alors quarante-quatre à quarante-cinq ans[1], ce qui est beaucoup pour un ange de la terre, surtout au regard d'un être tel que René.

Chateaubriand fut-il éperdûment épris de Mme Récamier en 1818-1819? C'est possible, mais à mon humble avis, peu probable. Attiré, charmé, oui ; flatté de vaincre dans ce cœur les Montmorency, le prince Auguste de Prusse, B. Constant et autres soupirants, oui. Voilà ce que je crois. La passion qui s'empare de tout l'être, le brûle et le rend malade, elle était du côté de Mme Récamier. Une fièvre alors la dévorait, — dont le foyer était dans son cœur. Elle en fit plus tard la confidence à Mme Mohl : « Il est impossible à une tête d'être plus complètement tournée que l'était la mienne, du fait de M. de Chateaubriand. Je pleurais tout le jour. » Voilà bien cet étrange et « inexplicable » René, avec sa magie de séduction, consumant et non consumé, recevant et ne rendant qu'avec d'éternelles réserves.

De 1823 à 1825, la correspondance de Chateaubriand avec l'Abbaye-au-Bois se fera progressivement rare et cérémonieuse. Le 28 janvier 1824, il en est aux excuses : « J'avoue que je ne vous écris pas autant que je le voudrais. Tantôt les courriers manquent ; tantôt les affaires m'accablent » ; et encore, le 16 mars : « l'incertitude des occasions, jointe à mon travail, vous explique l'irrégularité de ma correspondance ». Le 3 avril : « Je m'avoue bien coupable : j'avais promis de vous écrire, et je n'ai point écrit. Pardonnez-moi. »

La dernière lettre connue, de ce temps, est toute déprise et comme glacée : on dirait d'une rupture, infiniment polie, mais définitive.

Il faut citer. Mme Récamier, faisant allusion à des promesses et à des projets antérieurs, l'avait engagé à venir la rejoindre en Italie. Il lui répondit :

1. Née le 4 décembre 1777.

Paris, ce 9 février 1825.

Votre proposition, Madame, a réveillé en moi de pénibles souvenirs : je ne puis l'accepter. Je ne sais ce que je deviendrai, et il est possible que ma vie ne s'achève pas en France. Cette vie a été trop agitée, et ce qui m'en reste est trop court pour faire des projets. C'est à vous, Madame, *qui avez tant et de si* fidèles *amis*, de venir vous placer au milieu d'eux pour ne plus les quitter. Moi, qui ne méritais pas de rencontrer des ingrats puisque j'ai fait si peu de bien, je subirai mon sort jusqu'au bout. Que le vôtre soit heureux, Madame ! Que justice soit faite à votre bonté, à votre générosité, à la douceur et à l'élévation de votre âme, comme elle a été faite à votre beauté !

N'est-ce pas comme s'il lui donnait congé ? « Vous *qui avez tant* et de si FIDÈLES amis, venez au milieu d'eux pour ne plus les quitter !... »

Après cette lettre, pourquoi chercher à expliquer l'absence de toutes relations écrites autrement que par une interruption totale ? Ce fut le silence, le parfait silence entre eux, jusqu'au jour où Mme Récamier prévint Chateaubriand qu'elle était rentrée dans sa cellule et qu'elle désirait le voir. Les visites de Chateaubriand à l'Abbaye redevinrent quotidiennes. Mais de lettres connues ? point. Pourquoi ? Mme Lenormant répond dans les *Souvenirs de Mme Récamier :* « Par un accident que je déplore, et que je ne peux m'expliquer que par la cécité dont Mme Récamier fut atteinte pendant les dernières années de sa vie, les lettres, en petit nombre, que M. de Chateaubriand lui adressa à cette époque si grave de sa vie manquent toutes à la collection. » De son côté, Sainte-Beuve suppose que « ces lettres, après son renvoi du ministère, devaient renfermer trop d'éclats de colère et de haine vengeresse, ce qui, sans doute, les aura fait, dès longtemps, supprimer ». Il n'y eut ni perte ni suppression, après le renvoi et jusqu'au mois de juin 1825, c'est-à-dire pendant l'année qui suivit la fameuse destitution, 6 juin 1824 ; mais rareté, et finalement, interruption.

Et, d'autre part, le feu de la passion première, allumé en 1818-1819 — si jamais il y eut feu du côté de Chateaubriand —

était tombé depuis des années. Restait l'amitié, devenue pour lui cette chose idéale, synonyme de bonheur, l'habitude. On lit dans *René* : « Si j'avais encore la folie de croire au bonheur, je le chercherais dans l'habitude. » Il visitait M[me] Récamier tous les jours, à la même heure. Et « cette perpétuelle assiduité de l'ancien propriétaire » de la Vallée-aux-Loups n'était pas sans « déplaire » fortement au propriétaire actuel, M. de Montmorency, et sans l'inquiéter beaucoup. Il en faisait l'aveu à M[me] Récamier dans une lettre datée de Bonnétable, le 30 juillet 1825. Donc, des visites, oui ; mais, encore un coup, point de lettres. La raison en est peut-être que M[me] Récamier montrait à ses amis et amies les lettres qu'elle recevait de Chateaubriand : telle, M[me] de Bérenger ; tel, Adrien de Laval. Elle les montrait soit par un sentiment d'admiration, et pour le communiquer autour d'elle ; soit pour s'en faire un titre de gloire et par coquetterie, pour stimuler, comme d'un aiguillon, les autres amitiés rivales. Il est certain qu'à une époque décisive de sa vie politique, Chateaubriand eut à se plaindre de certaines indiscrétions commises par M[me] Récamier et qu'il en redouta les suites.

A Madame Récamier.

14 mai 1822.

J'ai donné hier mon premier dîner diplomatique avec plein succès. Le 26, le duc d'York vient dîner chez moi, et le Roi en meurt d'envie. Les *jalousies* diplomatiques l'empêchent seules de venir, et peut-être passera-t-il par-dessus. Je constate avec plaisir cette faveur croissante, parce que tout ce qui m'élève me rend nécessaire. — Londres, 24 mai. Je me tue à chercher ce que vous pouvez avoir. Je m'examine et je ne trouve rien à me reprocher. Je vous ai parlé des jalousies de M[me] de Duras, jalousies que j'ai cru entretenues par Adrien [de Laval-Montmorency]. En quoi cela peut-il vous affecter? Je vous ai priée, je crois, de vous méfier un peu d'Adrien, qui aime les tracasseries et qui vit de petites choses.

Est-ce une injure ou un tort?

Et, dans les *Mémoires d'outre-tombe* [1] : « J'avais écrit dès le

1. T. IV, p. 267.

24 mai à M. de Montmorency. Il me répondit, et sa lettre finit par ce paragraphe :

Puisque je suis en train de confidences... n'avez-vous pas pensé *le premier* qu'il faut soigner, vis-à-vis du ministère anglais, certains effets de la *jalousie* et de l'humeur qu'il est toujours prêt à concevoir sur les marques directes de faveur auprès du roi, de crédit dans la société ? Vous me direz s'il ne vous est pas arrivé d'en remarquer quelques traces.

Par qui les plaintes de mon crédit auprès du roi et de la société étaient-elles arrivées au vicomte de Montmorency ? Je l'ignore. »

Il semble d'abord que Chateaubriand éprouve quelque satisfaction à poser la question, et donc en même temps à constater le fait de cette « faveur » et de ce « crédit ». Et quand lui-même, à la question qu'il vient de poser, répond « je l'ignore », il se trompe de mot très volontairement ; au lieu du verbe « je l'ignore », c'est « je l'oublie », ou plutôt « je veux l'oublier, » qu'il devait écrire. Mme Récamier montrait les lettres de Chateaubriand au moins à Adrien de Laval ; ce qu'il y avait lieu d'en retenir, Adrien s'empressait de le répéter à son cousin, le ministre des Affaires étrangères. Ainsi s'explique l'allusion de Mathieu, relative aux « jalousies diplomatiques ».

Et encore, comment Adrien était-il en mesure de faire allusion au rendez-vous (1822) de Chateaubriand et de Mme Récamier dans la forêt de Chantilly ? — rendez-vous dont Mme Lenormant prit soin d'effacer toute trace, — presque, — dans les *Souvenirs*, mais qui a reparu dans les textes pris sur les originaux et publiés par M. Herriot ; — comment ? sinon parce qu'il avait surpris ce petit secret dans la correspondance de Chateaubriand.

Une lettre d'Adrien à Juliette, datée de « Parme 20 septembre 1822 », porte ceci : « Vous faites sûrement quelques courses à la ville pour y voir *l'homme de la forêt de Chantilly*. Si je ne me trompe, vous reconnaîtrez son nom à cette désignation romantique. » Et encore : « Que je suis donc avide de connaître les dispositions plus ou moins bienveillantes, ambitieuses, conciliantes, ou hostiles de votre correspondant, *M. Lemoine*, appelons-le toujours de ce nom, celui de son confident, si ma mémoire

ne m'égare ! » M. Lemoine, autre allusion aux lettres de l'ambassadeur à Londres.

Aussi Chateaubriand avait-il le droit de se plaindre à son indiscrète amie :

« Au nom du ciel, gardez-vous d'Adrien. Le mal que cet homme m'a fait est incalculable. C'est lui qui a nourri la jalousie secrète de Mathieu et les emportements de Mme de D[uras].

A propos des « emportements » de Mme de Duras, et pour indiquer la nuance des rapports de Chateaubriand avec l'une et avec l'autre, je remarque que, si Mme Récamier fut aimée avec passion par Chateaubriand, aimée pour elle-même, à une certaine date (1818-1819), son triomphe aura été de courte durée, et que d'ailleurs il ne fut jamais absolu ; car le jaloux tourment qu'elle se trouva infliger à la chère sœur, la belle Juliette ne tarda guère à l'éprouver à son tour, puisqu'en 1821, Chateaubriand, ambassadeur à Berlin, répondait à des reproches, qui n'étaient sans doute pas les premiers, et qui, cette fois, visaient la duchesse de Cumberland :

Qui vous a donc rendue si malheureuse ? Vous ne voulez pas me le dire. Serait-ce quelque propos, quelque histoire ? Moquez-vous-en.

Et de Londres :

31 mai 1822.

Pourquoi avez-vous cru un moment ce qu'on a pu vous dire ? Je hais mortellement ceux qui m'ont fait tant de mal, quels qu'ils soient. Nous nous expliquerons. Mais en attendant, aimons-nous. C'est le moyen de nous défaire de nos ennemis.

Le 4 juin.

Je ne vous demande plus d'explications, puisque vous ne voulez pas en donner.

5 juillet.

Ne pourriez-vous écrire d'une manière un peu moins sèche ?

Vendredi, 12 juillet, 1822.

Allons ! j'aime mieux savoir votre folie que de lire vos billets mystérieux et fâchés. Je devine ou crois deviner maintenant. C'est apparemment cette femme dont l'amie de la reine de Suède vous avait parlé ? Mais, dites-moi, ai-je un moyen d'empêcher Vernet, Mlle Levert qui m'écrit des déclarations, et trente artistes, femmes et hommes, de venir en Angleterre pour chercher à y gagner de l'argent ? Et si j'avais été coupable, croyez-vous que de telles fantaisies vous fissent la moindre injure et vous ôtassent rien de ce que je vous ai à jamais donné ? On vous a fait mille mensonges... Au reste, tranquillisez-vous : la dame part et ne reviendra jamais en Angleterre.

En 1823, la jalousie sera portée au paroxysme, l'humiliation aura des profondeurs d'abîme ; et, pour s'y soustraire, Mme Récamier s'enfuira brusquement en Italie. Et lorsque Chateaubriand sera chassé du ministère « comme s'il avait volé la montre du roi », et que Adrien de Laval, dans une lettre à Mme Récamier (9 juillet 1824), l'appellera « l'homme malheureux », quand il ajoutera : « Que peut-il faire, ruiné, abîmé de dettes comme il l'est » ; quand Mathieu écrira à la même (août 1824) que « si elle avait été ici, elle l'aurait [Chateaubriand] peut-être apaisé et lui aurait peut-être persuadé d'accepter l'ambassade de Naples » ; la blessure d'amour-propre sera telle, chez Mme Récamier, qu'elle prolongera son séjour à l'étranger et abandonnera le ministre disgracié à son malheureux sort ; — laissant à « la chère sœur » la tâche de le modérer dans ses colères et dans ses vengeances, de tenter une réconciliation avec le Roi et Villèle, de solliciter pour lui tantôt une ambassade, tantôt le titre d'historiographe de France, et l'on sait qu'à ce labeur ingrat, Mme de Duras ne se déroba ni ne s'épargna.

La passion de Chateaubriand pour Mme Récamier ne fut donc pas exclusive. Or, tandis que l'amitié vouée à Mme de Duras par Chateaubriand continua d'être, sans aucune interruption, ce qu'elle avait été dès l'origine, par consentement mutuel, une amitié de frère et de sœur, sa passion pour Mme Récamier, si passion il y eut, descendit vite à la simple amitié, et même, tombée à ce degré, subit une longue et totale éclipse.

Comme en 1808, quand il rencontra Mme de Duras et se lia avec elle, il aimait d'amour Mme de Noailles, au vu et au su de Mme de Duras; de même, en 1819-1823, il aima plus ou moins passionnément Mme Récamier, sans cesser, pour cela, d'aimer en frère la chère sœur.

Jamais, à aucune époque, il ne se brouilla avec elle. Et malgré ses inconstances de cœur, ses inégalités de caractère, ses brusques sautes d'humeur, malgré ses incroyables duretés de paroles, malgré « ses injures », dont la correspondance va nous montrer quelques échantillons réussis. Chateaubriand fut toujours, pour Mme de Duras, un frère aimé, adoré, servi, surveillé, admonesté, vitupéré, et d'autant plus aimé qu'il était plus coupable. — Il voulait qu'elle respectât son indépendance et qu'elle cessât de le gronder; ce qu'il ne risquait pas d'obtenir de sa sœur dévouée. Lui-même n'abandonna jamais celle qu'il savait déterminée à ne jamais l'abandonner. Belle et touchante amitié ! Et si originale ! Elle l'emporte sur les autres attachements de l'orageux René, en services demandés par lui et par elle rendus, en sincérité, sécurité, continuité, sans autre rupture que celle de la mort, malgré les fréquents écarts de son caractère, à lui, et malgré l'absolue franchise de « l'injuste Claire » — comme il disait en ses heures mauvaises.

On a prétendu que, depuis 1821, les belles déclarations de Chateaubriand s'envolent à l'adresse de Mme Récamier, et que sa correspondance avec Mme de Duras « perd de plus en plus son premier caractère. Toutes les lettres politiques qu'il adresse à la chère sœur ne valent pas un de ces tendres billets qu'il écrit à celle qui remplit sa vie. »

Après les remarques ci-dessus, j'ai le droit de dire qu'il y a, dans ces lignes, presque autant d'erreurs ou de fausses nuances que de mots.

Les lettres de Chateaubriand à la chère sœur gardent absolument leur premier caractère d'affection, de franchise, d'humeur grondante, d'appel au secours, de sympathie douloureuse aux jours des longues épreuves, et cela jusqu'à la fin. Le sans-gêne de sa correspondance avec Mme de Duras et les « injures » qu'il lui adresse dans ses accès de mauvaise humeur prouvent mieux l'amitié, la grande et invariable amitié, que toutes les galanteries dont se fleurissent et se parfument ses lettres à Mme Récamier. De ces injures, Mme de Duras était en

quelque manière, heureuse ; car elle ne s'y trompait pas : c'était encore l'amitié, confiante, pleine de sécurité, et qui ne craint pas les suites. « Enfin vous étiez là. Et je voudrais encore recevoir vos injures à ce prix. Vous voilà donc parti. » Est-ce qu'il se serait permis ces injures avec Mme Récamier ? Il n'était pas assez libre avec elle, ni assez sûr d'être pardonné, ou plutôt excusé.

Mme Récamier n'est plus la beauté dans son frais épanouissement ; mais elle est toujours la grâce et le charme ; elle sera le repos, la paix, la douceur, le désennui, le refuge, « l'habitude », l'attitude dernière de Chateaubriand. « Il retrouvera le calme auprès d'une femme, de qui la sérénité s'étendait autour d'elle, sans que cette sérénité eût rien de trop égal », — sérénité que n'avaient ni Mme de Duras, ni Mme de Chateaubriand.

Toujours est-il qu'elle ne réussit à « remplir la vie de René » ni en 1821, ni en 1822, puisqu'elle s'en plaignit avec amertume, ni en 1823, puisqu'elle s'exila pour ne pas assister au triomphe d'une rivale; et moins encore, en 1825, ni plus tard, puisque, après son voyage en Italie, elle avoue au prince Auguste de Prusse qu'elle « travaille à convertir M. de Chateaubriand ».

A quoi le Prince répondait de Berlin :

7 novembre 1825.

J'ose instamment vous prier, chère Juliette, de ne pas vous occuper à faire des conversions. Je crains que les personnes dont vous voulez sauver les âmes ne tâchent d'obtenir par vous un bonheur céleste. — Vous m'assurez que vous voyez tous les jours M. de Chateaubriand, que vous jouissez vivement de la supériorité de son esprit et de la grâce de sa conversation, et que vous voudriez *le ramener à des principes plus sévères*. J'aime trop la franchise pour la blâmer, même lorsqu'elle me blesse. Après que vous aurez achevé la conversion de M. de Chateaubriand, vous obtiendrez une place très distinguée parmi les missionnaires. Il paraît que vous aimez les dangers, puisque, malgré mes instantes prières, vous voulez absolument vous exposer à ceux que vous pourriez facilement éviter. La manière que vous employez pour faire des conversions est, sans doute, nouvelle... Je vous avoue que, malgré que je ne sois qu'un malheureux hérétique, ce mélange d'idées religieuses et de sentiments mondains ne peut se justifier.

Le Prince était encore amoureux de Juliette, et jaloux de Chateaubriand. Juliette était encore amoureuse de Chateaubriand, qu'elle eût voulu convertir, c'est-à-dire garder pour soi, et qui lui échappait sans cesse. De qui avait-elle lieu d'être jalouse en 1825 ? Et Chateaubriand aurait été jaloux, assure-t-on. De qui jaloux ? « Chateaubriand ne pardonnait pas à Mathieu de Montmorency d'être amoureux de Mme Récamier, quelque respectueuse et éthérée que fût l'adoration. » Donc, jaloux de Montmorency ? Est-ce qu'il aurait chargé Juliette de plaider sa cause auprès de Mathieu, ministre des Affaires étrangères, s'il avait éprouvé, à l'égard de celui-ci, le moindre sentiment de jalousie ? Il avait besoin de cette adoration de Mathieu pour arriver à ses fins, et, loin de la combattre, il l'aurait plutôt favorisée et avivée : elle le servait.

Mme Récamier ne sera la grande confidente, la grande amie, qu'après la mort de Mme de Duras. C'est en 1828, au départ de Chateaubriand pour l'ambassade de Rome, que se renoue leur correspondance ; de ce jour, elle sera sans interruption, et, du côté de Chateaubriand, très belle, très touchante jusqu'au terme.

Ce coup d'œil en avant était nécessaire pour bien établir les diverses situations.

Chateaubriand à Madame de Duras.

[Premiers jours de février 1820.]

Je suis désolé. Tous les jours je veux vous voir, et tous les jours mon maudit article d'Espagne[1] m'arrête, mais j'espère qu'il sera le pendant de celui de la Vendée : il ne sera fini que demain matin : je vous le porterai en épreuves. Faites-moi dire de vos nouvelles.

Samedi soir.

J'ai oublié de vous prier de parler à M. de Vérac[2] pour obte-

1. « M. de Chateaubriand vient de publier dans le *Conservateur* un morceau remarquable sur les affaires d'Espagne. Il y signale les véritables causes de l'insurrection d'Andalousie. Il oppose, aux déclamations des libéraux, des faits et des citations historiques. » *Ami de la Religion et du Roi*, mercredi, 9 février 1820.

2. « M. le Marquis de Vérac, pair de France, succède à M. le prince de

nir de lui qu'il ajoute deux chambres à l'appartement que Mme du Roure va occuper au château de Versailles. C'est pour sa sœur et sa mère, qu'elle est obligée d'emmener comme garde-malade de son fils pendant qu'elle fait son service à Neuilly.

Dimanche, 5 h. 1/2.

A demain, entre midi et une heure, malgré vos injustices accoutumées.

Je vous remercie mille fois de vos bonnes visites à ma pauvre malade, mais je vous en veux pourtant de ne m'avoir pas écrit. J'arrive, je vous verrai demain à midi.

Mercredi 6 heures.

J'ai pensé étouffer à l'Infirmerie de mon rhumatisme remonté dans la poitrine. Je viens de mettre les pieds dans la moutarde. Je ne puis sortir ce soir. — La Borie vient de me faire demander si je n'ai [pas] reçu ? Je ne comprends rien à cela, et je ne crois à rien.

A cette lettre est jointe la suivante :

Lisez cette lettre de Villèle et renvoyez-la. Voilà l'affaire de Barante conclue ; mais gardons le secret jusqu'à *distribution*, excepté pour la sœur [Mme Anisson] à qui vous direz le succès. Je ne pourrai vous voir qu'à trois heures et demie.

Mercredi matin, Mars 1820.

Je vous porterai ce matin tous vos livres. Depuis hier, je suis enfermé pour faire le dernier article du *Conservateur* qui va finir[1]. Vous êtes injuste dans ce moment, mais la santé reviendra, et vous verrez que vous calomniez vos amis.

Le *Conservateur* fit ses adieux par la plume de Chateaubriand, le 3 mars 1820 : et dès le lendemain, 4 mars, on lisait dans

Poix dans le Gouvernement du château de Versailles. » 27 mars 1819. *Ami de la Religion et du Roi.*

1. L'article parut le 3 mars 1820.

les journaux dévoués aux Bourbons : « On annonce que M. le vicomte de Chateaubriand a été chargé d'écrire la vie de Monseigneur le duc de Berry. Il *tient de bonne source* des documents précieux qui lui ont été envoyés pour ce travail. »

La pensée de confier ces documents à l'illustre écrivain émanait-elle de la duchesse de Berry, ou de Monsieur ? Ou bien Chateaubriand avait-il sollicité l'honneur de raconter cette vie ? N'est-il pas plus simple de supposer que l'initiative de pareille demande aux princes en deuil vint de la duchesse de Duras, et que, de son côté, le duc de Duras se chargea volontiers d'obtenir de Louis XVIII, toujours assez mal disposé pour l'auteur de la *Monarchie selon la Charte*, le *placet* indispensable ?

Toujours est-il que ces *Mémoires touchant la vie et la mort de Monseigneur le duc de Berry*, un des plus beaux écrits de l'auteur, obtinrent un grand succès en France et en Europe ; ils achevèrent de dissiper la rancunière hostilité du Roi contre le ministre d'État révoqué en 1816 ; et ainsi ils rouvrirent à celui-ci la carrière des hauts emplois. On lit dans la Préface des *Mélanges historiques* où la *Vie* a trouvé place : « J'ai reçu, pour un travail trop au-dessous du sujet, une récompense que j'estime plus que tous les honneurs de la terre : la mère de Mgr le duc de Bordeaux, cette jeune princesse, le charme et l'amour de la France, a enseveli les *Mémoires* avec le noble cœur qui fut percé du poignard : que n'ai-je pu le ranimer ? »

Chateaubriand à Madame de Duras.

Jeudi 30 avril [1820]

Je ne puis vous voir demain, c'est *le 1er du mois*. Je suis embarrassé dans toutes mes malheureuses affaires de *finances*. Il s'y joint cette fois l'histoire de la maison de la[1] rue Saint-Dominique, et de mes débats avec le propriétaire. Mais certainement, vous irez souvent à Andilly, et tous les jours ne sont pas le premier mai.

1. En 1820, Chateaubriand vint occuper le nº 27 de la rue Saint-Dominique Saint-Germain.

Vendredi.

Il m'est de toute impossibilité, chère sœur, d'aller à Andilly, aujourd'hui. J'ai mille choses à faire et à régler. Lundi, si vous voulez, nous irons. Je suis désolé, puisque cela vous faisait plaisir. Je tâcherai de vous voir un moment ce matin avant votre départ.

Paris, le 29 juillet 1820.

Comment avez-vous supporté le voyage? Je voudrais bien recevoir une lettre de vous. Ne vous découragez pas si d'abord les eaux ne vous font pas de bien. Elles vous fatigueront peut-être, comme ces vilains bains souffrés que je prends à présent, et qui me font un mal horrible, mais, après, vous vous trouverez mieux: vous reprendrez des forces et vous vivrez, comme je vous l'ai prédit, cinquante ans après nous. Je ne sais encore ce que je ferai et ce que je deviendrai. Je m'ennuie ; j'écris un peu sur la politique. Les élections se préparent mal. Les royalistes sont découragés, et il faut convenir que cette promenade des préfets n'est pas une mesure rassurante. Quand je saurai comment vous êtes, ce que vous devenez, je tâcherai d'arrêter aussi quelque plan. Si vous allez à Ussé, j'irai vous y voir. Mme de Chateaubriand est malade. Je suis aussi très souffrant. Vous nous avez quittés : il y a longtemps que je n'avais passé un été aussi triste. J'espère que ma première lettre sera moins lamentable. Lady Clara veut-elle bien recevoir mes hommages ?

Paris, ce 10 août 1820.

Votre petit mot m'a fait grand plaisir. J'espère qu'au moment où je vous écris, vous reprenez santé et courage. Vous resterez, comme je vous l'ai prédit, de longues années après moi dans ce monde pour me faire vivre dans votre amitié, au-delà de ma vie. J'ai beaucoup souffert et je souffre encore : je suis redevenu sourd d'une oreille, comme l'année dernière. Je vais recourir au même remède. Je pars dimanche prochain pour aller voir ma nourrice, la mer. J'irai à Dieppe, je m'y baignerai quelques jours, puis je reviendrai à Paris par Fervacques et Montboissier. Je ne serai guère absent plus de quinze jours. Je vous écrirai de la route.

Je ne veux point importuner M. de D[uras] de mes affaires ; je n'y pense plus ; je ne sais pas pourquoi on avait pensé à moi, puisque je ne demande rien. Ces gens-là ne peuvent pas vouloir de moi, nous l'avons dit cent fois. Je vivrai[1] ma destinée. J'écris dans ce moment, et je ne sais ce que je ferai de ce que j'écris. Au reste toute cette machine tombe : j'aurai averti de sa chute, et je me ferai écraser sous ses ruines. Que peut-on de mieux, quand on veut comme moi le Roi et les libertés publiques ? Si j'échappe et que je survive à la monarchie, j'irai achever dans une chaumière, en Suisse, l'histoire de France. Vous y viendrez, et nous parlerons de ces hommes dont nous n'aurons ni méconnu les fautes, ni abandonné les malheurs. Écrivez à Dieppe, poste restante. Mille choses à votre aimable fille.

Dieppe, ce 16 août 1820.

Je suis ici depuis lundi. Cet air de la mer me fait un bien infini. Je passe mes jours à regarder ces flots qui nous ont vus naître : apparemment qu'on tient de son berceau comme de sa mère. Je suis allé revoir le château d'Arques, ce matin. J'ai cueilli un gros bouquet d'*immortelles* sauvages : elles avaient bien choisi leur sol. Mais les Henri, où sont-ils ? Je vous dirai que je suis tout fier d'avoir retrouvé une preuve de mon ancienne mémoire. Dieppe est ma seconde garnison ; j'y étais en 89. J'ai reconnu jusqu'à la maison où je demeurais, le rivage où j'apprenais à faire l'exercice, et je me souvenais si exactement des ruines d'Arques qu'il m'a semblé que je les avais quittées hier. Et pourtant *quel hier !* Toute une monarchie a croulé, et moi, je ne suis bon qu'à finir.

Je ne serai pas longtemps ici. On m'a rendu trop d'honneurs, ce qui m'oblige à trop de visites. Et puis, c'est surtout le mouvement de la voiture qui me fait du bien. Je continuerai mon voyage le long des côtes et reviendrai à Paris par Fervacques et Montboissier. Je n'espère presque plus avoir ici une lettre de vous. Je meurs pourtant d'envie d'avoir de vos nouvelles. Si vous comptiez mon amitié pour quelque chose, vous seriez assurée de guérir. *Jésus, fils de Sirach,* ne dit-il pas qu'un ami est la médecine du cœur ? Il a bien raison, et je vous dois le soulagement de beaucoup des peines de ma vie.

1. Ou « suivrai ».

Lundi 21 août, Dieppe.

Vous êtes bien injuste. Depuis votre départ, je n'ai reçu aucune lettre de vous, excepté un mot où vous m'annonciez votre arrivée à Luxeuil. Je pouvais donc croire que vous vous trouveriez bien des eaux, ignorant qu'elles vous avaient fait mal. Je n'ose vous dire que le fond de votre santé est excellent. Vous ne voulez pas qu'on vous dise la vérité. Je ne suis « léger » en rien, et encore moins dans la vive et profonde amitié que j'aurai toujours pour vous, quoi que vous puissiez en penser. Je vous ai écrit régulièrement une fois par semaine, comme je vous l'avais promis. En arrivant ici, je me hâtai de vous le dire, et il y a pour vous à Luxeuil une lettre de Dieppe. Je vous adresse celle-ci à Spa. Vous trouvera-t-elle ? Je quitte Dieppe ce matin. Je vais à Fervacques, de là à Montgraham rejoindre Mme de Chateaubriand, qui vient un moment chez Mme de Pisieux. Avant quinze jours, je serai rentré dans Paris. Puisque vous me donnez si rarement de vos nouvelles, je vais en faire demander chez vous. Si cela ne vous fatiguait pas, vons m'ôteriez une cruelle inquiétude en m'écrivant un mot, poste restante, à Lisieux.

Paris, 30 août 1820.

L'ordonnance du Roi pour la convocation de la Cour des pairs m'a rappelé à Paris. Je vous ai écrit de Dieppe à Spa. Je voudrais que vous ayiez au moins assez d'humanité pour me faire savoir de vos nouvelles, ne fût-ce que par Mlle Paumier. Je n'ai rien à vous dire sur vos injustices. Si j'osais hasarder quelques consolations sur l'état de votre santé, vous les prendriez pour de l'indifférence et de la légèreté. Vos souffrances vous rendent cruelle, et vous vous plaisez à blesser alors ce qui vous aime le plus. Me voici revenu, j'étais mieux de santé. Cet air de la mer m'avait fortifié. Je vais retomber dans mes langueurs. Au reste, nous nous en allons tous. La monarchie touche à sa fin. Au moins, ce ne sera pas ma faute. J'ai assez averti, crié ; j'ai sacrifié mon repos et mon existence pour des gens qui ne veulent ni voir, ni entendre. Maintenant, comme il plaira à Dieu !

Au nom du ciel, faites-moi donner de vos nouvelles, si vous ne pouvez pas m'écrire vous-même.

Rue Saint-Dominique n° 27.

Paris, 1er septembre 1820.

Je ne me suis pas lassé, mais j'ai eu à démêler ici l'affaire des *dames de Bordeaux*, que je devais présenter à Mme la duchesse de Berry. La vanité et la sottise des royalistes ont fait manquer une chose agréable pour moi, qui m'était tombée des nues, et qui pouvait avoir pour notre cause un résultat heureux. De Sèze a voulu présenter la députation malgré l'opposition des braves femmes qui criaient qu'elles m'avaient choisi pour leur interprète, et que c'était à celui qui avait pleuré sur la tombe à présenter le berceau. Je me suis, comme de coutume, retiré dans mon coin, et j'ai laissé les honneurs à ceux qui les désiraient. *Sic vos non vobis.* Les dames avaient déposé le berceau chez moi, et, du moins, j'ai gardé vingt-quatre heures la couche de l'héritier de la monarchie.

Ma santé ne vaut pas grand' chose, mais je voudrais vous donner ce qui m'en reste. Je persiste à croire que vous me survivrez de vingt-cinq à trente ans. Le fond est excellent chez vous, et vos amis vous aimeront tant qu'il vous faudra vivre malgré vous et vos injustices.

J'ai vu votre excellent gendre et j'ai été chercher hier M. de Duras pour savoir de vos nouvelles, mais il était aux Tremblayes.

Paris, 3 septembre 1820.

Votre lettre m'a désolé. J'étranglerais volontiers votre imbécile de médecin, qui vous aura dit ce que vous aurez voulu pour faire valoir ensuite sa science. Il vous guérira ! Je le crois bien... et moi aussi, je vous guérirai; tous vos amis vous guériront, si vous voulez les écouter. Je sais bien que je vous impatiente en vous disant cela, mais je ne puis abonder dans vos injustes frayeurs. Vous croirez, si vous le voulez, que je ne vous aime pas, que c'est par indifférence que je ne vous vois pas aussi mal que vous le croyez. Mais je ne puis mentir à la vérité. Sans doute, vous souffrez et beaucoup, mais vous êtes au fond pleine de vie, je vous l'ai dit cent fois : vous me survivrez de vingt ou trente ans. Que ne donnerais-je pas pour vous persuader de cette grande vérité!

Que faites-vous, que devenez-vous après les eaux? Faites-moi écrire un mot par Clara, si cela vous fatigue de m'écrire vous-même. Vous avez deviné que je serais rappelé par l'ordonnance, et c'est précisément ce que je vous ai écrit en arrivant à Paris. Je

suis ici, attendant mon sort et celui de la France. J'écris un peu, sans dessein bien arrêté de publier : les événements en décideront. Ma santé s'était trouvée très bien de l'air de la mer; je suis retombé dans mes langueurs. Je vous en supplie, calmez-vous. Ne soyez plus injuste envers vos amis. Cela vous fait trop de mal, et à moi aussi. Je vous écrirai.

Paris, 10 septembre 1820.

Votre lettre, quoique bien triste encore, m'a cependant un peu consolé. Vous y êtes un peu moins injuste que dans les autres, et c'est toujours quelque chose de gagné. La saison s'avance et il faudra bientôt que vous quittiez les eaux. Vous me direz ce que vous devenez; mais si vous vous déterminez à aller dans le midi, vous passerez nécessairement par Paris; ainsi nous causerons de l'avenir. Que la monarchie s'en aille avant nous ou qu'elle nous survive, peu importe désormais! Comme je ne suis pas Roi, l'affaire ne me touche pas de si près. Je ne m'y suis que trop intéressé et il est temps de garder pour moi quelques misérables jours qui me restent. Ce qu'il y a de sûr, c'est que rien n'éclairera ni la France ni l'Europe. C'est la vieille société en enfance qui radote et qui se dissout.

Les nouvelles sont tristes ici; on est fort découragé. Les Royalistes, qu'on a encore une fois trompés, n'iront point aux élections, ou se diviseront dans les choix. Ainsi le triomphe sera pour la gauche. Si les ministres avaient voulu embrasser franchement des mesures monarchiques et dissoudre la Chambre, nous leur aurions assuré les élections. Au lieu de cela, ils ont voulu suivre encore le misérable système du milieu : ils vont avoir une minorité de 170 à 180 libéraux qui les culbutera, car une majorité d'une vingtaine de voix (si elle existe), composée de droite et de centre, est incapable de lutter comme une minorité homogène, ardente, animée par l'esprit de vengeance et par l'espoir d'un prochain succès. Dieu sait ce que nous deviendrons. Voilà bien de la politique; elle vous ennuie. Je crains de vous parler de vos maux, de peur de vous fâcher. Je me jette sur les maux publics. Écrivez-moi, si vous pouvez, cela me fait tant de plaisir!

Dimanche soir (novembre 1820).

On m'a enfermé. — Les associés veulent que je fasse un article

complet sur les élections[1] pour jeudi, et ils ont raison : je ne puis donc vous voir que mardi. Nous allons aux nues ! C'est dommage : nous aurions pu sauver la France si nous avions commencé six mois plus tôt. Maintenant, il est trop tard, parce qu'il est clair que la vanité ne voudra pas se sacrifier à la monarchie. Si par hasard j'avais fini demain, j'irais vous chercher. Je viens de voir Humboldt.

Les élections m'arrêtent ; on me fait écrire à toute la terre. Je ne pourrai vous voir que mardi. Rien de nouveau, d'ailleurs. L'Europe est à la guerre.

Quand enfin, après des négociations laborieuses, il est question de l'ambassade de Berlin pour Chateaubriand, le ministère, débarrassé de Decazes, est unanime à reconnaître l'influence et — nouveau style — les bons offices du brillant publiciste. Quelques difficultés subsistent qui entravent la conclusion. Il faut que Lainé accepte le ministère de la Justice, et il refuse obstinément. Pour vaincre ses résistances, qui tiennent tout en suspens, c'est à Mme de Duras que Chateaubriand fait appel comme toujours : « Lainé acceptera et il ne faut plus qu'un mot de Madame. Faites que Madame l'envoie chercher demain matin, et lui dise ce mot. Son nom est absolument nécessaire au ministère pour la popularité. »

Dernière difficulté, et c'est la plus grave. Mme de Duras écrit à Chateaubriand : « Les ministres disent qu'ils n'ont point promis, parce que le Roi est toujours pour vous dans les dispositions qu'on a mises si longtemps en avant. » Elle conseille donc au disgracié de voir Louis XVIII, et de s'appliquer à désarmer son mauvais vouloir. Chateaubriand annonce bientôt l'audience, et puis, dans un autre billet, il en rend compte à celle qu'il sait anxieuse du résultat. Un billet ! Il avait promis « d'aller lui raconter l'entrevue ». Elle avait donc espéré le voir et l'entendre à loisir, recueillir de ses lèvres les moindres détails. Elle comprend que cette entrevue aura sur l'avenir de son ami une influence décisive.

Qu'est-ce que Richelieu pourrait encore objecter ? Gagné par

1. Les candidats de la droite et du centre droit enlevèrent les deux tiers des élections dans les collèges d'arrondissements (4 novembre), et, dans ceux des départements, les neuf dixièmes. La droite et l'extrême droite furent largement représentées : soixante-quinze députés de la *Chambre introuvable* reparurent.

de bonnes paroles, et d'ailleurs plié par la nécessité, il se montre disposé à tenir les promesses faites par lui et par ses collègues à Chateaubriand.

Les lettres qui suivent prouvent qu'il y eut encore bien des difficultés avant que la nomination parût au *Moniteur*, et aussi qu'il y eut des engagements contractés envers lui, pour le décider à partir. Mais ce qui ressort surtout de ces lettres, c'est que la joie d'avoir réussi à mettre le cher frère à la tête d'une grande ambassade ne balançait pas, dans le cœur aimant de la duchesse de Duras, la tristesse de la prochaine séparation. A travers les paroles de Chateaubriand, si curieusement personnelles comme d'habitude, se lisent les inquiétudes et les regrets qu'il essaie d'endormir par ses réponses ; car ce sont là des réponses : « Elle est triste à mourir. » — « Elle souffre, et beaucoup. » — Elle n'a plus longtemps à souffrir. » — « Quand il reviendra de Berlin, elle ne sera plus de ce monde. » — « L'adieu est prochain, qui sera le dernier. » — « Elle reste à pleurer toute la journée. » — « Une autre prendra sa place et l'a déjà prise, dont il préfère les lettres ». — « La chère sœur, déjà sacrifiée à la maîtresse de l'Abbaye, sera vite oubliée. »

Chateaubriand, tout entier à ses ambitions, — que ses amitiés ont l'obligation de servir — désire avec âpreté et violence. On dirait qu'il n'aime qu'à la réflexion, et, pour ainsi dire, rétrospectivement, dans le souvenir. Mme de Duras, ambitieuse pour lui seul, ne sait qu'aimer et se dévouer ! Voilà l'impression et le vif intérêt qui se dégagent des lettres qui suivent.

Chateaubriand à Madame de Duras.

Lundi matin 9 octobre 1820.

Je n'ai pas fini mon travail comme je l'espérais. Il me faut encore deux ou trois jours. Je veux avoir la tête dégagée de toute politique, et sans avoir dans la cervelle une phrase à moitié achevée qui me rend distrait. Je remets donc ma visite à jeudi. J'irai vous demander à dîner. J'espère que cet air de Saint-Cloud, qui vous avait déjà fait tant de bien, continue à vous en faire. Que vous êtes heureuse d'être dans la solitude, et que je voudrais y être avec vous, même avec vos injustices accoutumées !

Vendredi soir, 27 octobre [1820].

Je ne voulais aller vous voir que quand mon sort serait fixé. Je *reste* ; soyez donc tranquille. Demain et dimanche, j'ai encore quelque chose à régler, mais lundi j'irai à Saint-Cloud. Vous n'êtes ni abandonnée ni négligée, et je ne me suis pas fâché parce que vous ne m'avez pas dit la vérité. A lundi donc, je vous conterai tout, et j'espère, malgré cet horrible temps, vous trouver mieux que vous ne le dites.

Je vous ai écrit, ce matin. Je suis enchanté de voir la pauvre petite sauvée. Je ne puis pas dimanche, et je ne puis absolument être à jour fixe. Je suis accablé.

Mercredi, midi.

Il n'y a point d'ambition dans mon affaire. La vérité est que je voulais tous les jours aller vous voir, et que tous les jours des obstacles sont survenus. Je ne puis vous dire encore le moment, mais je vous surprendrai. On parle toujours de faire quelque chose pour moi, mais je suis devenu incrédule. Quelle Chambre ! et comme on peut marcher, si l'on veut !

Jeudi [30 octobre 1820].

On m'avait hier appris cette triste nouvelle à votre porte. Je suis bien inquiet, et j'irais à Saint-Cloud sans l'audience du Roi dont je suis menacé à tout moment et qui m'empêche de quitter Paris. Hélas ! oui, ce qui fait le bonheur fait aussi le tourment de la vie. Faites-moi en grâce savoir des nouvelles. Je crains presque de vous écrire après ce malheur. La vie va si vite !

A. de Humboldt à Madame de Duras.

Vendredi.

Je n'ai pu persuader votre ambassadeur de me conduire. Il croit ne pas être sûr de pouvoir être libre dimanche. Malgré ce temps du pôle nord, je profiterai toujours de votre aimable invitation.

Rien ne peut m'empêcher de vous exprimer mon dévouement et ma reconnaissance, Madame. Que j'ai partagé votre inquiétude pour cette pauvre petite. M. Pasquier m'a dit qu'il me ferait dîner jeudi avec notre illustre ami[1]. Agréez mes tendres hommages. Si vous me préférez un autre jour, daignez disposer de moi. Envoyez-moi de grâce M. Durckhart de Nubie, M. de Rauzan va-t-il peut-être rentrer dimanche soir? Alors je laisserais aller mon cabriolet. Voilà un détail romantique.

Chateaubriand à Madame de Duras.

Jeudi 23 [novembre 1820].

Eh bien! on m'envoie à Berlin, dans le centre de la grande diplomatie. On assure qu'on va rendre aussi le ministère d'État. Tout cela, dans les circonstances difficiles où je me trouve, ne me déplairait pas trop si je n'étais obligé de vous quitter. Mais j'ai déclaré que je n'acceptais que pour revenir vite, et pour toujours, après la session. Il est certain que je ne pourrais jamais rentrer aux affaires sans passer par un point intermédiaire.

Je n'ai pas encore vu le Roi, j'irai vous raconter l'*entrevue*.

Pourtant les Rois ne voulaient pas de nous dans leurs *antichambres*!

Ne dites rien encore jusqu'au *Moniteur*. J'espère vous voir demain.

Il est nommé « envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire » dans le *Moniteur* du 30 novembre 1820.

Fin novembre 1820.

Ce n'est pas moi qui l'ai dit à La Borie, c'est tout le monde. J'ai une lettre *confidentielle* de Pasquier. J'ai vu hier M. de Richelieu et Pasquier chez eux.

Pozzo m'a presque embrassé. C'est fait, mais l'ordonnance ne paraîtra que dans deux ou trois jours, temps nécessaire pour arranger l'affaire de M. de Bonnay.

On parle presque de m'envoyer à *Troppau*; je n'y crois pas. Enfin, si quelque chose est fini, c'est cela. Mme de Chateaubriand

1. Chateaubriand.

ne viendra pas d'abord, j'espère. Je reviendrai la chercher au mois d'avril, si alors je n'ai pas quelque chose en France. Je ne pourrai vous voir que lundi. Le Roi est très joyeux et me recevrait, dit M. de Richelieu, à merveille. Ne vous tourmentez pas. C'est une absence d'un moment et qui arrange tout.

Jeudi, 7 décembre 1820.

Heureusement la grosse injure est effacée. J'irai vous voir demain vendredi à deux heures. Que vous êtes injuste! C'est votre habitude.

Mercredi matin.

Très certainement, nous voilà très mal, et, d'après tout ce que je vois, on a eu tort de refuser[1]. Mais la chose est faite, comment la raccommodera-t-on? Il ne faut que songer à cela. Je voulais donner ma démission; tout le monde crie contre cette idée. Je partirai donc, mais je prendrai quelques jours; j'irai vous conter tout au premier moment.

Mercredi matin.

J'ai pensé comme vous, et je n'ai point écrit. Nous allons, je crois, avoir Villèle et Corbière au ministère. Il paraît que je partirai. Mais tout fait croire que je ne serai là-bas qu'un moment. J'irai vous voir.

Samedi soir.

C'est malheureusement impossible. Demain, je suis présenté au Roi, et le soir je suis obligé d'aller chez Pasquier; lundi, c'est chez M. de Richelieu. Je vous verrai dans la semaine. Pauvre petite! la voilà donc sauvée.

L'audience, très bien. Le maître, plus embarrassé que moi. Pas un mot de reproche. Il m'a dit, à ce que je lui disais sur ma politique qui peut-être avait pu être en contradiction avec la sienne : *Nous commençons une nouvelle ère.*

1. Le 14 décembre 1820, Richelieu proposa aux deux chefs de la droite modérée deux positions de ministres sans portefeuille. Les royalistes intransigeants retardèrent leur acceptation (décembre 1820).

Ne me grondez pas. Ayez plutôt pitié de moi. Je ne sais à qui entendre. J'irai vous voir au premier moment. Chez Piet? Le dîner a été bien. Villèle va, je crois, entrer au ministère[1].

Vendredi, 6 heures soir (décembre 1820).

Je *reviendrai*, soyez-en sûre, et bientôt. Je vous retrouverai pleine de vie. Il n'y a rien de nouveau. On a écrit à *Troppau* pour annoncer la nomination. Dans quelques jours, nous pourrons tout dire. Le ministère d'État est promis et assuré. J'irai vous voir dimanche.

Chateaubriand avait mené la difficile négociation du nouveau ministère avec habileté, vigueur, célérité ; il en fut félicité par Richelieu, Polignac, Montmorency et Pasquier, dont on peut lire les lettres dans les *Mémoires d'outre-tombe*.

Voici une de ses dernières lettres à Mme de Duras, avant son départ pour Berlin :

Je ne reçois de personne au monde de lettres que j'aime plus à recevoir que les vôtres. Vous vous plaisez à tort à m'affliger. Si je ne puis rien pour vous rendre un peu heureuse, chère sœur, il vaut mieux renoncer à une correspondance qui vous fatigue et qui me désolerait. Vous ne me croyez pas, vous ne m'écoutez pas. Je souffrirais tout, s'il ne s'agissait que de moi ; mais vous vous faites mal, et je ne me pardonne pas d'être la cause involontaire de ce mal.

Jeudi matin.

Je ne partirai pas, très certainement, sans aller vous voir. Oui, on raconte de moi des merveilles, et on me met à la porte. Je vous dirai bien des choses. Voilà un temps bien rude pour vous.

1. Villèle et Corbière entrèrent dans le cabinet le 22 décembre 1820, ainsi que Lainé, avec le titre de ministres d'État et sans portefeuilles.

LIVRE III

CHATEAUBRIAND AMBASSADEUR ET PLÉNIPOTENTIAIRE (1821-1822)

« Renoncer à leur correspondance ! » Elle était aussi nécessaire à l'un qu'à l'autre : à lui, parce qu'il avait besoin de l'appui de Mme de Duras ; à elle, parce qu'elle avait besoin de se dévouer, et qu'elle l'aimait.

Si grands furent l'intérêt et le charme des lettres qu'il en reçut, que plus tard, renouvelant un compliment sans doute déjà fait à diverses reprises, il lui dira : « Écrivez-moi comme à Berlin. »

Il faut lire le récit de cette première ambassade dans les *Mémoires d'outre-tombe ;* il se clôt sur une sorte d'adieu à la duchesse de Cumberland ; et aussitôt, viennent ces lignes : « Les autres nobles amies qui, dans ce temps, me soutenaient à Paris, ont quitté cette terre. »

Quelles nobles amies ? D'abord la marquise de Montcalm, sœur du duc de Richelieu, premier ministre. On ne voit pas que son désir très ardent d'obliger et de servir Chateaubriand ait obtenu grand'chose en faveur de celui-ci. Et puis, et surtout, la duchesse de Duras, dont l'influence sur la destinée du cher frère fut si efficace qu'il se fit un devoir d'écrire dans ses *Mémoires* : « Au commencement de la Restauration, Mme la duchesse de Duras me prit sous sa protection. » Ce qui ne veut pas dire que cette protection cessa de s'exercer dans la suite. Elle redoubla plutôt, et d'ailleurs avec un succès que nous allons constater.

Chateaubriand revint à Paris le 26 avril 1821 : — heureux de se retrouver au centre des affaires ; mécontent des ministres qui ne faisaient rien pour la droite, et de la droite qui n'entendait rien aux affaires ; menaçant de rompre l'alliance qu'il avait formée entre les royalistes et le centre droit. On n'avait pas

tenu les promesses qui l'avaient déterminé à accepter l'exil de Berlin. Il en était encore à attendre la restitution du ministère d'État que Monsieur lui avait annoncée comme prochaine : « On n'a pas tenu une seule des paroles qu'on m'avait données ; on n'a rien fait pour les royalistes ; on n'a pas voulu m'envoyer à Laybach où nos grands diplomates ont fait de belles œuvres ! le ministère d'Etat qui devait me suivre s'est perdu en chemin. Comme toute loyauté a été de mon côté, comme j'ai fait tous les sacrifices personnels et amené les royalistes au ministère, je suis dans la position la plus noble pour me retirer. Tous les royalistes et *même tous les libéraux m'appellent.* » — « Il est assez clair que nous nous brouillerons (avec le ministère). Nous ne nous entendons sur rien. Je veux les libertés publiques, un système noble et généreux, l'accord de tous les sentiments indépendants avec la fidélité au trône légitime, toutes choses qui déplaisent aux uns et ne sont guère du goût des autres. Joignez à cela toutes les paroles qu'on a violées, tout ce qu'on m'avait promis, et tout ce qu'on n'a pas tenu. »

Quelques jours avant son départ de Berlin, Mme de Duras avait essayé de le calmer en lui écrivant que la restitution du ministère d'État — du moins l'espérait-elle sans pouvoir l'affirmer — serait faite à l'occasion du baptême du duc de Bordeaux ; que Talleyrand, Molé et leurs amis les *libéraux* multiplieraient les avances pour l'attirer à eux :

« Ah ! qu'ils vont vous faire la cour ! Ne vous laissez pas prendre. » — « Dans votre position particulière, vous ranger dans ce parti, c'est vous mettre dans la position la plus fausse. On ne manquerait pas de dire que vous avez poussé Villèle et Corbière pour les perdre. Maintenez donc votre indépendance. » Conseils de fine et ferme politique. Laissé à lui-même, abandonné à la violence de ses ressentiments et à la mobilité de son humeur vite noircie, qui sait s'il n'eût pas, dès 1821, cédé aux impulsions de colère et de vengeance qui le jetteront, à trois ans de là, dans le camp libéral. La tentation dut lui en venir plus d'une fois avant ce qu'on a appelé sa « défection ». Il disait déjà à Mme de Duras : « J'en ai assez de la race. »

Par de tels conseils de patience, de sagesse et de modération, Mme de Duras, en cette circonstance comme en plusieurs autres, le sauva de ses outrances, et lui rendit d'incomparables services. Il écouta cette voix amie et se laissa guider par elle.

docile et attendri, — maugréant et protestant quelquefois — pendant la longue crise qui devait emporter le ministère du centre droit et amener au pouvoir les royalistes : « Polignac sort d'ici... il m'a conjuré... J'ai été très rude... Enfin j'ai répété vos leçons... Vous êtes admirable... Je suis attendri plus que je ne sais dire. » Elle conseillait. Elle agissait aussi. Il obéissait et la laissait faire.

Chateaubriand à Madame de Duras.

Dimanche, 5 heures [29 avril 1821].

Je n'ai pu aller chez vous, à cause des *Thuileries*. J'ai vu le roi deux fois, une fois (en) particulier et une fois en public. Il a été extrêmement gracieux et m'a annoncé que je pouvais *changer d'habit* (j'avais l'habit de pair). Ainsi, me voilà ministre d'Etat[1]. Ne vous fâchez donc pas mal à propos. Ce soir, je vais chez Monsieur. S'il ne me retient pas trop longtemps, j'irai vous voir.

Par ordonnance royale du 30 avril... « M. le vicomte de Chateaubriand, ministre à la Cour de *Berlin*, est nommé ministre d'État et membre du conseil privé de S. M. — MM. le vicomte de Chateaubriand et de Bonald ont reçu de S. M. la décoration de la Légion d'honneur. »

Vendredi.

Je n'ai rien à vous dire ce matin, puisque c'est ce soir que je dois avoir une conversation avec Polignac. Il s'agit de ministères et de la nécessité d'en finir : voilà tout. N'allez pas vous monter la tête pour rien. Je ne puis pas absolument trouver un moment ce matin, à moins que cela ne soit vers trois heures.

[Mai], vendredi 4 [1821].

Enfin, voilà les fêtes passées[2]; mais il y a une queue à ces joies.

1. Et non pas « après le baptême de M. le duc de Bordeaux », comme portent les *Mémoires d'outre-tombe* : « Et l'on me réintégra enfin dans mon ministère d'Etat ».

2. Baptême du duc de Bordeaux, 1er mai.

J'aurai bien des choses à vous dire ce soir. Je serai chez vous ce soir à neuf heures.

Mardi, 19 [juin 1821].

Il me sera impossible de vous voir ce matin. Je suis obligé de courir de tous côtés pour rallier nos amis et en venir à une résolution. Je n'ai rien appris hier au soir chez M[me] de Gontaud, mais j'ai parlé assez longtemps à *Monsieur*. J'ai aussi causé avec Pozzo. Mais M. d'Orglande est venu se mettre en tiers et a tout gâté. Revenez vite.

Jeudi matin, 21 juin 1821.

Je viendrai chez vous, dimanche. Je ne puis aller à Andilly. Nous sommes en négociations. Vous avez la paix des champs et un bon soleil. Vous êtes bien heureuse.

Vendredi, 29 [juin 1821].

Je suis un peu mieux ce matin, et je vais à la Chambre, mais je me suis levé tard et n'ai pu aller vous voir. Si mon rhume me permet de sortir ce soir, j'irai chez vous à 7 heures. Je ne sais rien de nouveau, et je ne crois pas que ce qui se passe aux Chambres avance l'affaire des ministères royalistes.

Dimanche matin.

Je viens d'envoyer chercher le médecin; mon rhume a redoublé. Quand vous souffrez, vous ne permettez pas qu'on doute de vos maux, mais les maux de vos amis vous ennuient. Votre billet est un chef-d'œuvre de déraison et d'injustice. Que puis-je entre la Chambre des Pairs et la fièvre ? Je ne sais plus un mot d'affaires depuis que je suis dans cette position. Si le médecin me permet de sortir, j'irai chez vous, mais j'en doute.

[Fin juin 1821], samedi, 3 heures.

Quels détails voulez-vous que je vous donne, quand je n'en sais point? Je viens de voir Corbière; il a été cordial et très ému en me parlant; mais le *secret* (s'il y en a un) ne pourra être su que demain, et peut-être pas demain. Je ne sais s'ils restent ou s'ils partent; je pencherais maintenant à croire qu'ils s'en vont. Je n'irai point à Andilly dans cet état de perplexité. Je serais trop maussade, et puis nous avons Chambre des Pairs après-demain. Venez, et ne grognez pas.

[Juin 1821], dimanche soir.

Oui, oui, souhaitez qu'ils s'en aillent; c'est ce qu'il y a de mieux. Avec de pareils hommes, un replâtrage est ce qu'il y a de pis. Je ne sais rien et je crois qu'il n'y a rien. A demain.

Samedi soir, 8 heures, 14 juillet [1821].

Les deux magots [Villèle et Corbière] ont eu hier une conversation avec le Duc [de Richelieu]. Ils devaient donner leur démission. *Il n'y a rien de conclu.* Pendant ce temps-là, M. Pasquier m'avait écrit qu'il voulait me voir ce matin. J'y suis allé. Il m'a déclaré *qu'il fallait partir pour Berlin.* J'ai répondu que mes amis sortant, je sortirais avec eux. Il m'a répété qu'il fallait absolument un ministre à Berlin. J'ai dit qu'alors il était bien le maître d'envoyer qui il voudrait à ma place, puisqu'il était si pressé. Le tout en est resté là. Me voilà *démis* provisoirement.

Je crois que Pasquier a été trop vite. Je crois à une intrigue indépendante du sot Duc. Ma position est très bonne. La démission *n'est pas venue de moi*; elle m'a été demandée. Je n'ai dit ni oui ni non positivement. Maintenant, je laisserai faire. Je ne dirai pas un mot de cette singulière aventure. Je les laisserai venir. Pasquier était furieux au fond de l'âme. Je ne sais ce qu'il avait.

Croiriez-vous que les deux magots ne m'ont seulement pas fait dire ce qui s'est passé entre eux et Richelieu, quoique je leur eusse écrit que Pasquier me demandait? Gardez le silence le plus profond sur tout cela. Brûlez ce billet. J'aurais été vous voir ce soir si je n'attendais quelques personnes. A demain matin[1].

1. Villèle écrivit dans son « carnet » : « 14 juillet [1821]. M. de Chateaubriand envoie sa démission de l'ambassade de Prusse. »

Lundi, 6 heures et demie [juillet 1821].

J'ai été enfermé ces deux jours pour écrire mon discours ; il est fait, et, je crois, très bien [1]. Je n'ai vu personne. Je ne sais rien ; j'ai reçu un billet de Julie, qui m'assure, aujourd'hui à 3 heures, que tous les bruits sont faux, et qu'il n'y a aucune négociation sur pied. Ces bruits sont répandus par les ministériels pour ralentir l'attaque contre la Censure. Corbière, hier au soir, à onze heures et demie, jurait qu'il s'en allait, même avant la fin du Budget. Je ne sortirai pas ce soir, je suis horriblement fatigué. Vous voyez que je ne crois à rien.

Vendredi, 11 heures [20 juillet 1821].

Je suis un peu affaibli par les sangsues. Je ne pourrai sortir aujourd'hui : ainsi, je ne vous verrai que demain.

On est venu me conter la séance chez Piet : il en résulte que Villèle et Corbière se sont déclarés à peu près ministériels et qu'ils entraînent une partie de la droite. Ainsi, tout est fini, et nous voilà perdus encore une fois par ces deux petits hommes.

Lundi, 23 [juillet 1821].

Je ne parle point par énigme : je ne sais rien. Même hier à Saint-Cloud où tout devait finir, rien n'a fini. C'est-à-dire qu'on ne sait toujours s'ils restent ou s'ils s'en vont. On croit généralement qu'ils s'en vont. Cette incertitude est odieuse.

Vous seriez mieux ici par ce mauvais temps qu'à Audilly. Nous avons Chambre des Pairs toute cette semaine. Je ne puis faire un pas, attendant à chaque instant mon sort.

Mardi matin.

Non, je n'ai rien su de cette horreur. J'aime mieux être sourd, puisqu'il me reste une oreille pour vous entendre. Je serai chez vous à midi. Hier, le Duc m'a annoncé une sous-préfecture

1. Opinion prononcée à la Chambre des Pairs le 24 juillet 1821.

que je demandais pour un arrière-neveu. On veut être bien avec moi.

Mercredi.

Une carte de moi? C'est une folie. J'ai été savoir à votre porte si vous reveniez bientôt, et voilà tout. Il me sera impossible d'aller vous voir cette semaine, à cause de la Chambre des Pairs. A vendredi donc.

Mardi, 9 heures et demie [24 juillet 1821].

Votre colère me fait rire aux larmes. Moi, je suis rentré dans mon naturel. Je me sacrifie pour les autres, et j'en ai une vraie joie. Oui, ils partent; ils paraissent à peu près brouillés. Corbière va à l'extrême-droite, et Villèle, au centre[1]. Corbière est admirablement bien et reconnaissant pour moi. J'ai parlé aujourd'hui aux Pairs ; on dit « bien », et sans blesser personne[2]. Enfin j'ai maintenu l'honneur, et j'irai vous voir. Qu'y a-t-il de mieux?

Vendredi soir [27 juillet 1821].

Vous savez bien que mes fins de mois sont toujours pénibles. Je n'ai pas comme vous le vivre et le couvert. Je suis donc obligé de courir. Vous croyez trop cet intrigant qui prétend toujours avoir tout inventé et tout fait. Au reste, comme il plaira à Dieu! Quand le duc de Bordeaux arrivera, je m'en irai. Ainsi, peu m'importe ! J'en ai assez de la race.

Mardi matin [7 août 1821].

Je vais, ce matin, au service de Mme la duchesse d'Orléans[3];

1. A la séance de la Chambre des députés, le 23 juillet, Villèle et Corbière quittèrent ostensiblement le banc ministériel et allèrent s'asseoir à la droite.

2. Opinion sur le projet de loi relatif aux journaux et périodiques prononcée à la Chambre des Pairs le 24 juillet 1821 : « ... Je vote contre l'amendement et contre la loi. »

3. « Le service s'est fait avec beaucoup de pompe. M. le coadjuteur de Paris officiait pontificalement, et plusieurs archevêques et évêques étaient présents. Mgr le duc d'Orléans était placé dans le chœur à côté du trône de M. l'archevêque. Les princesses de la maison d'Orléans occupaient une tribune derrière le grand autel. L'oraison funèbre, prononcée par M. l'abbé Feutrier, a été entendue avec un vif intérêt. » (*Ami de la Religion.*)

après quoi, nous allons dîner à la campagne, Mme de Ch. et moi, chez la comtesse Tolstoy. Je tâcherai de vous voir vers quatre heures. Il n'y a rien, soyez en sûre. Je l'ai encore appris ce matin. C'est une pure mystification et une manœuvre.

Lundi soir.

Je suis un peu mieux, mais la fièvre va revenir ce soir, je la sens. On me met les pieds dans l'eau et on me donne du vin de quinquina. Je vous remercie. Les mémoires m'amusent.

2 heures.

Bertin venait de sortir, mais il m'a fait dire qu'il passerait chez moi. Je vous manderai ce qu'il m'aura dit. Je vais mettre les pieds dans votre *acide muriatique*.

Mardi matin.

Je ne sais si votre acide muriatique ou la tempête a produit cet effet : j'ai pensé mourir cette nuit. Toujours étouffant et prêt à m'évanouir, je n'ai pu me coucher qu'à deux heures ce matin, et j'ai encore été forcé de me tenir assis dans mon lit pour n'être pas suffoqué. Je suis un peu mieux ce matin, mais je ne sortirai pas. Je vais me tenir chaudement au coin de mon feu. Bertin n'est point venu, je ne sais rien, je ne crois à rien, je ne vous vois pas : tout cela est bien triste.

Mercredi matin.

Ne m'attendez pas, j'ai travaillé tout le jour et je vais marcher. J'en ai grand besoin. Je vous verrai demain. Le remède fait toujours merveilles. J'espère que votre rhume est guéri, mais voilà un bien mauvais temps.

Lundi matin.

Je ne veux pas vous empêcher de sortir, si vous en avez envie. Je ne pourrai vous voir qu'entre trois et quatre heures. Je ne sais rien de nouveau.

5 heures et demie.

Rien de nouveau : voilà la « défense ». A demain.

Dimanche.

Je tâcherai de vous voir ce matin, mais je ne sais à quelle heure.

Mercredi soir, 7 heures [1821].

Mme de Ch. n'est pas bien ce soir. D'un autre côté, ma surdité est augmentée, mon rhumatisme est en mouvement, et n'ayant pas de voiture, je n'ose sortir. Le médecin m'a ordonné des bains de vapeur, je les ai remis à vendredi pour pouvoir vous voir demain. Tout cela est bien triste et j'en suis bien découragé ! Je ne sais rien de nouveau, absolument rien.

10 heures.

J'allais vous écrire : il y a encore eu un vomissement de sang ce soir [Mme de Chateaubriand], mais moins violent que celui de ce matin. Nous mettrons en cas d'événement d'autres sangsues cette nuit. Oubliez tout ce que je vous ai dit de For[bin]. Je voulais me venger un peu. Il n'y a rien de vrai dans tout ce qui a pu vous faire de la peine. A demain.

Jeudi.

Je n'ai pas vu Villèle. Je le verrai à deux heures, et vous, entre quatre et cinq.

Samedi matin, 8 heures, 17 novembre [1821].

Il fait trop mauvais temps, et il est trop tard pour aller au Havre. Je vais donc directement à *Fervacques par Lisieux*. Écrivez à M. *Langlois*, poste restante à Lisieux. C'est le nom de mon petit valet de chambre, ou à M. *François*, si vous l'aimez mieux.

Je vous prédis que toutes vos folles idées s'en iront, parce qu'elles n'ont pas le moindre fondement.

Le temps qui me prend par la main
M'avertit que je me retire !

Bonjour, très chère et aimable sœur, je sens surtout combien vous êtes injuste, quand je vous quitte. Écrivez-moi dès lundi, car il est probable que je ne reste que quelques jours à Fervacques, et que je revienne à Paris par Lonné, pour voir mes neveux chez Mme d'Orglande.

Fervacques. Mardi matin, 20 novembre 1821.

Je suis bien empêché. Si je vous écris, vous direz que je veux réparer. Si je ne vous écris point, vous vous plaindrez de l'amitié trahie. Vous prendrez donc ma lettre comme vous voudrez. Me voilà dans ce château qui aurait pu être à Clara ; il me fait bien vieux : que d'années se sont déjà écoulées depuis que j'y suis venu pour la première fois ! Vous jugez bien que j'ai recommencé mon rêve éternel. Je ne vois pas une solitude que je ne sois tenté d'y vivre et d'y mourir. Vous ne me croyez pas ; mais pourtant, le seul désir qui survit à tous les autres et qui revient sans cesse, et qui m'a persécuté dans ma jeunesse comme sous mes cheveux gris, doit avoir un principe dans mon naturel. Mon mal est d'être né propre à plusieurs choses, mais mon penchant est bien réel pour un seul état, le repos et l'oubli.

Dans ce bon château, on ne parle point politique. J'irai, dans huit jours, me replonger dans cet ennui. Je vais relire et mettre en état de paraître, s'il y a lieu, ma *Liberté de la presse*. Humboldt m'a persécuté chez vous à ce sujet. J'attends de vous une de ces bonnes lettres comme à Berlin.

9 heures.

Je suis toujours incrédule. Je ne suis touché que de la vivacité de votre amitié. Le reste m'est plus qu'indifférent. Je m'en vais, vous ne le croyez pas, mais vous le verrez.

Mardi matin.

Je ne pourrai vous voir qu'entre trois et quatre heures.

Lundi.

Je ne pourrai vous voir qu'entre trois et quatre heures. Ainsi, si vous voulez sortir de bonne heure, ne m'attendez pas à midi.

J'ai quelques personnes ce soir et ne puis aller vous voir. J'ai passé chez vous à trois heures et demie.

Les affaires sont brouillées de nouveau, toutes les négociations sont rompues. Nous voilà replongés dans toutes les craintes et les combats où nous étions en 1816. M. de R[ichelieu] ne veut entendre à rien. A demain, à dîner.

Jeudi, 14 décembre [1821].

Oui, du nouveau, les ministres ont donné leur démission avant-hier[1]. Aujourd'hui Villèle et Corbière ont été appelés au conseil. On forme un nouveau ministère. Dieu veuille qu'il soit bon! Je n'ai pu vous voir dans tout ce train.

Décembre [1821].

Tout ce ministère n'est pas certain; c'est le ministère *indiqué* par le ministère sortant. Il n'est pas encore adopté. Il paraît sûr qu'on a dépêché un courrier à M. de Blacas. Lui (Blacas) aux Affaires étrangères, Villèle à l'Intérieur, Corbière aux Sceaux sont à peu près les trois nominations arrêtées; le reste est inconnu; on n'est pas d'accord. Je serai chez vous à midi. Je suis malade aussi!

14 décembre [1821].

Mme de Ch. ne peut vous répondre ; elle est trop malade; moi je souffre aussi horriblement, et mon cou est si enflé ce soir, que je n'oserais sortir. Nous arrangerons la chapelle sans M. de Ville-d'Avray. Si toutefois vous voulez m'envoyer M. *Longrois* quand il ira vous parler, je le verrai, et je le mènerai à... l'Infirmerie[2].

1. Le 12 décembre 1821, tous les ministres se retirèrent à l'exception de Lauriston, qui avait toujours vécu à part de ses collègues.

2. « Le 19 décembre [1821], M. l'Archevêque bénira la nouvelle chapelle de l'Infirmerie de Marie-Thérèse. Ce jour est l'anniversaire de la naissance de

Je ne sais rien, absolument rien ; il paraît qu'il n'est pas question de moi. Le ministère est d'ailleurs tel que vous me l'avez dit ce matin.

Si vous apprenez quelque chose avant neuf heures et demie (heure à laquelle je me coucherai), écrivez-moi un petit mot. Polignac est venu me voir ; il a bien recommandé qu'on me donnât sa carte : c'est la fiche de consolation.

Vendredi soir, 7 heures et demie, 14 décembre 1821.

Je reçois votre billet, le mien y répond.

10 heures soir.

Je ne sais rien de plus que ce que je vous ai mandé. J'ignore absolument quels ministres, mais je sais que je n'en suis pas. Ainsi, soyez tranquille. J'ai un tel mal aux yeux que je ne puis sortir. Si on vient, ce soir, me dire des nouvelles, je vous les écrirai.

Je suis fâché de combattre des illusions qui viennent de votre rare amitié.

Je ne *crois* pas. Polignac sort d'ici. Il m'a conjuré, prêché, supplié d'attendre, qu'ils ne pouvaient se passer de moi, etc. J'ai été très rude pour les faux amis. J'ai dit que j'étais mortellement blessé de cette trahison politique, etc., enfin, j'ai répété vos leçons et il est sorti consterné. Je vais me coucher pour veiller, voilà le mot. Bonsoir, vous êtes admirable, je suis pénétré de cette vérité et attendri plus que je ne puis dire.

Je viens de recevoir ces deux lettres, l'une de M. Ancillon et l'autre de la duchesse de Cumberland. Vous verrez que le Roi de Prusse désire que je lui porte mes lettres de rappel. Cela ne répond pas mal aux grandes réputations perdues de... La lettre d'Ancillon est curieuse sur le ministère. Vous me rendrez le tout demain.

Madame, protectrice de l'établissement. La cérémonie commencera à deux heures. M. l'abbé Frayssinous, premier aumônier du roi, prononcera le discours. Mme la duchesse de Guiche et Mme la princesse de Léon feront la quête. La nouvelle chapelle a été bâtie cet été, et une aile a été ajoutée au bâtiment. Un de nos premiers peintres a fait don d'un tableau de sa composition, qui sera placé sur l'autel de la chapelle et qui représente la Sainte Vierge. » — « Le mercredi 29, une assemblée nombreuse s'était portée à l'Infirmerie de Marie-Thérèse. Madame s'y était rendue et la présence de S. A. R. était un puissant encouragement pour les personnes qui dirigent cet établissement. M. l'Archevêque de Paris a béni la chapelle et M. l'abbé Frayssinous a prononcé le discours, etc. »

Jeudi matin, 10 heures [20 décembre 1821].

J'ai pensé mourir cette nuit de mon rhumatisme remonté dans la poitrine. Je suis mieux un peu ce matin et je me défends contre les médecins qui veulent m'assassiner avec des sangsues ou des vésicatoires. J'en serai quitte pour rester chez moi aujourd'hui, et voilà ma vraie peine. Mme de Ch. va plus mal, elle s'affaiblit, et elle vient d'avoir deux évanouissements ce matin. Voilà comme je suis arrangé par le ciel d'un côté et par mes amis de l'autre ; mais cela passera, car tout passe, excepté mon attachement pour vous.

5 heures et demie.

Je rouvre mon billet pour répondre au vôtre. Toute cette histoire d'ambassade vient de Monsieur et de ses amis qui ont l'idée de m'envoyer au dehors comme pis aller. D'ailleurs, tout cela m'importe peu. Je ne veux plus rien. Je vais écrire une petite lettre d'excuses et de respects à Monsieur. Je suis trop malade pour songer à rien.

Nous avons eu le comité de Marie-Thérèse. J'avais oublié de vous le dire. Je vais dîner chez Villèle ; après au [illisible] à l'Opéra. Ne vous fâchez pas.

Je ne sais si je le pourrai ; je l'essayerai, mais je souffre beaucoup, et j'ai un courrier.

Vendredi.

Je ne pourrai guère sortir avant une heure ; je passerai chez vous en allant à la Chambre, entre une et deux heures. Je suis mieux, mais pas encore bien. Grand merci.

Midi.

Je réfléchirai, mais je ne sais d'où vous viennent toutes ces craintes sur mon caractère, et tant de pitié sur l'homme et sa vie. Je serai fidèle, mais, parler avant comme après, a mille inconvénients.

Vendredi [1821].

J'irai vous voir entre quatre et cinq heures.

Roy se vante d'avoir battu complètement notre ami. Nous verrons bien.

Mardi soir.

Cela va mieux ce soir ; j'espère vous voir demain. Soignez votre rhume.

Je serai chez vous à onze heures et demie.

8 heures [fin décembre 1821].

On vous trompe et moi aussi. Croiriez-vous qu'ils ont eu l'insolence de me faire demander indirectement si j'accepterais la présidence de l'Instruction publique *sans entrer au Conseil?* Moi, chef de division sous Corbière! Les misérables! Je n'ai jamais été si blessé. Mathieu [1] a déjà perdu la tête de joie. Il faut prendre notre parti et ne plus nous tourmenter de cela. D'ailleurs, chaque jour qui s'écoule rend la chose plus difficile. Au reste, ils parlent aussi, mais vaguement, d'une ambassade. Voilà mes nouvelles. Savez-vous autre chose ?

Corbière est venu. J'étais sorti ; il reviendra à sept heures. Je vous manderai la suite. Je me contiendrai ; mais j'ai au fond du cœur quelque chose qui me dit qu'on me trompe. On ne veut que gagner du temps.

9 heures.

J'en tremble de colère en vous écrivant.

L'Instruction publique sans entrer au Conseil. Monsieur me demande à l'instant, sans doute pour me prêcher dans le même sens. Je vais lui dire tout ce que j'ai sur le cœur. Je vous supplie de ne pas dire un mot de ce billet.

C'est Corbière qui a été le messager.

Mardi.

Je vous dirai pourquoi quand je vous verrai. Je n'ai pas le temps d'écrire, il faut que je sorte.

1. Chateaubriand était mal renseigné. Villèle était l'opposant. Mathieu le voulait ministre.

Lundi soir.

Je ne sais rien du tout, je n'ai vu personne, je souffre horriblement de mon rhumatisme ; il est dans l'estomac. L'*acide* n'a rien fait du tout.

Mardi, 7 heures.

Votre prince [de Polignac?] est un sot, et je lui fais grâce des prières de son frère. Qu'importent les mensonges de Villèle? Je ne songe plus à tout cela. Je resterai dehors, c'est le mieux. Je ne sais rien, je souffre.

Votre billet est brûlé ; je pense comme vous, mais ce n'est que jeudi que Monsieur m'attend. Je crois qu'ils se trouveront trop heureux de me renvoyer, mais je suis décidé à n'accepter que l'*Angleterre*. Ne laissez pas traîner vous-même mon billet. Je vous verrai ce matin, mais je ne sais à quelle heure, parce que je veux courir.

Samedi matin. [15 décembre 1821].

Vous êtes toujours admirable pour vos amis. Je sais que Villèle *dit bien,* mais peut-être *fait-il mal.* Il est poussé dans ce moment par l'opinion royaliste qui jette les hauts cris. Je ne crois pas un mot de l'opposition du Roi. C'est le prétexte éternel, et je sais au contraire que le Roi dans ce moment était mieux pour moi que pour eux. C'est uniquement la faute de Monsieur et de mes prétendus amis[1]. Je regrette, je l'avouerai, les Affaires étrangères. Je suis convaincu que j'y aurais réussi *en dedans et au dehors.* L'Instruction publique ne me plaît point du tout. Mais je n'ai pas besoin de faire le dégoûté. Je n'aurai rien et je m'en console.

Les ordonnances seront peut-être dans le *Moniteur*, ce matin.

Décembre 1821.

J'ai l'esprit très bien fait. Ma situation politique sera très

1. M. de Montmorency a affirmé que Villèle s'opposa à l'entrée de Chateaubriand au ministère. Il l'a redit dans une lettre à Mme de Duras en 1823. La nomination du Cabinet de droite est au *Moniteur* du 15 décembre.

bonne, même très supérieure en n'étant rien, quand tout serait d'abord contre moi. On m'a dit aussi aujourd'hui que j'étais ministre, mais je suis comme on sera à la fin du monde sans un grain de foi. Mon rhumatisme va mieux, j'ai résisté aux sangsues. Mme de Ch... n'est pas bien. Guérissez-vous pour vous et pour moi. Bonsoir et bonne nuit.

[Au Mesnil] ce mardi soir, 18 [décembre 1821.]

Je profite de l'occasion de M. de Rosanbo, qui va demain à Paris, chère sœur, pour vous écrire. Je n'ai point reçu hier ni aujourd'hui de lettre de vous. Mais j'espère que vous avez enfin reçu les miennes et surtout le billet que je vous écrivis hier par mon garçon jardinier. Je serais heureux ici si je pouvais l'être où vous n'êtes pas, et si je ne recevais de Paris des lettres qui m'impatientent et qui me troublent. J'ai envie, si cela continue, de rompre toute correspondance avec le genre humain et de mettre un terme à des tracasseries que je ne puis plus supporter. Plus je tâche de n'offenser personne, plus on exige de moi. Je suis trop bête et trop bon. Je me corrigerai. Au reste, chère sœur, c'est bien de tout cela qu'il s'agit. La politique le matin, le travail le soir, ont bien de quoi m'occuper. Bon Dieu, quand serai-je riche, en paix, seul avec mes livres, oublié en quelque coin du monde, excepté de vous ? Votre amitié me console de tout. Où allez-vous donc dans quinze jours ? Est-ce chez Mme de la Tour du Pin ? Quand revenez-vous ? Je ne ferai point de course à Paris. Je resterai ici tout d'une pièce. Deux mois de Paris, c'est plus qu'il ne m'en faut, et, si j'étais le maître, je n'y mettrais pas les pieds. J'ai vu dans la *Gazette*[1] les honneurs de mon ami Mathieu : le voilà chef de l'*injustice* (chef du ministère ?). Cela va bien avec son nom. Bonjour, chère sœur bien-aimée. Croyez que je vous suis attaché pour jamais, et que votre amitié est pour moi le premier des biens.

Jeudi, matin [27 decembre 1821].

Je ne vous verrai pas aujourd'hui. Je veux me soigner, pour m'arracher enfin, si je puis, à ces douleurs éternelles. Il y a-

1. Par ordonnance royale du 14 decembre 1821, M. le vicomte de Montmorency est nommé ministre secretaire d'État au département des Affaires étrangères. Le 19, les nouveaux ministres ont ete presentés au Roi. Ils ont prêté serment entre les mains de Sa Majeste.

cinthe continue sous mes yeux la copie ; elle sera achevée après-demain ; et alors nous ferons vous et moi un grand travail.

Delalot est venu hier au soir chez moi. Il est furieux et il a annoncé à Corbière qu'*on se repentirait bientôt* de la manière dont Villèle le traitait. La nomination de M. de Doudeauville met tout le monde en fureur[1]. Enfin il me paraît qu'on se brouille de plus en plus. Je n'entends parler de rien. La Borie m'a pourtant écrit que demain, 28, mon affaire serait *faite* ou *brisée*. Je ne sais ce qu'il veut dire, et il n'y a rien à croire de ce bon homme qui prend sa bonne volonté pour des faits. S'il vient me donner des explications, je vous les manderai aussitôt. Soignez-vous et guérissons-nous.

9 heures.

Rien de nouveau. Je n'ai pu voir Corbière ce matin, il était à la Chambre. Je suis fort tranquille, car je désire que la chose manque, le *refus* ne venant pas de moi.

3 heures et demie.

Je viens de voir le Prince de la Trémoïlle, qui est venu me recommander un secrétaire de légation. Il avait vu ce *matin Mathieu* pour le même objet, et Mathieu lui avait parlé comme si c'était *moi* qui allais à Londres. Il a parlé des sacrifices qu'*on était obligé de faire à l'intérêt public*, etc.

Je vais aller vous voir, nous causerons.

Mardi matin.

Je n'ai entendu parler de rien. J'attends. On dit qu'il n'y a plus de voitures dans la cour des Tuileries. Le conseil serait donc fini ? Allons, il faut s'armer de courage. Je vous assure que je suis déjà tout consolé.

Nous savons que les visites de Chateaubriand étaient un des éléments principaux de la vie de Mme de Duras. Telle était sa générosité d'âme que, malgré ses peines et ses souffrances,

1. « Par ordonnance du 26 de ce mois, M. le duc de Doudeauville, pair de France, est nommé secrétaire général de l'administration des Postes ».

on la vit de nouveau travailler activement à se priver de cet unique bonheur, dans l'intérêt de son ami. Elle sait que réussir, c'est se séparer. Pendant l'absence de Chateaubriand, elle sera isolée et languissante ; elle passera des heures à se désespérer et à pleurer. Mais le cher frère sera au poste d'honneur où ses talents et ses désirs l'appellent depuis longtemps. Comme en 1820 elle avait « parlé à la duchesse d'Angoulême », et qui sait à quelles autres puissances, nous la surprenons maintenant qui écrit à Montmorency, à Villèle, et à un personnage « tout dévoué », homme de cour ou ministre, probablement M. de Lauriston, ministre de la maison du Roi. Voici les réponses qui prouvent soit les démarches auxquelles la portait son dévouement, soit l'influence qu'elle exerçait dans les hautes régions du pouvoir, par son « bon et sage esprit ».

Lundi.

J'avais reçu votre lettre hier soir, chère duchesse. Je ne vous ai pas répondu, c'était un avertissement. J'en ai fait usage près de M[athieu] qui m'a paru croire qu'il n'en était rien, et qu'il fallait un peu de patience, *ce sont ses mots*. Le Vi[llèle] est venu plus souvent ; vous pouvez avoir deviné juste, je n'en ai aucune donnée, n'ayant plus de rapports avec lui... Vos réflexions sont parfaites. Il faudrait que l'assemblée qui se fait deux fois le jour chez [Vaublanc] se fît chez vous, et vous leur apprendriez l'unité. Ils auront eu, je crains, l'avantage dans le salon ; ils seront perdus par l'antichambre, qui se crampone autour de Vau blanc resté comme un *minaret* après l'incendie.

Rayneval, Monnier, Prévost, Barante, Molé, X..., d'Ongles, assiègent la place après avoir, à ce que je crains, repris leurs avant-postes. Ce n'est pas le tout de gagner une bataille, il faut savoir profiter de la victoire, sans cela les battans payeront leur lenteur.

Je ferai sentir autant que je pourrai vos sages avis, qui sont ceux de la justice et du bon et sage esprit. Adieu, chère duchesse, le Roi nous rende sainte Geneviève ! il faut prier pour que la patronne demande qu'on éclaire et qu'on fortifie.

Math[ieu] a eu la lettre avant d'aller chez Vil[lèle]. Je ne l'ai pas vu. On dit que Ray neval est nommé à B[erlin], mais ce n'est pas une raison pour qu'il parte.

Je ne crois pas qu'Adr[ien] parte pour Londres ; tout me fait espérer qu'il y aura quelque chose de terminé avant peu pour M. de Ch... et, de plusieurs côtés, on en fait sentir la *justice à quelqu'un* qui a approuvé. Je tâcherai de rejoindre Mathieu dans la soirée, et lui parlerai des deux affaires qui vous intéressent, ou, pour mieux dire, qui *nous*. Adieu, chère duchesse.

J'ai reçu votre lettre, chère duchesse. J'avais parlé à Montmorency, un moment après notre sortie de chez le Roi. Je l'ai laissé avec Villèle, et je ne doute pas qu'il ne se soit bien exprimé. Ils étaient en bonne disposition. Cela les fortifiera, s'il y avait opposition. Tous nos vœux se portent vers *lui*. Espérons que justice sera faite pour leur bien et pour le nôtre.

Votre tout dévoué.

Chateaubriand à Madame de Duras.

Dimanche matin [1822].

Je n'ai pas été vous voir hier, et je n'y serais pas allé encore aujourd'hui parce que vous êtes trop injuste. Je ne crois guère à l'influence de L[auriston]. J'irai donc vous voir à une heure. Je partirai mercredi matin.

[Janvier 1822].

Eh! Bon Dieu! Je sais tout cela. Que voulez-vous que j'y fasse? N'est-il pas clair que Mathieu doit nommer Adrien de préférence à moi? Et d'ailleurs, cette ambassade, me la propose-t-on? Rester en dehors de tout est-ce qu'il y a de mieux.

Vous radotez sur l'Abbaye. Je n'y dis rien, je n'y fais rien, mais ce bruit, que je dois ou que je veux aller à Londres, est si public, si général, c'est une idée si naturelle et qui se présente à tant de monde, qu'on dit cela partout sans qu'il y ait de secret confié ou trahi.

Je suis enfin en paix, parce que je ne veux rien et que je me suis habitué à cette idée. Alors, peu m'importe l'opposition du Centre ou le refroidissement de la Droite, s'il doit avoir lieu.

Pouvez-vous me demander ce que je deviendrai? Je deviendrai *moi*. Je suis désolé de votre rhume.

3 heures et demie.

J'apprends que c'est fait et signé, mais ce n'est *pas encore Villèle*.

Voici ce que j'apprends par Forbin : *Mathieu a parlé hier au Roi. La chose est décidée, mais il serait possible qu'elle ne fût pas terminée légalement aujourd'hui.*

J'attends chez moi plus ample éclaircissement.

5 heures.

Lisez ce billet de Mathieu ; renvoyez-le moi. Enfin, l'affaire est faite.

Je viens de vous envoyer le billet de *Mathieu* : c'est fait. Je n'ai pu aller chez vous, il était trop tard, et nous allons dîner. Ce soir je ne sortirai pas. J'ai vingt lettres à écrire.

Madame de Duras avait d'autant plus de mérite à se dévouer de la sorte que l'assiduité de Chateaubriand à l'Abbaye-au-Bois n'était plus un secret pour personne, et non plus ses appels à un autre dévouement de femme. Elle devait donc prévoir qu'aux instances de Mme Récamier serait attribuée en partie, par l'intéressé, sa nomination à l'ambassade de Londres.

Mardi.

Mme de Ch... est malade. Cependant si vous venez de très bonne heure, elle vous recevrait. Le *Congrès* est rompu, c'est très sûr.

5 heures.

Il y avait du monde. Je n'ai rien pu savoir ; ainsi faites comme vous voudrez. Venez à tout hasard, et soyez raisonnable.

Je n'en suis pas sûr ; mais prenez la chance. Vous avez entendu le canon ?

Dimanche [5 janvier 1822].

La Panouze est venu hier au soir, à onze heures, me dire de la part de Villèle, que *la chose était faite, faite irrévocablement*,

que tout le monde était d'accord, et que l'ordonnance serait signée mercredi prochain [9 *janvier*] *au Conseil avec d'autres ordonnances qui seraient publiées en même temps que la mienne.* Je serai chez vous entre midi et une heure.

L'ordonnance du roi nommant M. le Vicomte de Chateaubriand, pair de France, ministre d'État, à l'ambassade de Londres, est du 9 janvier.

Vendredi 5 heures et demie [janvier 1822].

Je me suis levé ce matin à quatre heures. J'ai écrit des lettres et réglé des affaires jusqu'à sept heures. Je suis allé voir Villèle. J'y suis resté jusqu'à neuf. J'en ai été peu content. Il ne veut rien faire pour mes amis jusqu'à la fin de la session. Le reste du jour j'ai couru chez le tailleur, le carrossier, etc., etc. Je rentre mourant de fatigue, malade et ayant d'horribles coliques. Je vous ai promis d'aller ce soir, et j'irai si vous tenez à ma parole, mais je crois qu'il serait plus prudent dans l'état de lassitude, d'ennui et de souffrance où je suis, de ne pas me montrer ce soir à vos étrangers. Vous gâteriez mon affaire. Cependant, j'irai, si vous le voulez. Moi, je ne vous abandonnerai jamais.

Samedi matin.

Je ne pourrai vous voir qu'entre une et deux heures. Je vais avant chez Mathieu et chez le Nonce.

Voilà le billet que je vous avais écrit et que je rouvre pour vous dire que je pense à tout.

Jeudi, 5 heures [janvier 1822].

Lisez ce billet de Forbin, et renvoyez-le moi. Vous voyez que l'affaire est faite à peu près et qu'elle peut être signée demain.

Vendredi.

Je n'ai pu aller chez vous. J'ai couru toute la matinée pour acheter une *parure* à Mme de Ch... Vous voyez que je suis bon à tout. A demain. Quel beau jour! J'espère que vous ne m'aurez pas attendu, et que vous serez sortie pour vous promener.

J'ai lu, c'est très mauvais de fond et de forme. Si cela vous amuse, vous avez l'esprit gâté. Je me servirai de l'argument. J'ai à peu près fini, et je suis sûr de ce que j'ai fait.

Samedi matin.

Je ne retournerai à Paris que lorsque je n'aurai pas un mot à écrire. Je crois que je serai libre lundi ou mardi.

Mardi [26 février 1822].

Je ne pourrai vous voir aujourd'hui. Je vais à midi et demi aux Pairs et je travaille ce matin à un discours que je prononcerai peut-être aujourd'hui. Vous savez que l'article a fait monter les fonds à 91 fr. 45. Ce n'est pas trop mal. Malgré tout cela, ils me laisseront partir.

Je tâcherai donc de vous voir après, ou même avant la messe, si les consultants sont moins nombreux.

J'ai déjà écrit à Villèle et il m'a répondu : *je ferai toutes les choses dont vous me parlez*. J'insistais surtout sur la *chose* de M. de Barante. Je presserai l'affaire. Pour ce qui vous regarde, vous êtes bien injuste.

Lundi.

Venez me voir à midi et demi.

Déjà en janvier, il avait dû publier un autre article auquel il est fait allusion dans l'*Ami de la religion et du roi*[1] : « Un article remarquable a paru dans le *Journal des Débats* de vendredi dernier (18 janvier). Ce journal ne s'était pas encore prononcé en faveur du ministère. L'article montre la nécessité de s'attacher à des hommes éprouvés, et qui offrent aux amis de la monarchie des garanties aussi consolantes. On attribue cet article à un homme aussi distingué par ses talents que par ses titres. »

1. Mercredi, 23 janvier 1822.

Londres ! Reparaître, magnifique ambassadeur dans cette ville où, pendant l'émigration, il avait été si misérable, mourant de faim et de froid. Beau rêve ! et qui allait se réaliser. Quels contrastes au grand profit des « Mémoires de sa vie » !

Chateaubriand eut une audience du Roi le jeudi, 21 mars, et prit congé de Sa Majesté pour se rendre à son poste.

C'est à Londres, en 1822, qu'il écrivit de suite la plus grande partie de ses *Mémoires*, renfermant son voyage en Amérique, son retour en France, son mariage, son passage à Paris, son émigration en Allemagne avec son frère, sa résidence et ses malheurs en Angleterre, depuis 1793 jusqu'en 1800. Parmi les Françaises qui habitaient alors le quartier de la riche émigration à Londres, il distingue Mmes de Caumont, de Gontaud, du Cluzel et Mme de Boigne, « aimable, spirituelle, remplie de talents, extrêmement jolie, et la plus jeune de toutes. Elle a, depuis, représenté avec son père, le marquis d'Osmond, la Cour de France en Angleterre, bien mieux que ma sauvagerie ne l'a fait. Elle écrit maintenant, et ses talents reproduiront à merveille ce qu'elle a vu. » — Oui, « à merveille », dans le genre « commérages » qu'elle déclare être le sien.

Il ajoute : « Bien certainement, à cette époque, Mme de Duras était à Londres : je ne devais la connaître que dix ans plus tard. Que de fois on passe dans la vie à côté de ce qui en ferait le charme, comme le navigateur franchit les eaux d'une terre aimée du ciel, qu'il n'a manquée que d'un horizon et d'un jour de voile. J'écris ceci au bord de la Tamise, et demain une lettre ira dire, par la poste, à Mme de Duras, au bord de la Seine, que j'ai rencontré son premier souvenir. »

La lettre ainsi commémorée disait qu'il avait entendu la messe dans l'écurie, transformée en chapelle, où avait été célébré le mariage de Claire de Kersaint avec le duc de Duras, et où lui-même avait assisté au service funèbre pour le repos de l'âme de l'infortunée Marie-Antoinette. Un poids de tristesse pesait sur lui ; il était comme au fond d'un désert ; il lui semblait qu'il ne devait plus revoir ses amis.

A ces souvenirs, poétiquement associés par l'amitié, allaient succéder, édités au bord de la Tamise, mais ayant leur point d'origine au bord de la Seine, quelques-unes de ces paroles que la haine inspire et qui peuvent tuer.

Une feuille qui s'imprimait à Londres, *La correspondance*

privée, publia un factum où les rapports de Mme de Duras et de Chateaubriand étaient présentés sous un jour odieux. Jadis elle avait essuyé, sans s'émouvoir, les avertissements de Mme de la Tour du Pin, aussi bien que les critiques de Mme de Bérenger et des autres amies, à propos de son enthousiaste amitié pour l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs*. Mais alors les critiques et les gronderies — témoignages de sincère affection — ne dépassaient pas le cercle de l'intimité, et l'on vivait dans une sorte de retraite imposée, aux anciennes familles non ralliées, par la tyrannie soupçonneuse de l'Empire : retraite enchantée pour Mme de Duras. Très en vue à la Cour maintenant, et jouissant d'une grande influence, elle était devenue, pour plusieurs, un objet d'envie et de jalousie, d'autant que ses opinions libérales excitaient ou redoublaient l'animosité des ultras. Certaines pièces satiriques le prouvent.

Dans ce milieu d'intrigues et de rivalités, quel éclat allaient faire de telles calomnies, semées un peu partout ! Quelles blessures profondes cette publicité de scandale ne laisserait-elle pas aux cœurs de ceux qu'elle aimait : le duc de Duras, le comte et la comtesse de La Rochejaquelin, le duc et la duchesse de Rauzan, Chateaubriand. Que penserait celui-ci de cette attaque honteuse ? A quels excès de plume, ou autres, ne se porterait pas le peu endurant ambassadeur, soit pour la défendre, soit pour se venger ?

Elle écrit à Chateaubriand comme si de rien n'était ; et telle est sa force d'âme, telle la maîtrise qu'elle exerce sur soi, que sa lettre, comme souriante, est pleine de nouvelles : intrigues de Cour, visite à l'atelier de Gérard, tableaux remarquables, « Talleyrand est fini ». Tout à coup, la force l'abandonne et la plume lui tombe des mains : « Je suis attristée et malheureuse », gémit-elle, « je ne puis écrire davantage. » Son état habituel de souffrances la rend plus sensible aux morsures de la calomnie ; son imagination, surexcitée, grossit démesurément les suites que l'incident pourrait entraîner. Chrétienne, épouse, mère, amie, elle souffre dans toutes ses manières d'être, dans toutes ses puissances de sentir, de penser et d'aimer.

Si Chateaubriand n'avait pas été retenu par les convenances de sa haute position, peut-être aussi par les supplications de son amie, quelle vengeance il eût tirée de ces haines masquées qui l'avaient déjà attaqué, et auxquelles il avait infligé des

flétrissures qui ne s'effacent pas : « Calomniateurs anonymes, payants ou payés, la presse est libre en France aujourd'hui. Que n'imprimez-vous dans les journaux de Paris ce que vous publiez dans les gazettes de l'Allemagne et de l'Angleterre? Montrez-vous du moins Français en quelque chose : renfermez vos mensonges dans votre patrie. Ayez le courage de dire qui vous êtes. Un peu de honte est bientôt passé. Ajoutez votre nom à vos articles, ce ne sera qu'un mot méprisable de plus. »

Chateaubriand connaît assez Mme de Duras pour comprendre l'atrocité du « tourment » qu'elle endure. Il se hâte de lui répondre ; et sa lettre est une des plus émues qu'il ait écrites.

Il admire sa bonté d'avoir eu le courage de lui parler de nouvelles après avoir lu le recueil de ces calomnies. Il termine ainsi : « Je sens que je donnerais un million de fois ma vie pour vous et que vous serez, tant que mon cœur battra, le premier charme et le grand attachement de ma vie. Je volerais au bout de la terre pour vous épargner un chagrin. Je me sens capable de tout pour vous. Je vais être bien malheureux pendant tout le temps que vous allez souffrir. » Et il donne l'ordre à son ami Bertin d'acheter et d'anéantir le plus grand nombre possible de ces papiers infâmes.

Relevée soudain, et consolée, elle lui répond qu'avec des lettres comme la dernière elle se sent de force à braver toute la *Correspondance privée*.

Au cours de son ambassade, il fut question d'un Congrès qui se tiendrait à Vienne ou à Vérone ; et cette nouvelle, qui avait déjà couru avant son départ de Paris, prenant plus de consistance, alluma dans son cœur une envie folle d'être choisi par son gouvernement pour représenter la France à « l'assemblée des Rois ».

Il raconte dans ses *Mémoires* qu'il écrivit à M. de Montmorency, ministre des Affaires étrangères, mais qu'il ne trouva, de ce côté, aucune faveur. Il passe sous silence qu'il avait chargé de sa cause, auprès du ministre, Mme Récamier, et qu'il lui avait adressé maintes lettres, — où les propos d'amour s'entrelaçaient aux arguments spéciaux, comme pour ajouter à la force de ceux-ci la séduction de ceux-là.

Il mit dès lors son espoir en Villèle et il « le fit presser », disent les *Mémoires d'outre-tombe* « par Mme de Duras ». Combien de lettres à la chère sœur, pour stimuler un zèle qui n'avait

pas besoin d'excitant ! Le mot, très significatif, que je viens de citer, « presser Villèle », l'insinuerait, et c'est déjà un témoignage de reconnaissance ; mais il ne rappelle les fréquentes instances que d'une manière par trop elliptique. De sa première lettre de Londres, à la dernière, la recommandation « pensez au Congrès », revient sous mille formes, — sauf une fois, où il n'en fut pas question du tout. Et comme Mme de Duras s'en étonnait à bon droit, il lui répondit ce mot qui est à retenir comme un trait de caractère : « Je ne sais comment vous ne vous étiez pas aperçue que je suis très superstitieux en politique. Je ne vous avais pas parlé du Congrès parce que j'avais mis dans ma tête que, si j'en parlais, l'affaire manquerait. » Notée au superlatif par Chateaubriand lui-même, cette superstition dénonce le haut degré de fiévreuse passion où s'emportaient ses désirs en politique — et en d'autres sujets. Au degré immédiatement supérieur, il semble que ce serait la folie. Et déjà, dans la frénésie de telles impulsions, n'y aurait-il pas un grain de folie ?

Une fois n'est pas coutume : la crainte de voir manquer l'affaire se manifestait, nous l'avons vu, autrement que par le silence. Et non seulement il ne pouvait se retenir d'en parler toujours, mais il fallait que Mme de Duras lui en parlât toujours. Et si la chère sœur, qui n'est occupée que de lui, oublie une fois, à son tour, de lui en parler, une seule fois, si elle s'oublie à parler d'elle-même, de son gendre, de ses romans — oh !... sans appuyer, en glissant, et bien vite — il se fâche, et s'indigne, et lui décoche des traits cruels et injurieux, tels que celui-ci : « Rassurez-vous. Je ne vous parlerai plus de politique ; je ne vous parlerai que de vous et de votre roman. » Or, ses lettres, à lui, n'étaient pleines que de lui. « Le Congrès ! » « Le Congrès ! » — « Dites à Villèle que je ne suis en ce moment d'aucune utilité ici, et que je serais *capital* au Congrès. Il n'y a que moi en France qui connaisse la politique anglaise et ses rapports avec l'Autriche... Le Roi de Prusse m'envoie une boîte, avec son portrait enrichi de diamants. » — « Je désirais aller au Congrès parce que j'avais la conviction d'être utile aux royalistes. Je vois trop comment on les avait calomniés et perdus. »

Tout ce qui pouvait contribuer à le faire nommer, visites à Villèle, raisonnements politiques, prévisions ministérielles, comparaison des divers prétendants, supériorité de Chateaubriand

sur eux tous, intérêt personnel du Président à choisir l'ambassadeur de Londres, Mme de Duras le faisait ou le disait avec une présence d'esprit et une finesse dignes aussi bien de Villèle que de Chateaubriand, égales à la chaleur de son amitié. Gagner Villèle ne suffisait pas. Il fallait aussi se concilier le vrai Maître. Elle en avertit l'ambassadeur en ces termes : « Vous reviendrez d'Angleterre sans avoir vu Hartwel. Cela est pitoyable. Ce n'est pas le moyen de gagner le Roi. Vous n'imagineriez pas combien il est sensible à ces choses-là. » — « Allez donc vous promener à Hartwel. Écrivez au Roi, et citez un peu de latin. Envoyez-moi votre lettre. M. de Duras la remettra, et vous aurez une réponse. » Le conseil, plusieurs fois donné, n'avait pas été suivi. D'où l'impatience qui se marque dans ce mot de rappel : « Allez donc à Hartwel. » Chateaubriand, peu enclin aux pratiques courtisanesques, n'écrivit à Louis XVIII qu'après avoir reçu la nouvelle de sa nomination [1]. Il annonce enfin à son amie qu'il a visité Hartwel, qu'il vient d'écrire au Roi, qu'il a cité un vers d'Horace — le poète favori de Louis XVIII, — qu'il désire que M. de Duras remette sa lettre à S. M. avant son arrivée.

C'est à Villèle, et donc à Mme de Duras, et point du tout à Montmorency, ni par conséquent à Mme Récamier, qu'il dut la réalisation de son rêve.

« Victoire ! Victoire ! lui écrit la chère sœur ; vous venez d'être nommé par le Conseil. Villèle est adorable. »

Etrange mobilité de cette puissante et inquiète nature. A peine sait-il qu'il est nommé, le voilà dans une agitation douloureuse ; il se repent d'avoir désiré, d'avoir demandé, d'avoir fait demander, d'avoir tant insisté, d'avoir réussi ; et, pour un peu, il refuserait de quitter Londres. M. de Marcellus a raconté que le 29 août de retour à Londres, il réveilla dans la nuit M. de Chateaubriand, qui ne dormait guère. — « Eh bien ! » me dit-il, « ils s'obstinent à me refuser ? » — Préparez-vous à partir sous huit jours, repris-je, vous êtes nommé plénipotentiaire à Vérone. » Dans sa joie M. de Chateaubriand m'embrassa, mais le lende-

1. « J'allai voir Hartwell en mémoire de l'exil de Louis XVIII : je remplissais un devoir plutôt que je ne jouissais d'un plaisir. Les infortunes royales sont maintenant si communes qu'on ne s'intéresse guère aux lieux que n'ont point habités le génie ou la vertu. Je ne vis dans le triste parc d'Hartwell que la fille de Louis XVI.

main, il entra brusquement dans ma chambre, tout agité, furieux presque, pour m' « expliquer qu'il ne voulait plus partir ».

Chateaubriand s'embarqua à Douvres le 8 septembre 1822. Ses lettres à Mme de Duras vont ajouter un intérêt d'intimité et de psychologie aux grands et admirables récits du *Congrès de Vérone*. Le *moi*, plus simple et plus vrai, du correspondant et de l'ami « corrigera le *nous* un peu janséniste et royal » du diplomate et de l'historien.

Chateaubriand à Madame de Duras.

7 heures, mardi [1er octobre 1822].

J'allais vous écrire. J'ai trouvé en rentrant chez moi un billet de Villèle qui me disait de passer chez lui. Il m'a appris que les Rois seraient le 15 à Vérone, que Mathieu écrivait qu'il fallait me faire partir et qu'enfin je devais me préparer. Je pars donc samedi. Je porte les instructions et les pleins pouvoirs. Le duc de Wellington va à Vérone, et par conséquent Mathieu y va aussi. Il n'y passera que huit à dix jours et m'y laissera. Ainsi tout est pour le mieux. Villèle était fort gai. Je l'ai conduit dans ma voiture chez le garde des sceaux. A demain.

Chateaubriand partit le samedi, 5 octobre, pour Vérone.

Dijon, lundi matin, 7 octobre [1822].

Me voilà passant à Dijon, demain à Genève, jeudi soir ou vendredi matin à Milan. Je vais vite et reviendrai encore plus vite. Le ciel y est trop beau et les souvenirs trop comme *Olivier* pour la politique. Je vous écrirai de Genève.

Genève, mardi soir, 8 octobre [1822].

Je suis venu ici sans m'arrêter. Je tombe de sommeil et de fatigue. Je vais me coucher pour partir demain à quatre heures. Je ne sais ce que je vous dis. Je tiens ma parole et voilà tout ce que je puis. Je serai dimanche à Milan et je vous écrirai. A vous.

Milan, samedi matin, 12 octobre 1822.

J'ai vu le Simplon, les îles Borromées, l'enfer et le ciel, et tout cela m'a été à peu près indifférent, etc. Pourtant, les arbres qui ont toutes leurs feuilles, cette belle lumière, ce beau soleil, m'ont fait souvenir du temps où l'Italie était quelque chose pour moi. Je vous en apporterai la preuve[1]. On dit ici que le Congrès sera de courte durée ; tant mieux ! Mais en attendant, toute la terre sera à Vérone, et nous y serons suivis. Boissy, mon attaché, m'a arrêté la moitié d'un palais[2] à très bon marché, pour moi, votre gendre et un autre secrétaire, et ce bon marché est 4.000 francs par mois. Il y a des palais loués 15.000 ! Dieu sait quelle besogne nous ferons pour notre argent ! Je couche ici et pars demain pour Vérone. J'y arriverai tout juste avec les ministres et vingt-quatre heures avant les Empereurs.

Je vous écrirai de Vérone. J'ai trouvé ici la comtesse Colston et Humboldt. J'ai voyagé entre le roi de Prusse qui me précédait et ses fils qui me suivaient.

Vérone, ce mardi, 15 octobre 1822.

Je suis arrivé hier ; j'ai trouvé ma maison toute montée et votre gendre établi chez moi : j'ai été dans la joie. Nous avons dîné ensemble et causé politique toute la soirée, au coin du feu, dans notre palais. On ne peut être plus raisonnable et mieux voir que lui. La plupart des ministres sont arrivés. Les Rois et les Empereurs arrivent aujourd'hui. Le Congrès, à ce qu'il paraît, sera fort court, et j'espère vous revoir dans six semaines. Hyacinthe se porte tout à fait bien. Il n'a été souffrant qu'un ou deux jours et aucune rechute n'est à craindre. Mathieu n'est pas ici, il arrive aujourd'hui. Il m'a écrit quatre lettres fort amicales. Je n'ai encore vu personne que le comte de Bernstorff et mes bons amis les Prussiens. J'irai faire ma visite ce matin au prince Metternich. Écrivez-moi.

L'empereur Alexandre, si l'on en croit le bruit public, paraît avoir renoncé à son voyage d'Italie.

Vérone, le 18 octobre 1822.

Je vous ai écrit en arrivant ici. Je n'ai rien à vous dire de nou-

1. Allusion à la pièce de vers *Les Alpes ou l'Italie.*

2. *Casa-Lorenzi.*

veau. J'ai dîné hier chez le prince Metternich. Je dois voir demain les Empereurs et les Rois. On dit toujours que dans un mois tout sera fini. Chacun est pressé de s'en aller. Mathieu parle de nous quitter dans huit ou dix jours, mais je pense qu'il restera jusqu'à la fin du Congrès. On s'ennuie beaucoup ici. Votre gendre est ma seule consolation, et vous ne sauriez croire combien je suis heureux de l'avoir *chez moi*. Il court, il m'apporte des nouvelles, il voit tout le monde, et est parfaitement estimé et accueilli. Ce qui m'afflige, c'est que l'Italie ne me fait rien. Je ne suis plus qu'un vieux voyageur qui ai besoin de mon gîte, et puis de ma fosse. Quand on a âge de Congrès, tout est fini. C'est un courrier anglais qui part ce matin, qui vous porte ce petit mot. Je ne sais rien de Paris : jugez si j'ai envie de recevoir de vos nouvelles.

Vérone, 20 octobre 1822.

J'ai reçu vos deux lettres, l'une du douze et l'autre du quinze. Comme j'écris par la poste, je ne puis vous dire qu'un mot, réservant les détails pour le courrier que nous enverrons ces jours-ci. Vous aurez la lettre à mon beau-frère. Je vous ai mandé mille éloges de votre gendre et je vous les répète. Ne grognez pas de ces quatre lignes, c'est tout ce que je puis faire aujourd'hui.

Hyacinthe, qui allait à merveille, a tant fait d'imprudences qu'il a pris un rhume; mais c'est peu de chose, pourvu qu'il se ménage.

Vérone, ce 25 octobre 1822.

J'ai reçu toutes vos lettres en y comprenant celle du 18, qui m'est arrivée hier. Nous savions la défaite des royalistes, mais nous n'y croyions pas, du moins pour le moment, car du reste nous comptons peu sur le succès. J'ai vu tous les Rois, princes et princesses. L'empereur d'Autriche est excellent, et l'empereur de Russie, comme de coutume, généreux, noble et admirable pour nous. Il m'a parlé hier de la France avec une élévation de sentiments, une délicatesse qui me mettaient les larmes aux yeux. Tout ce que je puis vous dire, c'est que notre position est bonne, que nous n'avons rien à craindre de qui que ce soit au monde, et que tout me fait espérer que nous sortirons de ce Congrès avec honneur pour nous et sûreté pour notre pays.

Je ne puis vous dire si je plais à ces Rois et à leurs ministres. On ne sait jamais ce que les autres pensent de vous. Je suis arrivé

ici sans soutien. Tout était armé contre moi. J'ai vu des gens qui me souriaient et qui auraient voulu m'étouffer. On avait évidemment travaillé à faire naître contre moi des préventions de toutes les sortes. Je me suis contenté d'être poli, de me promener au soleil, de peu parler, de répondre quand on m'a interrogé, ne recherchant ni ne fuyant personne. J'ai eu des conversations sérieuses avec le prince Metternich, M. Gentz, le comte de Bernstorff, M. Nesselrode, et même Pozzo.

« Je suis bien aise, m'a dit l'empereur de Russie, que vous, particulièrement, soyiez venu ici. On gagne à se voir mutuellement. Vous connaîtrez par vous-même ce que c'est que l'*Alliance*. Bien des gens la calomnient, et vous pourrez dire qu'elle est fondée sur les motifs les plus désintéressés et les plus purs. »

Ce Congrès sera pour moi une rude épreuve, et le chef-d'œuvre de ma conduite politique serait d'y avoir détruit tout ce que la haine et l'envie ont amassé contre moi de calomnies depuis huit ans. Je ne m'en flatte pas, mais j'aurai déjà beaucoup gagné si j'ai forcé l'inimitié à l'estime et si les intrigues viennent échouer contre mon peu de savoir-faire et ma droiture naturelle.

M. de Montmorency partira vraisemblablement dans huit ou dix jours, lorsque l'on commencera à parler des affaires d'Italie. Je ne tarderai guère à le suivre, car le Congrès ne peut guère s'étendre au delà du mois de novembre. La bonne comtesse Tolstoï est arrivée hier et elle me sera d'un grand secours : au moins, je ne serai pas seul. Nous avons ici la Vice-Reine d'Italie (la princesse de Carignan) qui est une des plus charmantes et en même temps une des plus belles femmes que j'ai jamais vues.

Je suis toujours charmé de votre gendre. Voilà la lettre pour mon beau-frère. Hyacinthe n'est pas bien, mais c'est sa faute.

Vérone, ce 29 octobre 1822.

J'ai reçu votre lettre du 21. Vous aurez reçu ma lettre de Milan le 22 ou le 23, et mes lettres de Vérone successivement. J'ai remis à Humboldt, qui arrive de Vienne avec son Roi, vos deux lettres. Je vous remercie de votre exactitude à m'écrire. Vous devez être contente de la mienne. Je ne puis vous mander ce qui se passe ici, car je n'en sais rien. Il n'y a point de conférences générales, et je crois qu'il n'y (en) aura point. M. de Montmorency finira à lui tout seul l'affaire d'Espagne, après quoi il s'en ira, et ce qui restera à traiter sera si étranger à la France qu'on aura raison de nous laisser dans le loisir dont nous jouissons. Le jour, on

se promène par le plus beau soleil du monde, le soir, on se réunit chez la comtesse Liéven. Le prince Metternich fait les frais de la conversation générale avec beaucoup de grâce : on se couche, on dort, on se lève et on recommence.

Je regrette l'argent du Roi que je mange ici bien inutilement pour service, et M. le Premier, dont au reste je ne me séparerai jamais, ferait bien de m'autoriser à revenir.

Je suis toujours charmé de votre gendre. Nous attendons le jeune Delalot en courrier demain ou après-demain. Quand il sera arrivé et qu'il m'aura apporté une lettre de vous, j'irai faire une course à Mantoue, à cause de Virgile. J'ai toujours oublié de vous parler de la mort de Canova. Le Pape a pensé mourir et n'est pas bien encore. Le roi de Prusse, qui revient de Venise, part pour Rome mardi, 5 novembre. L'empereur de Russie est le plus généreux, le plus chevaleresque prince du monde. La bonne comtesse Tolstoï est ici. Alexandre est venu la voir, seul, à pied, et a passé deux heures avec elle. Elle doit partir pour Paris dans dix à douze jours. Voilà un bon bulletin. Vous devez être satisfaite. Hyacinthe est tantôt bien, tantôt mal ; on ne sait ce qu'il a et les médecins sont si mauvais qu'il ne faut rien espérer d'eux, mais tout de la nature.

La duchesse de Duras à Chateaubriand.

Paris, 6 novembre [1822].

Songez que là où vous êtes, il faut être bien avec tout le monde. Vous n'allez pas ou vous allez peu chez Mme de Liéven ; de là je ne sais quel air de gêne et de contrainte. Je me réjouis que la princesse Tolstoï soit arrivée, j'espère qu'elle va faire son devoir d'amie. Il faut qu'elle ait une maison, que vous y soyez tous les soirs, qu'elle voie les Empereurs, qu'elle fasse des frais. C'est ainsi que se conduit le monde, où les grandes choses sont portées par les petites... En attendant, cher frère, allez à Mantoue : vous n'en reviendrez pas plus chargé d'argent que le berger de Virgile. Nous sommes ici, en ce qui touche les affaires d'Espagne, un jour à la guerre, un jour à la paix. Jamais Paris n'a été si stagnant. C'est à mourir d'ennui. Savez-vous un bon mot de Mme de Puisieux sur le marquis de Bonnay ? Elle le voyait boire un verre d'orgeat : « Dieu ! dit-elle, il boit son sang ! » Cela m'a fait rire[1].

1. Citée dans *La Duchesse de Duras*, par A. Bardoux.

Chateaubriand à Madame de Duras.

Vérone, jeudi soir, 31 octobre 1822.

J'ai reçu votre lettre du 23. Je vous ai écrit le 29 par un courrier anglais. Depuis ma lettre, les choses ont un peu changé. Il y a ce soir même une première séance du Congrès à laquelle j'assisterai. Il y sera question de l'Espagne. Nous avons déjà des notes des hauts alliés très favorables à la France. Le prince Metternich m'a fait dire d'un autre côté qu'il désirait avoir une conversation particulière avec moi. Quand M. de Montmorency sera parti, et il doit partir dans huit jours, il est probable que les affaires se rapprocheront de moi. Je vois des symptômes de changement. On commence à avoir moins peur de ma *réputation,* et les préventions, si longtemps entretenues par mes amis, peu à peu se dissipent. Au reste, le Congrès très certainement finira dans le mois prochain, à moins de quelque événement du côté de l'Espagne.

Je vous quitte pour écrire une longue lettre à Villèle et j'ai à peine le temps, car il faut que je m'habille ensuite pour la séance du Congrès. Je suis toujours charmé de Henri; je crains pour Hyacinthe. Le duc de Fitz-James m'a envoyé son fils qui m'est tombé ici hier au soir avec Delalot. Ce sont deux francs étourdis; ils s'ennuieront ici à mourir. Je vais les envoyer voir Venise. Votre histoire de l'Infirmerie est très amusante.

Vérone, ce 5 novembre 1822.

Ah! si vous ne régnez, vous vous plaignez toujours!

Vous régnez pourtant, et cela ne vous empêche pas de vous plaindre : voilà vos jugements : *je n'ai pas reçu un seul mot de Mme R[écamier]*. Quant à cette pauvre femme qui était à l'Infirmerie, vous ignorez que la supérieure est sa cousine : vous devriez mourir de honte. L'aventure de B. ne me frappe pas autant que vous : il va s'en aller en Provence, il reviendra, et l'empire de l'habitude est bien puissant. Ce sera de moins une crainte de tous les jours pour Villèle.

Ici nous nous ennuyons à mourir. Nous ne ferons pas grand chose. Je crois que M. de Montmorency pourra partir à la fin de la semaine. La principale affaire sera terminée. Le roi de Prusse et

Humboldt sont partis cette nuit pour Rome. Aujourd'hui l'empereur d'Autriche donne un bal pour la fête de l'Impératrice. Cette princesse est très distinguée par son esprit et ses connaissances.

Voulez-vous savoir ma vie? Je me lève à 7 heures et demie, je déjeune à 8 et demie avec Hyacinthe; à 10 je m'habille. Mathieu m'envoie chercher, ou je vais chez lui parler des affaires; à midi je rends ou je fais quelques visites; à trois heures, je vais me promener seul; à cinq, je dîne avec mes jeunes gens; à neuf, je me couche, s'il n'y pas congrès chez M. de Metternich. On ne voit ni princes, ni Empereurs. Chacun vit à part de son côté. Le roi de Naples, à qui j'ai eu l'honneur de faire ma cour avant-hier, m'a raconté la dernière éruption du Vésuve. C'est la plus belle qu'il ait jamais vue. Toute la campagne était éclairée jusqu'à Gaëte. Encore, passe : c'est quelque chose qu'un volcan. Je passerai par Gènes que je ne connais pas, et, après cela, je renonce à tout voyage. J'en ai assez.

Vérone, ce 7 novembre.

On fait partir subitement un courrier sans m'en avertir : on vient me dire que les chevaux sont déjà mis à la voiture. Je ne puis que vous dire que j'ai reçu hier par le courrier autrichien votre lettre du 31 octobre. Je trouverai moyen de faire connaître à Alexandre les belles choses que vous dites de lui. Il faut finir.

Vérone, ce 11 novembre 1822.

Je vous écrirai demain une très longue lettre par le courrier français que nous expédierons avec des dépêches. Aujourd'hui je ne vous expédie qu'un petit mot par le courrier anglais qui m'a apporté hier votre lettre du 4.

Tous vos ragots sur Mme M[athieu de Montmorency] sont vrais, mais à moitié. Elle n'est venue qu'à Chambéry, où nous lui avons envoyé un courrier pour lui apprendre que le départ de son mari était différé. Mathieu ne quittera Vérone que le 18, et il est probable que le Congrès sera clos quinze jours après. Je compte donc être à Paris du 10 au 15 de décembre. Je vous parlerai à fond du Congrès dans ma grande lettre qui partira demain et qui vous arrivera peut être aussitôt que ce billet. Reconnaissez-moi donc au moins la vertu de l'exactitude.

Hyacinthe est malade de toutes sortes de maux. Mais j'espère qu'il se guérira lui-même sans avoir recours aux médecins qui le

tueraient peut-être : tant ils s'entendent peu sur le remède à lui donner!

Henri se porte toujours bien. Nous avons tous été souffrants d'un mal peu agréable pour un Congrès. Nous sommes tous guéris : on attribue cela à l'eau du pays. Jugez toutes les plaisanteries que feront sur nous les libéraux. [En tête de la première page, se lit, encadré, ce *post-scriptum*] : le courrier anglais qui devait vous porter cette lettre n'est pas parti. Vous n'y gagneriez rien, et vous aurez tout à la fois.

Voici la grande lettre, datée du 12 novembre :

Vous voulez savoir tout du Congrès, chère sœur : il faudrait vingt conversations pour vous le faire comprendre. Tout se passe entre les chefs de cabinets ; nous autres, plénipotentiaires, nous ne savons rien que ce que nos chefs veulent bien nous dire. Nous n'avons eu encore qu'une séance ; nous en aurons une seconde, cette semaine, où l'on nous dira ce qu'on a terminé des affaires d'Espagne. Après quoi Mathieu partira. Il n'est pas question d'Empereurs et Rois, on ne les voit pas. Ils n'ont été qu'une fois à un bal pour la fête de l'Impératrice. Il y a tous les soirs une réunion politique chez cette méchante créature, la comtesse de Liéven ; on y chuchote, chacun dans un coin, ou bien M. de Metternich raconte tout haut la manière de faire des macaronis. On admire et on se couche. La conclusion de tout cela, direz-vous, est que je n'ai point de succès. Aucun assurément, mais point de non-succès. On me traite comme mes confrères. Le fait est que M. de Metternich a peur de moi ; c'est un homme médiocre, sans fond, sans vues, dont le talent consiste à amoindrir tout, à réduire à rien ce qui a l'apparence d'être quelque chose, et qui n'a d'empire que sur la faiblesse. Il est faux. Cela est d'obligation ; il est assez léger pour un Allemand : il fut à Lovelace, dans sa jeunesse, ce qu'il est à Mazarin dans son âge mûr. Il cherche à séduire tout ce qui l'approche, et, quand il ne réussit pas, il devient ennemi. J'ai joué la passion, mais apparemment que mon accent était faux. Il doit avoir pour moi tout juste l'éloignement qu'ont eu tous les ministres en France depuis sept ans : il est de la même race. Ses manières sont au reste assez agréables et il a retenu des airs et des imitations de M. de Talleyrand. Ce qui me désole, c'est que ce petit homme a pris de l'ascendant sur l'empereur de Russie. Il a attaqué le côté généreux de ce prince, et, par ce moyen, lui a fait faire cent sottises, de concert avec l'Angleterre, dans les affaires de Turquie. Alexandre s'en aperçoit quelquefois et serait tenté de revenir, mais il est très faible, très

irrésolu, et la vigueur de son esprit ne répond pas à la noblesse de son caractère : mais l'élévation d'âme me subjugue toujours ; et, tout en reconnaissant ce qui manque à ce prince, je l'aime à présent, et je suis revenu de tous mes anciens préjugés. Il passera dans l'histoire pour un niais et pour une dupe, et ce n'est qu'un homme qui a sacrifié une puissance immense à ce qu'il a cru juste et utile au bien général. En vieillissant, il a beaucoup gagné : il est encore jeune de tournure, mais il ne l'est pas de visage ; il a du chevalier et du prêtre : il me représente les évêques des XIe et XIIe siècles qui couvraient leur tonsure d'un casque et qui se battaient à Ascalon et à Bouvines. Il est très bien pour moi, surtout en particulier, car en public il est un peu gêné par Metternich. J'ai établi des relations intimes avec lui au moyen de la bonne comtesse Tolstoï qui, malheureusement, retourne à Paris samedi prochain. Alexandre est prévenu contre Villèle à cause de sa modération dans les affaires d'Espagne, et, en général, à cause de sa modération, car Alexandre est maintenant de l'extrême droite. Je porte la peine du péché de Villèle : on me regarde avec raison comme son ami et on me soupçonne d'être l'interprète de ses opinions et de ses principes.

A tout prendre, je suis content d'être venu ici, quoique, s'il devait y avoir un autre Congrès, j'y viendrais seul ou je n'y viendrais pas. J'ai appris des choses que je n'aurais jamais sues, et vu des hommes que je n'aurais jamais connus. Cela complète mon éducation politique ; maintenant je suis mûr, si l'on veut de moi. Si on n'en veut pas, je suis tout consolé, et j'écrirai l'histoire si on me dispense de la faire. Je suis toujours charmé de votre gendre, et, si je suis ministre, il sera sous-secrétaire d'Etat ; mais Dieu sait quand !

Mathieu a de tels succès auprès de Metternich que le portefeuille lui est assuré : tout ceci pour vous seule, à moins que vous ne croyiez devoir en dire quelque chose à Villèle. Il est probable qu'après le départ de Mathieu, qui, comme ministre, passe avant tous et gêne mes mouvements, mes actions hausseront, surtout si Villèle m'écrit et me regarde comme l'homme principal.

Vérone, ce mercredi soir, 13 novembre.

Un courrier de Rotschild qui part ce soir vous portera ces deux mots pour vous dire que Flavigny, arrivé ce matin, m'a apporté votre lettre. Je vous ai écrit hier par un courrier français une énorme lettre. Vous serez contente de moi. Pour Hyacinthe,

il est très mal, et moi, je suis d'avis à présent qu'il faut le guérir malgré lui, puisqu'il ne veut pas se soigner lui-même. J'en ai écrit dans ce sens à Villèle, qui s'y intéresse beaucoup, et qui, lui-même, voit que ce jeune homme est à moitié fou. Je n'ai que le temps juste de vous dire bonsoir et de fermer ce billet.

C'est bien dommage que votre tête ne soit pas aussi parfaite que votre cœur : vous ne tomberiez pas dans ces frayeurs éternelles; vous ne verriez pas tout perdu, parce qu'on peut avoir la guerre ou la paix. L'un et l'autre système peut avoir des avantages et des inconvénients qu'il est permis aux hommes d'État de peser; et si des hostilités, d'ailleurs peu dangereuses avec l'Espagne, si une guerre qu'elle nous forcerait à soutenir, devaient avoir pour résultat de nous faire reprendre notre rang militaire en Europe et de faire oublier la cocarde tricolore, il ne faudrait pas trop nous en plaindre : d'ailleurs tout est encore éventuel. Vous dites que les révolutionnaires triomphent à la pensée de la guerre ! J'en doute, et il me suffit de lire les commentaires du *Constitutionnel*. Les fonds sont tombés ? Ils se relèveront. Enfin, c'est un moment de crise. Il faut savoir le passer, ne pas crier comme si tout était désespéré, ne pas tout abandonner et perdre la tête à la première difficulté qu'on rencontre sur la route. J'ai meilleure opinion de Villèle; s'il se décide à la paix, il saura la maintenir ; s'il croit devoir faire la guerre, il la continuera de façon à s'assurer un triomphe. Nous en finirons avec le jacobinisme et nous aurons une armée sous la cocarde blanche. Calmez-vous donc. Mathieu part très exactement cette semaine, peut-être jeudi 21. Mes affaires à moi vont mieux. Pozzo part en même temps que Mathieu. C'est un furieux ultra, comme Clausel, lui qui voulait faire revenir les Cosaques pour chasser la Chambre de 1815. Si vous n'êtes pas contente de moi, j'irai me faire ermite. Ce soir on donne une fête aux Arènes ; on illumine des ruines : cela ressemble à bien des choses.

Hier au soir, l'illumination des ruines a manqué par la pluie, on nous l'annonce pour ce soir.

Il faut livrer ma lettre. Bonjour donc.

Il se souviendra, dans ses *Mémoires*, de cette illumination. On lit sous la date de 1833 : « Vérone, si animée en 1822 par la présence des souverains de l'Europe, était retournée en 1833 au silence : le Congrès était aussi passé dans ses rues solitaires que la cour des Scaliger et le sénat des Romains. Les arènes, dont les gradins s'étaient offerts à mes yeux chargés

de cent mille spectateurs, béaient désertes ; les édifices que j'avais admirés sous l'illumination brodée à leur architecture, s'enveloppaient, gris et nus, dans une atmosphère de pluie. » Et dans le *Congrès de Vérone* : « Le Congrès de Vérone et ses fêtes se terminèrent par une course de chevaux et par une illumination : nous fuyions, et nous allions nous éteindre. » Et dans le même ouvrage, une page plus haut :

« Ne voulant parler que d'affaires, nous avons placé dans nos *Mémoires d'outre-tombe* la partie la moins aride du Congrès et les choses auxquelles le public prend ordinairement un intérêt de curiosité. On y verra les portraits des personnages qui se pressèrent à Vérone, la comtesse de Liéven, la princesse Zénaïde Wolkonsky, la comtesse Tolstoï, le prince Oscar, etc, etc. ».

On chercherait inutilement, dans les *Mémoires*, cette partie moins aride du Congrès et les choses auxquelles le public prend ordinairement un intérêt de curiosité. On n'y trouverait pas non plus les portraits annoncés, comtesse Tolstoï, princesse Wolkonski, etc., etc. Pauvres *Mémoires!* Comment ont-ils donc été traités? comment édités?

Chateaubriand arriva, de Vérone, le vendredi 20 au matin. Il fut appelé au conseil des ministres qui eut lieu à trois heures.

LIVRE IV

CHATEAUBRIAND MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Montmorency avait reçu de Chateaubriand l'assurance qu'il n'accepterait pas sa place. Le Roi ayant commandé, l'ambassadeur, après avoir refusé, se vit dans l'obligation d'obéir. Mais il ne jugeait sa position ni franche ni solide, d'abord vis-à-vis de Montmorency : il se demandait avec inquiétude, et il demandait à Villèle, s'il n'y avait pas « quelque chose de déloyal à prendre sa place ». Il essayait d'endormir ce scrupule en se rappelant que Montmorency l'avait empêché d'entrer au ministère (du moins il le croyait) et qu'il avait mal accueilli son désir d'aller à Vérone. D'autre part, Villèle avait été « excellent », « parfait », « adorable ». C'est à lui qu'il devait d'avoir figuré et « mûri » dans l'assemblée des Rois ; c'est lui encore qui avait conseillé à Louis XVIII d'offrir à l'ambassadeur de Londres le ministère des Affaires étrangères. Le trouble de son esprit ne se dissipait pas, et il s'abandonnait aux tristesses des pires prévisions. En le prenant, Villèle ne lui avait pas permis d'amener au ministère « deux ou trois hommes... de ces hommes qu'il est si facile de désarmer, mais qui seront extrêmement dangereux à la session prochaine si le Président du conseil ne pouvait s'arranger avec eux ». « Je perdrais à l'instant toute mon influence, avait-il écrit à Villèle ; croyez bien, mon cher ami, que le moment est critique. » Paroles perdues. Villèle savait ce qu'il faisait en le séparant de ses amis et en l'isolant dans son haut ministère : l'heure venue, il serait plus facile de l'abattre irrémédiablement. Chateaubriand semblerait en avoir eu le soupçon. Il traduit la vivacité de ses appréhensions avec l'originalité de son style nerveux et imagé dans les lettres suivantes à M[me] de Duras :

Vendredi [27 décembre 1822].

Je n'avais rien à vous dire et le temps m'a absolument manqué. Le Roi insiste pour que j'entre, et Villèle n'a pris le portefeuille que par *intérim*. Je serai chez vous à onze heures, ce matin.

Ce même jour, à midi, il opposa un refus à Villèle. Le Roi l'envoya chercher à quatre heures et le tint une heure et demie à le prêcher, et lui résistant. Le Roi lui donna enfin l'ordre d'obéir.

[27 décembre 1822].

Que de pauvretés !

Ayez pitié de moi et non de vous ! Le Roi m'a donné l'ordre d'accepter. J'ai obéi, mais comme un homme qu'on mène à la potence. J'y périrai, et vous en savez la cause. Je ne puis vous dire si je pourrai vous voir ce soir. Je l'essayerai.

Samedi [28 décembre 1822].

Monsieur, au lieu de me presser d'accepter, m'a serré dans ses bras et m'a dit que j'agissais comme un héros, et qu'il approuvait mon retour à Londres où d'immenses affaires m'attendaient. Qui est-ce qu'on attrape ? Au reste, que je serais son ministre, qu'il fallait toujours que je défendisse Villèle, sans lequel il n'y avait pas de salut, etc., etc. Ceci a fixé toutes mes irrésolutions. Je reverrai ce matin Villèle et j'irai vous dire à deux heures où en sont les choses. Blacas est venu hier me dire qu'il ferait *sous* moi tout ce que je voudrais. Enfin nous avons l'objet de tous nos vœux : *un ministère refusé !!!*

L'ordonnance, « nommant ministre des Affaires étrangères M. le vicomte de Chateaubriand », est du 28 décembre.

De son côté, Montmorency était blessé du désaveu que lui avait infligé le Roi en acceptant sa démission, après les stipulations solennelles de Vérone ; et d'autant plus que Villèle soulignait sa disgrâce en lui donnant Chateaubriand pour successeur.

Aucune de ces difficultés n'échappait à la pénétration et à la délicatesse de Mme de Duras. Elle écrivit à Mathieu de Montmo-

rency une lettre d'amitié, où reparaissait, semble-t-il, le désir exprimé par Chateaubriand à Villèle, que le noble démissionnaire fût dédommagé « par une immense retraite, comme la place de Grand Veneur » (il aura mieux, et sera gouverneur du duc de Bordeaux); et dans la même lettre avaient trouvé place, sans doute, les divers incidents de la substitution que Mathieu pouvait ignorer : refus de Chateaubriand, ordre d'accepter intimé par le Roi, obéissance passive et inquiète de l'ambassadeur, comme d'un « homme qu'on mène à la potence ».

Montmorency mit dans sa réponse toute la franchise et la noblesse de son âme chevaleresque.

Mme de Duras n'aura pu garder pour elle seule cette belle lettre d'ami. Et Chateaubriand n'en aura pu lire la première partie, sans éprouver un serrement de cœur et comme une angoisse renouvelée. Eh quoi! il s'était donc trompé sur le compte de Mathieu, quand il l'avait cru et l'avait dit opposé à son admission au ministère (1821). Mais qui donc l'avait écarté? Et le soupçon lui revint de Villèle « disant très bien, mais peut-être faisant très mal ». Et en continuant sa lecture, il ne put s'empêcher de remarquer la galante façon dont le ministre tombé saluait de ses vœux les succès à venir du nouveau ministre. Sensible à tout ce qui est noble et beau, Chateaubriand se promit de rendre à son prédécesseur un public témoignage d'estime et de sympathie; même il proclamerait devant tous le « *regret sincère* » qu'il nourrissait d'occuper sa place. Et en effet il saisit l'occasion dès qu'elle s'offrit : ce fut dans son premier discours à la Chambre des députés.

Mathieu de Montmorency à Madame de Duras.

Val-des-Loups, ce 4 janvier 1823.

Je ne puis qu'être touché, Madame la Duchesse, de l'expression de votre intérêt qui vient me chercher dans une retraite où votre souvenir se représente souvent. Comment ne pas attacher beaucoup de prix à tout ce qui vient de vous ? *J'ai désiré, depuis longtemps, et peut-être autant que personne, d'avoir M. de Chateaubriand pour collègue dans le ministère.* Quelques circonstances m'ont peiné dans son entrée à ma place, après m'avoir annoncé qu'il ne l'accepterait pas. Je le lui ai exprimé avec fran-

chise. Il m'a répondu par des choses trop obligeantes, mais il n'est plus question de cela; il n'y a plus qu'un vœu à former par tous les amis de leur pays : c'est que la bonne cause obtienne tous les avantages qu'elle peut espérer d'un si beau talent. Je compte vivre un peu solitaire d'ici à quelques semaines ; mais j'espère trouver le moment d'aller vous porter, Madame la Duchesse, le nouvel hommage de mes profonds et inaltérables sentiments.

Montmorency.

Chateaubriand, à la Chambre des Députés, le 25 février 1823 :

... C'est ici, Messieurs, que je suis obligé de faire un effort sur moi-même pour mettre dans ma réponse le sang-froid et la mesure qui conservent la dignité du caractère. Il est difficile, j'en conviens, d'entendre sans émotion porter de si étranges accusations contre un ancien ministre qui commande le respect à tout ce qui l'approche. Je n'ai qu'un regret, et il est sincère, c'est que vous n'entendiez pas, de la bouche même de mon prédécesseur, des explications auxquelles ses vertus ajouteraient un poids que je ne me flatte pas de leur donner. On l'a appelé à cette tribune le *duc de Vérone*. Si c'est à cause de l'estime qu'il a inspirée à tous les souverains de l'Europe, il mérite d'être ainsi nommé. C'est un nouveau titre de noblesse ajouté à tous ceux que possèdent déjà les Montmorency.

L'émotion de l'orateur ne parut pas feinte. Elle se communiqua au brillant auditoire qui salua ces paroles de ses applaudissements, comme d'ailleurs tout le discours.

Montmorency remercia Chateaubriand le 27 février en quelques paroles cordiales, et dont le destinataire sentit tout le prix : car on les trouve consignées en bonne place dans le *Congrès de Vérone* : « Je ne veux pas attendre, noble vicomte, le premier jour où je serai sûr de vous trouver pour vous remercier de la manière trop flatteuse dont vous avez parlé de moi dans votre grand discours. Je suis malheureusement arrivé trop tard pour l'entendre. Je viens de le lire avec un extrême intérêt. Vous avez été spécialement heureux, surtout en ce qui regarde l'Angleterre, et c'est un point essentiel. Au reste, pour ménager les intérêts de ce côté, comme de tous les autres, permettez-moi de vous dire ce que j'espère être aussi dans votre pensée : « *Hâtons*-nous d'agir vis-à-vis de l'Espagne. »

Après l'heureuse conclusion de la guerre d'Espagne, l'auteur du *Congrès de Vérone* déclare qu'il eut d'abord l'idée de remettre au Roi le portefeuille des Affaires étrangères et de supplier Sa Majesté de le rendre au duc de Montmorency : « Que de soucis nous nous serions épargnés, que de divisions nous aurions épargnées à l'opinion ! L'amitié et le pouvoir n'auraient pas donné un triste exemple et la légitimité serait peut-être encore là... L'intérêt des colonies espagnoles, en nous arrêtant, a produit l'avant-dernier bond de notre quinteuse fortune. »

Nobles rivaux ! On eut la satisfaction de les voir épuiser les bons procédés, l'un vis-à-vis de l'autre. Mme de Duras avait été bien inspirée en écrivant à Mathieu de Montmorency, et aussi sans doute en mettant la réponse de celui-ci sous les yeux de Chateaubriand.

Les billets de Chateaubriand à Mme de Duras pendant les quinze mois de son actif et glorieux ministère sont très nombreux et, plus que jamais, chargés de sens : ce sont des paroles de feu. Il en est un qu'il est utile de mettre en lumière parce qu'il dévoile un coin reculé de cette âme peu portée à se montrer sous cet aspect, et parce qu'il dénonce la sincérité de l'amitié dans l'intimité de telles confidences.

A la veille de prononcer son premier discours à la Chambre des députés et de déclarer, lui, ministre des Affaires étrangères, que la guerre est juste et nécessaire, à l'encontre de nombreux et ardents contradicteurs, il écrit à Mme de Duras : « Je travaille pour la grande bataille, demain, à la Chambre des députés. J'ai bien peur. » Cette peur, à la veille de la bataille, celui qui l'avoue avec cette franchise, c'est le fier et orgueilleux Malouin qui se vante, à bon droit, de n'avoir jamais tremblé devant personne, et non pas même devant Napoléon. Avec la chère sœur, il rejette le masque et se montre tel qu'il est, ayant peur et grand'peur, soit de la tribune, soit des responsabilités. C'est lui encore, lui, René, qui dans son effroi ajoute ce mot révélateur d'une âme croyante, lui qui appelle au secours la prière d'une âme meilleure et pieuse : « Priez Dieu pour moi. » A quelle autre de ses amies a-t-il fait pareil aveu, demandé pareille assistance, écrit de ce style où l'âme se montre ?

Mme Récamier disait de lui : « Il croit croire. » Mme de Duras pouvait dire : « Il croit à la prière, il croit. » A ces deux traits,

il faut ajouter celui-ci : pendant qu'il préparait un autre discours d'extrême importance, et que tous, amis et ennemis, attendaient avec une impatience surexcitée — réponse aux grossièretés proférées contre lui au Parlement anglais, il écrivait à Mme de Duras : « Je suivrai vos conseils. » Lesquels? Conseils de femme, mais combien heureux ! Le conseil de s'inspirer aussi du sentiment, dans ce débat solennel, et de traduire ses bons souvenirs d'ambassadeur; le conseil de répondre par des éloges, d'ailleurs mérités et sincères, aux insultes, également méritées par lui, mais dans un sens infiniment honorable. C'est ce qu'il fit en ces termes : « On a prodigué à la France des outrages qui ont retenti dans tous les cœurs français... C'est à nous à donner l'exemple de la modération parlementaire... On a fait des vœux contre nous : souhaitons la prospérité à toute puissance avec laquelle nous conservons des relations amicales. On a osé élever la voix contre le plus sage des Rois et contre son auguste famille. Qu'avons-nous à dire du roi d'Angleterre, sinon qu'il n'y a point de prince dont la politique soit plus droite et le caractère plus généreux; point de prince qui, par ses sentiments, ses manières et son langage, donne une plus juste idée du monarque et du gentilhomme. On a traité avec rigueur le ministre français. Je connais les ministres qui gouvernent aujourd'hui l'Angleterre, et ces personnages éminents sont dignes de l'estime et de la considération dont ils jouissent. J'ai été l'objet particulier des insultes : qu'importe, si vous trouvez, Messieurs, que je ne les ai méritées que pour avoir bien servi mon pays? Ne craignez pas que ma vanité blessée puisse me faire oublier ce que je dois à ma patrie ; et quand il s'agira de maintenir la bonne harmonie entre deux nations puissantes, je ne me souviendrai jamais d'avoir été offensé. »

Il eut un succès immense, et ses adversaires mêmes ne purent lui refuser leur admiration. Le roi d'Angleterre et lord Wellington donnèrent, à toute l'Europe, l'exemple et le signal des applaudissements.

« Sa renommée était alors à son apogée, et son éloquence souple et variée, qui s'élevait d'une simplicité familière jusqu'aux plus grands effets oratoires, donnait à ses victoires une solennité que celles de Villèle n'avaient pas[1]. » *Inde iræ !*

1. *Histoire de la Restauration*, par Dareste, d'ailleurs très hostile à Chateaubriand.

Autre remarque. Les billets suivants font allusion à des lettres et notes diplomatiques que vainement on chercherait dans le *Congrès de Vérone*. On sait que, supplié par La Ferronnays et Marcellus de retrancher de son ouvrage maintes et maintes pièces d'un intérêt encore trop actuel (1836), il en fit le sacrifice avec une générosité d'autant plus méritoire que ce fut sans croire à la nécessité de pareille suppression : sur quatre volumes, il en sacrifia deux ; et chaque volume lui était payé vingt mille francs ; or, à cette époque, il tirait le diable par la queue.

Quand on pense que cette énorme et — admirable — correspondance diplomatique est tout entière de sa main, on comprend qu'avec les séances des Conseils et des Chambres, avec les fêtes qu'entraînait le ministère des Affaires étrangères, et il les faisait magnifiques, avec tant de visites à recevoir, surtout pendant une guerre « d'où dépendait le sort de la monarchie », Chateaubriand n'ait pu adresser que des billets à Mme de Duras : « Nous n'avions point d'audiences à heure fixe : entrait qui voulait : la porte était toujours ouverte. » D'ailleurs, il continuait à la visiter, soit à la rue de Varennes, soit à sa maison des champs.

Chateaubriand à Madame de Duras.

Dimanche.

J'irai vous voir en sortant du Château. Je n'oublierai point Henri, et je ne vous donnerai point de tourment.

Dimanche, 29 décembre 1822.

Oui, oui. Je prends Henri. Je suis tout remonté ce matin. J'ai écrit toute la nuit à l'empereur de Russie, à Metternich, etc. Je ne sais quand je pourrai vous voir aujourd'hui.

1 heure et demie [lundi 30 décembre 1822].

C'est fait. Le Roi charmé, et me demandant pour échange de bon procédé, la lecture de l'*Abencérage*, en disant : « L'*Abencé-*

rage, ce sont aussi les Affaires étrangères ». Je vais faire rédiger l'Ordonnance, et je la présenterai à la signature demain. Je tâcherai de vous voir aujourd'hui, quoique j'en désespère.

1er janvier 5 heures du matin [1823].

Je vais porter l'Ordonnance aux Tuileries et la faire signer, mais il est de ma tendre amitié de tout vous dire, pour prévenir le mal que je puis vous faire. Vous qui avez été si désolée pour une phrase dans un pamphlet, vous sentez-vous de force à supporter quelques mauvaises plaisanteries dans un journal et à la tribune ? Depuis hier que j'ai lieu de craindre cela, je suis réellement au désespoir. Je n'ai pas eu le courage de vous le dire hier au soir. J'ai à peine celui de l'écrire. Décidez. Si vous renoncez au projet, rien de plus simple : c'est Henri, qui, à la réflexion, n'aura pas voulu d'une place de commis, si inférieure à son nom et à son titre. Il aura dans le monde toute la faveur du refus. Je me chargerai de plus de sa destinée : il viendra tous les jours travailler avec moi. Il verra les choses les plus secrètes. Je l'élèverai quelques mois pour être sous-secrétaire d'Etat[1] après les Chambres, lorsque je serai assez fort pour obtenir cela de mes collègues et que le danger sera passé.

Prononcez, encore une fois. A une heure, l'Ordonnance sera signée.

Mercredi.

Jamais ces *approuvés* ne s'impriment. On se contente de dire ce qu'on a déjà dit. M. de Rauzan est nommé, etc. Quelle tête vous avez, chère sœur! Je n'ai rien ôté à M. de Rauzan. J'ai renvoyé dans les divisions ce qu'un désordre impardonnable en avait fait sortir sous Pasquier et Mathieu. Je ferai tout, mais épargnez-moi ces scènes et ces folies... Voilà une lettre de ma femme.

Vendredi 3 janvier 1823

Si vous aviez pris la peine de lire ce que je vous donnai mer-

1. Il écrira, huit ans après la mort de la duchesse de Duras, dans le *Congrès de Vérone* : « M. le duc de Rauzan, nommé directeur des affaires politiques, pour tenir lieu d'un de ces secrétaires d'État qui devraient exister dans les départements ministériels, seconda nos travaux ; il montra un jugement rassis, qualité essentielle du diplomate. »

M. le duc de Rauzan remplaça, à la direction des travaux politiques, M. Herman, démissionnaire.

credi. vous auriez vu qu'il n'y a pas d'Ordonnance ; il n'y en a même pas pour un ambassadeur. C'est moi qui dis au Roi : « *J'ai l'honneur de proposer à Votre Majesté*, etc. », et le Roi met au bas *approuvé*.

Véritablement, vous me feriez renoncer à vous voir. Savez-vous que je me suis couché à minuit et levé à deux heures, que j'ai fait cette nuit toutes mes dépêches pour l'Espagne, l'Angleterre. Il y a trois jours que je fais ce métier, et vous me tracassez. Je suis changé de fatigue au point d'alarmer mes amis. Je porterai l'ordonnance. J'irai, si je puis, vous voir, mais songez que cette tyrannie n'est pas de l'amitié.

Jeudi 30 janvier 1823.

Quand calmerez-vous votre tête ? Que font les propos de Hyde ? On ne ferait pas un pas, on serait arrêté en tout si on écoutait tout. Je vous verrai aujourd'hui vers trois heures. Je ne sais rien de l'Espagne.

Mardi midi.

Eh bien! puisque vous le voulez, je serai demain chez vous à quatre heures et demie, mais Villèle n'arrive pas, et vous avez seulement voulu voir si j'étais à Passy. J'y suis, je travaille bien, et beaucoup, et vos injustices ne me découragent de rien.

Dimanche.

Je ne vous réponds de rien, car en sortant de la Cour, j'ai deux ou trois visites à faire. Dans tous les cas, à ce soir. Je crois que Mme de Chateaubriand m'accompagnera.

Lundi soir.

J'ai eu une fièvre atroce toute la nuit. J'ai couru chez le Roi et les ministres, espérant toujours avoir le temps d'aller chez vous, et je rentre avec une fluxion et un mal de dents à crier. Je vais me coucher. Le Roi a été très bien pour moi et m'a gardé longtemps. A demain.

Mardi matin [28 janvier 1823].

Eh bien, je vous apprends *officiellement* que M. de La Garde

est rappelé [1], et que cette nuit, votre gendre et moi, nous avons donné congé à M. de San-Lorenzo [2]. Gardez le secret jusqu'à deux heures.

7 heures 1/2.

Il n'y a absolument rien de nouveau. Villèle ne croit pas à cette nouvelle et il est fort gai. Demain, il y a conseil, je ne pourrai vous voir.

Dimanche.

Certainement, je vous verrai aujourd'hui vers 3 heures.

Mardi.

Il est de toute impossibilité que j'aille chez vous aujourd'hui. Je fais une longue note pour M. Canning, et je vais ensuite la porter au Conseil. Je suis désolé de votre crampe A demain. Je souffre aussi.

Mardi.

Non. Nous allons tous (les ministres) à la messe au Château. Je travaille. Il y a Conseil, et je ne pourrai vous voir aujourd'hui. A demain.

Dimanche.

Je n'ai point vu d'autres, pas même l'*Abbaye*. Que dites-vous de cela? Je suis mieux. Demain, j'irai m'enrhumer chez vous.

Oui, vous me verrez ce matin, mais je souffre toujours beaucoup.

Samedi.

Résignez-vous à une chose : je ne puis plus rien vous dire. Je n'ai pas entendu parler de San-Lorenzo. J'irai vous voir un

1. M. de Lagarde partit de Madrid le 30 janvier

2. M. le duc de San Lorenzo, ambassadeur d'Espagne.

moment à deux heures et demie. Il y a eu Conseil chez moi à huit heures hier au soir, et je suis allé chez le Roi à huit heures et demie. J'y retourne ce matin à onze heures avec Villèle.

Lagarde est arrivé le 3 [février] à Bayonne. Je n'ai pu aller vous voir hier et je ne pourrai y aller encore aujourd'hui. Nous avons Conseil, et je travaille pour la grande bataille demain à la Chambre des députés. Priez Dieu pour moi.

[2]5 février 1823.

Mon petit succès aux Pairs[1] m'encourage un peu, mais j'ai bien peur pourtant[2].

Jeudi.

Je vais parler. Je n'ai pas un moment, même pour écrire. Je tâcherai de vous voir.

Lisez et renvoyez à l'instant par Justin. Villèle a lu et est très content. Je vous verrai entre midi et une heure.

Vendredi matin.

Mme de Chateaubriand me mène ce matin à onze heures voir, à la manufacture des cristaux, le service que l'on fait partir pour Londres. A midi et demi, je serai aux Affaires étrangères. Je ne pourrai vous voir qu'à 3 heures ou 3 heures et demie. Ces contrariétés me désolent, mais il m'est impossible de les éviter. Vous irez peut-être vous promener par ce beau soleil.

Vendredi matin.

J'irai me promener aujourd'hui pour chasser l'apoplexie. Ainsi, je ne vous verrai que demain. S'il arrive une bonne nouvelle, je vous la manderai.

1. Le 3 février.

2. Grand succès. Il obtint un vrai triomphe oratoire. Gentz lui écrivit de Vienne, le 8 mars 1823 : « Je viens de faire la seconde lecture d'un des plus beaux discours qui aient jamais été prononcés dans une assemblée politique, etc. »

Vendredi.

Je ne me fâche pas, mais cela est bien déraisonnable. J'ai passé la journée à la Chambre ; j'y retourne demain ; je parlerai[1], et je ne sais encore si je pourrai vous voir, mais dimanche. Tout à vous.

Mardi matin, 3.

Ne m'attendez pas, chère sœur. Il me sera impossible de vous voir aujourd'hui. J'ai des travaux par-dessus la tête. A demain. Il n'y a rien de nouveau ce matin.

Vendredi matin, 20.

Je serai chez vous entre une heure et deux heures.

Mercredi, 4 heures.

Mes signatures ne finissent point. Le temps me manque. Je ne pourrai pas vous voir aujourd'hui. Je crains bien que l'affaire des tableaux ne soit manquée. A demain.

J'irai vous voir un peu tard. L'affaire est accrochée.

Lundi, 26 mai 1823.

J'espère. Je meurs de travail et de fatigue. J'ai passé encore cette nuit, mais j'ai fait quelque chose de si bon, de notre note, que le Conseil en a senti la valeur. Elle part ce soir. Mais je ne ne puis encore aller vous voir ce matin. Pardonnez, et à demain.

Et l'empereur de Russie : « Saint-Pétersbourg, ce 13 mars 1823 : Vos principes me donnaient les meilleures espérances... Vous les avez développés à la tribune avec une rare supériorité de talent. La bonne cause a trouvé en vous le plus éloquent défenseur... etc. »

1. Peut-être en réponse à Canning et à Brougham (30 avril 1823, Chambre des Pairs).

Jeudi.

J'ai passé hier la journée au Conseil, aux deux Chambres et au dîner du président Ravez. Avant-hier, j'ai été assommé de courriers et de dépêches. Je tâcherai de vous voir à 5 heures.

Mardi.

Oui, oui, mais cela me coûte beaucoup.

Matin.

Agissez comme si je ne devais pas vous voir, car il est probable que je n'aurai pas le temps de passer chez vous. Hyde [de Neuville] se repent et craint de perdre l'ambassade [1].

Mardi, 24 [juin 1823].

J'ai vu Villèle : il m'a donné un travail à faire. Il faut aussi que j'écrive au prince Metternich et à l'empereur de Russie. Ne comptez donc pas trop sur moi aujourd'hui, ou, tout au plus, pour un moment à midi, en sortant de chez Monsieur.

Jeudi matin, 14.

Puisque je ne puis vous voir à 3 heures et demi, je ne pourrai pas vous voir aujourd'hui. Au lieu d'aller aux *Affaires étrangères*, je vais m'enfermer pour faire mon *article général* sur le ministère [2] et je vous le porterai demain matin.

Lundi.

Il est bien inutile que je me retire pour travailler, si je reviens à Paris. Quand je ne fais rien, vous criez ; quand je m'oc-

1. L'ambassade de Constantinople.

2. « L'orateur entre dans le développement des diverses dépenses de son ministère. Son discours, plein des convenances parlementaires, nourri des

cupe, vous ne le voulez pas : voilà les amis. Je viendrai mercredi, pourtant après ma journée faite, c'est-à-dire à 3 heures, si cela peut conduire [convenir] à B... Je vous verrai, au reste, ce matin à midi, en allant sur la montagne.

[Mai], mardi matin.

Les nouvelles de la Catalogne sont enfin arrivées [1]. Elles sont bonnes. Il paraît que les troupes de Mina ont été coupées. Une partie s'est retirée dans Barcelone, et l'autre, conduite par Mina, remonte vers la Cerdagne. Donadieu est entré dans [Vich] Vique, et Mina sera obligé de se battre ou de se rendre. Je vais au Conseil et ne serai pas sorti assez tôt pour vous voir.

Jeudi matin, 17 juillet [1823].

Oui, certainement, j'irai vous voir. Je veux très bien que vous me disiez des *tendresses*, et en répondre.

Rien de nouveau d'Espagne. Nous attendons toujours quelque chose de Cadix. Voilà le mauvais temps revenu, mais pourtant l'air de la campagne doit vous faire du bien.

Jeudi soir, 9 heures [17 juillet].

Au verso :

Morillo s'est remis à Bourke avec 3.000 hommes. Le général Sarfield s'est rendu au général Moncey. Notre flotte devant Cadix a pris 30 à 40 bateaux chargés de grain.

Les Comuneros et les *Francs-Maçons* sont prêts à en venir aux mains dans cette ville.

Voilà ce que j'apprends officiellement à l'instant.

Vendredi [18 juillet].

Je vous ai écrit hier au soir à 9 heures et demie. Ce matin, 8 heures, il n'y a rien de nouveau. Vous vous noircissez la tête

souvenirs de l'histoire et où respire l'honneur français, est accueilli par les murmures les plus flatteurs. » *Ami de la Religion.* Discours sur le budget des affaires étrangères prononcé à la Chambre des députés, dans la seance du 7 avril 1823. Voir, dans les *Œuvres*, Opinions et Discours.

1. Figueras fut pris le 25 avril et Olot occupé le 5 mai, en Catalogne.

toute seule. Croyez-moi, vous m'enterrerez. Ce temps me désole pour vous.

Mardi soir 29 [juillet].

Cette affaire de la Corogne traîne. Je ne suis plus même sûr du Ferrol. Rien de nouveau d'ailleurs, si ce n'est le départ de Mgr le duc d'Angoulême pour Cadix. Il a dû se mettre en chemin hier 28 [juillet]. Je souffre horriblement de la tête, des oreilles et des yeux.

5 heures et demie.

Le Ferrol est réellement près : ainsi la Corogne ne tardera pas de l'être. Rien de nouveau, d'ailleurs ; on fait cent fagots pour faire baisser les fonds. Je souffre toujours, mais un peu moins ; rien de Cadix.

Dimanche matin [1823].

Chère sœur, j'ai, à deux heures, des ambassadeurs qui vont me manger ma matinée. Je craindrais donc de vous faire partir trop tard. Je ne sais, mais j'espère vous voir vers la fin de cette semaine à Andilly. Cadix sera peut-être tombé, et vous me lirez le *Moine*.

Mardi matin, 22 [juillet].

Henri, toujours discret, ne m'avait pas dit qu'il allait trois fois par semaine coucher à Andilly, et vous n'envoyez pas chez moi tous les jours à cinq heures, comme cela était convenu : je ne pouvais donc vous écrire. Les nouvelles sont assez bonnes aujourd'hui : on espère pour Cadix. Je ne vous parle que de Cadix, car le reste n'est rien. Les espérances ne sont fondées sur aucun fait important, mais sur une multitude de petits faits qui prouvent que Cadix ne tiendra pas longtemps.

J'irai vous voir la semaine prochaine, et puis viendra le grand jour de la délivrance de Ferdinand. *Soignez-vous bien, et surtout ne vous livrez pas à toutes vos folles tristesses. Travaillez, faites un nouveau* Moine ; *votre tête vous laissera en repos.*

Lundi.

Je ne parlerai que demain [1]. Je n'ai pas le temps de répondre. Je suivrai vos conseils.

Lundi matin.

Je ne verrai pas le Roi ce matin, mais la Reine, c'est-à-dire vous.

Jeudi, 7 août 1823.

Je ne sais rien. Henri en sait tout autant que moi. Nous en sommes toujours au Trocadéro et aux âneries. Voilà un beau temps qui me réjouit pour vous. Soignez votre santé sans penser à autre chose, et marchez sur cette herbe, qui vous fera parcourir des routes inconnues. Il y a trop de sots et de fripons sur les chemins battus.

Oui, je vous écrirai. Rien de nouveau ce matin. La maudiet Ordonnance [2] fait toujours bien du mal, mais pourtant il n'y a encore rien qui ne soit réparable. J'accepte vos espérances. A bientôt.

Mardi matin, 2 septembre 1823.

Les journaux vous diront toutes les bonnes nouvelles de La Corogne. Tout va bien. Ah ! si nous avions Cadix ! Comme j'irais vous voir !

Vendredi matin, [12 septembre 1823].

Certainement, « ma sœur et mon amie », et pour toujours, malgré Cadix et le vent d'est. Cadix, j'espère beaucoup: la chose doit être assurée à présent, puisqu'on a dû attaquer l'île de Léon du 8 au 10 [septembre]. Attendons donc quelque jours. Nous saurons cela

1. Peut-être discours sur l'intervention, prononcé dans la Chambre des Pairs, mai 1823.

2. Ordonnance de Mgr le duc d'Angoulême, datée du 8 août, à Andujar. V. *Congrès de Vérone*, p. 323.

du 15 au 17. Mais cette fortune, cette changeante fortune ! Vous ne sauriez croire combien je m'en défie. Je voudrais bien n'avoir rien à faire avec elle[1].

Mardi matin, [16 septembre 1823].

Je voudrais avoir quelque chose de bon à vous annoncer pour vous guérir, mais je ne sais rien, et il ne peut y avoir rien eu de nouveau jusqu'au [lundi] 8 septembre, puisque nous aurions eu hier une dépêche télégraphique. Patience donc, mais guérissez-vous surtout et ne croyez pas légèrement aux fluxions de poitrine. Ce temps changeant est bien propre aux rhumes.

Remerciez Clara et dites-lui que j'accorderai à M. Villemain tout ce que je pourrai.

Vendredi, [19 septembre 1823].

La nouvelle n'est pas confirmée, mais il paraît certain qu'il y a des troubles à Cadix, où la nouvelle de la capitulation de Ballestros[2] ne peut manquer d'augmenter la confusion. L'estafette n'est pas encore arrivée ce matin. A demain.

J'ai, ce soir, demandez-le à Henri, une commission qui me fait un rapport sur une affaire particulière. Vous grondez toujours et bien injustement.

Rotschild a l'emprunt à 89 fr. 55. C'est magnifique.

Dimanche.

En vérité, je ne sais, mais si je puis aller chez vous, ce ne sera pas avant quatre heures.

Dimanche matin [septembre].

Nous sommes toujours à l'arrivée d'*Alava* au port Sainte-Marie, pour traiter de la liberté du Roi : deux jours se sont écoulés

1. Le 11 septembre, il écrivait à Talaru : » Je me réjouis de voir l'horizon s'éclaircir en Espagne. Ne chantons pas victoire pourtant. Cette catin de fortune me fait une peur effroyable ».

2. Battu et réduit à 7.000 hommes, il traita le 4 août avec Molitor.

et point de dépêche télégraphique[1]. Jugez de notre perplexité. Peut-être aujourd'hui saurons-nous quelque chose. Quel beau temps ! Et combien je m'en réjouis pour vous !

Lundi [septembre].

Mon Dieu! Pardon, mille pardons. Ma semaine a été un enfer, et vous, vous auriez pu penser un peu qu'une susceptibilité exagérée ne pouvait qu'ajouter beaucoup à ma peine. Rien de nouveau; point de dépêche télégraphique. Nous croyons que les meneurs de Cadix ne répondront pas du tout, et qu'il faudra attaquer.

Lundi [20-28 septembre 1823].

Vous aurez vu dans votre journal ce matin toutes les bonnes nouvelles. Mais enfin, nous n'avons pas encore le Roi [d'Espagne] et jusque-là, rien n'est fait. Je vous assure que, depuis huit jours, j'ai bien peu dormi. Je suis heureux que vous soyez à la campagne pendant tout ce temps d'agitation.

Mercredi, [20-28 septembre].

Je voudrais vous écrire de longues lettres, et j'en suis malgré moi aux petits mots. Nos succès sont sans fin partout. Mais nous attendons toujours l'attaque de l'île de Léon. Moi, je ne compte sur la nouvelle que pour dimanche ou lundi, mais aussi, lundi sera le dernier terme, et, si rien n'arrive, je ne saurai comment expliquer cette inaction. Soignez-vous et prenez garde à la pluie.

Mercredi, 24 septembre 1823.

Je ne suis rien dans tout cela, je ne savais rien que les transmissions et j'y avais vu M. de Rauzan ; j'étais tranquille au Conseil ; quand tout a été apporté, signé, il n'y était plus. J'en

1. Dans la nuit du 4 au 5 septembre, le général Alava se présenta au camp français et demanda une suspension d'armes. Le duc d'Angoulême exigea qu'une de ses divisions entrât à Cadix et que le roi libre vînt en personne traiter sous la protection des troupes françaises. Les Cortès refusèrent ces conditions.

ai demandé la raison, et Villèle a dit que le Roi ne voulait pas nommer les deux frères, que M. de Duras ne l'avait pas demandé, et que de plus Clara n'était pas l'aînée. Vous voyez que j'ai été au fond de la chose et que je ne puis inventer ces raisons. Le Roi a ajouté que la pairie pour Henri allait sans dire et qu'*il ne voulait pas perdre le nom de Duras*. Ce sont ses propres mots. Vous n'aurez rien à présent, par la raison qu'il y a mille réclamations et mille demandes, et que le Roi ne veut pas céder à une pour n'être pas obligé de céder à toutes.

Vous m'avez blessé ce soir au point que je ne vous le pardonnerai jamais. Il y a un terme à tout, et quand l'injustice va si loin, elle affranchit.

Ni hier ni avant-hier, je ne suis sorti qu'un moment pour respirer à 5 heures sur le Boulevard. Me voilà délivré. Je serai chez vous à quatre heures aujourd'hui.

Dimanche matin, [28 septembre].

Nous avons la réponse de Ferdinand ; je ne la connais pas encore, mais je sais qu'elle est complètement négative : il faut donc attaquer, et l'attaque est déjà commencée. Voilà où nous en sommes.

J'envie le grand Valery qui va vous voir et vous porte ce billet.

Lundi matin, [29 septembre 1823].

Rien de nouveau ce matin, et nous ne pensons pas avoir rien d'important avant 8 ou 10 jours. Je suis bien souffrant. J'ai reçu votre petit billet, où vous me dites que je ne vous ai pas *vue*.

Lundi, 31.

Ce n'est point un courrier arrivé à l'ambassade d'Angleterre, mais à nous-mêmes, un courrier de Guilleminot se plaignant de l'arrestation de son aide de camp. Tout va bien du reste à l'armée, et Guilleminot même était au grand espoir, lorsque cette maudite histoire est arrivée. Ne craignez rien de la Chambre. Tout cela s'en ira en fumée. Je ne sais si je pourrai vous voir.

Jeudi [septembre].

Je reçois l'estafette à l'instant. Les nouvelles sont très bonnes. On espère beaucoup de Cadix. Je ne puis vous voir que la semaine prochaine.

Mardi.

J'irai vous voir ce matin. Pardonnez, je suis encore accablé pour quelques jours. Après cela, vous ne verrez que moi. Tout va bien en Espagne et en Angleterre. N'ayez plus peur.

Samedi.

Vous avez raison, mais pas tout à fait. Si vous saviez combien j'ai été tourmenté et combien je le suis encore, vous me pardonneriez. Etes-vous ici, ou n'y êtes-vous pas ? Si vous y êtes, je vous verrai demain entre deux et trois heures. J'ai bien tort pourtant.

Mercredi matin, [1er octobre].

Les nouvelles de Cadix continuent à être excellentes. Vous verrez tous les détails dans les journaux. C'est du 8 au 10 septembre qu'on a dû attaquer l'île de Léon. Un mot d'amitié ? Ne vous en ai-je pas dit, depuis 20 ans, un million de paroles.

Samedi matin, [4 octobre].

Chère sœur, rien de nouveau. Ne grondez pas, nous sommes au milieu de l'événement, et en vérité, je ne puis quitter Paris pour un seul quart d'heure.

Dimanche matin, [5 octobre].

Ne m'attendez pas. Je reçois des lettres de Talaru qui m'obligent à des réponses promptes. Ce ne sont que des affaires diplomatiques, mais urgentes. Il n'y a rien de nouveau d'ailleurs. On parlait toujours de la prochaine reddition de Cadix.

Lundi matin.

Vous verrez par les journaux où nous en sommes. J'ai reçu une très bonne lettre de Guilleminot qui paraît sûr de la prise de l'île de Léon. Quand cela finira-t-il et quand pourrai-je aller vous voir ?

Lundi.

Je tâcherai de vous voir un moment entre 5 et 6 heures.

L'absence de Sir Charles [Stuart] est significative. Je ne sais rien du reste. Je recommencerai pour P... Soignez vous.

Dimanche.

Je ne sais ce que vous voulez. Vous me tourmentez. Vous me faites mourir de chagrin. Soyez injuste, puisque vous voulez l'être. Je ne sais plus de remède à une imagination qui gâte tout, exagère tout et détruit tout.

Mercredi matin.

Il me serait impossible de ne pas ôter mon habit. Ainsi, j'arriverais trop tard. Avant deux heures, avant le Conseil, je ne puis, à cause de mon travail. A demain donc. Je ne sais ce matin aucune nouvelle, mais tout va bien.

Dimanche.

Oui, j'irai vous voir ce soir. Vous me connaissez trop, et vous comprendrez que je n'ai pas un plaisir égal à ma crainte [1].

Mardi, [7 octobre (?)].

Chère sœur, je travaille à mon article [2]. Je crains bien de ne pouvoir vous voir aujourd'hui, car il faut finir. Si j'ai un moment, je courrai chez vous.

1. Vers midi, le 1er octobre, la chaloupe qui portait le Roi et la famille royale a paru. Mgr le duc d'Angoulême l'attendait au port. Depuis le 3 octobre tous les forts de Cadix et de l'île de Léon sont au pouvoir des troupes françaises.

2. Article du 12 octobre 1823. Voir dans les Œuvres.

[Jeudi] 9 octobre 1823.

Les Rois m'ont empêché de vous écrire hier[1]. Au moins, ce matin vous recevrez le plus grand des courriers que j'ai déterminé au voyage. Chère sœur, voilà bien de la gloire[2], et, ce qui vaut mieux, du repos. Maintenant, vous allez me lire *Le Moine*. J'irai l'entendre à Andilly dans quelques jours, si vous y êtes encore, ou à Paris, si vous revenez.

1823.

Je suis sorti pour aller chez vous : j'ai été arrêté par une conférence d'ambassadeurs, des courriers, des dépêches : demandez à Henri. Si je puis m'échapper ce soir un moment, j'irai vous chercher. Votre santé avant tout. Qu'importe l'Espagne si vous souffrez!

Mardi.

Vous ne vous en irez pas tout à fait et pas du tout. Nous avons Conseil, et je ne pourrai vous voir que demain. Le thé m'a fait du bien hier; il me fera du bien encore demain.

1823.

Mme de Castellane n'est point ici. Je suis accablé de travail. J'ai pourtant fait mettre mes chevaux pour aller vous voir. Mais cette violence est bien peu fondée. Je vous parlerai de Talleyrand.

Mercredi matin 1823.

Ne m'attendez pas aujourd'hui. Je suis chargé d'un grand travail par le Conseil, et je m'enferme toute la journée. A demain c'est bien des jours sans vous voir.

1. Il avait écrit aux Rois le 8 pour leur apprendre l'heureuse délivrance de S. M. Catholique et de sa famille (8 octobre 1823).

2. Mercredi au soir, [8 octobre], à dix heures, le canon des Invalides a annoncé la délivrance de S. M. le roi Ferdinand et de la famille royale. Cette nouvelle a fait éclater à Paris les plus vifs transports de joie et d'allégresse. On s'abordait, on se félicitait, on s'embrassait, comme si c'était une seconde Restauration. Un nombre infini de maisons ont été illuminées.

1823.

Ah ! Bon Dieu ! quelle terreur pour rien. Je m'en vais pour trois ou quatre jours, et, dans ce cas, le ministre n'est jamais censé absent et ne laisse le ministère à personne.

[19 octobre 1823].

Tout est arrangé. Le baron de Damas est nommé. Le maréchal [de Bellune] va ambassadeur à Vienne [1]. C'est la perfection. Tout sera demain dans le *Moniteur,* mais ne le dites pas, de peur d'accident dans la nuit. Je ne sais si je pourrai vous voir.

J'ai parlé à Villèle, il est très décidé à faire donner les dix mille francs. Je n'ai oublié de lui parler que de la visite de Mme Anisson. Je vais le revoir aux Tuileries ce matin. Je ne sais si j'aurai le temps de monter chez vous, car il faut que je voie Bertin à une heure. Dans tous les cas, à ce soir.

Mercredi matin.

Je dîne à 5 heures et demie chez l'ambassadeur d'Autriche ; ainsi, je ne pourrais vous voir [que] très tard. A demain donc. Je ne puis rien à toutes les folies tristes que vous me dites. Vous aurez vos étrennes, mais je voudrais que vous pussiez passer 24 heures au ministère pour juger de mes *loisirs*. Caraman n'ira point à Vienne.

[27 décembre 1823].

Je ne suis pas allé chez vous hier, parce que j'ai été accablé d'affaires et du Conseil et des arrangements pour l'enterrement de cette pauvre Mlle d'Acosta [2] qui a lieu ce matin et où je vais [à l'Eglise de l'Assomption].

1. Il ne s'y rendit pas, l'Empereur d'Autriche ayant refusé de lui laisser porter à la Cour un titre militaire conquis dans ses États.

2. « Une personne connue depuis longtemps par son zèle pour les bonnes œuvres vient de succomber à une maladie longue et douloureuse. Mlle Jenny d'Acosta est morte, le 25 [décembre 1823], dans un âge peu avancé. Intimement unie avec des sœurs vertueuses, elle vivait avec elles dans les exercices habituels de la piété et de la charité. Attaquée d'une maladie terrible,

Cela est sincère ; car votre *rivale* [Mme de Castellane] n'est pas à Paris. J'irai vous voir ce matin. Ne vous tourmentez plus.

Ah ! bon Dieu, votre billet vient bien mal à propos, mais je suis accoutumé à vos injustices.

Mardi.

Il ne sera pas question du personnel.

6 heures, vendredi.

Il m'a été impossible de vous voir aujourd'hui. J'ai été accablé d'embarras et d'affaires. De plus, j'ai été horriblement souffrant la nuit dernière et tout le jour, à ce point que je ne puis aller à l'Opéra ce soir. Je vous renvoie donc le billet. A demain donc. Plaignez-moi.

Vendredi.

Je ne pourrai vous voir ce matin. C'est jour de Conseil et mon travail me mènera trop loin pour que je sois libre avant trois heures. Venez demeurer sur le Boulevard... et j'irai habiter le faubourg Saint-Germain. A demain.

Mercredi matin.

Je n'ai pu rien vous dire, car je ne savais rien, puisque je n'avais pas vu le garde des Sceaux. L'ordonnance pour Villèle *seul* est dans le *Moniteur*[1]. Je vais envoyer ma démission. Il ne

et que les médecins ne paraissent pas avoir connue, elle éprouva des douleurs cruelles contre lesquelles tous les secours furent impuissants. Mme la vicomtesse de Chateaubriand, sa parente, l'engagea à venir dans son hôtel, afin d'y être plus près d'un médecin qui avait donné quelque espérance de guérison. C'est là que Mlle d'Acosta a trouvé le terme de ses maux, au milieu des soins de la plus tendre amitié. Le service funèbre a eu lieu dans l'église de l'Assomption, et le convoi était remarquable par la présence d'une centaine de ces enfants délaissés dont Mlle d'Acosta était la protectrice. »

1. Dans le carnet de Villèle : « Le 27 décembre, allant chez le Roi, j'en ai vu sortir M. de Chateaubriand tout ému et n'ayant que le temps de me dire, à voix basse, à la porte du cabinet du Roi, restée ouverte : « Mon cher Villèle, calmez le Roi, calmez le Roi. » Introduit je trouvai le Roi assez peu

s'agit pas de cordon, mais de ne me pas laisser amoindrir dans l'opinion. J'irai vous voir.

Vous savez que nous passons tous les jours au Conseil et la nuit au travail. Je me suis levé à quatre heures et je suis mort. J'irai vous voir avant dîner.

Votre « ennemie[1] » n'est pas arrivée. Hier, c'était le Conseil, j'ai été forcé d'aller chez le Roi. Lisez le journal. Bon Dieu ! Ne recommencez pas vous-même vos tracasseries. Je vous verrai vers quatre heures.

Ne vous troublez pas de tout ce bruit. Cela est pitoyable et voilà tout. C'est moi, sans doute, qui ai fait passer l'avis à *Monsieur*, et c'est Monsieur qui a tout dit et tout fait. C'était mon devoir, et il ne faut pas, par une fantaisie d'enfant, multiplier des inconvenances et des blessures d'amour-propre.

L'ambassadeur d'Angleterre ne fera aucune démarche, et s'il en fait une, ce sera une sottise. Mais qu'importe tout cela ? J'irai vous voir un moment avant le Conseil.

3 heures et demie.

Villèle vient de m'écrire pour me dire qu'il avait convoqué un Conseil à quatre heures, ne pouvant consentir à compromettre *les intérêts de son pays*. Ne parlez de rien si vous n'avez *pas encore parlé*. Je vous ferai connaître le résultat du Conseil.

Eh ! bien, je retire ces paroles, tout ce que vous voudrez,

ému lui-même, qui me dit : « Vous avez dû trouver un homme assez peu à l'aise et qui le mérite bien. Croiriez-vous qu'entre lui, Pozzo et La Ferronnays, ils viennent de me faire donner un soufflet sur votre joue par l'empereur Alexandre ; mais je saurai lui donner chasse. Il vient d'envoyer une décoration de ses ordres à Chateaubriand et à Montmorency, et à vous, rien. On voit bien qu'il est un parvenu. Tenez, Villèle, jamais l'empereur d'Autriche ne m'eût fait pareille chose, mais je vais le payer de sa sottise en monnaie de meilleur aloi. » Il sonne, et donne l'ordre qu'on envoie chercher son ministre de la Maison : « Mon cher Villèle, je vous nomme chevalier de mes ordres : ils valent bien les siens ; allez chez vous et attendez-y Lauriston. »

» Le 30. En Conseil chez le Roi, où S. M. a exprimé le motif qui lui a fait me donner le cordon bleu. Après son départ, M. de Chateaubriand *et quelques autres ministres* s'en sont montrés peinés.

» Dès le 7 janvier [1824], le Roi accorda l'ordre du Saint-Esprit au vicomte de Chateaubriand, en même temps qu'aux ducs de Doudeauville et de Damas-Crux. » (*Mémoires de Villèle*).

1. [Mme de C.].

mais ne me poussez plus comme cela, vous me martyrisez [?]. A demain.

6 heures.

Puisque vous n'allez pas [à l'Opéra], je n'irai sûrement pas. Je vais me coucher, car je souffre horriblement. Je vous renvoie le billet, il fera un heureux. A demain, avant le Conseil, un moment.

Ce mercredi, 11 heures.

C'est fait. Ainsi, n'en parlons plus.

Dimanche matin, 22 février 1824.

Il faut que vous veniez rue de l'Université si vous voulez me voir aujourd'hui. Je paie mon voyage par une grande fièvre de rhume. En gardant aujourd'hui le coin du feu, j'espère pouvoir sortir demain. Comme vous êtes souffrante, vous craindrez peut-être de braver cet horrible froid. Dans ce cas, à demain, écrivez-moi.

Je vous ai déjà écrit. Oui, j'ai vu Villèle deux heures. Nous sommes à merveille [1]. J'essayerai de vous voir un moment à midi.

Samedi, 4 heures et demie.

Le travail m'a entraîné. Faites-moi dire des nouvelles de vos yeux. A demain.

Vendredi matin.

Je ne sais, chère sœur, si je pourrai vous voir aujourd'hui. Si je ne suis pas chez vous à une heure, ne m'attendez pas. Alors il serait possible que je puisse aller vous voir à 7 heures et demie, ce soir après dîner.

Vendredi matin.

Je ne vous ai pas vue hier. Je ne vous verrai point encore aujourd'hui. Les Conseils et les courriers m'accablent. A demain. Je suis désolé.

1. Allusion peut-être à la « vive explication » que Villèle eut avec Chateaubriand le 27 mai et dont il a parlé dans ses *Mémoires*, t. V.

Samedi.

Ce bon homme s'était mis dans la tête d'être ambassadeur à Londres. Depuis ce temps, il me tourne le dos et ne me parle plus.

Voilà le portefeuille. Serrez-le bien, et ne mêlez pas les manuscrits, et n'en parlez à personne.

Vendredi.

Toutes ces questions sont misérables. Tenons-nous en à la septennalité, et voilà tout. Si je puis, j'irai vous voir, mais je ne vous en réponds pas.

Je n'ai pas pris la chose de cette façon. Ainsi l'article ne peut me servir. Le pauvre Eliçagaray ! Mais vous verrez qu'il aura dit quelque chose de cela. — Non, je ne crois pas ; mais vous même, vous paraissez n'être plus assurée, depuis mon billet. Est-ce vous ou moi qu'on attrape ? Nous verrons bien.

Lundi soir.

L'affaire du Portugal paraît se confirmer. On dit que le Roi a rejoint son fils.

Il y a un Conseil. A demain.

Samedi.

Je ne pourrai pas à 4 heures. Il y a Conseil. A demain donc. Rien de nouveau ce matin. Mais tout va bien.

Jeudi, 2 heures et demie.

Il me sera absolument impossible que j'aille chez vous en sortant du grand combat, parce qu'il faut que je revienne écrire cette nouvelle et fermer les dépêches. Je suis désolé, mais le temps me manquera absolument. Je vous écrirai. A demain.

5 heures et demie [1824].

Vous savez ce qui est arrivé à la Chambre des Pairs. L'amendement de Roy n'a été rejeté qu'à la majorité de *deux* voix, et nous

étions *quatre* ministres votans. Je ne sais pas à quoi se décidera Villèle. Il était en sortant très animé. Je n'ai pu aller vous dire cela. J'ai été obligé de rentrer pour mes dépêches. Brûlez

Dimanche.

Il y a eu Conseil aujourd'hui. Hier, j'ai travaillé à mes discours, et le soir, je voulais aller vous voir. Je n'ai pas eu le courage de m'habiller. A demain.

1824.

Je ne puis vous voir. Je travaille pour la Septennalité. Je veux répondre à Royer-Collard et à Foy. J'irai à la Chambre. Je crois qu'il faut faire par mes paroles passer une loi, quand mon silence a été si fatal à l'autre. Si je puis, à cinq heures, je vous verrai.

Je n'oublierai rien. Je vous verrai à une heure.

Mardi matin.

Comme vous m'écrivez! J'irai vous dire à onze heures et demie d'où me vient la nouvelle. Elle est sûre. C'est Capelle qui, en gémissant, l'a donnée comme officielle.

8 heures et demie.

A minuit ? chère sœur! Qu'est-ce donc? Je vais courir chez vous. Mais dites-moi seulement à présent si c'est bon ou mauvais.

J'ai répondu, il y a deux jours, au ch[evalier] Le Dhuy(?) Je l'ai vu ce matin. Vous êtes injuste. C'est toujours votre habitude. Je serai chez vous dans une heure au plus tôt.

Vendredi matin.

Rien, rien absolument. C'est à mourir. J'en deviens fou. L'incertitude est pour moi le plus grand des supplices. J'irai vous voir aussitôt que je serai noyé. Nous allons manger les cerises.

La concision expéditive de ces billets si vivants laisse deviner quelque chose des lettres auxquelles ils répondaient.

Mme de Duras avait témoigné sa détestation de la guerre d'Espagne, que Chateaubriand voulait et préparait depuis plusieurs mois. Du jour où les hostilités furent déclarées, elle en suivit les diverses phases avec la double ardeur de son caractère et de son patriotisme, avec la double anxiété de son amour de mère et de sa passion d'amie. Elle voyait bien que les destinées de la vieille monarchie y étaient engagées à fond. Raffermie et rajeunie par la victoire, la royauté, en cas de revers et d'insuccès final, ne résisterait pas à l'assaut des partis opposés ; elle serait vaincue dans la personne du Prince généralissime, et ce serait la fin de la maison de France.

Et puis, le ministre des Affaires étrangères n'était-il pas en cause plus qu'aucun de ses collègues ? La responsabilité de cette guerre impopulaire ne pesait-elle pas sur lui ? Au sort du cher frère était lié le sort de son collaborateur le plus intime, le duc de Rauzan. Et le mari de Félicie, général Auguste de La Rochejaquelein, n'était-il pas au feu, et plus exposé que d'autres, parce qu'il avait à cœur de soutenir la glorieuse légende de son nom, et que sa bravoure de « Balafré », à la Grande Armée, le vouait aux actions d'éclat sous le drapeau fleurdelisé.

« Je suis malade », écrivait-elle à Chateaubriand. « Dites-moi des paroles de tendresse. » — « Donnez-moi quelques bonnes nouvelles de la guerre pour me guérir. » Parmi tant de bonnes nouvelles, qu'il se hâta de lui communiquer, il y eut celle-ci, au commencement de septembre : « M. le général de La Rochejaquelein a reçu la croix de commandant de la Légion d'honneur pour sa belle conduite à la Corogne. » Le général Bourke était entré le 21 août au matin, avec ses troupes, dans la place conquise.

Puis revenait sous la plume de l'ardente Claire, la plainte jalouse contre l'assiduité du cher frère à l'Abbaye. Puis, Mme Récamier partie, ce furent des reproches violents à propos de la nouvelle passion du ministre pour Mme de Castellane, passion folle et trop peu dissimulée. Mme de Duras n'en pouvait douter, ayant été avertie par le mieux renseigné des hommes, le *boiteux*, qui d'ailleurs paraît s'être intéressé très particulièrement à cette dame : il en reparlera à Mme de Duras dans une lettre de 1826. Et voilà donc pourquoi les visites du cher frère se faisaient plus rares. Or, ces reproches, elle les renouvelle à plusieurs reprises, et avec une sorte de « violence », malgré les colères de l'intéressé

qui répond par des paroles équivoques, autant dire par des négations et des mensonges. « Mme de Castellane n'est point ici. Cette violence est trop peu fondée. Je vous parlerai de Talleyrand. » Quelles représailles et quelles révélations s'annoncent dans les menaces de ces derniers mots, les *Mémoires d'outre-tombe* pourraient le dire à qui serait curieux de l'apprendre[1]. « Votre rivale n'est pas à Paris. Ne vous tourmentez plus. » — « Votre ennemie n'est pas arrivée. Bon Dieu ! ne recommencez pas vous-même vos tracasseries. Je vous verrai vers quatre heures. » Mme de Castellane était à Rueil, en attendant qu'elle allât au bord de l'Océan où le volage René était impatient de la rejoindre.

— Êtes-vous donc brouillé avec Villèle ? — Ne faites pas la sottise de vous démettre à propos d'un ruban ou d'un cordon ! — Comment s'est passé l'entretien avec le Président ? — Ne parlerez-vous pas en faveur de la septennalité, votre silence sur la conversion des rentes ayant été si funeste ? — En aurez-vous le temps ?

Partagée entre sa parfaite estime pour Villèle et sa profonde affection pour Chateaubriand, elle se désolait de les savoir divisés, et ne pouvait prévoir la rupture, quelle qu'en fût la suite, sans craindre et sans souffrir. Aimer et souffrir, c'était toute sa vie. « Peut-on aimer sans souffrir », écrivait-elle à Rosalie ? « Vivre, n'est-ce pas toujours souffrir ? »

1. Il y a de plus ceci que Talleyrand se permettait des *mots* sur Chateaubriand, celui-ci par exemple, que le maréchal de Castellane a consigné dans son *Journal* : « 10 mars 1838. M. de Chateaubriand se plaint de surdité. Il se croit sourd depuis qu'il n'entend plus parler de lui. »

LIVRE V

MADAME DE DURAS ET SA FILLE FÉLICIE

Le nom de M. le général de la Rochejaquelein nous avertit qu'il faut revenir en arrière pour comprendre les chagrins, les souffrances et les plaintes de Mme de Duras. Peu de temps après le mariage de Félicie, en 1813, elle comprit, à des indices non équivoques, que l'objet de ses prédilections se réservait, se retirait, et serait comme perdu pour sa tendresse; elle sentit que, de l'un à l'autre cœur, il n'y aurait plus intime communication. Dès lors, une tristesse invincible s'empara de son âme et empoisonna sa vie. « La douleur, disait-elle, c'est de chercher l'être qu'on aimait et de ne plus le retrouver; et rien ne peut consoler de cette douleur. »

La maladie s'était déjà annoncée quand fut célébré le mariage : « ... 19 août 1813. — Je suis dans une misérable agitation. Plaignez-moi beaucoup, beaucoup, chère Rosalie; jamais assez pour tout ce que je souffre. Ce qui ajoute peut-être à cet état d'anxiété [à propos du mariage], c'est que je suis très souffrante ; depuis quelque temps, j'ai des maux d'estomac insupportables; je ne puis manger, et je suis redevenue plus maigre que quand nous nous sommes connues. J'aurais besoin de respirer le bon air de vos montagnes. Je suis toujours oppressée. »

L'état de souffrance contribua-t-il à rendre plus excitable et plus « anxieuse » une sensibilité déjà frémissante de sa nature? Ou faut-il attribuer au chagrin, qu'elle-même appelait mortel, le déclin de ses forces et l'aggravation de ses maux? On peut dire de la maladie et du chagrin qu'ils furent tour à tour, ou même simultanément, effet et cause.

Il y eut redoublement indéfini par la plus cruelle des dépendances et des réciprocités. Les nerfs, douloureusement excités par le sourd et lent travail de la maladie, la prédisposaient à

souffrir des plus fugitives atteintes : « Un souffle me renverse », un souffle, une ombre, un rien. A plus forte raison était-elle sans protection ni résistance contre le coup qui l'atteignit en plein cœur. L'imagination, de tout temps très vive et comme sans frein, devenait victime et complice de « ses pauvres nerfs » ; et le temps, au lieu de faire son office, qui est de calmer et d'endormir, aiguisait un chagrin que le mal contribuait à rendre toujours présent, toujours poignant.

Il faut ne pas perdre de vue cette action réciproque et progressive de la maladie sur la sensibilité et de la sensibilité sur la maladie, si l'on veut se rendre compte de la tristesse invincible que Mme de Duras traînera jusqu'au tombeau. Souffrances physiques et morales se pénétraient et réagissaient sans paix ni trêve les unes sur les autres. La souffrance physique aurait-elle fait mine de s'assoupir? Le chagrin auquel la pauvre mère s'abandonnait ne tardait pas à réveiller le mal ; et s'il y avait détente du côté du chagrin, le mal réveillait les idées noires, assombrissait les heures qui eussent été souriantes.

J'ai cru nécessaire d'insister un peu sur la fatalité de ce double mal, dans une nature aussi ardente, aussi vibrante, aussi passionnée. Elle-même a très bien vu et jugé son cas : « On ne guérit point, chère Rosalie, de ce que j'ai souffert. Cela atteint *les sources mêmes de la vie, comme celles du bonheur.* »

A qui trouverait que les chagrins de Mme de Duras ne s'expliquent pas assez, ou du moins ne se justifient pas assez par la nouvelle attitude de Félicie, je répondrais qu'il ne s'agit pas de justifier, mais simplement de constater. J'ajouterais que cette même réflexion bourdonna plus d'une fois à ses oreilles, et lui fit de cruelles blessures. Ses meilleurs amis taxaient encore « d'imaginaires » les dangers de sa longue maladie. « *comme ses autres malheurs* », quand déjà la mort la suivait de près et allait frapper le coup de grâce. Ainsi parlait Mme Swetchine : « Sa santé est meilleure, et de beaucoup. Elle n'en convient pas trop... *Je ne doute pas qu'elle ne sorte de tout cela avec un corps rétabli et la faculté de reprendre, plus vivement que jamais, toute la variété d'agréments qu'offre son existence.* »

Si Mme Swetchine pouvait se tromper à ce point, c'est-à-dire du tout au tout, que devaient penser et dire les amies du second rang, les simples connaissances, la cour, la société ?

Après son décès, on constatera que le mal « avait des racines

profondes ». Il s'était développé lentement et remontait à des années. En vérité, le long martyre de cette vie en explique les plaintes ; et je comprends pourquoi, si souvent, revient sous la plume de la victime — soit dans ses œuvres, soit dans ses lettres, — le mot caractéristique de « pitié ». Sous prétexte de la rassurer et de la consoler, on niait la gravité, ou même la réalité de ses maux : consolations dérisoires et irritantes qui équivalent à des leçons ou à des reproches. Elle y répondit maintes fois, dans le monde ou dans l'intimité, comme dans le premier de ses écrits, avec une vive et concise éloquence :

Un soir, la conversation s'était établie sur la pitié, et on se demandait si les chagrins inspirent plus d'intérêt par leurs résultats que par leur cause. Charles s'était prononcé pour la cause. Il pensait donc qu'il fallait que toutes les douleurs fussent raisonnables. Mais qui peut dire ce que c'est que la raison ? Est-elle la même pour tout le monde ? Tous les cœurs ont-ils les mêmes besoins ? Et le malheur n'est-il pas la privation des besoins du cœur ?

Ce Charles si raisonnable, et que réfute Mme de Duras, n'est autre que Félicie, dans le roman d'*Ourika*. C'est la même pensée, à laquelle Chateaubriand a imprimé le sceau de son mélancolique génie :

J'allai voir à Coppet Mme de Staël. Je la trouvai seule au fond de son château qui renfermait une cour attristée. Je lui parlai de sa fortune et de sa solitude comme d'un moyen précieux d'indépendance et de bonheur. Je la blessai. Mme de Staël aimait le monde ; elle se regardait comme la plus malheureuse des femmes dans son exil, dont j'aurais été ravi. Il est fâcheux d'être atteint d'un mal dont la foule n'a pas l'intelligence : au reste, ce mal n'en est que plus vif; on ne l'affaiblit point en le confrontant avec d'autres maux. *On n'est pas juge de la peine d'autrui. Les cœurs ont des secrets divers incompréhensibles à d'autres cœurs.* Ne disputons à personne ses souffrances ; il en est des douleurs comme des patries : chacun a la sienne.

Ce qui ressort de la correspondance avec Rosalie de Constant, c'est que Mme de Duras a souffert comme rarement créature humaine ; c'est qu'elle a livré un trait de sa vie quand elle mit cet aveu sur les lèvres d'Ourika : « Je passais mes nuits à pleu-

rer. » N'ayant plus la force de se contraindre, elle devait ajouter dans une lettre : « Je pleure toute la journée comme un enfant. »

Entre la mère et la fille âgée de quinze à seize ans, il y eut, dès 1814, séparation des cœurs. Grâce à l'habitude qu'avait Mme de Duras « de se réprimer au dehors et à l'aisance de la femme du grand monde qui reprenait vite le dessus », personne, dans les premiers temps du moins, ne fut tenté d'articuler les mots de brouille ou seulement de refroidissement ; ni l'une ni l'autre n'offrit au public l'occasion de se glisser, railleur, entre la mère et la fille, et de distribuer, à sa convenance, ici le blâme et là l'éloge. Rien ne fut changé à leurs relations extérieures. Mais le lien d'amour était détendu et traînant, et sans resserrement ni relèvement possible. « Les torts qui viennent des sentiments sont sans ressource et sans remède. »

Une pensée de Mme Duras, que l'on a citée plusieurs fois, — portrait, articles, préfaces, — et avec éloges, sans se douter de l'amertume du sens confidentiel, fait allusion à ces rapports continués, mais d'où l'intimité était bannie. « Il y a des êtres dont on est séparé comme par les murs de cristal dépeints dans les contes de fées. On se voit, on se parle, on s'approche, mais on ne peut se toucher. » — Et cette autre, également citée avec faveur : « Le désaccord dans les mouvements du cœur irrite comme le désaccord en musique, mais fait bien plus de mal [1] ».

Mme de Duras garda le silence sur la cause de ses chagrins, et, de ce chef, ils n'en furent que plus cruels et plus pesants à son cœur, silence commandé par une fierté toute naturelle, comme par sa haute situation à la cour, au milieu de curiosités en éveil et de jalousies implacables.

Il ne fut pas tellement rigoureux qu'il n'y eût une exception pour le cher frère, puisqu'il lui répondit le 4 août 1817 : « ... Ou votre fille est entraînée par la jeunesse et elle vous reviendra ; ou elle ne reviendra pas, et vous serez dans la position où nous sommes tous : être trompé dans ce qu'on aime le plus... etc. »

Il y eut une autre exception, en attendant la complète ouverture avec Rosalie. Je vois, ou plutôt, je devine qu'une amie reçut toutes ses confidences également en 1817. C'était une étrangère,

1. Pensées extraites par Sainte-Beuve d'un roman inédit de Mme de Duras, *Olivier*.

depuis peu arrivée à Paris, et vers laquelle Mme de Duras se sentit attirée, dès la première entrevue, par l'admiration et la sympathie ; elle lui demanda conseil, direction, « pitié », toujours revient ce mot, expression d'une âme brisée. Nous en avons la preuve dans sa correspondance avec Mme Swetchine. Malgré tant de coupures qui ont profondément altéré le caractère confidentiel de ce commerce, il est facile, après ce qui a été dit, de restituer leur vraie portée aux quelques plaintes respectées des ciseaux : elles visent Félicie :

Je n'aurais dit à personne ce que je viens de vous dire. Qu'on aurait été heureux de faire là-dessus des commentaires ! Mais avec vous, je ne redoute ni les tracasseries, ni la malveillance. Je crois en vous : l'amitié est une foi... Si je puis vivre et me guérir l'âme, peut-être que je serai heureuse là [à Andilly]. Qui sait ? Mais vous m'avez fait du bien et c'est ce que je ne croyais pas possible. »

Andilly, 8 juillet.

Vous êtes la seule personne qui sachiez ma position ; vous me donnez de bons conseils. — Oui, j'ai besoin, grand besoin de vous. Que de choses à dire qu'on ne peut écrire !.. Je ne veux dire qu'à vous les peines et les plaisirs de mon cœur.

Paris, 24 août 1817.

Chère amie, me voici à Paris. Tous mes amis sont absents ou pire qu'absents. Je n'ai pas une chance de voir entrer ici quelqu'un dont la vue fasse battre mon cœur, ou du moins lui ôte *le poids dont il est toujours accablé*. Ne vaut-il pas mieux être solitairement à Andilly ? Là, du moins, tout est nouveau. Il faudrait tâcher que l'âme pût aussi abattre et rebâtir, mais c'est impossible.

En septembre 1819, un nouveau coup lui fut porté, qui l'abattit tout à fait et la laissa sans force de réaction, tous ressorts brisés, même celui de la volonté, que Mme de Duras avait eue si forte. Tombée dangereusement malade, elle se vit bientôt au bord du tombeau. Voici à la suite ou par suite de quelles circonstances.

Clara, « sa chère, chère Clara », se mariait le 31 août 1819,

avec le comte Henri-Louis de Chastellux[1]. Quoique le consentement fût donné de tout cœur, avec une absolue sécurité (et l'avenir devait pleinement justifier cette confiance), ce mariage constituait, pour Mme de Duras, un dernier sacrifice, consommation de l'holocauste. Clara était sa compagne, sa garde-malade, sa consolation, son « ange » gardien, son salut, sa vie.

Le mariage fut célébré dans l'église des Missions étrangères. Le même jour, Louis XVIII nomma M. de Chastellux duc de Durfort-Duras, titre qui eût été celui d'un fils aîné des Duras ; par convenances de famille, il fut changé en celui de duc de Rauzan-Duras.

A quinze jours de là, Félicie, son idole de jadis et son adoration de toujours, Félicie, veuve à dix-sept ans du prince de Talmont[2], s'unissait en secondes noces au comte de La Rochejaquelein, malgré l'opposition de sa mère, et après l'avoir menacée des sommations respectueuses.

Dans quelle prostration profonde une telle méconnaissance de son autorité et de son amour dut plonger la mère, on le peut imaginer après ce qui a été dit. Si passionnément attachée au mouvement, au monde et à la vie que fût Mme de Duras, cette fois, elle invoqua la mort comme le seul remède, et à titre de délivrance. En proie à sa douleur, comme à une idée fixe, et secouée de palpitations nerveuses qui lui ôtaient, le jour, tout repos, et, la nuit, tout sommeil, elle aggravait son triste état par la crainte du pire malheur. La folie de sa chère cousine, Nathalie de Noailles, duchesse de Mouchy, qu'elle avait soignée de son mieux, obsédait sa pensée. Elle en vint à redouter un sort pareil. Elle s'étonnera, plus tard, de vivre encore en se rappelant ce qu'elle avait souffert, « et que *sa raison y eût résisté* ».

En ces heures de plus cruelle agonie, Mme de Duras murmurait aussi des plaintes d'abandon : « Pourquoi m'avez-vous abandonnée ! » Elle était comme clouée à une « croix amère », je lui emprunte ces deux traits. Son état d'âme alors, elle seule pouvait en faire l'analyse en se repliant sur soi, et c'est

1. Que le Roi avait nommé, le 19 août 1819, marquis de Duras-Chastellux.

2. Charles-Léopold-Henri de la Trémoïlle, prince de Talmont, né le 2 novembre 1786, mort le 7 novembre 1815, marié le 30 septembre 1813 à Claire-Louise-Augustine-Félicie-Maclovie de Durfort de Duras, née à Londres le 19 août 1798, morte à Ussé le 7 janvier 1883 ; remariée le 14 septembre 1819 à Auguste du Vergier, marquis de la Rochejaquelein.

ce qu'elle fit avec sa rapidité de style et sa délicatesse accoutumées :

Jusqu'à cette époque, j'avais supporté mes peines ; elles avaient altéré ma santé, *mais j'avais conservé ma raison* et une sorte d'empire sur moi-même. Mon chagrin, comme le ver qui ronge le fruit, avait commencé par le cœur ; je portais dans mon sein le germe de la destruction, lorsque tout était encore plein de vie au dehors de moi. La conversation me plaisait ; la discussion m'animait ; j'avais même conservé une sorte de gaieté d'esprit ; mais j'avais perdu les joies du cœur. Enfin, jusqu'à l'époque dont je viens de vous parler, j'étais plus forte que mes peines ; je sentais qu'à présent mes peines seraient plus fortes que moi.

Elle écrit dans sa correspondance : « Quand on n'a plus d'enfants à élever et à marier, que personne n'a plus besoin de vous, que devenir ? » C'est la même réflexion qui se présente, à plusieurs reprises et avec les mêmes mots, dans le premier de ses romans : « O mon Dieu, retirez de la terre la pauvre Ourika, personne n'a besoin d'elle. » Soit par l'identité du principal motif de désespoir, dans les lettres de Mme de Duras et dans les plaintes de son Ourika, soit par la coïncidence de la maladie qui les terrasse, l'une aussi bien que l'autre, tout de suite après certain mariage, et les laisse en face de la solitude tant redoutée, nous sommes avertis qu'en racontant les souffrances de la jeune négresse, avec une intensité d'émotion rarement égalée, c'est sa souffrance la plus personnelle que traduit Mme de Duras.

L'amour que Mme de Duras nourrissait pour sa fille aînée était tellement exalté qu'il faut bien le taxer de folie. — C'était une folie aussi que l'amour de Mme de Sévigné pour Mme de Grignan. Des esprits absolus y signalèrent un oubli du sens chrétien, et en tirèrent prétexte pour l'appeler une « jolie païenne ». Si fort ou si forcé que soit ce mot, appliqué à une chrétienne de foi et de pratique, et non pas chrétienne aux « pâles couleurs », on se représente le sourire qui l'accompagnait, et l'on doit convenir qu'ainsi amendé, il contient quelque semblant ou parcelle de vérité. Mère heureuse et triomphante, tout ce qu'elle imaginait, pensait, voyait, apprenait, faisait, sentait, désirait, aimait, tout dans sa vie, toute sa vie, n'avait d'autre but et d'autre terme que d'alimenter sa conversation ou sa correspondance avec sa

fille, de lui apporter distractions, plaisir, hommages, utilité, louanges, bonheur, que de lui renouveler à l'infini les témoignages de son amour : rites variés d'un culte ininterrompu, et qui n'était pas culte privé. Car Mme de Sévigné savait que ses lettres couraient de mains en mains et gagnaient de nouvelles adorations à l'objet de son encens.

Non moins profond, non moins ardent, non moins expansif, quoique peut-être plus discret, fut l'amour de Mme de Duras pour Félicie. Là s'arrête toute ressemblance. Tandis que son amour fut, à Mme de Sévigné, joies intarissables du cœur, fécondité et délices de l'esprit, gloire et couronne de société, vie redoublée, bonheur rayonnant ; l'amour de Mme de Duras ne lui fut que déception, amertume, humiliation profonde, lourde retombée sur soi, chagrins désespérés, mal incurable, mourante vie, — passion rentrée, qui ronge et tue. — Disons en passant que Mme de Duras était une fervente admiratrice de l'incomparable épistolière. Sachant que Mme Swetchine se délectait également aux lettres de la spirituelle marquise, et voulant offrir à cette intime confidente un souvenir qui lui fût sûrement agréable, elle lui écrivit à propos de Mme de Sévigné : « Je vais avoir son crucifix et un petit instrument de bois de santal qui appartient à son écritoire. Je vous destine un des deux. »

Quelle eût été la vie de Mme de Sévigné, que fût devenue sa verve prestigieuse si sa fille s'était dérobée à ses tendresses dès l'âge de quinze ans, et « sans retour possible »? Mme de La Fayette lui disait : « La joie est l'état véritable de votre âme. Le chagrin vous est plus contraire qu'à personne du monde. »

A Mme de Duras aussi le chagrin était contraire, et, vu son caractère, plus qu'à personne du monde. Donnez-lui le bonheur par sa fille chérie, « ce bonheur qui la mettait en train de conter », de causer, de discuter, d'épancher « sa gaieté d'esprit ». Nous n'aurions pas ses romans, d'inspiration si mélancolique; elle n'eût vraisemblablement rien composé, pas même ses *Réflexions et prières*, fruits de longues douleurs : sa correspondance eût tout pris, tout retenu, tout absorbé. Sa vie se fût versée avec ravissement, par ses lettres, dans le cœur de sa fille. L'amour donné et reçu lui eût été « un monde toujours beau, toujours divers, toujours nouveau », sans préjudice du monde extérieur qu'elle eût rapporté à celui de l'intimité. Placée au centre des informations politiques et mondaines, bien en vue

de la scène, très initiée à la pièce qui se jouait et très éveillée au jeu des grands acteurs, l'oreille finement ouverte même aux *a-parte* des coulisses, elle était, d'autre part, douée admirablement pour le genre épistolaire, comme en témoignent ses lettres à M. de Duras, à Chateaubriand, à Mme Swetchine, à Rosalie de Constant. Si la princesse de Talmont, bientôt comtesse de La Rochejaquelein, avait eu le bon goût d'estimer à leur prix les lettres de sa mère et d'en former un trésor pour la famille, en attendant la postérité, ces lettres, réunies à celles de l'amitié, eussent été une merveille d'esprit, de délicatesse, d'élévation, de grâce, d'élans passionnés, de curiosités inépuisables, de rêves fantaisistes, de sens pratique et politique, de malices réussies et parfois cruelles (témoin certaine lettre où elle croque le bon Joubert) de remarques tour à tour profondes et piquantes, de saillies volontiers gauloises, de narrations savoureuses, de portraits enlevés, bien ressemblants et bien vivants : — trésor littéraire et tout ensemble secours précieux pour l'histoire anecdotique de la Restauration. Elle eût été l'épistolière d'un régime et d'un monde qui devaient passer vite, et sans retour, mais non sans agrément et sans gloire ; « époque, remarque Sainte-Beuve, qu'elle représente pour sa part et qu'elle décore ». Le talent littéraire associé au prestige du nom, un des plus beaux de l'ancienne France, elle eût été une des gloires finissantes de la monarchie légitime. Elle eût rappelé ses illustres devancières, toujours et partout mêlées aux annales de la Royauté !

Et c'est ainsi que la fin de l'année 1819 secoua « cette existence déjà bouleversée », acheva de renverser « les pauvres débris » qu'elle disait être.

« La douleur », déclare-t-elle, « c'est d'avoir vu une influence étrangère altérer peu à peu les goûts, les sentiments, les opinions que j'avais placés dans ce cœur qui n'est plus celui qui comprenait le mien. »

Un détail relatif aux « goûts » est à noter d'abord, parce qu'il est des plus caractéristiques, et que « les sentiments et les opinions » s'y rattachent d'une manière étroite.

Mme de Duras avait voulu que l'esprit de sa fille reçût une pleine culture littéraire et artistique. L'enfant, ouverte et sensible aux beautés du génie, saisissait aussitôt celles qu'on lui signalait ;





LA COMTESSE DE LA ROCHEJAQUELEIN

elle en découvrait d'autres auxquelles on n'avait pas pris garde. Elle montrait aussi les plus heureuses dispositions pour la musique et la peinture. La mère, qui avait pratiqué non sans succès l'un et l'autre art, se proposait de donner aux talents de Félicie le complément et la consécration d'un long séjour en Italie. Avec quel bonheur et quel orgueil elle se fût reconnue, mais bien plus parfaite, dans sa fille adorée ! Rêve trop tôt et si cruellement dissipé !

Jeune mariée de quinze ans, Félicie prit d'autres goûts et des allures tout autres, en harmonie avec le milieu où s'achevait sa croissance de corps et d'esprit, où s'écoulerait sa vie. N'était-elle pas devenue, par l'alliance, la fille de l'héroïque prince de Talmont, le général de la cavalerie vendéenne ? Et pouvait-elle ne pas adopter la glorieuse légende de sa nouvelle famille ? Ne pas subir la séduction de la fidélité et de la gloire ? Entraînée par l'exemple, elle contracta des habitudes de vie extérieure où dominaient la chasse au fusil et les courses à cheval. Adieu les études si bien commencées et qui promettaient de si beaux résultats !

Les chevauchées, à côté de M. de Talmont, et en brillante compagnie, se renouvelaient chaque jour ; elles devinrent, pour la jeune femme encore adolescente, un exercice fortifiant, un goût, un besoin, une passion. Elle y acquit le renom d'écuyère modèle ; elle fut citée pour la perfection de sa tenue à cheval, comme pour sa beauté digne et fière. On se souvient dans la famille que, sur le corsage de son amazone, comme sur l'uniforme de son mari, brillaient les insignes de général. Ce n'était pas simple goût du mouvement, ivresse de se sentir palpiter et vivre double, hommage au passé. C'était cela, certes ; c'était aussi rêve d'avenir, émulation guerrière, préparation à tout événement [1].

Mariée en secondes noces au frère de Henri de La Rochejacquelein, et déjà familiarisée avec les hauts faits de la Vendée, pouvait-elle ne pas épouser également les goûts et les habitudes de cette autre famille de héros ? Ou plutôt, n'était-ce pas le même milieu, les mêmes goûts, les mêmes habitudes ? Et si l'épouse doit quitter père et mère et s'attacher à son époux, si son devoir est de ne faire qu'un avec lui et de redire la parole de l'antiquité :

1. « Félicie a constamment rêvé la guerre civile comme le complément du bonheur. Et, pour s'y préparer..., elle a fait des armes, elle a tiré du pistolet, elle a dressé des chevaux, elle les a montés à poil. . » (*Mémoires de Mme de Boigne*).

« Ta famille sera ma famille, ton peuple sera mon peuple », est-ce que Félicie, quand on célébrait l'épopée des « géants », n'aurait pas eu trop mauvaise grâce à opposer souvenirs à souvenirs, opinions à opinions, légende à légende, et, par exemple, à opposer, aux noms des Talmont et des La Rochejaquelein, le nom rival d'héroïsme, certes, mais le nom ennemi de l'amiral de Kersaint? Entre ce dernier et ses collègues de la Convention, d'une part, et d'autre part, les familles et les populations vendéennes, un abîme s'était creusé où, par centaines de mille, gisaient les blancs et les bleus, victimes les uns des autres.

Tragiques souvenirs des guerres civiles! Semences lamentablement fécondes des haines inexpiables!

Chateaubriand les ravivait au feu de son génie, précisément en cette année 1819. Il écrivait dans la *Vendée* :

Le prince de Talmont se présente; il est sur-le-champ nommé général de la cavalerie royaliste... Le prince de Talmont, après la dernière victoire, avait proposé de marcher sur Paris, de fouiller le repaire de la Convention, ou, si la chose était impossible, de prendre à dos les armées républicaines de Flandre et de se réunir aux Autrichiens. Au lieu d'adopter ce plan, digne du caractère vendéen, le Conseil, par des suggestions étrangères, prit le parti de diriger l'armée sur Granville dans l'espoir d'établir une communication avec l'Angleterre et les royalistes : résolution qui perdit tout... Le prince de Talmont, en allant à la mort, prouva qu'il était du sang des La Trémoïlle : « Fais ton métier, dit-il au bourreau; je fais mon devoir. » — Louis de La Rochejaquelein, frère de Henri, combat et meurt comme son illustre frère; il laisse lui-même un *frère valeureux* [1], une sœur héroïque pour sauver le présent, un fils pour défendre l'avenir.

1. Ce « frère valeureux », — Jacobite et tout guerrier, dira Villemain. — fut surnommé pour sa bravoure à la grande armée le *Balafré de la Moskowa*. — Quand la duchesse de Berry appellera aux armes les partisans de Henri V, Mme de La Rochejaquelein sera sa compagne. En présence du lamentable échec de l'entreprise qu'avait déconseillée la sagesse des chefs, parmi lesquels Chateaubriand, Félicie cherchera sa sécurité dans un asile dont nulle trahison ne vendra le secret. M. de La Rochejaquelein fut condamné à mort par contumace. — On retrouve Mme de la Rochejaquelein à côté de son mari, faisant la guerre en Portugal, au service de don Miguel qui avait appelé au secours la noblesse française. Mme Swetchine écrivait : « Je vous donnerai une nouvelle imprévue : c'est que Mme de La Rochejaquelein est en Portugal avec son mari : *des luttes guerrières et politiques, voilà décidément l'atmosphère où elle semble vivre à l'aise.* »

Dans ces milieux où l'on avait tant souffert pour le trône et l'autel, et que la Restauration surexcitait comme une tardive et inespérée revanche, en ces années de réaction violente et d'exaltation royaliste, comment, à l'extrême droite, jugeait-on la conduite politique du comte de Kersaint? Comment, chez les Talmont et les La Rochejaquelein, comment chez les La Trémoïlle, appréciait-on le libéralisme, les amitiés et les fréquentations de la duchesse de Duras? Que disait-on de ce « cercle », le plus brillant de Paris, formé de littérateurs, de savants et d'artistes autant que de grands seigneurs, et dont Talleyrand était le pivot ou l'oracle?

Le salon de la princesse de la Trémoïlle n'était fréquenté que par la fine fleur des ultras, et, de même, celui de la princesse douairière de Talmont, chez qui demeurait et trônait Félicie, après comme avant son second mariage.

On trouvait chez la princessse de la Trémoïlle, née Langeron, tous les hommes de quelque valeur dans l'Eglise ou dans l'Etat, qui faisaient opposition au libéralisme. Grande dame jusqu'aux moelles, elle asservissait à ses volontés, par la hauteur du caractère, tous ceux qui l'entouraient... Quoique très attaché aux princes, ce beau monde ne se gênait pas pour les critiquer. Les caricatures, les anecdotes, les persiflages, les sarcasmes contre le Roi infirme et *libéral* couraient les salons... La princesse de la Trémoïlle était, plus que toute autre, redoutée pour ses bons mots et ses railleries.

Même intransigeance d'opinion à l'hôtel des Talmont.

Mme de Duras, par ses goûts et par ses convictions, était fort loin et plutôt à l'opposé de l'idéal vendéen. Un jour, les feuilles anglaises ayant dit qu'il s'était fait chez Mme de Duras une lecture des Opinions de MM. de Fitz-James et de Polignac [ultras] et que la maîtresse de maison les avait revues et corrigées, Mme de Duras voulut rassurer Mme Swetchine : « Il n'y a qu'une difficulté, c'est que ni l'un ni l'autre de ces messieurs ne vient chez moi. Le roi le sait bien et il l'a dit... Vous savez bien que mon goût est de l'autre côté... Les ultras, je ne les vois guère. »

Aux jugements absolus et hostiles des salons ultras, qui ne pouvaient manquer de lui revenir en échos plus ou moins amplifiés, quelle réponse faisait Claire de Kersaint de Duras, l'ardente Bretonne, si justement fière du vaillant amiral, son père, une des gloires de la marine française, citoyen illustre et, aussi bien

que d'autres, mais à sa façon, martyr de la royauté ? Après avoir cultivé, dans le cœur de Félicie, cette grande mémoire et les idées libérales qui s'y rattachaient, elle eut « la douleur de voir une influence étrangère altérer les goûts, les sentiments et les opinions qu'elle avait placés dans ce cœur » ; « ce cœur n'était plus celui qui comprenait le sien ». Elle recommença de souffrir comme jadis en Angleterre, quand elle surprenait les émigrés chuchotant à son sujet, la regardant à la dérobée et de travers, s'étonnant de voir parmi eux la fille d'un Girondin : — ce Girondin fût-il mort sur l'échafaud pour avoir défendu de son vote la vie de Louis XVI, pour avoir jeté sa démission, avec son mépris, en pleine séance, à la face des « juges-bourreaux », la veille même du régicide, le 20 janvier 1793.

J'aurais voulu être transportée dans ma patrie barbare, au milieu des sauvages qui l'habitaient, moins à craindre pour moi que *cette société cruelle qui me rendait responsable du mal qu'elle seule avait fait*. J'étais poursuivie plusieurs jours de suite par le souvenir de cette physionomie dédaigneuse ; je la voyais en rêve ; je la voyais à chaque instant ; elle se plaçait devant moi comme ma propre image.

Mille fois plus obsédante et torturante, la pensée que sa fille, formée d'elle et par elle, « sa propre image », avait déserté sa cause et embrassé les opinions opposées. « Je hais les opinions violentes et exagérées », écrivait-elle à Rosalie, et ces derniers mots, elle les portait au superlatif, à propos de sa cousine, la duchesse de Lévis : « les opinions les plus exagérées ».

Elle devait donc également le penser des Talmont, ainsi que de leurs parents, alliés et amis politiques. A la mort du jeune prince, peut-être avait-elle conçu l'espoir de ramener à soi, à ses goûts, à ses sentiments, à ses opinions, la veuve de dix-sept ans. L'opposition désespérée qu'elle fit au second mariage avec le « valeureux frère » de Henri de La Rochejaquelein ne s'expliquerait que par l'hostilité flagrante et foncière des opinions et des souvenirs. Car cela mis hors de cause, M. de la Rochejaquelein réunissait tout ce que pouvait souhaiter pour sa fille la duchesse de Duras : noblesse du sang et du caractère, éclat européen du nom, bravoure éclatante, avantages et qualités de la personne, bref, tout ce qui peut garantir le bonheur d'une épouse, à commencer par l'essentiel, l'ardent amour qu'il avait inspiré à

Félicie, amour passionné dont il l'avait lui-même prévenue. Tel fut l'absolu des opinions ultra-royalistes de la comtesse de La Rochejaquelein, qu'un jour elle osa bien reprocher à l'ami de sa mère, à Chateaubriand, ses combats et ses alliances en faveur de la liberté de la presse. Nous verrons avec quelle vivacité polie Chateaubriand repoussa « ce reproche injuste ».

Les divisions des royalistes étaient profondes et irréductibles, comme les souvenirs et les espérances. Aveuglement des partis qui vont à leur ruine ! Mais le moyen qu'il en soit autrement? De l'une à l'autre famille, des Kersaint-Duras aux Talmont-La Rochejaquelein, si les couleurs ou les nuances étaient différentes, la noblesse des cœurs était la même.

Cela noté, comme une suite nécessaire de telles alliances, en ce temps-là, faut-il croire que tous les torts furent du côté de Félicie ? Le caractère de Mme de Duras, — c'est elle qui l'avoue, — avait quelque chose de raide et de violent. Ses vivacités et ses excès de franchise, ses entraînements de générosité et de sensibilité, elle avait assez d'empire sur soi pour réduire tout cela à la plus exquise politesse dans les relations mondaines ; elle y exerçait même une « influence modératrice ». Libérale d'instinct et d'humeur aussi bien que d'origine, elle aimait à recevoir et à grouper autour d'elle les esprits distingués de tous les partis. Peut-être conviendrait-il d'ajouter que sa modération était empreinte de passion, comme ses autres sentiments. Délaisser les opinions extrêmes ne lui suffisait pas ; elle les « détestait ».

Mais, en fait de sentiment et de vie intérieure, nulle balance n'était à son usage. Il faut voir de quelles expressions enthousiastes elle se sert quand il est question de Félicie, ou, plus tard, de Clara, ou de Chateaubriand, ou de ses amies d'enfance, Mmes de La Tour du Pin et de Sainte-Maure, avec des nuances caractéristiques, cela va de soi ; car « l'esprit est fin », et l'âme est « délicate ». Elle ne se contentait pas d'être ardente jusqu'au feu de la passion, elle exigeait de ceux qu'elle aimait une flamme égale ou quelque chose d'approchant. Et gare à ceux qui ne lui rendaient pas la pleine réciprocité de cette ardeur! Exemple : autant Mme de Duras était vive et agitée, autant sa cousine, Mme de Lévis, était calme et paisible. « C'est une personne froide et peu communicative », déclare Mme de Duras. On trouve dans sa correspondance une lettre où cette charmante cousine est fort malmenée. Chateaubriand pensait autrement de Mme de

Lévis. Accompagné de sa femme, il allait passer des mois et des mois à Noisiel; et ce séjour lui faisait du bien, lui était un repos de corps, de cœur et d'esprit. Dans ses *Mémoires*, il a traduit ou plutôt chanté ce souvenir; il l'a tourné en un splendide hommage :

> Mme la duchesse de Lévis était une personne très belle, très bonne, *aussi calme que Mme la duchesse de Duras était agitée...* Personne n'a répandu dans ma vie plus de quiétude, chose dont j'ai grand besoin. Les moments les moins troublés de mon existence sont ceux que j'ai passés à Noisiel, chez cette personne dont les paroles et les sentiments n'entraient dans votre âme que pour y ramener la sérénité. Je les rappelle avec regret ces moments écoulés sous les grands marronniers de Noisiel. L'esprit apaisé, le cœur convalescent, je regardais les ruines de l'abbaye de Chelles... Le souvenir de Mme de Lévis est pour moi celui d'une silencieuse soirée d'automne. Elle a passé en peu d'heures; elle s'est mêlée à la mort comme à la source de tout repos.

La différence du tempérament, de l'humeur et du caractère, qui suffit à expliquer la diversité des communications et attitudes sentimentales, équivalait, pour Mme de Duras, dans le cas de sa cousine, à un défaut de sensibilité.

Elle porte la passion dans l'amitié jusqu'à l'exclusivisme, du moins quant à la première place qu'il faut lui assurer. « Tout ce qui est distingué est exclusif », écrit-elle à Chateaubriand, sous l'empire d'un violent accès de jalousie; et cet état d'âme, — d'ailleurs fort excusable dans la circonstance, je dirais même fort légitime, car il y avait double jeu du côté de Chateaubriand, — cet état d'âme était porté à un tel degré de violence qu'il lui arrivait alors, mais dans l'intimité seulement, de proférer des paroles « d'offenses ». Le repentir, avons-nous dit, suivait de près ; l'excuse s'offrait d'elle-même ; le pardon lui était acquis d'avance. On la savait si bonne, si généreuse, si dévouée, si oublieuse d'elle-même, sauf en fait d'affectueuses réciprocités. Sur ce chapitre, elle était obstinée. Vivacité de caractère et impétuosité de l'humeur, combinées avec l'ardente, la fièvreuse soif d'aimer et d'être aimée, étaient des causes perpétuelles de troubles et de souffrances.

La mère qu'était Mme de Duras, extrême de sentiments, aura-t-elle su, aimant sa fille à la folie, aura-t-elle pu se résigner, du

jour au lendemain, à perdre la première place dans l'affection et la confiance de la jeune épouse de quinze ans? Même la seconde place lui fut disputée et finalement refusée. Mortel chagrin! Humiliation sans égale! D'autre part, remarque essentielle, il semblerait que Félicie fût d'un caractère plus calme et d'une humeur plus égale. Cette égalité d'humeur, cet équilibre moral que Mme de Duras qualifiait de froideur chez sa cousine, la duchesse de Lévis, auront-ils paru froideur aussi en Félicie, devenue princesse de Talmont?

A l'exigence passionnée d'une mère qui n'avait pas eu d'enfance, qui n'avait joui ni de son père, presque toujours en mer, ni de sa mère, malade et attristée, et qui avait tout un arriéré d'affection à dépenser, la soi-disant froideur de Félicie n'aura-t-elle pas semblé ingratitude, après tant de preuves d'amour et de préférence même? Et l'ingratitude, une fois admise, ne devait-elle pas paraître une monstruosité?

Elle, si expansive, et franche à l'excès, elle, si vive en tout, et surtout en tendresse, âme de feu, aura-t-elle fait grief à sa fille d'une certaine reprise et possession de soi, d'une certaine indépendance qu'autorisait et commandait sa nouvelle vie? Les reproches qu'elle faisait « au cher frère » sur ses « cachotteries », elle devait, au moins dans son for intérieur, les objecter à Félicie. Et, d'après ces reproches, on devine l'atroce souffrance que dut lui causer la *réserve* grandissante de « son idole ».

Une lettre de Mme de Duras porte que « son Amédée » [M. de Duras] « n'aimait pas la familiarité ». Félicie tenait-elle cela de son père, tout ce que *cela* suppose? Or *cela* ne se sera révélé qu'après l'émancipation du mariage, dans la liberté et l'autonomie du foyer personnel. Rosalie de Constant glisse bien doucement, dans une lettre à la duchesse de Duras, et par allusion au caractère de Félicie, ce mot qui suppose les confidences et doléances maternelles : « On ne se refait pas. »

Quoi qu'il en soit des caractères, ici positif, calme et contenu, là, imaginatif, passionné et agité, il ne semble pas contestable que la fille n'ait eu des « torts » vis-à-vis de sa mère.

Veuve sans enfant après deux ans de mariage, et n'ayant pas encore dix-huit ans, elle préfère ostensiblement sa belle-mère à sa mère et continue à demeurer chez Mme de Talmont. Sur le point de se remarier, le consentement de sa belle-mère lui suffit, et si sa mère hésite à lui donner le sien, elle la presse et

la force, en la menaçant des actes de respect. Huit années passent. Le 16 ou le 17 août 1826, Mme de Duras est atteinte d'une paralysie partielle, que des secours immédiats réussissent peu à peu à dissiper. Mme Swetchine rend compte à une amie du redoutable accident et décrit l'état général qui est plein de menaces. « C'est une destruction. » Elle déclare qu'il est impossible d'être plus soigneuse, plus attentive, plus charmante que Clara pour sa mère. Elle ajoute : « C'est une des meilleures et des plus intelligentes mères que je connaisse, la femme la plus tendre; et aujourd'hui on dirait qu'elle est fille seulement, tant elle se consacre exclusivement à sa mère. *Mme de La Rochejaquelein a été retenue par une maladie qu'a faite sa belle-mère dans une de ses terres de Vendée.* » La lettre s'arrête sec sur ce renseignement. Impossible de souligner plus fortement le contraste. Clara mère de trois enfants, épouse « la plus tendre », n'est plus que fille auprès de sa mère malade. Félicie est sans enfants : elle reste auprès de sa belle-mère, pendant que sa mère l'appelle avec larmes et se désespère à la pensée de ne plus la revoir ici-bas.

*
* *

Voici maintenant les révélations promises. Elles percent tous les mystères de la correspondance insérée dans *Madame Swetchine* et réduisent à néant les insinuations calomnieuses de Sainte-Beuve répétant les dires de Mme de Boigne.

Madame de Duras à Rosalie de Constant.

Paris, 4 juin [1823].

Saurez-vous qui vous écrit? Reconnaîtrez-vous cette écriture que vous n'avez pas vue depuis tant d'années? J'ai été si malade, si près de mourir, je suis encore si souffrante, qu'il faut être indulgente pour moi. Il ne faut rien reprocher à ceux que la disposition de leur âme a portés à se détacher de tout. Ce découragement n'arrive que quand on souffre beaucoup, quand on trouve qu'on n'est bon à rien, qu'on ne peut ni donner du bonheur, ni en recevoir. Vous me direz : mais pourquoi m'écrivez-vous? Parce que j'ai été tentée cent fois de le faire, — parce que je n'ai jamais

vu de vos compatriotes sans leur parler de vous; parce que le souvenir de votre bonté pour moi est toujours resté au fond de mon cœur et que je me suis toujours reproché de ne pas vous aller chercher et de ne pas vous dire que cette bonté m'était toujours chère. Je vous le dis à présent, et pardonnez-moi de ne pas l'avoir fait plus tôt. Donnez-moi de vos nouvelles ; dites-moi que je ne suis pas devenue tout à fait étrangère pour vous et que, malgré la séparation à laquelle nos destinées nous condamnent, vous vous souviendrez encore quelquefois du temps que nous avons passé ensemble. C'est là tout ce que je veux vous demander et ce que mon cœur et presque ma conscience ont besoin que vous m'accordiez.

Cl. D.

Andilly, 25 septembre 1823.

Je ne veux pas regretter ce qui a renouvelé notre correspondance ; et cependant, de si loin, je crains que vous ne vous soyez fait une idée inexacte de ce que je vous ai dit. Mon cœur seul a été blessé, l'a été profondément, mais le monde n'a point le droit d'accuser celle qui m'a causé cette peine. A l'extérieur, rien ne paraît, et tout le reste de la vie se passera ainsi, car les torts qui viennent des sentimens sont sans ressource et sans remède. Ma chère, chère Clara me reste, elle loge avec moi, elle m'a soignée, consolée, je dois la vie à sa tendresse, et le Ciel l'en a récompensée. Son mari est aussi bon qu'elle, et ils ont deux enfants charmants. Voilà mon intérieur ; et sans cette pensée déchirante qui ne me quitte jamais, — cette douleur dont rien ne peut me consoler, — je serais heureuse, mais je ne le suis point.

Donnez-moi donc votre amitié, votre pitié, et ne pensez jamais à moi comme à une personne brillante et heureuse.

Je vous écris d'une petite maison de campagne, dans la vallée de Montmorency, où je passe les étés. Elle est à peu près grande comme Chaumière ; je l'ai fait bâtir à côté d'un bouquet de futaie qui me fait de l'ombre, et dans une vue admirable, même en pensant à celles de Suisse. Je n'ai pu prendre sur moi de retourner à Ussé depuis tous mes chagrins. J'ai peur des souvenirs que je trouverais là. A Andilly, il n'y en a point, puisque tout est neuf. J'ai été longtemps sans m'y attacher; ce n'est que de cette année que je m'y suis plu. A Paris, je reste toujours chez moi. Depuis que je ne suis plus obligée de mener Clara dans le monde, je n'y suis plus retournée, mais j'ai toujours quelques personnes le soir chez moi et cela fait de la conversation. C'est le seul plaisir au

quel je puisse prendre ; j'ai des amis aimables et qui vous plairaient. J'aimerais à vous voir dans ce petit cercle où vos cousins Pictet ont bien voulu venir plusieurs fois. Faut-il donc renoncer à vous voir jamais ici ? Je voudrais vous dire que j'ai des chances de vous aller chercher en Suisse, mais je ne l'espère pas. Je suis toujours souffrante et si affaiblie que je ne puis supporter la moindre fatigue. Le voyage de Paris à Andilly, qui est de 4 lieues, est le bout de ma force. Je crois bien que si j'étais une fois arrivée, l'air vif de vos montagnes me ferait du bien ; le plaisir de me retrouver avec vous m'en ferait encore plus. Mais les difficultés me font peur ; moi qui n'en trouvais à rien autrefois, j'en trouve à tout : et quand ce n'est pas la peur qui me tient, c'est le découragement qui me glace. A quoi bon ? A quoi bon ? C'est ce que je me dis perpétuellement. Voyez, ma chère Rosalie, quel pauvre débris est venu se rappeler à vous. Ne valait-il pas autant me laisser oublier ? Vous ne voulez pas que je le croie, et je vous en remercie, car l'affection me fait encore du bien, et c'est la seule chose qui m'en fasse.

Parlez-moi de vous comme je vous ai parlé de moi. Qu'avez-vous fait pendant cette longue absence ? Que faites-vous encore ? J'envie Mme d'Arlens de s'être emparée de vous. Je ne l'ai point oubliée, ni ses filles. Vous m'aviez parlé du mariage de l'une, et l'autre, est-elle mariée aussi ? Etaient-elles ses filles ou ses nièces ? Parlez-moi de vous, d'elles, de la vie que vous menez. Votre herbier est-il fini ? Mais, quel blasphème ! Est-ce qu'un herbier finit jamais ? Mme de Montolieu est-elle à Lausanne ? Vous souvenez-vous de la visite que nous lui fîmes et de cet orage qui me fit tant de peur ? Je vois encore ces beaux nuages entassés sur le mont Blanc et les Alpes au delà du lac, — et les éclairs, — et le soleil couchant au milieu de tout cela que nous voyions en revenant dans cette calèche ? Il me semble que c'était hier.

Adieu, ma chère Rosalie, écrivez-moi. Ne laissons plus rompre cette chaîne, même si nous devons ne plus nous revoir.

Paris, 28 octobre [1823].

Est-il possible que je me sois privée si longtemps du plaisir que je viens d'éprouver en lisant votre lettre, en retrouvant cette analogie d'idées et de sentiments qui avait fondé notre amitié et qui aurait dû la conserver toujours ? Je suis coupable, je le suis envers vous, je le suis envers moi-même, vous m'auriez fait du bien, mais rien ne pouvait m'en faire. J'ai été trop malheureuse. Ne





LA DUCHESSE DE RAUZAN

jugez pas ces peines ; *il faut être mère pour les sentir et peut-être peu de mères pouvaient souffrir comme je l'ai fait.* Il fallait qu'il se joignît à mes peines la vivacité d'affection, la force, la persévérance de caractère qui m'est particulière et qui a tant ajouté à mes chagrins parce que je ne pouvais me décourager. J'espérais toujours et j'étais toujours trompée. Ce qui m'étonne, c'est de vivre encore. — Mais ne parlons plus de cela ; il n'y a pas de remède. Je ne conteste pas ce que vous dites : on ne peut exiger qu'on soit autrement qu'on est; sans doute; mais c'est *qu'on soit ainsi, qu'on se soit fait ainsi* qui est la douleur. C'est d'avoir vu une influence étrangère altérer peu à peu le caractère que j'avais formé, les goûts, les sentiments, les opinions que j'avais placés dans ce cœur qui n'est plus celui qui comprenait le mien. Ma chère Rosalie, la douleur, c'est de chercher l'être qu'on aimait et de ne plus le retrouver, et rien ne peut consoler de cette douleur. La mort du moins laisse l'espérance de se réunir un jour à ce qu'on aime, mais le changement des cœurs sépare pour l'éternité tout entière. Ne parlons plus de cela. Je ne suis pas assez guérie ni assez calme pour que ce triste sujet ne me fasse pas toujours mal.

Je vous remercie des détails que vous me donnez sur vous, et je suis triste que vous ignoriez ainsi tout ce qui me regarde. Je croyais qu'Alexis de Noailles, qui me donnait tous les ans de vos nouvelles, vous parlait aussi de moi.

Clara s'appelle la duchesse de Rauzan et a épousé le marquis de Chastellux, qui, en l'épousant, a pris le nom de Duras et le titre qui appartiendrait à notre fils aîné. Il le remplace, il est bon, aimable, plein d'esprit et de capacité. Il occupe au ministère des Affaires étrangères la seconde place sous M. de Chateaubriand, celle qu'avait M. de Rayneval. Il a toujours été dans la diplomatie ; il a deux enfants, une fille et un fils, et Clara est grosse. Ils logent avec moi, et Clara, par ses soins, sa tendresse et sa conduite parfaite, fait la gloire et la consolation de ma vie.

Non, ma chère Rosalie, M. de Chateaubriand ne m'a point abandonnée. Son amitié m'a toujours été fidèle et la mienne l'a suivi dans toutes ses fortunes, Depuis quinze ans je le vois tous les jours ; il n'a jamais cessé de m'être attaché, et son affection est aussi une consolation dans ma vie, un adoucissement à mes peines. Mais un des résultats d'une grande douleur, c'est d'empêcher de jouir de ce qui nous reste : on a perdu la sécurité, on n'ose s'appuyer sur rien, et cela suffit pour tout gâter.

Ma vie est peu variée parce que je reste chez moi ; la certitude de me trouver y attire les personnes qui aiment la conversation et une société sûre et tranquille. Je recherche et j'aime les personnes distinguées par l'esprit ou par le caractère, et, comme je

hais les opinions exagérées et violentes, je vois des gens que ma position éloignerait peut-être de moi, autrement. Il serait trop long de vous nommer tous ceux que je vois. M. de Humboldt est un des hommes que je vois le plus souvent, et, si ce n'était trop me vanter, je vous dirais qu'il a de l'amitié pour moi. Je vois M. Cuvier, M. Villemain, M. de Talleyrand, enfin la plupart des hommes distingués qui sont à Paris. En femme, je vois tous les jours Mme de Sainte-Maure, l'amie de mon enfance, dont je vous ai sûrement parlé autrefois; puis je vois encore bien d'autres femmes que vous ne connaissez point. Tous les soirs, depuis neuf heures jusqu'à minuit, j'ai un petit cercle dont le fond se compose des mêmes personnes et où il y a toujours de la conversation. C'est depuis quatre ans que j'ai renoncé à sortir, après une rechute de mes affreuses souffrances, — qui a duré près d'un an, — et qui avait interrompu toutes mes relations de société. Je ne voyais plus alors que Mme de Sainte-Maure, M. de Chateaubriand, deux ou trois amis à Paris. Mais le monde me fatiguait tant qu'à cette époque j'ai passé huit mois de suite à Saint-Cloud pour l'éviter. — Vous me direz qu'à tout prendre c'est là une existence agréable et qui serait du choix de bien des gens. Cela est vrai, et je l'apprécie, mais une grande peine empoisonne tout, même les plaisirs de la vie sociale. On se distrait, on vit, et c'est beaucoup que de vivre, — mais, le bonheur, ce repos de l'âme et du cœur, ce bien-être moral qui fait que la vie elle-même est une jouissance, — on ne le connaît plus.

Je vous ai parlé de moi bien longuement. Vous l'avez voulu. D'ailleurs, il faut bien que je me remette au courant avec vous. Je jouis de vous avoir retrouvée, j'avais du remords d'avoir laissé s'interrompre cette amitié que la reconnaissance comme l'affection devait me faire conserver; ce tort me pesait; il me semble que je me raccommode avec moi-même en vous écrivant et que je vous rends ce que je vous retenais injustement depuis si longtemps. Si nous nous voyons jamais, vous me pardonnerez, vous comprendrez qu'il y a des situations où tout disparaît, où rien ne semble plus mériter qu'on s'en occupe. J'ai connu cet affreux désespoir, et je m'étonne, en me rappelant ce que j'ai souffert, que ma raison y ait résisté. C'est à Clara que je le dois; c'est sa tendresse et ses soins qui m'ont sauvée. — Aimez-la donc, car c'est un ange.

Adieu, ma chère Rosalie; écrivez-moi, parlez-moi de vous, et ne craignez plus les négligences de cette « belle dame de la cour si maniérée, si affectée et si brillante ». Je vous permets les vers, mais pas les satires.

Cl. D.

Soit pour la révélation du sentiment blessé et en perpétuelle révolte, soit comme force de réfutation, il me semble que ces lettres, si belles d'intime analyse et d'émotion, se suffisent. Ce qui ajoute à la preuve, et rend suprême l'évidence, c'est l'opposition que, sans y penser, Mme de Duras institue entre M. de Chateaubriand et Félicie : le contraste ne saurait être plus accusé, plus accusateur. Elle déclare que M. de Chateaubriand lui a été *toujours fidèle*, qu'elle le voit tous les jours ; que son affection la console et adoucit ses peines. La cause de ces peines, ce n'est donc pas lui.

A l'appui de ces premières confidences, en voici d'autres, et, cette fois, l'ouverture est complète ; le cœur se vide à fond, tout y passe. Il n'y a plus de secret ni pour Rosalie de Constant ni pour nous.

Madame de Duras à Rosalie de Constant.

Paris, 1er janvier 1824.

Chère Rosalie, je ne veux pas commencer l'année sans penser à vous ; je vous envoie deux souvenirs : l'un est une vue de Vaucluse que vous aimez ; l'autre est une petite nouvelle que j'ai faite *il y a deux ans* et dont j'ai fait imprimer cette année quelques exemplaires pour mes amis. Le fond de l'histoire est vrai. Ourika fut rapportée par le chevalier de Boufflers à Mme la maréchale de Beauvau, mais, hors leurs deux caractères et la triste cause de la fin d'Ourika, tout le reste est d'imagination.

Vous ne m'avez pas écrit depuis longtemps. Il est vrai que je vous dois une réponse, mais je n'ai pas été contente de cette lettre à laquelle je n'ai pas répondu. Elle n'était pas si amicale que la première. Vous aviez l'air d'avoir repris votre pardon.

Je vous écrirai plus longuement un autre jour ; je suis moins souffrante, c'est-à-dire, moins affligée, et cependant ce n'est pas là le mot propre. Il y a des retours qui ne me sont plus possibles ; la volonté d'être mieux à l'avenir n'efface pas le passé ; mais c'est quelque chose que d'avoir des sentiments moins amers, de se dire qu'une autre, peut-être, avec une façon de sentir plus mobile et plus légère, se consolerait et oublierait ..

Parlez-moi de votre santé dont vous n'étiez pas contente. Adieu. Je veux que cette lettre parte aujourd'hui, c'est ce qui fait qu'elle

est si courte. Soyez heureuse toute cette année et beaucoup d'autres.

Clara est bien lourde. Elle accouche dans trois semaines.

C. de DURAS.

J'adresse la petite caisse à M. Pictet de Rochemont à Genève.

Paris, 14 janvier [1824].

Clara est accouchée avant-hier d'une fille[1]. Je me préparais à vous le dire quand j'ai reçu votre lettre et vos reproches. Vous avez le droit d'être défiante, ma chère Rosalie, mais en cette occasion vous êtes injuste : je vous ai écrit à Lausanne et je vous ai envoyé une petite caisse que vous devez avoir reçue et qui vous prouvera que je suis loin de vous oublier. Vous y trouverez la seule chose que j'aie jamais fait imprimer. Je ne conçois pas qui a pu vous dire que j'étais l'auteur de cette traduction d'*Éliza Rivers*. Si vous l'aviez lue, vous ne m'en accuseriez pas. On a gâté un joli roman, — d'ailleurs je suis l'ennemie des traductions. Il ne faut pas entreprendre ce qu'il est impossible de bien faire. Ce qui est beau dans un ouvrage est justement ce qu'on peut le moins traduire, c'est ce qui porte l'empreinte du génie original, de la nature et de la langue ; la force diminue, — la grâce se perd, — la finesse disparaît. Une traduction ressemble à un déguisement, à travers lequel on cherche à reconnaître quelqu'un de sa connaissance. Je ne suis point coupable de celle d'*Eliza Rivers*[2], qu'on m'attribue. Mais voyez ce que c'est que d'imprimer 30 exemplaires pour ses amis ! On passe pour auteur et on vous charge de toutes les fautes que vous n'avez pas commises en attendant qu'on vous accuse de celles dont vous êtes responsable.

Quel charmant tableau vous me faites de la vie que vous menez ! Il me fait envie : cet intérieur si doux, ces occupations variées, — cette régularité dans les heures, ce désir de se plaire, ces goûts communs. Il est presque honteux d'être malheureux quand on voit que le bonheur est ainsi sous la main, qu'il ne faut qu'apaiser son âme pour l'atteindre, ne pas la laisser égarer dans des chimères qui deviennent à la fin des besoins et dégoûtent de tout le reste. L'âme est comme le corps ; il faudrait la rendre sobre, mais cela est bien difficile. Je me suis accoutumée

1. Le duc de Rauzan est dénommé, dans l'acte de naissance de cette fille, marquis de Duras-Chastellux, duc de Rauzan.

2. Roman de Madame Brunton, traduit de l'anglais par la comtesse Molé, avec une préface de M. de Barante.



LE CHATEAU DE RAUZAN



à ne manger qu'un petit morceau de poulet pour ménager mon estomac et je n'ai pas le courage de sevrer mon âme de toutes les pensées qui la déchirent. C'est cependant le seul moyen de retrouver le bonheur, ou du moins la paix.

Parlez-moi donc avec un peu plus de détail de ce qui vous intéresse, de ce dont vous me dites quelques mots que je ne comprends pas dans votre lettre. Qui est-ce qui vous fait de la peine? Racontez-moi cela, et pensez que d'avance je vous donne raison, car il y a des cœurs qui n'ont jamais tort.

Si je commençais à vous parler de Paris, je ne finirais pas. Je vous ai dit ma vie, c'est toujours la même chose. Jeudi j'ai eu un concert ; cela m'arrive trois ou quatre fois par hiver, pour rendre des politesses. Mme Pasta vous charmerait. Son chant ne ressemble à aucun autre, tout est si vrai dans son accent qu'elle fait comprendre l'éloquence et le pouvoir irrésistible de la musique.

Adieu. Clara va aussi bien que possible, et sa petite fille aussi. Nous aurions voulu un second garçon.

Paris 6 février [1824].

Chère Rosalie, je ne puis vous dire le bien que m'a fait votre dernière lettre et la peine et le remords que je sens de m'être privée de ce bien pendant si longtemps. Il y a dans votre âme quelque chose qui tranquillise la mienne. Vous êtes arrivée où j'arriverai peut-être, si Dieu m'en fait la grâce ; mais du moins je marcherai par le même chemin que vous et la souffrance m'enseignera les mêmes leçons. Il faut pour cela que les cœurs se ressemblent ; c'est comme ces plantes de la même nature et qui reçoivent la même influence du même climat Cependant mon caractère a quelque chose de raide et de violent qu'heureusement pour vous vous n'avez pas. Tout est plus passionné en moi ; je ne puis me résoudre à reconnaître l'impossible. C'est ce qui m'a tant fait de mal. J'ai été irritée, aigrie, blessée, mais j'ai toujours lutté, et le découragement pour moi n'a été que du désespoir.

Mais je veux vous parler d'autre chose. Ce sera pourtant encore de moi. Vous jugez *Ourika* avec votre cœur et après de longues années d'expérience de souffrir; mais lorsque ce besoin des affections naturelles devient aussi impérieux qu'il était dans Ourika, il n'y a que Dieu qui en puisse tenir lieu. Mme de Beauvau était tout pour elle, mais elle n'était pas tout pour Mme de Beauvau. Et l'amour ? Et l'amour devenu coupable ? Il me semble qu'il n'y avait qu'un cloître pour la tirer de là, et en réfléchissant à combien de douleurs cet entier dévouement de soi à Dieu est le

remède, je ne conçois pas que la vie de la plupart des hommes ne finisse pas là. C'est le port dans la tempête. Cette petite Zoé est toujours avec Mme de Laval; elle fut ramenée avec Ourika. C'est à elle que j'ai pensé en disant : « pour la rendre heureuse, il « eût fallu en faire une personne commune,... etc. ».

Du reste on est commun quand on est heureux. Non, sans doute, on a raison, mille fois raison d'être comme il faut être pour ne point souffrir, et c'est une maladie de notre nature de nous croire distingués parce que nous sommes malheureux.

J'ai vu M. Henri d'Arlens ; il est à merveille ; j'espère qu'il reviendra, je l'y ai engagé. J'aime ceux qui me parlent de vous. Je vais répondre à Mme d'Arlens, et mettrai ma lettre dans celle-ci. Elle est trop bonne de se souvenir encore de moi. Je n'ai point vu Vaucluse ; je passai tout auprès, mais M. de Duras ne voulut pas s'arrêter ; et je ne suis nullement curieuse. Je craignais que ce petit dessin ne fût mal ; on m'avait promis des merveilles.

Clara va très bien et sa fille aussi. Elle descendra dimanche. Je travaille à lui donner une petite fête. Il y aura un proverbe d'un M. Le Clerc (*le Savetier et le Financier*) et j'ai essayé de faire des couplets, mais ils sont si bêtes que je n'ose les dire. Il m'est impossible de faire un vers, je ne trouve aucune rime.

La pauvre Mme de Noailles est morte. Quelle perte pour le duc de Noailles[1] ! De si longs soins, une si longue affection, ces deux vies si liées l'une à l'autre... Je dirais qu'il en mourrait si je ne savais comment se consolent les vieillards. Alexis et M. de Montagu sont partis cette nuit pour l'aller chercher. On dit qu'il n'aimait plus sa maison de Rolle. C'est très heureux, elle lui serait un désert.

Je suis bien aise de vous savoir à Lausanne avec vos amis, avec ces cœurs *congenial* au vôtre. J'aime cette expression. — M. d'Arlens me parle de cette belle vue qui m'est si présente que je la dessinerais, ou plutôt je la peindrais, car la couleur est une grande partie de sa beauté : ces charmantes nuances du côté de Vevey, ces vapeurs bleuâtres, que cela doit être beau à présent, par ces jours de brillant soleil, à 4 heures du soir ! Les souvenirs sont un bien inépuisable ; on n'a pas besoin de voyage pour que les impressions soient nouvelles, il suffit de vivre. Adieu, chère Rosalie. Ecrivez-moi, et pensez que vos lettres m'apportent souvent ici ce qui me manque et ce que je cherche sans le trouver. Je ne sais pour quoi j'étais née, mais ce n'est pas pour la vie que

1. Jean-Louis-Paul, duc de Noailles, 26 octobre 1739-26 octobre 1824, veuf le 22 juillet 1794 d'Henriette-Anne-Louise Daguesseau, et, en janvier 1824, de Wilhelmine-Justine de Mosheim, veuve d'Alexandre, comte Golookin.

je mène. Je ne prends du monde que ce qui n'est pas lui, et, quand je reviens sur moi-même, je ne conçois pas ce que je fais là, tant je m'y sens étrangère.

Adieu, je vous embrasse.

Paris, 6 avril [1824].

Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit, ma chère Rosalie, et je me le reproche. Vous m'accuserez peut-être, et moi je me prive de recevoir de vos lettres et de lire ces douces paroles d'amitié qui me font tant de bien. Je n'ai pas d'autre raison à vous donner que l'incertitude de mes projets. Vous me disiez, dans votre dernière lettre : « Ne nous verrons-nous plus ? » Je voulais vous dire : nous nous verrons cet été. J'étais tentée d'aller en Suisse et de vous proposer de venir ici ou à Andilly, ou aux bains de mer, où je dois aller. M. de Duras doit faire un voyage ; la Chambre des Pairs le retient ; enfin tout est vague et incertitude dans ce que je puis faire ou vous proposer ; il faut donc attendre mais nous dire que quand on veut se voir on se voit. Je ne connais d'invincible que les sentimens ; les autres obstacles sont comme les fantômes de cette forêt dans Le Tasse ; quand on les attaque, ils disparaissent.

Voilà *Ourika* imprimée. Vous aurez deviné ce qui m'a décidée. On en a fait cent comédies plus ridicules les unes que les autres, et ceux qui ne connaissaient pas l'ouvrage auraient pu croire que j'étais l'auteur de tout cela. J'ai voulu n'être responsable que de mes propres fautes; mais toute cette publicité m'a été désagréable, et je ne conçois pas qu'on se soucie des éloges des gens qu'on ne connaît pas. Je ne suis pas encore assez auteur pour priser cette gloire.

Il y a longtemps que je n'ai vu votre cousin, j'ai voulu le prêcher, mais il n'est pas près de retourner à Lausanne. Il va en Angleterre. Il aime à voyager. J'aurais voulu causer avec lui, mais, quand il est venu, il y avait toujours du monde chez moi. J'en ai été contrariée. Je n'ai pas pu non plus l'entendre chanter. Il est agréable de manières, et, certainement, il a de l'esprit.

Rien de nouveau dans ma position ou dans ma vie. C'est toujours de même, mais vous savez par expérience que les mêmes peines pèsent plus ou moins suivant les temps; la disposition intérieure varie sans motifs réels. Eh bien! la mienne est meilleure en ce moment, mais je serais bien en peine de dire pourquoi ; demain peut-être ce sera tout différent. Il n'y a d'immuable que

ces âmes qui ont étouffé le naturel et l'ont remplacé par le devoir et la raison. Ma chère Rosalie, je suis une pauvre girouette, je tourne à tout vent et même sans vent : une mine fâchée, quelque marque d'oubli, un petit tort de ceux que j'aime, et me voilà *démoralisée* pour huit jours. Que dites-vous de ce mot ? On en voit bien d'autres. La langue française n'est plus reconnaissable. Le dictionnaire est doublé et n'y gagne pas. Ils se sont donc battus l'autre jour au comité pour la définition du mot : genre romantique. Enfin ils ont trouvé que c'est une *sorte de littérature qui affecte de choisir des sujets dans le moyen âge* ! Que pensez-vous de cette trouvaille ?

J'ai proposé à M. Cuvier de dire que la définition du romantique c'est d'être indéfinissable, c'est un genre indépendant qui prend les beautés où il les trouve, qui ne croit qu'à lui-même : c'est le protestantisme de la littérature ; aussi y a-t-il bien des sectes. On s'égare quand on ne reconnaît pas d'autorité, etc. Je laisse le reste à l'abbé de Lamennais.

Parlez-moi de vous, de votre santé, de vos occupations. Que faites-vous ? Que lisez-vous ? Faites-vous encore des vers ? Je le veux bien, pourvu qu'ils ne soient pas contre moi. Je ne suis point en train d'écrire, cela me prend par accès. Je suis comme possédée de quelque chose ; j'y pense toujours ; je suis obligée de me contraindre pour être à la conversation et parler de sujets indifférents ; puis, tout à coup, tout déménage, il ne reste rien, et, si je veux écrire, il ne me vient rien du tout.

Avez-vous lu les *Mémoires* de Montpensier [1824] [1] ? Rien n'est plus intéressant, plus vrai, plus touchant. Ils ont eu un double intérêt pour moi : j'avais connu en Angleterre ce jeune prince qui n'était pas prince du tout, mais le meilleur enfant du monde.

Adieu, ma chère Rosalie, donnez-moi de vos nouvelles et recevez les tendres assurances de mon amitié.

Cl. D.

On croit que votre cousin [Benjamin Constant] sera admis à la Chambre des députés.

14 janvier.

Chère Rosalie ; je reçois votre bonne lettre, et je trouve un plaisir infini à vous répondre tout de suite et causer ainsi avec vous,

1. Antoine-Philippe d'Orléans, duc de Montpensier, né le 3 juillet 1775, mort le 18 mai 1807 à Salthill en Angleterre.

— de loin, il est vrai, par la distance, mais de près par le cœur. Rien n'est plus doux que de se surprendre dans un rapport intime de pensées et d'occupations. Croiriez-vous que je pourrais vous envoyer un passage que j'écrivais il y a quatre jours dans un autre de ces petits ouvrages et qui est presque mot pour mot l'idée de Bonstetten. Vous croyez bien que ce nom est parvenu jusqu'à moi, quand ce ne serait que par les lettres de Müller, et on connaît mieux un homme par les sentimens qu'il inspire, presque, que par lui-même. Voilà ce qui fait peut-être que tout le cœur se révolte de ne pas obtenir ceux qu'on croit mériter. J'entrevois le côté où vous pencheriez sans votre amitié pour moi, et cela m'afflige. Croyez-moi, Rosalie, les physionomies ne sont pas toujours sincères ; elles montrent ce qu'on aurait dû être, plus que ce qu'on est ; et il y a une sorte d'infidélité à sa nature qui vous laisse souvent ce que vous étiez lorsque les passions ou l'intérêt vous ont fait changer. Vous parlez *de retour*. Mais où est le retour ? Il n'en existe pas plus que de confiance. Félicie ne vit-elle pas avec la femme fausse et méchante à laquelle elle m'a sacrifiée ; elle habite et règne chez elle, elle s'est déclarée sa fille. Ne s'est-elle pas mariée sans mon consentement en me menaçant de *sommations respectueuses*. Elle se contentait du consentement de celle qu'elle a adoptée à ma place. Ne couvre-t-elle pas tous ces procédés du voile de la présence de ma belle-mère qui a 80 ans et beaucoup de crédulité, peu de lumières, mais d'une grande vertu et en grande considération dans le monde ? Ce travail fait pour l'établir chez sa belle-mère, il y a quelques années, me fut soigneusement caché ; je l'appris par le public.

Voilà les calculs et les détours que couvre cette physionomie angélique, expression d'une âme qui lui ressemblait avant de s'être livrée à des gens à idées étroites et communes, dont la grande séduction a été les louanges outrées dont ils enivrèrent l'orgueil d'une enfant de quinze ans. L'orgueil était son défaut et je le partageais, je l'aimais tant! — Ah ! ma chère, ne me parlez plus ainsi, il y a des choses trop douloureuses à dire, — et ne parlez plus du bonheur de Clara. Elle a souffert avec moi tout ce que j'ai souffert, cet ange pour lequel j'avais été injuste, que j'aimais moins peut-être que sa sœur, dont j'avais diminué la fortune pour marier Félicie ; elle a été pour moi une garde, une compagne, un soutien. A peine sortie de l'enfance, son cœur lui a enseigné la raison ; seule contre tous, elle a été inébranlable parce qu'elle était juste. S'il y a des anges sur la terre, Clara en est un, et Dieu seul peut la récompenser de ce qu'elle a été pour moi, car la terre est trop au-dessous de telles vertus. Ne parlons plus de tout cela, ce sujet me fait mal. Vous êtes loin et vous me

feriez vous dire ce que je ne veux pas vous dire. Les années ont passé sur cette douleur, l'habitude me la fait supporter, j'écarte les souvenirs; tout ce qui me force à aller les chercher au fond de mon cœur les renouvelle, non pas amortis, mais avec tout ce qu'ils ont d'amer et de douloureux. Je me dis, quand je me sens trop malheureuse, comme Notre-Seigneur : « Pardonnez-lui, elle ne sait ce qu'elle fait. » Mais cette ignorance l'excuse sans me consoler et sans me rien rendre.

Pardon de vous parler si longuement de tout cela, n'y revenons plus.

J'ai donné votre livre à M. de Polier, qui m'a dit qu'il avait une occasion pour Lausanne. Ne traitez pas de chimère notre projet ; — ne croyez pas qu'on attrape toujours des rhumes à Paris. Je vous soignerai bien ; vous y serez dans une bonne saison... Enfin, laissons au temps à mûrir cette pensée. Seulement, familiarisez-vous avec elle.

Je viens d'être aussi bien enrhumée, je le suis encore. C'est, dit-on, la saison. Vous savez qu'il faut trouver une raison à tous les maux et à tous les malheurs.

Nous avons le même temps que vous, avec le soleil de moins. Qu'il doit être beau le soleil, en hiver, sur vos belles Alpes ! Mais les bateaux à vapeur me gâtent le lac, je ne les vois point là. Rousseau n'eût jamais écrit la lettre de Meillerie avec un bateau à vapeur. Rien n'est si prosaïque.

Je suis désolée de l'état de votre pauvre cousine; il s'améliore, et il faut espérer que les bons soins qu'elle reçoit la guériront.

Pourquoi votre frère est-il un sauvage ?

J'entends d'ici tout ce qu'il dit de moi et des *dames de la cour*. Cela m'irrite toujours. Il n'y a pas une grande différence entre une situation et une robe ; la personne à qui elles appartiennent fait autant partie de l'une que de l'autre ; lorsque je vois cette manière commune de juger à des gens communs, — cela m'est égal ; — quand ce sont des personnes distinguées, cela m'impatiente.

Entendez-vous parler des piqures ? On ne fait autre chose à présent que de piquer tout ce qui a des rhumatismes, et c'est tout le monde. On a d'abord raconté des guérisons miraculeuses, mais cela se réduit à rien. — A l'examen, le mal n'est pas passé, ou il est revenu. Du reste, l'opération est accompagnée d'un appareil très solennel. On attache un conducteur à l'aiguille; on prétend que le surplus de notre électricité va se perdre dans un vase d'eau salée. Moi qui n'en ai point à perdre, je garde toute ma pauvre vie dans la forme de rhumatisme, ou d'autre chose. Vivre, n'est-il pas toujours souffrir?

Adieu, chère Rosalie, écrivez-moi. Je ne puis vous dire combien j'aime vos lettres et tout ce que j'y trouve d'esprit, et de justesse. et de supériorité, enfin de tout ce que j'aime. Ma chère, je ne sais ce qu'est devenu l'esprit en France : il n'y en a plus; l'égoïsme, l'avidité d'argent, les petites ambitions, les platitudes le tuent, et on pense tant à ce qu'il ne faut pas dire qu'on ne dit rien.

Adieu. Cette lettre est trop longue. Je pense qu'au lieu d'envoyer ma lettre dans le paquet, il vaut mieux la faire mettre à la poste pour éviter le traînage des occasions.

Adieu. Je vous embrasse, chère Rosalie, de tout mon cœur.

LIVRE VI

LES ROMANS DE MADAME DE DURAS

Nous avons lu, dans une lettre à Rosalie : « Octobre 1823. — C'est depuis quatre ans que j'ai renoncé à sortir, après une rechute de mes affreuses souffrances qui a duré près d'un an et qui avait interrompu toutes mes relations de société. Le monde me fatiguait tant, qu'à cette époque j'ai passé huit mois de suite à Saint-Cloud pour l'éviter. »

Quatre ans en arrière. C'est donc certainement en 1819, et ce serait à la rigueur au mois d'octobre. Mais, le 24 octobre 1819, Mme Swetchine mande à Mme de Nesselrode « qu'elle va souvent chez Mme de Duras qui ne sort pas ». La rechute des affreuses souffrances avait dû se produire plusieurs semaines auparavant ; et, à cette date, il est clair qu'un mieux s'était produit, sans quoi la visiteuse n'aurait pas manqué de parler de leur amie comme d'une malade dont les souffrances étaient « affreuses ». La crise aiguë avait fait place à un état de langueur.

Elle ne sortait pas, mais elle recevait quelques intimes : Chateaubriand, Mme de Sainte-Maure. D'autre part, Mme de Duras avait assisté au mariage de Clara, le 31 août 1819. La rechute se produisit donc en septembre. Cette date semble bien légitimement acquise et nous devons nous y tenir. C'est aussi la date du second mariage de Félicie, auquel elle n'assista pas, 14 septembre 1819.

Le monde, dont elle avait besoin, et sans lequel il lui semblait qu'elle ne pouvait vivre, le monde où elle brillait et primait par son nom, son rang, son influence, son esprit, ses amitiés, il la fatiguait tant qu'à cette époque elle passa huit mois de suite à Saint-Cloud pour l'éviter.

Quelles dates assigner à ces huit mois ?

Faut-il les compter parmi ceux qui firent presque un an ? Je

ne le pense pas. D'après une lettre de Chateaubriand à la duchesse de Duras, celle-ci se trouva assez rétablie, à la fin de juillet 1820, pour entreprendre le voyage de Spa où elle devait suivre un traitement.

Lui-même se proposait d'aller se reposer à Dieppe, à Fervacques, à Montboissier; et, après quinze jours d'absence, il reviendrait à Paris.

De juillet à la fin de 1820, il parle à son amie de leur correspondance en des termes qui supposent la séparation, sauf quelques jours, de loin en loin, passés à la rue de Varennes. Mme de Duras est à Saint-Cloud. Ses lettres de janvier à mars 1821 sont encore datées de cette résidence. Le 4 janvier, « elle craint que la maladie qui la ronge ne l'oblige à vivre dans la solitude », et elle demande à l'ambassadeur « de faire des vœux pour qu'elle se porte bien, qu'elle ait un gosier infatigable, qu'elle puisse donner des fêtes, et pour qu'on parle politique chez elle. » — « Guérissez-vous, lui répond Chateaubriand (20 janvier), pour ouvrir votre salon et pour me rappeler [de Berlin]. »

En mars, elle est toujours à Saint-Cloud : « Je vis dans la solitude. Lorsque Clara est à Paris, je suis toute la journée sans parler. » Elle est enfin à Paris le 3 avril, et c'est de là qu'elle écrit : « La joie meurt d'elle-même dans mon cœur plein de tristesse; il me semble que je perds la vie petit à petit. » Peut-être n'est-elle à Paris que pour un ou deux jours. Mais le 19 avril, elle a « rouvert son salon et les lectures reprennent ». Elle est donc réinstallée dans son hôtel.

Huit mois de suite à Saint-Cloud. En remontant de huit mois, nous arriverions au milieu ou à la fin d'août 1820 ; et c'est alors, après la cure de Spa, qu'aurait commencé le séjour ininterrompu à Saint-Cloud, une fois la maladie enrayée. Que si maintenant nous comptons « presque un an » en arrière, nous nous retrouvons au début de la maladie et nous en tenons les deux dates extrêmes, septembre 1819 — août 1820.

Ce que fit à Saint-Cloud Mme de Duras pendant ces huit mois de suite pour tromper l'ennui qui la guettait, ses lettres de 1820-1822 à Chateaubriand nous l'apprennent ou nous l'insinuent. Elles sont merveilleuses de raison et d'esprit, d'affectueux sentiments et de grondeuses malices. On en a vu quelques traits dans l'introduction ; mais ces courtes lignes, choisies par manière de preuve, sont loin de donner une idée de cette double corres-

pondance où deux êtres, également fiers, et très inégalement dévoués, échangent amitiés et reproches avec une franchise qui n'est entière que du côté de la « chère sœur ». On la trouve dans le livre de M. Bardoux, la *Duchesse de Duras*. Malheureusement, elle y est presque toujours à l'état de fragments, et souvent citée en forme d'analyse. Quelquefois même, de deux morceaux relevant de dates différentes, le biographe ne fait qu'une lettre à date unique. Ce genre prête à une narration plus coulante; mais il ne répond ni aux exigences du goût actuel, ni à la rigueur de nos études critiques. Nous voulons le document tel quel, dans son intégrité et sa suite, avec l'éclaircissement des dates, afin de pouvoir contrôler au besoin et juger par nous-mêmes.

Chateaubriand est à Londres, ambassadeur, en 1822. Mme de Duras lui écrit : « Cher frère, vous ne voudrez plus de mes lettres. Ce sont des sermons dignes du carême. Vous me renverrez à mes romans. » — « 28 avril. Dites à lady Glingall que je n'imprime rien. Mes livres aiment la solitude. » — « Savez-vous que je suis en train d'un sujet dont vous étiez tenté. Vous vous rappelez l'histoire de ce pauvre M. de Simiane qui se tua de désespoir, ce sera dans ce genre, ce sera encore un isolé. » Le 25 novembre, elle attendait Chateaubriand pour lui lire son nouveau roman dont l'héroïne était Bretonne. « Je suis impatiente de savoir si vous l'aimerez. »

D'après ces passages, il est clair que ses premiers romans, *Ourika* et *Edouard*, étaient déjà composés quand Chateaubriand partit pour son ambassade de Londres, mars 1822, et qu'il en avait pris connaissance, puisqu'elle lui dit sans autres explications : « vous me renverrez à mes romans » — « mes livres aiment la solitude » — « je n'imprime rien ».

Le cher frère avait suivi de près la composition d'*Ourika ;* il en avait lu les épreuves, et sans doute avait-il eu l'amabilité de mettre, au service de l'auteur, son expérience d'écrivain, en lui proposant quelques petites corrections de détail.

On lira avec plaisir plusieurs billets de lui où se rencontre le nom d'*Ourika ;* ils sont agréables de tour, et d'ailleurs agités d'ambitieux désirs — que partage la chère sœur.

[1821].

J'ai acquis la certitude qu'Adrien [de Montmorency] n'est pas nommé. On a écrit à M. de Caraman pour lui demander sa

démission et on attend sa réponse. Mathieu avait l'air de n'être pas tout à fait éloigné de me faire, s'il le fallait absolument, le sacrifice de Londres. Cela est sûr, mais cela ne produira rien.

Brûlez ce billet. Je suis tout ému d'*Ourika*.

[1821].

Je ne pourrai vous voir avant la messe, parce que je donne mes consultations politiques et que plusieurs *malades* doivent venir ce matin.

Allez donc à Saint-Cloud avec *Ourika;* et vous me direz demain matin ce que vous aurez fait. J'ai été comme cela : toutes les monarchies du monde se seraient écroulées autour de moi que je leur aurais préféré un cheveu d'*Atala*.

Mme de Chateaubriand est assez souffrante.

[1821].

Pour arriver plus tôt chez vous, j'avais pris un cabriolet. Le cheval s'est abattu et m'a écorché les deux jambes. Je ne puis aller chez vous ce soir, et demain on me met les sangsues derrière l'*oreille* pour mon *œil*. Voilà comme je suis arrangé. Je tâcherai pourtant de vous voir demain, si je puis. J'espère qu'Ourika sera morte.

Jeudi 4 heures et demie.

[*P.S.*] Je reçois votre billet. Je n'ai presque rien et je ne le dis pas ici, parce que j'inquiéterais la malade [Mme de Chateaubriand].

[1821].

Ourika n'a point perdu, et en en lisant les quatrièmes [?] pages, j'ai pleuré.

Votre avis est bon. L'idée aussi m'était venue. Mais qu'y faire? Au fond, je ne désire rien vivement ni sérieusement. S[aint-] P[riest] est venu me voir ; il est excellent. Il a vu Villèle qui jure que je serai ministre après le vote des trois douzièmes. Croyez cela si vous pouvez.

Brûlez aussi mon billet.

Samedi matin [1821].

L'honneur de Laënnec est en sûreté. Sans *Ourika*, la fièvre quarte était assurée.

Promenez-vous. A deux heures et demie, je serai chez vous. Mme de Chateaubriand est mieux. L'affaire de l'adresse n'en restera pas là.

Elle avait dû composer *Ourika*, du moins en partie, à Saint-Cloud, pendant les derniers mois de sa solitude, de janvier à avril 1821 ; c'est là aussi qu'elle avait préparé un recueil des pensées de Louis XIV[1] pour lequel il lui eût été agréable que Chateaubriand fît une préface. Mais elle n'osa pas le lui demander, l'ambassadeur étant « hérissé comme un fagot d'épines » et perpétuellement distrait de ce qui n'était pas *lui*.

Ces romans dont elle ne parle qu'à mots rapides, par simples allusions, quels en furent l'occasion, l'idée inspiratrice, les modèles, le fruit espéré, le succès ?

Ils se rattachent d'aussi près que possible aux chagrins que les lettres de Rosalie nous ont permis de préciser. Et, d'autre part, il fallait préalablement lire au cœur de l'écrivain, sonder la plaie d'où procède l'incurable mélancolie qui y règne, pour comprendre l'intimité douloureuse de ses œuvres, et pour en constater la concordance autobiographique.

Le fond de ses romans n'est autre que son histoire ; non point un méthodique et minutieux récit, en suivant les jours, les mois et les années, mais sa vie de cœur et d'âme, vie plus réelle que l'autre, l'analyse de ses affections, de ses sentiments et de ses impressions.

OURIKA

Ourika, le premier en date, est, à ce titre, le plus précieux à étudier, parce que c'est dans ce premier épanchement que dut nécessairement s'écouler le plus vécu et le plus vivant de sa vie, ce qui en était resté le plus présent à sa pensée et le plus sensible à son cœur. C'est en effet l'écrit le plus chargé de ses confidences en même temps que le moins mêlé de fiction ; c'est le plus véridique au point de vue psychologique, plus véridique même que ne le seront les *Mémoires de Sophie*, c'est-à-dire les mémoires (inachevés et inédits) de Mme de Duras.

1. *Pensées de Louis XIV*, extraites de ses ouvrages et de ses lettres manuscrites. — Paris, de la typographie de Firmin-Didot, MDCCCXXVII. (48 pagas).

Ici, les faits seront racontés selon la réalité pour ainsi dire externe et matérielle de leurs détails et dans leur suite chronologique, avec l'accompagnement des réflexions qu'ils suggèrent. Là se révèle sa vie intérieure, le train ordinaire de ses pensées et de ses jugements, la tournure et la trempe de son esprit, la flamme dévorante de ses affections, la fougue emportée de son imagination, la profondeur désespérée de ses chagrins, les souvenirs où le cœur reste comme pris et serré, et précipite ses battements. Et tout cela se présente, dans le roman, avec une intensité d'émotion et avec une particularité d'aveux que les « Mémoires d'une femme » n'auraient pas comportées. Les récits d'*Ourika*, ce sont les mémoires de l'auteur, sous une forme indirecte, et d'autant plus sincère. Les faits sont mêlés à dessein de détails étrangers. Mais les sentiments et les impressions, enhardis et comme libérés par la sécurité du roman, s'y montrent à nu, sans déguisement ni fausse honte.

Sous le voile transparent des fictions, on avait senti battre le cœur de l'écrivain, et on en avait fait la remarque, mais d'une manière vague, et sans aucune des précisions qui révèlent le fond des choses.

Jamais consolée de ses chagrins, jamais distraite de ses maux, elle est fébrilement occupée de ceux qu'elle aime, et la voici qui prononce un mot navrant, lequel serait de l'égoïsme tout pur s'il n'était de l'amour à sa plus haute puissance, amour privé de son objet et retombé sur soi, amour désespéré : « Je n'avais plus pitié que de moi-même. »

Maintenant que les faits et les situations respectives nous sont connus, entendons ce que raconte Mme de Duras dans *Ourika* ; nous y reconnaîtrons les mêmes faits et les mêmes situations avec l'analyse psychologique la plus aiguë et la plus poussée.

Un jour (trois jours avant le mariage), nous nous promenions dans la forêt de Saint-Germain [Saint-Cloud].

Charles [Félicie] avait été absent presque toute la semaine. Je l'aperçus tout à coup à l'extrémité de l'allée où nous marchions : *il venait à cheval et très vite. Quand il fut près de l'endroit où nous étions, il sauta à terre et se mit à se promener avec nous.* Après quelques minutes de conversation générale, il resta en arrière avec moi, et nous recommençâmes à causer comme autrefois. J'en fis la remarque : « Comme autrefois ! » s'écria-t-il. « Ah ! quelle différence ! avais-je quelque chose à dire dans ce

« temps-là ? Il me semble que je n'ai commencé à vivre que depuis « deux mois [elle est fiancée]. Qu'ai-je fait, ô mon Dieu, pour « mériter pareil bonheur ? »

Hélas ! j'adressais en ce moment au ciel une prière toute contraire ! Depuis quelques instants, j'écoutais ces paroles passionnées avec un sentiment indéfinissable. Grand Dieu ! Vous êtes témoin que j'étais heureuse du bonheur de Charles ; mais pourquoi avez-vous donné la vie à cette pauvre Ourika ? Qu'importait au monde qu'Ourika vécût ? Pourquoi était-elle condamnée à la vie ? C'était donc pour vivre seule, toujours seule !... O mon Dieu, ne le permettez pas ! Retirez de la terre la pauvre Ourika ! Personne n'a besoin d'elle : n'est-elle pas seule dans la vie ? Cette affreuse pensée me saisit avec plus de violence qu'elle n'avait encore fait. Je me sentis fléchir, je tombai sur les genoux, mes yeux se fermèrent et je crus que j'allais mourir [1].

Nous voilà bien préparés à lire et à comprendre un des passages les plus émouvants d'*Ourika*.

Il n'y en a pas où la mère se soit mieux ressaisie et décrite dans l'actualité de sa détresse physique et morale, dans la palpitante agonie de son désespoir. Je rappelle que le mariage de Clara avait été célébré le 31 août 1819, et que celui de Félicie devait avoir lieu le 14 septembre, « trois jours après » la scène décrite :

Charles [Félicie] me rapporta dans ses bras jusqu'à la maison. Là, tous les secours me furent donnés, et je repris connaissance. En ouvrant les yeux, je vis Mme de B... [Mme de Rauzan] à côté de mon lit ; Charles me tenait une main. Ils m'avaient soignée eux-mêmes, et je vis sur leurs visages un mélange d'anxiété et de douleur qui pénétra jusqu'au fond de mon âme : je sentis la vie revenir en moi ; mes pleurs coulèrent. Mme de B... les essuyait doucement ; elle ne me disait rien, elle ne me faisait point de questions. Charles m'en accabla. Je ne sais ce que je lui répondis ; je donnai pour cause à mon accident, le chaud, la longueur de la promenade.

Il me crut et l'amertume rentra dans mon âme en voyant qu'il me croyait : mes larmes se séchèrent ; je me dis qu'il était donc bien facile de tromper ceux dont l'intérêt était ailleurs. Je retirai ma main qu'il tenait encore,

1. Dans les cas d'extrême émotion, Mme de Duras s'évanouissait, comme cela lui arriva quand elle plaidait la cause de Chateaubriand auprès de Vitrolles. Clara tenait de sa mère, en cela comme en beaucoup d'autres traits.

Je cherchai à paraître tranquille. Charles partit comme de coutume à cinq heures. J'en fus blessée ; j'aurais voulu qu'il fût inquiet de moi ; je souffrais tant ! Il serait parti de même, je l'y aurais forcé ; mais je me serais dit qu'il me devait le bonheur de sa soirée, et cette pensée m'eût consolée. Je me gardai bien de montrer à Charles le mouvement de mon cœur : les sentiments délicats ont une sorte de pudeur ; s'ils ne sont devinés, ils sont incomplets ; on dirait qu'on ne peut les éprouver qu'à deux.

A peine Charles fut-il parti que la fièvre me prit avec une grande violence : elle augmenta les deux jours suivants. Mme de B... me soignait avec sa bonté accoutumée ; elle était désespérée de mon état et de l'impossibilité de me faire transporter à Paris, où le mariage de Charles l'obligeait à se rendre le lendemain. Les médecins dirent à Mme de B... qu'ils répondaient de ma vie si elle me laissait à Saint-Germain [Saint-Cloud] ; elle s'y résolut, et elle me montra en partant une affection si tendre, qu'elle calma un moment mon cœur. *Mais après son départ, l'isolement complet, réel, où je me trouvais pour la première fois de ma vie*, me jeta dans un profond désespoir. Je voyais se réaliser cette situation que mon imagination s'était peinte tant de fois ; je mourais loin de ce que j'aimais, et mes tristes gémissements ne parvenaient pas même à leurs oreilles. Hélas ! ils eussent troublé leur joie. Je les voyais s'abandonnant à toute l'ivresse du bonheur, loin d'Ourika mourante. *Ourika n'avait qu'eux dans la vie* ; *mais eux n'avaient pas besoin d'Ourika ; personne n'avait besoin d'elle !* Cet affreux sentiment de l'inutilité de l'existence est celui qui déchire le plus profondément le cœur ; il me donna un tel dégoût de la vie que je souhaitai sincèrement mourir de la maladie dont j'étais attaquée. Je ne parlais pas ; je ne donnais presque aucun signe de connaissance, et cette seule pensée était bien distincte en moi, *je voudrais mourir*.

Dans d'autres moments, j'étais plus agitée ; je me rappelais tous les mots de cette dernière conversation que j'avais eue dans la forêt ; je le voyais nageant dans cette mer de félicité qu'il m'avait dépeinte, tandis que je mourais abandonnée, seule dans la mort... Cette idée me donnait une irritation plus pénible encore que la douleur. Je me créais des chimères pour satisfaire à ce nouveau sentiment ; je me représentais Charles arrivant à Saint-Germain. On lui disait : « Elle est morte. » Eh ! bien, le croiriez-vous ? je jouissais de sa douleur : elle me vengeait, et de quoi, grand Dieu ? de ce qu'il avait été l'ange protecteur de ma vie !

Cet affreux sentiment me fit bientôt horreur ; j'entrevis que si la douleur n'était pas une faute, s'y livrer comme je le faisais pouvait devenir criminel. Mes idées prirent alors un autre cours :

J'essayai de me vaincre, de trouver en moi-même une force pour combattre les sentiments qui m'agitaient; mais je ne la cherchais point, cette force, où elle était... Je mourrai, me disais-je, je vais mourir... Mais je ne veux pas laisser les passions haineuses approcher de mon cœur.

Je passerai sur la terre comme une ombre; mais dans le tombeau j'aurai la paix. O mon Dieu, ils sont déjà heureux. Eh bien! donnez-leur encore la part d'Ourika, et laissez-la mourir comme la feuille tombe en automne. N'ai-je pas assez souffert?

Je ne sortis de la maladie qui avait mis ma vie en danger que pour tomber dans un état de langueur où le chagrin avait beaucoup de part. Mme de B... [Clara] s'établit à Saint-Germain [Saint-Cloud] après le mariage de Charles; il y venait souvent accompagné d'Anaïs [M. de La Rochejaquelein], jamais sans elle. Je souffrais toujours davantage quand ils étaient là. Je ne sais si l'image du bonheur me rendait plus sensible ma propre infortnue, ou si la présence de Charles réveillait le souvenir de notre ancienne amitié, je cherchais quelquefois à le retrouver et je ne le reconnaissais plus. Il me disait pourtant à peu près tout ce qu'il me disait autrefois; mais son amitié présente ressemblait à son amitié passée comme la fleur artificielle ressemble à la fleur véritable : c'est la même chose, hors la vie et le parfum.

Charles attribuait au dépérissement de ma santé le changement de mon caractère; je crois que Mme de B... jugeait mieux le triste état de mon âme, qu'elle devinait mes tourments secrets et qu'elle en était vivement affligée; mais le temps n'était plus où je consolais les autres : je n'avais plus pitié que de moi-même.

Ici croisement de souvenirs, sous le couvert des noms qui changent pour dérouter les suppositions et impersonnaliser le roman. Anaïs était M. de La Rochejaquelein, c'est maintenant Clara, duchesse de Rauzan.

Anaïs devint grosse, et nous retournâmes à Paris. Ma tristesse augmentait chaque jour. Ce bonheur intérieur si paisible, ces liens de famille si doux, cet amour dans l'innocence, toujours aussi tendre, aussi passionné, quel spectacle pour une malheureuse destinée à passer sa triste vie dans l'isolement! Les jours, les mois se passaient ainsi, je ne prenais part à aucune conversation, j'avais abandonné tous mes talents; si je supportais quelques lectures, c'étaient celles où je croyais retrouver la peinture imparfaite des chagrins qui me dévoraient. Je m'en faisais un nouveau poison, je m'enivrais de mes larmes, et, seule dans ma chambre pendant des heures entières, je m'abandonnais à ma douleur.

Aussitôt qu'une amélioration se fut produite dans l'état de Mme de Duras, on en avait profité pour la ramener dans son hôtel, rue de Varennes. Mme de Rauzan y accoucha d'une fille [1].

On conserve dans les archives de Chastellux un bien joli billet de Talleyrand à la jeune mère :

« 11 juin 1820. Je vous fais mon compliment de tout mon cœur. Une fille d'abord. Je crois que c'est mieux. Tous les sentiments maternels qui, presque seuls, font le bonheur de la vie, se développent davantage. Les affaires de la race viendront après. »

Quelles réflexions ce billet ne suggéra-t-il pas à Mme de Duras, en lui rappelant la naissance de Félicie ? Et quels sentiments provoqua dans le cœur de la pauvre malade l'apparition de cet enfant ? Là encore « l'image du bonheur lui rendait-il plus sensible sa propre infortune ? » Et, dans le passage qui suit, faut-il voir une confession, sincère jusqu'au scrupule, grâce à la sécurité d'une fiction supposée impénétrable ? « Le tableau de cette jeune mère avec son fils touchait tout le monde ; moi seule, par un sort bizarre, j'étais condamnée à le voir avec amertume. Mon cœur dévorait cette image d'un bonheur que je ne devais jamais (plus) connaître, et l'envie, comme le vautour, se nourrissait dans mon sein. »

Pensées involontaires, scrupule exaspéré par la maladie. Et toutefois, j'ai remarqué que, dans sa correspondance, Mme de Duras, en parlant de ses petits-enfants, n'emploie jamais les expressions de tendresse qui jaillissent du cœur des bonnes-mamans. Quand ils sont malades, et, une fois même en danger, oh ! alors, elle est au désespoir, et ses amis s'empressent de lui adresser des paroles de sympathie ; tels Chateaubriand, Humboldt, Cuvier.

Le mieux ne se soutint pas. Les souffrances reprirent « affreuses », avec des alternatives qui durèrent près d'un an, de septembre 1819 à la fin de juillet 1820.

Une rechute très grave est impliquée comme nécessairement dans un acte authentique, plus significatif venant de celle qui manifestait un tel effroi de la mort. Le testament de Mme de Duras porte la date du 21 juillet 1820. Elle « léguait à M. de

1. Césarine-Claire-Marie de Chastellux, née à Paris le 11 juin 1820, morte dans cette ville le 11 février 1866 ; mariée le 7 février 1842 à Jean-Baptiste-Antoine-Ernest, marquis de Lubersac.

Chateaubriand la jouissance, sa vie durant, de sa maison d'Andilly, la copie de son portrait, la collection des Mémoires pour servir à l'histoire de France, et une pendule de son cabinet. » La jouissance, attribuée au cher frère, de la petite maison bâtie par elle, sur un terrain et dans un site de son choix, selon ses plans et ses goûts, revêtait une signification bien touchante. Cette maison, c'était son œuvre : pendant la constrution, une lettre à Mme Swetchine portait ceci : « Je suis comme un auteur pénétré de son sujet ; je vois l'ensemble, les détails, rien ne m'échappe. Si je puis vivre et me guérir l'âme, peut-être que je serai heureuse là. Là, du moins, tout est nouveau. » La Vallée-aux-Loups avait été vendue en 1818 ; et c'est à deux ans de là que Mme de Duras, se voyant au bord du tombeau, voulut en dédommager son ami en lui rendant « un champ d'asile ». Délicate pensée où il y avait comme un don et une image de soi dans un souvenir plus personnel.

Quelque souvenir plus ému devait se rattacher aussi à « la pendule de son cabinet » que Mme de Duras voulait en la possession de Chateaubriand. C'est au cadran de cette pendule qu'elle suivait la marche de l'aiguille vers l'heure où il venait la voir tous les matins « dans son cabinet » et qu'ils appelaient « l'heure sacrée » ; c'est à ce cadran qu'ils se plaisaient l'un et l'autre à constater la régularité pour ainsi dire mathématique de ses habitudes. Elle écrira en avril 1822 à l'ambassadeur de Londres ce mot « l'un des plus jolis qu'une femme ait jamais dits : » « Savez-vous ce que c'est que de passer une longue matinée sans voir arriver l'ami avec lequel on a l'habitude d'épancher son cœur, auquel on raconte et de qui on écoute toutes les misères qui remplissent la vie ? J'ai fait arrêter toutes mes pendules pour ne plus entendre sonner les heures où vous ne viendrez plus. »

Ce testament nous est une preuve qu'il y eut bien réellement danger de mort et que nous en devons placer la date tout près du 21 juillet. La rechute de 1820 était particulièrement importante à constater pour la suite des identifications. Elle se pourrait encore conclure de l'une des citations que l'on a lues plus haut : « Je regretterais de n'être pas morte dans une des grandes maladies qui m'ont mise au bord du tombeau. J'aurais du moins emporté l'illusion qui a fait le charme de ma jeunesse. » Quelle illusion ? De 1808, année de ses premiers rapports avec Cha-

teaubriand, à 1822, date de la lettre qui contient ce reproche, la correspondance connue de Mme de Duras est assez suivie pour permettre d'affirmer qu'elle ne fut gravement malade, et surtout en danger de mort, qu'en 1819 et en 1820. Si elle eût succombé en l'une ou l'autre des ces années, elle eût emporté l'illusion de se croire « la première amie » de Chateaubriand. Dès le mois de décembre 1820, plus d'illusion possible sur ce point : elle est renseignée à ne pouvoir douter, sur l'amour déjà prédominant de René pour la « belle Juliette ». Il était entré en relation avec Mme Récamier en 1818. Mais le premier billet de lui que l'on cite est de novembre 1820. Dans les lettres qui suivent, il entretient Mme Récamier de ses visées ambitieuses ; il fait appel à son influence sur Mathieu de Montmorency ; il s'appuie sur elle. Et telle est la cause de la plainte qui vient confirmer plusieurs grandes maladies, ou crises distinctes de la même maladie, au moins deux crises très dangereuses : la première en septembre 1819, la seconde en juillet 1820 : — « grandes maladies qui l'avaient mise au bord du tombeau. »

Le roman ne manque pas d'enregistrer cette seconde crise ; et peut-être ne serre-t-il pas de moins près la réalité vécue quand il l'attribue au saisissement dont Mme de Duras fut prise en voyant le secret de ses chagrins percé à jour, en se voyant l'objet des jugements qu'elle avait espéré prévenir par son silence, en constatant peut-être qu'ils allaient plus loin qu'elle n'avait supposé, jusqu'aux plus injurieuses suppositions. Que Mme la marquise de X***, soit Mme de Boigne « revenue depuis peu d'Angleterre (1819) où elle avait passé plusieurs années » à l'ambassade de Londres avec son père, le marquis d'Osmond[1] (le portrait, vigoureusement fouillé et accentué, lui convient à ravir), ou telle autre amie que l'on pourrait alléguer avec beaucoup moins de vraisemblance, je verrais pour ma part, mieux qu'une invention dans l'épisode où la marquise de X*** se charge d'apprendre à Ourika que la cause de ses peines est connue, et, par cette déclaration, provoque une crise qui met de nouveau en danger la vie de la malade. Là, du moins, se trouvent résumées, avec un rare bonheur d'expression, les questions et les réponses qui durent s'échanger maintes fois soit

1. Le 30 janvier 1819, M. le marquis de La Tour Maubourg fut nommé ambassadeur à Londres en remplacement de M. le marquis d'Osmond.

entre Mme de Duras et ses visiteurs, soit, hors de sa présence, entre les amis et les curieux. Le monde de la cour n'est pas plus discret que l'autre, ni plus charitable, si l'on s'en tient aux dires des courtisans, ou si l'on en croit La Bruyère, dans son chapitre *de la Cour*.

C'était une personne d'une raison froide, d'un esprit tranchant, positive jusqu'à la sècheresse ; elle portait ce caractère dans l'amitié : les sacrifices ne lui coûtaient rien pour le bien et pour l'avantage de ses amis ; mais elle leur faisait payer cher ce grand attachement. Inquisitive et difficile, son exigence égalait son dévouement, et elle était la moins aimable des amies de Mme de B... Je la craignais, quoiqu'elle fût bonne pour moi ; mais elle l'était à sa manière : examiner et même assez sévèrement était pour elle un signe d'intérêt. Hélas ! j'étais si accoutumée à l'indulgence que la justice me semblait toujours redoutable.

C'était la marquise de X*** qui était revenue depuis peu d'Angleterre où elle avait passé plusieurs années... Depuis qu'elle était à Paris, je ne la voyais qu'avec un sentiment pénible :

« Je viens vous voir et causer avec vous, ma chère Ourika. Vous savez combien je vous aime depuis votre enfance, et je ne puis voir, sans une véritable peine, la mélancolie dans laquelle vous vous plongez. Est-il possible, avec l'esprit que vous avez, que vous ne sachiez pas tirer meilleur parti de votre situation ? — L'esprit, Madame, lui répondis-je, ne sert guère qu'à augmenter les maux véritables ; il les fait voir sous tant de formes diverses ! — Mais, reprit-elle, lorsque les maux sont sans remède, n'est-ce pas une folie de refuser de s'y soumettre et de lutter ainsi contre la nécessité, car enfin, nous ne sommes pas les plus forts ? — Cela est vrai, dis-je ; mais il me semble que dans ce cas la nécessité est un mal de plus[1]. — Vous conviendrez pourtant, Ourika, que la raison conseille alors de se résigner et de se distraire. — Oui, Madame, mais pour se distraire, il faut entrevoir ailleurs l'espérance. — Vous pourriez du moins vous faire des goûts et des occupations pour remplir votre temps. — Ah ! Madame, les goûts qu'on se fait sont un effort et ne sont pas un plaisir. — Mais, dit-elle encore, vous êtes remplie de talents. — Pour que les talents soient une ressource, Madame, lui répondis-je, il faut se proposer un but : mes talents seraient comme la fleur du poète anglais, qui perdait son parfum dans le désert. — Vous oubliez

1. On peut voir ici une réponse à la lettre de 1817 où Chateaubriand lui parle de la « nécessité » à propos de l'éloignement de Félicie.

vos amis qui en jouiraient. — Je n'ai point d'amis, Madame, j'ai des protecteurs, et cela est bien différent ! — Ourika, dit-elle, vous vous rendez bien malheureuse, et bien inutilement ! — Tout est inutile dans ma vie, Madame, même ma douleur. — Comment pouvez-vous prononcer un mot si amer, vous, Ourika, qui vous êtes montrée si dévouée lorsque vous restiez seule à Mme de B... pendant la Terreur ? — Hélas ! Madame, je suis comme ces génies malfaisants qui n'ont de pouvoir que dans les temps de calamités, et que le bonheur fait fuir. — Confiez-moi votre secret, ma chère Ourika, ouvrez-moi votre cœur. Personne ne prend à vous plus d'intérêt que moi, et peut-être que je vous ferai du bien. — Je n'ai point de secret, Madame, lui répondis-je... — Allons donc, reprit-elle, pouvez-vous nier que vous renfermez au fond de votre âme une grande peine ? Il ne faut que vous voir un instant pour en être sûr. » Je persistai à lui dire ce que je lui avais déjà dit ; elle s'impatienta, éleva la voix. Je vis que l'orage allait éclater. « Est-ce là votre bonne foi, dit-elle, cette sincérité pour laquelle on vous vante ? Ourika, prenez-y garde. La réserve conduit quelquefois à la fausseté. Puisque vous me refusez votre confiance, et que vous assurez que vous n'avez point de secret, eh bien ! Ourika, je me chargerai de vous apprendre que vous en avez un. Oui, Ourika, tous vos regrets, toutes vos douleurs, ne viennent que d'une passion insensée, et si vous n'étiez pas folle d'amour pour Charles, vous prendriez fort bien votre parti... Adieu, Ourika, je m'en vais, et je vous le déclare, avec bien moins d'intérêt pour vous que je n'en avais apporté en venant ici. » Elle sortit en achevant ces paroles. Je demeurai anéantie... Mais qu'ai-je donc fait pour qu'on puisse me croire atteinte de cette passion sans espoir ? Est-il donc impossible d'aimer plus que sa vie avec innocence ?

Cette mère qui se jeta dans la gueule du lion pour sauver son fils, quel sentiment l'animait ? Ces frères, ces sœurs, qui moururent ensemble sur l'échafaud, et qui priaient Dieu avant d'y monter, était-ce donc un amour coupable qui les unissait ?...

Et cependant, je ne sais quelle voix crie au fond de moi-même qu'on a raison... Grand Dieu ! il faut donc recevoir le remords dans mon cœur désolé ! Il faut qu'Ourika connaisse tous les genres d'amertume, qu'elle épuise toutes les douleurs. Quoi ! mes larmes désormais seront coupables ! Il me sera défendu de penser à lui à elle ! Quoi ! je n'oserai plus souffrir !

Ces affreuses pensées me jetèrent dans un accablement qui ressemblait à la mort. La même nuit, la fièvre me prit, et en moins de trois jours, on désespéra de ma vie. Le médecin déclara que.

si l'on voulait me faire recevoir mes sacrements, il n'y avait pas un instant à perdre.

« Après quinze jours sans connaissance », le prêtre et le médecin, chacun à son heure et sa façon, sollicitèrent les confidences opportunes. Et, dès que les forces furent revenues, ils conseillèrent à la malade de secouer la torpeur où elle s'éteignait, de calmer son imagination « assombrie », de se distraire et de se détendre, par exemple en écrivant, puisque cela lui avait déjà réussi. Elle avait éprouvé, en effet, à la suite de ses premiers chagrins, l'efficacité d'une telle diversion. Elle avait commencé, en 1817, une occupation qui l'*amusait*, ce sont ses propres paroles. Elle traduisait *Glenarvon*, ajoutait ou retranchait sans cesse, et cela l'amusait tout à fait. « Ce n'était qu'un fil qu'elle tenait », disait-elle encore, « mais il la soutenait et elle cheminait. »

Écrire ! mais, à cette heure, elle était incapable de penser à autre chose qu'à ses chagrins.

Eh bien ! elle raconterait les souvenirs qui avaient marqué dans sa vie, puisque ses souvenirs n'étaient guère que des chagrins.

Soit ! mais raconter ses peines n'était pas dans ses habitudes. Par convenance et dignité, elle gardait le silence sur ses blessures de cœur ; elle cachait ses douloureux secrets : « Vous dirai-je toutes les faiblesses de mon cœur? Le chagrin le resserre ; j'ai besoin de conter mon bonheur ; mais je renferme mes peines et ne sais plus rien épancher lorsque je souffre [1]. » Expansive dans la joie, elle se repliait dans la peine ; son cœur se refermait sur ses chagrins, qui la rongeaient au plus intime et lui tournaient tout en amertume.

Le vrai pourquoi de son mutisme n'est pas révélé par ce trait de caractère. Elle l'a signalé dans ses lettres et dans ses romans avec une concordance qui prouve la valeur autobiographique de ces derniers.

« Ne me jugez pas », écrit-elle, après une confidence grave à son amie lointaine, Rosalie de Constant. Voilà le grand mot lâché : ne me jugez pas. Elle connaît le monde. Elle le sait médisant et mauvais, ce monde, où tout est rivalité plus ou moins déguisée, où la jalousie frappe dans l'ombre et se fait atroce.

1. Lettre à Rosalie de Constant.

Elle redoute ses jugements; et vraiment, elle n'avait pas tort d'en supposer, à son endroit, la sévérité outrée. Un passage de sa correspondance laisse entendre que tous, à un certain moment, même Chateaubriand, même le duc de Duras, prirent parti contre elle, — tous, Clara seule exceptée. « Seule contre tous, elle a été inébranlable, parce qu'elle est juste. » Et ailleurs : « Ne jugez pas ces peines ; il faut être mère pour les sentir. » Et dans une autre lettre, de date postérieure : « J'entrevois le côté où vous pencheriez sans votre amitié pour moi, et cela m'afflige. Croyez-moi, chère Rosalie, les physionomies ne sont pas toujours sincères. »

A la fierté, à la dignité, aux convenances, causes premières de son silence, il faut ajouter, comme motif principal, la défiance. « Je suis défiante », dit-elle. « Toutes mes défiances », écrit-elle encore : elle les devait à la triste expérience et au malheur. Voici le texte destiné au public. Plus étudié et plus développé, il n'est pas moins sincère ; et même, grâce à l'impersonnalité de la forme et du détour, il est plus intime ; l'analyse va plus loin ; l'âme s'y montre mieux, dans sa fierté blessée.

DIALOGUE D'OURIKA ET DU MÉDECIN

Un jour, elle revint d'elle-même au sujet où je désirais la conduire.

« Les chagrins que j'ai éprouvés, dit-elle, doivent paraître si étranges que j'ai toujours senti une grande répugnance à les confier : *il n'y a point de juges des peines des autres, et les confidents sont presque toujours des accusateurs.* — Ne craignez point cela de moi, lui dis-je : je vois assez le ravage que le chagrin a fait en vous pour croire le vôtre sincère. — Vous le trouverez sincère, dit-elle, mais il vous paraîtra déraisonnable. — Et en admettant ce que vous dites, repris-je, cela exclut-il la sympathie? — Presque toujours, répondit-elle ; cependant si, pour me guérir, vous avez besoin de connaître les pensées qui ont détruit ma santé, je vous les confierai quand nous nous connaîtrons un peu davantage »[1].

La correspondance prouverait que, même dans les quelques indications de temps et de durée qui y sont contenues, le roman est le véridique récit des épreuves de l'auteur.

1. Introduction d'*Ourika*

Sous la pression de la douleur, quels furent les autres souvenirs qui passèrent au cours de ce premier récit? Et comment furent-ils adaptés aux fictions du roman, c'est-à-dire, tout à la fois transposés et respectés?

Les confidences déjà surprises vont nous permettre d'en dégager d'autres, non moins personnelles. D'après le peu que nous connaissons de l'enfance « jusqu'à douze ans » de celle qui disait « qu'elle n'avait pas eu d'enfance, ayant été tout d'abord sérieuse et raisonnable », il est permis de reconnaître Claire de Kersaint aux premiers récits d'*Ourika*.

S'il n'est question ni du foyer domestique où elle vécut jusqu'à sa douzième année, ni de son père qu'elle adorait, ni de sa mère qu'elle accompagna en Amérique, ce n'est pas seulement parce qu'une mère, un père, un foyer étaient hors de propos dans l'histoire d'Ourika, petite esclave achetée au Sénégal et rapportée en France à l'âge de deux ans ; c'est surtout parce que la paix ne régnait pas entre les deux époux : il y avait incompatibilité d'humeur; et il y eut séparation de fait, laquelle, après débats et délais, devint séparation de droit, à la suite d'un jugement prononcé le 31 mai 1792.

Vraisemblablement Claire, arrivée à l'âge de raison, ne connut pas l'effusion des tendresses maternelles. Sainte-Beuve a supposé, bien à tort, que « ses sentiments affectifs trouvèrent à s'employer sans contrainte dans le foyer domestique ». C'est une erreur assez grave dans le portrait de Mme de Duras.

Le foyer domestique n'a pas de sens ou du moins n'a pas son sens habituel dans l'histoire de Claire de Kersaint.

Au foyer, elle était comme seule, sans frère ni sœur, le père presque toujours absent, la mère malade et repliée sur soi. Elle fut comme orpheline « seule, toujours seule », « isolée » de cœur, à l'âge où le cœur commence à s'ouvrir et à s'épanouir avec les premières sensibilités conscientes. Elle parle peu de sa mère, dans sa correspondance, du vivant même de sa mère. Et voici comment elle s'exprime sur le compte de sa tante, Mme d'Ennery : « Je la chéris comme une mère; et, quoiqu'elle ait une fille (la duchesse de Lévis) elle m'a traitée toute ma vie comme si j'étais la sienne. » Et d'une autre tante, la princesse de Poix : « Nous finirons l'automne avec ma tante, et une jeune personne qu'on nomme Eugénie, qui a été élevée par elle, et avec moi. »

Après comme avant la séparation, après comme avant la

mort de son père, aux îles avec sa mère, comme à Londres sans sa mère, enfant, jeune fille, elle savoura progressivement l'amertume de cette privation, de cette exception, de cette « solitude », de cet « isolement ».

A son enfance tout entière, et à la partie de sa jeunesse qui précède son mariage, doit nécessairement se rapporter la déclaration de 1812 : « J'ai passé bien des années de ma vie à pleurer. »

On possède ses lettres à M. de Duras de 1799 et de 1800. Il y règne un air de confiance et de contentement, une chaleur d'affection qui ne trompe pas. Autant qu'on le peut dire d'une épouse séparée de celui qu'elle aime et adore, elle est heureuse, et d'ailleurs elle sait prochain le jour qui va les réunir sur le sol de la patrie. Contrairement à ce qui se lit dans les portraits, préfaces, notices et biographies, je répète que M. de Duras vint la rejoindre le plus tôt qu'il lui fut possible ; il rentra en France dès 1801. De cette année à 1812, nulle trace de chagrin domestique sous la plume de Mme de Duras. Et, pas davantage, dans ses lettres à M. de Duras, en 1814 et 1815. Ce sont les seules connues jusqu'à ce jour. Or, la plume de Mme de Duras est franche et vraie comme son caractère.

« Les larmes versées pendant bien des années », le furent d'abord au foyer, même avant l'âge de penser, par l'enfant « pensive » qu'attristaient les propos amers et peut-être les scènes violentes entre les deux époux, prélude de la séparation. Les larmes versées le furent encore à la douzième année, quand on la mit au couvent, peut-être par décision judiciaire : les souvenirs qui lui en étaient restés, et qui ne se traduisaient pas sans critiques, diffèrent beaucoup de ceux que tant d'autres femmes distinguées de son temps avaient gardés de leur vie de pensionnaires. Larmes versées au départ de Paris, en hâte et en pleine fièvre révolutionnaire; et versées à Bordeaux, en apprenant soudain l'exécution de son père « chéri » ; larmes pendant « les longs pèlerinages de sa jeunesse », à travers les océans et les Amériques en compagnie d'une mère malade ; larmes versées à Londres, où elle était comme orpheline, et quelque peu malmenée par les émigrés, à cause des opinions de son père. Épouse heureuse, et heureuse mère, elle cessa de pleurer pendant quelques années. Mais ses larmes recommencèrent à couler dès le mariage de Félicie. Isolement, solitude, larmes inconsolées : « On peut être isolé, quoique bien entouré. »

C'est le souvenir de ces isolements successifs et la crainte d'y retomber qui lui avaient suggéré l'idée fondamentale de ses romans. Ourika, une isolée. Édouard, un isolé. Olivier, « encore un isolé », écrit-elle à Rosalie. Ils forment une série qui pourrait avoir pour titre général : les *Isolés*, et, pour épigraphe, le vers de Byron qui se lit en tête de la première édition d'*Ourika* :

« C'est bien là être seul, c'est là, c'est là, que se trouve la solitude. » Et voilà ce qui lui faisait dire d'elle-même sous ce nom d'emprunt :

A chaque instant, je me répétais : « Seule! pour toujours seule! » La veille encore, que m'importait d'être seule ? Je n'en savais rien, je ne le sentais pas ; j'avais besoin de ce que j'aimais, je ne songeais pas que ce que j'aimais n'avait pas besoin de moi. Mais à présent mes yeux étaient ouverts, et le malheur avait déjà fait entrer la défiance dans mon âme. — Des combinaisons infinies des mêmes pensées occupaient tout mon temps ; elles se reproduisaient sous mille formes différentes ; mon imagination leur prêtait les couleurs les plus sombres ; souvent mes nuits entières se passaient à pleurer. J'épuisais ma pitié sur moi-même.

Aussi Mme Swetchine, sa confidente la plus intime, résumera-t-elle les plaintes et les chagrins de Mme de Duras dans ce mot d'une lettre datée de 1827 : « L'abandon dont elle se plaignait quelquefois. »

La pensée qui me poursuivait le plus, c'est que j'étais isolée sur la terre et que je pouvais mourir sans laisser de regrets dans le cœur de personne. J'étais injuste pour Mme de B... [Clara] ; elle m'aimait ; elle me l'avait assez prouvé ; mais elle avait des intérêts qui passaient bien avant moi. Je n'enviais pas sa tendresse à ses petits-fils, mais j'aurais voulu pouvoir dire comme eux : Ma mère !

La plainte englobe aussi bien l'époque où Mme de Duras écrivait son roman (1820-1821), que les années de sa triste enfance, de son enfance « pensive ». C'est à Clara, duchesse de Rauzan, mère de « deux beaux enfants », et qui demeurait avec sa mère, que pensait l'auteur en nommant Mme de B***. Quelquefois c'est à Mme d'Ennery, cette tante qui faisait les honneurs de sa maison à Londres pendant l'émigration : « Je la chéris comme une mère. »

C'est là, auprès de cette tante et de Mme de Blot, sœur de Mme d'Ennery[1], qu'elle aura trouvé un peu de ce qui lui manquait au foyer, l'affection caressante, l'intimité familiale, la formation intellectuelle et morale, la vie croissante de l'esprit et du cœur.

Mme de Duras groupe autour du nom de Mme de B*** ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, ses premières impressions de société : elle les mêle et les noue très délicatement. Entendons Ourika :

Je fus ingrate envers la Providence, en n'étant point heureuse. Et cependant le bonheur résulte-t-il toujours de ces dons de l'intelligence ? Je croirais plutôt le contraire : il faut payer le bienfait de savoir par le désir d'ignorer ; et la fable ne nous dit pas si Galatée trouva le bonheur après avoir reçu la vie ?

Mes plus anciens souvenirs ne me retracent que le salon de Mme de B... ; j'y passais ma vie, aimée d'elle, caressée, gâtée par tous ses amis, accablée de présents, vantée, exaltée comme l'enfant le plus spirituel et le plus aimable.

Vêtue à l'orientale, assise aux pieds de Mme de B..., j'écoutais sans la comprendre encore la conversation des hommes les plus distingués de ce temps-là. Je n'avais rien de la turbulence des enfants, *j'étais pensive avant de penser ;* j'étais heureuse à côté de Mme de B... Aimer, pour moi, c'était être là, c'était l'entendre, lui obéir, la regarder surtout : je ne désirais rien de plus. Je ne pouvais m'étonner de vivre au milieu du luxe, de n'être entourée que des personnes les plus spirituelles et les plus aimables : je ne connaissais pas autre chose ; mais, sans le savoir, je prenais un grand dédain pour tout ce qui n'était pas le monde où je passais ma vie. Le bon goût est à l'esprit ce qu'une oreille juste est aux sons.

Encore tout enfant, le manque de goût me blessait ; je le sentais avant de pouvoir le définir, et l'habitude me l'avait rendu comme nécessaire. Cette disposition eût été dangereuse : j'arrivai *jusqu'à l'âge de douze ans* sans avoir eu l'idée qu'on pouvait être heureuse autrement que je ne l'étais.

J'apprenais, pour plaire à Mme de B..., tout ce qui devait former une éducation parfaite. Elle voulut que j'eusse tous les talents : j'avais de la voix, les maîtres les plus habiles l'exercèrent : j'avais le goût de la peinture, et un peintre célèbre, ami de Mme de B..., se chargea de diriger mes efforts. J'appris l'anglais, l'italien, et

1. Voir les *Mémoires du baron de Bezenval.*

Mme de B... elle-même s'occupait de mes lectures ; elle guidait mon esprit, formait mon jugement.

En causant avec elle, en découvrant tous les trésors de son âme, je sentais la mienne s'élever, et c'était l'admiration qui m'ouvrait les voies de l'intelligence. Hélas ! je ne prévoyais pas que ces douces études seraient suivies de jours si amers ! Je ne pensais qu'à plaire à Mme de B... ; un sourire d'approbation sur ses lèvres était tout mon avenir.

Pas un de ces traits qui ne soit rigoureusement vrai de Claire de Kersaint. Le passage suivant, qui rappelle la Terreur, convient très bien à la maréchale de Duras. « Ce qui restait de l'ancienne société de Mme de B*** se dispersa à cette époque : les uns fuyaient la persécution dans les pays étrangers ; les autres se cachaient ou se retiraient en province ! Mme de B*** ne fit ni l'un ni l'autre : elle était fixée chez elle par l'occupation constante de son cœur : *elle resta avec un souvenir et près d'un tombeau.* » Avec le souvenir de son fils, émigré et mort à Londres. Près du tombeau de son mari, le maréchal, mort en 1789.

Comme il est dit de Mme de B*** dans le roman « qu'elle fut gardée, chez elle, sous prétexte de sa mauvaise santé... on respira ; les gardes quittèrent la maison » ; ainsi, Mme de Duras, la maréchale, fut « gardée à vue par une douzaine d'espions qui ne la quittèrent qu'après le 9 thermidor, faute de payement ».

Un intérêt particulier s'attache aux souvenirs de la Révolution sur les lèvres d'Ourika, — sous la plume de Mme de Duras — en raison de l'attitude que prit et garda jusqu'à l'échafaud le comte de Kersaint. Il se montra tout à la fois ardent promoteur des réformes politiques et sociales, et fougueux ennemi des Jacobins terroristes. Jamais, ni au milieu des émigrés en exil, ni à son hôtel de la rue de Varennes, ni dans son appartement des Tuileries, Mme de Duras ne fut tentée de désavouer la conduite de son père. Bien au contraire. Elle était fière de lui. Ses romans, par la donnée principale de l'obstacle et de l'impossible où l'on se brise, ne sont-ils pas un hommage aux idées de l'amiral ? N'est-ce pas la voix de ce mort qui parle quand Ourika — et quand Edouard — protestent contre les entraves et les restrictions qu'opposent à leur amour les classes et les ordres de l'ancien régime, les convenances dites sociales ? Une noire ne peut épouser un blanc, eût-elle, par ailleurs, toutes les perfections. Un bourgeois, fût-il

le plus noble des hommes par ses talents et ses vertus, ne peut épouser une femme qu'il aime et dont il est aimé, parce que cette femme est de noble origine. Un galant homme ne peut se battre avec un insulteur, si l'insulteur appartient à la haute noblesse, et lui, pas.

Dès le début de la Révolution, M. de Kersaint avait attaqué violemment les privilèges et le maintien des trois ordres dans un pamphlet intitulé *Le Bon Sens*. — Et plus tard, soit à la Législative, soit à la Convention, il avait hautement professé et vivement défendu les principes que résume la devise, devenue par essence mensonge et antiphrase : Liberté, Egalité, Fraternité. De cette formule magique, il fut mieux que le tenant. Répétons que, membre de la Convention, il témoigna son dégoût aux Conventionnels massacreurs et septembriseurs, aux Juges-Bourreaux de Louis XVI. Ce n'est pas en pensant à lui que Chateaubriand aurait eu l'inspiration d'écrire le mot fameux : « Bordeaux était à peine débarrassé de ses échafauds et de ses *lâches Girondins*. »

Les plaintes et les révoltes d'*Ourika*, — comme celles d'Édouard — sembleraient n'être que plaintes et révoltes d'amoureux désespérés. En réalité, elles dépassent la sphère égoïste de l'amour et prennent une signification générale : elles ont la portée des principes émancipateurs qui furent ceux de Kersaint. La voix paternelle frémit dans la voix de Mme de Duras. Ce mort revit dans sa fille. Elle le continue, et je puis bien dire qu'elle ne le diminue pas.

Observer, comme l'a fait Sainte-Beuve, que l'auteur, en protestant contre l'obstacle, a élevé une plainte personnelle, c'est d'abord ne pas préciser; c'est, ensuite, ne pas assez dire. En faisant écho à une voix d'outre-tombe, elle a soutenu les idées nouvelles, les idées qui triompheraient au cours du XIXe siècle ; elle a favorisé, pour sa part, au moyen de ses romans, le mouvement égalitaire qui devait, petit à petit, renverser les barrières. Que ses romans soient inspirés des idées de son père, rajeunies et dramatisées, cela devient évident dès qu'on rapproche, du pamphlet *Contre les Privilèges et Ordres*, intitulé *Le Bon Sens*, certains passages d'*Ourika* et, pour n'y pas revenir, d'*Édouard* : « Ourika n'a pas rempli sa destinée : elle s'est placée dans la société sans sa permission : et la société se vengera..., etc. » — « Que j'aimais ce pays (l'Angleterre) où toutes les carrières étaient

ouvertes au mérite, où l'impossible ne s'élevait jamais devant le talent, où l'on ne disait jamais : « Vous n'irez que jusque-là, etc. ! » — « Là, je pourrais conquérir Mme de Nevers, etc. »

Voici les impressions toutes personnelles de la jeune Claire à la veille de son départ pour l'Amérique :

Croiriez-vous que, jeune comme j'étais, nourrissant à part ma plaie secrète, la Révolution apporta un changement dans mes idées, fit naître dans mon cœur quelques espérances et suspendit un moment mes maux ? tant on cherche vite ce qui peut consoler ! etc... Je ne pus désirer longtemps beaucoup de mal pour un peu de bien ; d'un autre côté, j'aperçus les ridicules de ces personnages qui voulurent maîtriser les événements... Quelquefois, malgré ma tristesse, je m'amusais de toutes ces violentes opinions, qui n'étaient au fond presque jamais que des prétentions, des affectations et des peurs; mais la gaieté qui vient de l'observation des ridicules ne fait pas de bien : il y a trop de malignité dans cette gaieté pour qu'elle puisse réjouir le cœur qui ne se plaît que dans les joies innocentes. On peut avoir cette gaieté moqueuse sans cesser d'être malheureux; peut-être même le malheur rend-il plus susceptible de l'éprouver ; car l'amertume dont l'âme se nourrit fait l'aliment habituel de ce triste plaisir.

L'image de Chateaubriand ne se sera-t-elle pas glissée au milieu de ces portraits de famille ? Si le profil du « cher frère » s'y rencontre, quelles précautions pour ne pas se trahir ! L'ensemble du morceau suivant peint Félicie. C'est au milieu, et vers la fin de cet extrait que serait touché le souvenir de Chateaubriand, tel que l'admira Mme de Duras de 1808 à 1820 : ne pas oublier cette limite. Après 1820, et ce que lui révéla cette fin d'année, Mme de Duras eût modifié cette esquisse.

Charles [Félicie] avait des rapports de caractère avec Mme de B... ; et son esprit aussi ressemblait au sien, c'est-à-dire qu'il était ce que celui de Mme de B... avait dû être, juste, ferme, étendu, mais sans modifications ; la jeunesse ne les connaît pas. Pour elle, tout est bien ou tout est mal, tandis que l'écueil de la vieillesse est souvent de trouver que rien n'est tout à fait bien et rien tout à fait mal. Charles avait les deux belles passions : la justice et la vérité. J'ai dit qu'il haïssait jusqu'à l'ombre de l'affectation ; il avait le défaut d'en voir quelquefois où il n'y en avait pas. *Habituellement contenu, sa confiance était flatteuse*; on voyait qu'il la

donnait, qu'elle était le fruit de l'estime et *non le penchant de son caractère*. Tout ce qu'il accordait avait du prix, car presque rien en lui n'était involontaire, et tout cependant était naturel. Il comptait tellement sur moi qu'il n'avait pas une pensée qu'il ne me dît aussitôt. Le soir, assis autour d'une table, les conversations étaient infinies... C'est alors qu'il me parlait de tout ce qui l'occupait, de ses projets, de ses espérances, de ses idées surtout, sur les choses, sur les hommes et sur les événements; il ne me cachait rien, il ne se doutait pas qu'il me confiât quelque chose. *Depuis si longtemps il comptait sur moi que mon amitié était pour lui comme sa vie; il en jouissait sans la sentir; il ne me demandait ni intérêt, ni attention; il savait bien qu'en me parlant de lui, il me parlait de moi, et que j'étais plus* lui *que lui-même. Charme d'une telle confiance, vous pouvez tout remplacer, remplacer le bonheur même !*

Je ne pensais jamais à parler à Charles de ce qui m'avait tant fait souffrir; *je l'écoutais, et ces conversations avaient sur moi je ne sais quel effet magique qui amenait l'oubli de mes peines*. S'il m'eût questionnée, il m'en eût fait souvenir. Alors je lui aurais tout dit; mais il n'imaginait pas que j'avais aussi un secret. On était accoutumé à me voir souffrante, et Mme de B... faisait tant pour mon bonheur qu'elle devait me croire heureuse. J'aurais dû l'être : je me le disais souvent; je m'accusais d'ingratitude ou de folie. Je ne sais si j'aurais osé avouer jusqu'à quel point ce mal sans remède de ma douleur me rendait malheureuse. Il y a quelque chose d'humiliant à ne pas savoir se soumettre à la nécessité; aussi ces douleurs, quand elles maîtrisent l'âme, ont tous les caractères du désespoir; ce qui m'intimidait aussi avec Charles, c'est cette tournure un peu sévère de ses idées.

C'était dans le cœur de Charles Chateaubriand que je cherchais un abri; j'étais fière de son amitié, je l'étais encore plus de ses vertus; je l'admirais comme ce que je connaissais de plus parfait sur la terre; j'avais cru autrefois aimer Charles comme un frère; mais, depuis que j'étais toujours souffrante, il me semblait que j'étais vieillie et que ma tendresse pour lui ressemblait plutôt à celle d'une mère. Une mère, en effet, pouvait seule éprouver ce désir passionné de son bonheur, de ses succès; j'aurais volontiers donné ma vie pour lui épargner un moment de peine. Je voyais bien avant lui l'impression qu'il produisait sur les autres, il était assez heureux pour ne s'en point soucier. C'est tout simple : il n'avait rien à en redouter, rien ne lui avait donné cette inquiétude habituelle que j'éprouvais sur les pensées des autres : tout était harmonie dans son sort; tout était désaccord dans le mien.

Il semble que, dans les deux dernières lignes, un souvenir se substitue brusquement à l'autre, le souvenir de Félicie à celui du cher frère. En associant ainsi, dans un même morceau, dans un même culte, ses deux adorations, elle établissait une confusion, protectrice de ses secrets.

Nous retrouverons Chateaubriand dans le roman d'*Édouard*, au moins par voie de contraste ; et rien ne sera plus piquant que la façon. Mme de Duras fera penser à lui comme nécessairement ; elle le critiquera le plus cruellement du monde, et sans qu'il eût le droit de se plaindre.

On voit assez que les personnages de Mme de Duras se font des emprunts et vivent d'échanges, qu'ils se pénètrent et se transforment, pour ne pas trahir l'individualité qu'ils recouvrent ; mais ils ne la travestissent pas.

L'individualité demeure, très ressemblante et prise sur le vif.

Charles épouse Anaïs de Thémines. Pour les sentiments, Charles, c'est Félicie qui ne comprend pas l'amour de sa mère et qui ne sait pas y répondre. Anaïs, pour un ensemble de détails, c'est donc Mme de La Rochejaquelein ; mais, comme Anaïs remplit un rôle de femme, elle retient, de Félicie, les traits extérieurs, beauté, âge, attitude : « Elle était belle comme le jour... Elle avait seize ans. » Parfois elle emprunte de la seconde fille, Clara, duchesse de Rauzan : « Jolie sans s'en douter, et d'une modestie si tranquille qu'on voyait qu'elle ne devait qu'à la nature cette charmante vertu. » — « Anaïs devint grosse... l'enfant de Charles était beau comme Anaïs. »

« Combinaisons infinies » pour épaissir le mystère. Ainsi ses souvenirs se produisaient et se modifiaient « sous mille formes différentes », comme dans la fièvre de ses insomnies et de son « désespoir ».

Débarrassés des voiles et des mélanges, et rapprochés des types inspirateurs, les personnages d'*Ourika* rappellent très bien et peignent au naturel des êtres connus, qui furent des vivants aimés. Et, à ces vrais vivants, l'auteur a ménagé comme une seconde vie, dans la perpétuité des souvenirs et des sympathies.

La durable supériorité des romans de Mme de Duras, elle est dans ce don des dons, la vie : je veux dire le charme évocateur, la sensibilité vraie, l'émotion personnelle et profonde, l'intérêt

pathétique d'un drame authentique et « d'un cas humain représenté au vif ».

Sous des noms divers, ce sont les pures amours d'une femme très noble, très généreuse, très passionnée, avec des raideurs et des exigences dans l'absolu dévouement. Ce sont des souffrances que l'analyse grossit et qui s'exaltent jusqu'au désespoir.

Le succès d'*Ourika*, dans la haute société, soit de France, soit d'Europe, fut très vif et se soutint des années. Je n'en fournirai que deux témoignages qui ont une signification exceptionnelle. Le succès n'arrive à ces lointains et ne monte à ces sommets qu'après avoir conquis autour de soi tous les suffrages qui comptent. M. de Humboldt écrivit à la duchesse de Duras, le 13 décembre 1826 :

J'entre chez Gœthe : « Je sais, me dit-il, que vous connaissez la duchesse de Duras, l'auteur d'*Ourika* et d'*Edouard*. Que vous êtes heureux ! *Elle* m'a fait cependant bien du mal. A mon âge, il ne faut pas se laisser émouvoir à ce point... Parlez-lui de mon admiration... »

Puis, à la cour, on m'a raconté qu'un autre roman (de Walter Scott) ayant été placé sur sa table, il[1] le fit ôter, avec ces mots : « Qu'en trois mois, on n'ose pas placer un livre là où se trouve *Ourika*, et *Ourika* disait : « Je ne vis que de votre gloire. »

Le peintre Gérard voulut offrir à *Ourika* l'hommage de son pinceau. Il y eut aussi une eau-forte, à propos de laquelle Humboldt écrivait à la duchesse : « Nous avons le premier tirage, qui a réussi admirablement. »

Monsieur de Humboldt à Madame de Duras.

[Sans date.]

Votre tableau est chez M. Gérard, qui va vous l'envoyer ce soir ou demain matin. Il est enchanté de votre projet d'exposer *Ourika* aux Grecs ; il serait heureux de penser que cela vous soit agréable, dit-il. S'il craignait la grande exposition du Louvre, ce n'est que parce qu'il pensait qu'un tableau de si petite dimension serait

1. Le prince Charles de Saxe-Weimar.

comme noyé parmi cette innombrable masse de tableaux de genre. L'exposition des Grecs sera moins nombreuse et *Ourika* y paraîtra avec éclat.

« La mode s'en mêla », et la petite Nouvelle, destinée à un cercle d'amis, « franchit le pas de la grande publicité ». Il fallut donner une édition au public, vendue au profit des pauvres.

« *Ourika* fut mise en pièces de théâtre. Il y eut de nombreuses traductions, deux rien qu'en espagnol »[1].

Dès la première apparition, la critique du temps accorda le plus grand accueil au charmant petit volume. Il ne semble pas qu'elle ait percé ou soupçonné le mystère des confidences. On va lire un article du *Diable boiteux*, 1er décembre 1823, et un autre de *La Pandore*, 5 décembre. Ces articles donnent le ton des propos de société, aussi bien que des jugements publics, alors portés sur *Ourika*.

OURIKA

Si vous voulez lire un traité de philosophie sans aucune prétention à la philosophie, un écrit pur et sans tache dans lequel il n'y ait pas une phrase ambitieuse, un drame rapide et court, dont toutes les scènes, quoique souvent les mêmes, offrent un intérêt particulier, sans qu'on ait cherché à graduer ou à renforcer leur effet, demandez *Ourika*. Mais où trouve-t-on ce petit chef-d'œuvre ? Quel est l'heureux libraire qui en a fait l'acquisition ? *Ourika* n'a point été vendu. Ourika ne s'achète point; quelques exemplaires seulement ont été mis au jour et donnés à quelques amis. Tombé entre mes mains par hasard, je n'en suis possesseur qu'un moment et je commets peut-être une indiscrétion en révélant au public l'existence d'*Ourika;* mais je ne fus jamais égoïste, et quand j'éprouve un vif plaisir, c'est un besoin pour moi de chercher des cœurs qui puissent le partager. Et quel est l'auteur d'*Ourika?* De grâce, ne vous servez pas de ce nom ambitieux, et, gardez-vous de chercher ici un auteur de profession. — Eh bien ! Donnez du moins le nom de la personne. — C'est un secret de la pudeur, du talent; percez, si vous pouvez, ce mystère : mais tâchez surtout de vous procurer le modeste opuscule. Vous devinerez d'abord qu'il sort de la main d'une femme; vous sentirez que cette femme écrit comme parlent dans le tête-à-tête ou dans le petit cercle d'une société choisie les personnes de son sexe qui

1 Préface par M. de Lescure,

ont reçu de la nature une sensibilité douce, un tact sûr, un esprit délicat *et une voix dont l'accent donne des charmes aux moindres choses*. Aussi, à tout moment, de ces mots heureux, de ces mots trouvés, inspirations particulières du sexe, dans lequel nos grossiers ancêtres, plus polis et peut-être plus judicieux que leurs descendants, trouvaient quelque chose de la divinité. « On valait auprès de Mme de B... tout ce qu'on pouvait valoir et peut-être un peu plus, car elle prêtait quelque chose d'elle à ses amis sans s'en douter elle-même. » — « J'étais heureux auprès d'elle ; aimer, pour moi, c'était être là : c'était l'entendre, lui obéir, la regarder surtout. » Quelle image naïve et vraie de l'amour ! Demandez au grand coloriste qui a peint Velléda de mieux exprimer cette pensée si remarquable en elle-même : « L'opinion est comme une patrie, c'est un bien dont on jouit ensemble ; on est frère pour la soutenir et pour la défendre. » Il vous répondra : « Je me garderai bien de l'essayer. » Dans un autre passage, on retrouve Mme de Sévigné ; la ressemblance est si parfaite que je me suis pris à sourire comme Piron, quand il saluait des vers de sa connaissance dérobés par un amateur à quelque grand poète. « L'esprit juste et lumineux de Mme de B... faisait admirablement ressortir les absurdités du pauvre abbé qui ne se fâchait jamais ; elle jetait tout au travers de son ordre d'idées, de grands traits de bon sens que nous comparions aux grands coups d'épée de Roland ou de Charlemagne. » La mère passionnée de Mme de Grignan a beaucoup de ces traits qui sont la physionomie de son talent ; mais son recueil aurait un charme qui lui manque, si elle parlait toujours du cœur comme l'interprète d'*Ourika* qui dit si naturellement : « Tout était harmonie dans son sort, tout était désaccord dans le mien. Les sentiments délicats ont une sorte de pudeur ; s'ils ne sont devinés, ils sont incomplets ; on dirait qu'on ne peut les éprouver qu'à deux. »

On retrouve avec plus de charme encore la manière de sentir d'une femme dans cette réflexion du cœur : « Il me disait pourtant à peu près tout ce qu'il me disait autrefois ; mais son amitié présente ressemblait à son amitié passée comme la fleur artificielle ressemble à la fleur véritable ; c'est la même chose, hors la vie et le parfum. »

Lecteurs, vous demanderez quelle est cette Ourika, sa patrie, sa naissance, son rang dans la société, son histoire et les motifs de l'intérêt qu'elle peut exciter, mais j'aurai le courage de garder le silence et de vous laisser le plaisir de la surprise. J'ai voulu piquer votre curiosité ; si elle est vive, vous saurez bien la satisfaire en cherchant à vous procurer le volume, auquel on aurait pu donner le titre de *Simple histoire*, si un autre ouvrage ne l'eût pas

déjà porté. Voulez-vous toutefois un dernier mot à ce sujet? Les regards, le sourire, la voix et l'accent qui composent le talent de Mlle Mars dans certains rôles qu'elle a créés vous donneront une idée d'Ourika.

ANONYME[1].

LE LIVRE MYSTÉRIEUX[2]

Ce petit ouvrage ne se vend pas, mais plus d'un libraire paierait au poids de l'or le droit de le mettre en vente; il sort d'une imprimerie qui n'imprime jamais de romans, et ce livre est un roman; il en a la forme, les passions; cependant, au ton de vérité, à la délicatesse des sentiments, à l'extrême élégance des mœurs et du langage, ce roman pourrait bien être l'histoire des erreurs de la bienfaisance [?!] L'auteur a pris pour épigraphe un vers de lord Byron :

« C'est bien là être seul, c'est là, c'est là que se trouve la solitude. » Cette solitude, c'est le monde; cet être seul est une jeune fille aimante, aimée, objet de l'affection de toute une famille, des soins particuliers d'une femme bonne, généreuse, dont le cœur est pur, l'âme bienveillante, l'esprit éclairé, mais qui n'a pas prévu la succession des âges de la vie, qui n'a pas vu, dans l'enfant qu'elle caresse, la jeune fille qui, à son tour, voudra donner des caresses à l'enfance.

La pauvre Ourika, apportée en France comme on apporte un perroquet ou un sapajou, fut donnée à une femme de qualité avec la même indifférence qu'on donne un fruit ramassé dans le jardin des Hespérides ou cueilli sur la rive orientale. Elle ne songea d'abord qu'à polir ce joujou d'ébène pour lui donner plus de prix, pour le rendre plus agréable aux yeux. Déjà l'art et la nature avaient fait de ce joujou une femme sensible, et sa protectrice ne voyait encore en elle qu'un être impassible né pour les autres et dont l'avenir devait rester ce qu'était le présent, ce qu'avait été le passé. Un jeune homme aimable, un amant passionné déposait dans le sein d'Ourika les secrets de son âme, ses pensées d'amour pour un autre objet, ses projets d'hymen, ses espérances de paternité et de bonheur, comme il eût déposé un billet tendre dans le calice d'une rose sans songer que ce sein renfermait un cœur et que ce cœur pouvait s'enflammer et palpiter d'amour.

Le miroir d'Ourika, le cristal de la fontaine, l'onde du ruisseau

1. *Le Diable boîteux*, 1er décembre 1823.

2. Imprimerie royale, in-12. Non destiné au commerce.

lui avaient appris que sa peau était noire. Une voix imprudente lui révéla qu'une négresse peut être jeune, aimable, belle, mais que, dans le pays des blancs, elle est condamnée à ne devenir jamais épouse et mère, si l'on ne paie bien cher à quelque blanc dégradé la honte de lui donner son nom. A ce trait d'affreuse lumière, elle reconnut qu'elle était seule, seule sur la terre, et la mort descendit lentement dans ce sein que, sans déshonneur, l'hymen ne pouvait rendre fécond. Ourika offrit à Dieu, mais trop tard, ces affections que rejetaient les hommes ; la paix rentra dans son cœur sans en guérir la blessure, et la jeune fleur d'Afrique, languissante et desséchée, alla tomber au pied des autels dont elle avait imploré le secours.

J'ai dit toute l'histoire d'Ourika. Que ne puis-je de même faire connaître le charme de cette peinture d'un malheur qui semble ne devoir jamais nous atteindre et cependant qui fait naître un intérêt si tendre, une compassion si vive et si touchante.

On a dit d'un pamphlet anonyme : le nom de l'auteur est écrit à toutes les pages. Le nom d'une femme est aussi empreint sur toutes les pages d'*Ourika* : une femme seule a pénétré dans le sanctuaire où sont déposés des sentiments si délicats ; des pensées où tant de passion est vaincue par un dévouement si parfait ; où se trouvent des résolutions si fermes que la mort même les éteint sans les changer.

Par un hasard remarquable, il a paru à Londres avec le même mystère et le même bonheur un petit roman intitulé *Ada Reis*, dont l'auteur est aussi une femme d'un rang élevé et d'une modestie égale à celle de Mme de ... Cette modestie n'est pas le moins glorieux de ses titres. Je ne sais aucun écrivain assez dédaigneux de sa gloire pour résister à la tentation de se déclarer l'auteur d'un aussi charmant ouvrage que le délicieux roman d'*Ourika*.

Combien plus aiguisée et pénétrante allait être, dix ans après, la critique de Sainte-Beuve. A propos de l'image obstinée qui poursuivait Ourika et de cette réflexion qu'elle fait : « C'était une de ces chimères dont je me laissais obséder. Vous ne m'aviez pas appris, ô mon Dieu, à conjurer les fantômes ; je ne savais pas qu'il n'y a de repos qu'en vous », Sainte-Beuve dit :

Quand on entend ce simple élan interrompre le récit, on sent que l'auteur lui-même s'y échappe et s'y confond, et qu'il dit sa propre pensée par la bouche de cette martyre.

Il ajoute dans une note :

Durant ce séjour en Angleterre, la jeune duchesse de Duras n'eut-elle pas à vaincre d'abord quelques préventions du monde émigré sur sa noble origine, si avant mêlée à la Révolution ? Ne put-elle pas éprouver, avec souffrance, cette impression de n'être pas *à sa place,* ce désaccord qui, sous différentes formes, paraît l'avoir occupée beaucoup, et qu'elle traduisit plus tard en ces touchants écrits en un autre genre d'inégalité.

Et plus bas encore :

L'auteur de ces touchants récits aime à exprimer l'impossible et à y briser les cœurs qu'il préfère, les êtres chéris qu'il a formés : le ciel seulement s'ouvre à la fin pour verser quelque rosée qui rafraîchit. Tandis que, dans l'extérieur du monde, Mme de Duras ne se présentait que par l'accord convenable et l'accommodement des opinions, là, dans ses écrits, elle se plaît à retracer l'antagonisme douloureux et le déchirement. C'est qu'au fond tout était lutte, souffrance, obstacle et désir dans cette belle âme, ardente comme les climats des tropiques où avait mûri sa jeunesse, orageuse comme les mers sillonnées par Kersaint ; c'est qu'elle était une de celles qui ont des instincts infinis, des essors violents, impétueux, et qui demandent en toutes choses à la terre ce qu'elle ne tient pas, qui, ingénument immodérées qu'elles sont, se portent, comme a dit quelque part l'abbé Prévost, d'une ardeur étonnante de sentiments vers cet objet qui leur est incertain pour elles-mêmes, qui aspirent au bonheur d'aimer sans bornes et sans mesure ; en qui chaque douleur trouve une proie facile ; une de ces âmes gênées qui se heurtent sans cesse aux barreaux de la cage dans cette prison de boue.

Oui, il y a de tout cela un peu, dans les deux romans connus, et, vraisemblablement, dans *Olivier* et dans *Le Moine*, nouvelles inédites dont nous trouverons plus loin un précis, de la main même de l'auteur. Mais nous savons aussi qu'il y a bien autre chose. Il y a là des chagrins plus intimes et plus personnels.

Du côté de l'être aimé, il y a, vis-à-vis de sa mère, relâchement, détachement, méconnaissance, ingratitude. Et, pour la mère, c'est une situation qui s'éternise ; c'est un mal qui bouleverse l'âme et qui dévore la chair à petit feu ; c'est l'obsession

d'une idée fixe, et comme une folie d'amour malheureux ; c'est l'amertume et l'humiliation ; c'est la tendresse refoulée et qui étouffe ; ce sont les larmes versées en secret, et où le cœur se noie ; c'est l'amour dédaigné, mais l'amour le plus incoercible ; c'est une passion inguérissable, la première en dignité, la seule qui dure et survive. Le critique si délicat et si subtil des *Portraits de femmes* n'avait pu voir au delà des souffrances générales ; il n'avait pu découvrir la blessure cachée, sonder la plaie vive, discerner les chagrins inspirateurs. Il n'avait deviné ni la cause, ni l'occasion, ni le fruit de ces récits entrepris pour obéir à des conseils autorisés, et qui seraient diversion et remède.

Doublement atteinte dans sa santé et dans son amour, la mère de Félicie lutta contre ses chagrins ; elle se raidit contre cette douleur, née d'une injustice. Et plutôt que de s'y résigner comme à l'inévitable, elle s'y heurta sans cesse, espérant contre toute espérance : « Je ne puis me résoudre à reconnaître l'impossible ; c'est ce qui m'a fait tant de mal. J'ai été irritée, blessée, aigrie, mais j'ai toujours lutté ; et le découragement pour moi n'a été que du désespoir. »

Brisée, à la seconde crise, dans toutes les puissances de son être physique et moral, elle se soumit enfin, non, certes, à ce qui causait son chagrin ; elle se soumit, en esprit de foi, à la volonté de Dieu qui avait permis cette épreuve pour son plus grand bien, et qui la changerait en mérites d'éternité.

Elle accepta la croix, symbole, espoir, salut des âmes défaillantes. Bientôt elle s'appuya sur elle ; bientôt elle la pressa sur son cœur.

Recueillir les leçons qui en découlent lui devint un exercice de chaque jour ; elle y puisa un renouveau de force. Et sa consolation croissait avec son martyre [1].

Elle médita tout à loisir les divers enseignements de l'Évangile et en fit l'objet de *Réflexions* qui s'achevaient en *Prières*.

RÉFLEXIONS ET PRIÈRES

Après le médecin du corps, le médecin de l'âme. Voici donc venir le prêtre avec son influence bénie et ses conseils à longue portée. — Sainte-Beuve remarque excellemment que

1. *Si libenter portas crucem, portabit te.* (*De Imitatione Christi.*)

« le prêtre, chez Mme de Duras, est un vrai confesseur ». A quel point le critique disait vrai, lui-même ne pouvait s'en douter. — C'est là, dans les entretiens du confesseur et d'Ourika que je trouve l'origine et l'explication du recueil intitulé *Réflexions et Prières*. Or, ce petit recueil, par un juste retour, nous fournira la preuve que les souvenirs d'Ourika sont bien les souvenirs de Mme de Duras. D'abord, un regard en arrière :

Mme de B... n'était point dévote. Je devais à un prêtre respectable, qui m'avait instruite pour ma première communion, ce que j'avais de sentiments religieux : ils étaient sincères comme tout mon caractère, *mais je ne savais pas que, pour être profitable,* LA PIÉTÉ *a besoin d'être mêlée à toutes les actions de la vie*. La mienne avait occupé quelques instants de mes journées, mais elle était demeurée étrangère à tout le reste. Mon confesseur était un saint vieillard, peu soupçonneux ; je le voyais deux ou trois fois par an, et, comme je n'imaginais pas que des chagrins fussent des fautes, je ne lui parlais pas de mes peines ; elles altéraient sensiblement ma santé, mais, chose étrange, elles perfectionnaient mon esprit. Un sage d'Orient a dit : « Celui qui n'a pas souffert, que sait-il ? » Je vis que je ne savais rien avant mon malheur ; mes impressions étaient toutes des sentiments. Je ne jugeais pas, j'aimais ; les discours, les actions, les personnes plaisaient ou déplaisaient à mon âme.

A présent, mon esprit s'était séparé de ces mouvements involontaires : le chagrin est comme l'éloignement, il fait juger l'ensemble des objets. Depuis que je me sentais étrangère à tout, j'étais devenue plus difficile, et j'examinais, en le critiquant, presque tout ce qui m'avait plu jusqu'alors.

Telles étaient la tournure d'esprit et les habitudes de Mme de Duras, et tel son état d'âme, quand se produisit la rechute des affreuses souffrances : nous l'allons constater aux pensées d'un écrit qui porte son nom :

Le médecin déclara que, si l'on voulait me faire recevoir mes sacrements, il n'y avait pas un instant à perdre. On envoya chercher mon confesseur : il était mort depuis peu de jours. Alors Mme de B... [Clara] fit avertir un prêtre de la paroisse. Il vint et m'administra l'extrême-onction, car j'étais hors d'état de recevoir le viatique. Je n'avais aucune connaissance, et on attendait ma mort à chaque instant. C'est sans doute alors que Dieu eut pitié de moi et commença par me conserver la vie contre toute attente ;

mes forces se soutinrent. Je luttai ainsi environ quinze jours; ensuite la connaissance me revint. Mme de B... [Clara] ne me quittait pas et Charles [Félicie] paraissait avoir retrouvé pour moi son ancienne affection. Le prêtre continuait à venir me voir chaque jour, car il voulait profiter du premier moment pour me confesser. Je le désirais moi-même; je ne sais quel mouvement me portait vers Dieu, et me donnait le besoin de me jeter dans ses bras et d'y chercher *le repos*. Le prêtre reçut l'aveu de mes fautes; il ne fut point effrayé de l'état de mon âme; comme un vieux matelot, il connaissait toutes ces tempêtes. Il commença par me rassurer sur cette PASSION *dont j'étais accusée* : « Votre cœur est pur, me dit-il : c'est à vous seule que vous avez fait du mal; mais vous n'en êtes pas moins coupable. Dieu vous demandera compte de votre propre bonheur, qu'il vous avait confié... Qu'en avez-vous fait? *Ce bonheur était entre vos mains, car il réside dans l'accomplissement de nos devoirs : les avez-vous seulement connus? Dieu est le but de l'homme. Quel a été le vôtre?* Mais ne perdons pas courage. PRIEZ donc, Ourika : il est là; il vous tend les bras... Votre cœur mérite de devenir digne de lui. » C'est ainsi que cet homme respectable encourageait la pauvre Ourika. Ces paroles simples portaient dans mon âme je ne sais *quelle paix* que je n'avais pas connue. JE LES MÉDITAIS SANS CESSE, et comme d'une mine féconde, j'EN TIRAIS TOUJOURS QUELQUES NOUVELLES RÉFLEXIONS.

Ces dernières lignes nous livrent le point de départ, et, si l'on veut, l'acte de naissance des *Réflexions et Prières*. Avec les pensées de cet opuscule, nous entrons plus avant dans l'intimité d'une belle âme. Les chagrins, l'abattement, le désespoir s'y pénètrent de confiance en Dieu ; ils se transforment en résignation, relèvement et vertus actives.

Autrefois la piété occupait quelques instants de ses journées, sans doute par les prières du matin et du soir, et rien de plus. Désormais Mme de Duras la mêlera à toute sa vie par des méditations faites chaque jour; et ces méditations, elle les fera la plume à la main, afin d'y même appliquer tout son esprit, d'en mieux conserver toute la substance : « fruit de vie » qui devenait l'aliment de sa pensée pendant la suite de la journée, d'autant que les *Réflexions* s'achevaient en *Prières*.

Le calmant de ces pieuses *Réflexions* se marque en chacune d'elles. Mais il en est une où l'apaisement va jusqu'à la vertu, et, plus loin même, jusqu'à l'héroïsme de la vertu, puisque, au pardon, il ajoute ou substitue l'excuse, et qu'il s'appelle l'Indul-

gence. Bien que ce soit la dernière dans le recueil, c'est la première qu'il faut étudier : nous verrons que l'ordre adopté fut tout à fait arbitraire. Il y a lieu de commencer par celle-là, parce qu'elle est révélatrice des sentiments qui s'enveloppent de mystère dans les autres *Réflexions*.

Sainte-Beuve l'a remarquée et citée dans le *Portrait de Madame de Duras*. Il l'annonce ainsi : « On se fera surtout idée de sa manière de moraliste et de cette subtilité tendre qui va jusqu'au dernier repli d'un sentiment par la méditation sur l'*Indulgence*. »

Que Félicie soit l'occasion et l'objet de cette analyse infiniment délicate, et non moins douloureuse, il suffirait de lire, en se rappelant l'éternelle obsession, et l'inguérissable blessure de la mère, pour en avoir l'impression très directe.

Une preuve tirée des écrits confidentiels redouble la sécurité de l'application. Elle montre, sous la forme généralisée, le cas très particulier et tout personnel qui y est étudié. « Chagrins mortels » et cause de ces chagrins, attitudes respectives de la mère et de la fille, excuses tirées de l'Evangile et de la psychologie, générosité d'un pardon qui veut n'être et ne s'appeler que justice, appel à la pitié de Dieu et désir du repos, tout ce qui faisait la détresse, l'aspiration et la beauté de cette âme, se trouve là, palpitant résumé de sa vie intérieure.

L'épigraphe : « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font », annonce très bien le morceau ; il en révèle la tendance chrétienne ; il rappelle le modèle de toute perfection, celui qu'on imite et qu'on invoque tout ensemble.

Or, voici ce que nous avons lu dans une lettre du 10 janvier 1825, après une longue plainte, et plus navrante, où les deux sœurs sont appréciées, autant dire opposées.

« Quand je me sens trop malheureuse, je me dis comme Notre-Seigneur : « Pardonnez-*lui*, car *elle* ne sait ce qu'*elle* fait ». Mais cette ignorance l'*excuse* sans me consoler et sans me rien rendre. » Une telle modification du texte sacré, et d'un texte si connu, ce singulier mis à la place du pluriel, l'application directe qui en est faite à Félicie, les mêmes mots essentiels, d'*ignorance* et d'*excuse*, dans la *Réflexion* et dans la lettre, ne permettent pas la plus légère hésitation : c'est Félicie qui est l'objet de cet examen et de ce pardon, ou plutôt de cette excuse.

Nous comprendrons mieux maintenant d'où procède et où

tend une pareille étude. Le frémissement de certaines expressions : « chagrins déchirants qui font souffrir mille morts avant de mourir », — « briser un cœur qui vous a chéri, adoré, qui avait fait de vous son idole », nous avertit qu'il y avait lutte encore et larmes inconsolées jusque dans la générosité de cette indulgence. Si pleine que fût la victoire de la piété sur la passion, elle ne l'avait pas anéantie. « Subtilité tendre », disait Sainte-Beuve, en suggérant l'idée d'un amour coupable. Mieux informés, nous dirons : « angoisse maternelle ».

Lisons cette page. Elle s'éclaire d'un jour nouveau, et communique de sa lumière aux autres réflexions. Ceux qui les connaissaient (et ils doivent être rares, car le petit livret est devenu comme introuvable ; l'exemplaire dont je me sers me vient de la parfaite obligeance de M. le comte de Chastellux), croiront lire de l'inédit, tant le secret de ces pensées, longtemps insaisissable, fait place à l'évidence. Même les filles de Mme de Duras n'en comprirent ni les allusions ni la tristesse spéciale. Ayant conçu le moindre soupçon, auraient-elles publié ces pages, chargées de tels souvenirs? En tête de l'opuscule, il y a un avant-propos non signé. Écrit par Mme de Rauzan et soumis, avant l'impression, à l'agrément de Mme de la Rochejaquelein, cet avant-propos ne discerne, dans les *Réflexions*, aucune autre douleur, sinon celle que *toute* âme d'élite trouve sur son chemin. On lira cette préface avec plaisir. Intéressante en soi, elle l'est surtout au point de vue que je viens de signaler :

Ce peu de pages ont été laissées par une personne que le monde a aimée et admirée. On y pressent les douleurs que toute âme d'élite, tout esprit supérieur, trouve sur le chemin de cette vie, mais avec les apaisements qu'un cœur aimant et pieux doit faire venir de l'autre. On a cru qu'elles pourraient être un secours à qui souffre aussi, et, voulant se replier dans le sein de Dieu, cherche les pensées qui assurent le divin abri et les paroles qui font descendre la paix du ciel.

Nos peines n'acceptent pas toujours volontiers les consolations offertes par ceux que les longues habitudes d'une vie calme et reposée ont dès longtemps mis à part de la foule.

Notre faiblesse se refuse à comprendre qu'on puisse nous bien parler des épreuves qu'on n'a pas subies. Un étranger n'est-il pas comme un peu suspect? Les âmes qui ont souffert ont des signes

auxquels elles se reconnaissent; elles trouveront ici l'accent de leur patrie.

L'INDULGENCE

Pardonnez-leur, mon Dieu, car ils ne savent ce qu'ils font.

(*Évangile.*)

Cette parole donne à la fois le précepte et la raison de l'indulgence. Il y a plusieurs manières de pardonner; toutes sont bonnes, parce que toutes sont chrétiennes; mais ces pardons diffèrent entre eux comme les vertus qui les ont produites. On pardonne pour être pardonné; on pardonne parce qu'on se reconnaît digne de souffrir, c'est le pardon de l'humilité; on pardonne pour obéir au précepte de rendre le bien pour le mal : mais aucun de ces pardons ne comprend l'excuse des peines qu'on nous a faites. Le pardon de Jésus-Christ est le vrai pardon chrétien : « Ils ne savent ce qu'ils font. » *Il y a, dans ces touchantes paroles, l'excuse de l'offenseur et la consolation de l'offensé, la seule consolation possible de ces douleurs morales, où le mal qu'on nous a fait n'est, pour ainsi dire, que secondaire. Ce qui met le comble au chagrin, c'est de trouver des torts sans excuse à ceux qu'on aime; là, il y a une excuse :* « Ils ne savent ce qu'ils font! » *Ils nous ont déchiré le cœur, mais ils ne savaient ce qu'ils faisaient; ils étaient aveuglés, leurs yeux étaient fermés; vos propres souffrances sont le gage de leur ignorance. La pitié est dans le cœur de l'homme : de grands torts viennent toujours d'un grand aveuglement. Comment croire qu'on puisse causer de sang-froid et volontairement des chagrins déchirants qui font souffrir mille morts avant de mourir? Comment croire qu'on voudrait briser un cœur qui peut-être, pendant des années, vous a chéri, adoré, excusé, qui avait fait de vous son idole? Car telle est l'ingratitude, source des plus grands chagrins; elle consiste à méconnaître les sentiments dont on est l'objet, parce que le cœur est incapable de les payer de retour et d'en produire de semblables. Il y a là cette impuissance, cette ignorance qui font l'excuse. Donner l'affection à ceux qui ne la sentent pas, c'est vouloir donner la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds.* Pardonnez-leur, mon Dieu, ils ne savent ce qu'ils font; *pardonnez-leur* sans qu'ils aient à faire retour sur eux-mêmes, sans que ce pardon me soit compté pour une vertu, puisqu'il n'est qu'une justice; mais ayez pitié de moi, et enseignez-moi à n'aimer que vous, et donnez-moi le repos. Ainsi soit-il [1].

1. *Réflexions et prières inédites*, par Mme la duchesse de Duras Paris,

Un flot de lumière, jailli de « l'Indulgence », pénètre au plus intime les méditations qui suivent, et, à travers le voile des mots, l'âme de l'auteur y transparaît avec les nouvelles modalités de sa vie intérieure. Elle s'examine pour s'humilier et s'amender : « Que je sois bien pénétrée de mon indignité et de la nécessité de vous mieux servir, ô mon Dieu ! » Elle étudie les vertus pour les acquérir, à commencer par l'indulgence, cette perfection du pardon. Elle poursuit le bien, dans toutes ses formes, pour l'embrasser étroitement, ou mieux, pour se l'assimiler ; ou plutôt, le bien qu'elle aime et poursuit, c'est Dieu, « le bien par excellence », Dieu qui serait sa paix et son bonheur dès ce monde, Dieu « sa seule espérance ». C'est Lui qu'elle appelle et invoque ; Lui qu'elle aime, ou veut aimer, ce qui revient au même, car cet amour gît surtout dans la volonté. Dieu, — amour immense, « admiration sans borne et sans réveil », c'est à sa lumière et dans ses voies qu'elle veut marcher, c'est de Lui qu'elle veut tenir les vertus désirées. Fervents, et, comme toujours, passionnés désirs : ils me rappellent le mot sublime de Pascal : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé », car la vertu ainsi demandée est une vertu déjà possédée en partie.

La prière, qui naît des *Réflexions* et les clôt d'un élan vers Dieu, d'un regard au ciel, traduit une résolution aussi bien qu'une demande. Or cette résolution surgit d'une expérience antérieure ; elle part d'une pratique jugée insuffisante et tend à plus de perfection. Défiante de ses forces, qui ne sont que faiblesse, elle appelle la grâce en lui promettant le libre concours de sa volonté.

En plus d'un endroit, la correspondance semblerait démentir cette vue ; mais, à les bien interpréter, ces apparentes contradictions en seraient plutôt la preuve : « Une dévotion vive et animée peut seule consoler de se sentir inutile. La mienne n'a pas cette puissance. Elle ne vaut rien puisqu'elle ne remplit rien et ne me console pas. » — « Mon grand défaut, c'est celui de la faiblesse. J'envie la force parce qu'au fond, elle fait la base de tout ce qui est bien, et la faiblesse, de tout ce qui est mal. C'est ce qu'on trouve au fond du vase, comme ces résidus chimiques. »

Debecourt, libraire-éditeur, rue des Saints-Pères, 69 ; 1839. (Publié au profit d'un établissement de charité pour de jeunes enfants). 69 pages.

De tels aveux, où se mêle, certes, une part de vérité, dénoncent surtout l'humble sentiment que l'on a de soi-même; ils traduisent aussi la généreuse ambition que l'on nourrit, de faire plus et mieux, et de progresser toujours.

Grâce aux *Réflexions et Prières,* il nous est permis d'explorer l'âme de Mme de Duras dans « ses instincts infinis », de la surprendre dans son vrai fond. Il apparaît, au cours de cette lecture, que « la grande dame », la « brillante dame de cour », n'était pas seulement femme du monde accomplie, mais, au milieu même du monde et de la cour, femme de piété et chrétienne exemplaire, à partir de 1819-1820.

Mieux qu'en théorie, elle savait désormais « ce qu'elle ne savait pas avant sa rechute », que, pour être profitable, « la piété a besoin d'être mêlée à toutes les actions de la vie ». La piété, Mme de Duras la mêlait maintenant à ses plaisirs ou distractions de société, comme à ses souffrances cachées et à ses larmes, à ses œuvres de charité comme à ses devoirs de famille, à ses lettres et à ses paroles comme à ses impressions et à ses sentiments. La pensée de Dieu et des devoirs l'accompagnait dans toutes ses démarches et sanctifiait toutes ses heures.

Si le détail des actions nous échappe, du moins savons-nous quel esprit les animait : l'esprit de foi, de soumission, de pénitence et d'amour.

Nous avons vu le portrait d'une âme douloureuse, peint par elle-même, dans les récits d'*Ourika.* Nous allons admirer la beauté d'une âme transfigurée, qui rayonne à son insu, dans les *Réflexions et Prières.*

L'aveu provoque la résolution, et la résolution se porte au bien du même mouvement qu'elle se détourne du mal. Or, le bien voulu, c'est l'aspiration et c'est l'essor vers le souverain bien, qui est Dieu.

Sous forme d'études, d'examens de conscience et de bons propos, c'est ici le vrai portrait psychologique de la chrétienne que fut la duchesse de Duras.

VEILLEZ ET PRIEZ

La vie chrétienne tout entière est renfermée dans ces paroles : *Veillez et priez.* Ainsi que tous les mots de l'Evangile, plus on les médite, plus on y découvre un sens profond et étendu. *Veillez*

et priez : ce conseil devrait être toujours présent à notre mémoire : il n'en est pas de plus salutaire. *Veiller*, c'est prévenir toutes les pensées, tous les mouvements que Dieu réprouve : c'est se dérober aux surprises de l'amour-propre, aux illusions de la vanité. Il est rare que l'homme soit assez perverti pour faire le mal de propos délibéré; mais nous le laissons faire en nous par l'ennemi parce que nous ne veillons pas. *Presque toutes ces douleurs morales, ces déchirements de cœur qui bouleversent notre vie, auraient été prévenus si nous eussions veillé; alors nous n'aurions pas donné entrée dans notre âme à ces passions qui, toutes,* MÊME LES PLUS LÉGITIMES, *sont la mort du corps et de l'âme. Veiller,* c'est soumettre l'involontaire, c'est réduire sous l'empire de la raison et du devoir toutes les folies, les chimères et les vanités de la vie : et Dieu, comme toujours, en nous enseignant sa loi, nous donne le précepte qui seul peut assurer notre bonheur, même dès cette vie. En veillant, nous maintenons la paix de notre âme ; en priant, nous nous donnons la force de veiller, et la prière elle-même, n'est-ce pas une façon de veiller? C'est ainsi que, par un mystère étonnant, toutes les vertus chrétiennes sont comme solidaires les unes des autres; il suffit d'en avoir une pour les avoir toutes, pourvu qu'on la possède complètement. C'est dans ce sens que Jésus-Christ a dit : « Aimez et faites tout ce que vous voudrez. »

En effet, la charité chrétienne ne peut exister dans toute son étendue sans la foi, sans l'espérance. Peut-on aimer sans croire à l'éternité? Peut-on aimer sans espérer l'éternité?

Veillons et prions, pour conserver la paix en ce monde et pour acquérir le bonheur immortel que Dieu promet à ceux qui auront accompli ses commandements et glorifié son saint nom.

SUR LES PASSIONS

Dieu est le but de l'homme; et, pour que l'homme trouve sa paix et son bonheur en ce monde, Dieu doit être son unique but. *La passion a un but aussi, et ce but, c'est la créature. De là les orages et les malheurs qui viennent assaillir nos cœurs quand nous laissons la passion s'en rendre maîtresse. Il y a là une déviation de l'ordre moral qui doit être nécessairement punie; car, si l'homme trouvait son bonheur dans la passion, Dieu deviendrait inutile.* La passion comble ce vide immense que Dieu laisse au fond de nos cœurs pour nous faire sentir que sans lui nous sommes incomplets ; et, par la même raison, Dieu a soin de rendre vains tous les efforts que nous faisons pour remplir ce vide par autre chose que par lui.

La passion, souvent si coupable, est moins funeste à l'homme

que le vice. *Elle use et dévaste l'âme où elle règne*, mais le vice la flétrit. *L'âme passionnée peut diriger vers Dieu l'ardeur et l'activité qui l'ont égarée :* l'âme vicieuse doit se renouveler entièrement avant d'offrir à Dieu un hommage digne de lui.

Eclairez-moi, ô mon Dieu, enseignez-moi vos voies et ouvrez mes yeux à votre lumière.

LA PIÉTÉ

Aimez Dieu de tout votre cœur et de tout votre esprit.

Plus on avance dans la vie, plus on se sent pénétré de cette vérité qu'il n'y a de paix et de bonheur durable que dans les voies de Dieu. *A mesure que l'on pénètre dans les redoutables secrets de l'avenir, les illusions s'évanouissent ; on se voit enlever successivement tous les objets de ses affections ; l'attrait d'un intérêt nouveau, le changement des cœurs, l'inconstance, l'ingratitude*, la mort, dépeuplent peu à peu ce monde enchanté dont la jeunesse faisait son idole. Chaque jour rétrécit le cercle, et l'*on ne jouit plus de ce qui reste qu'avec amertume*; *on a perdu la sécurité. L'âme alors a besoin de chercher un appui plus solide, elle le trouve dans* LA PIÉTÉ [1]. *L'amour et le culte de Dieu peuvent seuls occuper, consoler, ranimer des cœurs que les passions ont dévastés et que la douleur a flétris. Dans la* PIÉTÉ, *on trouve ce qu'on a vainement cherché sur la terre, un amour immense, une admiration sans borne et sans réveil.*

La PIÉTÉ est faite pour l'homme ; car elle suffit à la fois à son cœur et à son esprit. Aimer Dieu, c'est aimer tout ce qui est bon, grand, éternel, sublime : *c'est adorer à la source les perfections que nous croyions trouver dans les créatures et que nous y avons vainement cherchées ; ce peu de bien qui se rencontre quelquefois dans l'homme, c'est en Dieu que nous eussions dû l'aimer.* C'est Dieu que l'âme pieuse adore dans tout le bien répandu dans la nature. Il est le bien par excellence, et tout, hors le mal, vient de lui.

Quel vaste champ pour l'imagination chrétienne que la pensée de Dieu ! Là, elle peut s'étendre sans risque de s'égarer. Le cœur de l'homme aura beau aimer, il n'égalera jamais son amour aux perfections de Celui qui l'a créé et qui le conserve. La piété suffit à l'esprit. Quel esprit si vaste, si fécond, si lumineux peut suf-

1. Nous avons lu dans la lettre du 28 octobre 1823 : « Un des résultats d'une grande douleur, c'est d'empêcher de jouir de ce qui reste : *on a perdu la sécurité ;* on n'ose *s'appuyer* sur rien, etc. ».

fire à étudier les merveilles de la création? Qui sondera les profondeurs du cœur humain? Qui sondera la sublimité de la morale évangélique? Quelle est l'étude qui ne se rapporte à Dieu, qui ne fournisse de nouveaux motifs d'admiration et d'amour? L'esprit de docilité chrétienne peut se porter dans l'étude ; la simplicité et la bonne foi sont les meilleurs guides vers les sciences, ennemies de l'aveugle orgueil.

Quelle religion a mieux connu le cœur de l'homme que la nôtre? On ne peut être moraliste sans être chrétien, et ceux qui l'ont essayé ont produit des doctrines monstrueuses. Il faut placer Dieu dans le cœur de l'homme pour en connaître toutes les misères ; il est le flambeau qui éclaire cet abîme ; sans lui, tout y est mystère et obscurité. Je dirai plus, il faut placer Dieu dans le cœur de l'homme pour en connaître toute la grandeur. Lui seul donne la pureté aux motifs et la réalité aux vertus.

La connaissance des devoirs enfin, la grande science de l'homme, celle de sa paix et de son bonheur, ne s'apprend que par la piété. C'est la loi de Dieu si étonnamment ratifiée par notre conscience qui doit être notre première étude. Là notre esprit et notre cœur sont occupés en même temps, et l'admiration et la reconnaissance y sont excitées tour à tour.

Faites-moi la grâce, ô mon Dieu, de chercher dans la PIÉTÉ *ma consolation, de mettre ma seule espérance en vous, de me réfugier dans votre sein ; que les dernières années de ma vie soient pour vous, et que mon âme se perde en vous dans l'éternité.*

LA CRAINTE DE DIEU

Bien des gens confondent la crainte de Dieu avec le mouvement qu'on pourrait plutôt appeler la peur de Dieu. Ce n'est pas là le sentiment utile qui nous est recommandé par la religion.

La crainte de Dieu nous fait redouter par-dessus tout d'offenser Dieu et de lui déplaire. Elle s'inquiète de ne pas mériter les récompenses, tandis que la peur ne s'effraie que de mériter des châtiments.

La crainte n'empêche pas d'aimer, mais on ne peut aimer ce qui cause l'épouvante. La peur est un sentiment d'esclave ; la crainte est un sentiment de fils. La crainte doit se fonder dans nos cœurs sur la vue des perfections de Dieu et sur la connaissance de sa justice. Il faut que cette justice soit satisfaite ; car Dieu est la justice même, et la raison nous dit, comme la foi, que le mal doit être expié. Quel motif de crainte que le mal que nous avons fait !

Jésus-Christ a été la victime offerte pour racheter toutes nos

fautes : mystère sublime ! *Imitons-le. Acceptons les croix amères que la Providence nous envoie comme le moyen d'expier des offenses si souvent répétées.*

Nous craindrons tant que nous n'aurons pas satisfait à la justice : et qui peut se flatter d'y avoir jamais satisfait?

Mais cette crainte salutaire enchaînera nos passions, ranimera nos forces ; elle éveillera notre vigilance et nous préservera de la paresse et de la langueur, écueils ordinaires de la piété qui n'est pas accompagnée de la crainte.

Accordez-moi ce don, ô mon Dieu ! et montrez-moi à moi-même telle que je parais à vos yeux, pour que je sois bien pénétrée de mon indignité et de la nécessité de vous mieux servir que je ne l'ai fait jusqu'ici, pour trouver enfin grâce devant vous.

LA FORCE

> Dieu est notre force dans le combat et notre couronne dans la victoire.

La force est le don sans lequel tous les autres ne sont rien. Sans la force, les bonnes pensées sont stériles, la dévotion est sans fruit, la ferveur sans persévérance.

On peut avoir la pureté de l'âme, le goût du bien, l'amour de ses devoirs. Sans la force, on n'a rien ; tout devient un écueil pour la faiblesse ; on rougit de ses fautes, on les déplore, on s'en repent, et c'est pour en commettre de nouveau.

C'est un des grands dangers des conversions tardives que le manque de force. L'âge, de longs chagrins, l'habitude d'une vie sans règle, émoussent les forces. On ne leur a rien demandé, et elles vous abandonnent quand vous voulez en faire usage.

Ayons sans cesse présente l'idée de Dieu et la nécessité d'obéir à ses commandements ; il viendra à notre secours. Il nous soutiendra, car notre force vient de lui, comme tout ce que nous avons de bien ou de bon en nous-mêmes. Le seul moyen d'entretenir la force est la vigilance. Si vous n'oubliez jamais Dieu, les tentations ne seront pas plus fortes que vous. Si vous vous éloignez de lui, elles vous surprendront comme Samson endormi dans les bras de Dalila.

Pourquoi est-il si commun de manquer de force dans les voies de la piété ? C'est qu'on manque de foi. Si notre foi était vive et inébranlable, notre force, qui repose sur elle, le serait aussi. Toutes les vertus chrétiennes semblent participer l'une de l'autre par une loi sublime, se tenir comme les anneaux d'une même chaîne. Saisissons un de ces anneaux. Une vertu nous mènera à

une autre vertu, et, en nous élevant vers celui dont elles émanent toutes, nous puiserons la véritable force, celle de persévérer dans le bien au sein de Dieu même. C'est de lui que nous tiendrons le moyen d'arriver à lui, et de nous réunir à lui dans l'éternité.

Il y a lieu de réserver pour un autre chapitre la méditation qui suit, dans le recueil, et qui est intitulée : *La Science.*

L'âme qui réfléchit et prie de la sorte ne cesse pas pour cela de souffrir ; il semble bien que sa blessure saigne toujours et lui arrache des larmes, mais une douceur en tempère ou en remplace l'amertume : elle n'est plus abattue et comme rivée au sol. Fortifiée par les pratiques saintes, on la voit se ressaisir et se redresser, monter sur les degrés de l'échelle mystérieuse, de vertu en vertu ; elle se transfigure en beauté d'Évangile ; elle parle à Dieu, son père ; et c'est le langage de la foi ; et c'est l'accent de l'espérance ; et c'est l'ascension du véritable amour !

Or, les *Réflexions et Prières*, authentiquées par le nom de l'auteur, se rattachent organiquement aux paroles du prêtre dans le roman d'*Ourika.*

Des unes aux autres, il y a filiation directe. Je vais mettre en lumière cette dépendance ou cette descendance par des rapprochements suggestifs. Cette filiation prouve que le passage suivant d'*Ourika* est renseignement positif, vie concrète et vécue :

« Ces paroles simples portaient dans mon âme je ne sais quelle paix que je n'avais jamais connue ; je les *méditais* sans cesse, et, comme d'une mine féconde, J'EN TIRAIS TOUJOURS QUELQUES NOUVELLES RÉFLEXIONS. »

Elle prouverait surtout (et tel est bien mon avis), que l'exhortation dédiée à Ourika, et méditée par Mme de Duras à l'égal d'un texte sacré, est le résumé des entretiens sacramentels qu'un vrai confesseur eut avec une vraie malade ; que c'est à l'auteur des *Réflexions et Prières* que l'homme de Dieu adressa le discours si religieusement exploité ; et donc, que la malade exhortée dans *Ourika* s'appelle, de son vrai nom, Claire de Kersaint-Duras :

On lit dans *Ourika*, sur les PASSIONS :

Le prêtre commença par me rassurer sur cette PASSION dont

j'étais accusée. « Votre cœur est pur, me dit-il, c'est à vous seule que VOUS AVEZ FAIT DU MAL, mais vous n'en êtes pas moins coupable. Dieu vous demandera compte de votre propre bonheur... Qu'en avez-vous fait? Le BONHEUR était entre vos mains ; car il réside dans l'accomplissement des devoirs. Les avez-vous seulement connus ? DIEU EST LE BUT DE L'HOMME. Quel a été le vôtre ? [La créature].

Et dans les *Réflexions et Prières.*

DIEU EST LE BUT DE L'HOMME ; et, pour que l'homme trouve sa paix et SON BONHEUR en ce monde, DIEU DOIT ÊTRE SON UNIQUE BUT. La PASSION a un but aussi; et ce but est la créature. De là les orages et les MALHEURS, etc.

Dans *Ourika,* sur la PIÉTÉ :

Je ne savais pas que, pour être profitable, la PIÉTÉ a toujours *besoin* d'être mêlée à toutes les actions de la vie. — Je ne sais quels mouvements *me portait vers Dieu* et me donnait *le besoin de me jeter dans ses bras* et d'y chercher le repos.

Et dans les *Réflexions et Prières,* sur la PIÉTÉ :

L'âme alors *a besoin de chercher un appui* plus solide ; elle le trouve dans la PIÉTÉ. L'amour et le culte de Dieu peuvent seuls occuper, consoler, ranimer des cœurs que les passions ont dévastés.

Quel nom attribuer à ce mouvement qui *portait Ourika vers Dieu, et lui donnait le besoin de se jeter dans ses bras, de chercher le repos en lui ?* Quel nom ? La piété. C'est ce mouvement, né d'un instinct et d'un besoin, qui est saisi, rappelé, expliqué par le passage des *Réflexions* qu'on vient de lire et encore par cet autre du même chapitre « sur la piété » :

Faites-moi la grâce, ô mon Dieu, *de me réfugier dans votre sein*... que mon âme se perde en vous dans l'éternité.

« Se jeter dans les bras de Dieu (*Ourika*), et se réfugier dans le sein de Dieu (*Réflexions*) » ne constituent pas des écarts de sens : il n'y a là que de simples variantes de mots. C'est la même invocation.

« Le besoin d'y chercher le repos », dit Ourika. « Le repos », ce sera le dernier mot de la dernière prière des *Réflexions.*

Nous avons entendu le confesseur dire à Ourika :

Le *bonheur* réside dans l'accomplissement des *devoirs*. Les avez-vous seulement *connus* ?

Et dans les *Réflexions* :

La *connaissance des devoirs*, la grande *science* de l'homme, celle de sa paix et de *son bonheur*, ne s'apprend que par la *piété*.

Le suprême conseil du confesseur : « Priez Dieu, Ourika », est devenu, à la faveur d'une « méditation incessante », la belle réflexion Veillez et Priez. D'abord « priez » entraîne « veillez ». Voici comment, d'après les *Réflexions* :

En priant, nous nous donnons la force de veiller ; et la prière elle-même, n'est-ce pas une façon de veiller?

Et encore : « Veillons et prions pour conserver la paix en ce monde ». Donc la paix est le fruit de la vigilance et de la prière. On pourrait même dire qu'elle en est l'avant-goût, car Ourika recevait « des simples paroles » ; je ne sais, disait-elle, « quelle paix délicieuse que je n'avais jamais connue ».

« Je ne me servirai plus de vos bienfaits *pour vous offenser* », c'est la résolution d'Ourika, toute pénétrée des pensées que le confesseur vient de lui suggérer.

Or il est écrit dans les *Réflexions* : « La crainte de Dieu nous fait redouter par-dessus tout d'*offenser Dieu* et de lui déplaire. »

Ourika :

J'essayai de me vaincre, de trouver en moi-même une FORCE pour combattre les sentiments qui m'agitaient, mais je ne la cherchais point, cette force, où elle était.

Et dans les *Réflexions*, sur la Force :

Dieu viendra à notre secours. Il nous soutiendra ; car *notre* FORCE *vient de lui*... Une vertu nous mènera à une autre ; et, en

nous élevant vers celui dont elles émanent toutes, nous puiserons la véritable *force*...

C'est ainsi que, par une série de déductions toujours plus approfondies, mais dont le lien logique et même verbal n'est pas difficile à saisir, les *Réflexions et Prières* sont tirées ou inspirées, soit des exhortations murmurées à l'oreille de la malade dans *Ourika*, soit des considérations qui précèdent et des résolutions qui suivent, ou, ce qui revient au même, et a l'avantage d'une plus rigoureuse précision : il n'y a pas un seul des mots dont se compose la *morale*, si courte et si belle, du confesseur dans le roman (si courte, onze lignes ; si belle, parce que humaine et divine tout ensemble) ; pas un seul de ces mots auquel les *Réflexions et Prières* ne fassent distinctement écho, mais en lui donnant le retentissement et le prolongement des méditations personnelles, en lui communiquant la vibration des souvenirs et l'amplitude des espérances infinies, palpitantes intimités d'un noble cœur.

Tel est le lien organique et vital qui rattache les *Réflexions* à *Ourika* ; telle est la compénétration des deux écrits également confidentiels.

On pourrait dire, des *Réflexions*, qu'elles constituent, en un langage direct, comme l'épilogue du roman, lequel n'est roman que par le voile très léger de fictions purement nominales.

Le roman, c'est surtout l'évocation du passé, fait de courtes joies et de longs chagrins : rêve de mélancolie trempé de larmes, et, seulement à la fin, réjoui d'un sourire qui n'est plus de la terre.

Le petit recueil des *Réflexions*, c'est surtout l'avenir, entrevu et salué du regard de la foi : double avenir, ici-bas, de vertus moins imparfaites, et, là-haut, de bonheur sans fin. C'est la vie qui se ressaisit ; c'est la force qui reprend conscience d'elle-même et se promet de « persévérer dans le bien » ; c'est le désir et la confiance du mieux ; c'est la résolution d'agir, résolution qui sera tenue avec la grâce de Dieu : « Faites-moi la grâce, ô mon Dieu, de chercher dans la piété ma consolation, de mettre ma seule espérance en vous, de me réfugier dans votre sein. Que les dernières années de ma vie soient pour vous... »

Prière exaucée ! Les dernières années de la vie de Mme de Duras furent une progressive ascension vers Dieu par la pratique de la piété, des vertus et des œuvres. La charité, plus que

jamais, fut une de ses habitudes, et, après ses élévations vers Dieu, sa meilleure consolation. Le dévouement porté jusqu'à la passion formait le fond de son caractère. Sans diminuer en rien le don d'elle-même à ceux qu'elle aimait, elle se fit une loi de se prodiguer à ceux qui souffrent ou qui manquent. Elle trahira ses dispositions et habitudes personnelles en même temps que celles du duc de Duras, quand elle mettra ces paroles sur les lèvres du maréchal d'Olonne : « S'occuper du perfectionnement moral et du bien-être physique d'un grand nombre d'hommes est certainement la source des jouissances les plus pures et les plus durables; car le plaisir dont on se lasse le moins est celui de faire du bien, et surtout un bien qui doit nous survivre. » Dons manuels et charités de détail pratiqués au jour le jour, œuvres fondées, œuvres scolaires, œuvres de bienfaisance, œuvres de charité, tel est le sens de cette réflexion qui s'applique également aux deux époux.

Faire le bien, ce fut la pratique quotidienne de Mme de Duras ; et jusque dans les affres de la mort, on la verra s'adonner encore au noble devoir d'aimer Dieu, et de lui exprimer sa reconnaissance, d'aimer le prochain et de lui venir en aide : « Il faut remercier Dieu de tout », a-t-elle dit. « Elle s'est occupée de faire du bien pendant ses souffrances aiguës (de l'agonie) comme pendant les années des douleurs lentes qui les ont précédées. »

S'il est manifeste que la malade du roman, c'est bien Mme de Duras, puisque celle-ci, dans la sincérité de la « méditation » et dans la ferveur de la « prière », authentiquement pense les pensées et souffre les souffrances d'Ourika, il n'est pas moins évident que la cause de ses souffrances n'est autre que l'objet de ses prédilections, devenu dans les *Réflexions*, — la correspondance le prouve — l'objet de son indulgence, c'est-à-dire Charles, c'est-à-dire Félicie, comtesse de La Rochejaquelein.

Cette double constatation m'a permis de faire très large la part du réel et du vécu dans l'œuvre qui semblerait de pure imagination.

Une dernière remarque, relative aux *Réflexions et prières* :

Je ne pense pas que ce recueil contienne toutes les « réflexions » rédigées par Mme de Duras. Elle a dû en écrire une multitude d'autres, qui seraient intéressantes à étudier. Quatre de ces morceaux relèvent d'une série qui en suppose non pas

quatre — mais sept. Ce sont les « sept dons du Saint-Esprit : « sagesse, intelligence, conseil, *force*, *science*, *piété*, *crainte de Dieu*. Les quatre dernières seules ont trouvé place dans le recueil édité par la duchesse de Rauzan. D'autres les encadrent qui sont étrangères à la série ; il n'est pas vraisemblable que l'auteur ait négligé tout juste les trois premiers « dons ; » — à moins de prétendre que, s'il ne paraissent pas, c'est que la morale du confesseur ne contenait pas un mot qui les appelât.

Détail significatif : ce terme théologique « don », se retrouve en plusieurs de ces petites pièces et les spécifie pour ainsi dire : « Accordez-moi, ô mon Dieu, *ce don* (de la crainte) » ; — « la force est le *don* sans lequel tous les autres sont inutiles. »

*
* *

Ourika et les *Réflexions* ne doivent pas se séparer. Ils datent de la même période, traduisent la même souffrance, procèdent de la même inspiration, sont les deux formes, humaine et divine, d'un même effort, d'une même rénovation morale et religieuse.

A mesure que Mme de Duras écrivait *Ourika* et les *Réflexions*, il se faisait en elle comme un réveil de toutes ses facultés. Se rechercher dans ses recoins et replis de cœur et d'âme, s'analyser avec une curiosité ici littéraire et là morale, se jouer pour ainsi dire au milieu de ses souvenirs et les combiner « en mille manières », donner aux folies et aux chimères, pour correctif et conclusion, les pensées de la foi ; c'était aussi bien se fuir et s'oublier que se rechercher et se reprendre ; c'était échapper à l'étreinte présente de ses chagrins et les changer, tantôt en rêves flottants et attendris, tantôt en résolutions de vertus et élévations vers Dieu. Rêver ainsi, c'est créer, et créer de la sorte, n'est-ce pas se récréer ? n'est-ce pas revivre en un double et triple sens ?

Ainsi s'exerce, toute puissante, la séduction du *moi*. Quelquefois elle rouvre et irrite la plaie : « Ces romans me font mal ; ils remuent au fond du cœur un reste de vie qui ne sert qu'à faire souffrir. » Plus souvent elle berce et charme la douleur. Chateaubriand, qui le sait par expérience, lui écrit : « 1823... Soignez-vous bien, et surtout ne vous livrez pas à toutes vos

folles tristesses. Travaillez; faites un nouveau *Moine*; votre tête vous laissera en repos. »

Mme de Duras éprouva pour son compte ce qu'elle avait remarqué à propos de Chateaubriand, dans une lettre de 1817 à Mme Swetchine : « ce qui lui a fait tout ce bien, c'est qu'il a continué les Mémoires de sa vie ». N'ayant narré ses chagrins que sous la forme enveloppée du roman et des *Réflexions*, elle put admettre en pensée quelques intimes à la confidence de ses écrits. En occupant ses heures et en captivant son imagination, ce travail dégonfla son cœur, et, le succès aidant, le succès auprès de ses amis qui comptaient parmi les juges les plus délicats et les plus écoutés, elle y prit goût et plaisir ; elle s'y mit, comme en toutes ses entreprises, avec une ardeur passionnée ; si bien qu'après un roman, un second vint, et puis plusieurs autres. Elle-même nous racontera, dans sa correspondance, l'entraînement de ces compositions.

Édouard

Distraite et reposée, sinon consolée, Mme de Duras entreprend un autre roman, *Édouard*, « son principal titre de gloire », déclare Sainte-Beuve. Là encore, repliée sur soi, elle s'étudie et s'analyse dans ses plus secrètes intimités. Sous le voile des fictions, elle ne craint pas d'évoquer ses souvenirs et ses affections et de leur imprimer une ressemblance plus saisissante ; elle leur rend le rythme et les couleurs de la vie.

Edouard se présente ainsi :

Sa pâleur et la tristesse dont toutes ses paroles et toutes ses actions étaient comme empreintes éveillaient à la fois l'intérêt et la curiosité. Il était loin de les satisfaire : il était habituellement silencieux, mais sans dédain ; on aurait dit, au contraire, qu'en lui la bienveillance avait survécu à d'autres qualités éteintes par le chagrin. Habituellement distrait, il n'attendait ni retour ni profit pour lui-même de rien de ce qu'il faisait. Cette facilité à vivre qui vient du malheur, a quelque chose de touchant : elle inspire plus de pitié que les plaintes les plus éloquentes.

Celui qui nous est dépeint sous ce premier aspect pourra bien, par son amour douloureux, rappeler — mais si faiblement — le jeune Benoist d'Azy, qui fut en effet amoureux de Clara ; le

plus souvent, c'est de Mme de Duras qu'il est le prête-nom ou le porte-voix, déjà nous trouvons un portrait d'elle-même « retourné et déguisé en homme ». La voilà, telle que le chagrin l'a faite, telle qu'on la surprenait dans sa solitude. Aux instances que ses amis lui adressaient d'ouvrir son cœur, de se confier, de s'épancher, c'est elle qui répond, comme dans *Ourika*, mais avec une nuance plus accentuée :

Je ne dois plus rien vous refuser, mais n'exigez pas que je vous *parle* de mes peines. J'essayerai d'*écrire* et de vous faire connaître celui dont vous avez conservé la vie. Au bout de quelque temps, il entra dans ma chambre, tenant dans sa main un gros cahier d'une écriture assez fine : « Tenez, me dit-il, ma promesse est accomplie. Vous ne vous plaindrez plus qu'il n'y a pas de *passé* dans notre amitié. Lisez ce cahier, mais ne me parlez pas de ce qu'il contient. »

Cette répugnance à parler de ses chagrins — en parler, n'était-ce pas accuser Félicie ? — Mme de Duras la trouvait au plus profond de ses instincts et de son amour. Dans les quelques lignes qu'on vient de lire, elle nous livre un trait de son caractère ; elle y reviendra en une phrase plus explicite dans l'abandon de la correspondance.

« Analyser *Édouard* marquerait bien peu de goût et nous ne l'essayerons pas. » Sainte-Beuve le dit de l'analyse littéraire ; et vraiment il a raison d'ajouter : « On ne peut rien détacher d'un tel tissu, et il n'est point permis de le broder en l'admirant. » L'analyse que le critique déclarait impossible, il l'a tentée aussitôt, du moins pour la scène des fleurs, et avec quelle maîtrise ! Il l'a détachée de l'ensemble, l'a brodée en l'admirant, l'a mise en une flatteuse lumière ; et, du tissu ou de la broderie, on ne sait auquel donner la préférence.

Mais combien d'autres remarques plus essentielles, et d'un intérêt tout différent, s'offrent d'elles-mêmes quand on est initié à la vie de Mme de Duras et qu'on a surpris ses secrets !

Faverange représente Ussé ; et c'est au château d'Ussé que se passèrent ses plus belles années. C'est là qu'elle connut le bonheur ; là qu'elle le savoura de longs mois, chaque année, au sein d'une paix délicieuse : — bonheur si vivement senti, qu'à de

certaines heures elle s'en effrayait : « Je crois que notre nature ne soutiendrait pas un bonheur parfait. La part que j'en ai est assez grande pour me faire peur quelquefois... Car enfin ne suis-je pas bien favorisée d'avoir, après la Révolution, conservé encore une famille nombreuse, des amis, et une belle habitation comme Ussé, et deux bonnes et jolies filles[1]? »

On a déjà vu qu'elles furent rares, dans sa vie, ces années heureuses. Du jour de cette confidence au terme de cette période enchantée, nous comptons quatre ans ; et après, sous les apparences les plus brillantes, ce ne sont que tristesses sans fin aggravées de maux sans remèdes.

A l'ombre des tours de ce beau château, sous les ombrages séculaires de ce parc immense, elle avait vu grandir sa fille adorée ; et son culte s'était développé avec les qualités et les charmes de son objet. Elle lui reconnaissait tous les dons, tous les talents, toutes les vertus. Volontiers, elle lui aurait dédié le mot de Mme de Sévigné, mère idolâtre : « C'est la plus belle fille du monde ». Mme de Duras disait l'équivalent : « Félicie est belle comme un ange » ; et encore : « elle a la physionomie d'un ange ».

Après le mariage de Félicie, la pauvre mère n'eut plus jamais le courage de revenir à ce château d'Ussé, témoin de son bonheur. « Un triste pressentiment me disait que j'avais passé à Faverange les seuls jours heureux que le ciel m'eût destinés. » — « Je ne me suis jamais trouvée plus heureuse, et je suis sûre que mon père quittera Faverange avec regret. » C'est Édouard qui parle le premier ; et nous savons de qui Édouard est le porte-voix. Mme de Nevers lui fait écho, — répétant ce que disait Clara, d'accord en cela comme en tout avec sa mère.

Or dans une lettre toute voisine du temps où Mme de Duras écrivait *Édouard* (1821-1822), elle s'exprimait ainsi : « Je n'ai pu prendre sur moi de retourner à Ussé depuis tous mes chagrins. J'ai peur des souvenirs que je trouverais là. »

Elle le revit pourtant, ce beau château d'Ussé, plusieurs jours, peut-être plusieurs mois durant ; elle le revit d'un regard arrêté, studieux et attendri, mais, en pensée seulement, et pour le décrire avec une minutieuse exactitude, pendant qu'elle composait *Édouard*, ce livre tout plein d'elle-même, tout palpitant de

1. Lettre à Rosalie, 31 mai 1809.

ses affections, de ses impressions et de ses souvenirs. C'est à ce lieu de délices, — paradis terrestre, d'où l'infidélité de « son ange » l'a pour jamais bannie, — qu'elle voulut rattacher la plus belle scène de son roman, l'image même et l'idéal du bonheur. Car il est facile de s'en convaincre en comparant la description d'Ussé dans la correspondance, et celle de Faverange dans le roman, le château de Faverange, par un ensemble de détails absolument caractéristiques, n'est autre que le château d'Ussé.

L'identification est ici d'une importance capitale : elle servira d'appui à des remarques intéressantes, et qui ont leur délicatesse.

Rapprochons les deux châteaux, traits pour traits, celui du roman et celui de la réalité, afin d'en bien constater la similitude, répétons le mot, l'identité.

Faverange était ce vieux château dont Mme de Nevers m'avait parlé une fois. Situé à quelques heures d'Uzerche, sur un rocher, au bord de la Corrèze, sa position était ravissante. — [Uzerche, chef-lieu de canton, un peu plus de 3.000 habitants].

Le château d'Ussé, situé à trois lieues de Langeais, s'élève sur un coteau escarpé, au-dessus de canaux dérivés de l'Indre. « Le plus beau lieu du monde », écrivait Mme de La Tour du Pin. Et Mme de Duras : « la gaieté de l'aspect est remarquable ; c'est un mouvement continuel ; c'est l'ancienne France. » — Langeais, chef-lieu de canton, un peu plus de 3.000 habitants.

Faverange :

Un grand parc fort sauvage environnait le château; la rivière qui baignait le pied des terrasses fermait le parc de trois côtés. Une forêt de vieux châtaigniers couvrait un espace considérable et s'étendait depuis le sommet du coteau jusqu'au bord de la rivière. Ces arbres vénérables avaient donné leur ombre à plusieurs générations. — Je sortis du château ; j'errais sur les terrasses... — Les rivières, les campagnes, les collines bleuâtres qui fermaient l'horizon, tout me plaisait dans cet aspect. — Les coteaux, la rivière, la forêt étaient enveloppés d'une vapeur violette qui n'était plus le jour, et qui n'était pas encore l'obscurité.

Ussé :

Un parc magnifique de 227 hectares, clos de murs, couronne

le coteau et s'étend au sud jusqu'à la forêt de Chinon. Quelques petits soins, écrivait encore Mme de Duras, le feront ressembler à un parc anglais fort sauvage ; la nature y a tout fait. — Rien n'est si beau que ce parc et l'antique futaie qui couronne le château. — Il avait appartenu successivement aux Montjean, de Reuil, d'Epinay, de Rioux, de Valentinay. Vauban, dont la fille aînée avait épousé un membre de la famille Valentinay, fit construire les belles terrasses qui dominent le cours de l'Indre. — Ces terrasses régularisèrent les pentes sur lesquelles était comme accrochée la forteresse primitive et lui firent un cadre charmant au-dessus de l'aimable vallée de l'Indre.

Faverange :

Je vis de la lumière dans une tour qui formait l'un des angles du château... Un escalier tournant pratiqué dans une tourelle conduisait de la terrasse à ce cabinet... Le duc de L... qu'on ne fixait jamais longtemps sur le même sujet, revint à parler de Faverange et s'engoua de tout ce qu'il voyait, de l'aspect du château par le clair de lune, de l'escalier gothique, surtout de la salle où nous étions. — Grandes salles gothiques boisées de chêne et ornées de trophées d'armes comme au temps de la chevalerie. — Il plaisanta sur la délivrance de Mme de Nevers, enfermée dans le *donjon gothique*, comme une princesse du temps de la chevalerie.

Ussé :

Le château, construit sur un *plan tout gothique*, dans la seconde moitié du xve siècle, a été profondément modifié dans la suite. Son enceinte de murs épais a été coupée, et, par la brèche, le jour est entré à flots dans la cour intérieure, dont plusieurs façades ont été refaites avec des agréments nouveaux. *Le donjon*, la porte d'entrée resserrée entre deux tours, les machicoulis et les échauguettes ont subsisté, mais réduits par les dispositions actuelles, au rôle d'éléments décoratifs et pittoresques[1].

Les principales curiosités de l'un comme de l'autre château sont le « bel escalier » ou « l'escalier gothique », le « donjon gothique » ou « donjon du xve siècle », « les vieilles boiseries sculptées », « les vastes salles », la grande pièce carrée ou bibliothèque :

1. *Tours et les châteaux de la Touraine*, par Paul Vitry, 1905.

On passait ordinairement les matinées dans une *grande bibliothèque que M. le maréchal d'Olonne avait fait arranger depuis qu'il était à Faverange.*

J'ai déjà bien des souvenirs de vous, écrivait Mme de Duras à Rosalie. Celui-ci sera pour *ma bibliothèque (à Ussé) que je vais faire arranger cet été.* — Vous voyez bien dans le coin cette pièce carrée, c'est ma bibliothèque. Voici quatre fenêtres. La vue de l'une enfile la jolie rivière d'Indre et tous ses détours et les coteaux qui la bordent. Celle qui lui est opposée a la vue de la futaie et d'immenses prairies jusqu'à la Loire. Des deux autres fenêtres, on voit les campagnes jusqu'à la Loire, et quelques châteaux sur les coteaux, au delà.

Les sentiments exprimés par la correspondante de Rosalie, à propos d'Ussé, ne s'accordent pas moins avec les sentiments éprouvés par Edouard et la duchesse de Nevers à Faverange. Mme de Duras écrit, de son « beau château » en 1809, ce mot que nous avons relevé à un autre point de vue : « La part de bonheur que j'ai est assez grande pour me faire peur. » Elle aussi supplierait le temps de suspendre son vol ; elle voudrait jouir en sécurité, et, sur l'océan des âges, jeter l'ancre, mais non point un seul jour.

Voici, dans le roman, la paraphrase de ce bonheur, de ce désir et de cet effroi :

A Faverange, tout m'aurait plu dans la disposition actuelle de mon âme. La solitude, la vie que nous menions, l'air de paix, de contentement de Mme de Nevers, tout me jetait dans cet état si doux où le présent suffit, où l'on ne demande rien au passé ni à l'avenir, où l'on voudrait faire durer le présent, retenir l'heure qui s'échappe et le jour qui va finir.

Aussi bien que les sentiments, ce sont les mêmes habitudes soit à Faverange, soit à Ussé, ou, ce qui revient au même, puisqu'il s'agit d'habitudes, à l'hôtel d'Olonne.

A Faverange :

Le soir, tous réunis dans le salon, M. le maréchal d'Olonne animait l'entretien par ses souvenirs et ses projets ; les gazettes, les lectures fournissaient aussi à la conversation., etc. — Un soir, après souper, on se mit au jeu comme chaque soir.

A Ussé :

Dîner à 6 heures. Après dîner, on reste ensemble jusqu'au soir ; on lit, on se promène, on cause ; et, à 9 heures ou 10 heures, on joue tous ensemble pour finir la soirée, à moins qu'on ne préfère causer.[1]

Un détail de temps, celui de l'installation, et ce sera le dernier.

Mme de Duras:

21 avril. — Vos écrans sont partis pour Ussé, où je vais me rendre aussi très incessamment.

Elle s'y installa en effet aux premiers jours de mai.

Edouard :

J'arrivai à Faverange dans les premiers jours de mai.

Le château de Faverange, c'est bien le château d'Ussé.

Clara, duchesse de Rauzan, nous apparaît sous les traits de la duchesse de Nevers, — Clara, « aimable autant que belle », Clara, « bonne enfant au dernier point », disait sa mère, « vrai modèle », selon Mme Swetchine. Edouard aura beau épuiser les déclarations d'amour, multiplier les formules de l'adoration dans ses transports les plus exaltés, il ne dépassera pas la tendresse passionnée que Mme de Duras porte désormais à la fille qui lui reste, et qui lui rend, à pleine mesure, amour pour amour, à la fille qui lui ressemble par le caractère, l'imagination et l'esprit, par une sensibilité toute d'impulsion et prodigue de dévouement, par l'ardeur et l'enthousiasme, — hélas ! aussi, par les mêmes prédispositions maladives (évanouissement dans l'émotion et dans la fatigue, plus tard, demi-paralysie à peu près au même âge). Après la mort de sa mère, Clara se reprochera de ne lui avoir pas été assez dévouée. Elle posera des questions inquiètes à Mlle de Constant, l'amie de Lausanne : « Dites-moi si jamais elle vous a parlé de moi ; savait-elle combien je l'adorais ? » Scrupules qui assaillent et tourmentent, dans le deuil, les plus belles âmes, et les plus dévouées.

Elle eût été remuée jusqu'au fond de son être, et d'ailleurs à jamais rassurée, « la fille modèle », si Rosalie avait fait passer sous ses yeux tant de lettres où il est question de Clara avec une

« reconnaissance passionnée » ; — si le secret d'*Édouard* lui avait été révélé, secret qui paraît lui avoir échappé comme à tout le monde ; si la certitude lui était venue que l'amour de sa mère l'avait personnifiée dans cette ravissante duchesse de Nevers. Nous lisons dans la correspondance : « Je donnerais tout au monde pour que ma chère Clara fût heureuse. Lorsque je pense que j'ai été agitée pour autre chose, je me fais pitié. » — « Clara, par ses soins, sa tendresse et sa conduite parfaite, fait la gloire et la consolation de ma vie. » — « Ma chère, chère Clara me reste ; elle loge avec moi ; elle m'a soignée, consolée ; je dois la vie à sa tendresse ; et le ciel l'en a récompensée. Aimez-la donc : c'est un ange. »

Dans le roman, Edouard s'écrie en racontant l'impression qu'il ressentit à la première vue de Mme de Nevers, — et c'est un premier portrait de Clara par sa mère :

Ah ! mon ami ! comment vous la peindre ? Si elle n'était que belle, si elle n'était qu'aimable, je trouverais des expressions dignes de cette femme céleste ; mais comment décrire ce qui tout ensemble formait une séduction irrésistible ? Je me sentis troublé en la voyant, j'entrevis mon sort ; mais je ne vous dirai pas que je doutai un instant si je l'aimerais : cet ange pénétra mon âme de toute part ! je ne m'étonnai point de ce qu'elle me faisait éprouver. Une émotion de bonheur inexprimable s'empara de moi ; je sentis s'évanouir l'ennui, le vide, l'inquiétude qui dévoraient mon cœur depuis si longtemps.

Je ne sais si d'autres femmes sont plus belles que Mme de Nevers, mais je n'ai vu qu'à elle cette réunion complète de tout ce qui plaît : la finesse de l'esprit et la simplicité du cœur, la dignité du maintien et la bienveillance des manières. Partout la première, elle n'inspirait point l'envie ; elle avait cette supériorité que personne ne conteste, qui semble servir d'appui, et exclut la rivalité. Les fées semblaient l'avoir douée de tous les *talents* comme de tous les charmes. Sa *voix* venait jusqu'au fond de mon âme y porter je ne sais quelles délices qui m'étaient inconnues. Ah ! mon ami ! qu'importe la vie quand on a senti ce qu'elle m'a fait éprouver ? quelle longue carrière pourrait me rendre le bonheur d'un tel amour ?

Clara, garde-malade de sa mère.

Nous attendions Tronchin que Mme de Nevers avait envoyé

chercher. Quelle bonté que la sienne! Elle avait l'air d'un ange descendu du ciel près de ce lit de douleur. Elle essayait de ranimer les mains glacées de mon père en les réchauffant dans les siennes. — Je voyais Mme de Nevers, j'entendais sa *voix*, je respirais le parfum de ses beaux cheveux.

Dans le passage suivant, les rôles sont intervertis. Édouard, c'est, par exception, Clara au chevet de sa mère; et, tout de suite après, ce sera, comme d'habitude, Mme de Duras. Inversement, Mme de Nevers rappelle parfois à de certains traits Mme de Duras.

Jamais je n'ai vu une physionomie exprimer si vivement des émotions si variées et si profondes : la douleur, l'inquiétude, la reconnaissance s'y peignaient avec tant de force et de fidélité qu'on aurait voulu qu'un peintre pût en conserver les traits. Lorsque le chirurgien prononça que mes blessures n'étaient pas mortelles, des larmes coulèrent des yeux d'Edouard. Il me pressa sur son cœur. « Je serais mort deux fois », me dit-il. De ce jour il ne me quitta plus : je languis longtemps, ses soins ne se démentirent jamais ; ils prévenaient tous mes désirs. Edouard... cherchait... à me distraire : son esprit piquant amenait et faisait naître la plaisanterie. Souvent il me faisait la lecture, il devinait ce qui pouvait soulager mes maux. Je ne sais quoi de paisible, de tendre, se mêlait à ses soins et leur donnait le charme délicat qu'on attribue à ceux des femmes : c'est qu'il possédait leur dévouement, cette vertu touchante qui transporte dans ce que nous aimons ce *moi*, source de toutes les misères de nos cœurs, quand nous ne le plaçons pas dans un autre.

Clara, en costume de bal.

Elle est signalée dans les papiers de ce temps et dans les Mémoires comme une des *belles danseuses de la Cour.*

Mme de Nevers parut dans le salon à 8 heures, en costume, et accompagnée de deux ou trois personnes qui allaient avec elle répéter encore une fois le quadrille (russe) chez la princesse avant le bal.

Jamais je [Mme de Duras] n'avais vu Mme de Nevers plus ravissante qu'elle ne l'était ce soir-là. Cette coiffure de velours noir, brodée de diamants, ne couvrait qu'à demi ses beaux cheveux

blonds ; un grand voile brodé d'or et très léger surmontait cette coiffure, et tombait avec grâce sur son cou et sur ses épaules qui n'étaient cachées que par lui ; un corset de soie rouge boutonné et aussi orné de diamants dessinait sa jolie taille ; ses manches blanches étaient retenues par des bracelets de pierreries, et sa jupe courte laissait voir un pied charmant à peine pressé dans une petite chaussure en brodequin, de soie aussi et lacé d'or ; enfin, rien ne peut rendre la grâce de Mme de Nevers dans cet habit étranger qui semblait fait exprès pour le caractère de sa figure et la proportion de sa taille.

Clara préside le cercle de la jeunesse dans le salon de sa mère.

Mme de Nevers faisait les honneurs de ce cercle avec sa grâce accoutumée, mais je ne sais quel nuage de tristesse couvrait son front. Quand elle m'aperçut, il se dissipa tout à fait. Magie de l'amour ! J'oubliai toutes mes peines : je me sentis fier de ses succès, de l'admiration qu'on montrait pour elle... En ce moment je jouissais de la voir au-dessus de tous..., et j'éprouvais pour elle un enivrement d'orgueil dont j'étais incapable pour moi-même. Si j'avais pu ainsi m'oublier toujours, j'aurais été moins malheureux ; mais cela était impossible.

Mme de Duras que la solitude effraye, seule à Saint-Cloud, pendant les courtes absences de Clara :

Lorsque Clara est à Paris, je suis toute la journée sans parler.

Il me semblait que je n'arriverais jamais à la fin de ces jours où je ne devais pas la voir ; chaque minute tombait comme un poids de plomb sur mon cœur ; il s'écoulait un temps énorme avant qu'une autre minute vînt remplacer celle-là. Lorsque je pensais qu'il faudrait supporter ainsi toutes les heures de ce jour éternel, je me sentais saisi par le désespoir, par le besoin de m'agiter du moins et de me rapprocher d'elle à tout prix. J'allais à Versailles, j'allais errer sur les collines qui entourent ce beau lieu. Je parcourais les bois de Satory *ou la hauteur de Saint-Cyr*. Les arbres, dépouillés par l'hiver, étaient tristes comme mon cœur. Du haut de ces collines, je contemplais ces magnifiques palais... Je n'avais rien à offrir à celle que j'aimais qu'un cœur déchiré par la passion et par la douleur ! Je restais longtemps abîmé dans ces pénibles réflexions, et, quand le jour commençait

à tomber, je me rapprochais du château ; j'errais dans ces bosquets déserts qui semblent attendre encore la grande ombre de Louis XIV. Quelquefois, assis aux pieds d'une statue, je contemplais ces jardins enchantés, créés par l'amour ; ils ne déplaisaient pas à mon cœur : leur tristesse, leur solitude, étaient en harmonie avec les dispositions de mon âme... Je retournais à Paris [Saint-Cloud] dans un état digne de pitié, et cependant je préférais ces agitations à la longue attente de l'absence, où je me sentais me consumer sans pourtant me sentir vivre.

Je tombai bientôt dans un état qui tenait le milieu entre le désespoir et la folie. En proie à une idée fixe, je voyais sans cesse Mme de Nevers ; elle me poursuivait pendant mon sommeil ; je m'élançais pour la saisir dans mes bras, mais un abîme se creusait tout à coup entre nous deux ; j'essayais de le franchir, et je me sentais retenu par une puissance invincible ; je luttais en vain ; je me consumais en efforts superflus ; je sortais épuisé, anéanti, de ce combat qui n'avait de réel que le mal qu'il me faisait et la passion qui en était la cause. Mystérieuse alliance de l'âme et du corps ! qu'est-ce que cette enveloppe fragile qui obéit à une pensée, que le malheur détruit, et qu'une idée fait mourir ? je sentais que je ne résisterais pas longtemps à ces cruelles souffrances. Mme de Nevers me montrait sans déguisement sa douleur et son inquiétude : *elle cherchait à adoucir mes peines sans pouvoir y parvenir ; sa tendresse ingénieuse me prouvait sans cesse qu'elle me préférait à tout. Elle, si brillante, si entourée, elle dédaignait tous les hommages, elle trouvait moyen de me montrer à chaque instant qu'elle préférait mon amour aux adorations de l'univers. Une reconnaissance passionnée venait se joindre à tous les autres sentiments de mon cœur, qui se concentraient tous en elle seule.* Si j'avais pu lui donner ma vie ! mourir pour elle, pour qu'elle fût heureuse ! Ajouter mes jours à ses jours, ma vie à sa vie ! Hélas ! je ne pouvais rien, et elle me donnait ce trésor inestimable de sa tendresse sans que je pusse lui rien donner en retour.

Chaque jour la contrainte où je vivais, la dissimulation à laquelle j'étais forcé me devenait plus insupportable [allusions à Félicie]. J'avais renoncé au bonheur et il me fallait sacrifier jusqu'au plaisir des malheureux, celui de s'abandonner sans réserve au sentiment de leurs maux ! Il me fallait composer mon visage et feindre quelquefois une gaieté trompeuse qui pût masquer les tourments de mon cœur et prévenir les soupçons qui atteindraient Mme de Nevers ! La crainte de la compromettre pouvait seule me donner assez d'empire sur moi-même pour persévérer dans un rôle qui m'était si pénible

La figure toute gracieuse de Mme de Nevers ferait quelquefois penser à Félicie en quelques détails, comme ci-dessus : léger profil aussitôt évanoui ; rapide évocation de sa beauté de quinze ans, telle que ne pouvait s'empêcher de la revoir sous les ombrages d'Ussé, à travers la brume de ses larmes, la pauvre mère délaissée.

... Je vis de loin Mme de Nevers qui s'avançait vers moi. Elle marchait lentement sous les arbres, plongée dans une rêverie dont j'osai me croire l'objet. Elle avait ôté son chapeau ; ses beaux cheveux tombaient en boucles sur ses épaules ; son vêtement léger flottait autour d'elle ; son joli pied se posait sur la mousse si légèrement qu'il ne la foulait même pas. Elle ressemblait à la nymphe de ces bois. Je la contemplais avec délices.

Au terme de son dernier séjour à Ussé en compagnie de sa mère, Félicie avait quinze ans. Clara n'en avait que treize. Il est vrai, c'est de Clara que Mme de Duras disait alors : « Elle est très fraîche, et, avec la plus belle peau du monde, elle a des cheveux d'un noir d'ébène. »

Il est naturel de supposer qu'en écrivant certains mots rapides, Mme de Duras avait en vue Félicie, en dépit du nom attribué à Clara : « Elle déchire mon cœur et ne s'en aperçoit même pas. » — « L'adorer, c'est ma vie. Comment pourrais-je m'empêcher de vivre », et ainsi de beaucoup d'autres traits, qui n'ont leur plénitude de sens qu'appliqués à la fille aînée, « idole » de sa mère.

Après Mme de Nevers, voici le maréchal d'Olonne. Celui-ci rappelle tantôt le vieux maréchal de Duras, pacificateur de la Bretagne... ; tantôt, par un titre seulement, le duc de Durfort, son fils ; le plus souvent, le duc de Duras, mari de Claire de Kersaint, et petit-fils du maréchal, lui-même maréchal de camp, par ordonnance de Louis XVIII.

L'hôtel d'Olonne, que distingue une simplicité de bon goût, c'est l'hôtel de la rue de Varennes, où Mme de Duras aimait tant à s'entourer d'une société choisie, surtout après le mariage de Clara, depuis qu'elle n'allait plus dans le monde. Elle nomme dans sa correspondance les habitués de ce salon — de ce « petit cercle », comme elle dit — auquel les historiens et les critiques accordent une mention fort élogieuse. « J'entendis nommer les

personnes qui m'entouraient : c'étaient les hommes les plus distingués dans les sciences et dans les lettres, et un Anglais, membre fameux de l'opposition. »

Je vous raconterai ma première visite à l'hôtel d'Olonne, parce qu'elle me frappa singulièrement. J'étais accoutumé à la magnificence chez mon oncle d'Herbelot : mais tout le luxe de la maison d'un fermier général fort riche ne ressemblait en rien à la noble simplicité de la maison de M. le maréchal d'Olonne. Le passé, dans cette maison, servait d'ornement au présent : des tableaux de famille, qui portaient des noms historiques et chers à la France, décoraient la plupart des pièces ; de vieux valets de chambre marchaient devant vous pour vous annoncer. Je ne sais quel sentiment de respect vous saisissait en parcourant cette vaste maison, où plusieurs générations s'étaient succédé faisant honneur à la fortune et à la puissance, plutôt qu'elles n'en étaient honorées.

Il n'est pas indifférent de voir à quels choix de souvenirs et d'expressions M[me] de Duras osa bien faire appel pour en former le portrait de son mari dans un roman destiné à s'échapper de ses mains. Il y avait convenance à ce qu'on ne pût le reconnaître à coup sûr, et elle devait désirer qu'il fût très ressemblant : double difficulté pour l'auteur, et pour nous, double curiosité. Mais d'abord, une simple remarque en passant.

Édouard, ce n'est pas seulement M[me] de Duras aimant sa fille Clara, c'est Claire de Kersaint, fiancée, et se souvenant de son amour pour M. de Duras. Il serait trop aventureux de noter tel ou tel passage en particulier comme évoquant ses premières « adorations ». Et toutefois, l'ensemble reproduit bien les sentiments qui s'expriment encore avec feu dans les premières lettres connues de M[me] de Duras à son mari — trois ans après le mariage.

Voici donc le portrait du duc de Duras :

M. le maréchal d'Olonne, avec sa bonté accoutumée, s'occupait de me distraire. Il voulait que j'allasse au spectacle et que je visse tout ce qu'il croyait digne d'intérêt ou de curiosité ; il me questionnait sur ce que j'avais vu, causait avec moi comme l'aurait fait mon père, et, pour m'encourager à la confiance, il me disait que ces conversations l'amusaient et que mes impressions rajeunissaient les siennes. M. le maréchal d'Olonne, quoiqu'il ne

fût point ministre, avait cependant beaucoup d'affaires. Ami intime du duc d'A..., il passait pour avoir plus de crédit qu'en réalité il ne s'était soucié d'en acquérir, mais les grandes places qu'il occupait lui donnaient le pouvoir de rendre d'importants services. Toute la Guyenne, dont il était gouverneur, affluait chez lui. Pendant la plus grande partie de la matinée, il recevait beaucoup de monde. Quatre fois par semaine, il s'occupait de sa correspondance, qui était fort étendue. Il avait deux secrétaires qui travaillaient dans un de ses cabinets, mais il me demandait souvent de rester dans celui où il écrivait lui-même ; il me parlait des affaires qui l'occupaient avec une entière confiance ; il me faisait quelquefois écrire un mémoire sur une chose secrète, ou des notes relatives aux affaires qu'il m'avait confiées, et dont il ne voulait pas que personne eût connaissance. J'aurais été bien ingrat, si je n'eusse été touché et flatté d'une telle préférence...

Il est singulièrement doux de se sentir à son aise avec des personnes qui vous sont supérieures. On n'y est point si on éprouve le sentiment de son infériorité ; on n'y est pas non plus en s'apercevant qu'on l'a perdu ; mais on y est si elles vous le font oublier. M. le maréchal d'Olonne possédait ce don touchant de la bienveillance et de la bonté ; il inspirait toujours la vénération et jamais la crainte ; il avait cette sorte de sécurité sur ce qui nous est dû qui permet une indulgence sans bornes ; il savait bien qu'on n'en abuserait pas et que *le respect pour lui était un sentiment auquel on n'avait jamais besoin de penser*. Je sentais mon attachement pour lui croître chaque jour, et il paraissait touché du dévouement que je lui montrais... Chez M. le maréchal d'Olonne, au contraire, cette possession des honneurs et de la fortune était si ancienne qu'il n'y pensait plus : il n'était jamais occupé d'en jouir, mais il l'était souvent de remplir les obligations qu'elle impose. Des assidus, des commensaux remplissaient aussi très souvent le salon de l'hôtel d'Olonne : mais c'étaient des parents pauvres, un neveu officier de marine, venant à Paris demander le prix de ses services ; c'était un vieux militaire couvert de blessures et réclamant la croix de Saint-Louis. C'étaient d'anciens aides de camp du maréchal ; c'était un voisin de ses terres ; c'était le fils d'un ancien ami. Il y avait une bonne raison à donner pour la présence de chacun d'eux ; on pouvait dire pourquoi ils étaient là, et il y avait une sorte de paternité dans cette protection bienveillante autour de laquelle ils venaient tous se ranger, etc.

A défaut des renseignements positifs que nous fourniront les lettres à Rosalie sur la date de composition d'*Édouard*, les

louanges que l'auteur y décerne au maréchal d'Olonne pour son « silence respectueux » et son attitude pleine de dignité dans la disgrâce, suffiraient à prouver que le livre fut écrit avant juin 1824, c'est-à-dire avant l'ordonnance royale qui chassait Chateaubriand du ministère. Jamais, après l'éclat que fit le ministre congédié, après l'opposition furieuse où il se jeta, jamais la « chère sœur » n'aurait eu l'idée de flétrir avec tant d'énergie cette « insulte au pouvoir », et de préconiser ce « silence » comme la seule attitude qui convînt dans la disgrâce. De Chateaubriand passé à l'opposition, il ne se peut concevoir critique plus sévère — ni plus piquante, vu l'origine.

Cette page vigoureuse, et involontairement justicière, s'explique à sa date de 1821-1822 le plus naturellement du monde, par un incident ou plutôt par des bavardages dont Mme de Duras parle à Mme Swetchine et qui durent se renouveler périodiquement :

5 mai 1817.

Est-il possible qu'on vous ait mandé le plus sot bruit du monde qui n'a jamais eu de fondement, qui a duré deux jours, et qui est venu de ce que M. de Duras, qui était allé passer quelques jours à Ussé pour planter, voyant la saison s'avancer, est parti sans attendre la loi de recrutement. Mais rien, rien au monde n'a changé dans notre position. Le Roi est toujours le même pour M. de Duras, et, sans être plus en faveur auprès de lui, il n'est pas plus mal que lorsque vous étiez ici ; mais, chère amie, vous me feriez regretter une disgrâce, si elle devait vous ramener près de moi.

Le duc de Duras occupait à la Cour l'emploi le plus en vue. Il abordait le Roi directement ; son crédit était réel par le fait même de ces libres communications avec Sa Majesté. Aussi son appui était-il très sollicité. Or, à plusieurs reprises, le bruit se répandit, comme en 1817, qu'il allait être disgracié : bruit intéressé, et qui d'ailleurs s'explique dans une cour à favoris et à favorites. Quoique ces rumeurs fussent sans fondement, M. et Mme de Duras avaient dû prévoir le cas, et, d'un commun accord, ils avaient arrêté le parti à prendre. Ils se confineraient à Ussé, et c'est cette attitude concertée que l'auteur caractérise dans *Édouard* avec une haute dignité et une ferme raison :

Les bruits qu'on fait courir sur la disgrâce de M. le duc d'A... sont donc vrais, lui demandai-je. — Ils sont trop vrais, me répondit-elle, et je crois que mon père la partagera. Suivant toute apparence, il sera exilé à Faverange, et je l'y accompagnerai. — M. le maréchal d'Olonne me dit qu'en effet le duc d'A... était disgracié, et que, sans avoir partagé ni sa faveur ni sa puissance, il partagerait sa disgrâce : — « Je veux mettre ordre au plus pressé, être prêt et n'avoir rien à demander, pas même un délai. »

L'ordre d'exil arriva dans la soirée et répandit la douleur et la consternation à l'hôtel d'Olonne. M. le maréchal d'Olonne, avec le plus grand calme, donna des ordres précis, et, en fixant une occupation à chacun, suspendit les plaintes inutiles.

Le duc de L..., le prince d'Enrichemont et les autres amis de la famille accoururent à l'hôtel d'Olonne au premier bruit de cette disgrâce. M. le maréchal d'Olonne eut toutes les peines du monde à contenir le bouillant intérêt du duc de L... et à tempérer la violence de ses discours...

Cependant les ballots, les paquets, remplirent bientôt les vestibules et les cours de l'hôtel d'Olonne. Quelques chariots partirent en avant avec une partie de la maison, et M. le maréchal d'Olonne et Mme de Nevers quittèrent Paris le lendemain. Tout Paris était venu dans la soirée à l'hôtel d'Olonne, mais M. le maréchal d'Olonne n'avait reçu que ses amis. Il dédaignait cette insulte au pouvoir dont les exemples étaient alors si communs ; il trouvait plus de dignité dans un respectueux silence. Je l'imite ; mais je ne doute pas qu'à cette époque vous n'ayez entendu parler de l'exil de M. le maréchal d'Olonne comme d'une grande injustice et d'un abus de pouvoir fondé sur la plus étrange erreur.

M. le maréchal d'Olonne, en arrivant à Faverange, avait établi une régularité dans la manière de vivre qui laissait du temps pour tout. Il avait annoncé qu'il recevrait très peu de monde, et, avec le bon esprit qui lui était propre, il s'était créé des occupations qui avaient de l'intérêt, parce qu'elles avaient un but utile. De grands défrichements, la construction d'une manufacture, celle d'un hospice, occupaient une partie de ses matinées ; d'autres heures étaient employées dans son cabinet à écrire des mémoires sur quelques parties de sa vie plus consacrées aux affaires publiques. Le soir, tous réunis dans le salon, M. le maréchal d'Olonne animait l'entretien par des souvenirs ou des projets ; les gazettes, les lectures, fournissaient aussi à la conversation, et jamais un moment d'humeur ne trahissait les regrets de l'ambition dans le grand seigneur exilé, ni le dépit dans la victime d'une injustice. Cette simplicité, cette égalité d'âme, n'étaient point un effort dans M. le maréchal d'Olonne : il était si naturellement au-

dessus de toutes les prospérités et de tous les revers de la fortune, qu'il ne lui en coûtait rien de les dédaigner ; et si la faiblesse humaine, se glissant à son insu dans son cœur, y eût fait entrer un regret de la vanité, il l'aurait raconté naïvement et s'en serait moqué le premier. Cette grande bonne foi d'un caractère élevé est un des spectacles les plus satisfaisants que l'homme puisse rencontrer ; il console et honore ceux mêmes qui ne sauraient y atteindre.

Le roman d'*Édouard* avait été lu en petit comité dès 1822. Si restreint que fût le cercle des initiés, ils appartenaient au monde de la cour et de la politique ; et ce monde provoque instantanément mille échos qui se répercutent à l'infini dans toutes les directions. C'était déjà toute une publicité. La duchesse de Dino, Talleyrand, Cuvier, Villemain avaient applaudi ; le livre était donc bien connu, avant la publication.

Corriger à l'impression, en 1825, le passage qui semblait viser Chateaubriand, devenu chef de l'opposition et irréconciliable ennemi du ministère, c'eût été non pas discrétion et ménagement, mais lourdeur et maladresse. Et, d'autre part, supprimer tout à fait l'épisode de Faverange, c'eût été mutiler le roman dans sa partie essentielle et sans nul avantage pour le cher frère ; car la suppression aurait été remarquée ; elle aurait été l'aveu d'une faute ; elle aurait passé pour un blâme indirect à l'ami malheureux.

Aussi *Édouard* fut-il publié tel qu'il avait été composé et admiré. Chateaubriand l'avait lu au moment de la composition ; témoin ce billet [1821-1822] :

J'ai un mal de gorge abominable qui va m'empêcher de sortir aujourd'hui. Je ne vous verrai donc pas. Achevez l'*Avocat* [*Édouard*]. Vous me le lirez demain.

Chateaubriand ne s'avisa pas d'en tenir rigueur, lui si susceptible, à M[me] de Duras ; il la savait fort éloignée de toute intention malveillante à son endroit. Dans la magnifique solennité de ses *Mémoires*, il citera le roman d'*Ourika*, ainsi que les mémoires inédits de sa noble et généreuse amie. Mais sur *Édouard*, « le principal titre », pas un mot. On pense bien que ce ne fut pas oubli. Il avait sur le cœur l'épisode de la disgrâce,

supportée à Faverange dans un silence plein de dignité. Si involontaire que fût la leçon, encore est-il qu'il y avait leçon.

L'amie dont il est parlé dans un entretien d'Edouard et de Mme de Nevers, — « j'ai une amie qui m'est bien chère, son mari est ministre en Hollande, et elle est à La Haye depuis six mois », — c'est la grande amie avec laquelle nous avons fait connaissance, Mme de La Tour du Pin. Le marquis de La Tour du Pin occupa la place de ministre plénipotentiaire à La Haye, depuis le mois de mars 1791 jusqu'à la chute du trône. En 1809, M. de La Tour du Pin fut nommé préfet de Bruxelles par Napoléon. A la Restauration, il fut envoyé comme ambassadeur et ministre plénipotentiaire au Congrès de Vienne, d'où il passa avec les mêmes titres à la cour des Pays-Bas auprès de laquelle il résidait encore pendant la composition d'*Édouard.*

On pourra comparer, aux expressions enthousiastes de la correspondance relatives à Mme de La Tour du Pin, les passages suivants, plus contenus, parce qu'ils étaient destinés au public, mais au fond non moins enthousiastes :

Un jour, on avait parlé longtemps dans le salon du dévouement de Mme de B..., qui s'était enfermée avec son amie intime, Mme d'Anville, malade et mourante de la petite vérole. Tout le monde avait loué cette action, et l'on avait cité plusieurs amitiés de jeunes femmes dignes d'être comparées à celle-là. J'étais debout devant la cheminée et près du fauteuil de Mme de Nevers : « Je ne vous vois point d'amie intime, lui dis-je. — J'en ai une qui m'est bien chère, me répondit-elle : c'est la sœur du duc de L... Nous sommes liées depuis l'enfance, mais je crains que nous ne soyons séparées pour bien longtemps : le marquis de C..., son mari, est ministre en Hollande, et elle est à La Haye depuis six mois. — Ressemble-t-elle à son frère ? demandai-je. — Pas du tout, reprit Mme de Nevers ; elle est aussi calme qu'il est étourdi. *C'est un grand chagrin pour moi que son absence, dit Mme de Nevers. Personne ne m'est si nécessaire que Mme de C... ; elle est ma raison, je ne me suis jamais mise en peine d'en avoir d'autre*, et à présent que je suis seule, je ne sais plus me décider à rien. — Je ne vous aurais jamais cru cette indécision dans le caractère, lui dis-je. — Ah ! reprit-elle, il est si facile de cacher ses défauts dans le monde. Chacun met à peu près le même habit, et ceux qui passent n'ont pas le temps de voir que les visages sont différents... »

... J'appris que Mme de Nevers partait dans deux jours pour aller voir à La Haye [à Bruxelles] son amie Mme de C... Je ne pus dissimuler ma tristesse, et quelquefois je crus remarquer que Mme de Nevers était triste...

« Votre malheur a fait une cruelle impression sur Nathalie, me dit un jour M. le maréchal d'Olonne; elle ne s'en est point remise, elle n'a pas cessé d'être triste et souffrante depuis ce temps-là. Le voyage, j'espère, lui fera du bien. La Hollande est charmante au printemps. Mme de C... la promènera, et des objets nouveaux la distrairont. »

J'allai près de mon amie chercher de l'appui contre cette passion...

Eugénie employa toutes les forces de sa raison pour me démontrer la nécessité de combattre mes sentiments. Hélas! vous n'ignorez pas tout ce qui nous sépare! Je crus qu'elle m'avait persuadée : je revins à Paris, armée de sa sagesse bien plus que de la mienne. Je pris la résolution de vous fuir; je cherchais la distraction dans ce monde où j'étais sûre de ne pas vous trouver, Quelle profonde indifférence je portais dans tous ces lieux où vous n'étiez pas !

Tout ce passage fait allusion, je pense, ou du moins fait nécessairement penser aux lettres si vives que Mme de La Tour du Pin écrivit à Mme de Duras pour la mettre en garde contre la passion qui l'entraînait vers Chateaubriand.

Un domestique m'apprit que Mme de Nevers venait de se trouver mal et qu'elle était sans connaissance. Glacé d'effroi, je me précipitai vers son appartement; je traversai deux ou trois grandes pièces sans savoir ce que je faisais, et je me trouvai à l'entrée de ce même cabinet où, la veille encore, nous avions osé croire au bonheur.

Mme de Nevers était couchée sur un canapé, pâle et sans mouvement. Une jeune femme que je ne connaissais point la soutenait dans ses bras; je n'eus que le temps de l'entrevoir...

« Les explications sont inutiles entre nous, me dit M. le maréchal d'Olonne. Ma fille m'a tout avoué. Son amie, instruite plus tôt que moi des calomnies qu'on répandait sur elle, est venue de Hollande pour l'arracher de l'abîme où elle était prête à tomber.

En traçant ces mots, Mme de Duras se souvient de l'avertissement sévère que Mme de La Tour du Pin lui avait donné en 1812 :

Je veux vous arrêter sur le bord de l'abîme où vous êtes près de tomber.

Il me paraît évident que, dans la peinture de l'amour qui affole Edouard et Mme de Nevers, l'auteur s'est inspiré maintes fois de sa passion exaltée pour Chateaubriand.

Le nom d'Eugénie, attribué à cette amie la plus intime, Mme de La Tour du Pin — laquelle s'appelait Anna — est tout à la fois précaution et souvenir, — souvenir d'une autre amie bien chère à son cœur :

Nous finirons l'automne avec ma tante [de Poix] et une jeune personne qui s'appelle Eugénie, qui a été élevée par elle et avec moi, que j'aime et qui est aimable.

La phrase que nous avons lue au début de ces extraits à propos de l'amie. « On avait cité plusieurs amitiés de jeunes femmes dignes d'être comparées à celles-là, « c'est-à-dire à Mme de B... » qui s'était enfermée avec son amie intime, Mme d'Anville, malade et mourante de la petite vérole », cette phrase est un témoignage d'affectueuse admiration décerné à une autre amie non moins intime, Mme de Sainte-Maure, que Mme de Duras aimait à l'égal d'une sœur. Elle a voulu célébrer le dévouement de cette amie sous le mystère d'une allusion insaisissable à toute autre qu'à l'intéressée. Nous avons lu dans une lettre à Rosalie :

Ma chère Mme de Sainte-Maure n'est pas encore revenue de Bourgogne ; elle ne sera ici que le mois prochain ; elle est retenue par son bon cœur auprès d'une belle-sœur dont l'enfant est mourant ; et, si vous la connaissiez, vous sauriez que le malheur est pour elle un attrait, comme serait pour une autre la beauté, l'esprit ou l'élégance.

Édouard nous dévoile le cœur et l'âme de Mme de Duras tout autant qu'*Ourika*, mais autrement, diversement. Il nous montre encore ses tristesses, ses désolations, ses luttes, son désespoir causés par Félicie; mais aussi, et par contre, et surtout, sa tendresse pour Clara, cet « ange dont les soins l'ont sauvée », tendresse d'admiration, « reconnaissance passionnée ».

Édouard est la glorification et l'idéalisation de Clara, c'est la couronne décernée à sa piété filiale, à son angélique fidélité.

En ce sens, *Ourika* et *Édouard* se font pendant et s'opposent.

Le roman d'*Édouard* a plus de consistance que le premier. On s'intéresse à l'amour romanesque du jeune homme ; on se passionne avec lui et pour lui, à mesure que se dresse l'obstacle.

Lui et Mme de Nevers, on les voudrait heureux d'un bonheur partagé. Et quand arrive le dénouement, départ en désespéré de l'hôtel d'Olonne, mort cherchée et trouvée dans l'attaque du camp anglais, le cœur se serre ; des larmes montent aux yeux, comme en apprenant le malheur d'un être pratiqué et aimé.

Edouard n'est pas une ombre de rêve. Ce n'est pas non plus un caractère fortement tranché : il y a mélange et combinaisons ; c'est tout de même un vivant extrêmement aimable et distingué, avec lequel il semble qu'on se soit lié et dont on avait épousé le chimérique espoir.

Si ce n'est pas un caractère — et nous savons pourquoi — c'est une ravissante figure et un durable souvenir.

Mieux garanti que dans *Ourika*, le secret de l'âme ardente qui se peint et se voile sous le nom d'Edouard, déborde pourtant le rôle de ce personnage, se répand dans toutes les scènes du livre, et se révèle, dans maintes *réflexions*. En voici quelques-unes, profanes celles-là, qui auront l'avantage de nous rappeler les chagrins de la mère et sa manière de moraliste : « pensées renfermées dans un tour vif, précis et délicat ».

Les grandes douleurs n'ont pas besoin de confidents ; l'âme qui peut les contenir se suffit à elle-même ; il faut entrevoir ailleurs l'espérance pour sentir le besoin de l'intérêt des autres. A quoi bon toucher à des plaies inguérissables ? Tout est fini pour moi dans la vie, et je suis, déjà, à mes yeux, comme si je n'étais plus.

Cette âme inaccessible aux consolations était encore généreuse, bienveillante, élevée ; elle aurait donné le bonheur qu'elle ne pouvait plus recevoir.

On croit des souvenirs ineffaçables, et cependant, quand on va les chercher au fond de son âme, on y réveille mille nouvelles douleurs.

Son esprit servait à tout, et il n'en avait jamais que ce qu'il

fallait : il possédait au suprême degré l'art de faire sortir la plaisanterie de la raison.

L'opposition du bon sens aux idées fausses est presque toujours comique ; mon père m'apprit à trouver ridicule ce qui manquait de vérité. Il ne pouvait mieux en conjurer le danger.

C'est un danger pourtant, et un grand malheur, que la passion dans l'appréciation des choses de la vie, même quand les principes les plus purs et la raison la plus saine sont vos guides. On ne peut haïr fortement ce qui est mal sans adorer ce qui est bien, et ces mouvements violents sont-ils faits pour le cœur de l'homme ? Hélas ! ils le laissent vide et dévasté comme une ruine, et cet accroissement momentané de la vie amène et produit la mort.

Ces matières étaient sérieuses, mais elles ne le paraissaient pas. Ce n'est pas la frivolité qui produit la légèreté de la conversation, c'est cette justesse qui, comme l'éclair, jette une lumière vive et prompte sur tous les objets. Je sentis en écoutant mon père, qu'il n'y a rien de si piquant que le bon sens d'un homme d'esprit.

Dès que je fus seul dans ma chambre, je me jetai à genoux ; je priai pour mon père, ou plutôt je priai mon père... mes larmes recommencèrent de couler ; je repassai les souvenirs de mon enfance ; je pleurai de nouveau ma mère, car toutes les douleurs se tiennent et la dernière réveille toutes les autres.

Lorsque j'y réfléchis, je ne comprends pas que M. le maréchal d'Olonne n'eût point encore deviné mes sentiments secrets : mais la vieillesse et la jeunesse manquent également de pénétration : l'une ne voit que ses espérances et l'autre que ses souvenirs.

Ce bien-être ineffable que donne la passion ne saurait être détruit que par le changement de ceux qui l'éprouvent, car la passion est plus forte que tous les malheurs qui ne viennent pas d'elle.

L'imagination préoccupée par l'amour ressemble à cette forêt enchantée que nous peint Le Tasse, et dont toutes les issues ramenaient toujours dans le même lieu. La passion répond à tout, et tout ramène à elle.

La passion, qui produit tous les fruits de la faiblesse, est cepen-

dant ce qui met l'homme de niveau avec tout ce qui est grand, noble, élevé. Il nous semblait quelquefois que nous étions capables de tout ce que nous lisions de sublime. Rien ne nous étonnait, et l'idéal de la vie nous semblait l'état naturel de nos cœurs, tant nous vivions facilement dans cette sphère élevée des sentiments généreux...

J'étais coudoyé et arrêté à chaque instant par la foule qui se pressait dans cette rue populeuse. Ces hommes qui allaient tranquillement à leurs affaires me faisaient horreur. La nature humaine se révolte contre l'isolement ; elle a besoin de compassion : la vue d'un autre homme, d'un semblable, insensible à nos douleurs, blesse ce don de pitié que Dieu mit au fond de nos âmes et que la société étouffe et remplace par l'égoïsme. Ce sentiment amer augmentait encore mon irritation : on dirait que le désespoir se multiplie par lui-même.

Une dernière pensée. qui reproduit presque mot à mot certains passages d'une lettre de plaintes très vives à Chateaubriand ; elle nous rappelle d'une part la supériorité de Mme de Duras sur Chateaubriand en fait de sentiments, de l'autre les orages de cette amitié :

On attendait Mme de Nevers de jour en jour, et mon cœur palpitait de joie en pensant que j'allais la revoir. Loin d'elle, je ne pouvais croire longtemps que je l'eusse offensée. Je sentais que je l'aimais avec tant de désintéressement, j'avais tellement la conscience que j'aurais donné ma vie pour lui épargner un moment de peine, que je finissais par ne plus croire qu'elle fût mécontente de moi, à force d'être assuré qu'elle n'avait pas le droit de l'être.

Et puis, comment ne pas remarquer cette pensée de la mort qui revient sans cesse dans *Édouard*, et je dirais trop souvent, si ce n'était encore la traduction d'un état d'âme, l'aveu tout ensemble d'une épouvante très grande et parfois d'un désir obsédant? Sur l'effroi trop peu dissimulé que la pensée de la mort lui causait, des fables couraient dans le monde ; et l'on trouverait dans la correspondance de La Mennais un passage bien curieux à ce sujet. Mme Swetchine écrit :

J'ai vu encore dans le monde des gens persuadés que Mme de Duras était en proie à toutes les angoisses d'une pleine révolte

contre la mort, et qu'elle en éloigne l'idée On se la représente dans les emportements d'une imagination qui ne sait pas se soumettre.

Distraite et calmée, à de certains moments, par le travail de la composition, souvent elle était reprise de désespoir ; et c'est ce découragement physique et moral qui se trahissait soit quand elle parlait si souvent de la mort par la bouche d'Édouard, soit quand elle écrivait à Chateaubriand, en 1821, date approximative de la composition du roman :

Dans l'état où je suis, que puis-je regretter ? Je me sens si à charge aux autres et à moi-même que le moment qui finira ce triste état ne me paraît pas un malheur.

« Édouard, lui dis-je un jour, est-il donc impossible de vous faire du bien ? » Les larmes lui vinrent aux yeux. « Laissez-moi, me dit-il, je ne veux pas me rattacher à la vie. »

L'amour mêle souvent l'idée de la mort à celle du bonheur, mais ce n'est pas la mort dans l'appareil funèbre dont j'étais environné, c'est l'idée de l'éternité, de l'infini, d'une éternelle réunion, que l'amour cherche dans la mort ; il recule devant un cercueil solitaire.

Il était impossible que ces violentes agitations n'altérassent pas ma santé : je me sentais dépérir et mourir ; d'affreuses palpitations me faisaient croire quelquefois que je touchais à la fin de ma vie, et j'étais si malheureux que j'en voyais le terme avec joie.

Vous êtes mauvais juge de ce que je souffre, lui dis-je, et je ne veux pas vous l'apprendre. Le bonheur n'est pas fait pour moi, je n'y prétends pas ; mais dites-moi seulement, dites-moi une fois que vous me regretterez quand je ne serai plus, que ce tombeau qui me renfermera bientôt attirera quelquefois vos pas.

Où avez-vous donc passé la journée, me demanda-t-elle ? — Qu'importe ? lui répondis-je ; mon absence sera bientôt éternelle. — Édouard, me dit-elle, est-ce donc là les promesses que vous m'aviez faites ? — Je ne sais ce que j'ai promis, lui dis-je ; mais la vie m'est à charge : je n'ai plus d'avenir, et je ne vois de repos

que dans la mort. Pourquoi s'en effrayer? lui dis-je ; elle sera plus bienfaisante pour moi que la vie...

Ah ! que la mort me sera douce! Je bénirais celui qui me la donnerait en ce moment.

Je quitterai la vie sans regret : qu'a-t-elle qui me retienne ? Je désire la mort plutôt : je ne sais quel pressentiment me dit que nous serons unis après la mort, qu'elle sera le commencement de notre éternelle union.

La mort seule alors deviendrait ma consolation et mon but : tout n'était plus rien pour moi dans le monde : le monde lui-même n'était plus qu'un désert et un tombeau.

« Ange adoré... tu le sens bien toi-même, je ne puis vivre sans toi... Il faut donc mourir !... Dis, seras-tu à moi dans le ciel? » Je passai mes bras autour d'elle : elle ne s'y opposa point ; elle pencha sa tête sur mon épaule. « Qu'il serait doux, dit-elle, de mourir ainsi! »

La vie se présentait devant moi comme un champ immense et stérile où je ne pouvais faire un pas sans dégoût et sans désespoir.

Il me semblait que je retrouvais dans cette église une force qui m'était inconnue, et que le repentir, au lieu de me plonger dans le désespoir, m'animait de je ne sais quel désir d'expier mes fautes en me sacrifiant moi-même, et de retro uver ainsi la paix le premier besoin du cœur de l'homme.

Je rentrai à l'hôtel d'Olonne comme un homme condamné à mort, mais dont la sentence ne sera exécutée que dans quelque temps. J'étais résigné, et mon désespoir s'était calmé.

Belle pensée, qui rappelle certaines *Réflexions et Prières :*

La raison nous dit, comme la foi, que le mal doit être expié. Quel motif de crainte que le mal que nous avons fait ! — Acceptons les croix amères que la Providence nous envoie comme le moyen d'expier des offenses si souvent répétées. — La grande science de l'homme, c'est celle de sa paix et de son bonheur.

Ainsi l'œuvre qui contient, sous le titre *Réflexions et Prières*,

les sentiments à l'état direct et avoué, se rattache, par quelques pensées, au roman d'*Édouard*.

Sous le trait de lumière qui nous est venu de confidences épistolaires ignorées, les écrits de Mme de Duras prennent un intérêt plus vif. Aux imaginations romanesques se substituent des réalités vécues, aux noms fictifs, des noms connus.

Éclos sous l'influence de cette brillante et plus directe autobiographie qui s'appelle *René*, sous le charme des souvenirs personnels qui se cachent dans les *Martyrs* et s'avouent dans *le Dernier des Abencérages*, les romans de Mme de Duras n'en sont, à aucun degré, une imitation. Par rapport aux œuvres de Chateaubriand, l'originalité d'*Ourika* et d'*Édouard* est entière, absolue. Même la mélancolie, qui y est profonde et incurable, ne procède en rien de la fastueuse et d'ailleurs sincère mélancolie de René. Elle est autre dans les causes, dans le genre, dans la plainte, dans l'attitude, dans les dénouements. Chez Mme de Duras, le désespoir se fait soumission à la volonté de Dieu, ce qui n'empêche pas la fatalité de briser inflexiblement et de tuer sans « pitié »; tandis que, selon la remarque de Sainte-Beuve, on sent que René guérira. Rien d'appuyé ni de chanté dans *Édouard*; un goût alerte et très fin; des sentiments toujours délicats et infiniment douloureux, exprimés en phrases simples, vives, et, pour ainsi dire, d'une voix douce.

Les analyses y sont pénétrantes et palpitantes, parce que les douleurs étudiées l'ont été dans l'âme de l'auteur. Parmi les adoratrices de Chateaubriand, Mme de Duras est, à coup sûr, celle qui l'admire le plus et le mieux; c'est aussi Mme de Duras qui, dans sa manière d'écrire, subit le moins l'influence de son génie — si nous exceptons, autre curiosité, Mme de Chateaubriand.

Aux écrits et aux correspondances de la chère sœur, comparez, par exemple, les lettres si belles de Mme de Vichet à Chateaubriand[1]; celles-ci, par l'ampleur harmonieuse de la

1. *Un dernier amour de René. — Correspondance de Chateaubriand avec la marquise de* V[ichet] publiée par T. de Wyzewa (chez Perrin). « Délicieuses lettres qui eussent pris rang, deux siècles plus tôt, parmi les chefs-d'œuvre de notre littérature épistolaire... Andromaque n'eût pas écrit avec plus de grâce douloureuse ni Phèdre avec plus de bienséance dans plus de passion... Du siècle nouveau, la marquise tient *la sentimentalité romantique mise à la mode par l'auteur qu'elle déifie* ». (E.-M de Vogüé.)

phrase et par la poésie du style, comme aussi par une certaine mélancolie attendrissante, font penser quelquefois au grand style de l'auteur qu'elle aime, — suprême hommage d'adoratrice qui, sans y prétendre, se modèle sur l'objet de son culte.

Chez Mme de Duras, rien de pareil. Le contraste de son style avec le style du cher frère est absolu. C'est une autre façon d'écrire, de penser, de sentir, de rêver, de souffrir : style précis et nuancé, élégant et rapide, souvent frappé en maximes, sans un seul des éclairs sublimes, sans une seule des grandes images qui caractérisent Chateaubriand.

« En tout, des passions plus profondes que leur expression, et jamais d'emportement ni d'exubérance, non plus qu'en une conversation polie. » — « Son style est né *naturel et achevé* », dit encore Sainte-Beuve, « un style à la façon de Voltaire, mais chez une femme. » Le rapprochement de ces deux noms, Mme de Duras et Voltaire, par le grand critique, est infiniment curieux. Ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'il souligne et illustre, le plus merveilleusement du monde, l'indépendance littéraire de l'auteur d'*Ourika* et d'*Édouard*, vis-à-vis de Chateaubriand, indépendance qui va jusqu'à l'opposition : un style à la façon de Voltaire.

Remonter à la source de ces « passions profondes », surtout de cette passion maternelle, la retrouver à l'état aigu, dans le bouillonnement de la plaie; remplacer les noms de fantaisie par les noms véritables, c'est, il me semble, renouveler le sens et redoubler l'intérêt de ces charmantes productions.

Il n'est pas hors de propos de remarquer que Mme de Duras n'était pas aussi impréparée à écrire que l'a prétendu Sainte-Beuve, et que *Ourika* ne fut pas composée en quelques heures, du moins la première moitié, ce qui donnerait à entendre que la suite et la fin marchèrent à l'avenant. L'auteur du portrait de Mme de Duras se trompe aussi quand il dit qu'elle lisait peu. Mme de Duras nous a parlé « d'immenses lectures » ; elle comptait plus de deux mille volumes dans sa bibliothèque. Elle lisait avec empressement les livres nouveaux. Elle distingue très bien, dans sa correspondance, ceux qui doivent réussir et vivre ; elle en note les côtés supérieurs sans attendre les jugements consacrés ; et, dans ses impressions jetées au courant de la plume, elle témoigne d'un goût exquis. Elle pratique les auteurs

anglais ; elle cite les chefs-d'œuvre de la littérature italienne ; elle traduit Horace, et s'en inspire heureusement ; elle lit Tacite, dans la traduction de Dureau de la Malle, avec un vif sentiment des beautés de cet auteur. Non seulement elle lit, mais elle écrit. Elle mande à Mme Swetchine, en 1817, qu'elle traduit je ne sais quel auteur anglais ; et son travail s'appellerait plutôt composition ; car, au livre traduit et souvent abrégé, elle ajoute beaucoup de son cru.

On trouvera, à des dates voisines de la publication d'*Édouard*, des lettres signées de noms illustres : princes, princesses, ducs, savants, dames du monde : elles nous initieront aux impressions des contemporains les mieux placés pour comprendre et goûter, mais aussi pour traduire les jugements de la société. On n'y découvrira pas le moindre soupçon des intimités que nous avons surprises. En revanche, il y a telles remarques et critiques, concernant des usages tombés en désuétude, que l'on chercherait en vain dans les articles publiés alors et depuis.

« Édouard » modèle de « Dominique »

Fromentin s'est inspiré du roman de Mme de Duras, *Édouard*, en composant *Dominique*, mais seulement après les cent premières pages où il raconte l'enfance et l'adolescence de son héros. Dans cette première partie, *Dominique* est, pour Fromentin, ce que fut *Édouard* pour Mme de Duras, un livre de souvenirs personnels.

Voulant mettre en œuvre le roman d'amour idéal, de passion exaltée, mais pure, qui fut celui de sa prime jeunesse, il éprouva, sans nulle doute, lui, novice en cet art du roman, le besoin et le désir d'étudier un modèle du genre. Or, nul modèle ne pouvait mieux s'accorder avec les souvenirs de son adolescence que le roman d'*Édouard*. Sainte-Beuve le lui désignait : « S'il est quelques livres que les cœurs oisifs et cultivés aiment tous les ans à relire, et qu'ils veulent sentir refleurir dans leur mémoire comme le lilas ou l'aubépine en sa saison, *Édouard* est un de ces livres. » Là, toutes les délicatesses et toutes les susceptibilités des plus nobles sentiments s'unissent, en deux jeunes cœurs, aux plus vives ardeurs d'un amour partagé : et ces deux cœurs, l'impossible tout à la fois les excite et les sépare. Fromentin y retrouvait son histoire ; il y revivait l'exal-

tation d'amour qui avait fait battre son cœur à le briser ; il y pouvait reconnaître les troubles délicieux de ses vingt ans.

Eut-il le soupçon que le récit d'*Édouard* était fait d'impressions, d'émotions, de sentiments et de tristesses vécus, et qu'il était un vrai fragment de mémoires, sous couleur de fiction ? A ce titre encore, *Édouard* pouvait servir de modèle à Fromentin, déjà préoccupé d'écrire ses *Mémoires*, alors qu'il n'avait que vingt-deux ans, et que sa vie se résumait dans une adoration amoureuse [1].

Après avoir lu et relu ce charmant récit, où le sentiment passe insensiblement de l'admiration au culte, de l'adoration désintéressée ou qui se croit et se dit telle à l'amour conscient, mais timide et inavoué, puis à l'aveu direct, et de l'amour déclaré à l'amour partagé, mais purement idéal, et qui se heurte en désespéré à l'obstacle invincible ; après avoir reconnu son thème et son cas dans la gradation toute naturelle de ces sentiments, peut-être prit-il la résolution d'oublier sa lecture pour mieux se souvenir de son cœur ; peut-être pensa-t-il avoir échappé à l'obsession du chef-d'œuvre étudié ; peut-être, en écrivant, eut-il la conviction qu'il restait seul en face de lui-même, maître de sa pensée et libre de ses moyens.

Toujours est-il qu'il s'est souvenu de sa lecture, et non seulement de sa vie. Dès que s'ouvre le vrai roman, c'est-à-dire dès que Madeleine est mariée et que l'obstacle révèle à Dominique la nature et la profondeur du sentiment qui le possède, l'imitation commence. Les scènes qui se déroulent dans les confidences de Dominique reproduisent les scènes qui se succèdent dans les confidences d'Edouard — toutes « ces scènes si bien assorties et si bien enchaînées », disait Sainte-Beuve en dessinant le portrait de Mme de Duras, et dont il avait loué le charme pénétrant.

Le cas doit être rare d'une pareille obsession dans une pareille sincérité et sécurité de travail, avec une si belle conscience de sa personnalité et un talent d'écrivain si original.

Fromentin garde son style, qui est peinture et poésie, son genre d'observation et d'analyse, qui préfère « les détails de sensibilité tout extérieure ». — « Ce ne sont pas les idées qui m'en-

1. Voir *Lettres de jeunesse d'Eugène Fromentin*. 1842-1848, dans la *Revue des Deux Mondes*, du 1er octobre 1905.

combrent, mais les impressions », écrivait-il au moment où son cœur palpitait de l'amour raconté dans *Dominique*. Et encore : « J'ai une vie extérieure assez active. J'absorbe surtout énormément par les yeux. » — « Le côté qui reste toujours jeune et qui fera mon désespoir jusqu'à ce qu'il fasse ma force et mon talent, c'est celui qui touche aux choses visibles, et qui regarde la nature. » Et un peu plus tard, en 1848 : « Mes impressions de voyage cessent d'être des réalités et prennent le charme attendrissant des souvenirs. C'est le moment où j'aimerais à les écrire ; ils se dégagent, avec une limpidité admirable, de la confusion des incidents. »

Les « incidents » réels restent donc « confus » pour lui ; à plus forte raison n'a-t-il pas très développée la faculté de les imaginer, de les combiner et enchaîner en forme de roman, sauf ceux que les sensations et les impressions de son enfance ont gravés à jamais dans sa mémoire. Il a dit : « Il se formait en moi une mémoire spéciale, assez peu sensible aux faits, mais d'une aptitude singulière à se pénétrer des impressions. »

Aussi, dans *Dominique*, emprunte-t-il à son modèle, *Édouard*, ce que j'appellerai l'ossature, la structure générale, ou encore, la matérialité des « faits », la succession des « incidents » et des « scènes » ; mais, par la forme, par les phrases, par les mots, les scènes sont bien de lui. C'est même une curiosité d'observer comment il adopte les scènes d'*Édouard*, et comment il les adapte à son récit.

Ce qu'il voit, ce qu'il entend au bénéfice de ses fictions, il le décrit avec une vivacité pleine de justesse et de charme, mais cela seulement qui provoque et souligne la sensation ou l'impression. Un de ses mots rend très bien la dominante de son talent et de son œuvre : c'est la « *sensibilité extérieure* ».

Il extériorise le sentiment ; il le traduit et le commente dans les impressions ; il le répand et le disperse, il le dissipe même un peu dans la variété des détails curieusement observés ; il le distrait de son objet dans le choix et la notation artistique des couleurs, des sons et des formes.

Quoi qu'en ait dit le grand critique, il y a sacrifice du moral au physique ; non point sacrifice total ; car les traits extérieurs, si bien décrits, provoquent, peignent ou symbolisent la passion qui est en jeu. Admirable poésie ! Toujours est-il que la magie de la « vision » est plus forte, dans *Dominique*, que la magie de

l'amour. Fromentin va, du monde extérieur, aux intimités de l'âme, et s'attarde, chemin faisant, au spectacle qui s'offre. Pour un homme que la passion possède et affole, pour un amoureux qui ne devrait être occupé que de l'être adoré, il reste trop attentif et trop sensible au pittoresque environnant. L'amant de Mme de Nièvres est bien plus encore « l'amant des choses agrestes et des harmonies naturelles ».

« La passion ne l'a pas marqué au front ; il n'y est pas voué. » Il n'en sera pas victime : il ne risque pas d'en mourir. Et, en effet, un autre amour, facile et régulier, celui-là, le consolera de l'impossible amour. Il sera heureux et fera des heureux. On le devinerait à ceci que Dominique est assez maître de sa pensée, de son regard, de tous ses sens, pour observer toutes choses. Le peintre qu'est Fromentin se réveille et se ressaisit au milieu des plus violents transports de l'amoureux ; il se complaît à des descriptions et à des tableaux — qui sont merveilleux de vérité et de coloris. Mais ce sont des distractions et des diversions incompatibles avec le véritable amour.

Mme de Duras est toute âme et tout cœur, dans *Édouard*, comme dans sa vie.. « La passion l'a marquée au front ; elle y est vouée. » Et quand elle dénoue l'amour de Mme de Nevers et d'Edouard dans le désespoir et dans la mort, elle livre le secret de ses pressentiments passionnés, elle fait l'aveu de sa profonde désespérance. Les choses vues ou entendues ne sont, dans son roman, tantôt que des fonds et des cadres, tantôt que des points de départ ou d'appui, des causes occasionnelles. Le sentiment ne supprime pas la « sensibilité extérieure ». Mais comme il la dépasse et la domine !

Quand se présente l'occasion de décrire en vue de l'effet moral, la peinture intervient, et, si sobres qu'en soient les traits et les couleurs, on peut voir, dans *Édouard*, qu'elle n'en est pas moins pittoresque, pas moins exquise. Un écrivain de talent et de goût, Bertin l'aîné, a remarqué « que la description de la forge était digne de l'illustre ami », c'est-à-dire de Chateaubriand, et la réflexion était juste.

Mme de Duras ne fait qu'un avec ses deux héros ; elle aime et souffre véritablement avec eux. Et c'est pourquoi elle oublie habituellement la féerie du monde extérieur et s'absorbe tour à tour dans les délices idéales ou dans les désespoirs de la passion. Elle a placé tout son roman en plein cœur, et la vivante analyse

y reste tout intérieure. Les scènes s'y succèdent, amenées et nouées toujours plus étroitement par les exigences du cœur. La passion y est directe et absolue, sans trêve, ni diversion, ni distraction, haletante de sa poursuite obstinée, incessamment heurtée à l'obstacle qui reparaît soudain, et d'abord l'excite, et, finalement la brise, — douloureuse et noble, comme l'âme qu'elle révèle et consume.

Du roman d'*Édouard* au roman de *Dominique*, c'est une perpétuelle adoption, transposition ou opposition. Les tableaux de fraîcheur exquise et les sourires trempés de larmes, dans l'œuvre de Mme de Duras, sont remplacés, dans celle de Fromentin, par des crises d'amour exaspéré, par des scènes d'irritabilité nerveuse. Telle la scène des fleurs, d'une grâce achevée dans *Édouard*, d'une exaltation furieuse dans *Dominique ;* telles les promenades à deux, si paisibles dans les bois du château de Faverange, échevelées dans les futaies du château de Nièvres ; telle, la scène des baisers qui termine l'un et l'autre roman ; car, après cette faiblesse, Édouard ne revoit plus qu'évanouie, et en passant, Mme de Nevers; de même que Dominique ne se retrouve plus en présence de Mme de Nièvres, que pour s'entendre intimer l'ordre de l'éternelle séparation.

La similitude des situations dénonce, je dirais illustre le modèle ; elle le signale moins encore par l'identité et la succession presque rigoureuse des mêmes scènes, que par l'effort systématique, et très évident, de la transposition et de l'opposition.

Sainte-Beuve louait ainsi *Dominique :* « Enfin j'ai rencontré un roman qui m'émeut *doucement* et qui me touche. Autrefois, quand on ouvrait un livre de ce genre, on voulait être touché, ému, intéressé ; maintenant, et depuis longtemps, on veut être *empoigné*, c'est le mot — violent et dur comme la chose. On a haussé et forcé la clé de tout. Mais enfin je retrouve quelqu'un qui laisse la note dans son naturel et qui me prend par mes fibres délicates, sans me heurter, sans m'offenser et me faire souffrir. Je retrouve, comme dirait Fénelon, un auteur aimable et qui s'insinue. Oh ! que de fois je me suis écrié, en voyant tant de talents énergiques dont quelques-uns me sont chers, et que j'apprécie pour leur qualité de relief et de couleur, — que de fois j'ai dit tout bas : qui donc unira la force à la délicatesse ? Ou même, ne fût-ce que pour changer, qui me donnera la délicatesse toute seule ? Qui me rendra celle du cœur, ou, à son

défaut, celle même de l'esprit? » Sainte-Beuve semble développer le vers d'Horace :

Non satis est pulchra esse poëmata ; dulcia sunto.

En parlant ainsi de la délicatesse unie à la force, délicatesse du cœur, Sainte-Beuve se souvint-il d'*Édouard*, et le prit-il, en pensée, pour point de comparaison et pour type du roman qui émeut doucement et qui touche ? Remarquez le mot *doucement*. La supposition jaillit des lignes citées. Mais il y a mieux qu'une pure et hasardeuse supposition. Un peu plus loin, dans la même causerie consacrée à *Dominique*, il écrit : « Trop souvent les romanciers modernes... se comportent comme des enrichis; ils commencent par tout regarder comme s'ils n'étaient pas chez eux... L'homme bien né, comme on l'entendait autrefois, était au milieu des belles choses comme dans son élément; il y était chez lui, non pas insensible sans doute, mais il ne s'y montrait pas non plus perpétuellement attentif, et tout *occupé* de les faire remarquer aux autres : il vivait au milieu, il en usait, et il vaquait à ses affaires, à ses plaisirs, à ses sentiments. »

Ne serait-ce pas là un souvenir et comme une paraphrase de ce passage d'*Édouard?* « Dans cette maison (d'un fermier général), il semblait qu'on voulait jouir à tout moment de cette fortune récente et de tous les plaisirs qu'elle peut donner... Chez M. le maréchal d'Olonne, au contraire, cette possession des honneurs et de la fortune était si ancienne qu'il n'y pensait plus : il n'était jamais *occupé* d'en jouir. »

Il est opportun de remarquer qu'en adoptant et modifiant les scènes d'*Édouard*, en les transposant, Fromentin, le plus souvent, *hausse et force la clé*. Nous en verrons de très curieux exemples. Or, il ne m'apparaît pas que le résultat soit d'ajouter à la vérité, à l'intérêt, à la beauté, surtout à la « délicatesse ». Le paroxysme où se tend et s'emporte la passion, jusque-là contenue et combattue, rend trop peu vraisemblable le soudain recul de l'amante, parvenue « au degré extrême de l'abîme ». La chute serait la seule conclusion de telles nervosités, de telles surexcitations, de telles violences dans les aveux réciproques et dans les gages mutuels.

Puisque Fromentin voulait *sauver* Madeleine — et il le devait

au respect de ses chers souvenirs — puisqu'il voulait raconter l'histoire d'un amour resté à peu près idéal, il ne fallait pas aiguillonner la passion jusqu'à ce degré de fureur où elle échappe tout à fait à la maîtrise de l'âme, où elle n'est plus qu'impulsion sensuelle et fatalité physiologique. Sainte-Beuve avait raison de dire : « Cette fin laisse à désirer. »

Et pourquoi laisse-t-elle à désirer ? Parce que les scènes d'*Édouard*, si « délicates » et si « douces » au milieu même des larmes, si touchantes dans la réserve des attitudes au milieu même du désespoir, si profondément psychologiques, avaient été transposées en d'irrésistibles excitations, en des crises déchirantes, par l'auteur de *Dominique*.

Dulcia sunto.

Il y a dans ces scènes métamorphosées quelque chose de dur, de cruel, de sec, de brutal, qui n'est pas selon la logique de la passion annoncée, — non plus que dans le modèle.

Les citations qui suivent et que je ferai abondantes, pour le plus grand plaisir et la plus grande sécurité du lecteur, vont permettre à chacun de constater la réalité des emprunts et l'outrance perpétuelle du procédé.

Les points de rencontre entre les deux romans sont nombreux ; je ne retiens ici que les plus caractéristiques.

Mais avant de les aligner, je veux et dois répéter qu'il s'agit de situations et de scènes, et nullement d'emprunts textuels.

Et d'ailleurs, il est opportun de rappeler que, pour la première partie du roman, une centaine de pages environ, Fromentin n'écoute et n'entend que la voix de ses souvenirs. Le causeur des *Lundis* a pu dire, et c'est une manière adoucie de critiquer la suite : « Les cent pages où il nous a rendu l'enfance et l'adolescence de *Dominique* sont et resteront véritablement charmantes. » Même dans les scènes inspirées d'*Édouard*, la manière de voir, d'analyser, de peindre surtout est absolument personnelle.

Les tableaux, les portraits, cette nature extérieure toujours si bien sentie et si fraîchement rendue, et dont chaque détail, choisi avec un art consommé, se mêle aux émotions et les provoque, les reflète, les prolonge, les traduit, sont bien l'œuvre originale et tout admirable de Fromentin. Poésie des couleurs et séduction

des formes : beauté plutôt extérieure. Frénétiques accès, succédant à la douceur attendrie du premier amour : beauté qui « heurte », qui « offense » et « fait souffrir ».

Non satis est pulchra esse poëmata ; dulcia sunto.

Avec un style moins voyant, moins en dehors, moins pictural, moins romantique, avec moins d'imagination et d'éclat, moins de poésie descriptive, il y a, dans *Édouard*, plus de vérité humaine et philosophique, plus de rapidité et de sûreté dans la marche, plus de délicatesse et de profondeur d'analyse unies à plus de force et d'émotion, — plus d'esprit, de cœur et d'âme, plus de passion, infiniment.

« Ame si noble, est-il dit de Mme de Duras dans les *Mémoires d'outre-tombe*, esprit qui réunissait quelque chose de la force de la pensée de Mme de Staël à la grâce du talent de Mme de La Fayette. »

Voici les rapprochements et les preuves :

Édouard : « Pourquoi serait-elle blessée ? me disais-je, c'est un *culte* que je lui rends dans le secret de mon cœur ; je ne prétends à rien, je n'espère rien ; *l'adorer*, c'est ma vie. »

Dominique : « L'idée d'un mariage n'avait pas même encouragé le naïf élan d'une affection qui se suffisait presque à elle-même, se donnait pour se répandre et cherchait un *culte* uniquement pour *adorer*. »

Édouard : « J'oubliais que j'avais mortellement redouté qu'elle ne découvrît ma passion, et j'étais si désespéré que je crois qu'en ce moment je la lui aurais avouée moi-même pour la faire sortir, fût-ce par la colère, de cette froideur et de cette indifférence qui me mettaient au désespoir. »

Dominique : « Si... je disais à Madeleine que je l'aimais... Chose singulière ! Cette pensée d'être compris, qui m'avait causé jadis tant d'effroi, ne me causait aujourd'hui aucun embarras. J'aurais de la peine à vous expliquer comment une fantaisie aussi hardie pouvait naître dans un esprit que je vous ai montré d'abord si pusillanime. »

Au bal, Mme de Nevers invite Édouard à danser avec elle et n'obtient d'abord que des refus. Et dans *Dominique* :

« Vous ne dansez pas, me dit Madeleine, un peu plus tard, en me rencontrant sur son passage, et je m'y trouvais souvent sans le vouloir. — Non, je ne danserai pas, lui dis-je. — Pas même avec moi, reprit-elle, avec un peu d'étonnement. — Ni avec vous, ni avec personne. »

Et, comme dans *Édouard*, il y a le visage du maréchal d'Olonne tout à coup devenu « sérieux et mécontent », qui blesse et humilie Édouard, ainsi, dans *Dominique :*

« M. de Nièvres entra plus froidement. Je le trouvai guindé, sec et tranchant. Je crus sentir en lui des froideurs de coup d'œil que je ne lui connaissais pas. »

Dans la solitude. Édouard va passer des mois dans la solitude, à Faverange, avec Mme de Nevers et, de même, Dominique, dans la solitude, aux Trembles, avec Mme de Nièvres.

« Mme de Nevers avait été élevée à Faverange par sa grand'-mère et elle aimait ce vieux château comme un ami.
— Dominique avait été élevé aux Trembles par une sœur de son père. « Il y a des noms, des noms de lieux surtout, que je n'ai jamais pu prononcer de sang-froid. Le nom des Trembles est de ce nombre. »

Au moment de quitter Faverange, Mme de Nevers s'écrie :

« Je ne me suis jamais trouvée plus heureuse ». Et, de son côté, Édouard : « Un triste pressentiment me disait que j'avais passé à Faverange les seuls jours heureux que le ciel m'eût destinés. »

Quand Dominique s'éloigne des Trembles, il fait la même réflexion :

« J'en avais fini avec les jours heureux. »

Dans la chambre de Mme de Nevers, après son départ :

« Je ne partis que quelques heures après elle : je les employai à dire un tendre adieu à tout ce qui restait d'elle. J'entrai dans le cabinet de la tour, dans ce cabinet où elle n'était plus. *Je me mis à genoux devant le siège qu'elle occupait ;* je baisai ce qu'elle avait touché ; je m'emparai de ce qu'elle avait oublié ; je pressai sur mon

cœur ces vestiges qu'avait laissés sa présence. Hélas ! c'était tout ce qu'il m'était permis de posséder d'elle ; mais ils m'étaient chers comme elle-même, et je ne pouvais m'arracher de ces murs qui l'avaient entourée, *de ce siège où elle s'était assise,* de cet air qu'elle avait respiré. »

DANS LA CHAMBRE de Mme de Nièvres, qui est en voyage :

« J'allai jusqu'à la fenêtre : c'était là que Madeleine avait l'habitude de se tenir et *je m'assis dans un petit fauteuil* à dossier bas *qui lui servait de siège.* J'y demeurai quelques minutes en proie à une anxiété des plus vives, retenu malgré moi par le désir de savourer des impressions dont la nouveauté me paraissait exquise. Je ne regardais rien ; pour rien au monde je n'aurais osé porter la main sur le moindre des objets qui m'entouraient. Immobile, attentif seulement à me pénétrer de cette indiscrète émotion, j'avais au cœur des battements si convulsifs, si précipités, si distincts que j'appuyais les deux mains sur ma poitrine pour en étouffer autant que possible les palpitations incommodes. »

A LA PORTE de l'appartement de Mme de Nevers et AVEC ELLE, DANS SON CABINET.

« Je vis de la lumière dans une tour qui formait l'un des angles du château de Faverange. Cette lumière venait d'un cabinet d'étude qui dépendait de l'appartement de Mme de Nevers. Un escalier tournant, pratiqué dans une tourelle, conduisait de la terrasse à ce cabinet. La porte était ouverte, je m'en rapprochai involontairement; mais à peine eus-je franchi les premières marches que je m'arrêtai tout à coup. « Que vais-je faire, pensai-je, lui déplaire, peut-être l'irriter ? » Je m'assis sur les marches ; mais bientôt, entraîné par ma faiblesse, je montai plus haut.

« Je n'entrerai pas, me disais-je; je resterai à la porte, je l'entendrai seulement, et je me sentirai près d'elle. » Je m'assis sur la dernière marche, *à l'entrée d'une petite pièce qui précédait le cabinet;* Mme de Nevers était dans ce cabinet ! Bientôt, je l'entendis *marcher, puis s'arrêter, puis marcher encore. Mon cœur, plein d'elle, battait dans mon sein avec une affreuse violence. Je me levai, je me rassis, sans savoir ce que je voulais faire.* En ce moment, sa porte s'ouvrit :

« Agathe [femme de chambre], dit-elle, est-ce vous ? — Non, répondis-je, me pardonnerez-vous? J'ai vu de la lumière dans ce cabinet... J'ai pensé que vous y étiez... Je ne sais comment je suis ici. — Edouard, dit-elle, venez, j'allais vous écrire, il vaut mieux

que je vous parle, et peut-être que j'aurais dû vous parler plus tôt. » Je vis qu'elle avait pleuré. »

A LA PORTE de l'appartement de Mme de Nièvres et AVEC ELLE, DANS SA CHAMBRE.

« A minuit, il y avait encore de la lumière dans la chambre de Madeleine. Un massif d'arbres, plantés près du château et directement en face des fenêtres, recevait un reflet rougissant qui, toutes les nuits, m'apprenait à quelle heure Madeleine achevait sa veillée. Le plus souvent, c'était fort tard.

« Une heure après minuit, le reflet paraissait encore. Je pris une chaussure légère et je descendis l'escalier à tâtons... J'allai ainsi jusqu'*à la porte de l'appartement de Madeleine*.. J'écoutai... Je posai la main sur la serrure : la clef y était. *Je m'éloignai, je revins, et je m'éloignai* de nouveau; *mon cœur battait à se rompre*... Je restai cloué sur place *sans aucune idée de ce que j'allais faire*... Je me retrouvai dans le parc sans comprendre ni pourquoi ni comment j'y étais venu. »

« C'était en novembre... deux fenêtres déjà éclairées se détachaient en lumière sur la façade du château (de Nièvres). J'allai droit au vestibule, dont la porte était seulement poussée; quelqu'un le traversait au moment où j'y rentrais. Il faisait très sombre. « Madame de Nièvres », dis-je, en croyant parler à une femme de chambre. La personne à qui je venais de m'adresser se retourna brusquement, vint droit à moi, et jeta un cri. C'était Madeleine. Elle fit quelques pas vers l'escalier, m'entraînant avec elle... Nous montâmes ensemble côte à côte, nous tenant toujours par la main... »

Voici l'admirable SCÈNE DES FLEURS, dans *Édouard* :

« Un jour, la chaleur était étouffante; on n'avait pu sortir de tout le jour; le soleil venait de se coucher, et l'on avait ouvert les fenêtres pour obtenir un peu de fraîcheur. M. le maréchal d'Olonne, l'abbé et deux hommes d'une petite ville voisine assez instruits étaient engagés dans une conversation sur l'économie politique... Mme de Nevers s'était assise dans l'embrasure d'une des fenêtres pour respirer l'air frais du soir; un grand jasmin qui tapissait le mur de ce côté du château montait dans la fenêtre et s'entrelaçait dans le balcon. Debout à deux pas derrière elle, je voyais son profil charmant se dessiner sur un ciel d'azur encore doré par les rayons du couchant; l'air était rempli de ces petites particules

brillantes qui nagent dans l'atmosphère à la fin d'un jour chaud de l'été; les côtes, les rivières, la forêt étaient enveloppées d'une vapeur violette qui n'était plus le jour et qui n'était pas encore l'obscurité. Une vive émotion s'empara de mon cœur. De temps en temps, un souffle d'air arrivait à moi; il m'apportait le parfum du jasmin, et ce souffle embaumé semblait s'exhaler de celle qui m'était si chère! Je respirais avec avidité. La paix de ces campagnes, l'heure, le silence, l'expression de ce doux visage, si fort en harmonie avec tout ce qui l'entourait, tout m'enivrait d'amour. Mais, bientôt, mille réflexions douloureuses se présentaient à moi. « Je l'adore, pensais-je, et je suis pour jamais séparé d'elle! Elle est là, je passe ma vie près d'elle, elle lit dans mon cœur, elle devine mes sentiments, elle les voit peut-être sans colère. Eh bien! jamais, jamais nous ne serons rien l'un à l'autre! La barrière qui nous sépare est insurmontable... Je ne puis que l'adorer; le mépris la poursuivrait dans mes bras! Et, cependant, nos cœurs sont créés l'un pour l'autre. Et n'est-ce pas là peut-être ce qu'elle a voulu dire l'autre jour! » Un mouvement irrésistible me rapprocha d'elle; j'allai m'asseoir sur cette même fenêtre où elle était assise, et j'appuyai ma tête sur le balcon. Mon cœur était trop plein pour parler. « Édouard, me dit-elle, qu'avez-vous? — Ne le savez-vous pas? » lui dis-je. Elle fut un moment sans répondre; puis, elle me dit : « Il est vrai, je le sais; mais, si vous ne voulez pas m'affliger, ne soyez pas ainsi malheureux. Quand vous souffrez, je souffre avec vous : ne le savez-vous pas aussi? — Je devrais être heureux de ce que vous me dites, répondis-je, et cependant je ne le puis. — Quoi! dit-elle, si nous passions notre vie comme nous avons passé ces deux mois, vous seriez malheureux? » Je n'osais lui dire que oui; je cueillis des fleurs de ces jasmins qui l'entouraient et qu'on ne distinguait plus qu'à peine; je les lui donnai, je les lui repris, puis je les couvris de mes baisers et de mes larmes. Bientôt j'entendis qu'elle pleurait, et je fus au désespoir. « Si vous êtes malheureuse, lui dis-je, combien je suis coupable! dois-je donc vous fuir? — Ah! dit-elle, il est trop tard! » On apporta des lumières, je m'enfuis du salon; je me trouvais si à plaindre! et, pourtant, j'étais si heureux, que mon âme était entièrement bouleversée.

« Je sortis du château, mais sans pouvoir m'en éloigner; j'errais sur les terrasses, je m'appuyais sur ces murs qui renfermaient Mme de Nevers, et je m'abandonnais à tous les transports de mon cœur[1]... »

1. Sainte-Beuve : « Cette scène de fleurs données et reprises, de pleurs étouffés et de chaste aveu, réalise un rêve adolescent qui se reproduit à

La Scène des Fleurs, dans *Dominique* :

«... Madeleine, à demi renversée, comme elle l'eût été sur un lit de repos, froissait par un geste nerveux, un *énorme bouquet* de violettes, qui, toute la soirée, m'avait enivré. Je voyais l'éclat bizarre et fiévreux de ses yeux fixes. J'étais dans un grand trouble, et je sentais distinctement qu'il y avait d'elle à moi je ne sais quoi de très grave, comme un débat décisif.

« Elle descendit la dernière (de voiture), et je tenais encore sa main que déjà M. d'Orsel et Julie montaient devant nous le perron de l'hôtel. Elle fit un pas pour les suivre, et laissa tomber son bouquet. Je feignis de ne pas m'en apercevoir.

— « Mon bouquet, je vous prie? » me dit-elle, comme si elle eût parlé à son valet de pied. Je le lui tendis sans dire un seul mot, j'aurais sangloté. Elle le prit, le porta rapidement à ses lèvres, y mordit avec fureur, comme si elle eût voulu le mettre en pièces.

— « Vous me martyrisez et vous me déchirez », me dit-elle tout bas avec un suprême accent de désespoir; puis, par un mouvement que je ne puis vous rendre, elle arracha son bouquet par moitié : elle en prit une, et me jeta pour ainsi dire l'autre au visage.

« Je me mis à courir comme un fou en pleine nuit, emportant comme un lambeau du cœur de Madeleine ce paquet de fleurs où elle avait mis ses lèvres et imprimé des morsures que je savourais comme des baisers.

« Je m'en allais au hasard, ivre de joie...

« J'avais toujours à la main ces fleurs brisées. Je les regardais, je les couvrais de baisers, je les interrogeais comme si elles gardaient le secret de Madeleine; je leur demandais ce que Madeleine avait dit en les déchirant, si c'étaient des caresses ou des insultes... »

Douces promenades à Faverange.

« Il était impossible qu'elle ne vît pas que je l'adorais : quelquefois, j'oubliais l'obstacle éternel qui nous séparait. Dans cette solitude, le bonheur était le plus fort. La voir, l'entendre, marcher près d'elle, sentir son bras s'appuyer sur le mien, c'étaient autant de délices auxquelles je m'abandonnais avec transport. Il faut avoir

chaque génération successive; il n'y manque rien : c'est bien dans ce cadre choisi que tout jeune homme invente et désire le premier aveu : sentiment, dessin, langue, il y a là une page adoptée d'avance par des milliers d'imaginations et de cœurs, une page qui, venue au temps de la *Princesse de Clèves*, en une littérature moins encombrée, aurait certitude d'être immortelle. »

aimé pour savoir jusqu'où peut aller l'imprévoyance ; il semble que la vie soit concentrée en un seul point, et que tout le reste ne se présente plus à l'esprit que comme des images effacées. C'est avec effort qu'on appelle sa pensée sur d'autres objets ; et dès que l'effort cesse, on rentre dans la nature de la passion, dans l'oubli de tout ce qui n'est pas elle. Un soir en revenant d'une de ces longues courses, je m'étais assis à l'extrémité de la Châtaigneraie, dans l'enceinte du parc, mais cependant *fort loin du château*. J'essayais de me calmer avant de rentrer dans le salon où j'allais rencontrer les regards de M. le maréchal d'Olonne, lorsque je vis de loin Mme de Nevers qui s'avançait vers moi. Elle marchait lentement sous les arbres, plongée dans une rêverie dont j'osai me croire l'objet ; elle avait ôté son chapeau, ses beaux cheveux tombaient en boucles sur ses épaules, son vêtement léger flottait autour d'elle, son joli pied se posait sur la mousse si légèrement qu'il ne la foulait même pas ; elle ressemblait à la nymphe de ces bois. Je la contemplais avec délices ; jamais je ne m'étais encore senti entraîné vers elle avec autant de violence ; le désespoir auquel je m'étais livré tout le jour avait redoublé l'empire de la passion dans mon cœur. Elle vint à moi, et dès que j'entendis le son de sa voix, il me sembla que je reprenais un peu de pouvoir sur moi-même, etc. »

Promenades furieuses à Nièvres.

« Nous passâmes ainsi trois jours en promenades, en courses téméraires, soit au château, soit dans les futaies, trois jours inouïs de bonheur, si le sentiment de je ne sais quelle enragée destruction de son repos peut s'appeler du bonheur, sorte de lune de miel effrontée et désespérée, sans exemple ni pour les émotions, ni pour les repentirs... « Vous m'accompagnerez, me dit-elle, j'ai besoin d'aller vite et de me promener très loin... » Elle courut s'habiller, fit seller son cheval... « Partons », me dit-elle. A peine arrivée sous bois, elle prit le galop ; je fis comme elle et je la suivis. Elle hâta le pas, dès qu'elle me sentit sur ses talons, cravacha son cheval, et, sans motif, le lança à fond de train. Je me lançai à son allure, et j'allais l'atteindre, quand elle fit un nouvel effort qui me laissa derrière. Cette poursuite irritante, effrénée, me mit hors de moi. Elle montait une bête légère et la maniait de façon à décupler sa vitesse. A peine assise, tout le corps soulevé pour diminuer encore le poids de sa frêle stature, sans un cri, sans un geste, elle filait éperdûment et comme emportée par un oiseau. Je courais moi-même à toute allure, immobile, les lèvres sèches, avec la fixité machinale d'un jockey, dans une course à fond...

Elle vint s'arrêter court à deux pas de moi, et les deux bêtes, animées et tout écumantes, se cabrèrent un moment, comme si elles avaient le sentiment que leurs cavaliers voulaient combattre. Elle se tint devant moi, sa cravache à pommeau d'écaille entre les dents, les joues livides, les yeux injectés et m'éclaboussant de lueurs sanglantes; puis, elle fit entendre un ou deux éclats de rire convulsifs qui me glacèrent. Son cheval repartit ventre à terre... Je repris ma course en poussant malgré moi un cri de désespoir... Arrivé juste à l'endroit où elle avait disparu, je la trouvai dans l'entrecroisement des deux routes, arrêtée, haletante, et m'attendant le sourire aux lèvres. « Madeleine, lui dis-je, en me ruant sur elle, et lui prenant le bras, cessez ce jeu cruel, ou je me fais tuer. » Elle me répondit seulement par un regard direct qui m'empourpra le visage, et reprit plus posément l'allée du château. Nous revînmes au pas, sans échanger une parole, nos chevaux marchant côte à côte, se frôlant des mâchoires et se couvrant mutuellement d'écume. »

Scène du baiser, dans *Édouard :*

« Je crus que j'allais mourir : cette voix sévère avait percé mon cœur comme un poignard. Me voyant si malheureux, elle s'approcha de moi et voulut me prendre la main. « Laissez-moi, lui dis-je, ne me faites pas perdre le peu de raison que je conserve encore. » Je me levai pour sortir; elle me retint. « Non, dit-elle en pleurant, je ne croirai jamais que vous ayez besoin de me fuir pour me respecter ! » Je tombai à ses genoux. « Ange adoré, je te respecterai toujours, lui dis-je, mais tu le vois, tu le sens bien toi-même, que je ne puis vivre sans toi ! Je ne puis être à toi, il faut donc mourir !... — Edouard, vous le savez bien, dit-elle, toute troublée, si vous mourez, je meurs... ma vie est dans ton cœur; tu ne peux mourir sans moi ! » Je passai mes bras autour d'elle ; elle ne s'y opposa point, elle pencha sa tête sur mon épaule. « Qu'il serait doux, dit-elle, de mourir ainsi ! »... Je la serrai sur mon cœur. « Edouard, dit-elle, aie pitié de moi, ne déshonore pas celle que tu aimes ! Tu le vois, je n'ai pas de force contre toi. Sauve-moi, sauve-moi !... Eh quoi ! tu ne veux pas m'épouser, et tu veux m'avilir ? — Je ne veux rien, lui dis-je au désespoir, je ne veux que la mort ! Ah ! si du moins je pouvais mourir dans tes bras, exhaler mon dernier soupir sur tes lèvres ! » Elle pleurait ; je n'étais plus maître de moi. J'osai ravir ce baiser qu'elle me refusait. Elle s'arracha de mes bras ; ses larmes, ses sanglots, son désespoir, me firent payer bien cher cet instant de bonheur : elle me força de la quitter...

« Je rentrai dans ma chambre, le plus malheureux des hommes, et pourtant, jamais la passion ne m'avait possédé à ce point. J'avais senti que j'étais aimé ; je pressais encore dans mes bras celle que j'adorais. Au milieu des horreurs de la mort, j'aurais été heureux de ce souvenir. Ma nuit entière se passa dans d'affreuses agitations .. *J'avais perdu jusqu'à cette vue distincte de mon devoir qui m'avait guidé jusqu'ici.* »

Scène du baiser, dans *Dominique :*

« Nous nous rapprochâmes ; il restait à joindre les deux bouts du châle. Soit maladresse, soit défaillance, la frange échappa tout à coup des mains de Madeleine. Elle fit un pas encore, chancela d'abord en arrière, puis en avant, et tomba dans mes bras tout d'une pièce. Je la saisis, je la tins quelques secondes ainsi collée contre ma poitrine, la tête renversée, les yeux clos, les lèvres froides, à demi morte et pâmée, la chère créature, sous mes baisers. Puis, une terrible contraction la fit tressaillir : elle ouvrit les yeux, se dressa sur la pointe des pieds pour arriver à ma hauteur, et, se jetant à mon cou, de toute sa force, ce fut elle à son tour qui m'embrassa.

« Je la saisis de nouveau : je la réduisis à se défendre, comme une proie se débat, contre un embrassement désespéré. Elle eut le sentiment que nous étions perdus ; elle poussa un cri. J'ai honte de vous le dire, ce cri de véritable agonie réveilla en moi le seul instinct qui me restât d'un homme, la pitié... La chère victime fit un dernier effort : c'était peine inutile, je ne la tenais plus. Alors, avec un effarement qui m'a fait comprendre ce que c'est que le remords d'une honnête femme, avec un effroi qui m'aurait prouvé, si j'avais été en état d'y réfléchir, à quel degré d'abaissement elle me voyait réduit, comme si instantanément elle avait senti qu'il n'y avait plus entre nous *ni discernement du devoir*, ni égard, ni respect, que cette commisération de pur instinct n'était qu'un accident qui pouvait se démentir, avec une pantomime effrayante qui répand encore aujourd'hui sur ces anciens souvenirs toutes sortes de terreur et de honte, Madeleine marcha lentement vers la porte, et, ne me quittant pas des yeux, comme on agit avec un être malfaisant, elle gagna le corridor à reculons. Là seulement, elle se retourna et s'enfuit... »

Le portrait, dans *Édouard :*

« Ce portrait de Mme de Nevers qu'il fallait encore quitter, avec quelle douleur ne lui dis-je point adieu ! Je baisais cette toile froide,

je reposais ma tête contre elle; tous nos souvenirs, tout le passé, toutes nos espérances, tout semblait réuni là, et je ne sentais pas en moi-même la faculté de briser le lien qui m'attachait à cette image chérie; je m'arrachais à ma propre vie en déchirant ce qui nous unissait. C'était mourir que de renoncer ainsi à ce qui nous faisait vivre... »

Le portrait, dans *Dominique :*

« C'était un portrait... Madeleine était là devant moi, qui me regardait, mais avec quels yeux ! dans quelle attitude ! avec quelle pâleur et quelle mystérieuse expression d'attente et de déplaisir amer ! Je lui parlais, je lui disais toutes les choses déraisonnables qui me torturaient le cœur depuis près de deux années ; je lui demandais grâce et pour elle et pour moi ! Je lui racontais ma vie tout entière... Il y avait des moments où le modelé fuyant des joues, l'étincelle des yeux, l'indéfinissable dessin de la bouche, donnaient à cette muette effigie des mobilités qui me faisaient peur... Le lendemain d'un jour où je lui fis des adieux vraiment funèbres, les salles furent fermées, et le portrait disparu me laissa plus seul que jamais. »

Le nom de l'héroïne dans le roman de Fromentin, Mme de Nièvres, rappelle fatalement l'héroïne du roman de Mme de Duras, Mme de Nevers.

Ce n'est pas seulement le quasi-anagramme qui rapproche ces deux noms ; ce n'est pas seulement une ressemblance d'aspect. C'est la géographie qui les enchaîne l'un à l'autre : l'un appelle l'autre : Nièvre, Nevers.

Avoir donné ce nom, à Madeleine, quel souvenir ! ou quel oubli !

Dominique fut le premier et le dernier roman de Fromentin. Sa veine, à peine ouverte, tarit dès le début, malgré l'excitation d'un succès relatif. C'est qu'elle n'était que veine indigente et combinaisons d'emprunt.

Ce que j'ai dit d'*Édouard,* « modèle » de *Dominique,* n'est pas pour diminuer l'œuvre de Fromentin en ce qu'elle a d'original, mais pour relever *Édouard*, l'actualiser, le remettre à son rang et à sa place, l'associer en quelque façon à la fortune grandissante de *Dominique*[1].

1. J'ai sous les yeux la quatorzième édition (1903).

L'œuvre de Fromentin est un roman, — le mot est de lui, — de sensibilité extérieure.

Édouard est un roman d'intimité et de psychologie. La société la plus brillante s'y peint avec ses habitudes, ses préjugés, ses délicatesses exquises. Société évanouie ! Par certaines clôtures et par certains usages, c'est en effet le passé, un passé charmant et poétique. Mais par la passion vivement sentie et rendue, c'est l'éternel présent.

Le succès, sous la Restauration, en fut soudain et très vif.

Il se retrouve et se prolonge dans le succès de *Dominique*.

« Le chef-d'œuvre du roman *psychologique* », ce n'est pas, quoi qu'en ait dit Schérer, *Dominique ;* ce serait plutôt *Édouard*.

Les romans inédits de Mme de Duras, le *Moine* et *Olivier, ou le secret*, sont-ils donc condamnés à ne jamais paraître ? Sainte-Beuve « aimait à croire », en 1834, qu'ils seraient « publiés avant peu ». Quinze ou vingt ans plus tard, il écrivait : « On n'a plus à espérer de voir rien paraître des autres productions de Mme de Duras, auxquelles elle attachait pourtant bien du prix, dont elle avait, par son testament, désigné l'éditeur, et que la circonspection excessive de la famille a retenues assez longtemps pour que l'heure de les publier soit passée. Les ouvrages d'esprit ont aussi leur saison. »

Si ces romans n'étaient que fictions et œuvres d'art, on pourrait s'en tenir à l'arrêt du grand critique, non sans regretter que la volonté et l'espoir de l'auteur n'aient pas été remplis. Mais le nom de Mme de Duras est de ceux que l'histoire littéraire veut ajouter à son trésor. Ses œuvres si délicates, et d'ailleurs peu encombrantes, nous restituent, avec les noms d'une très noble famille, la physionomie d'un régime, d'une société, d'un milieu qu'il convient de ne pas oublier. C'est la vieille France ressuscitée dans sa grâce, son langage, son accent, avec ses habitudes d'élégance et quelques-uns de ses préjugés, en une période de transition et de tristes pressentiments, et qui achève de mourir.

De plus, Mme de Duras fut l'amie de Chateaubriand. C'est elle qui, par son influence, ouvrit et rouvrit la carrière à l'homme politique, le modéra au plus fort de ses impulsions, le releva de plus d'une lourde chute, l'encouragea du regard et de la voix, lui fit atteindre le prix de la course. Un juste hommage lui sera rendu tant que vivra le nom prestigieux de l'Enchanteur. La

curiosité la plus sympathique s'exercera à son sujet tant que seront lus les *Mémoires d'outre-tombe*. On voudra savoir en particulier ce qu'étaient les œuvres qui valurent à son nom d'être associé aux noms de M[mes] de La Fayette et de Staël, et si elles soutiennent sans fléchir cette louange peu banale. Après avoir lu *Ourika*, *Édouard* et les *Réflexions*, on voudra, par entraînement de lecture et goût littéraire, connaître les œuvres inédites. On le voudra surtout parce que ces romans, aussi bien que leurs aînés, doivent renfermer des confidences émues, bonnes à recueillir, confidences que la critique, désormais avertie, aurait plaisir et facilité à dégager des fictions et des mélanges. On aurait là, racontés par elle-même, des récits d'intimités qui, tout vibrants d'émotions vraies, nous intéresseraient aux fictions elles-mêmes et que l'on pourrait comparer aux *Mémoires de Sophie*. Grâce au jour nouveau qui les éclairerait, ces petites compositions s'actualiseraient en quelque manière; elles retrouveraient l'opportunité de l'heure et la faveur d'un renouveau.

La preuve que les Nouvelles inédites sont, elles aussi, pleines de confidences et toutes d'intimité, je la trouve dans les pensées que Sainte-Beuve avait notées au cours d'une lecture d'*Olivier* que M[me] de Rauzan lui avait permis de faire : « Il y a des êtres dont on se sent séparé comme par ces murs de cristal dépeints dans les contes de fées : on se voit, on se parle, on s'approche, mais on ne peut se toucher; » et les autres que j'ai déjà citées, allusions à Félicie.

Voici ce qu'en dit M[me] de Duras dans sa correspondance :

15 mai [1824].

Puis, j'ai fait un *Moine* du mont Saint-Bernard; c'est un abbé d'autrefois, bien factice d'esprit et de cœur, mondain sans être scandaleux, dans lequel l'éducation et l'influence des mœurs de ce temps ont détruit le naturel et la vérité et simplicité du caractère, et qui est ramené à tout cela et même à la vraie piété par l'amour. Car rien ne détruit le factice, et tous les genres de factice, comme la passion.

Puis, j'ai fait un autre roman dont je n'oserais vous dire le sujet. C'est un défi, un sujet qu'on prétendait ne pouvoir être traité. Je vous en dirai seulement le titre : cela s'appelle *Olivier* ou le Secret.

A présent, je fais des Mémoires, la vie d'une femme racontée par elle-même. Cela est à moitié. Je n'y travaille plus. Tout ce beau zèle s'est passé, je ne suis pas sûre de finir; il paraît que j'en pourrais dire autant de cette lettre...

Nous savons que Mme de Duras « aimait les lieux comme des amis ». Ses récits doivent donc être dépositaires des sentiments qu'ils lui avaient inspirés. Je n'imagine pas que la Suisse, — où elle vécut deux des mois les plus heureux de sa vie, et où elle avait acquis une amitié qui lui convenait si bien — puisse n'être pas rappelée dans l'un ou l'autre de ses romans, et il y aurait lieu de supposer que c'est dans *le Moine ou l'Abbé du mont Saint-Bernard*. Là se peuvent rencontrer quelques passages consacrés aux montagnes, aux glaciers, au beau lac, à Lausanne ; là peut-être se montrerait, ne fût-ce que de profil, la bonne et souriante figure de Rosalie de Constant ; et il y aurait piquant intérêt à voir sous quels déguisements de nom, d'âge ou même de sexe, avec quel choix d'expressions, avec quelle fidélité de traits et de souvenirs. Mme de Duras écrivait à Rosalie : « Faites-moi l'emplette d'une petite vue de Chamonix à la gouache. Je la voudrais prise de manière à ce que l'on vît le mont Blanc et tous les glaciers en arrivant du côté de Genève. On a cette vue après avoir passé le petit village qui s'appelle, je crois, Ourche ou les Ourches. On voit tous les glaciers, Chamonix en bas et le mont Blanc au-dessus. Il faut avoir au moins ce charmant pays en peinture puisque je ne le puis en réalité. »

Ainsi aimait-elle à revoir et à se souvenir, et non seulement en peinture, mais pour décrire. Et la Bretagne, patrie de Kersaint, et où fut son berceau, la Bretagne, si poétiquement chantée par le cher frère René, n'est-il pas permis de supposer que Mme de Duras chercha l'occasion d'en parler ? Et ne serait-on pas curieux de savoir sous quel aspect elle l'a dépeinte, et si la puissante personnalité de Chateaubriand n'anime pas quelque noble personnage du roman, et à quels traits, sous la figure de convention, on le pourrait reconnaître ? Elle écrivait à son ami, alors ambassadeur à Londres : « Je vous attends pour vous lire mon nouveau roman ; l'héroïne en est Bretonne. Je suis impatiente de savoir si vous l'aimerez. » Cette Bretonne ne tiendrait-elle pas beaucoup de Claire de Kersaint-Duras ?

Ne saurons-nous jamais en quoi l'héroïne du *Moine* se rap-

proche ou diffère de la fille des vieux Druides, l'immortelle Velléda — Nathalie-Velléda ?

Je me laisse aller volontiers à de telles suppositions, sachant que Mme de Duras se plaisait aux souvenirs : « Mon imagination est bien plus dans le passé que dans l'avenir. J'ai été ainsi toute ma vie. Je rêverais tout un jour sur un quart d'heure d'il y a dix ans. »

L'océan qu'elle avait vu de ses premiers regards, et qu'elle traversa pour aller aux Antilles, Édouard nous raconte qu'il l'a traversé ; les impressions qu'il dit avoir éprouvées ne sont autres que celles de l'auteur, vivement ressaisies et dépeintes. Il faut se borner et s'en tenir à un ou deux traits. Mme de Duras écrivait à Rosalie en 1812 : « Cette rêverie, ce sentiment profond de l'existence de Dieu et de son rapport avec notre âme, je ne l'ai jamais senti qu'en regardant le ciel semé d'étoiles, ou quelquefois, dans mes longs pèlerinages, lorsque la mer ballottait notre vaisseau. » Et dans *Édouard* : « Le firmament semé d'étoiles se réfléchit dans une mer tranquille... L'infini est partout, dit-il, on le voit là (en montrant le ciel) ; on le sent ici (en montrant son cœur). Et cependant quel mystère ! Qui peut le comprendre ? Ah ! la mort en a le secret. Qui pourrait douter de l'existence de Dieu, en contemplant ce beau ciel ? » [1]

L'Angleterre, si accueillante aux émigrés, et dont Mme de Duras admira toujours le vrai et large libéralisme, est louée de n'opposer à la supériorité du talent, quelle que soit l'infériorité de la naissance, aucune barrière ni pour l'admissibilité aux plus hauts emplois, ni pour les alliances les plus distinguées : « Que j'aimais ce pays où toutes les carrières étaient ouvertes !... Que j'admirais ces institutions qui du moins relèvent l'infériorité par l'espérance !... »

De tels souvenirs, malgré le caprice des fictions auxquelles ils seraient mêlés, ou plutôt grâce à l'absolue sincérité que favorisent les fictions, nous donneraient un nouveau portrait de Mme de Duras avec une intime et diverse ressemblance que n'égaleraient jamais ni le portrait le plus artistement fouillé, ni la biographie la plus scrupuleusement exacte.

Je forme le vœu que ces Nouvelles inédites soient enfin publiées, conformément à la volonté testamentaire de la duchesse

1. Voir tout ce beau morceau que je mutile forcément.

de Duras. La première timidité, voire les peurs de jadis, causées par d'abominables pastiches, n'ont plus aucune raison d'être, et les révélations de notre correspondance, en livrant la clé des douleurs inspiratrices et des choses vécues, doivent encourager les détenteurs actuels à saisir l'occasion favorable : *Carpe diem.*

LIVRE VII

LE SALON ET LES AMIS DE Mme DE DURAS

Les réunions de société, interrompues par les désordres et les désastres de la Révolution, essayèrent de se reconstituer sous le régime protecteur du Consulat et de l'Empire. Mais bientôt il fallut se rendre à l'évidence : pour une critique un peu vive, pour un quolibet réussi à l'adresse du nouveau Pouvoir, pour un souvenir mêlé d'espérance accordé aux Bourbons, les membres qui formaient ces cercles plus ou moins frondeurs se voyaient chassés du territoire, ou relégués hors de Paris, à telle ou telle distance, dans l'isolement de la province. Là, du moins, pouvait-on se réunir en famille : dédommagement trop insuffisant pour certaines natures qui ne se sentaient vivre qu'à Paris ; bonheur encore pour d'autres âmes qui savaient se contenter du « cercle » familial, et combien élargi ! dans les vieilles demeures seigneuriales. Mme de Duras comptait parmi ces dernières. Mme de Chateaubriand aussi. Celle-ci disait dans ses souvenirs et notes, rédigés à l'intention des grands Mémoires de son mari :

« Cette vie de château était fort agréable et fort à la mode sous Bonaparte : une partie de la société, celle qui n'allait point à la nouvelle cour, passait neuf mois de l'année à la campagne.

« Sous l'Empire les réunions étaient possibles ; on pouvait être d'opinion contraire sans s'arracher les yeux, de sorte que nous nous sommes trouvés nombre de fois réunis, par exemple à Champlâtreux et au Marais, avec tout ce qu'il y avait de plus bonapartiste. Sous la Restauration, il n'en a pas été de même ; chacun avait la prétention d'être royaliste, et surtout que son voisin ne le fût pas... »

Si l'on veut saisir au vif le chagrin des autres, même le désespoir de ne plus se réunir à Paris, après en avoir quelque

temps recouvré le bonheur, il faut relire ce passage d'une lettre de Mme de Duras :

Poitiers, 12 mai 1806.

J'ai commencé par visiter mes pauvres exilés ! J'ai trouvé un bon château, toute une famille rassemblée avec tous les conforts de la vie ; mais qu'est-ce que cela dans un lieu si désolant, si tourmentant, et ne sentant rien que le prix de ce qui leur manque ? Une autre personne dans la même situation, que j'ai vue à Tours, est aussi peu résignée. On dirait que dix ans d'émigration ont dû être une leçon pour supporter le malheur ; mais c'est précisément tout le contraire ; on croit avoir payé sa dette ; et on jouissait si bien de *toutes ces douceurs de société*, d'aisance, de plaisirs de Paris, toutes choses sur lesquelles on n'avait pas eu le temps de se blaser, que la privation en paraît tout à fait insupportable.

A Paris, les anciens émigrés évitaient de se rencontre à jour et à heures fixes, par crainte d'une police toujours aux aguets, et d'ailleurs façonnée à tous les genres d'inquisition, même vis-à-vis de ses agents et de ses chefs. Sur la fin du régime impérial, des réunions plutôt littéraires se tinrent ou s'essayèrent chez Mme de Duras, prélude de son cercle sous la Restauration.

Sismondi disait dans son journal qu'il avait rencontré chez Mme de Duras, le 14 mars 1813, M. de Chateaubriand et qu'il l'avait entendu causer ; et, le 25 du même mois, « que M. de Chateaubriand avait encore parlé religion chez Mme de Duras ».

Sous le régime libéral de la Restauration, et dès les premiers jours, les réunions mondaines reprirent de plus belle. Quelque chose se retrouva de cette douceur de vivre qu'avait connue le XVIIIe siècle, avant la fièvre révolutionnaire. Faire partie d'un ou de plusieurs salons, être libre d'y aller selon son attrait et d'y parler selon son opinion ou son caprice, ce fut comme une renaissance dans une plénitude de sécurité qui doublait le prix de la vie, — comme le réveil soudain de facultés comprimées ou refoulés, — comme un jaillissement de paroles et de pensées, — comme un épanouissement plein de promesses et de sourires, après les rigueurs d'un long hiver. On avait besoin de se voir, de se revoir, de se souvenir en commun, de causer comme autrefois, et plus que jadis, après un si long jeûne, après de si cruelles épreuves. Dans les milieux cultivés, il y eut une éclosion de cer-

cles, favorables ou hostiles à la Royauté, et que la Royauté n'essaya pas de comprimer.

Parmi tant de salons inaugurés à la fois, quelques-uns furent les excitateurs et les consécrateurs, peut-être même, à quelque degré, les collaborateurs des talents politiques et littéraires, voire des génies qui devaient illustrer ces quinze ans, long espace d'un régime au XIXe siècle.

Chaque classe et chaque parti, et dans un même parti, chaque nuance eut sa représentation, son symbole, son organe, son centre d'influence dans un salon.

Celui de Mme de Duras se trouva bien vite primer. Il fut le plus influent et le plus recherché. Reine de la société par un ensemble de dons et de circonstances, elle tint élégamment le sceptre de la conversation et de l'esprit. La couronne idéale allait bien à son beau front. Elle aimait le mouvement, les idées, les nouvelles, le talent, la vie sous toutes ses formes et manifestations. Elle aimait le monde, et ses goûts s'accordaient parfaitement en cela avec ceux de son mari : « M. de Duras aime le monde », déclare-t-elle dans sa correspondance.

A l'éclat du nom, un des plus anciens et des plus considérés de la vieille monarchie, s'unissait le prestige de la charge du duc de Duras, premier gentilhomme de la chambre. Lors des grandes réceptions à la Cour, j'ai lu, quelque part, que l'honneur de faire les honneurs du Palais était réservé à la duchesse de Duras. Il faut ajouter à ces prestiges la séduction d'un logement aux Tuileries. On imagine le plaisir qu'il y avait à dire : « Je passe la soirée aux Tuileries, chez la duchesse de Duras », et l'empressement à se rendre chez une dame de la Cour qui pouvait dire : « J'ai vu Villèle chez le Roi. » — Rien ne montre mieux l'influence de ce salon en un tel lieu que la plainte du duc de Richelieu, Président du conseil. Mécontent et inquiet de l'opposition que son ministère rencontre chez elle, — depuis le coup porté à Chateaubriand en 1816 — il la fait avertir par un ami commun, le marquis de Verac ; puis, il lui soumet directement ses doléances : « Ce n'est point par vanité ministérielle que nous désirons votre indulgence et celle des salons des *Thuileries* (*sic*) [1] pour ce que nous croirions devoir faire, mais parce que la tâche difficile que nous avons entreprise nous rend

1. Chateaubriand écrivait aussi « Thuileries ».

nécessaire l'appui général et qu'il est surtout indispensable que les personnes qui, par situation, semblent être sous l'influence directe du Roi, n'aient pas l'air de se séparer de nous. »

Soit aux Tuileries, soit à l'hôtel de la rue de Varennes, le salon de Mme de Duras était le rendez-vous, non seulement de la noblesse, mais de tout ce que Paris comptait d'hommes illustres ou distingués dans les lettres, les sciences, les arts, la politique, la diplomatie : nulle « caste » n'en était exclue, nulle opinion, dans les limites constitutionnelles. Il fut le point de rencontre où la vieille et la nouvelle France fusionnèrent et apprirent à se connaître ; où l'esprit, le talent, les services équivalaient aux quartiers de noblesse. La noblesse s'y faisait plus ouverte, plus consciente des temps nouveaux, à l'exemple de la maîtresse de maison, fidèle aux traditions libérales que son père lui avait léguées, en même temps qu'au dogme de l'hérédité monarchique.

Les étrangers de marque qui affluaient à Paris de toutes les parties de l'Europe, princes et princesses, ambassadeurs, hommes politiques, savants, artistes, lettrés, grandes dames, étaient prévenus au loin et n'arrivaient pas sans lettres d'introduction auprès de la duchesse de Duras. Ils s'estimaient heureux d'être accueillis dans ce salon renommé, d'y prendre contact avec les célébrités de la France et de l'Europe, de s'y mettre à l'unisson de la Cour et de la société.

Un jour Chateaubriand s'excuse de n'avoir pu encore offrir les compliments de Mme de Duras au grand duc Nicolas, futur empereur de Russie.

Un autre jour, il est visiblement heureux d'écrire à la chère sœur : « Le grand duc Nicolas, grand, beau, instruit, judicieux, mêlant à tout cela, le désir de plaire, m'a demandé de vos nouvelles. » De son côté elle lui écrit : « J'ai donné hier une soirée à la princesse de Danemark. » Princes et princesses allemands et russes, elle les connaissait, ainsi que les premiers de l'aristocratie anglaise pour les avoir fréquentés à Londres et reçus chez elle, en amis.

Parmi tant de noms illustres, il suffira d'en citer trois, Wellington, de Maistre et Mme Swetchine.

Le duc de Wellington témoigna le désir de renouer avec la duchesse de Duras les rapports aimables qu'ils avaient eus à Londres pendant les années de l'émigration. Si flattée qu'elle

dût être de recevoir la visite du galant homme que la victoire venait de sacrer le plus illustre des généraux, après le génial vaincu de Waterloo, « Mme de Duras, grande dame de Cour, mais Française comme une digne fille de Kersaint, répondit qu'elle n'ouvrait pas sa maison pendant l'occupation étrangère, et qu'elle ne voulait ni fermer sa porte à lord Wellington, ni le recevoir tant qu'il ne serait pas un simple voyageur. »

Si énergiquement notifiée que fût cette résolution, elle dut fléchir, mais uniquement sous l'influence de considérations non moins patriotiques.

Commandant général des armées alliées, le duc de Wellington fut rappelé souvent à Paris par ses fonctions, et on eut toujours à se louer des sentiments qu'il montra pour les intérêts de la France.

Les lettres de Mme de Duras nous apprennent qu'elle attendait Wellington comme un ami dévoué à qui elle se propose de demander appui et protection en faveur de Chateaubriand disgracié : c'était en 1818. Eu égard aux services que Sa Grâce (c'est le titre qu'on lui donnait) avait rendus en prenant les intérêts de la France contre les cupidités de certaines puissances coalisées et pour l'évacuation plus prompte du territoire, elle s'était départie de sa noble intransigeance avant le terme assigné.

Mme Swetchine se présenta chez Mme de Duras à la fin de 1816. Dès la première entrevue, elle se sentit appréciée et *aimée* de la Présidente et d'ailleurs de tout le cercle. Humboldt parle au nom de tous dans ce billet à Mme de Duras :

« Je vis plus retiré que jamais. Je n'ai pas été au bal de l'ambassadeur d'Angleterre, ni à aucune autre fête. Je ne sors que pour obéir à vos ordres, et quand je puis espérer de vous trouver le soir en bien petit comité. Je me réjouis de retrouver ce soir l'aimable Mme Swetchin que nous aimons tant, sans savoir écrire son nom. Mille remerciements pour cet aimable souvenir. » M. de Chateaubriand aussi la vit dans le salon de la chère sœur, le soir, par une dérogation à ses habitudes, si du moins j'interprète fidèlement ce mot d'une lettre de la duchesse à Mme Swetchine : « Je sens bien votre absence, lorsque je suis là avec quelqu'une de ces personnes qui composaient nos petites soirées. M. de Chateaubriand est revenu. M. de Humboldt part vendredi pour aller passer quinze jours avec son frère en

Angleterre. » Après une longue absence, Mme Swetchine reparaît en amie de l'intimité dans le salon de Mme de Duras. Mme de Montcalm avait tourmenté celle-ci pour qu'elle lui prêtât le manuscrit d'*Édouard ;* et après avoir lu, elle l'avait renvoyé avec un petit billet ridicule : « Me trouvant seule avec Mme Swetchine, Humboldt et Mme de Sainte-Maure, raconte Mme de Duras, j'ai succombé et leur ai montré le petit papier..., que je trouvais bête, c'était une vengeance. C'était vilain, c'était auteur. J'en ai eu des remords toute la nuit. »

Mme Swetchine paya d'un plein retour la tendresse qui lui était témoignée. Les vives déclarations de Mme de Duras, en août 1817, font écho et suite, très certainement, à beaucoup d'autres qui n'étaient pas moins accentuées de part et d'autre :

Chère amie, me voici à Paris, et vous croiriez à ma tendre amitié si vous saviez ce que j'éprouve en ne vous y trouvant plus... Il semble que vous soyez là, sur le canapé vert, et que, m'ayant destiné toute votre soirée, nous puissions, sans compter, prendre et perdre nos heures en *idle talk* (vaine causerie).

L'amitié qui s'inaugurait ainsi est une des plus belles amitiés de femmes que l'on puisse citer. Elle passa de Mme de Duras à ses deux filles et aux enfants de la duchesse de Rauzan. Mme Swetchine les aimera comme elle avait aimé Mme de Duras, et elle en sera aimée avec un sentiment quasi filial [1].

Le nom de Mme Swetchine est inséparable du nom de Joseph de Maistre. Ne l'a-t-on pas appelée, les uns « sa fille spirituelle », « sa fille d'adoption », les autres « sa fille aînée » ?

Joseph de Maistre parut aussi à l'hôtel de Mme de Duras, mais en passant, simple visiteur qui vient demander un service.

Le souvenir qu'il emporta de ce brillant salon est assez original et assez contrastant pour valoir d'être rappelé et souligné. Il avait confié à Mme de Duras un ouvrage manuscrit auquel il tenait extrêmement, le futur livre du *Pape ;* il désirait le soumettre au jugement de l'auteur du *Génie du Christianisme*. Impossible de choisir un intermédiaire plus autorisé que Mme de Duras, et d'ailleurs plus empressé habituellement à rendre service ; on voit que J. de Maistre avait été renseigné et dirigé le

1. Voir à l'Appendice, p. 529.

mieux du monde, et il y a belle apparence qu'en cela, il avait suivi les conseils de Mme Swetchine, « l'adorable comtesse », c'est le mot de Bonald.

Or, tel était le mouvement autour de Mme de Duras, et en elle-même, tel aussi l'entassement, voire le désordre des papiers sur son bureau, que manuscrit et visiteur furent oubliés pendant plusieurs mois. Ce fut miracle si les précieux cahiers, un beau jour, reparurent à ses yeux lui remettant en mémoire l'illustre solliciteur.

Mme de Duras s'accusa de son oubli à Chateaubriand, et celui-ci s'excusa très galamment dans une lettre dont l'original est sous mes yeux :

Chateaubriand au comte J. de Maistre.

Montgraham, par Nogent-le-Rotrou,

le 6 septembre 1817.

Monsieur le Comte,

Après trois mois d'angoisses et de craintes pour la vie de Mme de Chateaubriand, je viens passer deux jours à Paris ; je trouve avec grand plaisir, mais à mon grand étonnement, vos lettres et votre manuscrit restés chez Mme la duchesse de Duras. Vous avez dû, Monsieur le Comte, être bien étonné de mon silence. après la marque de confiance et d'estime que vous avez eu l'extrême bonté de me donner ; je vois que je n'ai point encore épuisé ma mauvaise fortune.

Je vais, Monsieur le Comte, lire le manuscrit ; mais vous croyez bien que je n'aurai pas l'impertinence d'y trouver rien à changer ; ce n'est point à l'écolier de toucher au tableau du maître. Je trouve seulement d'avance que vous êtes bien bon de vous donner la peine de combattre M. Ferrand.

Je serai à Paris vers la fin d'octobre pour l'ouverture de la session, et je traiterai de vos intérêts avec M. Le Normant, si, d'après votre réponse, vous êtes toujours dans l'intention de publier votre ouvrage.

La triste politique et les persécutions de tout genre que j'éprouve occupent une grande partie de mon temps ; mais il m'en restera toujours pour vous lire et pour vous admirer.

Recevez, Monsieur le Comte, je vous prie, l'assurance de ma reconnaissance, de ma profonde estime, de ma sincère admiration,

sans parler de la haute considération avec laquelle je suis, Monsieur le Comte, votre très humble et très dévoué serviteur.

Le vicomte de CHATEAUBRIAND [1].

Joseph de Maistre écrit à Mme Swetchine à propos du manuscrit confié à Mme de Duras : « Si je réussis, ce sera un beau tapage » — un beau tapage parce qu'il y battait en brèche à coups redoublés la doctrine alors régnante des soi-disant libertés de l'Eglise gallicane. Il ajoutait :

La duchesse de Duras avait tranquillement oublié l'œuvre sur son bureau, sans y penser une seule fois, non plus qu'à son auteur, lorsque M. de Chateaubriand m'en a fait part dernièrement avec toutes les excuses de la courtoisie. Je me suis mis à rire de la meilleure foi du monde. La duchesse de Duras a fort bien fait de m'oublier; moi-même je n'ai jamais pensé à elle que pour *me rappeler à quel point j'avais mal réussi dans cet hôtel. Je m'y trouvais gauche, embarrassé, ridicule, ne sachant à qui parler, et ne comprenant personne. C'est une des plus singulières expériences que j'aie faites dans ma vie.* Il me semble que je vous l'a dit à Paris.

Si attentive et habile Présidente que fût Mme de Duras, nous la surprenons en défaut dans cette circonstance, mémorable vu les noms éclatants de J. de Maistre et de Chateaubriand, — vu le livre immortel oublié sur son bureau par Mme de Duras, — vu l'hommage confiant rendu par le grand de Maistre à Chateaubriand.

Une fois n'est pas coutume. Est-ce à M. de Talleyrand, ou à quelqu'un de cette nuance, que s'adressa l'illustre auteur du *Pape* et de l'*Église Gallicane*, au cours de sa visite? On devine le lointain fabuleux, ou si l'on préfère, l'abîme qui devait séparer de tels interlocuteurs et les empêcher de s'entendre. Avec Humboldt, Cuvier, Villemain, Rémusat, c'eût été à peu près la même chose. Avec Chateaubriand, la conversation eût été plus facile, on se serait *compris*, sinon entendu, car l'accord sur les idées qui tenaient tant au cœur de J. de Maistre n'aurait été parfait ni en politique, ni en religion.

C'est bien dans le salon de la duchesse de Duras que Joseph de

1. En tête de cette lettre, ces mots, de la main de Joseph de Maistre : « reçue à Turin le 27 ».

Maistre rencontra Chateaubriand : car il y eut rencontre, mais si rapide que J. de Maistre eut le regret d'écrire à ce dernier : « Je dirai toujours de vous : *Virgilium vidi tantum !* Moi qui avais tant envie de vous voir, je n'ai pu que vous entrevoir. » (octobre 1817) « Si donc la duchesse a pris la liberté d'oublier parfaitement et moi et mon manuscrit, je l'en absous de tout mon cœur. Je trouve très juste qu'elle mette mille et une pensées avant celle d'un Allobroge qui a passé devant elle comme une hirondelle, et qui n'a eu par conséquent ni le temps ni l'occasion de s'enfoncer un peu plus dans son souvenir. »

Chateaubriand ne venait que rarement aux grandes réunions du soir, assure Villemain ; et il en donne la raison :

On dit en histoire naturelle, que les aigles ont leur nid à grande distance l'un de l'autre, parce qu'il leur faut, à chacun, un vaste espace libre pour la chasse. M. de Chateaubriand était de cette humeur, planant de haut sur le monde, et, par les holocaustes nombreux qu'il fallait à son amour-propre, s'accommodant mieux de la solitude que du voisinage d'aucune célébrité et de la comparaison avec aucun mérite. Son heure n'était donc pas l'heure de la foule. Son entretien ne se mêlait pas à l'entretien ordinaire, même des personnes d'élite. Seul, devant un très petit nombre d'adeptes, il se plaisait davantage ; et là surtout, son génie, un peu silencieux et chagrin dans le grand monde, retrouvait l'aisance de l'esprit, la grâce du langage et parfois même l'abandon et la gaieté. Mais le dieu, après s'être communiqué à ses prêtres, se retirait, avant que le temple fût ouvert, et le culte continuait en son absence.

Une autre explication moins savante, et peut-être plus vraie, c'est que Chateaubriand ne sortait jamais ou presque jamais le soir. Étant grand travailleur et grand dormeur, il se couchait tôt, de 9 heures à 10 heures. Au surplus, Mme de Duras était ministérielle au temps du duc de Richelieu. Elle recevait beaucoup les membres du centre droit. Or, Chateaubriand abominait Richelieu, son système politique et ses partisans. Il disait à Mme de Duras avec humeur ou ironie : « Je vous verrai avant les ministériels » — « vos illustres amis, les ministériels ».

Mme de Duras le pressait de venir aux grandes réunions du soir, quand elle recevait des étrangers désireux de voir l'homme de gé-

nie et que lui-même avait intérêt à connaître. Le plus souvent il refusait. En quels termes soit les rares acceptations, soit les refus, il n'est pas sans intérêt de le constater ici ; d'autant que son caractère peu sociable s'y montre sans déguisement, avec quelques-unes de ses habitudes, avec aussi ses rudesses à l'adresse de la chère sœur, laquelle, — c'est une justice à rendre à l'un et à l'autre — ne se privait pas de lui répondre sur le même ton, ou à peu près.

Je me désole de ne pouvoir vous guérir de cette manie aussi ridicule qu'elle est absurde et dénuée de toute espèce de fondement. De grâce, croyez-moi donc une fois dans votre vie. Je sors pour aller chez Mathieu [de Montmorency] ; je vais courir tout le jour ; je serai chez vous entre une heure et deux heures. Nous conviendrons de l'heure et du jour pour lord Bristol.

A vous et à demain.

Je suis désolé de vous avoir fait de la peine. Je vous ai trompée, pour vous empêcher de faire une espèce de scène, ce qui ne vaut jamais rien. Je vous verrai après la séance royale.

Dimanche soir.

Je ne puis me vaincre. Je vous avais promis, mais je ne puis faire plus que nature. Je n'ai pas voulu vous le dire avant dîner pour que vous ne vous retiriez pas. Pardonnez-moi : il y a comme cela des choses de caractère, contre lesquelles la raison ne peut rien.

Ne vous affligez pas, chère sœur, je suis aussi très malheureux ; il y a des choses en soi qu'on ne peut vaincre. J'irai, si vous le voulez absolument, chez vous, dimanche soir, mais qu'y gagnerez-vous ? J'ai de l'humeur, je ne parlerai pas : je m'en irai au bout d'un quart d'heure. Tout cela est mauvais, mais enfin, j'irai, si vous le voulez.

Lundi, 7 heures.

J'ai travaillé tout le jour et je suis à moitié mort. Il m'est tout à fait impossible d'avoir le courage de m'habiller. Mme de Chateaubriand de son côté a son crachement de sang. Pardonnez donc à

deux malades de se coucher à 9 heures. J'irai vous voir demain matin.

Oui, oui ; mais cela me coûte beaucoup.

Chateaubriand ne sortait le soir que par exception. « Le soir, disait-il, je ne suis plus de ce monde. » Il s'était réservé, auprès de la chère sœur, les heures reposées et solitaires de la « matinée », dix heures, onze heures, midi, et suivantes. Ni la foule ne lui agréait, ni les partages ne lui convenaient. Il voulait être seul avec son amie, et qu'elle fût toute à lui, se réservant à lui-même le droit d'être attentif ou distrait, de bonne ou de mauvaise humeur, de causer ou de se taire, ou de « dicter les grandes pages futures », le droit aussi de se promener de long en large en bâillant son ennui. Il recueille là, toutes fraîches, les impressions de la soirée qui prit fin quelques heures auparavant, « à minuit ». Ainsi est-il renseigné le mieux du monde. Il sait les nouvelles de la Cour, de la ville, du ministère, des partis, de l'étranger : avantage inappréciable à qui reconnaît la royauté de l'opinion et veut capter ses faveurs. Mme de Duras lui ménageait de son mieux ces faveurs ; elle y mettait tout son cœur, et d'ailleurs tout son tact. « L'affluence choisie qu'attirait près d'elle son nom, la noblesse de son caractère, l'agrément et le sérieux de son esprit, donnaient grand pouvoir aux opinions qu'elle adoptait », — grand pouvoir à ses préférences hautement avouées, à son admiration motivée pour M. de Chateaubriand.

Comme il n'est presque jamais de son cercle le soir, elle peut saisir l'occasion de louer en lui le publiciste, de défendre ses idées, de lancer sa candidature, de le pousser aux grandes ambassades, aux Congrès, au ministère, progressivement et comme par étapes, d'une action continue et concertée. Sa parole, douée d'éloquence familière et vibrante de passion, en même temps que remarquable de sens politique, se répercute en mille échos, plus ou moins désintéressés, mais, à tout prendre, complaisants et complices ; car nul n'ignore que l'influence de Mme de Duras peut être utile par ricochet à d'autres qu'à René. L'efficacité de ce dévouement et de ce concours échappe à tout calcul comme à toute limite : mystérieuses affaires de cour, de cœur, d'influence, d'opinion. Une fois, elle eut à l'appeler d'urgence, lorsque la soirée aurait pris fin, à minuit. Il répondit :

« A minuit, chère sœur! qu'est-ce donc ? Je vais courir chez vous. Mais dites-moi seulement à présent si c'est bon ou mauvais. »

Si régulière que fussent les visites « matinales » de Chateaubriand à Mme de Duras et si « sacrée » que fût « son heure », il lui arrivait de faire faux-bond ; et alors il offrait des excuses et proposait une autre heure, ou bien il s'annonçait pour tel autre jour. La variabilité des heures choisies — dix heures, onze heures, entre onze heures et midi, midi, une heure, deux heures, trois heures, quatre heures, cinq heures, six heures, sept heures, huit heures, neuf heures, de neuf heures à dix heures — montre à quel point il se savait désiré, attendu, préféré à tout et à tous, maître du temps et des heures avec Mme de Duras.

Un billet de Chateaubriand à l'ami Fontanes nous avertit qu'on néglige trop de nommer celui-ci quand on énumère les principaux visiteurs ou habitués du salon de Mme de Duras.

Le nom du plus ancien ami et confident de l'auteur du *Génie du Christianisme* nous rappelle les tendances libérales du cercle et aussi les lectures qui s'y faisaient et qui eurent maintes fois un très grand retentissement.

Chateaubriand à M. le comte de Fontanes.

Mardi [1819].

Je parlerai à Mme de D[uras], mon cher ami, mais vous vous exagérez les choses. Si vous êtes forcé de dire quelques vers, dites en peu. Une ode ou deux sur un sujet général, cela aura moins d'inconvénient. Dans tous les cas, je suis tout à vous.

Inutile d'exposer ici les raisons — assez curieuses — qui permettent de rattacher ce billet aux réceptions de l'hiver 1818-1819. Fontanes fut frappé d'apoplexie en février 1821, et Mme de Duras se hâta d'en informer Chateaubriand, ambassadeur à Berlin. Jamais il n'avait été mieux que la dernière fois où elle l'avait vu, 11 février. On le complimentait sur sa jeunesse. « Je serai bien affligée si nous perdons M. de Fontanes. Je l'aime. Il vous a été si fidèle. C'est encore un modèle qui disparaîtrait, un type de goût littéraire qui ne serait pas remplacé. » En le louant d'avoir été « si fidèle », elle se souvenait, à coup sûr, de la conspira-

tion policière ourdie contre les *Martyrs* et de la belle poésie de Fontanes que les esprits indépendants sous l'Empire savaient par cœur :

> Le Tasse, errant de ville en ville, etc.

Elle pensait aussi aux vers qu'il avait lus dans son salon ; et elle traduit d'un mot l'admiration qu'avaient soulevée les lectures ou plutôt les récitations de l'ancien grand-maître : « il avait le goût du parfait. »

Fontanes mort sans avoir repris connaissance, elle engagea Chateaubriand à faire un article sur son ami. L'article parut dans les *Débats* du 10 avril 1821.

M. de Talleyrand, arbitre et modèle du bon ton, du bon goût, des bonnes manières, des traditions élégantes, et, d'autre part, renseigné comme personne sur les nouvelles de la société, aussi bien que sur les arcanes de la politique, était reçu chez Mme de Duras en intime, et fort écouté, fort entouré, courtisé même par plusieurs. Il s'y plaisait de tout le plaisir qu'il voyait bien qu'il faisait au cercle, plus ou moins élargi selon les jours. Sa présence consacrait tout à la fois la nuance libérale et la supériorité de ce salon, qui, par ailleurs, tenait de si près à Chateaubriand — chef des ultras. Plus tard, alors que M. de Talleyrand sera comme « fini » pour la politique, elle écrira : « C'est encore une grande existence, et je m'étonne toujours de l'effet qu'il produit dans un salon. »

Mme de Duras nomme, dans ses lettres à Rosalie, parmi les plus assidus de son cercle, ceux-là seulement que leur réputation de savants ou d'hommes d'esprit avait fait connaître en tous lieux, et qui pouvaient donc intéresser sa correspondante : Talleyrand, Humboldt, Cuvier, Rémusat, Villemain.

Ce dernier a esquissé, très heureusement, la physionomie d'une de ces conversations où chacun disait son mot en toute liberté. Mme de Duras y donne la réplique à ses amis sur un sujet littéraire qui lui tenait au cœur, les *Martyrs*. Mais la littérature n'est pas seule en cause ; il y a de tout un peu dans cette discussion éparpillée, comme il convient à une vraie conversation : de la politique, de la critique, de l'histoire, des souvenirs classiques mêlés à des souvenirs personnels. Le genre et

la façon de chacun s'y montrent avec netteté et, sans doute, avec ressemblance. Quoique les paroles de Mme de Duras aient passé par la plume de Villemain, il semble vraiment que le spirituel critique en ait fidèlement retenu les idées, le mouvement, la vive inspiration, l'accent passionné. Nous avons là Mme de Duras dans l'exercice de sa présidence, prenant l'initiative du sujet, désignant et provoquant celui de ses visiteurs qui le traitera le mieux ; et puis, écoutant ; et bientôt, discutant, s'animant jusqu'à l'émotion et aux larmes, traduisant le fond de son âme et de son cœur, et, au moment opportun, transmettant la parole à qui de droit ou de convenance. On était réuni ce jour-là, non à l'hôtel de la rue de Varennes, mais « sur le plateau de Saint-Germain », en regard de la belle forêt. Galamment prodigue de détails quand il s'agit des autres, Villemain a poussé la discrétion sur soi jusqu'au parfait silence. C'est tout juste si, mettant aux prises les membres du cercle sur les mérites des *Martyrs*, qualités et défauts, il fait allusion à lui-même dans ce simple mot : « un lettré moins connu. » Villemain a beau se faire petit parmi les illustrations de ce cercle, il reprend ses avantages dans la mêlée des arguments et des réflexions, mais il se garde de signaler ceux qui furent les siens.

Il suffit que Mme de Duras l'ait mentionné parmi les cinq préférés. Sainte-Beuve accompagne ce nom rival d'une remarque qui tient lieu de tout : « M. Villemain vers qui elle se sentait portée tant à cause de son prodigieux esprit de conversation qu'en faveur de ses opinions politiques modérées aux confins du seul libéralisme qu'elle pût admettre. »

Dans le compte rendu des débats par le plus spirituel des secrétaires, voici la part de la duchesse de Duras :

Je me souviens, en particulier, combien, à cette époque, une personne dont l'esprit et le salon avaient grande puissance, Mme la duchesse de Duras, souvent visitée par M. de Villèle, qui lui parlait surtout de *bonnes œuvres et d'infortunes recommandées par elle*, était loin de concevoir qu'il eût jamais l'audace de se passer de M. de Chateaubriand. « Ils ne s'aiment pas beaucoup, » disait-elle un jour à demi-voix ; « ils se ressemblent si peu. Mais M. de Chateaubriand ne rompra jamais. Il ne peut pas plus se séparer de M. de Villèle, que le cardinal de Richelieu n'eût voulu renoncer au P. Joseph. »

Dans cette disposition de sécurité, au moment où, après un

amendement charitable réclamé par l'archevêque de Paris, le projet de conversion des rentes venait, le 3 juin 1824, d'échouer à la Pairie, Mme de Duras recevait à la campagne quelques amis, avec un apparent oubli de toute préoccupation politique. C'étaient en grande partie des hommes mêlés aux soucis des affaires, mais par là-même, charmés d'y échapper un moment, quelques-uns étrangers d'ailleurs, et pour qui la France était un spectacle et une étude, plutôt qu'un intérêt d'affection.

A Saint-Germain, dans une maison élégante, sur le niveau de cette terrasse qui découvre un si riant paysage, le salon d'une femme respectée de tous, et l'amie célèbre de Mme de Staël et d'un homme de génie parvenu au pouvoir, avait, le premier samedi de juin, réuni plusieurs hommes politiques comme on disait alors, des ambassadeurs et des savants, M. Pozzo di Borgo, toujours en crédit près d'Alexandre, Capo d'Istria, disgracié, mais près de se relever avec la Grèce renaissante, lord Stuart, diplomate habile, le moins officiel des hommes dans son libre langage, la prude et délicate lady Stuart en contraste avec lui, quelques autres Anglais, un ministre de Toscane, passionné pour les arts, l'illustre Humboldt, l'homme des études profondes, autant que des nouvelles passagères, le plus Français de ces étrangers, aimant la liberté autant que la science. C'étaient aussi le comte de la Garde, ambassadeur de France en Espagne avant la guerre, Abel de Rémusat, l'orientaliste ingénieux et sceptique, *un autre lettré moins connu*, et la jeune Delphine Gay avec sa mère.

Lorsque, après la conversation du dîner, encore mêlée de quelques anecdotes des deux Chambres, on vint, à la hauteur de la terrasse, s'asseoir devant le vert tapis des cimes de la forêt et respirer la fraîche tiédeur d'une belle soirée de juin, toute la politique tomba ; et il n'y eut plus d'empressement que pour prier Mlle Delphine Gay de dire quelques-uns de ses vers. Mais la belle jeune fille, souriant et s'excusant de n'avoir rien achevé de nouveau, récita seulement, avec la délicieuse mélodie de sa voix, cette stance d'un secrétaire d'ambassade, bien jeune et bien grand poète, dit-elle :

> Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,
> Ainsi qu'un voyageur qui, le cœur plein d'espoir,
> S'assied, avant d'entrer, aux portes de la ville,
> Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Admirable, dit lord Stuart, avec le sourire ironique de ses lèvres rentrées. Mais le repos ne charme pas longtemps ; et j'espère que M. de Chateaubriand n'en est pas menacé, malgré son fatal silence de jeudi et l'échec de M. le président du Conseil. La

retraite, la rêverie aux portes de la ville, ne lui conviendraient pas mieux aujourd'hui qu'à notre cher Canning. Dieppe même l'ennuierait, s'il y restait plus de vingt-quatre heures. Les poètes sont comme cela : ils tiennent diablement aux affaires quand une fois ils y ont touché. J'espère que M. de Villèle comprend bien cette vérité et je suis tout rassuré sur la durée compacte du ministère. » Il disait cela : et un sourire narquois, accompagnant chacune de ses paroles, semblait la démentir à mesure.

— Ah ! reprit Mme de Duras, ne faisons pas de politique : celle-là surtout est aujourd'hui surannée. Vous savez bien que l'union du ministère est assurée, et que la session va finir. N'espérez aucun trouble, mon cher ambassadeur. Tout est à la paix, au dedans comme au dehors. Pour parler aujourd'hui de M. de Chateaubriand, je voudrais ne m'occuper que du plus beau, comme du plus idéal de ses écrits. Il faudrait que le comte Capo d'Istria nous dît s'il n'a pas reconnu dans les *Martyrs* et dans l'*Itinéraire* le ciel de sa patrie, l'âme de l'antiquité, et, à la fois, les horizons et la poésie de la Grèce. Je vous en prie, cher comte, rendez témoignage à cette grande renaissance que tentait M. de Chateaubriand par son génie, avant celle que paient aujourd'hui de leur sang vos généreux concitoyens, et que la France aidera bientôt de ses armes, il faut l'espérer, maintenant que la guerre d'Espagne est finie. »

La noble femme, en laissant échapper ces mots avait une expression d'enthousiasme et de confiance qui ne permettait pas de la contredire.

Le comte Capo d'Istria parla en effet dans le sens de Mme de Duras. Peu à peu la contradiction se produit, et, chacun disant son mot, les *Martyrs*, avec des façons louangeuses, sont mis en pièces. Toute cette discussion est d'un vif intérêt littéraire. Elle atteste la parfaite liberté qui régnait dans le salon.

« Ah ! reprit aussitôt la personne qui avait commencé l'entretien, que dites-vous là ? Je crois avoir entendu les blasphèmes d'Hoffmann. Le préjugé littéraire est-il donc aussi inflexible que l'ironie du sceptique ou la colère du despote ? Laissez, je vous prie, vos chicanes érudites. A quoi sert le goût de l'antiquité, s'il empêche de sentir tant de belles choses imitées d'elle ? J'aime mieux être ignorante, s'il faut l'être pour aimer comme moi le délicieux prologue des *Martyrs*, cette rencontre de la jeune prêtresse homéride et du jeune guerrier chrétien. Quelle grâce dans la préoccupation de leurs souvenirs divers et dans leurs mutuelles

méprises! Cela me charme, comme ces premiers chants de l'*Odyssée*, qu'avait traduits Fénelon pour se préparer au *Télémaque*. Mais ce qui succède me charme plus encore : je veux dire cette vie chrétienne des premiers temps, dépeinte pour la première fois par un poète. Ici tout est antique et nouveau : c'est la tradition retrouvée par le génie.

Qui n'a pas lu, dans l'abbé Fleury, les mœurs des Israélites et des chrétiens? Mais où chercher, avant le livre des *Martyrs*, cette famille sainte et charmante de Lasthenès, cette journée des moissonneurs chrétiens, cette visite de l'évêque Cyrille à la table hospitalière, où viennent s'asseoir le vieux pontife païen et sa fille? Ah! si cette œuvre était étrangère, ou datait de quelques siècles, croirions-nous pouvoir l'admirer assez? Et cet exorde attirant du poème, de quel retour sur le passé n'est-il pas suivi! Quelle variété, quelle grandeur dans les récits d'Eudore? Quelle revue du monde païen, au moment où il va finir? Rome, la Germanie, la bataille des Francs, la Gaule, notre chère Bretagne, bien digne d'être célébrée dans ses bruyères et ses antiquités sauvages par la ravissante parole qui devait un jour illustrer ses héros de *village* et y joindre la gloire du génie!

Je laisse de côté ce qui fait naître des scrupules ou des critiques, le ciel, l'enfer, Velléda. Vous craignez le merveilleux dans la religion; vous ne l'aimez plus dans la poésie. Supportez du moins la grandeur dans l'histoire, Dioclétien en Égypte. Quelle peinture que cette Égypte grecque et romaine, avec ses monuments d'une antiquité qui précéda la Grèce! Du cercueil d'Alexandre, dans le *Museum*, on passe à la cellule de l'anachorète dans le désert. Maintenant, je n'achève pas cet éloge; mais je demande aux habiles dans la politique, à ceux qui connaissent les armées et les cours, de nous dire ce qu'il faut penser des dernières peintures de l'ouvrage, de Dioclétien non plus en Egypte, mais à Rome. Quel tableau que la délibération du Sénat romain! On me dit que cela est emprunté d'un vrai discours, ou du moins, d'une *requête* de Symmaque à l'empereur; mais, ce qui est admirable dans ce chant des *Martyrs*, c'est précisément ce qui n'est pris à personne, ce qui est inventé, le discours d'Eudore pour la défense de ses frères.

A partir de là, l'intérêt, la pitié, la terreur s'accroissent avec la reprise de la persécution. C'est bien le combat de l'enfer contre le ciel. Et quelle vérité dans chaque trait de la peinture, dans chaque détail de la souffrance, dans cet intérieur chrétien de la prison, dans le repas libre de ceux qui vont mourir. M. de Chateaubriand, ici, je crois, n'imite rien, si ce n'est nos malheurs, nos deuils, les martyres de nos jours, ce que nous avons appris

de l'échafaud de nos familles : cette constance devant les bourreaux païens, le sang versé pour Dieu, cette profession de foi volontaire qui assure la mort, n'est-ce pas la même vertu que celle de nos frères, de nos pères immolés en place publique pour leur Dieu et pour leur Roi ? »

Et à ces mots, la noble femme avait dans la voix un accent de douleur et de force qu'on ne peut rendre, et qui nous retentissait au cœur, comme les noms mêmes de Malesherbes et de Kersaint.

Après quelques moments de silence et d'émotion partagée, car personne n'eût voulu discuter un sentiment si vrai, elle reprit avec douceur, comme pour se distraire elle-même de son trouble : « Ne parlons plus que d'art et de poésie ; mais, à ce titre, laissez-nous admirer, de tout notre cœur, le dénouement des *Martyrs*. Vous le blâmez parce qu'il est trop simple ; vous l'accusez pour sa vérité même. Au lieu de Cymodocée, naïve et charmante image de la femme, plus faite pour le dévouement que pour l'empire, vous voudriez une Emilie chrétienne, entraînant à la religion par l'amour et commandant le sacrifice qu'elle partage. Ce n'est pas bien entendre l'Evangile : on n'est pas séduit au martyre ; on y monte par la vertu de la grâce divine et à la trace du sang divin. Je sais bien que le Dante se décrit lui-même enlevé jusqu'aux cieux par l'aimant des regards de Béatrix ; mais, pour faire descendre à l'amphithéâtre, pour attirer à la douleur et au martyre, croyez-vous qu'un regard d'homme, le regard du courage et du génie enflammé d'amour ne soit pas la souveraine puissance ? Je veux bien que Clotilde ait converti Clovis ; il ne s'agissait que d'humaniser un barbare et de lui faire connaître la pitié. Mais laissez Eudore guider Cymodocée dans le cirque sanglant : ce n'est pas trop de tant d'amour, hélas ! pour armer une faible femme contre tant de douleurs. »

On ne répondit pas. Cette parole, animée de grâces soudaines qu'elle n'a plus ici, gagna tous ceux qui l'entendaient. Le cercle se rompit : on s'avança de quelques pas sur la terrasse, entre l'horizon de Paris et les ombres projetées des vieux créneaux du château de Saint-Germain. Ce souvenir historique revint seul détourner un moment de l'admiration littéraire. C'était là qu'avait vieilli et qu'était mort le dernier Stuart qui eût porté couronne. Etait-ce par sa faute seule, ou par une condition fatale des monarchies restaurées ? L'avenir le saura, mais, dans le présent, que d'heureuses différences, disait un des assistants ! Louis XVIII est plus sage que Charles II, et il n'y a plus aujourd'hui pour un Roi, de conseillers insensés, comme ceux qui perdirent Jacques II.

Cela est évident, reprit une voix; mais ne retombons pas dans la politique. Ne vaut-il pas mieux, dans le calme de cette belle soirée, demander quelques vers à celle qui a si bien célébré ce poème des *Martyrs* que je défendais tout à l'heure? Je prie M[lle] Delphine de nous dire ce que vient de lui inspirer le tableau d'Horace Vernet. » La jeune fille, dont la grâce naïve et fière égalait le talent, ne répondit qu'en commençant de sa voix harmonieuse le chant de la *Druidesse*, dédié au grand peintre qui achevait alors un tableau de *Velléda* :

Silence !... Elle paraît au pied du chêne antique ;
Le feu de ses regards a dévoré ses pleurs ;
Et ses cheveux, mêlés à la verveine en fleur,
Ombragent de son front la pâleur prophétique.

Animés par un accent doux et sonore, les vers se succédaient faciles et tombaient avec charme. Debout, quelques mèches de ses blonds cheveux éparses à la brise légère de cette nuit d'été, la jeune muse, comme elle se nommait si bien elle-même, doublait par sa personne l'illusion de son chant, et semblait se confondre avec le souvenir qu'elle célébrait. Le prestige nous avait tous éblouis, quand elle dit :

O berceau des Gaulois ! Armorique sauvage,
Adieu ! d'un long oubli tu subiras l'affront,
Jusqu'au jour où, sur ton rivage,
Naîtra le barde au sublime langage,
Dont les chants te ranimeront.
Ces chants dans le passé réveilleront l'histoire ;
Ils te rendront à l'immortalité.
Ton malheur deviendra ta gloire
Dès que sa voix t'aura chanté !

Mais d'un autre art encor la puissance infinie
Te réserve un autre génie
Pour retracer ta gloire et tes malheurs.
Par ses brillants pinceaux, moi-même rajeunie,
Je revivrai sous ses riches couleurs ;
Sa main rendra mon image immortelle.
Au culte de nos dieux, seule restant fidèle,
Je garderai la harpe et la faucille d'or ;
Mes yeux d'un feu divin s'enflammeront encor
Et les siècles futurs sauront que j'étais belle.

Ce dernier vers semblait d'une vérité toute présente, et les éloges prodigués à cet heureux talent terminèrent cette soirée du grand monde d'alors, d'où la politique avait disparu par une

exception si rare*, et où le plaisir de la conversation était allé jusqu'à l'enthousiasme.*

En consultant les dates, je crois pouvoir dire que cette soirée était la première de Saint-Germain, qu'elle inaugurait les dîners et réceptions dans la nouvelle demeure de Mme de Duras, et qu'elle fut suivie de beaucoup d'autres, qui lui ressemblèrent.

Les hommes éminents qui fréquentaient ce salon reparaissent ailleurs, avec leurs traits distinctifs, et même avec leurs titres principaux. Et c'est encore dans un livre de Villemain. On aimerait à citer intégralement les *Souvenirs* de ce témoin qui aurait pu dire : *quorum pars magna fui.*

La passion des lettres, la prédilection pour l'esprit, sous toutes les formes, distinguaient plusieurs salons de Paris, et s'y marquaient par l'hospitalité la plus impartiale, l'accueil le plus aimable et le mieux approprié, les entretiens les plus libres avec goût et les plus piquants avec grâce. — Parmi les réunions élégantes où l'esprit constitutionnel, sans y être indigène, et en y trouvant même quelques préjugés de naissance à vaincre, s'était promptement introduit et se trouvait associé à tous les goûts de libre discussion et de science variée qui lui vont si bien, il faut compter deux salons ou deux chambres, comme disait quelquefois M. de Talleyrand, placés d'ailleurs sous des auspices fort aristocratiques; c'étaient le salon de Mme de Duras et celui de Mme de Montcalm, de la femme d'un homme de cour, par charge héréditaire, et de la sœur d'un premier ministre fort attaqué par les partis d'alors. Mais toutes deux avaient beaucoup d'esprit, et la première était une des âmes les plus délicates, les plus désintéressées, les plus fières que le monde ait formées sans les amoindrir, unissant à beaucoup de finesse élégante une chaleur de dévouement sans égale.

Le salon de Mme la duchesse de Duras était naturellement monarchique, mais avec des nuances très marquées de constitutionnalisme anglais et de libéralisme français... Espèce de terrain neutre sur beaucoup de points, par l'esprit généreux et tout littéraire de celle qui en était l'âme, il réunissait de grandes inégalités de fortune et d'opinion, des rangs et des talents très divers.

On y voyait beaucoup l'ambassadeur d'Angleterre, le savant et capricieux chevalier Stuart. On n'y rencontrait pas moins l'ambassadeur de Russie, le compatriote et vieil ennemi de Napoléon, le très habile et très lettré comte Pozzo di Borgho.

Il s'y pressait encore, outre les étrangers officiels, les étrangers

illustres, et, au premier rang M. de Humboldt, aussi encyclopédique, aussi infatigable dans le monde que dans la science, ayant tout étudié, tout vu, parlant avec le même intérêt, la même clarté, d'une singularité naturelle, d'une découverte scientifique, d'un chef-d'œuvre des arts ou d'une anecdote de salon, racontant beaucoup et ne se répétant jamais, presque jeune alors, ou du moins dans toute la vigueur de la plus active maturité, s'intéressant avec passion à la France, à son Institut, à son parlement nouveau, à ses libertés, à ses hommes de lettres en faveur ou compromis, se montrant en ce moment comme toujours l'hôte, le témoin, l'ami de cette grande nation, et tenant sur elle, sur tous ceux qui la servaient, un bon et affectueux langage. Avec lui se trouvaient, on peut le croire, ceux des hommes importants ou célèbres de la France, ceux du jour et de l'avenir...

C'étaient aussi, à part quelques autres hommes de guerre ou de cour, plusieurs noms illustres de France, et d'abord M. Cuvier, dont l'esprit si éminent dans une Académie, dans un conseil d'État, dans un Comité d'Enseignement public, et parfois à l'une et à l'autre des tribunes parlementaires, n'était pas cependant connu tout entier de qui ne l'avait pas entendu dans un salon...

Nul esprit ne plaisait autant à Mme de Duras parmi ceux qu'elle jugeait encore ; et une de ses distractions préférées était d'aller au Muséum ou au Collège de France, entendre un des cours du grand professeur des sciences naturelles, et d'en rapporter, de redire avec grâce à ses amis quelque chose du trésor de réflexions et d'idées qu'avait prodiguées ce merveilleux esprit ; puis de le ramener lui-même, dans un entretien inattendu, à quelque sujet favori de ses leçons, et d'exciter encore sa pensée par une *contradiction flatteuse et spirituelle*. Quelquefois aussi, sous la garde savante de M. de Humboldt, elle s'avançait, royalisme à part, jusqu'à l'Observatoire, pour écouter la brillante parole et les belles expositions astronomiques de M. Arago, alors dans tout l'éclat de ses opinions et de son talent.

M. Abel de Rémusat, après 1815, sachant M. Daunou menacé de destitution même académique, avait cherché, pour ce maître illustre, quelque appui dans le grand monde d'alors, où lui-même était fort accueilli. Mme la duchesse de Duras s'était intéressée, s'était indignée, d'abord qu'on eût éloigné de la garde des Archives un homme si érudit, puis qu'on ne lui rendît pas au moins une chaire au Collège de France. A tous les scrupules des zélés du temps, à tous les reproches de *philosophisme*, de *libéralisme*, de *républicanisme*, elle répondait avec une vivacité charmante : « Allons donc! Comment! la monarchie constitutionnelle rejetterait l'honnête et savant homme qu'a supporté l'Empire? Comment! La monarchie

légitime épurerait celui qui, à la Convention, dans le procès de Louis XVI, a voté presque aussi noblement que mon père? Vous dites qu'il est un peu républicain : Eh bien ! il fallait lui laisser les Archives, pour qu'il gardât lui-même le dépôt des gloires de l'ancienne France ; et il faut lui donner la chaire d'histoire et de morale, pour qu'il nous parle quelquefois des gloires de la nouvelle. » Ce raisonnement ne prévalut qu'à moitié; et ce n'était pas peu pour les passions du moment... Devant une insistance généreuse et spirituellement impérieuse, comme celle des femmes, on n'osa pas faire davantage ; et M. Daunou, depuis 1817, professa sans interruption l'histoire au Collège de France...

Depuis cette intervention, peut-être ignorée de M. Daunou, mais réclamée et exercée si à propos, M. de Rémusat était aussi assidu que bien écouté chez Mme de Duras... M. Abel de Rémusat était admirablement doué, sachant et devinant toute chose avec une supériorité facile, et écrivant comme il parlait, d'un tour simple et fin, avec une nuance de malice voltairienne, malgré son attachement au parti religieux et monarchique... Dans le fait, M. Abel de Rémusat était un esprit sage autant que supérieur. Sous son costume sévère, avec sa physionomie grave, de forme un peu chinoise, surmontée d'épais sourcils, de cheveux d'une blancheur prématurée, c'était un curieux intérêt de l'entendre causer du Nord de l'Asie, de la Cour de Kien-Long et de la secte du Nénuphar Blanc, comme M. de Humboldt, du Mexique et du Thibet, et donner par extraits choisis le journal de ses Lectures, comme l'illustre voyageur celui de ses découvertes et de ses impressions à la fois si vives et si savantes.

Une littérature moins grave, moins nouvelle, mais de forme non moins piquante, était représentée. dans le même salon, par la conversation variée et la critique toujours élégante de M. de Féletz, par la confidence de quelques satires de M. de Frénilly... Faut-il ajouter l'esprit charmant et les lectures de *Nouvelles*, de *Réflexions* et d'*Esquisses morales* de quelques dames que je crains de nommer, parce qu'elles écrivaient et ne publiaient pas ? Il sied mieux de rappeler les souvenirs intéressants de voyage qui échappaient encore à M. Alexandre de Laborde, et les chansons originales qu'on lui redemandait souvent, puis les lectures dramatiques de M. Alexandre Duval, dénoncé ailleurs comme révolutionnaire, mais accueilli là comme homme d'honneur et de talent, et se trouvant fort bien d'avoir mis au théâtre le sujet et quelques-unes des inspirations de la touchante Nouvelle d'*Ourika*...

On y entendait aussi, non pas des *Lectures*, mais des récitations inspirées, où le charme de l'extrême jeunesse relevait encore la grâce du talent et de la beauté. Lorsque la voix si poétiquement

accentuée de Mlle Delphine Gay (Mme de Girardin) redisait la *Veuve de Naïm*, ou *Velléda*, ou le *Parthénon*, tout le cercle diplomatique, politique et scientifique se taisait, toutes les opinions semblaient un moment d'accord, et, dans ce silence, la jeune *Muse de la Patrie*, comme elle-même s'était nommée sans contradicteur, était couronnée sans rivale.

A qui trouverait frivoles ces nobles plaisirs de l'esprit, on pourrait rappeler qu'ils n'étaient pas sans puissance pour inspirer d'utiles et fortes résolutions, et agir à propos sur la politique du temps. C'est ainsi que se conçut, se prépara, s'acheva l'expédition de Morée, cette bonne action européenne, si peu secondée d'abord en Europe, si barbarement traversée, et à laquelle une grande et philanthropique nation était commercialement très opposée...

L'esprit, l'influence, la société de Mme de Duras furent, dès le premier moment et toujours, un des instruments zélés de cette œuvre mémorable, et c'est elle qui, aux scrupules de Charles X et à ses inquiétudes sur tout ce bruit en faveur de l'insurrection grecque, et contre la légitimité même ottomane, répondit la première : « Après tout, Sire, la Grèce, aujourd'hui, c'est la Vendée du Christianisme. »

M. de Chateaubriand avait été, nous l'avons dit, le Dieu rarement visible, mais toujours présent du salon de la rue de Varennes. Une autre puissance, très contraire, M. de Talleyrand y avait paru souvent, mais pour y plaire seulement, pour distraire son grand loisir politique d'alors et amuser celui des autres, sans aucune vue de combinaison actuelle. Par là même, il y était parfaitement simple et d'une conversation charmante par cette simplicité et cette liberté d'esprit d'un tel homme, soit dans le cercle choisi de Mme de Duras, soit dans la retraite qu'elle avait à Montmorency.

Habile à portraiturer des individualités marquantes, et heureux de saluer le nom de Mme de Duras d'une admiration attendrie, ainsi se souvenait Villemain.

Mais, de ce cercle lui-même, pris dans son ensemble, il n'a pas songé à peindre la physionomie originale : il a négligé de marquer ce qui en faisait l'agrément spécial, le lien souple et doux, la grâce active et captivante, l'âme, la vie. Louer Mme de Duras — nous savons qu'il n'y a pas manqué — ne suffisait pas. Il y avait encore et surtout à dire en quoi consistait cet agrément, de quels fils de soie ou d'or était tissé le lien nécessaire au faisceau, de quels éléments se dégageait ce charme, comment s'exerçait cette grâce, par quels moyens l'âme, principe de l'agrégat, réussissait à faire une société autonome d'une rencontre un peu

mêlée et bigarrée — nobles, bourgeois, artistes, littérateurs, savants, diplomates, politiques, étrangers, catholiques, protestants, sceptiques — comment, d'un être collectif, un être personnel et conscient qui vivait du plaisir de se sentir vivre, de s'entendre parler, de se trouver spirituel, amusant, éloquent, de se surprendre influent au triple point de vue littéraire, politique et mondain. Ce que Villemain n'eut pas l'idée de distinguer et de décrire, Mme de Duras eut l'inspiration et le talent de l'exprimer en peu de mots, à sa manière qui était vive et leste : ce peu de mots résume et suggère mille séductions qui ne se détaillent pas. Elle l'a fait d'ailleurs en toute liberté d'esprit, sans scrupule de modestie, à la façon d'un auteur qui, n'étant pas en cause, imaginerait à sa guise et n'hésiterait pas à louer ses héros. Voici donc, dépeint avec une égale fidélité, le salon fameux de Mme de Beauvau et celui de Mme d'Ennery, et, qu'elle y ait pensé ou non, son « petit cercle » à elle, comme il lui plaît de l'appeler. Lorsqu'on cultive de tels souvenirs, qu'on nourrit un tel idéal, et qu'on l'exprime si bien, c'est que, souvenirs et idéal, on s'efforce de les réaliser à son tour ; et, si l'on est Mme de Duras, on y réussit aussi bien que les « devancières les plus admirées ». En décrivant, on se traduit, on se trahit.

Le ton de cette société était l'enjouement, mais un enjouement dont le bon goût savait exclure tout ce qui ressemblait à l'exagération. On louait tout ce qui prêtait à la louange ; on excusait tout ce qui prêtait au blâme ; et souvent, par une adresse encore plus aimable, on transformait en qualités les défauts mêmes.
Le succès donne du courage : on valait près de Mme de B..., tout ce qu'on pouvait valoir, et peut-être un peu plus ; car elle prêtait quelque chose d'elle à ses amis sans s'en douter elle-même : en la voyant, en l'écoutant, on croyait lui ressembler.

Impossible d'analyser plus à fond, et de mieux dire.

Si j'ai connu quelques instants doux dans ma vie, depuis la perte des illusions de mon enfance, c'est l'époque qui suivit ces temps désastreux. Mme de B... possédait au suprême degré ce qui fait le charme de la vie intérieure. Indulgente et facile, on pouvait tout dire devant elle ; elle savait deviner ce que voulait dire ce qu'on avait dit. Jamais une interprétation sévère ou infidèle ne venait glacer la confiance ; les pensées passaient pour ce qu'elles valaient, on n'était responsable de rien ; cette qualité eût fait le bonheur des

amis de Mme de B..., quand bien même elle n'eût possédé que celle-là, mais combien d'autres grâces n'avait-elle pas encore! Jamais on ne sentait de vide ni d'ennui dans sa conversation ; tout lui servait d'aliment; l'intérêt qu'on prend aux petites choses, qui est de la futilité dans les personnes communes, est la source de mille plaisirs avec une personne distinguée. Car c'est le propre des esprits supérieurs de faire quelque chose de rien. L'idée la plus ordinaire devenait féconde si elle passait par la bouche de Mme de B..., son esprit et sa raison savaient la revêtir de mille nouvelles couleurs.

Il n'y avait que cinq ou six personnes dans le salon lorsque nous arrivâmes... J'entendis nommer les personnes qui m'entouraient: c'étaient les hommes les plus distingués dans les sciences et dans les lettres, et un Anglais, membre fameux de l'opposition [1]...

Les hommes distingués par l'esprit et par le talent étaient tous accueillis chez M. le maréchal d'Olonne, et ils y valaient tout ce qu'ils pouvaient valoir : car le bon goût qui régnait dans cette maison gagnait même ceux à qui il n'aurait pas été naturel ; mais il faut pour cela que le maître en soit le modèle, et c'est ce qu'était le maréchal d'Olonne.

Je ne crois pas que le bon goût soit une chose si superficielle qu'on le pense en général. Tant de choses concourent à le former! La délicatesse de l'esprit, celle des sentiments, l'habitude des convenances, un certain tact qui donne la mesure de tout sans avoir besoin d'y penser. Et il y a aussi des choses de position dans le goût et le ton qui exercent un tel empire ! Il faut une grande naissance, une grande fortune, de l'élégance, de la magnificence dans les habitudes de la vie; il faut enfin être supérieur à sa situation par son âme et ses sentiments, car on n'est à son aise dans les prospérités de la vie que quand on s'est placé plus haut qu'elles. M. le maréchal d'Olonne et Mme de Nevers pouvaient être atteints par le malheur sans être abaissés par lui, car l'âme du moins ne déchoit point et son rang est invariable.

L'infériorité de ma position m'était bien moins sensible dans l'intérieur de la maison de M. le maréchal d'Olonne, ou même au milieu de sa société intime, quoiqu'elle fût composée de grands seigneurs ou d'hommes célèbres par leur esprit. Mais là du moins

1. « Sir Charles Stuart tient plus ou moins à l'opposition en Angleterre et se jette encore ouvertement dans une opposition qui menace le gouvernement auprès duquel il est accrédité ». *Les Débuts de la seconde Restauration*, etc., par Ernest Daudet. *Correspondant*, 25 septembre 1909.

on pouvait valoir quelque chose par soi-même, tandis que, dans la foule, on n'est distingué que par le nom ou l'habit qu'on porte.

Inspiré qu'il était par ses souvenirs d'ancien régime et par la pratique constante de la politesse la plus raffinée, le prince de Talleyrand, juge hors de pair en fait de société, écrivit à Mme de Duras après lecture d'*Edouard*, une lettre que nous lirons avec un plaisir très particulier, car elle est la plus curieuse du monde, soit par le style qui n'est ni simple ni transparent, et qui, par là, ressemble au personnage, soit par les pensées qui sont fines et chargées de souvenirs, ce qui complète la ressemblance. Or, dans cette lettre, il y a deux lignes qu'il est à propos de placer ici : « Les couleurs d'un tableau qui n'a plus de peintres, et dont les peintres, s'il y en avait, n'auraient plus de modèles, sont d'un prix infini pour moi. » L'éloge est charmant, tout à fait digne de l'ami. Mais le mot est-il bien juste? Et le présent sera-t-il donc éternellement sacrifié au passé, même par le plus sceptique des hommes, parce qu'on est soi-même le passé — *laudator temporis acti?* Et la société de Mme de Duras, avec le prince pour centre et pivot, n'offrait-elle pas un modèle toujours présent et facile à consulter? Et lui-même, dans ce salon de Mme de Duras, « *ne retrouvait-il pas, avec plus de jeunesse, une image des cercles de la maréchale de Luxembourg et de la maréchale de Beauvau?* » — Ne se plaignait-il pas galamment du trop de jeunesse et qu'il lui fallût « attendre quinze ans au moins encore, disait-il, pour que cela ressemblât tout à fait ? »

C'est que Mme de Duras avait au suprême degré le don et l'art si français de la conversation. Un premier charme, et non le moindre, lui venait de l'attention charmée qu'elle-même accordait aux propos de ses hôtes. « Elle avait l'esprit et le cœur hospitaliers » ; elle avait donc « cette indulgence et cette attention qui font fleurir les pensées des autres »[1]. Non « cette attention importune qu'on a au moindre mot qui échappe pour le relever, badiner autour, y trouver un mystère que les autres n'y voient pas, y chercher de la finesse et de la subtilité pour avoir occasion d'y placer la sienne »[2]. Mais « l'attention de celui qui écoute », « attention qui sert d'accompagnement dans la musique du discours ».

1. Joubert.
2. La Bruyère.

Aimer et admirer, c'était tout un pour Mme de Duras. Le bonheur d'entendre ses amis et de les trouver spirituels, éloquents, « supérieurs », — c'est un de ses mots, — était si évident, si manifestement sincère, qu'il réagissait sur eux et il leur semblait qu'ils n'avaient jamais plus d'esprit, qu'ils n'étaient jamais mieux inspirés, et d'ailleurs mieux écoutés et compris que dans ce salon. Et c'est ainsi que se peut appliquer à Mme de Duras, ce mot charmant, ce mot vécu d'un de ses romans : « ils valaient auprès d'elle tout ce qu'ils pouvaient valoir » ; et cet autre : « on est heureux du talent, des nobles actions, de la gloire et du succès d'un ami comme d'une propriété personnelle, et l'on jouit d'avoir si bien choisi. »

L'attrait principal tenait à l'élévation de ses sentiments, à la délicatesse de ses pensées, à l'élégante simplicité de sa parole et de ses manières, au dévouement passionné qui la caractérisait, à la vive intelligence qui rayonnait dans sa physionomie, à la bonté vigilante et féconde en ressources qui ménageait à chacun, avec la grâce de l'à-propos, l'occasion d'un heureux souvenir, d'une anecdote piquante, d'un trait, d'une spécialité, d'une lecture — d'une rencontre utile ou désirée, bref, un avantage, un succès, une joie, une espérance ; au tact infaillible qui lui faisait deviner et prévenir ce qui fût devenu, pour un de ses hôtes, au cours capricieux de la conversation, un embarras, une peine, une blessure. Car, à tous ses dons, s'ajoutait le discernement comme intuitif des esprits et des caractères, la connaissance parfaite des situations, l'entente et le ménagement soit des affinités, soit des oppositions respectives, l'appréciation exacte des valeurs individuelles. Elle eût pu dire, aux familiers de son cercle, ce qu'elle avait écrit à Chateaubriand : « Tout vous est possible, hors de me tromper : je vous connais comme moi. » — « Rien ne m'étonnerait tant que de voir que Villèle ne fût pas le maître. Ce serait la première fois que je me serais trompée sur un homme. Cela n'est pas modeste ; mais cela est vrai. » Avantage des âmes qui savent écouter, et qui font du cœur humain leur étude la plus suivie.

Grâce à cet ensemble rare, elle sut développer et maintenir sans effort, comme en se jouant, l'ascendant qu'elle avait acquis, dès la première Restauration, sur la meilleure société, en l'attirant chez elle et en la charmant. Et quelle société ?

Sainte-Beuve, renseigné par Mme de Rauzan dont il fut le

visiteur assidu pendant plus d'un an, ajoute aux noms déjà cités, Molé, Mathieu et Adrien de Montmorency, Villèle, de Barante ; d'après la correspondance, on peut citer encore MM. de Noailles, de Vérac, d'Harcourt, de Caraman, de Forbin, de Maillé, de Doudeauville, de Lévis. Et combien d'autres « grands seigneurs » s'étaient fait un délassement, un plaisir, un besoin, peut-être une espérance, un moyen autant qu'un but, de cette société et de ces conversations! « Il serait trop long, déclarait Mme de Duras, de vous nommer tous ceux que je vois. »

L'habitude de venir dans ce salon s'établissait et s'enracinait en des souvenirs où se mêlaient douceur, gratitude, curiosité, confiance, amour-propre satisfait. « Société sûre et tranquille », c'est elle-même qui le disait dans une de ses lettres à Rosalie.

A propos du tact infaillible qui assurait la sécurité des invités, je veux citer le récit qu'elle fit à Chateaubriand d'une aventure très désagréable survenue à Villemain dans un salon rival :

C'était à la soirée de jeudi chez Mme de Montcalm. M. Villemain s'y trouvait. La conversation se mit sur les gens de lettres. On affirmait qu'avant la Révolution, ils étaient reçus dans la meilleure compagnie.

— Non, non, dit l'abbé de Montesquiou, rien n'est plus faux, on les voyait un peu, on les faisait venir à la campagne ; c'était par tolérance qu'ils dînaient à table ; mais ils n'étaient dans l'intimité de personne.

Les exemples ne manquaient pas pour lui prouver le contraire : l'abbé s'obstine, ne fait aucune attention aux mines de Mme de Montcalm et continue à dire tout ce qu'on peut imaginer de plus blessant pour M. Villemain. Enfin Charles de Damas ne trouve pas qu'il y en ait encore assez. Il veut en finir d'un coup de massue. — Oui, dit-il, les gens de lettres étaient la crasse de la société.

A cette jolie épithète, Villemain se lève et s'en va. Il a dit à quelqu'un, qu'en sortant du salon, il avait compris la Révolution française.

Ce n'est pas chez Mme de Duras que pareille avanie eût été infligée au célèbre critique. Elle n'avait pas à intervenir ou à réprimer. Présidente modèle, elle savait surveiller et diriger la conversation, sans la réglementer, ni l'asservir ; elle en suivait le cours et les méandres avec une attention souple, légère et amusée ; elle en était l'impulsion, le rythme et l'harmonie ; elle avait l'art discret de l'amorcer, ou de la contenir, ou de la

détourner, ou de la relancer dans les passes de langueur, et de la vivifier, de la passionner même, de la réjouir.

Diriger la conversation, parfois la conduire à un but mystérieux et précis, s'en faire au besoin un moyen d'action et d'influence, tout en lui laissant la plus large et la plus évidente liberté : art difficile et complexe, et qui cesse d'être, s'il se trahit dans ses procédés. L'avoir exercé, cet art essentiellement original et personnel, a suffi pour illustrer à jamais quelques noms de femmes françaises.

Nous avons vu que Mme de Duras était très large et très tolérante en fait de goûts et d'opinions. Ses préférences la portaient aux sujets politiques et littéraires : mais tout propos avait le droit de se produire et le don de l'intéresser, qu'il fût politique ou mondain, scientifique ou littéraire, critique, moqueur, sentimental, mélancolique ; ou, pour mieux dire, ce genre de propos mêlés et familiers faisait d'ordinaire le fond de la conversation, qui n'était que délassement, fantaisies, nouvelles, broderies. Elle l'a remarqué à propos du salon de Mme de B... dans *Ourika :* « L'intérêt qu'on prend aux *petites choses*, qui est de la futilité dans les personnes communes, est la source de mille plaisirs avec une personne distinguée ; car c'est le propre de ces esprits supérieurs de faire quelque chose de rien. »

Les mille « riens » de la conversation la plus indépendante, elle les provoquait chez les autres, en les produisant elle-même avec cette « gaieté de l'esprit » que les chagrins et la maladie ne devaient lui enlever que bien après 1819. Ces riens étaient de ceux qui deviennent une récréation et une diversion, grâce à la soudaineté, à l'opportunité, grâce aussi au tour, à l'accueil, à l'échange : « Les plus *petites choses*, dit La Bruyère, ne se soutiennent que par l'expression, le ton et la manière. » Encore fallait-il être au courant pour saisir ces caprices de mots ou d'idées, ces « petites choses », ces « riens ». Ils avaient déconcerté le grand esprit sérieux et dogmatique de J. de Maistre, qui, trop récemment débarqué de Saint-Pétersbourg, n'avait pas eu le temps de se mettre au ton et au goût de cette société : quelque initiation eût été nécessaire pour « comprendre ».

Heureuse donc de toute « supériorité » — fût-elle supériorité de femme, témoin Mme de Staël — Mme de Duras l'était au superlatif quand les savants prenaient la parole. Dans le jeu infiniment varié des libres propos, ils étaient les plus brillants

partenaires, même quand ils parlaient science ; car ils en parlaient sans pédantisme et sans lourdeur, en hommes du monde. Mme de Duras était captivée et ravie à un degré qu'on ne soupçonnerait pas. « Il y a dans ces hommes supérieurs, surtout dans les savants, une simplicité dont je ne me lasse point... Je les vois sans cesse. » Elle était fière d'apprendre sous de tels maîtres, empressée à cueillir, dans sa fleur de nouveauté, telle ou telle de leurs découvertes, et à l'offrir au cercle comme une primeur savoureuse, — à leur renvoyer dans ses remarques et réflexions, comme une image souriante et un reflet de leurs pensées. Elle profitait très gracieusement de toute occasion pour faire appel tantôt à leurs connaissances, tantôt à leurs souvenirs : « J'ai parlé à M. de Humboldt de tous les pays que vous [Mme Swetchine] avez parcourus. J'aimerais à m'y transporter et à y être avec vous. »

Si l'on veut aller au fond de l'éloge qu'elle faisait de ses savants amis : « ces hommes célèbres dans toute l'Europe, — Humboldt, Cuvier, Rémusat — ont la simplicité et l'indulgence la plus aimable », aller au fond des sentiments qu'ils lui inspiraient, il faut se donner le plaisir de lire celle des *Réflexions et Prières* que j'ai réservée et qui est intitulée *La Science*. La place de cette page est ici, ce me semble, et je m'en expliquerai en quelques lignes de commentaire.

TOUTE SCIENCE VIENT DE DIEU

On blâme la *Science*, et quelques personnes la croient incompatible avec la piété. Elles se trompent. Mais Dieu doit être le fondement de la science, et c'est de lui qu'elle tiendra son utilité et sa profondeur.

L'histoire renferme les leçons terribles de la Providence : — la morale, les misères éternelles du cœur humain ; — la physique, la chimie apprennent à remonter à cette cause mystérieuse et impénétrable qui n'est autre que Dieu même, et dont les plus grands empires ont été forcés de confesser l'existence. Les mathématiques calculent tout, mais s'arrêtent devant l'infini. L'anatomie enseigne l'organisation physique de l'homme, mais tous les efforts de la physiologie n'ont pu réussir à surprendre le secret de la vie, connu de Dieu seul. L'astronomie, dans l'immensité de ses merveilles, confond l'imagination, et l'homme est forcé de reconnaître Dieu dans tous ses ouvrages.

Quelle différence entre le savant altier et le savant pieux ! Il ne

faudrait que les nommer pour montrer que Dieu est le flambeau de la Science, comme de tout le reste ; il inspire l'éloquence, enflamme le génie, tandis que l'impiété l'étouffe et l'éteint. La foi produit Bossuet, Pascal et Newton. Quels noms l'irréligion peut-elle opposer à ceux-là? C'est donc à tort qu'on croit la religion ennemie de la science. *La simplicité de cœur, qui plaît à Dieu, est le partage le plus ordinaire du savant chrétien. Rien ne mène plus sûrement à l'humilité que la véritable science.* Les sciences se perdent dans l'infini parce que leur terme est Dieu. Plus on marche dans la voie droite des sciences, plus on s'aperçoit que ce qu'on sait n'est rien en proportion de ce qu'on ignore; le champ s'agrandit à mesure qu'on s'avance ; on est forcé de reconnaître son néant devant la grandeur des ouvrages de Dieu et les merveilles de la création, dont l'homme est la plus belle et la plus inexplicable.

Je ne sais rien, ô mon Dieu, sinon que vous m'avez créée et que ma pensée s'élève jusqu'à vous ; c'est assez pour croire que mon âme est immortelle. Sauvez-la par les mérites de Jésus-Christ ; que son sacrifice expie mes fautes, et que, dépouillée un jour de mon corps, je me réunisse à vous dans le ciel.

Nous avons là comme un résumé des réflexions échangées devant elle, ou avec elle, dans son salon, par les plus hauts représentants de la science au premier tiers du XIXe siècle; et certes, mieux qu'un résumé : je veux dire un hommage réfléchi à la « simplicité », à la droiture, à la sincérité, à l' « indulgence », à « la modestie » de ces hommes en qui fut acclamé le don supérieur du génie. Devant l'admiration toute vibrante que leur témoignait la grande dame de cour, « extraordinairement instruite », qui les mettait en humeur de causer et de s'épancher, ils avaient confessé que « ce qu'ils savaient n'était rien en comparaison de ce qu'ils ignoraient » : et cela aussi l'enthousiasmait comme une supériorité de caractère et d'âme, comme une vérité trop méconnue par la foule des demi-savants, et d'ailleurs, comme un charme incomparable de société, et même, comme une vertu chrétienne, « l'humilité », qui est un appel à la grâce — *humilibus dat gratiam.* Sur ce terrain réservé de la grande science qui découvre et inaugure, elle retrouvait une nouvelle et plus séduisante « fleur de je ne sais quoi » dont elle a si bien parlé, et qu'elle cultiva de mille manières, dans sa conversation, dans sa tenue, dans son train de maison, dans sa correspondance, dans ses œuvres, dans

ses amitiés : la simplicité et le goût. Non pas une simplicité étudiée, acquise, faite d'efforts et de calculs, et par suite, inégale et intermittente ; mais une simplicité qui vient du fond et qui, étant naturelle, ne subit jamais d'éclipse. Non pas un certain goût, étroit, étriqué, formaliste, prisonnier des conventions ou de la mode, mais un goût libre et largement ouvert, le « grand goût », sympathique aux singularités de personnes, de paroles et d'idées. Elle écrivait, à propos de la princesse de Liéven, et ce mot livre bien sa manière, à elle, qui était largeur, liberté, spontanéité, facilité, naturel, oubli des vétilles, pour soi comme pour les autres : « On dit aussi que la princesse de Liéven est à Londres ce qu'on appelle être *leader of fashione ;* c'est encore ce que je ne puis souffrir, car, pour tenir cette place, il faut un travail et une occupation des petites choses que je crois incompatible avec ce qui est simple et élevé. »

Elle disait encore, et cette fois à propos du désir de se pousser et de paraître : « Ma chère enfant, prends la ferme résolution, quelle que soit ta position dans la vie, de rester toujours à ta place, ni au-dessus, ni au-dessous, et de conserver une dignité sans affectation qui inspire le respect et non la crainte. Le liant du caractère est aussi précieux que la souplesse est mauvaise ; elle annonce toujours de la bassesse dans l'âme, et elle n'existe pas sans hypocrisie, le plus affreux de tous les vices. »

Au précepte, elle ajoutait l'exemple. Humboldt lui écrivait : « Je déteste, m'avez-vous dit, les tromperies, et je respecte cet amour du vrai, seule source de tout ce qui est beau et élevé. » Elle disait : « Le sincère, simple et solide attachement de mon cœur. » Son grand secret, il faut le répéter, c'était d'admirer et d'aimer. L'admiration chez elle n'était pas l'adulation dans le tête à tête, en vue de flatteuses réciprocités ; elle n'était pas non plus le compliment redoublé entre les portes, comme Sainte-Beuve prétend que le faisait cette reine de beauté, d'amabilité et de grâce, M[me] Récamier. Ce genre n'était le sien ni vis-à-vis du pouvoir, ni vis-à-vis du génie ou du talent. Elle admirait avec indépendance d'esprit et fierté de caractère. Sa correspondance avec Chateaubriand en est la preuve. La flamme de son beau regard, la vive et spirituelle expression de sa physionomie, l'intérêt gracieux qu'elle prenait à tout ce qui se disait, les questions suggestives qu'elle posait à propos, les objections ou contradictions qu'elle se permettait et qui prouvaient aux

Humboldt, aux Cuvier, aux Villemain qu'ils étaient suivis, compris et goûtés, quelques mots d'éloge bien sentis et articulés devant tous, voilà de quelle manière discrète et flatteuse se témoignait son admiration. Parfois aussi la contradiction portait sur le fond des choses, et, l'accord étant impossible, l'amitié restait hors de cause et hors d'atteinte. Mme de Duras écrit à Chateaubriand qu'à sa dernière soirée (juin 1822), Chaptal, le baron Gérard et Cuvier lui ont dit sur Napoléon mille anecdotes curieuses, lui ont cité des mots et des actions dignes de Néron. En écoutant ces détails, elle était honteuse de sa vieille admiration pour l'Empereur. « Mais ce que j'admire, dit-elle, c'est que ces mêmes hommes qui possèdent à présent la liberté et des princes qui sont les meilleures gens du monde, n'aspirent qu'à tout changer. Je l'ai fait observer à Chaptal; il ne m'a donné que de mauvaises raisons. »

La princesse de Liéven affectait en société un ennui que Chateaubriand lui contestait le droit de ressentir et de montrer, — droit qu'il s'octroyait royalement à lui-même. Mme de Duras ne s'ennuyait jamais en société; elle prenait et donnait de l'intérêt à tout, ce qui faisait que personne non plus ne s'ennuyait au cours de ses soirées.

On a vanté le « charme magique de sa parole ». Elle était bien trop spontanée et trop sincère pour éteindre le rayonnement de son propre esprit, pour se condamner au rôle passif d'écho ou de reflet. Elle parlait très volontiers quand l'occasion s'en présentait; que si l'occasion avait été négligée, de-ci, de-là on la relançait, et elle se laissait engager ou rengager le plus simplement du monde.

Chacun ayant ou devant avoir son tour de parole et d'attention, sa part active et opportune dans l'échange familier, tous lui rendaient, en provocations aimables et au besoin en contradictions stimulantes, le plaisir qui leur était venu par elle, le sourire dont elle avait salué leurs succès, le joyeux éclair que leur éloquence ou leur esprit avait allumé dans la profondeur de « ses beaux yeux. » Lorsqu'elle était ainsi mise en demeure de dire sa pensée, on admirait, sur tous sujets, la force et la clarté de son esprit, la gaieté et la sensibilité de son humeur, la justesse et l'élévation de ses vues, son art supérieur de raconter, l'imprévu et le charme piquant de ses traits.

Le peu qui a été publié de sa correspondance nous offre une

image de sa causerie, mais combien resserrée et diminuée ! Car nous n'avons, dans ses lettres, que les variations d'une voix abandonnée à elle-même. Il y faudrait ajouter les inspirations soudaines et diverses qui naissent de l'entourage, les excitations que provoque l'infinie variété du concert. Et quels excitateurs que les Cuvier, les Humboldt, les Villemain, pour ne citer que ces trois maîtres ! Et de même dans ses romans : il y a d'admirables pensées qu'elle avait dû produire sous les formes variées de la conversation avant de les enchâsser dans « ses écrits... *que surpassait bien son éloquence du moment* », c'est la réflexion de Villemain.

Un écrivain de grand talent, l'Américain George Ticknor, pendant les années 1817 et 1818 qu'il passa à Paris, fut admis comme tant d'autres étrangers distingués chez Mme de Duras, et devint un des habitués du « petit cercle ». Il s'est plu à noter quelques souvenirs des soirées auxquelles il avait assisté et qui lui avaient été fort agréables. « Ardente, enthousiaste, extraordinairement instruite, bien que toujours simple et sans prétention, elle ne pouvait parler sans captiver tous ses auditeurs, même les plus célèbres... C'était surtout dans les petites réunions intimes qu'on pouvait juger du charme magique de sa parole. Un soir qu'elle n'avait à sa table que sa plus jeune fille, M. de Humboldt et moi, je fus littéralement soulevé en l'écoutant. Une autre fois, j'assistais chez elle à une ravissante réunion en l'honneur de la duchesse de Devonshire. Chateaubriand y lut sa Nouvelle sur les *Abencérages*, pleine de descriptions brillantes et poétiques qui rappellent celles des environs de Naples dans les *Martyrs*[1]. Outre ces réunions du soir, Mme de Duras recevait dans l'après-midi, de quatre heures à six heures, mais seulement des intimes ou des personnages de marque. Ticknor raconte qu'il se rendait souvent aux « petites cinq heures », comme les appelait Mme de Duras.

Il n'y avait pas seulement chez elle des réunions de cercle au sens strict de ce dernier mot. Elle s'entendait admirablement

1. Voir *L'Année 1817*, par Edmond Biré, p. 245 (H. Champion, Paris), livre d'une érudition très piquante et merveilleuse d'à-propos. Ticknor ajoute que, parmi les habitués des « petites cinq heures », le plus assidu comme le plus illustre était Chateaubriand. L'assiduité de Chateaubriand à cette heure me laisse un peu sceptique. Je doute aussi que le ton et l'accent prêtés au grand écrivain dans l'anecdote qui suit, fussent le ton et l'accent de Chateaubriand.

à organiser dans son hôtel des dîners, des soirées, des fêtes, des représentations avec le concours des artistes les plus en vogue. Il en est question dans sa correspondance. Pour ces réceptions élargies, on sait que M. de Humboldt aidait la duchesse à écrire ses invitations.

De telles amitiés et de tels jugements disent aussi bien la sûreté et le charme de son commerce que la supériorité de son intelligence, et la mettent au premier rang des présidentes. Elle n'en tirait pas vanité. Rien de plus sincère que la modestie avec laquelle on la surprend à parler de ses amis et de l'indulgence qu'ils veulent bien lui témoigner. « M. de Humboldt est un de ces hommes que je vois le plus souvent. Et si ce n'était pas trop me vanter, je dirais qu'il a de l'amitié pour moi. » Non certes, ce n'était pas se vanter. Humboldt avait pour elle une amitié profonde et enthousiaste. Nous en verrons de nombreux et charmants témoignages. Elle recevait et présidait pour le plaisir de ses amis autant que pour son propre plaisir ; ou plutôt, c'est surtout au plaisir des autres qu'elle mettait le sien. Villemain a fait la remarque qu'elle était sans « amour-propre pour elle-même ».

L'enveloppante et pénétrante caresse d'une voix harmonieuse et bien timbrée, sonore et douce, faisait valoir les avantages d'un esprit supérieur, délicat autant que fort, plein de spontanéité, de gaieté et de mouvement.

Les hommes éminents qui furent ses auditeurs célébraient, en des lettres qui sont sous mes yeux, celui-ci, « une voix dont l'accent donne du charme aux moindres choses », celui-là, « ses lectures entraînantes », qui furent de vraies fêtes de société et un vrai triomphe pour l'auteur, par opposition aux lectures traînantes et assommantes, qu'un admirateur, homme d'esprit, avait faites de ces mêmes romans. Une amie, dont la signature « Mina » ne m'a pas livré son secret, s'exprime ainsi : « Il me semble encore vous entendre... Il en est de vos paroles comme de certaines musiques qui restent toujours dans l'oreille... »

M. de Talleyrand fait allusion à la voix musicale de Mme de Duras en même temps qu'aux fameuses lectures : « J'avais mis dans ma tête de ne vous lire que quand il me serait donné de nouveau de vous entendre... »

Elle avait, en théorie et en pratique, une égale largeur d'idées. Ses lettres à Rosalie de Constant prouvent que son cœur n'était

ni fermé, ni resserré, ni gêné par les dissidences confessionnelles. Son amie était protestante ; elle ne l'excluait pas de son ciel. Elle admirait sa foi et ses vertus ; elle espérait lui ressembler un jour et elle le lui disait avec un rare bonheur d'expressions : « Il y a dans votre âme quelque chose qui tranquillise la mienne : vous êtes arrivée où j'arriverai peut-être, si Dieu m'en fait la grâce ; mais du moins je marcherai par le même chemin que vous, et la souffrance m'enseignera les mêmes leçons. » Son « cercle » restait ouvert, et grand ouvert, à toutes croyances ou incroyances, pourvu qu'elles fussent, comme sa foi, respectueuses des convictions opposées : témoin Humboldt et Cuvier ; témoin Sismondi qui a noté les conversations tenues devant lui sur les religions ; témoin, Benjamin Constant, si désiré, et qui ne vint que tardivement ; témoin les Pictet de Genève et les d'Arlens de Lausanne ; témoin Mme de Staël.

On a vu que les lettres de Mme de Duras, sous l'Empire, contiennent à l'adresse de l'illustre exilée l'expression des plus vifs sentiments d'admiration pour ses ouvrages et de curiosité sympathique pour sa personne. Elle questionne Rosalie sur sa voisine de Coppet ; elle craint un moment qu'il n'y ait entre elles quelque brouille ; elle manifeste à plusieurs reprises un vif désir de la connaître. Avec de telles dispositions, sans doute communiquées à l'intéressée par la correspondante, il est clair que le rapprochement entre ces deux âmes ardentes ne pouvait tarder, dès qu'aurait pris fin la jalouse dictature de l'Empire. Et en effet, à peine la Restauration a-t-elle rendu à Mme de Staël le droit de rentrer à Paris, — le bonheur de suivre ou de traverser « le ruisseau de la rue de Bac », et, avec ce droit spirituellement paradoxal, tous les autres droits ; nous la voyons entrer en rapports d'amitié avec une admiratrice si digne d'elle. Mme de Staël anima et illustra de sa présence le salon de Mme de Duras, comme Mme de Duras, celui de Mme de Staël. Elles se plurent et s'aimèrent, grâce à certaines affinités d'esprit et de cœur. « Mme de Staël l'avait distinguée entre toutes les femmes supérieures, comme Mme de Duras avait aimé l'auteur de *Corinne* et de l'*Allemagne*, par cet attrait d'admiration qu'elle suivait dans le choix de ses amitiés[1]. »

Elle faisait mieux que d'aimer ses admirations. Elle les voulait

1. Villemain.

rapprocher et réunir; elle voulait les faire s'aimer les unes les autres, comme elle-même les aimait, les faire jouir les unes des autres, comme elle-même en jouissait dans son cœur. A la Restauration, « M. de Chateaubriand et Mme de Staël se revirent. Mme de Duras fut une sorte de lien [1]. » — « Rentrée à Paris après les Cent-Jours, raconte Chateaubriand, l'auteur de *Delphine* était revenue souffrante. Je l'avais revue chez elle et chez Mme de Duras. » Chez elle, avec Mme de Duras. Voici deux billets de Chateaubriand, où Mme de Staël est nommée. Le premier se rapporte précisément à la visite dont il est question dans les *Mémoires d'outre-tombe* :

[1816] Je n'ai pas encore promis à Mme de Staël. J'allais lui écrire pour accepter. C'est mon travail qui m'empêche d'aller vous voir, et je ne pourrai même ce soir vous rencontrer que chez Mme de Staël, parce que je corrige des épreuves.

Le second est du 4 juillet 1817 :

« Mille tendresses à Mme de Staël. » Elle n'avait plus que dix jours à vivre.

« Mme de Staël avait un goût singulier pour Mme de Duras, qu'elle trouvait, comme elle-même l'était également, une personne vraie dans une société factice ». « J'ai vu », continue Sainte-Beuve, « un billet touchant qu'elle lui adressait le 26 juin 1817, c'est-à-dire, dix-huit jours avant sa mort et qu'elle avait dicté à son fils (Auguste de Staël) n'ayant déjà plus la force d'écrire. Elle avait ajouté, au bas, de sa propre main, d'une grosse écriture inégale et défaillante : « Bien des compliments de ma part à René. » Le mot ci-dessus de Chateaubriand « mille tendresses » est vraisemblablement la réponse à ce suprême souvenir qu'il a consigné dans ses *Mémoires* :

« Le dernier billet qu'elle écrivit à Mme de Duras était tracé en grandes lettres dérangées comme celles d'un enfant. Un mot affectueux s'y trouvait pour *Francis*. »

Sa mort arracha bien des larmes à Mme de Duras. Comme elle avait aimé et fréquenté la mère, elle aima le fils et la fille, gagna leur confiance et les accueillit dans son intimité : « J'ai vu hier Auguste de Staël... Il me peignait hier le silence affreux qui s'est fait dans leur intérieur depuis la mort de sa

1. Sainte-Beuve.

mère... Elle animait tout. » — « Albertine [de Staël] est arrivée hier. Je verrai cette chère petite ce matin. Je l'aime tendrement. »

Mme de Duras avait aussi désiré réunir Mme de Staël et Mme Swetchine et elle les avait invitées à un dîner formé d'un très petit nombre de convives. Si la tentative n'eut pas les suites espérées, elle n'en confirme pas moins la tendance de Mme de Duras à lier d'amitié les personnes qu'elle admirait et à les rapprocher dans son salon, à les faire jouir les unes des autres. C'est également grâce à elle que Chateaubriand et Humboldt furent amis et se virent souvent à l'hôtel de la rue de Varennes, à Andilly, à Saint-Cloud, à Saint-Germain.

Voilà ce qu'était le salon de Mme de Duras.

Voici ce qu'il n'était pas, et c'est encore une manière de dire ce qu'il était.

C'est Mme de Staël qui définissait ainsi la conversation, elle qui en était le génie même [1] :

Le genre de bien-être que fait éprouver une conversation animée ne consiste pas précisément dans le sujet de cette conversation ; les idées ni les connaissances qu'on peut y développer n'en sont pas le principal intérêt ; c'est une certaine manière d'agir les uns sur les autres, ou de se faire plaisir réciproquement et avec rapidité, de parler aussitôt qu'on pense, de jouir à l'instant de soi-même, d'être applaudi sans travail, de manifester son esprit dans toutes les nuances par l'accent, le geste, le regard : enfin de produire à volonté comme une sorte d'électricité qui fait jaillir des étincelles, soulage les uns de l'excès même de leur vivacité, et réveille les autres d'une apathie pénible.

Avec moins d'électricité et d'étincelles, moins de continuité dans le triomphe personnel et dans l'applaudissement, ces traits caractérisent le genre de Mme de Duras et reproduisent la physionomie de son cercle. On a reproché à Mme de Staël de ne savoir pas se mettre à la place des autres, de ne pas s'oublier ou se ménager assez dans l'échange intellectuel, de ne suivre que sa propre pensée à travers la réponse ou la riposte de l'interlocuteur, de s'enivrer de son éloquence d'ailleurs très capiteuse, de ne savoir pas se taire, de ne savoir pas écouter. « Tout

1. Sainte-Beuve.

son esprit, disait Sismondi, ne lui suffit pas pour comprendre ce qui n'est pas elle. »

Grave défaut pour la bonne tenue d'un salon. Mme de Duras ne le connut pas, ce défaut. Comprendre ses amis, les traduire en doux propos de femme, leur présenter, je le répète, comme en un miroir flatteur, une image de leur talent ou de leur génie en quelques-unes de leurs plus belles manifestations, ce n'était pas, pour elle, étude, effort, flatteries, mais facilité, admiration, affection, bonheur.

Indulgente et charitable aux personnes, elle avait toujours excusé les erreurs de conduite, les écarts de l'illustre exilée de Coppet, comme de beaucoup d'autres. Jamais elle ne permit à la médisance formelle et systématique de s'installer chez elle, et de s'exercer sous ses auspices aux dépens des amis absents ou du simple prochain, comme c'est assez l'habitude et la ressource des réunions mondaines. A la façon dont elle s'exprime sur les défauts qui font toute « la vie » des sociétés dites « du grand monde », on devine qu'elle les abomine et qu'elle n'a pas à se vaincre pour les éviter.

J'ai soupé hier soir chez la duchesse de Luynes. M. de *** était heureux : il y avait un scandale. Mme de J... et M. de la C... dans la même chambre, assis à côté l'un de l'autre, au jeu ! M. de la C... dit à Mme de J...

— Je suis bien aise de vous voir — et ce pauvre homme s'est attendri. Vous jugez de la joie de ceux qui ne vivent que des ridicules du prochain. Triste nourriture ! Leur esprit n'y profite pas. Mon Dieu ! la pitoyable chose que la conversation de ces grandes assemblées. C'était la première de l'année : la sottise, la niaiserie, le commérage, la frivolité étaient dans toute leur fraîcheur ; on fait bien de se reposer l'été de ce qu'on appelle le grand monde. Goûter tout cela et s'y plaire serait le plus grand malheur qui pût arriver à l'esprit et au cœur [1].

L'indulgence qu'elle accordait au prochain, elle en réclamait le bénéfice et le retour pour elle-même. Elle avait besoin de se sentir et de se mouvoir dans une atmosphère de faveur ; une antipathie déclarée, ou supposée, la privait de ses moyens et la « démoralisait » — mot nouveau qu'elle avait adopté en se l'appliquant. « Mme de Montcalm est toujours bonne pour moi », écrit-

1. Lettre à Mme Swetchine, 19 novembre 1817.

elle à Mme Swetchine; « c'est vous qui avez désarmé cette malveillance. Cela me fait du bien. Personne ne la craint plus que moi; et je ne sais rien faire pour me concilier ceux qui s'éloignent de moi. Il me faudrait toujours un ange gardien comme vous. » — « Mme de Montcalm a reçu votre lettre de Salzbourg. Je la vois assez souvent; mais nous avons de la peine à nous mettre à l'aise, nous avions besoin de vous. Vous étiez le lien entre nous. »

Quant à simuler des sentiments qu'elle n'avait pas, rien n'était plus opposé à « la sincérité de ses manières », à ce qu'elle appelait très bien « la bonne foi du cœur ». Elle écrivait également à Mme Swetchine :

Voilà encore une de ces amitiés de respect humain qui vous étonnent et qui sont si communes en France. Il vaudrait bien mieux ne plus voir les gens pour lesquels on est dans cette disposition. C'est sans doute le premier mouvement; mais on craint les scènes, l'éclat, le ridicule; il résulte de tout cela des rapports froids et faux, par cela même des intérêts factices qui finissent par donner aux caractères cette funeste teinte, et par détruire, avec *la sincérité des manières, la bonne foi du cœur* sans laquelle rien n'est estimable.

J'ai dit « médisance systématique »: car ce serait idéaliser, ou, si l'on veut, calomnier le cercle de Mme de Duras et le faire mortellement ennuyeux, que de lui supposer une abstention scrupuleuse de toute critique, de toute parole moqueuse ou médisante.

Et précisément nous savons que le plus brillant causeur du cercle était aussi le plus grand amateur et conteur de nouvelles : Clara, la « belle duchesse » l'avait surnommé le « Médisant », à sa grande satisfaction, car il se parait de ce surnom comme d'un titre de gloire : médisances légères, assaisonnées d'esprit.

M. de Humboldt à Madame de Duras.

Je détesterais mille fois plus encore que je ne le fais déjà les tribunaux spéciaux et les inquisitions politiques si les dissensions d'opinions pouvaient m'enlever les droits à votre bienveillance. Je fuirais aussi votre maison si je ne m'y croyais que toléré. Vous savez combien les calvinistes, qui ont brûlé Servet et qui ont été brûlés à leur tour, craignent la tolérance. Mais ce que j'ai toujours

admiré en vous et dans une autre personne que nous aimons et que nous admirons également [Chateaubriand], c'est que, connaissant mes erreurs, vous avez toujours montré tous deux quelque bonté pour moi, parce que vous me supposez de la bonne foi, de la franchise, du dévouement pour des amis lorsqu'ils ne sont pas puissans, et parce que, dans l'élévation de vos sentimens, ennuyé parfois de la monotonie de la société et du paysage, vous souffrez qu'on s'éloigne un moment des doctrines reçues. J'aurai le bonheur de vous offrir ce soir l'hommage de ces sentimens de reconnaissance et d'amitié que je vous dois à jamais. L'idée ne m'est pas venue que nous nous étions quittés un peu fâchés ; le tort en serait entièrement à moi. J'avais à défendre mes propres opinions et celles de mon frère, si différentes (vous le savez) des opinions du parti anarchique. La position des choses est très délicate à Berlin, j'ai des motifs à les connaître particulièrement parce que, très anciennement attaché à M. de Skandenberg, je sers d'intermédiaire entre deux puissances ennemies, ce ministre et mon frère. Cette circonstance vous expliquera pourquoi je me tiens plus retiré à mesure que les événemens deviennent plus importans, pourquoi je devrais éviter surtout de dire mon opinion sur ce qui s'en fait devant une personne peu bienveillante pour mon frère et pour moi, devant M. P. de B. J'aime l'esprit de ce ministre ; j'ai le plus grand plaisir de le rencontrer chez vous ; mais, comme il a des moyens d'action que je ne connais pas, je dois me retrancher avec lui dans le cercle étroit des arts, de la littérature et de la médisance. J'ai ajouté ce dernier mot pour me peindre tel que le veut la belle et spirituelle duchesse de Rauzan. Si elle savait un peu d'allemand, elle pourrait vous déchiffrer mon billet.

H[t]

Lundi.

Si large que fût la bienveillance de M[me] de Duras, elle n'était pas uniforme et banale, et non plus, son esprit, sans pointe et sans mordant. Une neutralité invariablement aimable ne pouvait être le fait de cette nature trop franche qui devait percer et choquer à cette époque de « partis irrités et dans une société d'étiquette[1] ». Elle était trop ardente et trop « vraie » soit pour cette perfection de charité, ou, sous un beau dehors, pour ce calcul d'égoïsme, ou pour cette apparente égalité d'humeur.

1. Sainte-Beuve.

« La noble faculté d'indignation » dont Sainte-Beuve a parlé, « était restée vierge en elle au milieu du monde ». — « L'habitude de se réprimer en dehors et l'aisance de la femme du grand monde reprenait vite le dessus » ; pas assez vite, quelquefois pour qu'il n'y eût point, après les discussions ou mouvements d'humeur, parfois inévitables, quelques grondants « reflets » — telle une queue d'orage. Humboldt le donne à entendre dans la charmante lettre qu'on vient de lire, et mieux encore, dans le billet qui suit, curieux échantillon de sa plaisante et capricieuse ironie, de son vif et libre esprit de conversation. Mme de Duras l'avait consulté sur la valeur et le choix d'un « cadeau » qui fût son remerciement au peintre Gérard pour le tableau d'*Ourika* :

Lundi [1824].

De grâce donnez-moi votre rue et numéro à Saint-Germain [1].

Je reçois votre aimable billet au moment où je voulais vous prier de fixer le jour de Cliff[ord ?] Vous m'avez si impitoyablement grondé la dernière fois, en peu de phrases, mais de celles que l'on puise dans l'âme, que, ne me sachant aucune faute, j'en ai été tout attristé de l'incertitude sur moi ! *Je gage que vous aviez eu à vous plaindre un peu d'une personne qui vous est plus chère. Ce n'était qu'un reflet sur moi.*

Je suis libre jeudi et vendredi, j'ai refusé les engagements chez M. Ternaux et les Delessert pour ces deux jours. Je pense que jeudi vous sera plus agréable à cause de mon hérésie gastronomique, et, si vous ne me dites pas le contraire, je serai jeudi à votre porte et *vous ne me gronderez plus ni pour moi ni pour les autres.* Quant à M. Gérard, vous êtes à temps, je vois, dans un ou deux mois. Je vous soumets tout mon dévouement, je consulterai tous les oracles jusqu'aux sultanes validés de l'infirmerie du Harem, mais en vous promettant des renseignements qui seront tous contradictoires et enveloppés comme le maître. Je ne me rends pas du tout responsable du choix. Vous aurez là un des plus grands problèmes à résoudre qui existe dans la vie sociale. Vous voudrez faire la chose largement, tel qu'il convient à votre caractère et à votre position ; et M. G[érard] sera tout près de tout refuser craignant qu'on paye un cadeau. Si ce jour-là il se

1. Ce trait aide à fixer la date : — après l'*Ourika* de Gérard.

lève dans une humeur sentimentale, ayant renoncé aux grandeurs, au luxe du XIX[e] siècle, s'il veut être oublié, nous sommes perdus. Je sonderai le terrain, mais d'après mon premier aperçu, vous ne pouvez employer que le tiers de la somme. Je dirai aussi de quelle matière le cadeau ne doit pas être et je serai si enveloppé et si énigmatique dans ce que je veux et ne veux pas, que vous croirez que c'est M. G[érard] même qui parle.

H.

La spirituelle et malicieuse originalité de ce joli billet a dû mettre en goût le lecteur. En voici d'autres, qui répondent aux invitations de M[me] de Duras, tantôt par un oui, tantôt par un non, ou plutôt (car Humboldt ne savait pas dire non à son amie) par des explications et des excuses. Et encore d'autres où il s'invite et s'annonce, seul ou avec quelque visiteur, soit pour les dîners, soit pour les réceptions ou réunions du soir, à l'hôtel de la rue de Varennes, ou à la villa d'Andilly, ou au plateau de Saint-Germain.

[1821].

Je suis toujours encore souffrant, mais je me serais traîné avec plaisir à Saint-Cloud pour vous voir, Madame la Duchesse. Il me paraît un rêve que nous puissions avoir des opinions différentes, tant chaque parole qui sort (j'aurais presque dit) de votre cœur me pénètre et me charme. Votre bonne et spirituelle comtesse [Swetchine], (grave et sensible aussi), doit triompher. Voilà son abbé Nicolle commandant aux hommes les plus célèbres de l'Europe [1]. Je prends partout sa défense : chaque siècle a sa physionomie ; Rollin savait peut-être mieux le grec ; le nouveau recteur de l'Université sait le russe plus qu'aucun autre abbé à Paris. C'est une compensation. Je croyais bien que la lettre de Mad. la princesse Louise de Prusse vous charmerait. C'est une personne très distinguée et qui sent vivement tout ce qu'il y a d'élevé et de grand dans les ouvrages de notre illustre ami. J'espère être assez bien demain pour vous demander à dîner. Le monde est dans une crise bien extraordinaire. Je ne sais si les petites médailles de M. de C[orbière] nous en tireront. M. de Fon-

1. « Président du Conseil royal de l'Instruction publique » pendant six mois.

M. l'abbé Nicolle, recteur de l'Academie de Paris en 1821. — M[me] de Gontaut, gouvernante des enfants de France, était son amie très dévouée.

tanes écrivait presque mieux le français que ce nouveau grand-maître [1]. Agréez mes tendres hommages, vous et la belle duchesse.

H.

[1821].

Je crains bien que nos lettres ne se croisent. J'ai cependant à réparer une étourderie que j'ai faite dans ma dernière. J'avais oublié que, depuis huit jours, je suis engagé lundi chez M. de Richelieu et que mardi est l'anniversaire de notre grande académie d'Arcueuil, qui publie des volumes tout comme l'Académie des sciences. Me permettrez-vous d'aller vous demander à dîner mercredi, jeudi, ou le jour que vous choisirez? De grâce, ne m'en voulez pas de ce malentendu : je mets tant de prix à la permission que vous me donnerez. Voici une brochure anglaise, probablement de M. Wilter Force, et un extrait des papiers de Sierra Leone. Il serait bien temps d'envoyer des vaisseaux français sur ces côtes pour empêcher qu'on ne jette les noirs à la mer pour les guérir de l'ophtalmie. Le sort sur Naples paraît jeté. Il y aura une faible résistance, mais on ne peut savoir ce que quelques coups de fusil tirés produiront en Europe. C'est plus que jamais le cas de créer des institutions et de bien soigner la fille des Rois. M. Vatismenil, dont le Dante aurait pu célébrer le talent d'accusateur, a cité hier M. de Ch[ateaubriand] en disant qu'il était placé à l'extrémité du parti. C'est une manière aimable de se souvenir des absens[1]. Je n'ai pu passer chez Mme de C[hateaubriand]. Elle est introuvable, de sorte que je suis sans nouvelles. Je renouvelle à Madame la Duchesse mes tendres hommages.

H[1].

J'ai envoyé à la belle duchesse de Rauzan des vers de mon frère. Les ministres disgraciés font des vers et se consolent, comme M. de Vaublanc.

Voulez-vous que je vous porte le *Quarterly Review*, oct. 1820 ? Il n'y en a pas d'autre.

[1822].

Qu'il tombe de la grêle, des aérolithes, ou des comètes de poche, je n'en aurai pas moins le bonheur de vous voir à la

1 Chateaubriand est à Berlin.

villa vendredi. Si M. Gallois a le même courage stoïque, je vous l'amènerai, il me l'a promis. Le discours de M. de Montm[orency] m'a entièrement rassuré sur les Chrétiens de l'Orient. Il paraît que la Sainte Alliance a quelque spécifique pour les rappeler à la vie quand ils seront tous massacrés. Agréez l'hommage de ma tendre et respectueuse admiration.

H[t].

Il est poli de toujours promettre, m'a-t-on dit dans ma jeunesse. Vous n'aimez guère ce raffinement de civilisation. Je déteste, m'avez-vous dit, les tromperies, et je respecte cet amour du vrai, seule source de tout ce qui est beau et élevé. Je préfère donc vous demander mille pardons de ne pas vous voir ce soir. Je dîne dans un quartier très éloigné, à l'Arsenal, et je voudrais aller de là chez M. Arago. C'est trop pour un malheureux qui n'a pas d'organes de locomotion. J'aurai le bonheur de vous offrir demain mes tendres hommages, et vous êtes incapable de me gronder. Je vais apprendre même à dire *non* pour ne pas vous ennuyer si souvent de mon écriture microscopique. Je vous donne un annuaire qui est très intéressant. Rendez-moi mes amours.

H[t].

J'espère que vous avez eu le petit billet qui vous exprime mes regrets pour le dîner de dimanche. Je passe ma vie en privations.

[1822].

Mille grâces! Je voudrais sortir demain, mais je crains que mon maître ne le veuille pas ; je pense que cela est tout fermé et je remue le genou sans la moindre douleur.

Que cela est vrai, ce que vous dites des limites précises qu'on veut assigner à chaque talent, à chaque caractère ! Les plus grands et les plus beaux talens ont le plus de ce vague qui tient aux imperfections primitives de la nature humaine. Les caractères sont comme les nuages : de loin ils paraissent avoir des surfaces, des contours déterminés. Elevez-vous avec moi sur les montagnes, entrez dans ces nuages qui ont des formes de loin, et vous vous trouvez dans un océan de vapeurs, dans lequel tout est vague et sans bornes.

L'amitié fait sentir ce que l'on éprouve sur ces montagnes : on

se rapproche : on trouve ce vague ; mais l'admiration et les affections ne s'en conservent pas moins. Quel plaisir m'a fait votre jugement sur M. Arago ! Je l'avais deviné le premier, à Paris, à l'âge de vingt-trois ans.

H[t].

P. S. — De grâce, envoyez-moi le *Moine*. Vous me traitez mal[1].

Ce Dimanche [1824].

Vous n'êtes point encore partie, peut-être, et déjà je m'occupe de l'idée de vous voir sur votre plateau de Saint-Germain. Je sais que je serai doublement bien vu si je vous amène M. Arago, un des hommes les plus agréables de nos temps parce qu'il est bon, simple et spirituel à la fois. Il n'est pas libre mercredi. J'ose vous demander de venir avec lui mardi. Un simple mot suffit : si ce jour vous contrarie, vous ne le prononcerez pas.

H[t].

[1824]

J'envoie m'informer à votre porte si le soleil d'hier vous a appelée à Saint-Germain. Je suis revenu ce matin de mon grand voyage de Belgique dans lequel j'ai passé trois jours très agréablement. M[me] de Bérenger est infiniment mieux que l'année passée. Je lui ai trouvé assez de force pour se promener à pied dans les champs labourés, car elle a aussi le préjugé des promenades de campagne. Elle m'a chargé de mille choses pour vous. Outre le charme qu'elle a par elle-même, elle a celui de savoir parler admirablement de vous et de la supériorité de ce talent que vous puisez dans votre âme. J'aurai le bonheur de vous voir demain, j'ai trouvé bien des feuilles (épreuves) amoncelées et je dois travailler pour mon courrier prussien de demain.

Daignez de grâce prier la belle duchesse [Clara] de remercier M. de Rauzan au nom de M. Marchangy : il aime tant à obliger.

H[t].

Ce jeudi.

1. Le *Moine* fut composé en 1822. — Il y a, dans cette lettre, quelques allusions à des remarques de M[me] de Duras sur les défauts de Chateaubriand.

J'étais venu ce soir sans avoir vu votre aimable billet. Je le trouve en rentrant et je me hâte de vous dire que j'accepte avec plaisir l'engagement pour lundi. Vous voulez généreusement me dédommager de mon absence à Liège.

H[t].

Novembre [1824].

En revenant des bosquets idéologiques d'Auteuil, j'ai été forcé de m'aliter. C'est mon mal ordinaire et périodique, un peu de fièvre de rhume qui cède au repos. J'espérais pouvoir vous porter mes excuses moi-même hier soir, mais je me suis senti trop maussade pour me montrer dans un salon. Je n'ai pas besoin de vous exprimer tous mes regrets. Mes premiers pas seront dirigés, après quelques jours de tranquillité, sur la rue de Varennes, pour vous porter l'hommage de ma reconnaissance et de ma constante admiration. Le nouvel écrit[1] de M. de Chateaubriand est plein de noblesse, de modération et de cette force qui naît de la modération même. Mais les nouveaux Mithridates se portent mieux que nous.

H[t].

Je suis touché de votre aimable intérêt. Ma santé est presque entièrement rétablie, mais je préfère me tenir encore un ou deux jours en réclusion. J'ai bien vu que vous n'avez pas trop ajouté foi à cette indisposition « aux bains » et à ma retraite du monde. Je puis vous jurer cependant de n'avoir été ni à l'Académie, ni chez M. Arago, ni chez M. Gérard à qui j'ai refusé aujourd'hui encore son concert de Rossini et de M[me] Pasta. J'ai souffert du rhume et de l'estomac. Ce dernier mot, qui n'est pas une fiction mythologique, me donne des droits à votre généreuse commisération.

H[t].

[Avril 1825].

Je n'ai point été assez heureux pour vous trouver avant-hier. Vous ne faisiez que de sortir. Vous aurez deviné que c'est la tem-

1. *Première lettre à un pair de France*, Paris, 8 novembre 1824 : « ... Des Mithridates politiques qui se seraient habitués à digérer les poisons nous placeraient dans un ordre de choses où l'expérience ordinaire ne peut plus servir. »

pête qui m'a empêché de profiter hier de votre aimable invitation. Au moment de sortir, j'ai eu toutes mes fenêtres cassées, mes manuscrits volaient aux quatre vents. Je n'ai pas eu le courage de quitter la maison avant que le mal ne fût réparé. Il y aura quelque tremblement de terre, quelque grande révolution de la nature avant les liquidations[1]. Ce sera une fête pour les physiciens qui survivront et peut-être aussi cela donnera des mœurs aux peuples.

Vous seriez bien aimable en me faisant dire si vous restez ce soir chez vous ? Mes carreaux ne se casseront plus, et j'espérerais vous trouver en plus petit comité, vous voir et aussi vous entendre. Je crois d'ailleurs que Madame la duchesse a ordonné que j'aille dîner chez elle demain lundi.

Agréez mes tendres et respectueux hommages.

H[t].

[1825].

Je suis venu hier m'informer de votre santé parce que je veux vous amener ce soir M. Arago, dont je pourrais être un peu jaloux. Il mériterait bien le bonheur de placer [*Edouard*] auprès d'*Ourika*. Depuis que je ne possède qu'un seul *Edouard* et le plus magnifiquement relié (sans une ligne que je réclame à la première page), je mendie pour mes amis.

H[t].

M[me] de Bérenger est cette Pauline dont M[me] de La Tour du Pin citait à M[me] de Duras une lettre où la psychologie de celle-ci, en tant qu'amie de Chateaubriand, était admirablement démêlée et caractérisée. On lit dans les *Mémoires d'outre-tombe :* « La grande et légère duchesse de Châtillon (plus tard, M[me] de Bérenger) s'est jadis appuyée sur mon bras. » — « Je rencontrais encore la duchesse de Châtillon, laquelle, pendant mon absence des Cent-Jours, décora ma vallée d'Aulnay. » M[me] de Chateaubriand l'appelait « la belle madame de Bérenger ».

1. Allusion au projet de loi « tendant à *indemniser* les anciens propriétaires des biens-fonds confisqués et vendus au profit de l'État en vertu des lois révolutionnaires » ; — et, du même coup, allusion aussi à l'opinion de Chateaubriand sur ce projet, prononcée à la Chambre des Pairs le 11 avril 1825. Voir, dans les Œuvres, *Opinions et Discours*.

Les billets de Humboldt font penser à ceux de Chateaubriand ; et fatalement s'impose un brin de comparaison.

Quel tour d'exquise et affectueuse politesse imprime aux siens l'illustre savant, même lorsque, d'aventure, il croit avoir à se plaindre ! Comme c'est bien le langage de l'amitié, d'une bonne et simple amitié !

Au contraire, même dans les remercîments que le « cher frère » adresse à la « chère sœur », quelle absorbante personnalité ! Et dans les reproches, mérités ou non, quelle âpreté de mots et de forme ! Et quelle impérieuse façon de s'excuser ou de s'annoncer !

Humboldt est reconnaissant qu'on veuille bien l'accueillir et l'aimer un peu.

L'autre se sait attendu : il daigne se promettre ou se prêter pour une heure, et il annonce ses visites comme de royales condescendances. C'est qu'en effet, avec Mme de Duras, et d'ailleurs avec les autres nobles amies, sans aucune exception, il se sait roi, et roi absolu, — tyran des cœurs.

Mais, d'autre part, qu'il y a loin de la spirituelle amabilité du savant, au moi superbe et passionné, au verbe étrangement fascinateur de René !

L'écriture « microscopique » de Humboldt apportait à Mme de Duras distraction, plaisir, repos.

La grande écriture, étrange et tourmentée de Chateaubriand, reconnue dès le premier regard, la prenait au cœur, l'agitait, souvent lui causait des « impatiences », mais la faisait vivre double.

Ce qu'il y avait d'un peu amollissant dans l'air tiède et parfumé du salon à jamais « illustre » de l'Abbaye-au-Bois, ne se découvrirait à aucun degré dans l'ambiance de l'hôtel de la rue de Varennes. Ici, tout était plus large d'idées, plus libre d'allures, plus franc de critiques, plus ouvert à tous les horizons et à tous les souffles, même aux souffles d'orage, plus passionné d'intérêts généraux, plus aguerri aux désaccords. « Hier [1822], écrivait Mme de Duras à Chateaubriand, Humboldt a été plus *mauvais* que je ne l'avais jamais vu. Je disais que j'espérais en la durée de l'Alliance européenne.

« Oui, me répondit-il, mais il faudra faire marcher une armée contre les universités d'Allemagne.

« Non, lui répondis-je, mais seulement y exercer une sérieuse surveillance. »

Le billet suivant de Humboldt doit faire allusion à quelque désaccord de ce genre survenu dans la soirée de la veille, ou de l'avant-veille, et qui laissait le champ libre aux discussions à venir :

Madame la duchesse sera-t-elle chez elle ce soir ? Sa porte s'ouvrira-t-elle à un pauvre paria libéral ? Vous ne dédaignez pas l'hommage d'un paria si l'intention est pure, le cœur simple et la conversion possible. Je me fie à votre inépuisable bonté.

On ne s'y heurtait pas non plus à la rigidité dogmatique, au zèle noblement convertisseur, au genre un peu mystique et illuminé qui caractérisait le salon très justement « célèbre » de Mme Swetchine. Celle-ci, que la question religieuse avait occupée ou même absorbée dès sa jeunesse, était entrée dans le catholicisme à la sueur de son front, et par droit de conquête : toute pénétrée de l'*unique nécessaire*, elle en gardait la conviction toujours présente et l'ardent prosélytisme : « *âme vivifiante*, » disait admirablement la duchesse de Rauzan en se rappelant ce que Mme Swetchine avait été pour sa mère et pour elle-même ; « *elle savait les paroles qui font du bien ; elle devinait les cœurs ; elle sanctifiait en charmant* ». Il y avait en elle du confesseur, du directeur, du théologien, du prédicateur, mais sans prétention ni lourdeur, et plutôt avec une séduction étrange, faite d'estime affectueuse, de subtilité morale, et de grâce exotique. Séduite, Mme de Duras le fut dès la première entrevue. Elle admira l'étrangère qui la visitait ; c'est-à-dire qu'elle l'aima et lui ouvrit son cœur. Défiante d'elle-même et humiliée de sa pauvreté d'âme en se comparant à cette convertie, elle sollicita de Mme Swetchine, en des lettres d'une vivacité charmante, — passionnées déclarations d'amitié, — les conseils de sa sagesse et le réconfort de sa piété. Mais pour elle-même, si profonde et si sincère que fût sa religion, et au milieu des pratiques pieuses que l'épreuve lui avait suggérées, essayer de convertir et de diriger, au sens de l'âme, ne fut ni dans ses moyens ni dans ses visées à aucun moment de sa vie. Elle était trop femme du monde, et trop fille du XVIIIe siècle, pour s'attribuer une mission de ce genre. Et, à un point de vue plus

général, elle se tint en dehors des coteries dévotes. Les manifestations « d'un parti moitié intrigant, moitié religieux » ne lui inspiraient que des sentiments de défiance. « Villèle en sera entraîné », écrivait-elle avec une clairvoyance que les événements ne devaient que trop confirmer. « Rien n'est moins populaire en France que la dévotion de métier. Il ne faut que quelques marques de faveur un peu éclatantes à ce côté dévot pour tout désorganiser. J'ai peur que Frayssinous n'en soit le signal. On verra derrière lui la Congrégation comme épouvantail. »

La femme qui parlait avec cette netteté de vue, cette fermeté de sens politique, cette verdeur de mots, était venue à la vraie dévotion par la souffrance ; le meilleur de son temps allait aux diverses pratiques de la piété. Mais elle n'acceptait pas que la religion s'inféodât à la politique, elle n'usait pas, je suppose, de la formule *le trône et l'autel*. Elle aimait trop l'un et l'autre pour ne pas les distinguer et les dégager — je ne dis pas les séparer.

Le monde au milieu duquel et par lequel la jeune Claire avait été élevée, elle l'aima d'abord comme un foyer, comme une famille. Puis elle l'aima pour le divertissement qu'il procure et pour l'oubli de soi qu'il assure ou promet. Plus tard elle continua de l'aimer pour la liberté qui est sa maxime fondamentale, peut-être un peu pour l'admiration qu'il lui témoignait. La solitude lui faisait peur. « Seule ! toujours seule ! » Elle le disait, avant même d'être seule, avec un accent de terreur et de désespoir. Et tel était, en réalité, l'avenir qui l'attendait. Un jour Humboldt lui écrira : « Je suis pénétré de la plus vive douleur lorsque mes idées se fixent sur votre existence. » Et un autre jour : « Vos souffrances privent toujours vos amis de vous voir ; mais cet *isolement* ne doit pas m'empêcher de croire que vous ne preniez quelque intérêt à mon sort. » D'autres femmes, avec autant d'esprit, peut-être, et plus de beauté, attiraient moins et plaisaient moins, parce qu'un don leur manquait que Mme de Duras possédait dans sa diversité et dans sa plénitude, le don d'une exquise, douloureuse, secourable et enthousiaste sensibilité.

Mme de Boigne recevait beaucoup : brillante de beauté, et très spirituelle, on la disait activement dévouée ; mais, en fin de compte, elle était sèche, raide, médisante à l'emporte-pièce, et vouée au « commérage » le plus cruel, comme en témoignent ses *Mémoires*. Un jour, dans le salon de Mme de Duras, elle

tint sur Chateaubriand des propos qui blessèrent au cœur la noble et ardente Claire. Mis au courant par son amie, Chateaubriand répondit avec une vivacité dont il est juste de lui tenir compte.

Quoi qu'en dise Mme de B[oigne], je puis aimer profondément, et je le sens en étant si malheureux de ce qui vous afflige. Chère sœur, je n'ai pas « le cœur dur », je ne suis point « glacé », je ne suis point « faux », etc.

Mme de Montcalm, dont le cercle essayait de rivaliser avec celui de Mme de Duras, du moins quand vivait le duc de Richelieu, son frère, était, au jugement d'une amie qui la connaissait de longue date, « spirituelle, exigeante, ne donnant rien, et fort scandalisée de ne pas recevoir tout ». Ainsi parlait Mme Swetchine. Et Villemain : « Le salon de Mme de Montcalm était présidé avec une grâce plus inégale et moins affectueuse. »

Le salon de Mme de Duras n'était donc ni une cour rassemblée autour d'une reine de beauté, qui récompensait, par d'enivrants sourires, l'encens varié de ses adorateurs ; ni un quasi-oratoire, où les questions de dogme et de salut avaient le pas sur tous autres sujets ; ni un « bureau d'esprit », ni une académie, ni « le quartier général d'un parti politique », ni l'entourage d'un magique trépied. C'était tout simplement un salon : ce mot suffit, sans épithète spéciale et donc restrictive : un salon où tous les genres étaient admis, hors le genre ennuyeux ; où toutes les opinions étaient respectées, à la seule condition de respecter les opinions opposées ; où tout pouvait se dire, sous la seule réserve du « bon goût », tout ce qui était de nature à plaire, amuser, piquer la curiosité, instruire : — souvenirs, sentiments, systèmes, observations politiques et morales, vues et résultats scientifiques, littéraires, beaux-arts, nouvelles de la Cour et de la Ville ; — choses graves mêlées aux choses légères, — en des proportions essentiellement variables, — selon les jours, les événements, les caractères, les humeurs, — avec interruptions, reprises et brisures à l'infini. Si bien qu'il arrivait quelquefois aux diplomates d'être sur les épines en voyant leurs secrets devinés et révélés. Mme de Duras raconte à Chateaubriand une scène amusante : Pozzo di Borgo et l'ambassadeur d'Angleterre étaient la veille dans son salon avec un cercle de huit à dix personnes autour

d'eux. Elle demanda à Pozzo s'il avait lu les gazettes anglaises ; sur sa réponse négative, elle lui dit que l'Angleterre avait obtenu du Danemark l'autorisation d'occuper Elseneur. Aussitôt Pozzo, assis sur le canapé, à côté de Mme de Duras, lui donne un coup de coude en clignant de l'œil et lui montre l'ambassadeur d'Angleterre à deux pas. Son air, son embarras, tout prouvait que la nouvelle était vraie.

« Liberté, c'est notre devise », disait Mme de Duras après Mme de Sévigné. Elle le disait de la vie de château sous l'Empire ; et ce fut bien vraiment la devise et la pratique de son cercle sous la Restauration ; liberté de paroles, de goût et d'opinions.

Que la causerie fût générale, ou se divisât en de nombreux *a parte*, on y trouvait tous les plaisirs de la société. « Une bienveillance mutuelle respirait sur tous les visages et s'exprimait dans tous les discours. » — « Des femmes aimables, — et beaucoup étaient jeunes — y venaient empressées — et suivies ; dignes également de sentir et les grâces d'Alcibiade et la dignité de Platon. » C'était la fleur de la noblesse française ; c'était aussi l'élite de l'aristocratie étrangère ; et la plus française de ces étrangères s'appelait la duchesse de Dino, nièce du prince de Talleyrand.

« En femmes, je vois tous les jours Mme de Sainte-Maure, l'amie de mon enfance. Puis, je vois encore bien d'autres femmes que vous ne connaissez point. » — « Ce serait trop long de vous les énumérer. » — « Hier, j'ai eu toute la terre chez moi. »

« Chaque heure, en fuyant, laissait un plaisir, et l'heure du départ arrivait trop vite après la plus longue soirée. [1] »

Il y a un art de préparer ces soirées, art que Mme Récamier mit en pratique très agréablement, ce qui n'a pas empêché la critique de s'exercer sur cet ordre et ces lignes, sur ces placements symétriques. Mme de Duras n'avait eu qu'à consulter ses souvenirs d'enfance pour le pratiquer à son tour dans la libre perfection de jadis, sans alignement méthodique, sans régularité fastidieuse, sans raideur de choix ou de calcul. C'est dire que, dans son salon, il y avait des coins et des groupes à souhait. Celui de la jeunesse faisait quelque peu bande à part ; il était pré-

1. Fontanes.

sidé avec grâce par Clara, « la belle duchesse », la « belle danseuse ».

Ne croirait-on pas que Sainte-Beuve pensait au salon de Mme de Duras et qu'il s'en souvenait, lui aussi, comme Villemain, quand il écrivait dans un de ses *Nouveaux Lundis ?*

Je suis resté bien classique, je l'avoue, en fait de salon. Un salon pour moi, c'est un cercle présidé par une femme, vieille ou jeune, peu importe, et le mieux peut-être est qu'elle ne soit pas trop jeune en effet; car ainsi elle n'éteint pas ce qui l'entoure. On y vient, on y revient avec plaisir; on y cause de tout, on y cause en commun de certains sujets qui intéressent tout le monde, et on le fait avec de légères discordances dans lesquelles une maîtresse habile de maison, comme un chef d'orchestre sans archet et sans geste, maintient ou rétablit vite l'harmonie. Aucuns des grands sujets n'y sont interdits, mais la liberté surtout est entière, car si une fois la conclusion était commandée, s'il y avait d'avance une orthodoxie politique ou religieuse, un *credo* ou un *veto*, un *nec plus ultra,* c'en serait fait de la libre et charmante variété de la parole, qui va comme elle peut, et qui trouve dans le feu de la contradiction ses plus vives saillies, son ivresse involontaire. Quelques grands athlètes y viennent de temps en temps se mesurer dans des duels ingénieux : ils entrent dans la lice, ils brillent, on écoute, on applaudit, et bientôt chacun des habitués reprend le fil de ses propres réflexions dans des *a-parte* suivis et qui, après les airs de bravoure, composent un fond de bourdonnements plus doux. Un salon où l'on ne peut suivre ou rejoindre la femme qu'on préfère, la distraire d'un groupe qui l'environne, l'entretenir à l'ombre et à demi-voix quelques instants, lui adresser une partie de la conversation plus générale où l'on se surprend à briller et dont on est récompensé d'un regard, n'est point un salon pour moi. Ne disparaissez jamais du salon français, soins animés et constants, vifs désirs de plaire, grâces aimables de la France.

Suivent, sur la ferme et fixe croyante qu'était Mme Swetchine, sur les espérances que sa charité lui faisait concevoir du salut de votre âme, sur la conversation maintenue à des tons élevés, sur son oratoire tout voisin, sur sa direction spirituelle, des réserves et des demi-sourires que Mme de Duras aurait repoussés et réprouvés avec une extrême vivacité, elle à qui la parole religieuse de Mme Swetchine avait fait tant de bien

Sainte-Beuve continue :

Salon français de tous les temps, d'où me reviennent en souvenir tant d'ombres riantes, tant de blondes têtes et de fronts graves ou de fronts inclinés, passant tour à tour et mariant ensemble tout ce qui est permis à l'humaine sagesse pour charmer les heures, enjouement, audace, raison et folie, — je ne te reconnais plus.

C'était l'arrêt tranchant et injuste qu'il portait sur le salon de Mme Swetchine. Du salon de Mme de Duras, il eût dit, ou plutôt il a dit équivalemment, quand il a cité le mot si gracieux et si spirituel de Talleyrand : « Salon français, je te reconnais. »

« *La maison de Mme de Duras était toujours la plus agréable de Paris* », cela se lit dans les terribles *Mémoires* de Mme de Boigne, où un tel hommage a plus de sens et plus de prix.

Le mot *a-parte* me rappelle que si Mme de Duras ménageait très libéralement à ses visiteurs le plaisir des colloques particuliers, elle-même n'en usait qu'avec une extrême réserve. C'est elle qui l'insinue à Mme Swetchine : « Mes petites soirées ont commencé », dit-elle ; et, tout en courant, sa plume laisse tomber une critique qui prend pour nous la valeur d'un trait de caractère : « J'ai fait connaissance avec M. de Villèle ; c'est une excellente tête ; il parle un peu trop confidentiellement pour moi ; je n'aime les *a-parte* que quand ils sont nécessaires. »

Elle avait souvent manifesté à Rosalie le désir de recevoir son cousin Benjamin Constant et de causer avec lui. Il vint un soir ; la réunion était nombreuse. Si pressée qu'elle se sentît d'avoir un entretien particulier avec cet homme de tant d'esprit, elle fit, à ce qu'elle regardait comme son devoir de présidente, le sacrifice de cette satisfaction personnelle : « Il y a longtemps que je n'ai vu votre cousin. J'aurais voulu causer avec lui ; mais, quand il est venu, il y avait toujours du monde chez moi, j'en ai été contrariée. »

Maîtresse de maison, elle avait à veiller au mouvement général de la conversation, et, au besoin, après les discussions animées qui ne pouvaient manquer de se produire de temps en temps, dans ce milieu de liberté et de mélange, elle avait à « rétablir l'entente et l'harmonie ». D'ailleurs, la règle n'était pas sans exception, ou plutôt, la règle étant une servitude et une contrainte, il n'y avait de règle absolue ni pour elle ni pour ses hôtes.

Ame ardente et tumultueuse, la société, avec ses complexités

d'intérêts, de tendances, de curiosités, de convoitises, d'humeurs, de passions, de jugements, d'idées, lui était comme un milieu nécessaire, comme l'air qu'on respire et sans lequel on ne vit pas. Au centre de ce mouvement qu'elle appelait et provoquait, auquel il lui plaisait de se mêler et de s'abandonner, elle savait se particulariser, « quand c'était nécessaire », c'est-à-dire quand s'offrait l'occasion d'être utile et d'obliger.

« Noble et excellente femme, ne se servant des grâces de son esprit que pour des œuvres généreuses, *toujours occupée* de secourir, de louer, de consoler, d'animer au bien, sans amour-propre pour elle-même... Si aimante et si faite pour être aimée... Trop agitée des prospérités de ses amis, ou trop tourmentée de leurs revers... Consumée par l'activité de son âme[1]. »

*
* *

Une réserve serait à faire ; et c'est entrer dans la pensée de Mme de Duras que de la noter ici. Tout ou presque tout, dans cette vie, n'était-il pas sacrifié ou subordonné aux réunions mondaines ? Il semblerait que les heures de la « matinée » consacrées à Chateaubriand, les « petites cinq heures », les soirées où l'on cause jusqu'à minuit, comptassent seules dans les journées de Mme de Duras, et que sa vie n'eût, à ses yeux, de sens et de valeur que par là. « L'habitude d'une vie sans règle émousse les forces. » C'est elle qui l'a remarqué avec un accent très personnel, dans une de ses *Réflexions*, et ce mot suppose un retour inquiet sur soi.

L'aveu qu'elle fait de sa « faiblesse » révèle les exigences nouvelles de cette âme foncièrement généreuse, sous les coups avertisseurs de la souffrance. Elle eût voulu réparer tout de suite et s'amender, pratiquer d'emblée les vertus chrétiennes, je dis les humbles vertus de la vie cachée, de la vie intérieure, car les autres, elle les pratiquait déjà excellemment. Et elle se reconnut inégale à la tâche, infidèle à cette intime surveillance, vaincue d'avance dans ce labeur, qui est le combat de chaque jour.

Il est certain que tout subordonner au plaisir — ce plaisir fût-il le plus légitime et le plus noble —, n'avoir d'estime que pour

1. Villemain.

les heures « matinales » coulées avec un homme de génie passionnément aimé, ou pour les soirs intellectuels et amusés passés avec l'élite, c'est, religieusement parlant, ne pas faire assez bon usage de son temps, c'est enfouir le « talent » qui ne nous est confié que pour le faire fructifier ; c'est ignorer ou méconnaître et gaspiller le « don de Dieu ».

Réveillée brusquement et douloureusement d'un état qui apparaît, au regard chrétien, plein d'illusion et de danger, et désormais docile aux conseils d'un « vrai prêtre » qui fut un vrai directeur, elle sut découvrir dans cette « habitude d'une vie sans règle » la cause de sa faiblesse d'âme et de cœur ; elle s'engagea progressivement « dans les voies de la piété », tout en réservant aux bienséances mondaines les heures que sa haute position à la cour, l'usage et l'amitié pouvaient réclamer ; mais ces heures même, elle les sanctifia, sans qu'il y parût, elle les pénétra de pensées surnaturelles, aussi bien que les heures, où, recueillie, elle s'adonnait aux *Réflexions* et aux *Prières*.

Elle *savait* maintenant *que, pour être profitable, la piété a besoin d'être mêlée à toutes les actions de la vie*. Ce qu'elle objectait jadis si finement à Mme Swetchine, « ce point d'appui, il faudrait pour l'embrasser, toute la force qu'il donne, ce que je n'ai pas », elle ne le répéterait plus désormais, ayant appris, en péril de mort, à saluer la croix, à espérer en elle, à lui demander patience et soumission, à l'embrasser avec « la force qu'elle donne ».

Ame passionnée, elle dirigeait vers Dieu, premier principe et dernière fin, « l'ardeur et l'activité qui l'avaient égarée ». Elle se fit une obligation de réserver aux « exercices spirituels » — méditations, examens de conscience, prières, adorations — une part de plus en plus prédominante de son temps, à mesure que la souffrance l'envahissait et ne la laissait respirer que du côté du ciel.

Ainsi faisait-elle tout ensemble usage et provision de cet esprit de foi et de sacrifice qui dit à Dieu sur les divers calvaires : « Père, non pas ma volonté, mais la vôtre. »

Il allait lui devenir nécessaire, cet esprit, pour soumettre à la volonté mystérieuse et souveraine du Père qui est aux cieux, une nature qu'effrayait la perspective de l'isolement et que révoltait la fatalité de la mort.

LIVRE VIII

LES DERNIÈRES ANNÉES DE Mme DE DURAS

(1824-janvier 1828).

Chateaubriand n'est plus ministre. On sait par suite de quelles circonstances et de quelle façon, le 6 juin 1824, il fut congédié. Les billets suivants, non datés, font peut-être allusion aux visites et incidents qui précédèrent et annoncèrent le renvoi.

Chateaubriand à Madame de Duras.

Mercredi.

J'irai vous voir à midi, et je vous verrai encore ce soir.

Vendredi, une heure [mai ou juin 1824 (?)].

La conversation n'a produit que ce que j'en attendais : rien. Beaucoup de grâces, et point de conclusion. Cette position n'est pas tenable, il faut que j'en sorte. Je ne suis point du tout animé, mais il me faut la paix. Ce bavard de Valery a eu bien tort de vous tourmenter, et vous ne croyez pas qu'en me blessant vous m'arrêteriez. *Le René, le Tour dans la Lune, La Fugue* et le reste me choquent sans me convaincre. Tranquillisez-vous. A quoi vous suis-je bon ? Hélas à rien.

Lundi.

J'ai souffert hier horriblement et n'ai pu sortir. Je ferai un effort, si je puis, pour aller vous voir, à quatre heures.

6 heures.

Je ne puis absolument sortir. Ce serait pour vous que j'irais

vous voir et non pour les nouvelles. Mandez-moi si elles sont *bonnes* ou *mauvaises*, c'est tout ce qu'il m'en faut. Je lirai l'Espagnol à cause de vous.

Comme il l'a dit dans ses *Mémoires*, Chateaubriand s'attendait à être destitué. « Mes amis n'étaient pas sans inquiétude. Ils me disaient souvent : Vous serez renvoyé demain. Tout à l'heure si l'on veut, répondais-je... Je traînai jusqu'à la Pentecôte. » Mais la manière est tout pour un galant homme. Ce fut la grossièreté du procédé qui le surprit et le révolta.

L'ordonnance qui le rayait de la liste des ministres était suivie d'une autre ordonnance, également du 6 juin, portant que « Sa Majesté a chargé par *interim* M. le marquis de Moustiers, député, de la direction des travaux publics au ministère des Affaires étrangères en remplacement du duc de Rauzan appelé à d'autres fonctions. »

C'était faire coup double, et, en même temps que Chateaubriand, frapper Mme de Duras comme amie et comme mère.

Elle estimait profondément Villèle. Elle aimait de passion Chateaubriand : douloureux conflit ! Aura-t-elle attribué l'insultante façon du renvoi au président du Conseil, et lui en aura-t-elle tenu rigueur ? Je ne le suppose pas. Navrée de la brouille survenue entre les deux chefs des « royalistes » ? Oui. Indignée de l'outrage public infligé à son ami ? Oui, certes. Mais à qui la responsabilité ? C'est la question qui s'agita un certain temps dans son esprit, et que sa position à la cour lui permit de résoudre sans trop charger Villèle : la part du Président était déjà assez lourde dans le renvoi, sans lui en attribuer la grossièreté.

Nous verrons dans une lettre à Rosalie avec quelle mesure et quelle sagesse elle s'exprimait sur cette rupture qui mettait aux prises, dans son cœur, l'estime et l'affection. Chateaubriand se hâta de l'aller voir à Saint-Germain : il la savait impatiente de l'entendre sur cette affaire et sur les suites. Peut-être passa-t-il un jour plein, ou deux, avec elle. Là, jetant le masque d'insouciance et d'ironie qu'il avait opposé tout d'abord à la curiosité publique, il lui révéla le fond de son âme et de sa pensée. Avec la chère sœur qui l'avait secondé dans la poursuite et la conquête du pouvoir, il n'avait pas à dissimuler. Quelle explosion de colère ! Quels serments de vengeance ! Elle l'aura supplié de garder un silence respectueux et fier tout ensemble, de se

ménager, par la modération, un avenir réparateur et prochain, de « dédaigner l'insulte au pouvoir dont les exemples étaient si communs au XVIIIe siècle » : Allez-vous donc changer d'opinion et de parti ? — Changer d'opinion ? jamais. Je fus toujours et je serai libéral. Changer de parti ? oui ; et, ce faisant, je me rangerai au parti des indépendants et des honnêtes gens, au parti de Kersaint, au parti de la « chère sœur ». Elle n'aura pu s'empêcher de sourire, mais son front sera resté soucieux. — Je grouperai tous les partis d'opposition sans m'inféoder à aucun. — Ce sera une brisure dans votre vie. — Je ne serai jamais l'homme que d'un serment, cela suffit à mon honneur.

En entendant les éclats de cette voix courroucée, en voyant les éclairs de ces yeux enflammés, Mme de Duras se sera souvenue du mot de Fontanes en 1816 : « Chateaubriand est un terrible homme... Ils se repentiront d'avoir provoqué un homme de génie. » L'article par lequel débuta sa nouvelle polémique est du 21 juin, quinze jours après sa chute ; il prouvait que ses menaces ne seraient pas vaines, et que les prières de Mme de Duras n'avaient pas eu le don de l'apaiser. Plus qu'à son avenir, il tenait à sa vengeance. Mme de Duras était trop sincèrement dévouée à la monarchie comme à son ami pour accepter ou subir comme inévitable le danger d'une telle situation. A tout prix il lui semblait qu'il fallait réconcilier les deux frères ennemis, Villèle et Chateaubriand ; et s'il apparaissait qu'il y eût impossibilité, il faudrait quand même arracher le ministre tombé à la ruine que le retentissement de ses articles menaçait de rendre irrémédiable.

Si le cher frère, au cours de ses visites à Mme de Duras, — et elles étaient fréquentes — n'adoptait pas ses conseils de modération, du moins ces conseils ne lui furent-ils pas un prétexte d'éloignement et encore moins une occasion de rupture. On trouve dans la correspondance des deux Montmorency, quelques allusions à l'active et constante sollicitude de Mme de Duras en faveur de Chateaubriand. Mathieu écrit à Madame Récamier :

3 juillet 1824.

Préludez par quelques nouvelles de votre mélancolique ami, dont il me semble que les affaires n'avancent pas beaucoup peut-

être d'après les dernières escapades qui auraient déjoué les démarches d'*une autre amie*.

Sous ce mot, Mme Lenormant note que « la duchesse de Duras se flattait toujours d'opérer un rapprochement entre M. de Villèle et M. de Chateaubriand ».

Adrien à Madame Récamier.

J'ai vu l'homme malheureux. C'était un procédé que je lui devais. Il s'est loué de ma visite, et il s'en est expliqué vis-à-vis de son amie de la rue de Varennes. Mais que peut-il faire ruiné, abîmé de dettes comme il l'est ?

Mathieu à Madame Récamier.

2 août.

Votre arrivée à Naples a été suivie de très près par la mort de notre ambassadeur [M. de Serre]. Vous croyez bien que l'on parle déjà de la place à donner. *Ceux qui ont la douce manie des conciliations* prétendent qu'il faudrait la donner à M. de Chateaubriand. D'autres douteraient beaucoup qu'il en voulût.

On sait que le vicomte de la Rochefoucauld voulut faire nommer Chateaubriand historiographe de France ; et M. Lanson [1] suppose « que Mme Récamier put servir d'intermédiaire ». Nous verrons dans la correspondance de Mme de Duras qu'elle eût voulu voir Chateaubriand historien de la France ; ce passage ne permettrait-il pas de croire que l'intermédiaire, relativement à ce titre d'historiographe, ce fut plutôt Mme de Duras ?

Madame de Duras à Rosalie de Constant.

7 juin [1824].

Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit, ma chère Rosalie. J'ai été malade presque sans interruption depuis six semaines, et

1. *Revue d'histoire littéraire de la France*, octobre-décembre 1902.

dans une incertitude insupportable pour une maison que je voulais louer à Saint-Germain et à laquelle tenait une proposition que je voulais vous faire. Le propriétaire est à peu près fou; — un jour, il disait oui; le lendemain, non; puis il devait rendre réponse la semaine suivante. Enfin j'ai été moi-même à Saint-Germain et je l'ai décidé. J'ai la maison, et je vous propose, chère Rosalie, d'y venir passer l'été avec moi. Ne me refusez point, vous serez en bon air, vous serez tranquille; vous ne verrez du monde que ce que vous en voudrez; en deux heures vous serez à Paris, quand vous aurez envie d'y aller. Les grilles du jardin donnent dans la forêt; là vous avez l'ombre et la solitude tant que vous voulez, enfin si vous n'êtes pas *confortable*, ce ne sera pas ma faute. Venez donc, je ne veux pas de non. Cela vous fera du bien de changer d'air, de place; de vous éloigner de cette maison remplie de tristes souvenirs. La saison est belle et le voyage facile; il faut chère Rosalie, que j'obtienne cette grâce. Partez seulement et vous verrez comme tout le reste est aisé.

Je m'en vais dans huit ou dix jours m'établir à Saint-Germain, et ne vous figurez pas que ce soit pour y mener la vie de Paris. A la campagne je ne vois que quelques amis; je vais m'y reposer, et il faut venir vous y reposer. Répondez-moi vite, dans un bon mouvement; dites-moi : oui, et puis ne parlons plus que des voies et moyens, comme on dit à la Chambre.

Je n'ai pas eu de vos nouvelles non plus depuis longtemps; vous n'avez pas pensé à moi, ou vous avez cru que je vous oubliais, et il n'en était rien, car il n'y avait pas de jour où je ne pensasse à vous, et mon impatience des lenteurs de cet homme tenaient surtout à ce qu'elles retardaient ma lettre. Ecrivez-moi maintenant, dites-moi que vous êtes mieux.

Il y a eu ici bien des maladies; la mienne a été une espèce de catarrhe inflammatoire qui a recommencé trois fois. J'avais perdu l'appétit, le sommeil, mais cela va mieux, et huit jours de Saint-Germain m'ont remise miraculeusement. Je n'ai plus que mes maux ordinaires, et, comme c'est mon état naturel de souffrir, je me sens toute soulagée.

Écrivez-moi : ne repoussez pas mon projet, mon plan, ce bon été que nous pouvons passer ensemble, et ne vous faites pas un monstre des difficultés. Il n'y en a pas. Cela n'est pas plus difficile que d'aller à Berne ou à Zurich, et peut-être moins, parce que les postes sont mieux servies et qu'on ne descend pas nos montagnes au galop. Chère Rosalie, j'attends votre réponse avec impatience et il faut qu'elle soit un oui. Songez que je ne me contente pas à moins. Lisez les fêtes dans les gazettes. Je m'enfuis et m'en vais lundi vous attendre dans la forêt.

Andilly, 24 juillet [1824].

Je ne veux pas me laisser soupçonner de retomber dans mon ancien péché ; je veux vous écrire toute souffrante et toute stupide que je suis. Je veux vous remercier de ce charmant petit bouquet auquel je voulais répondre par quelque chose, mais la copie n'est pas finie, et en vérité, vous ne devez pas le regretter si je ne fais rien qui vaille, et quelquefois cela me paraît le comble de la présomption que de donner ces barbouillages à lire à qui que ce soit.

Je suis à Andilly depuis un mois. J'y suis revenue pour tâcher de me remettre d'une affreuse attaque de rhumatisme, mais, après trois mois d'un mieux sensible, ma santé est détraquée de nouveau. J'avais espéré retrouver un peu de santé, mais il faudra y renoncer. On ne guérit point, ma chère Rosalie, de ce que j'ai souffert. Cela atteint les sources mêmes de la vie, comme celle du bonheur. On traîne de tristes jours, mais on ne vit plus, car c'est le bien-être qui est vivre et non cette lutte et ce travail continuel pour se défendre contre le chagrin et le mal physique. Ce qu'il faudrait, c'est bien employer ce reste de temps. Mais qui est-ce qui fait cela ? Ce n'est pas moi, je vous assure, et je déplore tous les jours, sans y remédier, l'inutilité de ma vie. Se faire des intérêts des obligations est la chose la plus difficile à certains caractères ; quand on les trouve tout faits, ils occupent et remplissent les jours ; mais quand on a accompli son œuvre, qu'on n'a plus d'enfants à élever et à marier, que personne n'a plus besoin de vous... que devenir ? Le repos qu'on se figure après avoir rempli les devoirs d'état et de situation est une illusion ; elle trompe tout le monde. Le général dit : je me reposerai ; le négociant : je me retirerai ; le père de famille : je serai tranquille, quand j'aurai établi mes enfants... Non ! ce prétendu repos devient du vide et de l'ennui. Il faut un but à l'activité de l'âme. Une dévotion vive et animée peut seule consoler de se sentir inutile à tout le monde. La mienne n'a pas cette puissance. Elle ne vaut rien, puisqu'elle ne remplit rien et qu'elle ne me console pas.

Voyez, j'en reviens toujours là avec vous. Vous payez pour la sincérité de mon amitié, car je ne dis tout cela qu'à ceux que j'aime, c'est-à-dire à un bien petit nombre de personnes.

Pardonnez-moi cet ennui.

Clara est ici avec son mari et ses enfans. M. de Duras est parti il y a huit jours pour Ussé et Duras [1]; il reviendra dans six

1. Voir l'appendice n° II.



LE CHATEAU DE DURAS



semaines. J'ai des visites de mes amis de Paris qui viennent dîner, car la maison est trop petite pour avoir personne à demeure.

M. de Chateaubriand y viendra après le départ de sa femme qui va passer quelques mois en Suisse, mais ce n'est pas dans la partie que vous habitez. Vous jugez que j'ai été bien fâchée de cette rupture. Je ne vois pas de repos possible sans cette union de deux hommes que rien n'aurait dû éloigner l'un de l'autre et qui pouvaient faire tant de bien. Je veux oublier la politique où les femmes ne sont guère que par sentiment. Je voudrais que M. de Chat[eaubriand] travaillât, mais il n'en fera rien. Son histoire de France eût été admirable. Je lis Froissard qui me fait doublement regretter que M. de Chat[eaubriand] ne soit pas le Froissard de nos temps. Qui pourrait mieux les peindre que lui ?

J'ai là des romans anglais. Je n'aime guère le dernier de Walter Scott : on commence à pouvoir dire de lui comme on disait de Mme de Genlis, qu'elle ressemblait à un encrier où l'on remettait toujours de l'eau.

Aimez-vous les vers de Mlle Gay ? ceux qu'elle a faits sur Ourika ? Je vous les enverrais si je ne craignais de vous faire payer plus de port de lettre que les vers ne valent. Cependant ils sont jolis.

Parlez-moi de vous. Ferez-vous quelque petite excursion ? Monsieur votre frère reste-t-il encore avec vous ? Il y a beaucoup d'esprit dans l'ouvrage de votre cousin, mais il est trop de pièces de rapport ; il fait de la religion comme de la politique, la conviction y manque ; mais, malgré les critiques, on admirera toujours l'heureuse expression des idées, le piquant du style, surtout dans certains morceaux de prédilection. Et vous, qu'en dites-vous ? Ici on l'a à peine lu. Les dévots ont peur d'un ouvrage de religion de B[enj.] C[onstant] ; ce nom est assez pour les effaroucher ; les autres n'y croient pas et lui savent mauvais gré d'avoir exercé son talent sur ce sujet.

Écrivez-moi. Je ne sais quand nous nous reverrons, — dans un autre monde peut-être, — mais cette idée n'est pas sans douceur et ne doit pas nous empêcher de nous aimer dans celui-ci. Adieu, parlez-moi de votre beau lac. Que j'aimerais à le voir ! Il me remplacerait la mer dont l'idée me tourmente tous les étés, comme le mal du pays.

Adieu, chère Rosalie. Aimez-moi toujours un peu et dites-le-moi beaucoup, car cela me fait grand bien.

Je ne sais rien de M. d'Arlens ; il ne vient plus me voir. Faites-lui des reproches.

Paris, 1er août [1824].

Je suis désolée que M. d'Arlens parte si vite et que je ne puisse pas vous envoyer par lui ce manuscrit que je voulais vous prêter, mais, en vérité, il n'y a pas grand mal, et le petit portefeuille qui devait le contenir et que vous porte M. d'Arlens vaut mieux que tous mes chiffons. Mettez-y ce que vous écrivez et qu'il vous fasse penser à moi.

Revenez donc à Paris au mois de septembre avec M. d'Arlens et madame sa mère. L'automne est notre meilleure saison, et c'est celle où Paris vous conviendra mieux parce que vous y verrez peu de monde. On est à la chasse, on est partout, hors à la ville. Mais moi j'y serai sûrement si vous y venez. Faites cet effort, ma chère Rosalie. Il faut renouveler notre date; ce sera toujours une séparation, mais ce sera quelque chose que de s'être vu nouvellement; la fatigue ne doit pas vous arrêter; vous ne verrez que ce que vous voudrez voir. Paris est le pays de la liberté; personne ne vous forcera à rien ; enfin il faut venir, et si vous vous y décidez, mandez-le moi bien vite pour que j'en jouisse d'avance.

Je vous ai écrit l'autre jour ; j'ai été fort souffrante d'un rhume, mais cela va mieux. J'ai su que votre cousin était revenu par un jeune M. de Polier, que vous connaissez, je crois, — un jeune homme tout à fait aimable et intéressant, mais dont la santé est déplorable, — il se meurt de la poitrine. Quels ravages fait cette affreuse maladie! M. de Serre vient d'en mourir à Naples [1] ; on le regrette. Comment ne pas déplorer un talent et un beau caractère ? Il y en a si peu. Du reste ce n'est pas pour la chose publique qu'il faut regretter M. de Serre ; il eût été brillant dans l'opposition, mais il était trop maîtrisé pour faire jamais un homme d'État. Son talent le menait et souvent où il ne voulait pas aller; mais qu'importe, c'était de la supériorité, c'était de l'esprit, et notre France, jadis si riche, est devenue bien pauvre en ce genre.

Mme de Chateaubriand est partie, il y a deux jours, pour Neuchâtel, et son mari la suivra dans quinze jours. Elle y restera l'été, mais je ne crois pas qu'elle aille à Lausanne. C'est une personne qui a de l'esprit et surtout de l'originalité ; elle adore son mari et cela me paraît sa meilleure qualité. Elle ne peut supporter de rester dans un lieu où il a souffert une grande injustice [2]; elle va respirer dans vos Alpes et j'espère que la paix qu'elle y trouvera calmera ses nerfs et lui fera du bien.

1. Mort à Castellamare, 21 juillet 1824.

2. La fameuse destitution.

Donnez-moi de vos nouvelles, chère Rosalie, et aimez toujours un peu une personne qui vous est si tendrement attachée.

« Au mois de juillet, raconte Chateaubriand, je rejoignis à Neuchâtel Mme de Chateaubriand qui était allée m'y attendre. » D'après la lettre qu'on vient de lire, il faudrait mettre *août* au lieu de *juillet*. Voici peut-être le billet d'adieu à Mme de Duras :

Le tableau a été envoyé par Mme de Chateaubriand chez ses cousines. Il est trop tard pour l'avoir.

Je pars cette nuit. Écrivez-moi. Je ne regrette de Paris que vous.

Humboldt à madame de Duras.

Lundi [1824]

Je n'ai qu'un moment pour aller, et déjà trop tard, à ce triste enterrement de Girodet [1]; malheureusement, je suis engagé depuis cinq jours à un ennuyeux dîner diplomatique chez l'éloquent comte de Mulinen, ministre du roi de Wurtemberg, mais j'aurai le bonheur de vous voir ce soir et de vous prouver que vous inspirez heureusement les artistes et que la gravure d'*Ourika* ne le cédera en rien à la peinture.

Ht.

Ce dimanche [1824].

Votre ministre des Finances n'a pas osé vous parler hier soir du budget des arts. Il y a 3 semaines que nous avons eu le premier tirage de l'eau-forte d'*Ourika* qui a réussi à merveille. Cette joie est accompagnée des larmes du second payement. C'est, vous le savez, une suite de quatre remèdes asthéniques $4 \times 450 = 1.800$ francs. M. Gérard a payé le second quart, il n'est guère pressé pour la restitution. A votre prochain retour, daignez faire porter tout prosaïquement ces 450 francs chez M. Gérard en faisant dire que c'est pour M. Jehannot. Le temps est un vrai temps d'Andilly. Si vous restez, comme je l'espère, faites-moi dire de grâce un petit mot.

1. 1767-1824.

Ce mercredi.

Ordonnez, disposez de moi comme de la personne qui vous est la plus dévouée. Voulez-vous aller ce matin voir les cadeaux, résoudre le problème impossible à résoudre[1]? Je ne pourrais bien cependant qu'avant l'académie, de 1 heure à 3 heures. Comme le chemin vous conduit par les quais, daignez venir devant ma porte. Je ne serai pas aux bains. Surtout daignez m'écrire à quelle heure, ou si vous préférez demain. Mille tendres et respectueux hommages.

Talleyrand à Madame de Duras.

[16 août 1824].

C'est fait. J'achète Andilly[2], je me soumets à votre loi et cela me plaît.

Je garderai le silence jusqu'au premier septembre.

Je désirerais que vous ne retirassiez les meubles qu'au mois de novembre, car, sans cela, il n'y a pas moyen d'habiter un jour de cette année.

Plus vous me laisserez de meubles, plus cela me conviendra; — on en fera un mémoire à part, au-dessus de 60.000 francs.

Si vous n'en laissez aucun, je meublerai ce petit palais cet hiver.

Comment se fait-il qu'il n'y ait pas dans votre billet un mot de l'ordonnance de ce matin[3]? C'est la mesure la plus violente que l'on ait jamais prise. Le considérant est un outrage aux tribunaux et à la chose jugée. Quand on gouverne ainsi, on joue quitte ou double, et ce n'est pas soi que l'on joue.

Mille hommages.

29 août 1824.

Vous m'avez parlé hier un peu légèrement de mon ménage. — Dites-moi, je vous prie, ce qu'il faut que je porte à Andilly pour y passer d'abord vingt-quatre heures.

1. Cadeaux à Gérard.

2. « Petite et pittoresque maison, que M. de Talleyrand nommait un *œil ouvert* sur la forêt et qu'après beaucoup d'éloges, il avait fini par acquérir de Mme de Duras, pour l'y recevoir souvent, disait-il, loin du bruit, avec les amis graves qu'elle préférait... » (*Souvenirs* de Villemain).

3. Ordonnance du 16 août soumettant à la censure les journaux et écrits périodiques.

J'ai ce matin trouvé au Roi la voix plus faible quoiqu'il me parût se redresser plus aisément. Pendant la messe, il a plusieurs fois levé la tête.

Mille hommages.

Chateaubriand à Madame de Duras.

Mercredi.

Chère sœur, votre querelle a produit un bon effet. Je suis enfermé; je travaille. Vous ne me verrez que demain. Je vous montrerai ce que vous voudrez. Savez-vous quelque chose ?

(*Billet écrit au crayon*). Depuis votre départ de Paris, j'ai toujours été malade ; je souffre tant, aujourd'hui, que je ne puis vous attendre dans la crainte de ne pouvoir plus avoir de jambes pour m'en aller assez tôt.

Je reviendrai quand je ne serai plus comme cela. Votre chien a voulu me mordre, et il n'y a pas de plume.

Neuchâtel, le 8 octobre 1824.

Cette fois je n'ai pas perdu mes pas, j'ai décidé Mme de Ch[ateau-briand] à revenir. Je partirai d'ici le 15 ou le 16 et Mme de Ch... me suivra. Je serai donc à Paris vers le 20. Le beau temps est revenu. Lundi nous irons au lac de Bienne et à l'île Saint-Pierre. Il faut bien avoir [vu] ce qu'un immortel fou a fait vivre. Après cela je reviendrai me plonger dans la triste politique. Imaginez-vous qu'ici on ne savait pas qui succéderait à Louis XVIII. On disait que le cas était grave, indécis, et qu'il y avait bien des prétendants. Cela m'a fait voir combien ma petite brochure était venue à propos. Trente ans de révolutions et les calomnies des ennemis de Charles X depuis la Restauration avaient confondu tous les droits et bouleversé toutes les idées. De petits catéchismes politiques et historiques à la portée du peuple font le plus grand bien. Je suis comme une espèce de volontaire parmi les frères ignorantins, je montre à lire aux générations nouvelles ; qui m'en sait gré ? Les enfants que j'instruis et non pas les hommes pour qui j'enseigne. Ne m'écrivez plus après avoir reçu cette lettre. J'irai vous voir en arrivant, à Paris ou à Saint-Germain.

Madame de Duras à Rosalie de Constant.

Paris, 12 octobre [1824].

Chère Rosalie, j'ai bien des torts. Voilà un abominable silence, surtout lorsque vous étiez souffrante ; vous m'avez donné de vos nouvelles, mais ce n'était pas assez, et quoique je vous susse mieux, je n'aurais pas dû remettre ainsi au lendemain à vous parler de vous et à vous dire du moins que j'avais reçu vos lettres et que je m'étais transportée auprès de ce lit où vous étiez si bien soignée. J'ai été aussi auprès d'un lit. M. de Duras a été aussi sans marcher pendant un mois d'un mal au genou. Cela n'était pas dangereux, mais bien pénible. Il va mieux et je retourne à Saint-Germain, car depuis que je vous ai écrit, j'ai vendu ma maison d'Andilly à M. de Talleyrand qui la désirait depuis longtemps ; et j'ai loué quelque chose à Saint-Germain pour l'été, à portée de ma tante, Mme de Poix, et de plusieurs personnes de mes amies. Ce séjour me plaît assez, c'est la campagne sans la solitude, et j'y ai du moins la place de recevoir quelques amis chez moi, ce que je n'avais pas à Andilly à cause de la petitesse de la maison.

Pensez donc à moi à Saint-Germain. Cela ne fera pas un grand changement dans votre imagination. C'est aussi une montagne et une forêt et une belle vue à laquelle il ne manque qu'un horizon de montagnes et de glaciers.

Parlez-moi de votre santé. Je n'aime pas que vous entriez dans l'hiver avec un reste de souffrance ; je voudrais vous savoir forte et bien pour reprendre, pour l'année prochaine, mon projet favori de vous avoir pendant quelque temps avec moi. Ne me dites pas que c'est impossible. Est-ce que vous reconnaissez l'impossible ? Il y a bien peu d'années que j'ai consenti à trouver une signification à ce mot ; cela a été pour moi le signal de la vieillesse.

Vous êtes trop bonne de désirer que le portefeuille eût été rempli. Si je trouvais une occasion sûre, je vous enverrais *Édouard*, mais je n'en ai qu'une copie, et je craindrais qu'il ne fût perdu, et puis surtout cela n'en vaut pas la peine. Je vous enverrai ce qui vaut bien mieux, c'est un petit volume intitulé *Au village*. Je suis sûre que cela vous plaira. Il y a un charme, une paix qui se communiquent, dans ce livre. Ne trouvez-vous pas qu'il y a des livres qu'on peut prendre comme des médicaments ? Il y a des cordiaux

et des calmans, mais il y a des calmans de plusieurs sortes, ceci n'est pas de l'opium, c'est plutôt de l'eau de tilleul. C'est un esprit sage et bien rangé, qui prend la vie comme il faut la prendre et qui sait s'arranger du bonheur et ne le faire dépendre que de ce qu'il est facile d'atteindre, qui a renoncé à croire possible ce qui ne l'est pas, et qui en est venu là sans amertume.

Adieu. Je vais partir. Écrivez-moi. Ne suivez pas ce vilain exemple que je vous ai donné.

Chateaubriand à Madame de Duras.

Lundi, 12.

Les Bertin viennent de m'apprendre l'accident arrivé à M. de Duras. Est-il vrai ? Un mot, je vous prie. Il était trop tard pour aller chez vous, hier, en sortant du Comité grec. Aujourd'hui, je dîne chez Mathieu, et, en sortant de dîner, j'irai vous voir.

Humboldt à Madame de Duras.

Jeudi [octobre 1824].

Nous sommes revenus par une nuit bien noire, mais heureux de la bonne journée passée sur le plateau (*tableland of* Saint-Germain). Vous nous reviendrez après-demain et pourtant j'ose vous tourmenter d'avance ; les personnes auxquelles j'ai promis les billets de Saint-Denis[1] me tourmentent. Les billets deviennent plus rares de jour en jour ; de grâce, daignez penser à votre aimable promesse. Hélas ! je suis bien exigeant, trois, quatre ? Mes admirations à la belle Mme de R[auzan] qui va déchiffrer les hiéroglyphes allemands. Quand vous recevrez cette lettre, le bon comte S. T. [Stuart?] sera assis vis-à-vis de vous. Je vous devine d'ici. Si bon homme n'était pas ce qu'indique son nom, je gage, le comte ne viendrait pas sans avoir un lapin en poche. Voilà de mon mauvais caractère.

1. Le 25 octobre 1824, les funérailles de Louis XVIII furent célébrées dans l'église de Saint-Denis avec toute la magnificence du cérémonial traditionnel.

Madame de Duras à Rosalie de Constant.

Paris, 9 novembre [1824].

Une lettre de moi allait vous chercher pendant que je recevais la vôtre. J'ai vu Mme d'Arlens, j'ai parlé de vous avec elle, j'ai parlé de votre santé, de votre disposition. J'ai tâché de mettre cette bonne cousine dans mes intérêts et elle travaillera avec moi cet hiver à vous familiariser avec ce voyage, qui n'a rien de difficile et qui vous fera du bien, et vous verrez alors ces petits ouvrages que vous êtes assez bonne pour désirer. Je ne puis vous les envoyer, je n'en ai point de copie, et, malgré tous vos soins, mille accidents pourraient arriver; ce ne serait pas une grande perte, mais enfin, cela m'inquiéterait. Si cette copie d'*Édouard* était finie, je vous l'enverrais, mais elle n'avance pas; je suis trop souffrante pour y travailler, l'application m'est impossible, et quand j'ai mangé le matin un peu de soupe, toute ma matinée se passe dans des angoisses, et si je fixe mon attention sur rien, je suis sûre d'avoir une crampe d'estomac. Je n'ai un peu d'indépendance qu'entre l'heure où je me lève et mon déjeuner et c'est celle où je vous écris. Ce sont des états qu'on ne plaint pas, car on vous voit parlant, marchant comme une autre, et cependant, rien n'empoisonne la vie comme ces continuelles souffrances, ces appels continuels à la résignation et à la patience. Ces vertus s'appliquent à un malheur isolé, mais tous les jours... tous les jours!... Je vous assure que quelquefois je pleure de désespoir, et c'est cette continuelle dépendance, ce *mais* qui vient à tout! Ne parlons pas de cela. — Je vous envoie les *Conversations de lord Byron*. Je suis persuadée que ce sont des fragments de ses *Mémoires*, copiés et volés, qu'on a arrangés ainsi. Cela n'augmente pas la mauvaise opinion qu'on a de lui, au contraire, car cela augmente la pitié. C'est une de ces natures qui ont tout épuisé presque avant de jouir; ils découragent de tout, même de la supériorité qui mène là. Vous trouverez des mots piquants, des jugements remarquables. J'aime ce qu'il dit de Dante. Enfin ce livre fait très bien passer le temps, c'est tout ce qu'on lui demande.

Adieu, chère Rosalie, je suis fâchée de laisser cette page blanche, mais je souffre; je suis misérable ce matin. Il fait une humidité qui me tue, et je crains que les souffrances ne marchent vers leur fin, tant elles s'accroissent depuis quelque temps.

Pardon de vous laisser dans cette triste pensée. Je vous embrasse.

J'allais oublier de vous remercier de ces jolies vues et du tour du lac ; je n'en avais pas besoin pour penser à vous.

29 décembre [1824].

J'attends depuis un mois une occasion pour vous envoyer ce petit volume que j'ai fait venir pour vous d'Angleterre. Je suis sûre qu'il vous plaira. Vous y trouverez cette douce philosophie que vous voudriez bien avoir, car ne me croyez pas la dupe de cet étalage de patience et de résignation que vous me faites dans vos lettres. Chère Rosalie, les âmes passionnées ne changent point leur nature, et quand on a bien travaillé sur soi-même, on arrive à faire semblant d'être raisonnable, voilà tout. On n'en est pas plus heureux. Je vois que vous êtes souffrante et j'en suis tourmentée. Donnez-moi de vos nouvelles. Vos lettres me font plaisir et bien.

Je suis un peu mieux de ma santé depuis quelque temps, mais c'est un mieux auquel je ne puis me fier, car je ne suis pas huit jours sans que mes anciens maux me reviennent comme m'avertir qu'ils sont toujours là. Mme d'Arlens est bien bonne ; j'ai vu que Félicie avait fait beaucoup de train pour elle, mais, ma chère Rosalie, rien n'est changé, rien ne peut changer. Oui, j'aurais voulu que votre cousine vît davantage ma chère Clara. Celle-là est un ange de bonté et de sincérité, tout est action chez elle, et rien n'est phrases. Elle fait mieux que dire qu'elle aime, elle le prouve, et tout est simple pour elle, ses affections comme son devoir. Mais la nature crée les caractères. J'accuse moins celle qui m'a fait tant de mal de ce qu'elle est que de ce qu'elle a voulu devenir, ou plutôt je m'accuse moi-même de l'avoir mariée à quinze ans, de l'avoir jetée dans une famille de gens factices et égoïstes qui ont travaillé un caractère que la nature avait créé simple ; on a faussé son esprit pour changer son caractère. Quelquefois je retrouve quelques traits de ce qu'elle était dans son enfance, avant son mariage, et ils me font mal comme si je voyais apparaître l'ombre de ma fille que j'aurais perdue, et c'est bien la même chose. Quand on ne s'entend plus, n'est-on pas mort l'un pour l'autre ? Ne parlons plus de cela. J'écarte ces pensées. Je veux au contraire appeler celle de votre voyage ici. Je ne veux pas que ce soit une illusion. Familiarisez-vous avec elle, chère Rosalie. Cet hiver et au printemps nous exécuterons ce bon projet. Adieu. Parlez de moi à Mme d'Arlens. Je vous recommande de lire

la *Campagne de Russie* de M. de Ségur[1]. Il y a mille défauts, mais qu'importe, c'est admirable.

Chateaubriand à Madame de Duras.

1er janvier [1825 ou 1826].

Ma vie ne sera pas bien longue, mais ce qui m'en reste est à vous. Je ne sais pourquoi je suis si sensible aux nouvelles années. Qu'y a-t-il de différent entre hier et aujourd'hui ? Apparemment qu'un 1er janvier est un jour où l'on tourne la tête et où l'on regarde derrière soi le chemin qu'on a parcouru. Je vois que j'ai marché avec vous et j'achèverai avec vous le voyage.

Je ne vous verrai qu'à 3 heures et demie.

Mardi.

Voilà l'*Abbé*[2]. Je serai aujourd'hui longtemps avec vous.

Ce vendredi.

Mme de Ch... a été bien mal : elle est mieux. Je souffre de ma jambe et suis bien découragé. Je signe, puisque vous régnez.

De Chateaubriand.

Madame de Duras á Rosalie de Constant.

19 mars [1825].

Chère Rosalie, quelle affreuse nouvelle vient de me faire dire M. Polier. Vous avez perdu votre pauvre cousine[3] et Dieu sait comment votre triste santé aura soutenu un tel malheur. Vous ne m'avez pas écrit, je ne m'en plains pas, mais j'ai besoin que vous m'écriviez tout de suite et que vous me parliez de vous, de

1. Philippe-Paul, comte de Ségur, 4 novembre 1780 — 25 février 1873.

2. C'est l'*Abbé du Mont-Saint-Bernard* ou *le Moine*.

3. Constance de Cazenove d'Arlens, mère de Laure de Cottens.

votre douleur. Je la comprendrai, j'en sens toute l'étendue. Quel parti allez-vous prendre ? Quel sera votre intérieur ? Irez-vous chez votre frère, resterez-vous à Lausanne ? Voilà, voilà le moment où je voudrais être près de vous, c'est quand je vous sais isolée et malheureuse, car on peut être isolée quoique bien entourée, et je suis bien sûre que vous l'êtes. Mais votre pauvre cousine était le *home* pour vous et elle vous aimait tant. Elle parlait de vous si bien, son affection était sincère. Cette perte est affreuse, mais qu'elle n'influe pas sur votre santé. Soignez-la et dites-moi qu'elle n'est pas plus mauvaise et que vous la ménagerez pour ce qui vous aime. Quel affreux spectacle ! Et que vous êtes peu en état de le soutenir ! Vous aurez fait au delà de vos forces...

Je ne me doutais pas que vous enduriez ce tourment pendant que je recevais M. Bonstetten de votre part, pauvre chère. Je me reproche de ne pas vous avoir écrit depuis quelque temps. Vous m'auriez répondu et je vous aurais sue malheureuse. Du reste, je ne suis jamais bien loin de ceux qui souffrent par mes pensées habituelles.

Venez donc à moi, chère Rosalie, j'en ai besoin. Il me faut de vos nouvelles, ne me laissez pas dans l'ignorance de ce que vous souffrez pour que je puisse m'y associer. Je le fais déjà du fond de mon cœur. Adieu. Je vous embrasse et m'unis à toutes vos peines. Ne me laissez pas longtemps sans nouvelles.

Chateaubriand à Madame de Duras.

Mardi.

Ma gaîté ressemble à la vôtre, à cela près qu'au moins je suis juste en étant triste. J'irai vous voir, quand, au travail nécessaire à ma vie à venir, je ne serai plus obligé de mêler les combats du moment.

Votre gros Lally est un infidèle : il n'y a que vous qui ne sachiez pas qu'il est amoureux d'une Grecque de Lyon à laquelle il avait promis d'écrire pour les Grecs. Quand il a appris que j'écrivais sur le même sujet, il a fui *à Saint-Germain* pour pleurer son ancienne amie. Quelle fatalité me jette sur le chemin de ce vieux fou, plus plat encore qu'il n'est gros ! Viendrez-vous samedi ? C'est dans la semaine qui suivra le 5 d'août que j'irai vous voir dans votre forêt.

Lundi.

J'ai été obligé de faire mille visites retardées et je n'ai pu aller vous voir. Je souffre toujours assez. A demain.

Je vous croirai, si cela est bien vrai. Je suis comme Mme Pernelle, je ne veux point croire aux faits et gestes de ce pauvre M. Tartuffe. Je vous remercie.

Mercredi 4 mai [1825].

Dites-moi donc ce que vous devenez, et où vous prendre et vous voir ? Le Roi reçoit-il aujourd'hui, et à quelle heure ? Voit-on aussi Mme la duchesse d'Angoulême ? J'ai bien des choses à vous dire. La *déclaration* est superbe. C'est régner[1]. Avez-vous vu l'article du journal ?

Madame de Duras à Rosalie de Constant.

Paris, 15 mai [1825].

Nos lettres se sont croisées. Je suis bien aise de cette preuve que nos sentiments se rencontrent. Le projet dont je vous avais parlé tenait à l'absence de M. de Duras qui devait faire un voyage assez long pendant lequel je voulais vous proposer de venir habiter son appartement, me voir et voir Paris, où tant de choses vous intéresseraient, mais voilà votre frère avec vous jusqu'au mois d'octobre, et tous les projets de M. de Duras dérangés par la prolongation de la session qu'on croit qui durera jusqu'au mois d'août, — après laquelle viendra le Conseil général d'Indre et Loire : — il faut donc, pour cette année, renoncer à nous voir. J'en suis triste ; il me semble que nous aurions mille choses à nous dire qui ne s'écrivent pas, et puis, l'avenir est si triste et si incertain... Cependant j'ai été mieux de ma santé depuis quelque temps ; mais j'ai déjà eu de ces mieux après lesquels je suis retombée plus mal que jamais. Ne parlons pas de cela. Mais dites-moi si vous auriez consenti à faire pour moi ce voyage. N'avez-vous aucune curiosité, — à part de l'amitié qui, j'espère,

1. Le sacre de Charles X eut lieu le 29 mai 1825 dans la cathédrale de Reims.

vous y porterait, — de voir un lieu qui réunit tant de choses et de personnes que vous êtes si digne d'apprécier? Ces beaux musées, ces grandes bibliothèques, ces établissements de tout genre, sur de si grandes échelles que l'effet que produit l'ensemble seul et la pensée de leur réunion dans la même enceinte a quelque chose qui frappe et élève l'imagination. Je ne suis jamais entrée dans cette grande galerie du Louvre qui a un mille et demi de longueur, sans avoir éprouvé cette admiration et ce bien-être de se sentir au milieu de ces chefs-d'œuvre, sans même avoir besoin de les regarder. C'est comme la civilisation visible et personnifiée d'un grand peuple. Vous auriez eu beaucoup de ces jouissances à Paris ; vous en auriez eu à connaître quelques-uns de mes amis qui auraient senti tout ce que vous valez. Il y a dans ces hommes supérieurs, surtout dans les savants, une simplicité dont je ne me lasse point. Il y en a trois que je vois sans cesse : M. de Humboldt, M. Cuvier et M. Abel Rémusat, et ces hommes célèbres dans toute l'Europe ont la simplicité et l'indulgence la plus aimable. Je vois souvent aussi M. de Forbin[1] dont vous me parlez. Je l'ai connu autrefois en Suisse, du temps que nous y étions ensemble. Il a beaucoup d'esprit et surtout d'amabilité ; il est plein de talent pour la peinture, et ses ouvrages vaudraient mieux s'il les soignait davantage, mais il a trop de facilité pour être difficile sur lui-même. Sa première éducation a été négligée ; il a été jusqu'à dix ans abandonné dans un château de son père, en Provence, à courir avec les petits paysans ou à nager dans la mer avec eux. Ensuite, on l'envoya dans l'atelier de David pour apprendre à peindre et gagner sa vie, car ils étaient tous ruinés. Quand on voit ce qui est sorti de cette éducation, on s'en étonne. M. de Forbin vaut mieux qu'on ne le croit et qu'il n'en a l'air. C'est un mérite rare dans un temps où on fait étalage de tout. Sa fille va se marier ; elle épouse M. de Marcellus, qui sera pair de France. J'ai arrangé ce mariage qui les rend très heureux, elle est charmante. Voilà peut-être plus de détails que vous n'en vouliez.

Ne doutez pas que M. de Cha[teaubriand] ne soit de cœur pour les Grecs. Il ne supporte pas l'illibéralité qui fait se ranger parmi leurs adversaires. Tant de courage et de persévérance doivent être récompensés et le seront.

On parle d'un ouvrage de M. de Pouqueville[2] qui retrace toute

1. Louis-Nicolas-Philippe-Auguste, comte de Forbin, 17 août 1777 — 22 février 1841, était le père de Thérèse-Joséphine-Céline, 28 décembre 1804, — 25 janvier 1886, mariée le 30 mai 1824 à Marie-Louis-Jean-Charles-André-Martin de Tyrac, comte de Marcellus.

2. *Histoire de la Régénération de la Grèce*, 4 vol., 1824.

cette guerre; je ne l'ai pas lu, je crains que son histoire ne ressemble à son voyage qui est si long, si lourd, si ennuyeux... Je ne puis lire et surtout retenir que ce qui m'amuse. Ce n'est pas mon éloge que je prétends faire là.

Vous me demandez si j'ai écrit autre chose. Oui, sûrement. Une fois en train, pendant un an, je n'ai fait que cela. J'ai fait un roman qui s'appelle *Édouard* et dont l'idée est de montrer l'*infériorité sociale* telle qu'elle existait avant la Révolution où les mœurs admettaient tous les rangs pourvu qu'on ait de l'esprit, mais où les préjugés étaient plus impitoyables que jamais, dès qu'il était question de franchir d'autres barrières. J'ai essayé de peindre les souffrances de cœur et d'amour-propre qu'une telle situation faisait naître. Puis j'ai fait un moine du Mont Saint-Bernard; c'est un abbé d'autrefois, bien factice d'esprit et de cœur, mondain sans être scandaleux, dans lequel l'éducation et l'influence des mœurs de ce temps ont détruit le naturel et la vérité et simplicité du caractère, et qui est ramené à tout cela et même à la vraie piété par l'amour. Car rien ne détruit le factice et tous les genres de factice comme la passion.

Puis, j'ai fait un autre roman dont je n'oserais vous dire le sujet. C'est un défi, un sujet qu'on prétendait ne pouvoir être traité. Je vous en dirai seulement le titre. Cela s'appelle *Olivier* ou *le Secret*.

A présent je fais des Mémoires, la vie d'une femme racontée par elle-même. Cela est à moitié, je n'y travaille plus. Tout ce beau zèle est passé, je ne suis pas sûre de finir, mais il paraît que j'en pourrais dire autant de cette lettre. C'est un de vos torrents des Alpes après les grandes pluies. Pardonnez-moi, mais je me moque, car je suis bien sûre que vous ne me gronderez pas de ce gros paquet. Je ne vois plus votre cousin, je le crois parti. Adieu, chère Rosalie. Je copie *Édouard*, je vous l'enverrai peut-être pour le lire *seule*, vous en prendrez l'engagement auparavant. Écrivez-moi. Je vous embrasse.

Clara et ses enfants sont très bien.

Humboldt à madame de Duras.

Mardi [1825].

Je suis heureusement libre et j'accepterai avec un plaisir bien vif l'aimable invitation pour samedi. Je vais redemander de suite l'*Ourika* à M. Brongniart, c'est un oubli coupable de sa part de ne pas l'avoir rendue plus tôt. Quant à l'exposition hellenophile, j'ose

vous rappeler qu'il faudra bien avoir l'assentiment de l'auteur. M. Gérard est très jaloux de sa réputation d'artiste vis-à-vis d'un public qui paie. Je sais qu'il n'aurait pas voulu qu'*Ourika* parût à la dernière exposition : peut-être sera-t-il moins difficile pour les Grecs. Toujours faut-il le consentement de l'auteur, même pour un ouvrage qui aurait été commandé et acheté ; c'est une pédanterie d'usage, et il faudra surtout s'y conformer vis-à-vis d'un homme de l'importance de M. Gérard. Ses yeux sont toujours bien mal, cependant je pense qu'il n'y a aucun danger. A propos d'*Ourika*, je viens d'avoir une lettre de la Martinique qui dit : « Nous autres, officiers de la marine royale, nous sommes très mal vus ici à cause des négociations de M. de Recque [?] à Haïti. Le commerce clandestin de chair humaine va à merveille, les colons regardent chaque Français récemment arrivé comme un négrophile et le spirituel et généreux auteur d'*Ourika* est accusé à chaque instant ici d'avoir rendu intéressante dans son détestable roman une négresse qui n'avait pas même l'avantage d'être une négresse créole. » Cela n'est-il pas assez amusant ? Mille tendres et respectueux hommages.

H[t].

Je rentre chez moi pour vous écrire ces lignes et pour vous demander en grâce de ne pas croire un mot de ce que je vous ai écrit il y a deux heures, dans une lettre qui, par mégarde, a été jetée à la poste, sur la nécessité de l'assentiment de M. Gérard. Je viens de découvrir que votre tableau est chez M. Gérard qui va vous l'envoyer ce soir ou demain matin. Il est enchanté de votre projet d'exposer *Ourika* aux Grecs ; il serait heureux de penser que cela vous soit agréable, dit-il. S'il craignait la grande exposition au Louvre, ce n'est que parce qu'il pensait qu'un tableau de si petite dimension serait comme noyé parmi cette innombrable masse de tableaux de genre. L'exposition des Grecs sera moins nombreuse, et *Ourika* y paraîtra avec éclat. La lettre que je réfute vous dira combien je suis heureux de votre souvenir pour samedi.

(Même mardi).

Talleyrand à Madame de Duras.

2 avril [1825].

Je mets à vos pieds mes hommages.

Je veux encore combattre la renommée d'un de mes prétendus

défauts avant de vous parler du vrai plaisir que je vous ai dû et vous assurer que je ne loue pas, comme on le dit, par habitude, mais seulement avec plus de bonheur qu'un autre, quand ma conscience le veut bien.

J'oserai même encore vous avouer qu'un de mes préjugés me porte à croire que ce grand art d'écrire n'est pas, vraisemblablement, le partage des personnes d'abord à qui la nature a pu justement le refuser quand la fortune leur a donné tant d'autres choses, ensuite de celles qui auraient eu la modestie d'en garder longtemps le secret.

Ainsi, je vous jure que tout ce qu'on m'avait dit m'avait laissé dans l'idée que je serais moins content qu'on ne me le promettait.

J'avais ensuite mis dans ma tête de ne vous lire que quand il me serait de nouveau donné de vous entendre.

Aussi tel a, je vous le jure, été mon premier désir et mon premier besoin, à dater de samedi 6 heures du soir.

Venait cependant encore l'autre fantaisie de recevoir ce bienfait d'une personne auprès de qui je n'avais jamais obtenu un succès proportionné à mon attrait, à mon appréciation de ce qu'elle vaut et à mon dévouement, ce qui, au reste, vu bien des choses, me paraissait plus malheureux qu'injuste.

Cependant je n'ai pas pu attendre l'aimable réponse sur laquelle j'avoue que je comptais, je n'ai pas pu résister dès hier matin (avant les deux bienfaits du billet et de l'ouvrage) au désir de vous lire.

Je serais un grand misérable après tout ce qui précède, si je pouvais dire un mot de plus que ce que je pense.

C'est charmant, j'ai été assez sot pour croire que l'un de vos dons les plus heureux, la supériorité [1] d'une conversation qui vaut surtout par le mouvement et par le naturel, était exclusif de cet art auquel je mets tant de prix, dont je suis bien sûr que j'avais le sentiment, dont j'ose même croire que je n'aurais pas toujours été un admirateur stérile, si ma vie n'avait tout dissipé et rien recueilli, enfin de ce qu'on appelle le talent, que ceux qui se croient connaisseurs découvrent avec ravissement à la 2e page.

J'ai donc été ravi, j'ai même eu le plaisir ou le chagrin, moi qui ai la vanité de refaire sans cesse, en lisant, des phrases de mes maîtres, de n'en pas trouver deux à corriger.

Voilà des détails qui sont d'un prix infini pour moi ; l'ensemble, l'idée, le plan, les couleurs d'un tableau qui n'a plus de peintres et dont les peintres, s'il y en avait, n'auraient plus de modèles,

1. Difficile à déchiffrer : peut-être amabilité ou simplicité.

tout cela m'a donné deux des heures les plus heureuses de ma vie.

Un homme d'esprit a dit que si l'amour et la galanterie avaient le même ton [ils n'avaient] pas du moins le même accent... Je suis sûr que celle qui n'aura peut-être pas daigné me lire jusqu'au bout, sait bien qu'on en peut dire autant de la louange et des compliments.

[1825].

J'aime à savoir de mes nouvelles par vous à qui aucune nuance n'échappe. — J'irai vous voir à Saint-Germain dans la semaine ; aujourd'hui le soleil et M. le curé m'appellent à Andilly.

Je choisirai pour Saint-Germain un jour où vous n'aurez ni M. ni M[me] de Laval.

Mille tendres hommages.

[1825].

Mes trois semaines d'eaux finies, je me suis enfui de Bourbon-l'Archambault, et, en arrivant à Paris, on me dit que Boson donne une fête à Saint-Germain. Comme je ne veux pas y aller, je retourne à la campagne. A mon retour, j'irai vous voir; faites que je trouve ici un mot de vous qui me dise de vos nouvelles.

23 juin 1825.

Je veux à toute force trouver de l'amitié dans l'envoi de cette dernière feuille d'*Édouard* qui n'est encore qu'en épreuve et je vous en remercie de tout mon cœur.

Humboldt à Madame de Duras.

[1825].

Après avoir passé une si agréable journée d'intérieur chez vous, j'ai fait en rentrant la triste découverte que je suis engagé depuis trois jours pour dimanche à un dîner de noces d'artistes. C'est pour le mariage de M. Hildorf, l'architecte des menus plaisirs qui décorera l'église de Reims[1] et qui a fait les magnifiques dessins

1. Allusion au Sacre, sans doute.

de Selinonte et de Girgenti. Je ne voudrais pas ajouter à mon malheur le tort de vous parler de mes regrets ce soir. J'ai lu et relu ce bel article [de Chateaubriand] ; la fin est un jugement des morts à Memphis ; mais les cadavres sont tout momifiés et si bien emmaillottés que rien ne les touche et ne les trouble. Mille hommages de mon tendre et respectueux dévouement.

H.

Madame de Duras à Rosalie de Constant.

Saint-Germain, 23 juillet [1825].

Assurément je devrais vous écrire ce que je voulais vous écrire, mais j'étais combattue entre le désir de vous voir ici, mille bonnes raisons que j'avais à dire et que je m'imaginais qui vous persuaderaient, puis la crainte que ce voyage ne fût au-dessus de vos forces, dont je ne puis juger, et les reproches affreux que je me ferais si vous tombiez malade par ma faute, par mon égoïsme de préférer le bonheur que j'aurais à vous voir ici, à votre sûreté, à votre santé, à votre repos, et le fait est que je ne puis avoir un avis parce que je ne vous vois pas. Si vous êtes réellement aussi faible que vous le dites, ce serait de la folie ; mais si ce sont des maux de nerfs, le changement d'air et de lieu est bon. Il est bien triste pourtant d'être arrêtées ainsi par une si petite distance, — je le dis pour vous comme pour moi, — de désirer se voir et de ne le pouvoir, et qu'il n'y ait qu'une vie, qu'on ne puisse dire : une autre fois, quand la force et la jeunesse seront revenues avec le printemps. Il faut se résigner, chère Rosalie, et s'écrire, comme disait Mme d'Houdetot. Cherchons du moins à nous distraire, ne pouvant nous consoler. Et cependant, n'allez pas croire que je suis devenue amie de cette philosophie des distractions. J'en suis à mille lieues. Il y a quelque chose qui dégrade l'homme dans l'imprévoyance et la légèreté, — et les distractions ne sont pas autre chose. Mais le courage manque pour considérer l'avenir et la vie face à face. On remet au lendemain pour cela comme pour tout, comme j'ai fait pour ma lettre. C'est mon grand défaut, c'est celui de la faiblesse. J'envie la force parce qu'au fond elle fait la base de tout ce qui est bien, et la faiblesse, de tout ce qui est mal. C'est ce que l'on trouve au fond du vase, comme ces résidus chimiques.

Ma chère, avez-vous lu le *Lord Byron* [1] de Mme Belloc. Je dis :

1. 2 tomes, 8°, 1824.

le sien, car elle l'a créé, mais c'est un charmant ouvrage dont l'auteur a bien de l'esprit et donne, je crois, à son héros, les belles et brillantes qualités qu'elle possède elle-même. Dites-moi si on l'a à Genève, parce que je vous l'enverrais. Un livre qui plaît est un trésor à la campagne et partout. Il vaut mieux que tout ce qu'on n'aime pas d'affection, il vous dit ce qui vous plaît, et la visite n'est jamais trop longue. J'ai ici plus de monde que je n'en veux et je n'y ai pas assez de repos. Mme de Poix est au Val, mais, le mois prochain, elle va à Mouchy, et cela fera ce mouvement de moins. Il me plaît pourtant, c'est un intérieur comme on le ferait à plaisir. Bien des choses cependant auraient pu le troubler[1], mais il y a des gens qui ne se laissent pas être malheureux, ils ont bien raison.

Je vous enverrai *Édouard* à lire quand j'aurai une occasion sûre. Je l'ai fait imprimer à cinquante exemplaires, mais il se trouve qu'il faut en donner cinq à tous les ministres, de sorte que je n'ai pas le courage de le retirer de chez l'imprimeur ; je ne veux pas subir cette loi, ce serait une sorte de publicité qui m'est nsupportable ; mais il me reste les épreuves et les bonnes feuilles, et, jusqu'à nouvel ordre, je les prête à mes amis. J'ai de grands doutes que ce soit bon, je n'aurais jamais cru à cette conscience timorée d'auteur. Je les vois tous si sûrs que ce qu'ils font est superbe... je les envie.

Dites-moi si le lac est desséché; et vos prairies sont-elles couleur de poussière ? Et vos arbres sont-ils gris ? Tel est l'état de notre forêt, — de cette forêt que je vous promettais verte, fraîche, ombragée. Elle est rôtie. Toutes les sources sont taries ; les daims, les chevreuils meurent dans tous les coins, l'herbe ne les nourrit plus et ils n'ont plus un ruisseau pour se désaltérer. Nous n'espérons plus que dans la châsse de sainte Geneviève. Jamais on n'a vu un pareil été. Les grandes salles de marbre de l'hôtel de Noailles sont un abri contre cette chaleur, mais, du reste, je hais cette maison ; il n'y a point d'ombre, quoiqu'il y ait des arbres. Il faut faire 200 pas au soleil pour atteindre la forêt et elle a encore mille autres inconvénients. Adieu, chère Rosalie, je suis triste de ne pas vous voir. Je verrai vos Anglais avec grand plaisir et tout ce qui viendra de votre part. Adieu. Je vous embrasse tendrement. Henri [duc de Rauzan] va à Lisbonne, mais ce sera pour peu de mois, et Clara me reste. Cela ne me fâche pas ; il était fâché de ne rien faire, comme disent les hommes.

1. Allusion peut-être à la folie de Nathalie, duchesse de Mouchy.

Madame Swetchine à la comtesse de Nesselrode.

Cely [1], 14 septembre 1825.

Mme de Duras et Clara ont été fort heureuses de votre délivrance, je ne sais si Clara vous l'a mandé. Pour Mme de Duras, elle est dans un abattement, un découragement, qui lui ôtent tout à fait la possibilité d'écrire. J'en reçois de temps en temps quelques lignes ; Clara y supplée par des nouvelles détachées. Les eaux de Spa laissaient espérer qu'elle s'en trouverait bien ; mais souvent les détails d'une lettre contredisent ceux de la lettre qui a précédé, et l'on ne sait que penser quand on est quelques jours sans en avoir. Mme de Duras me parlait tout dernièrement du projet d'aller passer l'hiver dans le midi, à Marseille. Ce projet qui pourra séparer Clara de son mari et peut-être de sa petite fille la peine beaucoup ; mais conséquente à tout ce qu'elle a fait jusqu'ici, elle ne balance pas à sacrifier à sa mère les plus justes regrets. Cette jeune femme est un vrai modèle. Sans la séparation dont ma sœur me menace, j'aurais proposé à Mme de Duras de la suivre, et, par mes sincères instances, j'aurais mérité qu'elle l'acceptât.

Humboldt à Madame de Duras.

Septembre [1825].

Une petite indisposition, des maux d'entrailles qui n'ont cédé que faiblement au remède à la mode de M. Promset [?] ont pu seules m'empêcher de passer une semaine entière sans vous voir. Je ne suis sorti absolument que le samedi soir pour aller droit à l'hôtel et jugez de mon désappointement. Vous nous tenez rigueur et pas même pour cause de santé. Je ne suis pas encore assez bien pour accepter votre aimable invitation de demain. Je ne vais pas même à l'Académie, mais je tâcherai de me guérir radicalement pour mercredi. Je n'aurai pas l'air d'aller vous voir au grand jour des loges. Mon grand jour est celui où je vous écoute, où je me rassure du bien que vous me voulez. Il était à prévoir que l'article Bessière serait très mal compris, qu'on confondrait Machiavel et l'auteur [2]. Le public spirituel a si peu d'intelligence ; et les

1. Château de la comtesse Octave de Ségur, près Fontainebleau.

2. Article de Chateaubriand, « Paris, 4 septembre 1825 », où Machiavel est cité en passant. Voir, dans les Œuvres, *Mélanges politiques et polémiques*.

négrillons qui se mettent aussi à trouver aux marins des airs de l'ancienne chevalerie! C'est une maladie de 1815 qui, comme l'influenza, fait le tour du globe. Mille tendres et respectueux hommages. M. de N. espère l'arrivée d'un Roi comme celle du Messie. Je demanderais, avec M. de Tall[eyrand], ce que cela nous rapportera. J'en frémis.

H.

Talleyrand à Madame de Duras.

Genève, 9 octobre [1825].

Je ne suis pas votre itinéraire. Pendant que le temps est beau, c'est de Genève, et sur le lac, que je fais toutes mes courses. Le bateau à vapeur le *Winkelrried* cède à toutes mes fantaisies. Quand le brouillard viendra, j'irai à Coppet, — plus tard à Grenoble, puis Gap, Marseille et Nice, du moins ce sont là mes projets d'aujourd'hui. Les auberges de Genève sont pleines d'Anglais et d'Anglaises; à tous les coins, il y a des aventures. Les Alpes ont leur cailletage, il n'y a pas moyen d'y échapper; dans mon auberge, tout le monde a rencontré à Domo d'Ossola Horace Vernet qui y attendait Mme de Castellane; tel jour, à telle heure, elle devait s'y trouver, et, s'il était exact, ils devaient étudier la nature ensemble. Domo d'Ossola est, à ce que l'on dit, un lieu très romanesque. Je suis fâché de ne pas vous voir, mais du reste, je me passe à merveille de Paris; je trouve que du moment que l'on n'y est pas, on ne l'aime plus. Mon voyage ne m'a pas fatigué; je me passe parfaitement de ne pas voir le roi de Prusse, je me porte très bien, mais je voudrais avoir quelques lettres de vous, et je ne sais pas quand ce bonheur là m'arrivera. Adieu. Conservez-moi bonté, amitiés, souvenirs.

Cuvier à Madame de Duras.

18 octobre 1825.

Faire lire votre ouvrage à d'autres qu'à des personnes bienveillantes serait la chose impossible : on devient bienveillant sitôt qu'on le lit. Il vient de faire le charme de nos dernières soirées, la plupart des auditeurs étaient de ceux à qui vous m'aviez déjà

permis de le communiquer en manuscrit. Les sentiments qu'il leur avait inspirés, le plaisir qu'il leur avait fait, se sont reproduits avec une nouvelle vivacité.

Madame de Duras à Rosalie de Constant.

Saint-Germain, 30 octobre 1825.

Voici *Édouard*, lisez-le avec indulgence ; mais je n'ai pas besoin de vous le demander ; je vous fais une autre recommandation, c'est de ne le prêter qu'à des personnes que vous serez sûre qui ne le prêteront point à d'autres. Vous avez vu la peine que j'ai eue à me décider à tirer ces 50 exemplaires. Je ne crains rien tant qu'une édition contrefaite et une publicité contre mon gré.

Le voilà passé, cet été où j'espérais vous voir. Je le finis bien tristement avec une violente attaque de rhumatisme qui me cause des douleurs au sein, et ces douleurs, malgré tout ce que je puis me dire, m'inquiètent beaucoup. Elles me préoccupent et je suis restée seule ici pour retarder d'être à Paris, obligée de voir du monde avec cette inquiétude et cette douleur. Je ne demanderais pas de guérir, mais seulement de choisir ma souffrance. Il y en a de bien plus vives qui du moins laissent les facultés libres.

Vous voyez que cette lettre est écrite en deux fois. Je l'avais commencée avant que M. d'Arlens quittât Saint-Germain, il y a dix jours, et depuis je n'ai pu écrire une ligne. Je me force aujourd'hui pour qu'*Édouard* parte et que vous l'ayez. Je regrette la campagne. Je jouis de ces derniers jours si beaux, si tristes. Cette forêt ne me lasse pas. C'est un délice de s'y promener par ces grands vents d'orage ; la tempête est au-dessus de vous, on l'entend et on ne la sent pas. C'est là ce que devrait faire l'amitié, mais les arbres de la forêt sont toujours là et font leur devoir, et les hommes vous abandonnent.

Adieu. Ecrivez-moi et pardonnez cette courte lettre à ma souffrance.

Talleyrand à Madame de Duras.

Marseille, 1er novembre 1825.

Après m'être arrêté partout où il y avait quelque chose à voir, je suis arrivé à Marseille par un temps superbe. Je m'y établis pour

quelques semaines ; on y est un peu basané ; cela m'accoutumera peu à peu aux couleurs de messieurs d'Haïti qui me paraissent fort à la mode à Paris...

Le temps présent est un singulier spectacle. Qui n'a-t-il pas trompé ? Qui ne trompe-t-il pas tous les jours ? Après avoir attaché tant d'importance aux pilotes qu'on aurait, se trouver au fil de l'eau sans que personne dirige, et pourtant ne pas se sentir en péril, n'est-ce pas curieux? Je crois néanmoins que ce doux laisser-aller aura une fin, et, cette fois-ci, Marseille ne s'en mêlera pas ; car on y est plus mouchard que jamais ; on construit à vingt pas de distance des bâtimens pour le pacha et des bâtimens pour les Grecs. La question se réduit à savoir qui est-ce qui payera le mieux ; on ne pense pas à autre chose. La crainte que la Méditerranée ne soit plus la mer française dirige toutes les idées vers le profit.

Vous ne me dites rien de votre santé, je me plais à croire que vous n'en êtes pas mécontente.

Tous les Suchet sont ici, ils y passent l'hiver. M. de Vitrolle est dans le pays, je crois, aux environs de Gap; il attend là quelque place au dehors.

Je regrette le roi de Bavière, il m'aimait un peu plus qu'il n'est convenable quand on a reçu de grands services de quelqu'un.

Dites-moi quelque chose des yeux et de l'ouvrage de M. Villemain ; son ouvrage n'est chez aucun libraire de Marseille ; il n'y arrivera, me dit-on, que la semaine prochaine.

Adieu, recevez avec bonté et un peu d'amitié mes plus tendres hommages.

Le duc de Doudeauville à Madame de Duras.

Le 8 novembre [1825].

Nous avons lu déjà la moitié d'un volume de votre charmant ouvrage. Toutes les générations en sont enchantées, car tout s'y trouve, sensibilité, délicatesse, grâce, profondeur même, et tout a été apprécié par nous. M. Valery a parfois été notre lecteur, et sa manière un peu moins entraînante que la vôtre nous a parfois aussi contrariés ; mais si son ton lent, pesant et monotone n'est pas le plus propre à vous faire admirer, il vous admire de si bonne foi lui-même, et *Édouard* a si peu besoin du prestige de la lecture, que nous lui pardonnons aisément. Elle ajoutera vraiment encore aux moments agréables que je passe ici et qui me don-

nent une nouvelle preuve que je suis bien plus patriarche que ministre, et bien plus né pour les jouissances du cœur ou de l'esprit que pour celles de l'ambition... M. Valery m'a parlé de quelques pages du second volume : nous nous en tirerons comme nous pourrons, mais comme nous ne sommes qu'en famille, et en famille qui n'exagère rien, pas même la vertu, cela ne sera pas difficile.

Ce 9.

Votre *Édouard* est si attachant et nous a si attachés que, malgré maintes ennuyeuses visites et quelques affaires, car elles me suivent et me poursuivent partout dans d'imposants portefeuilles qu'on m'envoie chaque jour, les deux intéressants volumes ont été achevés dans la journée. C'est le meilleur éloge qu'on puisse faire d'eux et peut-être de nous. Le grand Valery a heureusement enjambé quelques petits passages et habilement sauté de certains cabinets dans l'église de la Visitation. La mort noble d'Edouard nous a bien touchés, l'article du journal sur Mme de Nevers nous a consternés. Vos peintures de tout genre, nommément celles d'un temps que votre âge vous rend étrangères, nous ont bien frappés, et le style élégant, spirituel et simple pourtant, nous a paru très remarquable. Il est digne de l'auteur ; et nous, comme vous le voyez, nous ne sommes pas indignes de l'ouvrage et de l'envoi.

Le duc de Lévis à Madame de Duras.

Fontainebleau, 8 novembre 1825.

Vous êtes, ma chère cousine, bien aimable et bien indulgente. J'avais aussi quelque chose à vous envoyer : une édition fort augmentée de ces pensées qui ont eu votre approbation à leur entrée dans le monde. La mauvaise honte me retenait, et, de plus, je craignais que cet envoi ne parût une manière détournée et indiscrète de vous demander votre *Édouard*. Vous avez été au devant de mes désirs, recevez tous mes remercîments. Je vous dois compte de l'impression qu'a faite sur moi une première lecture. Comme il y a des peintres d'histoire et de paysage, il y en a aussi d'amour. Vous excellez en ce genre où peu ont réussi, vous dévoilez avec un charme infini les mystères des cœurs tendres et passionnés, et vous joignez à la finesse de l'observation la déli-

catesse des sentimens et l'élévation des vues, voilà pour l'exécution. Quant à l'ensemble, la fable est bien conçue et les caractères sont parfaitement soutenus, mais un critique sévère pourrait trouver qu'il n'y a pas assez de variété dans les situations. Cela diminue nécessairement l'intérêt, et il en résulte que des passages qui, pris à part, sont excellens, paraissent des redites et deviennent des longueurs. Tenez, ma chère cousine, quand on est aussi riche que vous, il faut être généreux : je voudrais vous voir supprimer une vingtaine de pages qui feraient la fortune du commun des romanciers et des romancières, on jouirait bien mieux du reste. Parlons des mœurs. J'ai vécu dans ce monde que vous ne connaissez que par tradition, et j'admire avec quelle sagacité vous avez deviné la vérité d'après des ouï-dire. Je ne trouve à reprendre que l'incident du bal qui pèche contre la vraisemblance. J'admets que l'ambassadeur d'Angleterre ait fait descendre Édouard du gradin des spectateurs pour l'introduire dans l'intérieur de la salle ; c'est déjà une concession assez forte puisqu'à une fête honorée de la présence de la Reine, il ne devait y avoir que des gens présentés ou des étrangers de distinction ; mais cette invitation ne pouvait en aucune manière racheter le péché originel de l'inégalité de condition, et Édouard l'avocat n'en était pas moins, aux yeux de la cour et de la ville réunies dans un grand bal d'étiquette, un petit bourgeois toléré par une extrême condescendance. Dès lors, comment supposer que la duchesse de Nevers ait eu l'idée de danser avec lui ? Toutes les convenances s'y opposaient. On pourrait ajouter que la seule différence de costume rend la chose impossible, car, aux fêtes de ce genre, tous les danseurs portaient des habits richement brodés. Cette petite tache disparaîtra aisément. Ce qu'il faut conserver précieusement, ou plutôt encadrer, c'est la note sur l'honneur, admirable de vérité et d'expression.

Bertin à Madame de Duras.

Le 14 novembre 1825.

Je ne puis vous exprimer tout le plaisir que m'a fait la lecture de l'ouvrage charmant que vous m'avez envoyé. *Édouard* est encore mieux qu'*Ourika*, ne fût-ce que parce qu'il est moins court. Vous m'en avez plus appris en quelques pages sur l'ancienne société que les écrivains qui ont fait *ex professo* sur ce sujet de gros volumes. La description de la forge est digne de notre illustre

ami. Je suis heureux et fier d'être au nombre de ceux à qui seuls vous avez donné *Édouard*.

Talleyrand à Madame de Duras.

Marseille, 23 novembre 1825.

Voilà ce que, chez nos marchands de Marseille, on appelle des plumes de Walter Scott ; je ne les trouve pas trop jolies, mais si c'est avec celles-là qu'il écrivait *la Prison d'Edimbourg* et les *Puritains d'Écosse*, il doit y en avoir une dans votre écritoire ; je vous prie de vous en servir le 1er janvier 1826.

Notre Midi est fort à la mode dans la Chambre des Pairs. Il y en a six ou sept ici qui viennent tout naturellement demander de la santé au soleil, et le soleil leur en donne : le duc d'Albuféra lui-même, malgré tous les médecins, guérit.

Je ne suis guère Paris que par les journaux. En les lisant, on croirait que le monde est en feu, que tout est en combustion, que la France va se déchirer ; et, au fait, on n'a jamais été plus tranquille. L'univers changeant de face réussit à peine à désennuyer les gens qui ont un peu d'activité dans l'esprit, c'est une singulière chose que le temps actuel ! Vous qui aimez à observer, vous avez à faire.

Tout à côté de notre Cour, voir Mme Coudork et Schœnfeld faire tant de ravages à Paris, et en être à écrire en Allemagne et en Angleterre, pour faire venir d'autres jeunes gens parce qu'ils sont un peu surmenés, c'est vraiment curieux !

Je lis *Lascaris* [1] avec grand plaisir, quoique je le trouve quelquefois ou trop ou pas assez transparent.

J'ai écrit au roi pour sa fête. Comme il est dans son étiquette (étiquette particulière à la seule maison de Bourbon) de ne pas répondre, je ne lui écrirai point au jour de l'an ; je m'adresserai à M. de Duras pour le prier de mettre tous mes vœux et tous mes hommages à ses pieds.

Adieu, gardez-moi quelques bons souvenirs, et recevez avec un peu d'amitié mes plus tendres hommages.

C'est le maire de Marseille qui se charge de ma lettre, il va prêter son serment de gentilhomme honoraire.

1. Ouvrage de Villemain.

La princesse Louise de Prusse à Monsieur de Humboldt.

Posen, 10 de décembre 1823 [1825].

Vous devoir, Monsieur, la jouissance de connaître *Édouard*, de posséder cet intéressant ouvrage de l'aveu de Mme la duchesse de Duras, sont des nouveaux titres à ma reconnaissance, et je m'empresse de vous en offrir l'expression. Flattée et heureuse d'avoir occupé un moment votre souvenir, je le suis encore de ce que vous m'avez jugée digne d'apprécier l'esprit, la grâce et la profonde sensibilité de l'auteur d'*Édouard* et d'*Ourika*. Le Prince vous présente ses hommages. Veuillez nous conserver le bienveillant intérêt auquel nous attachons tant de prix, et croire à l'attachement et à la haute considération que je vous ai voués.

Louise de Prusse, princesse Radziwill.

Talleyrand à Madame de Duras.

Marseille, 24 décembre 1825.

Il ne se peut pas qu'il n'y ait quelque rhume à un des étages de votre maison; je vous envoie donc des dattes et autres pectoraux de Marseille, vous les recevrez douze jours après l'arrivée de cette lettre.

J'ai eu ce matin de singulières impressions; j'étais à me promener sur le bord de la mer qui était d'un calme parfait; on m'y a apporté les lettres de Paris qui m'apprenaient la mort de l'empereur Alexandre. Cette mort et ce grand calme m'ont laissé dans une disposition d'esprit dans laquelle je me suis plu pendant plusieurs heures.

Je n'aime pas ce que vous me dites de votre santé; je vous trouve dans un abattement qui ne vous va pas. Parce que vous avez de la force dont vous ne savez que faire, ce n'est pas une raison pour se décourager. Cherchez et trouvez un nouvel emploi de vous, et vous aurez bientôt toute la santé à laquelle vous pouvez prétendre.

Je vais aller bientôt à Hyères qui, à telle époque du mois de janvier, vaut mieux que Marseille, puis à Nice, quand Hyères ne vaudra plus rien. Je ferai ainsi jusqu'au mois de mars, époque à

laquelle j'ai dit que je retournerais, car il faut toujours tenir à ce que l'on a annoncé. Le respect humain, qui fait faire bien des fautes, empêche aussi quelquefois et peut-être plus souvent d'en commettre : cette réflexion me vient peut-être un peu tard dans ma longue vie.

Adieu, mille tendres hommages.

Hyères, 23 janvier 1826.

J'ai quitté Marseille avec regret, je m'y suis plu. Il n'a fallu rien moins que deux pouces de neige dans les rues pour m'en faire partir. A Hyères, nous avons trouvé le printemps, des fleurs de toutes les espèces, des orangers en pleine terre, et pas un journal. On n'y sait que de ce matin à quel point les soldats russes sont délicats sur la légitimité. Autrefois, à Rome, des combats de gladiateurs honoraient les funérailles des grands personnages ; mais lorsque les légions se battaient entre elles, c'était alors le temps des funérailles de l'empire romain lui-même. Dans mes vieilles idées politiques, je consens à ce que l'empire russe en soit là. Au surplus j'espère que ses affaires vont être un peu moins les nôtres.

On ne parle que des retards de courriers, ils sont à présent huit jours de plus en route; cela ne rend guère tentant de reprendre le chemin de Paris par le milieu de notre France ; je croirais bien que, de Nice, nous nous déciderons à revenir par Turin. S'il vous prenait le bon vouloir de m'écrire, envoyez vos lettres chez moi, à Paris, où l'on saura à peu près exactement ma marche.

Nice est plein d'Anglais. Ici il n'y en a point, on vient tout simplement quand on a mal à la poitrine ou s'y guérir ou y vivre deux ou trois mois de plus. Adieu, agréez avec bonté et amitié tous mes hommages.

Hyères, 25 janvier [1826].

On mande à Mme de Dino qu'*Olivier* est imprimé, qu'il en a été tiré 25 exemplaires ; je soutiens que non ; et je lui dis même que c'est impossible. Ai-je tort ? Toute mon assurance est fondée sur ce que je ne l'ai pas.

Si l'hiver prochain vous avez encore le projet de passer quelques mois dans le midi, il faut, le 15 janvier, quitter Marseille, venir à Hyères et y loger chez M. Filhe ; votre chambre sera

au midi, vous verrez la mer et vous serez entourée de fleurs... Mon hôte vient de me prêter les journaux. Je suis tout étonné de voir mesurer les événements de Russie comme on le ferait pour une succession de la maison de Bourbon; cela étonne un peu mes traditions tartares.

Il n'y a ici presque point d'Anglais ; ceux qui y sont viennent pour mourir. Au-dessus de moi, il loge une femme qui a le défaut d'être trop de son pays; elle est hambourgeoise; elle parle très haut et très mal; c'est une espèce d'être autochtonique, vos savants vous diront ce que veut dire ce vilain mot. Je serai quitte d'elle demain ou après demain, et cela me fait un vrai plaisir.

Envoyez-moi le discours ou plutôt le morceau d'histoire que doit lire M. de Chateaubriand à la réception de Mathieu. Les positions gardées, et sûrement elles le seront, une lecture là n'est pas chose aisée.

Je voudrais savoir quelque chose de votre été : faites-vous bâtir sur ce petit coin de terre que vous avez à Saint-Germain.

Il me semble que Mathieu succède à M. Bigot de Préameneu; il faut qu'on ait bien soin de ne le désigner que par son second nom, car si on allait dire : M. Bigot, votre prédécesseur, cela irait tout de travers.

Je viens de lire la lettre apostolique de Notre Saint-Père Léon XII pour la fermeture du jubilé. Cette pièce aurait dû être traduite par Barante, il sait la langue du XVe siècle; et, en vérité, il aurait aussi bien fait de s'occuper de cela que de faire des préfaces pour les œuvres de Mme Molé.

J'ai tant de fleurs autour de moi que j'en perds un peu la tête et la mémoire; j'en suis à ne pas savoir si je ne vous ai pas écrit il y a trois ou quatre jours; si cela est vrai, vous aurez raison de me trouver un peu ridicule.

Est-ce que le général Bertrand est devenu fou? Une lettre de lui à Mme Duveton que l'on m'envoie est au moins singulière.

Humboldt à Madame de Duras.

Cinq quarts d'heure de discours écoutés nu tête et les pieds dans l'eau et la boue (étant selon mon extrême élégance en souliers et bas de soie) m'ont tellement refroidi que j'ai dû préférer rentrer d'abord après le dîner. Pardonnez de grâce à ce manque de foi auquel (c'est vous qui l'avez dit) je suis peu sujet. La cérémonie a été très touchante, et j'ai joui de l'admiration tout à fait

populaire qu'excitait M. de Chat[1]. Je ne vous ferai pas honte, j'aurai le bonheur de vous voir s'il se peut avant neuf heures. Je ne blâme pas le *whist* comme calmant. J'aime tout ce qui vous fait quelque bien.

H.

Une dame qui signe Nina *à Madame de Duras.*

Vérone, le 23 février 1826.

Que je vous remercie du joli roman que vous m'avez envoyé! Ce petit ouvrage est vraiment délicieux; il est si bien écrit, si délicat, de si bon goût! Cet Édouard est si intéressant, cette Nathalie, si bonne, si aimable!.. Une seule chose me déplaît : pourquoi Edouard ne veut-il pas épouser Nathalie? J'admire toujours une personne qui se sacrifie pour ce qu'elle aime; mais lorsqu'une délicatesse outrée cause non seulement le malheur de celui qui fait le sacrifice, mais le malheur même de celui pour qui on le fait, ne devrait-on pas plutôt la blâmer que l'admirer? Au reste le mouvement qui porte Edouard à refuser Nathalie est beau et noble, et même en blâmant Edouard, on est forcé d'aimer l'homme qui déchire son propre cœur pour ne point dégrader ce qu'il aime. Pauvre Édouard! Pauvre Nathalie! Que j'ai pleuré sur leur sort... Je vous remercie donc de nouveau du plaisir que j'ai éprouvé et des moments heureux que j'ai passés en lisant ce charmant petit ouvrage qui fait autant d'honneur à l'esprit qu'au cœur de celle qui l'a écrit.

Madame de Clédat[2] à Madame de Duras.

Sans date [1826]

J'ai rendu un homme bien heureux en lui faisant lire *Édouard*. Dans son ravissement il m'a écrit une lettre que je joins ici comme un hommage qui vous est dû et comme exprimant un jugement qui me paraît excellent. J'ai été enchantée de l'expression du défilé qui n'a qu'une issue : elle peint bien le malaise, plein de

1. Peut-être le jeudi 9 février 1826, jour où M. le duc Mathieu de Montmorency fut reçu à l'Académie française. Chateaubriand voulut bien lire, dans cette mémorable séance, un extrait de ses *Études historiques*. Ce discours fut imprimé cette même année chez Firmin Didot, l'imprimeur du Roi et de l'Institut.

2. Fille de ce Moreau dont on a publié les Souvenirs, chez Plon.

charmes toutefois, qui oppresse pendant la lecture. Vos sujets sont des tours de force ; on croit d'abord qu'ils outrepassent les bornes du talent, mais les situations sont si heureusement amenées, le style est si naturel, les pensées si profondes, qu'on est entraîné au dénouement comme par la fatalité. Il me semble vous entendre discuter encore cette grande question où l'autorité de Pascal et certains exemples des malheurs de la Révolution me rendaient incertaine, mais où je vous trouvais d'autant plus éloquente. Je ne sais, il me semble que des barrières toujours franchies par les esprits supérieurs sont peut-être utiles au bonheur du plus grand nombre. La nature, qui rend l'enfance imitatrice de ses parents et qui donne dans la vie tant de charmes aux souvenirs de l'enfance, n'a-t-elle pas placé le bonheur dans la situation qui nous a vus naître? et les talents employés à se distinguer dans l'état de son père ne sont-ils pas plus propres à rendre heureux que ceux employés à en sortir? Je sais qu'il y a de grandes exceptions à faire, mais trop de facilités ne font-elles pas désirer à trop de gens d'être dans l'exception? Je m'aperçois, Madame la duchesse, combien je deviens ridicule, mais il me semble encore vous entendre la dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous voir : il en est de vos paroles comme de certaines musiques qui restent toujours dans l'oreille, et on serait presque tentée de soutenir près de vous de mauvaises thèses pour avoir le plaisir d'être battue. Vous allez être maintenant l'unique sujet de conversation entre M. de Martignac et moi, nous allons revivre à Faverange et à l'hôtel d'Olonne. Heureux qui peut passer sa vie en si bonne compagnie. Comme la bonté y était de bon goût! Que de grâce, de noblesse, de facilité! On peut faire des concessions politiques quand on est sûre de conserver l'empire des mœurs. Mais maintenant, y a-t-il autant d'aménité qu'à l'époque où rien n'était ni envahi ni défendu?

Un jour de février en 1826, le 25, Chateaubriand était chez Mme de Duras, rue de Varennes, lorsqu'elle reçut une lettre de Frisell. Elle était si souffrante qu'il lui fut impossible d'écrire les dix lignes que Frisell lui demandait. Baisser la tête lui causait des étourdissements, qui lui faisaient plus de peur que de mal. Chateaubriand fut chargé de répondre.

Vous désirez, mon ami, passer votre hiver au coin du feu de Mme de Duras ; je le désire aussi bien vivement pour vous... Vous auriez le bonheur d'être au milieu de vos amis, pourtant vous ne me retrouveriez plus ; vous aviez sans doute pressenti mon projet dans la lettre que je vous écrivais, il y a quatre mois. J'ai résisté

à ma destinée tant que je l'ai pu, mais il faut qu'elle s'accomplisse. Je quitte la France où je ne puis plus demeurer, je vends mes guenilles et *je vais en Suisse pour travailler*, et ensuite le monde sera devant moi. M[me] de Chateaubriand est déjà repartie, elle est allée faire une pause dans le midi de la France, tandis que je mets ici son lit et le mien à l'encan; et aussitôt que j'aurai fermé les portes et remis les clefs, elle viendra me rejoindre dans les environs de Lausanne. Ainsi va le monde, mon bon ami. J'ai servi fidèlement trois rois, trois frères! et j'ai été dépouillé sous les trois frères: de mon patrimoine sous Louis XVI, de ma petite Vallée et de mes livres. sous Louis XVIII, de mes pensions et de mes traitements sous Charles X. Qu'importe! Vive le Roi quand même! J'espère que le travail auquel je me livre empêchera ma femme de mourir à l'hôpital. Mon ambition ne va pas plus haut que cela, et je ne demande à Dieu un peu de santé que pour nous mettre à l'abri de la dernière misère. Vous partez, mon cher ami. Vous allez revoir Grenade et le beau pays que j'ai parcouru dans des jours plus heureux, et déjà bien loin de moi. Saluez pour moi toutes les scènes où j'ai laissé ma jeunesse. Quelque part que je sois, vous aurez là votre meilleur ami [1].

Chateaubriand avait demandé à M[me] de Duras de lui rendre le service d'écrire à Rosalie de Constant pour lui trouver, à Lausanne ou près de la ville, une petite maison qui ne fût pas trop chère. Si douloureux qu'il fût à la malade de se pencher et de tracer quelques lignes, nous la connaissons assez pour deviner qu'elle brava la fatigue, les douleurs atroces et les étourdissements qui lui faisaient si grand'peur, et qu'elle se mit, dès le lendemain de la visite du cher frère, à écrire la lettre demandée. Il lui fallut s'y reprendre à plusieurs fois et pendant quatre jours, du 26 février au 2 mars; et encore la lettre est-elle très courte; mais qu'elle est donc touchante d'efforts, de « confiance » et d'affectueuse sollicitude!

Madame de Duras à Rosalie Constant.

Paris, 26 février-2 mars [1826].

Chère Rosalie, je suis toujours bien malade. Je me force pour vous écrire et vous demander un service. M. de Chateaubriand et

1. Publiée par M. J. Fraser, dans le *Correspondant*, 25 septembre 1897.

sa femme veulent passer l'été en Suisse, ils désirent une petite maison meublée à Lausanne ou très près de la ville. Entre Lausanne et Ouchy serait le mieux. Il faut deux chambres de maître pour M. et Mme de Chat, et une pour son secrétaire, et trois chambres de domestiques, un petit salon et de la vue. Il faudrait aussi une petite cuisine, et, si cela est possible, une remise pour la voiture. Il louerait du mois d'avril ou de mai. Quelque chose dans le genre de Chaumière serait très bien. Mme de Chat. a une mauvaise poitrine et ne voudrait pas être perchée.

Pardon, chère amie, je suis si sûre de votre bonté que je m'adresse à vous en toute confiance.

Je n'ai pas de vos nouvelles, avez-vous reçu vos petites étrennes ? C'est M. d'Arlens qui s'en est chargé. Vous serez bonne pour mes pauvres amis, j'en suis sûre. Je ne sais si je vous ai dit qu'ils ne peuvent pas mettre beaucoup d'argent à cette maison. Dites-moi ce que vous trouverez et faites pour le mieux. Je vous embrasse. J'ai été quatre jours à écrire ce mot.

Ce mardi [1826].

M. et Mme de Chateaubriand vous arriveront presque en même temps que ma lettre, chère Rosalie. J'ai voulu vous les annoncer. Combien j'aimerais à passer mon été avec vous tous sur les bords de ce beau lac ! Mais je n'ai pas la force de faire ce qui me ferait du bien. Il faut oublier la santé comme un bonheur perdu sans retour. Mme de Chat. a encore été bien malade à Lyon ; elle a besoin de grands ménagements. C'est une personne spirituelle et essentielle que j'aime de tout mon cœur de son attachement passionné pour son mari. Vous me parlerez d'eux ; je les envie de vous voir ; je suis toujours dans le même état. Je vous écris, en me réveillant, de mon lit. C'est le seul moment de la journée où je puisse écrire quelques lignes. Je n'ai, dit-on, rien de sérieusement attaqué, mais toute ma machine est détruite, et la force me manque pour travailler. J'ai trop souffert. Je vais aller à Saint-Germain, puis, si j'en ai la force, au bord de la mer, à Boulogne ; puis, si je l'ose, à Brighton voir un Indien qu'on dit avoir le talent de guérir mes maux.

Écrivez-moi toujours à Paris, — et prenez patience sur mes pauvres lettres. Je suis baissée comme si j'avais quatre-vingts ans. Je vous embrasse.

Chateaubriand à madame de Duras.

Mardi, 7 heures

J'ai appris aujourd'hui à la chambre des Pairs que vous étiez ici depuis plusieurs jours et vous ne m'avez pas donné signe de vie. J'irai chez vous pourtant, demain, entre midi et une heure, pour savoir si c'est un parti pris. N'essayez pas de me répondre, cela vous ferait mal.

Jeudi soir.

J'allais répondre au charmant billet de lady Clara. Je n'ai pas quitté mes paperasses et je corrige encore dans ce moment même mes épreuves. Demain j'irai savoir des nouvelles de Mme de Duras. Je suis désolé de la savoir souffrante. Brillant offre l'hommage de son respect à Milady.

Samedi [25 mars 1826].

Je suis désolé, je vous assure, de vous avoir impatientée hier bien innocemment; mais enfin le pauvre Mathieu [de Montmorency] n'existe plus[1]. Si je puis j'irai vous voir un moment en sortant de la Chambre des pairs.

Madame de Duras à Rosalie de Constant.

3 avril [1826].

C'est Mme de Chateaubriand qui vous remettra cette lettre, ma chère Rosalie, elle devance son mari à Lausanne et quitte le midi qui lui a fait mal. Soyez pour elle comme vous seriez pour moi-même, aidez-la, secourez-la de vos bons avis, dont on a tant de besoin quand on arrive dans un pays qu'on ne connaît point. Son mari et elle sont mes amis les plus chers. Qu'ils aient sur vous tous les droits que ce titre leur donne. Je vais vous écrire directement à Lausanne. Ceci n'est qu'un mot d'introduction auquel je joins mille tendres assurances d'amitié.

1. Mort le 24 mars 1826.

Paris, 29 avril [1826].

C'est vous qui êtes injuste pour m'avoir mandé que vous deviez aller à Genève, et j'avais prié M. Polier de me procurer une ou deux lettres pour que la pauvre Mme de Chat., qui devait peut-être arriver seule à Lausanne, ne se trouvât pas trop embarrassée. Il y a longtemps que je lui ai envoyé une lettre d'introduction pour vous. Elle est à Lyon et ils doivent être à Lausanne dans huit ou dix jours, s'il ne survient pas de changement dans leur décision. Mais, jusqu'à la fin, je douterai, car elle fait une folie d'ôter son mari de Paris en ce moment. Il y a des affaires pour cette édition de ses Œuvres. Enfin, ce ménage ne procède point comme tout le monde, mais il a tout ce qui est bien et bon à vivre et vous les aimerez.

Je voudrais pour elle un logement près de la Chapelle catholique.

Je suis toujours bien malade, je ne puis ni lire ni écrire, — pas même un billet. Ceci est un effort ; mon cou est déjà raide et douloureux pour ces deux pages. C'est la maladie la plus cruelle et la plus pénible qu'on puisse avoir. C'est une manière de cesser de vivre sans mourir. Adieu. Je vous embrasse. Ne doutez jamais de ma confiance ni de ma tendre amitié.

Saint-Germain, 23 mai [1826].

Chère Rosalie, c'est à vous que j'écrirai mon petit mot aujourd'hui. J'ai eu tort de ne pas vous prévenir sur les défauts de M. de Chat. C'est un sauvage et le plus insociable des sauvages. Quand il était ministre ou ambassadeur, on ne pouvait parvenir à lui faire faire une visite; ne cherchez donc pas à le mettre dans le monde. Il est plus touché que je ne puis vous le dire de vos bons soins ; c'est vous qu'il aime à voir et la confiance viendra. Je suis plus mal que jamais. Je vous écris après une nuit sans sommeil ; — je n'en puis plus. J'ai, à présent, des étouffements. Cela est nouveau ; jusqu'ici ma poitrine était libre.

Vous me demandez si j'aime donc tant la vie. Non sans doute, mais la mort m'épouvante. Du reste, il faut me familiariser avec elle, car je la sens approcher à grands pas, elle ne rechargera point mon fagot.

Adieu. Je ne puis vous parler de rien. Je suis morte à moitié. Chère Rosalie, je n'avais pas idée d'un tel supplice.

Saint-Germain, 7 juin [826].

Hélas! ma chère, je voudrais bien dire oui à votre bonne proposition et aller vivre ou mourir avec une si excellente amie, mais comment voulez-vous qu'une personne qui ne peut supporter une heure et demie de promenade à âne (au pas) puisse faire le voyage en Suisse. Voilà où j'en suis. Je passe la journée à la torture pour manger un blanc de poulet et une soupe et je suis si faible que c'est un effort que d'écrire deux pages.

M. de Chateaubriand ne me croira malade que quand je serai morte : c'est sa manière; elle épargne bien des inquiétudes, et si j'avais eu cette manière d'aimer, il est probable que je me porterais mieux. Je finis, ma chère, de fatiguer, de souffrir. Le ciel m'avait donné une grande force de caractère; j'ai lutté longtemps, mais les provisions sont épuisées. Ne vous attristez pas, nous nous reverrons ailleurs, mais ne me reprochez pas de regretter la vie avec ce que je laisse après moi. Je vous embrasse, car ma tête se prend et je ne puis plus écrire.

Chateaubriand à Madame de Duras.

Lausanne, ce 12 juin 1826.

Je vous écrivais de mon côté, tandis que vous m'écriviez du vôtre. Votre bonne écriture m'avait tout réjoui, et puis j'ai trouvé que vous souffriez de nouveau. Je vous prêche une patience que je devrais avoir pour moi. Je souffre des maux cruels dans la jambe droite. Le pays est affreux pour les rhumatismes. Mes nuits sont comme celles du maréchal avant qu'il fût ambassadeur. Je les passe assis dans mon lit avec des rages de jambes comme on a des rages de dents. Le jour je me traîne sur une béquille sous le bras. Convenez que je prendrais bien mon temps pour être amoureux avec des lunettes sur le nez et une béquille sous le bras. Mme de Ch... n'est pas bien. Les crachements de sang sont revenus, et nous passons les jours à nous regarder mutuellement. Tout cela hâtera nécessairement mon retour. Aussitôt que les ouvriers seront enfin hors de l'hermitage de l'Infirmerie, nous nous mettrons en route. Mme de Ch. partira vraisemblablement la première, dans la première quinzaine du mois prochain, et moi, je suivrai quinze jours après, quand tout sera meublé et ma retraite assurée.

Je plains bien cette pauvre femme [Madame de Bérenger]. Je l'avais pourtant entrevue, je ne sais quel jour, à votre porte : elle m'avait semblé belle et bien portante.

Frisell est allé loin, mais dans un mois il sera en France, et j'espère qu'il ne nous quittera plus. Je vous écris le 12 : c'est vraisemblablement aujourd'hui même que les journaux annoncent ma première livraison. Que de bruit et d'injures ! Et moi, je vois le grand lac si tranquille, et il y a tant de silence et de bienveillance ici autour de moi.

Avec un peu moins d'ingratitude, on m'aurait épargné ces nouveaux combats, et je n'aurais pas fini ma vie comme je l'ai commencée, au milieu des cris des partis, des insultes payées ; et tout cela pour avoir défendu loyalement la Religion et le Roi.

Je ne sais rien, comme vous le croyez bien, de politique, et je ne m'en soucie guère.

Ah ! mon pauvre *Abencerage!* Le voilà donc sorti de sa solitude et livré au monde ! Cela fait saigner le cœur. Allez-vous à la mer ?

Humboldt à Madame de Duras.

[1826].

Je ne suis pas méfiant en amitié, mais j'étais tout attristé de l'idée que vous n'aviez pas voulu me voir à votre passage par Paris. Votre aimable lettre me rassure, je serais si malheureux de perdre votre bienveillance. C'est comme un point lumineux dans ma vie d'avoir fixé votre intérêt, de l'avoir fixé si durablement. Je croirai que vous êtes mieux quand j'aurai le bonheur de vous voir. Vos yeux me disent tout.

Horriblement tourmenté par deux ouvrages qui doivent paraître avant mon départ, avant le 10 septembre, je suis embarrassé de mon temps ; j'irai vous voir lundi à dîner : je n'assisterai pas à l'Académie ; si vous préférez mardi ou un autre jour de la semaine, daignez me le faire écrire. Je serai au-devant de vos désirs. Comme vos souffrances me tourmentent ! Quelle perte non seulement pour vos amis, mais pour les lettres que vous continueriez d'embellir avec ces productions à la fois si délicates, si passionnées et si éloquentes !

J'espère que ma petite lettre d'Enghien est parvenue.

Du même à la même.

[juin 1826].

J'ai passé ce matin chez M. de Bérenger, je l'ai trouvé très alarmé. Il dit qu'il se faisait encore bien des illusions lorsqu'il vous vous écrivait. Il croit que le danger augmente beaucoup... [1]

Cette bonne et malheureuse femme! elle connaît son danger, et vous savez combien elle tenait à la vie, à ses affections. Sa position n'est pas désespérée, mais les alarmes me paraissent très fondées. Je sais que ces lignes vous attristeront beaucoup, mais vous me demandez la vérité tout entière, et j'ai le tort de mêler à mon récit l'expression de mes craintes et de ma douleur. De grâce, faites-moi donner quelques nouvelles sur votre état. M. de Bérenger est vivement touché de votre intérêt. Cette bonne Mme de Bérenger parle sans cesse de vous. Ne blâmez pas ces lignes, je ne puis faire l'historien impassible. De grâce, allez sur les côtes; soignez ces forces qui vous reviennent.

Mercredi, [20 juin 1826].

Nous l'avons conduite ce matin à sa dernière demeure[1]. De l'église de Saint-Thomas-d'Aquin. on l'a transportée à Séchelles. M. de Bérenger et Elisabeth (qui est chez Mme de la Grange à Boulogne) l'y suivront vendredi. De là ils iront le 29 en Normandie chez Mme de Beauvau.

Quelle solitude pour cette pauvre enfant, l'objet de tant d'affection et d'une si tendre sollicitude!

On ne peut répondre à une lettre comme la vôtre. Tout y respire le sentiment le plus profond. Les pertes concentrent nos affections, on se console en se rapprochant. Je n'avais pas besoin de cette épreuve pour connaître tout le prix de votre amitié pour moi. J'irai dîner avec Mme de Rauzan, me ranimer en vous voyant moins souffrante.

H.

1. On a supprimé les détails trop techniques de la maladie de Mme de Bérenger.

2. Madame de Bérenger était morte le 18 juin 1826.

Talleyrand à Madame de Duras.

Pont-de-Sains[1], 29 juin [1826].

Je demande de vos nouvelles, j'en fais demander chez vous, personne ne m'en donne. Il faut bien que je vous écrive quoique je sache que lire et écrire vous déplaît.

Je suis dans un lieu que j'aime beaucoup; j'y suis petitement arrangé, mais c'est suffisant. On y oublie très bien le train de vie que l'on quitte à Paris, on se borne à penser aux personnes. Les affections que j'ai, et celles qu'on veut bien me montrer, sont un sujet continuel de bonnes rêveries dans les bois dont je suis entouré. N'est-il pas singulier pour la vie que j'ai menée d'avoir eu toujours dans l'esprit de la rendre simple et facile; et lorsqu'il lui est arrivé de ne pas l'être, cela m'a mis dans une sorte de malaise. Ici, avec mes petites rivières, mes foins et mes gros arbres, je me trouve à ma place. Ce n'est pas que je ne surprenne quelquefois mon imagination à s'occuper d'une quantité de choses, mais cela ne lui donne aucun empire sur le réel de la vie, et ses tentatives ne sont pas de durée. Vous voyez que j'ai déjà d'un solitaire tout le bavardage. Pour éviter cet inconvénient, il faudrait qu'il y eût de la conversation dans les lettres, et on ne peut pas causer tout seul, sans quoi on parle de soi.

Je retournerai à Paris à mon grand regret, au commencement du mois prochain, mais ce sera pour m'arranger pour ne plus voyager. Je voudrais aller vers le 20 juillet à Valençay.

Adieu, faites dire à votre porte comment vous vous portez, et surtout que vous êtes plus contente de votre santé.

Madame de Duras à Rosalie de Constant.

Enghien, 31 juillet [1826].

Chère Rosalie, je ne concevais rien à votre silence et j'en étais inquiète. Pourquoi me faites-vous ces reproches? Hélas! je suis dans un trop triste état pour en mériter. Je n'ai été ni à la mer, ni en Angleterre. Je suis ici à trois lieues de Paris, dans un établissement d'eaux thermales à prendre des douches de vapeur. J'ai été mieux pendant deux jours, — mais me voilà à ma douxième

1. Propriété du prince de Talleyrand sur la frontière belge. Voir, dans les *Souvenirs du baron de Barante*, t. III, une jolie lettre de la duchesse de Dino, 23 juin 1826.

douche —, sans amélioration sensible dans mon état. Je crois souvent que c'est là l'hypocondrie à son plus haut degré, car je n'ai pas de fièvre ; je ne souffre pas violemment, mais toutes les fonctions sont lentes, difficiles et accompagnées de spasmes qui me fatiguent beaucoup ; — ma tristesse est excessive et augmente tous les jours. avec l'horreur de voir du monde. La société même de mes amis m'est importune, mon caractère est changé ; je le vois, et je m'en effraye ; ma force, mon énergie ont disparu ; je n'ai plus de volonté ni de courage ; je pleure toute la journée comme un enfant, et souvent sans cause que le malaise ou le découragement. Plaignez-moi donc et priez pour moi, j'ai besoin de l'un et de l'autre.

Je vois depuis peu un médecin suisse, M. Biett, ami de la famille Delessert, et très habile, à ce que l'on dit. Il croit que mon mal est un rhumatisme chronique sur les muscles des intestins, et il me traite en conséquence. Je ne prends rien à l'intérieur ; ainsi, s'il se trompait, cela n'aurait pas de graves inconvénients. Je voudrais être transportée par une baguette dans votre chaumière dont je me fais une idée charmante. Cet herbier est donc immense qu'il n'est pas encore fini ?

Ma chère, vous me parlez en énigmes sur M. et Mme de Chat. Vous ne me dites pas la vérité et je veux la savoir. Vous n'en avez pas été contente, je le crains, cela m'afflige. Ils sont sauvages ; il est difficile de faire connaissance avec eux, mais ils sont bien reconnaissants de votre bonté et de tout ce que vous avez fait pour eux.

Je vais prendre encore ici douze douches de vapeur, cela fera vingt-quatre, puis je retournerai à Saint-Germain. Si j'éprouve un peu de mieux, j'y resterai et peut-être même j'y passerai l'hiver. Si mon mal s'aggrave, j'irai dans le midi. Il y a longtemps qu'on me le conseille et que je ne puis m'y décider. Je ne puis souffrir d'aller ainsi, comme tant d'autres, mourir sur le grand chemin, et il est probable que je finirai par là. Chère Rosalie, écrivez-moi, brisez la glace sur les Chateaubriand, dites-moi le fond de votre cœur. Hélas ! sans doute il n'est pas toujours ce que je voudrais et m'a souvent affligée, mais la perfection de caractère ne peut être donnée que par la religion à ceux que le talent et le génie possèdent ; ils ne sont pas eux-mêmes les trois quarts du temps. Adieu. Je vous embrasse de toute mon âme. Envoyez-moi une petite fleur des Alpes peinte par vous, grande comme une carte.

Les aveux consignés dans les *Mémoires d'outre-tombe*

répondent admirablement aux confidences tout intimes de la « chère sœur » : « Veillons bien sur notre caractère... »

Mme de Duras parlait des défauts de Chateaubriand à lui d'abord, et aux amis, avec l'assurance d'un dévouement mille fois prouvé, qui n'aliéna jamais ni la faculté de voir, et de voir à fond, ni la liberté des jugements dans la servitude d'un amour aveugle. Et lui, de son côté, après le tort des paroles amères ou après les crises de taciturnité, savait reconnaître ses fautes et se faire pardonner. Pour effacer les impressions douloureuses, il redoublait d'assiduités et de prévenances ; à la magie du sourire — « et quel sourire ! » — il savait unir l'enchantement des paroles qui allaient au cœur et y portaient une douce ivresse.

Aussi, quelle ardente et confiante affection lui gardèrent toutes celles qui l'aimèrent et qu'il aima ! Plusieurs, se sentant atteintes et condamnées, se réfugièrent près de lui et le voulurent revoir, sûres de son cœur : telles Mme de Beaumont à Rome et Mme de Custine à Sécherons ; d'autres se tinrent en rapports presque quotidiens de lettres ou de billets avec lui, alors qu'elles pouvaient à peine tenir la plume : telle Mme de Duras. — On a dit qu'il n'était pas de ceux qu'on oublie. Encore faudrait-il ajouter qu'il n'était pas non plus de ceux qui oublient.

Mme de Chateaubriand revint à Paris plutôt fatiguée de son voyage dans le midi et de son séjour à Lausanne. De là quelque retard dans l'expression de ses sentiments à l'amie de Mme de Duras, devenue son amie pour toujours.

Madame de Chateaubriand à Rosalie de Constant.

[Paris] ce dimanche, 23 juillet [1826].

Je ne me pardonnerais pas, Mademoiselle, de ne vous avoir point encore exprimé tous mes sentiments de reconnaissance, si je n'avais été très malade depuis mon arrivée à Paris. Malgré toutes « vos rigueurs » et vos « torts hospitaliers », je ne puis me rappeler que vos bontés et tout le charme que j'ai trouvé dans les trop courts instants que j'ai passés près de vous. Ne cessez donc jamais, Mademoiselle, d'être « maussade » à votre manière ; nous appelons cela à Paris de l'amabilité parfaite.

Je n'ai point encore vu Mme de Duras ; elle est allée prendre les eaux dans la vallée de Montmorency ; elle m'a fait dire qu'elle était fort souffrante et ne voulait voir personne. Je suis convaincue cependant qu'elle vous excepterait et serait bien heureuse si vous veniez donner une douce distraction à ses maux ; aussi j'espère, Mademoiselle, que vous ne renoncerez pas tout à fait à un voyage qui comblerait de joie une ancienne amie et de nouvelles connaissances.

Permettez-moi de vous renouveler, Mademoiselle, l'expression de tous les sentiments que vous m'avez permis de vous offrir et dont je vous prie de vouloir bien agréer l'assurance.

LA VICOMTESSE DE CHATEAUBRIAND [1].

Rosalie à Charles de Constant.

10 août [1826, Devin].

Je ne sais rien de personne que de Mme de Duras qui m'attriste ; elle est bien malade. Elle me parle de ses amis sans que je puisse comprendre si elle les a revus et ce qu'ils lui ont dit de nous, excepté des remercîments. J'ai aussi reçu d'aimables lignes de Mme la Vicomtesse.

C'est à Mlle de Constant qu'est adressée la belle, bonne et spirituelle lettre qu'on va lire : elle est tout entière de la main de Chateaubriand.

Paris, ce 4 septembre 1826.

Vous devez, Mademoiselle, être revenue de votre course à Bex. J'attendais votre retour à Lausanne pour vous remercier de votre bonté, de votre hospitalité, de toute votre obligeance pour nous. Mme de Chateaubriand et moi en conserverons toute notre vie un souvenir que le temps n'effacera pas. Nous sommes à peu près, à Paris, aussi loin de Paris que si nous étions à Lausanne ; nous sommes environnés de maçons comme à Lausanne ; et la diligence d'Orléans, qui passe tous les matins à notre porte, nous

1. Bibl. de Genève.

représente le bateau à vapeur d'Ouchy. Il est vrai que cette diligence n'est pas aussi propre que le bateau, ni, le grand chemin, aussi frais que votre beau lac. Nous avons donc perdu au change de toutes les façons. Paris, au reste, est un désert; tout le monde est à la campagne ou en voyage. Mme de Duras est à Saint-Germain. Sa dernière lettre était un peu moins désespérante que les autres. Je ne l'ai vue qu'une fois depuis que je suis revenu. J'irai la chercher dimanche prochain, et je lui porterai votre présent. Je crois que l'automne est une saison qui lui est favorable.

Vos campagnes doivent être à présent magnifiques ! Quand je viens à les comparer en pensée à la plaine de Montrouge, je suis un peu honteux pour mon pays.

Mme de Chateaubriand vous attend toujours pour vous faire catholique; elle est décidée à vous convertir ou à vous brûler, comme on vient de brûler un Juif en Espagne. Prenez donc garde à vous. Si vous vous sentez quelque bonne disposition, nous vous enverrons un de nos vieux prêtres de l'Infirmerie [de Marie-Thérèse]. Ils radotent un peu ; mais ils sont bonnes gens.

Adieu, Mademoiselle ; croyez à ma tendre reconnaissance ; recevez tous les compliments de Mme de Chateaubriand et mes hommages respectueux.

CHATEAUBRIAND [1].

Autre lettre bien bonne à Mlle Rosalie. Chateaubriand l'y entretient de leur amie commune, Mme la duchesse de Duras. Le ton en est extrêmement simple, et cela même fait plaisir. Si le détail ne porte que sur la chère malade, il nous est facile de suppléer au silence du correspondant sur lui-même.

Ami fidèle, et plus assidu aux heures de l'épreuve, il allait voir régulièrement celle qui lui avait été si passionnément dévouée, celle qui lui avait permis, ou plutôt qui lui avait demandé de l'appeler « ma sœur ». On sait qu'à l'occasion il consentait très volontiers à lui servir de secrétaire. — Elle-même avait si souvent écrit sous sa dictée !

La conversation étant devenue très pénible à Mme de Duras, personne, en dehors de la famille, n'avait accès auprès d'elle, personne si ce n'est le « cher frère. » Attendu, non sans impatience, à jour et heure fixes, il était accueilli avec ce sourire si spirituel et si bienveillant qui donnait tant de charme à la phy-

1. Bibl. de Genève.

sionomie de la « noble Clara ». Alors, doucement, avec quelques pauses, c'étaient tour à tour, et de l'un à l'autre, des nouvelles de la santé et de la politique, des encouragements et des conseils, des souvenirs et des rêves, des projets d'activité et de retraite.

Puis on essayait de sortir un peu. Comme autrefois à Mme de Beaumont pour visiter la cascade de Terni ou les ruines du Colysée, il offrait à la faiblesse haletante de Mme de Duras l'appui de son bras, tout le temps que durait la promenade. Ainsi soutenue par l'amitié qui lui était la plus chère, elle marchait volontiers tantôt « une demi-heure », tantôt « un quart d'heure » ; et il lui semblait que ses forces revenaient, que sa tête était plus solide, que bientôt peut-être elle pourrait lire, écrire, coudre ! Oh ! surtout « coudre et faire de la tapisserie ». Ses nerfs se calmaient un peu, ses pauvres nerfs qui étaient « dans un état d'irritabilité presque continuelle ».

La solitude était bonne à lui et à elle : à lui, qui l'avait toujours aimée et chantée, et qui voulait finir comme il avait commencé, — dans la solitude ; à elle, jadis tant éprise du monde et de ses nouvelles, et que le mal condamnait au silence et à l'immobilité. « Sa vie avait été si agitée, si variée », et sa vie présente était si différente de ce « passé, qu'il lui semblait lire des mémoires ou regarder un spectacle ».

Quand le moment de se dire adieu était venu, « la profonde préoccupation » où la malade vivait, et qui marquait son front d'un pli et d'une ombre, avait fait place à l'expression la plus tendre et la plus expansive. Elle rappelait le jour prochain où l'on devait se revoir ; et un rayon lui restait au front, au cœur et dans l'âme, pâle rayon d'espoir et de mélancolie qui ne tardait pas à s'effacer.

La maladie de Mme de Duras, à laquelle on était tenté de ne pas croire, se révéla dans toute sa gravité par une demi-paralysie, en août 1826.

Mme Swetchine va nous dire les circonstances de l'accident, ainsi que l'état d'âme qu'il provoqua chez la malade : ce récit se distingue par la délicatesse, l'élévation et la subtilité d'un beau talent habitué aux analyses morales.

Si riche en observations de tout genre, et si profondément émue que soit cette peinture de témoin et d'amie, elle m'en remet une autre en mémoire, plus émue, plus émouvante même, d'une

touche plus délicate et plus fine : malgré la diversité des faits et des détails, elles se ressemblent par un certain aspect général, comme par le genre psychologique des observations. C'est la lettre où Mme de Duras raconte à Mme Swetchine la soudaine folie de Mme de Noailles-Mouchy. Je conseille au lecteur, curieux des choses littéraires, de se livrer à ce rapprochement. Ni le talent ni le cœur de Mme de Duras ne risquent de paraître inférieurs au talent si hautement reconnu, au cœur si sensible et si noble de Mme Swetchine.

Madame Swetchine à madame de Nesselrode.

30 octobre [?] 1829 [1826].

Je vous disais, dans ma dernière lettre, que j'espérais prolonger jusqu'à novembre ma paisible solitude ; mais la nouvelle que j'ai reçue du terrible accident de Mme de Duras m'a bientôt fait changer de projet. Dans une nuit qui suivit un jour où elle n'avait pas été plus mal qu'à l'ordinaire, Mme de Duras voit disparaître tout à coup la lumière d'une lampe placée près d'elle ; elle se retourne et l'aperçoit de nouveau ; l'œil et la joue tournés du côté de la lampe avaient été paralysés ; la cécité de l'œil était complète. Vous pouvez juger de l'anxiété et de l'épouvante d'un tel moment. Les secours les plus prompts et les plus efficaces lui furent administrés ; l'œil parut reprendre ses fonctions, mais si imparfaitement qu'aujourd'hui encore il peut à peine discerner le contour des objets. Comme s'il n'y avait pas assez de périls dans une si terrible menace, notre inquiétude est condamnée à se porter encore sur d'autres points. Les médecins pensent que cet état n'est que sympathique avec l'état intérieur, et c'est surtout une lésion organique qu'ils paraissent redouter. L'autre jour, pour quelques cuillerées de purée de chicorée, elle a été comme sur la roue pendant six ou sept heures. Ajoutez à cela des nerfs dans un état d'irritabilité continuelle, un abattement complet et des faiblesses qui sont comme des crises au milieu d'un état qui paraîtrait incapable de les supporter. Son changement seul motiverait toutes les craintes, on peut l'appeler une destruction. Eh bien! au milieu de tout cela, dès que notre si chère amie se sent un peu mieux, elle marche, fait le tour de son jardin, et je l'ai vue prolonger sans inconvénient sa promenade pendant un quart d'heure.

Au moral, c'est de même : son silence, sa profonde préoccupation font place à l'expression la plus tendre et la plus expansive ;

elle cause un peu alors et reprend ce sourire si spirituel et si bienveillant qui donne tant de charme à sa physionomie. Je suis profondément frappée de la manière touchante et religieuse dont elle accueille ses maux et le danger qui la menace. Les premières paroles qu'elle m'ait dites sont qu'elle regarde l'état où elle est comme inguérissable, comme une sorte de transition de la vie à la mort; qu'elle y voit également un avertissement de Dieu, et que tout ce qu'elle désire est de le mettre à profit : enfin, il est impossible d'aborder les idées les plus graves et les plus solennelles avec plus de courage et de véritable force de tête. Quelle immense consolation la bonté de Dieu nous donne ! Mais aussi combien l'attendrissement est plus douloureux quand, faisant un retour sur soi-même, on a toute la mesure du bien qu'on est menacé de perdre ! Ceux qui ne connaissent que superficiellement Mme de Duras peuvent n'avoir pas attendu d'elle les preuves qu'elle donne aujourd'hui de la véritable supériorité de son âme. Pour moi, ma bien chère amie, il n'entre pas une idée de surprise dans ma triste joie. Le monde et la vie pouvaient faire trop de bruit autour d'elle, mais la rectitude de son intelligence devait l'emporter sur tout, et Dieu produire en elle tous les bienfaits de sa grâce, en s'emparant de ce dévouement passionné qui fait l'essence de son caractère. J'ai vu encore, dans le monde qui ignore en partie ces détails, des gens persuadés que Mme de Duras était en proie à toutes les angoisses d'une pleine révolte contre la mort, et qu'elle en éloigne l'idée. On se la représente dans les emportements d'une imagination qui ne sait pas se soumettre; et moi, avec bien d'autres, pouvons certifier qu'il est impossible d'être plus dans la vérité, d'oser l'envisager avec plus de fermeté et de douceur. Cette lutte même si naturelle entre l'instinct de l'existence et la crainte du terrible passage, paraît avoir cessé ; la résignation a tout surmonté en ôtant à la tristesse tout ce qu'elle en dévore et détruit. Mon inquiétude est bien grande, chère amie, mais elle a ses vicissitudes d'espoir ; quelquefois je suis abattue, quelquefois aussi je me dis que j'exagère le danger, et que maint exemple devrait me rassurer.

Il est impossible d'être plus soigneuse, plus attentive, plus charmante que Clara pour sa mère ; je me suis attachée à elle doublement pendant cet intervalle et mon séjour à Saint-Germain. C'est une des meilleures et des plus intelligentes mères que je connaisse, la femme la plus tendre, et aujourd'hui on dirait qu'elle est fille seulement, tant elle se consacre exclusivement à sa mère. Mme de la Rochejaquelein a été retenue par une maladie qu'a faite sa belle-mère [1].

1. *Madame Swetchine*, par M. de Falloux.

Madame de Duras à Rosalie de Constant.

Saint-Germain, 6 septembre [1826].

J'ai été si malade que je n'ai pu écrire depuis trois semaines[1] ni vous remercier de cette jolie fleur, encore moins du vase que M. de Chat. avait si bien oublié qu'il m'en a parlé avant-hier pour la première fois et que je ne l'ai pas encore en ma possession. Les Génies ont de ces oublis. Heureux quand ils ne s'étendent qu'aux objets matériels ! Il parle de vous avec de grands éloges et vous trouve tout ce que vous êtes, bonne, spirituelle, indulgente. Il me dit cela pour me faire le plaisir d'être son écho. Du reste je ne l'ai guère vu, il est à Paris dans sa nouvelle maison, qu'il arrange, et il travaille, à ce qu'il dit. Le public en jouit plus que ses amis. D'ailleurs de quoi jouir dans l'état où je suis ? Je souriais de votre plan de vie. Hélas ! chère amie, je ne puis ni lire ni entendre lire ; je ne puis tenir ni un pinceau ni une aiguille, la conversation me fatigue, et, si elle s'anime, je suis obligée de sortir de la chambre. Je suis atteinte dans tout ce qui me plaît le plus, dans toutes mes occupations et tous mes plaisirs ; *je suis comme si j'avais le cerveau paralysé* ; me fixer à rien pour cinq minutes me donne une crise et je mettrai cinq ou six jours à vous écrire cette lettre.

Ce 10 septembre.

En effet, j'ai été obligée d'interrompre. Je suis un peu mieux depuis deux jours. On m'ordonne bien d'aller dans le midi, — mais je n'y ai pas foi, et je ne puis me résoudre à quitter tous mes amis, à déranger et désoler ma fille pour un bien incertain. Ce qui serait un bien réel serait de vous voir, mais vous verriez l'ombre de cette Claire que vous avez aimée, l'ombre au moral comme au physique. Ne vaut-il pas mieux de rester avec *moi* du temps passé ? Oui, sans doute, et c'est une pensée douce que celle de l'impression que vous avez conservée de ce que j'étais, c'est vivre encore.

Je n'ai point votre petit vase. M. de Chat[eaubriand] a encore oublié de me l'apporter hier, il oublie tout et surtout ceux qu'il

1. « Trois semaines » en arrière, ce serait le 16 ou le 17 août qu'elle aurait été frappée de paralysie.

aime, le tien n'est rien pour lui. Je l'ai vu deux fois, depuis son retour dont hier était une; je lui ai dit que vous en seriez scandalisée. Il faut l'aimer quand même, mais [ne] jamais compter sur ce qui exige un sacrifice. A Paris il vient tous les jours, je suis sa promenade et son habitude; ici il faut une journée, et chaque jour il dit : demain. Voilà l'homme ; et voilà ce qui fait que toutes les personnes qui l'ont aimé ont été malheureuses, quoiqu'il ait de l'amitié et surtout beaucoup de bonté.

Adieu, chère Rosalie, je suis un peu mieux, je crains que cela ne dure pas, mais jouissons du présent et écrivez-moi. Je n'irais pas dans le midi si j'étais sûre de rester seulement comme je suis depuis deux jours. Je vous dirais : venez jusqu'ici, — montrez à M. de Chateaubriand ce que c'est que l'amitié, mais hélas! je ne puis rien demander ni compter sur rien.

La plainte vive que Mme de Duras confiait à Rosalie était-elle méritée? Les circonstances plaident en faveur de Chateaubriand, et ce n'est que justice de les noter ici. Mme de Duras fut retenue à Enghien par le traitement qu'elle y suivit, jusqu'au 12 ou au 15 du mois d'août. Rentré à Paris, dès les premiers jours du même mois, Chateaubriand n'y retrouva donc pas son amie. Il fut absorbé par les réparations et améliorations qu'il entreprit à sa nouvelle maison, boulevard d'Enfer, 84. C'est, de toutes ses habitations, celle où il demeura le plus longtemps, douze ans environ. Il l'avait achetée en 1822 ; et lui-même a raconté pour quel motif et à quel prix cette acquisition : des lettres de lui confirment sur ce point le récit des *Mémoires d'outre-tombe*. Il ne put jamais payer cette maison ; et ce fut la dette principale qui l'écrasa pendant de longues années. Noble fardeau, tout de générosité et de charité. Pour s'acquitter en partie, il sera obligé de besogner comme un mercenaire ; et afin de travailler avec plus de suite, et en même temps de dépenser moins, il ira s'établir dans un petit logement en Suisse.

Mme de Duras écrit donc à Rosalie : « M. de Chateaubriand est dans sa nouvelle maison qu'il arrange, et il travaille, à ce qu'il dit. » Sa place n'était-elle pas là, dans sa nouvelle maison? et n'était-ce pas à lui à guider et à inspirer, selon ses goûts, maçons, peintres, jardiniers? « Je ne sors point de mon ermitage, écrit-il le 4 septembre à Mme de Cottens ; je suis au milieu des maçons ; je fais aussi un petit jardin... Enfin j'ai fait peindre en couleur verdâtre les murs extérieurs de ma biblio-

thèque. » Le 23 octobre, il arrangeait encore sa solitude, heureux que le « beau temps extraordinaire pour la saison le favorisât ».

Et quant au travail dont Mme de Duras parle avec une nuance de doute, c'était travail réel et urgent, même travail de forçat. Il achevait d'annoter l'*Essai* pour la nouvelle édition de ses Œuvres. « Aujourd'hui (4 septembre), mande-t-il à Mme de Cottens, paraît mon trop fameux ouvrage de Londres qu'on m'a tant reproché. » Aussitôt expédié ce gros travail de revision et de *correction*, « maudit travail qui l'arrêtait », il écrit le même jour à Mlle de Constant ; il va passer la journée avec Mme de Duras ; le 9, il revient la voir : c'est encore une journée dérobée au labeur qui doit assurer sa vie et celle de Mme de Chateaubriand. Donc, mardi, visite ; dimanche, visite, et ainsi de suite ; visites quotidiennes quand Mme de Duras vient à Paris. Or, l'édition de ses Œuvres ne doit pas souffrir de retard ; elle réclame tous ses soins ; et, de ce chef, le voilà tenu de court pour longtemps.

« Je suis à la chaîne comme un vrai galérien » (23 octobre). — « Maintenant, je vous dirai que ce qui m'a empêché de vous écrire plus tôt, ce sont ces malheureux *Natchez* que je croyais avoir arrangés à Lausanne. Quand j'ai voulu les mettre à la presse ici, il m'a pris mille scrupules et j'ai revu le tout d'un bout à l'autre. » (1er décembre 1826.) — Ces « arrangements » de maison et de livres n'étaient pas ses seuls travaux : « De retour à Paris, raconte-t-il, ma vie se trouva occupée entre mon établissement rue d'Enfer, mes combats renouvelés à la Chambre des Pairs et dans mes brochures contre les divers projets de loi contraires aux libertés publiques, entre mes discours et mes écrits en faveur des Grecs et mon travail pour mes Œuvres complètes ».

Ainsi serait corrigée la sévérité du jugement que Mme de Duras vient de formuler sur le caractère de Chateaubriand et qui porte sur le fond même de son être. On pourrait ajouter que sa maladie la portait à noircir toutes choses ; et encore, que le médecin, après la demi-paralysie qui l'avait atteinte récemment, lui avait recommandé de recevoir le moins possible. « J'ai été si malade depuis trois semaines... je suis comme si j'avais le cerveau paralysé. » Il ne semble pas que, malgré le mot qu'elle employa, le soupçon lui soit venu de la gravité du coup qui l'avait frappée.

Chateaubriand n'était donc pas si coupable en l'occurrence ; mais ce qu'il faut reconnaître, c'est que le jugement, formé de

mille observations antérieures, était comme suspendu et n'attendait qu'une occasion pour éclater : « l'oubli » de Chateaubriand ne fit qu'en provoquer l'explosion. Informé par une longue pratique, ce jugement, si rigoureux soit-il, est encore empreint d'une estime affectueuse ; tel que le constitue ce mélange de sévérité et d'affection, je crois qu'il ne sera pas réformé : personne ne dira mieux que Mme de Duras et personne ne fut mieux renseigné.

Elle avait le droit de faire de telles confidences à son amie, ayant adressé directement au cher frère, et à maintes reprises, l'équivalent de ces reproches. Le cas doit être rare d'une adoration portée à ce degré de ferveur, jointe à une liberté d'esprit poussée à ce degré d'indépendance. La franchise du caractère l'emportait en Mme de Duras sur l'entraînement du cœur, sans d'ailleurs porter un tort quelconque à la passion, qui restait entière, après comme devant. Quand elle avait envie de parler, elle parlait ; et comme elle était la sincérité même, ce qu'elle pensait, c'est cela même qu'elle disait : aimante, dévouée et frondeuse. Au Breton de père et de mère qu'était Chateaubriand, Bretonne et demie, quoiqu'elle ne fût, par sa naissance, que demi-Bretonne.

Humboldt à Madame de Duras.

Voici mon petit hommage en fer pour la belle duchesse, Le Belderbuck, pour Mlle l'Infante, et une hérésie politique pour une personne qui nous est bien chère. Je suis pénétré de la plus vive douleur lorsque mes idées se fixent sur votre existence.

Ht.

J'envoie une seconde fois à votre porte pour savoir si vous avez vu la petite Frottense et surtout si vous êtes moins souffrante. Voilà une jolie lettre de la princesse Louise de Prusse que je vous dois.

Ht.

Dimanche.

J'étais sorti un instant chez M. de Goltz pour affaires, mais je suis rentré plus enrhumé que jamais. Je ne hasarderais pas si

près de mon départ de sortir ce soir et vous êtes trop bonne, Madame la Duchesse, pour m'en vouloir. De grâce, soignez bien vous-même une santé qui nous est si chère et agréez l'hommage de mes tendres et respectueux sentiments.

Ht.

Postdam, ce 29 novembre 1826.

Les nouvelles que M. Arago me donne de votre santé sont peu consolantes. Vos souffrances privent toujours vos amis de vous voir, mais cet isolement ne doit pas m'empêcher de croire que vous ne preniez quelque intérêt à mon sort. J'ai employé un mot bien solennel, car c'est changer furieusement sa position que de sacrifier à la froide raison ses affections les plus chères. J'aime toujours à être probe et vrai... où j'ai placé toute mon admiration, et si j'ai tardé d'écrire à Mme la duchesse de Duras c'est que j'ai voulu avoir toute la certitude des nouveaux rapports de ma vie avant de vous parler d'un événement auquel vous daignez prendre tant de part. Ce que la bienveillance toute personnelle du Roi de Prusse m'avait fait prévoir depuis plusieurs années est arrivé. On a agi avec des formes et une délicatesse qui m'interdisent tout autre sentiment que celui de la reconnaissance. J'aurai une position et non une place, j'ai soigneusement évité celle-ci. Mes rapports ne seront qu'avec le Roi qui me demandera des travaux sur des objets relatifs aux sciences, aux arts, aux mines, au commerce avec l'Amérique. Je pourrai passer tous les ans trois à quatre mois à Paris. Mon traitement sera de vingt mille francs. Ce que je ne puis imprimer pendant mon séjour annuel à Paris, je le ferai imprimer comme manuscrit à Berlin pour obtenir une réimpression plus correcte et éviter l'envoi des... C'est là ce que je prévois, quoique la chose ne soit point encore arrêtée dans les formes. La prudence exige... que je prends et l'état incertain de la santé de ma belle-sœur le rend nécessaire. Mon frère désire ardemment que je me rapproche de lui, du moins pour quelque temps. Car la monotonie de la vie que je me prépare hâtera sans doute mes projets de Guatemala et des Philippines. Mme de Humboldt a été à la mort avant d'être portée dans sa voiture pour aller au bout de l'Allemagne prendre les eaux de Gastein dans les montagnes de Salzbourg.

Elle avait les pieds et les mains enflés, elle est épuisée pour avoir nourri beaucoup trop longtemps un grand nombre d'enfants. Les eaux lui ont donné une nouvelle vie : elle n'a plus aucune

enflure, elle n'a pas de douleurs, mais elle est bien faible encore. Au plus grand opprobre de la Chimie et de la Physique, on n'a pu rien, rien découvrir dans les eaux vivifiantes de Gastein, pas plus que dans celles de Pfeffers. Il faudrait boucher ces sources dans lesquelles résident, à ce que disent nos philosophes mystiques, les Erdgeister (ce mot regarde la belle duchesse). Ma belle-sœur veut retourner à Gastein ; mais cette course des montagnes ne peut se faire qu'au mois d'août et l'on craint que son état n'empire jusque-là. Comme j'ai assisté journellement au dîner (2 heures-4 heures) et au souper du Roi (9 heures-11 heures), comme je l'ai accompagné sans cesse ici, à Charlottenbourg, Paretz, Ile des Paons, etc., etc., j'ai moins vu ma famille que je l'aurais désiré. L'activité dans la branche des sciences chimiques et physiques est extrêmement grande ici, et j'ai trouvé moi-même le loisir de lire un mémoire allemand (ce qui veut dire long) à l'Académie.

Le Roi me charge tout exprès et à plusieurs reprises de le rappeller à votre souvenir et à celui de Mme de Rauzan. Il ne cesse de parler de vos souffrances, de son admiration pour *Édouard*[1] qu'il préfère injustement à *Ourika*, de votre fête charmante de Saint-Germain, des torts que j'ai eus de vous causer tant d'embarras dans une maison de campagne. Je puis dire que vengeance en a été prise sur mon frère. Sa famille est déjà rentrée en ville lorsque d'abord le Prince... et la duchesse de Cumberland et un autre jour le Roi et toute sa famille (population nomade de 30 personnes) ont demandé à dîner à mon frère à Tegel, dans ce petit château nouvellement construit où sont placés des marbres antiques et où Mme de Humboldt trouve à peine à se loger à côté des statues et des tronçons de colonnes. Si je vous parle de l'affection et de l'admiration du Roi pour le nom de Duras, il ne me reste plus d'expression pour tout ce que les princes Charles, Guillaume, Albert et avant tout le prince Royal, toujours spirituel et aimant, me chargent de vous dire, Madame la Duchesse, à vous et à Mme de Rauzan. Le prince Charles est tout ivre de la beauté de sa future fille cadette, de la grande duchesse héréditaire de Weimar. Toutes les princesses qui se marient sont belles. Cette croyance date de 2.000 ans. On prétend cependant que celle qu'on attend à Berlin au commencement de mai fait exception à la règle. On la trouvera charmante même après trois mois de mariage. Ma santé (car vous aimez qu'on vous en parle) s'est améliorée beaucoup par le mouvement. Vous ne voudrez pas que je dise par l'air natal. J'ai passé ma vie dans les émotions. Dans les rues on m'embrasse quand je suis assez

1. Traduit en plusieurs langues et en particulier en allemand.

heureux pour apprendre les noms, et on me dit que c'est quelque ami intime qui m'a vu... — il y a 32 ans. Comme depuis 18 ans je n'avais été qu'une seule fois, et seulement pour trois semaines, à Berlin, ma sensibilité a été souvent mise à l'épreuve. C'est une cruelle chose que cette longue interruption dans les rapports. On prend sans cesse les neveux pour les oncles; sans se reconnaître, on se félicite mutuellement d'avoir si peu changé. Le petit Charles est devenu un gros conseiller aulique qui porte des lunettes. On se promène parmi des fantômes et des revenants. Le présent ne se lie plus au passé, la vieillesse a succédé à l'enfance. L'état de la Prusse est d'ailleurs assez prospère et on commence à craindre moins cette grande société secrète que jadis on appelait tout simplement le public et dont l'opinion est une puissance. Le Roi et la famille royale sont généralement aimés et les ministres sont traités tout bas comme chez vous on les traite tout haut. Je partirai sous quelques jours d'ici pour passer par Dresde, les mines de Fresberg, Weimar et Paris. J'y serai avant le 20 ou 22 décembre. J'aurai le bonheur de vous écrire encore une fois avant mon arrivée. Daignez me conserver cette bienveillance affectueuse qui a fait le charme de ma vie et dont le souvenir sera à jamais pour moi une source de jouissance et de douceur. N'oubliez pas d'offrir mes respectueux hommages à M. le duc de Duras, à Mme la duchesse de Rauzan pour laquelle j'apporte des liens forgés par Vulcain. Je voudrais embrasser Mlle Marie et l'Infant. Quant à l'illustre proscrit[1], j'espère qu'il ne doutera pas un instant de mon admiration et de mon dévouement sans bornes.

ALEXANDRE HUMBOLDT.

Je pourrai rester à Paris jusqu'en avril.

Weimar, ce 31 décembre 1826.

Je suis depuis deux jours à cette cour où tout respire le goût de la littérature et le sentiment du beau. La princesse Marie qui épouse le prince Charles est vraiment ravissante : elle est belle, simple et animée. J'entre chez Gœthe. « Je sais, me dit-il, que vous connaissez la duchesse de Duras, l'auteur d'*Ourika* et d'*Édouard*. Que vous êtes heureux ! Elle m'a fait cependant bien du mal. A mon âge, il ne faut pas se laisser émouvoir à ce point. Parlez-lui de mon admiration, remerciez sa fille de ce qu'elle chérit notre langue et Schiller, votre ami et le mien. »

1. Chateaubriand.

Puis, à la Cour, on m'a raconté qu'un autre roman (de Walter Scott) ayant été placé sur sa table, il le fit ôter avec ces mots : Qu'en trois mois on n'ose me placer un livre là où se trouve *Ourika*, *Ourika lis'est*. Je ne vis que de votre gloire.

A. HUMBOLDT.

Je partirai demain et j'aurai le bonheur de vous offrir mes affectueux hommages avant le 24 décembre.

(Cette lettre fut confiée à M. François Delessert.)

Au cours de l'année 1827, Chateaubriand donne fréquemment des nouvelles de Mme de Duras à leurs amis communs.

Chateaubriand à Rosalie de Constant.

Paris, le 25 janvier 1827.

Je vous remercie, Mademoiselle, d'avoir bien voulu vous adresser à moi pour savoir des nouvelles de Mme de Duras. Elle est établie à *La Muette*, maison située à l'entrée du Bois de Boulogne ; elle a été obligée de quitter Paris qui lui faisait mal pour chercher une complète solitude, où elle se trouve mieux. Elle reprend des forces, mais sa tête est toujours fatiguée : elle ne peut lire, et la conversation lui est encore très pénible. Je lui dirai combien vous êtes occupée d'elle, et elle sera bien sensible à votre bonne amitié.

Je voudrais bien encore, Mademoiselle, que vous puissiez monter trois étages pour voir Mme de Chateaubriand : je me trouvais très bien de ce « dérangement » et j'en conserve un vif souvenir ; j'ai été très heureux à Lausanne et je voudrais encore y être ; je n'oublierai jamais l'hospitalité que j'y ai reçue.

La vie que je mène me fait regretter tous les jours cette paisible retraite, d'où j'apercevais une nature si grande, si belle et si tranquille. Tout est rapetissé dans ce pays, les hommes comme les choses. Après avoir été des géants, nous nous sommes faits nains, apparemment pour tenir moins de place dans le monde, et par bon procédé pour nos voisins. Mme de Chateaubriand me charge, Mademoiselle, de vous faire un million de compliments : elle n'est pas bien du tout. Cet hiver, très malsain et très rude, la fatigue. Elle est malade avec ses malades [de l'Infirmerie].

Agréez, pour mon compte, Mademoiselle, les remerciements et les hommages que j'ai l'honneur de vous offrir.

CHATEAUBRIAND.

Madame Swetchine à Mademoiselle de Virieu.

Paris, 5 mars 1827.

... Vous apprendrez avec plaisir, chère amie, que la santé de Mme de Duras est assez améliorée pour ôter toute inquiétude et faire espérer un rétablissement complet. Elle convient elle-même de ses progrès, et c'était la personne du monde la plus difficile à convaincre. Elle a des projets de voyage qui me paraissent très sagement imaginés. Pour assurer sa convalescence, il lui faut se matérialiser un peu, et surtout s'abstenir de ce mouvement trop vif que la société imprime à ceux qui en ont conservé le goût. Il y a longtemps que sa volonté a parlé, si toutefois la volonté à cet âge est autre chose qu'une puissance imaginaire...

Madame Swetchine à la comtesse de Nesselrode.

1828 [1827].

... Mme de Duras, tout en disant non, exécute petit à petit les projets que vous formiez pour elle : la voilà en Italie. Mme de Chateaubriand a reçu, il y a peu de jours, une lettre d'elle datée de Gênes, et, quoique son intention soit toujours de se borner au nord de l'Italie, je ne serais pas du tout étonnée de la savoir à Rome et à Naples dans quelque temps. Sa santé est meilleure, et de beaucoup; elle n'en convient pas trop. Mme de La Rochejaquelein est partie avec sa mère et doit revenir à Paris sous peu. Mme de Rauzan ira la rejoindre vers le 1er octobre pour passer avec elle une partie de l'hiver. C'est à Nice qu'elle doit rejoindre Mme de Duras, qui jusqu'ici paraît toujours tenir à s'y fixer. Certes, le voilà bien dissipé l'abandon dont elle se plaignait quelquefois ! Sa santé est, comme sa vie, troublée par des souffrances qui sont le partage universel, *mais ne présentant pas les chances imminentes de danger que son imagination est portée à se créer comme ses autres malheurs. Je ne doute pas qu'elle ne sorte de tout cela avec son corps rétabli et la faculté de reprendre plus vivement que jamais toute la variété d'agréments qu'offre son existence.* Je voudrais bien, en attendant, qu'elle allât à Rome.

Voici venir les dernières lettres de Chateaubriand à Mme de Duras. On y constate qu'il ne cessa jamais d'être bon, « d'une

grande bonté » envers la plus généreuse et la plus éprouvée de ses amies. Derniers échanges d'un long commerce ; gage d'une fidélité que ne réussirent à rompre ni la bonne ni la mauvaise fortune, ni la vie ni la mort.

On peut voir, aux dates, qu'elles se suivirent de près : il y en eut d'autres qui se sont égarées ou qui restent enfouies dans tel et tel château. D'autres encore furent adressées, tantôt à Félicie, tantôt à Clara, pour ménager la malade, mais à son intention, et qui ne se sont pas retrouvées. Simples, bonnes, douces à lire, et, avec un grain de poésie, telles que les aimait M[me] de Duras. Ces lettres et billets font honneur à l'ami et à l'homme. Ils prouvèrent à la « noble Clara » que son « ami le plus cher » était aussi le plus assidu ; qu'il n'aurait garde de l'oublier jamais ; que sa pensée la suivrait dans ses voyages, la précéderait même et « l'attendrait sur sa route » ; qu'il serait de cœur avec elle dans les diverses stations de son pèlerinage, dans la lointaine solitude de son exil.

Je ne crains pas d'affirmer qu'avec les soins de Félicie et de Clara, ils lui furent rayon de joie et suprême consolation.

Une lettre de M[me] de Duras à Rosalie de Constant est à lire avant celles de Chateaubriand.

Bourbonne, 3 juillet [1827].

M. de Chateaubriand m'a dit avoir écrit à M[me] de Cottens mon projet de passer par Lausanne dans le grand voyage que je vais faire. Nous nous verrons donc, ma chère Rosalie, et vous voyez qu'il ne faut désespérer de rien. Je me faisais une fête de vous annoncer mon arrivée, et *j'ai grondé M. de Chateaubriand*. Cependant je suis fâchée contre vous. Comment pouvez-vous me dire que « les plaisirs de l'esprit et de la société sont mon partage » ? Hélas ! vous avez donc oublié l'état où je suis ? Je ne puis ni lire, ni écrire, ni travailler. Je vous écris ces quatre lignes à cinq heures du matin, après deux heures d'un mauvais sommeil. Eh bien, c'est le seul moment de la journée où je puisse tenir une plume sans me trouver mal.

Dès que j'ai mangé, quand ce ne serait qu'un biscuit à la cuiller, je perds toute possibilité d'une occupation quelconque. La moindre conversation me fatigue ; je ne puis arrêter mon esprit à rien, ni fixer même une idée un peu de suite. Voilà mon triste état, et pourtant je suis bien moins mal que je n'ai été. Je prends quelques

bains à Bourbonne, puis je compte entrer en Suisse par Neuchâtel, Yverdon et Lausanne, vous voir cinq ou six jours, puis passer le Simplon, aller de Milan à Gênes, et revenir par la nouvelle route de la Corniche qui est ouverte. Tout cela est subordonné à l'état où je serai. Je pense avec douceur à cette réunion d'un moment ; mais il y a pourtant quelque chose de triste à se retrouver après une longue absence, à voir les traces et les ravages du temps. Nous ne nous verrons plus comme il y a vingt ans ; il faudra perdre nos souvenirs.

Adieu. J'ai écrit bien longtemps. Répondez à Bourbonne-les-Bains, Haute-Marne. Je partirai du 15 au 20. Je vous embrasse.

Ma fille aînée, Félicie, est avec moi. Elle a voulu m'accompagner. Sa sœur est à Vichy pour une maladie de foie que tous les tourments qu'elle a eus pour moi lui ont donnée. On lui défend les chaleurs du Midi, et on me les ordonne. J'allais partir seule. Félicie s'est décidée à venir avec moi. *Si elle eût fait la même chose, il y a douze jours, je ne serais pas si malade.* Je lui sais gré de ce procédé, mais je cherche inutilement à être heureuse ; mon âme en a perdu le pouvoir, elle a trop souffert. Le temps peut-être me rendra un peu de confiance, mais il faut vivre.

Chateaubriand à Madame de Duras.

2 juillet 1827.

Je vous écris un mot au milieu des tribulations d'une publication contre la censure, pour vous faire voir que je ne manque pas de parole et que vous n'êtes pas oubliée. Je vous prie en grâce de me faire écrire deux lignes sur la manière dont vous avez supporté la route ; dans deux ou trois jours, je vous écrirai une véritable lettre.

[Paris], 4 juillet 1827.

Je vous envoie (non sous bande, parce qu'elle ne vous arriverait pas), mais sous enveloppe, avec quelque doute encore sur la fidélité de la poste, ma brochure sur la censure. Vous ne la lirez pas et vous ferez bien ; mais vous la prêterez aux amateurs de politique et amis de la liberté de la presse. Ils y apprendront de belles choses !

Nous sommes ici bien solitaires ; il n'y a plus une âme à Paris. Nous avons fait connaissance avec nos voisins, M. et Mme Arago,

et nous voyagerons au moins dans la lune. Il n'y a peut-être pas de ministère dans ce pays-là. M. Arago est, comme vous savez, un homme d'un grand mérite et l'ami de notre ami Humboldt. Sa femme est charmante. Voilà les nouvelles de ma rue. Je voudrais savoir des vôtres. N'oubliez pas de me faire dire où il faut que mes lettres vous attendent sur votre route, quand vous descendrez dans cette Italie si belle, si vieille et si triste sous le bâton autrichien.

N'oubliez pas l'allée des tulipiers en arrivant à Milan. Personne ne la regarde et n'en parle : il faut que nous nous chargions de sa renommée. A bientôt.

Je ne veux plus que vous vous plaigniez de moi. Mes hommages à Mme de la Rochejaquelein.

Mme de Duras, toujours franche et vive, et, depuis qu'elle était plus malade, sensible à l'excès, avait-elle adressé à Chateaubriand de nouveaux reproches ? Ou bien fait-il simplement allusion à la « gronderie » dont il est parlé dans la lettre à Rosalie ? Vieille habitude qu'alimentait et ravivait en Mme de Duras une ardeur d'affection toujours égale à elle-même. Chateaubriand aussi protestait comme jadis : « Je ne veux plus que ma sœur me gronde » ; mais alors, il le disait avec colère et menaçait de rompre ; et maintenant, ce n'est plus que parole caressante et promesse de fidélité, promesse qui fut tenue. Il écrit encore :

Paris, le 16 juillet 1827.

Je voulais répondre sur-le-champ à votre petit billet, et il a fallu me remettre sur-le-champ à l'ouvrage pour publier une seconde brochure. Nous avons formé une société pour défendre la liberté de la presse, et je suis à la tête. Je vois qu'il faut me résoudre à mourir sur le champ de bataille.

Je voudrais bien vous voir reprendre de la santé. J'espère toujours dans l'Italie, puisque le voyage vous avait fait du bien, et que vous n'êtes retombée dans vos maux que quand vous avez été au repos. Il y a lieu d'espérer qu'une suite de mouvements vous réussira.

Nous sommes ici accablés par la chaleur et la sécheresse. On dit que Paris est désert. Je le crois ; mais il l'est toujours pour moi dans ma rue d'Enfer. On y est tout comme au Japon. On vient de signer un bien pauvre traité pour les Grecs. C'est tout ce que je vous dirai de politique.

Je voudrais ressusciter pour vous Hippocrate. N'oubliez pas de me faire envoyer votre itinéraire.
Hommages à votre fille.

Madame de Duras à Rosalie de Constant.

Bourbonne, le 14 juillet [1827].

Nous vous arriverons je crois vers le 22, ma très chère. Retenez-nous conditionnellement un gîte pour 8 jours au *Lion d'Or*. J'ai ma fille, mon médecin et huit domestiques. Tâchez que le prix soit raisonnable. Je ne veux nulle magnificence. Une chambre, si cela se peut, dans la belle vue. Les eaux m'ont fait mal, je ne puis pas du tout écrire. Je vous embrasse bien tristement. Je crains beaucoup le bruit sur ma tête.

Chateaubriand à Madame de Duras.

Paris, 19 juillet 1827.

Je reçois à l'instant la lettre de Mme de La Rochejaquelein et je vous écris à la hâte ce petit mot à Lausanne. Je suis persuadé que le voyage vous fera plus de bien que les eaux. Dans une huitaine de jours, je vous écrirai à Milan. Allons! descendez dans cette belle Italie, je ne la verrai plus peut-être. Mille hommages ainsi qu'à votre compagne de voyage, malgré le petit mot de la fin qui n'est pas juste. Je n'ai point de nouveaux alliés, et ce n'est pas moi qui ai quitté mes anciens amis. La preuve est dans leur puissance et dans ma faiblesse. Ils conservent ce que j'ai mis entre leurs mains, il ne faut pas accuser quand on opprime. Je vous ai écrit à Bourbonne une lettre qu'on vous renverra sur les chemins.

Rosalie de Constant à M. Charles de Constant.

Lausanne, 27 juillet 1827.

Mme de Duras arriva dimanche soir. Elle aime Lausanne, elle est bien aise d'y être. Je ne l'ai pas trouvée plus changée qu'on ne doit l'être au bout de vingt-deux ans d'absence [1].

1. 1805-1827.

Avec Mme de Cottens, comme avec Rosalie, le grand sujet de conversation fut l'illustre ami.

Mme de Duras se plut à raconter les travaux et les combats de Chateaubriand ; elle dit son impatience de n'être plus ministre et sa passion de remettre la main aux affaires de son pays, l'injustice de la cour, etc. En parlant ainsi, elle prouvait d'abord qu'elle aimait Chateaubriand, mais aussi qu'elle le connaissait à fond et qu'elle ne prenait pas au sérieux ses désirs de n'être plus rien en politique, de se confiner à jamais dans la solitude. Quelque chose de ces libres propos revint à l'intéressé dans une lettre de Mme de Cottens. Là-dessus, le voilà qui proteste avec humeur et injustice [1]. Ce mouvement de colère dûment souligné, le passage est encore fort curieux par un mélange d'affection très sincère et très profonde, et par une non moins sincère et prodigieuse illusion sur soi.

Madame de Duras à Rosalie de Constant.

Domo d'Ossola, 19 août [1827].

Je veux vous écrire, chère Rosalie, et vous dire mon chagrin de voir cette haute barrière entre nous. Je me trouvais si bien près de vous. Il me semble que j'y aurais passé doucement le peu de jours que la Providence me destine encore. On ne peut assez louer, assez admirer cette magnifique route du Simplon. Quand le temps aura amené la justice, tout le monde rendra hommage au génie qui a exécuté et vu possible une telle merveille. Je ne pouvais penser qu'à cet homme étonnant et à sa vie et à sa mort plus étonnante encore. En quittant les défilés du Simplon à Cremolo, on passe auprès d'une carrière de marbre qu'il avait fait ouvrir et exploiter. On nous montra des colonnes destinées à un arc de triomphe. L'une d'elles, d'une proportion gigantesque, est restée brisée et abandonnée sur la route. Quel juste emblème du sort de Bonaparte ! J'ai admiré le hasard qui plaçait là, au lieu de la statue du créateur de ces merveilles, cette triste image.

Adieu. Ce n'est pas de cela que je voudrais vous parler. C'est de vous qui avez été si bonne pour moi, et dont l'affection m'a

1. « ... Mme de Duras est peut-être, de toutes les personnes auxquelles je suis attaché profondément, celle qui a pour moi le plus d'amitié et qui me connaît le moins. » Lettre à Mme de Cottens, 30 août 1827 : (*Correspondant* du 25 août 1901).

fait du bien. — Je suis bien fatiguée ; le passage de l'été à l'hiver et de l'hiver à l'été m'a tuée. Je vais passer quatre jours ici. Mille amitiés à Mme de Cottens.

Pardon, je crois que la feuille est coupée.

J'ai été voir le devin de Thomas, en mémoire de vous. J'aimerais d'être là avec vous.

Chateaubriand à Madame de Duras.

Paris, ce 30 août 1827.

Votre petite lettre de Domo d'Ossola m'a fait grand plaisir. J'étais en peine de ce passage du Simplon. Enfin, vous êtes en Italie ! J'avais remarqué comme vous cette colonne brisée. Vous aurez retrouvé l'arc projeté à Milan. On dit qu'on l'achève, mais qui peut achever ce que le bras qui fendit les rochers a commencé ? Et mon avenue de tulipiers ? C'est encore de lui. Je vous en ai déjà demandé des nouvelles dans ma lettre que vous aurez trouvée à Milan. Je n'ai point vu Gênes où vous êtes. J'ai toujours l'arrière-pensée de faire une dernière course à Rome, mais quand et comment ? A mon âge, les projets sont des folies. Je n'ai point quitté ma rue d'Enfer où je travaille trop pour ma santé. Si jamais je puis ne rien faire, je crois que je serai l'homme le plus heureux du monde. Je ne sais si l'air de l'Italie vous fera du bien, je compte encore plus pour vous sur le mouvement et la distraction du voyage. Vous aviez envie de voir l'Italie du moyen âge ; je vous avais conseillé d'aller jusqu'à Florence et de revenir par les belles routes de la côte qui n'étaient pas faites de mon temps. Si vous êtes allée tout droit de Milan à Gênes, le chemin sera trop court. Enfin, vous me donnerez de vos nouvelles. Ce sera déjà quelque chose quand je saurai que vous êtes rentrée en France et que vous vous rapprochez de nous. Vous aurez vu nos vieux amis à Turin et à Gênes. Ils sont heureux d'être à l'abri de nos ennuis politiques.

Je ne puis vous dire ce qui se passe à Paris. Je n'en sais rien du tout. Pourtant il est arrivé 6 sauvages du Missouri, et ils sont conduits par un M. de Launay qui se trouve avoir été mon premier compagnon d'enfance à Combourg[1]. Voilà encore une des bizarreries de ma vie. Revenez, vous savez que je vous ai prédit que vous resteriez trente ans après moi dans ce triste monde. Je n'ai pas entendu parler de Frisell. Valery est parti pour vous

1. Voir *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 81, 82, édition Biré.

rejoindre avec ses jambes de sept lieues, et il ne s'embarrasse pas plus des Alpes que de Montmartre.

Mme de Duras comptait passer l'hiver à Nice. Le 13 octobre Chateaubriand disait avoir reçu d'elle plusieurs lettres. Il doutait que l'air de Nice convînt à son état.

Madame de Duras à Rosalie de Constant.

Nice, 16 octobre [1827].

Depuis dix-huit jours que je suis à Nice, chère amie, je n'ai pas eu un seul jour de beau temps : une pluie à verse et un vent de tempête. Si c'est là le climat de Nice, ce n'est pas la peine de venir le chercher de si loin. Il me fait un mal affreux, je passe mes journées sur un canapé sans pouvoir ouvrir les yeux, la tête entreprise, enfin bien malade. J'avais bien dit à Félicie de vous écrire, et hier elle m'a avoué qu'elle ne l'avait pas fait. Vous voyez quelles tristes nouvelles je vous donne. J'ai été bien malheureuse. J'ai perdu ma charmante nièce Césarine, qui m'avait soignée tout l'hiver comme la plus tendre fille. Hélas! qui m'aurait dit que j'aurais le malheur de lui survivre, jolie, fraîche, heureuse... à vingt ans ! Je ne puis me faire à la pensée que je ne la verrai plus. Ah, ma chère, que de façons de mourir avant la vraie mort!

Je ne puis rien vous dire d'ici. Je m'y déplais, j'y suis mal établie. J'attends Clara à la fin de la semaine. J'ai trouvé ici M. et Mme de La Tour du Pin qui sont venus passer douze jours avec moi. J'ai été bien aise de les retrouver : on a tant à se dire après une longue absence et j'ai été aussi très touchée de ce procédé, car ce voyage est pénible. Le col de Tende est impraticable. La Corniche est admirable. C'est le Simplon avec la mer et le soleil et la végétation des tropiques, les palmiers, les agaves, etc. Adieu, je ne puis écrire davantage.

Donnez-moi de vos nouvelles et rappelez-moi à Mme de Cottens et à M. Chavannes.

Espérons nous revoir.

Je vous embrasse, chère amie, du fond de mon cœur.

Mme de La Tour du Pin avait donc réalisé le vœu qu'avait formé Mme de Duras de l'avoir auprès d'elle dans sa maladie. Elle l'avait traduit, ce vœu, dans *Édouard*, quand, après avori

fait dire à Mme de Nevers que l'absence de son amie était pour elle un grand chagrin, elle représentait plus tard Mme de Nevers couchée sur un canapé, pâle et sans mouvement, et son amie accourue de La Haye, la soutenant dans ses bras.

Peut-être Mme de La Tour de Pin s'était-elle reconnue dans cette amie « qui est ma raison », disait Mme de Nevers, et avait-elle attribué au passage que je viens de citer la signification d'un appel et d'une prière en cas de danger.

Madame de Duras à Rosalie de Constant.

Nice, 2 novembre [1827].

J'apprends par votre lettre que vous avez été malade. C'est à vous, très chère, que cet air de Nice ferait du bien, à votre pauvre poitrine. Il faudra que nous passions ensemble ici l'hiver prochain. Donnez-moi de vos nouvelles. Les miennes sont tristes. Je ne fais aucun progrès en bien ; j'en fais de très lents en mal.

Clara est arrivée avec ses trois enfans. Cela m'a agitée. Sa sœur est partie, elle a plus de calme dans le caractère et cela me faisait du bien. Je suis poursuivie aussi du chagrin de leur imposer de tels sacrifices, de leur faire mener une vie si ennuyeuse. Je finirai par *vouloir* rester entièrement seule. Je ne puis souffrir de voir personne. Chaque jour je deviens plus triste et plus insociable. Je vous ai écrit, il y a peut-être quinze jours. Je suis découragée d'écrire, comme de tout le reste. J'ai eu quelques jours de mieux pour mon estomac, mais ma tête est pis que jamais. Ce temps me fatigue ; je ne sais si l'air me convient, je n'ai vu que des pluies et des tempêtes ; depuis deux jours seulement il fait beau.

Clara n'est pas si bien que j'espérais de ses eaux ; les enfants ont été malades à Paris ; ils sont pâles et changés, tout cela est fatigué de ce grand voyage fait pour moi. Je m'en accuse. Je n'ai pas reçu votre petit paquet ; je vais le réclamer à Gênes. Que vous êtes bonne de m'aimer encore et de penser à moi ! Je voudrais vous savoir mieux.

N'allez à Saint-Jean que si vous êtes bien. Et la jeune nièce, la prendrez-vous ? Hélas ! vous vous préparerez peut-être des chagrins. C'est ce qui arrive quand on multiplie ses liens. Adieu, écrivez-moi. Je vous embrasse tendrement. Dites mille choses aimables à M. Huber, à ce noble et excellent vieillard. Que je suis aise qu'il vous reste !

Mille choses aussi à Mme de Cottens. Je suis la rivale de M. de Chateaubriand et je conçois tout son goût pour elle.

Chateaubriand, dans les *Mémoires d'outre-tombe* :

Le dernier billet que j'ai reçu de Mme de Duras fait sentir l'amertume de cette dernière goutte de la vie qu'il nous faudra tous épuiser !

Madame de Duras à Chateaubriand.

Nice, 14 novembre 1828 [1827].

Je vous ai envoyé un *asclepias carnata* : c'est un laurier grimpant de pleine terre, qui ne craint pas le froid et qui a une fleur rouge comme le camélia, qui sent excellent ; mettez-le sous les fenêtres de la bibliothèque du Bénédictin [Chateaubriand].

Je vous dirai un mot de mes nouvelles : c'est toujours la même chose ; je languis sur mon canapé toute la journée, c'est-à-dire tout le temps où je ne suis pas en voiture ou à marcher dehors : ce que je ne puis faire au delà d'une demi-heure. Je rêve au passé ; ma vie a été si agitée, si variée, que je ne puis dire que j'éprouve un violent ennui ; si je pouvais seulement coudre ou faire de la tapisserie, je ne me trouverais pas malheureuse ! Ma vie présente est si éloignée de ma vie passée, qu'il me semble que je lis des mémoires, ou que je regarde un spectacle.

Madame de Duras à Rosalie de Constant.

Nice, 3 décembre [1827].

Je veux commencer par vous dire, chère amie, qu'il n'est arrivé aucun paquet pour moi à Gênes ; le consul a cherché partout... A qui, comment l'aviez-vous adressé ? Dites-le-moi, car je ne veux rien perdre de ce qui vient de vous et de l'excellent M. Huber. J'ai commencé par cet article pour ne pas l'oublier. Je l'aurais fait si j'avais commencé par ce pauvre Auguste. Ah ! ma chère, quelle mort ! Cela m'a fait beaucoup de peine et une grande pitié, car il est mort à la peine de ces nouveaux devoirs qu'il s'était donnés. Il s'était imposé plus de vertu qu'il n'en a pu porter. Quel abus du raisonnement dans les meilleures choses ! Il a rompu une amitié innocente, aussi innocente dans mon opinion que celle de

Mathieu pour sa mère [Mme de Staël]; il a fait le malheur de Mlle de Sainte-Aulaire, il a épousé une femme qu'il n'aimait pas et a fait de sa maison une espèce de château de Grandisson. Élevé près de Mme de Staël, accoutumé à ce mouvement, cette activité, cette vie que son inépuisable esprit répandait autour d'elle, il n'a pu supporter la règle, la monotonie de son nouvel intérieur; il est mort au milieu de toute cette perfection. Il était content de lui, peut-être, mais il n'était point heureux. C'est ce que j'avais dit, il y a un mois, en recevant une lettre de lui. Il le sera dans un meilleur monde, il faut l'espérer, mais je le plains de toute mon âme... Et cette femme, qui ne l'a point soigné parce qu'elle était grosse! Oh! Dieu! que de vertus vous me faites haïr! La pauvre Albertine[1] aura été bien malheureuse, et d'autant plus qu'elle a été pour beaucoup dans toute cette affaire. C'était un excellent homme que M. de Staël, mais il manquait de caractère, il s'est forcé et il est mort à la peine. Moi, je crois que je mourrai à la peine de finir cette lettre. Je vous quitte jusqu'à demain.

Ce 7 décembre.

Il vous faut de mes nouvelles, c'est un triste article que je voudrais toujours supprimer; je souffre depuis quinze jours des douleurs violentes, nous avons une espèce de temps qui me tue. Il fait beau, si vous voulez, mais il nous passe sur la tête de gros nuages noirs, pleins de neige, qui viennent de Corse et viennent tomber dans les montagnes; eh bien! ce temps est cent fois pis pour moi que la pluie et le verglas. Mon corps est comme mon esprit. J'aime que les choses soient claires et nettes, et j'aimerais mieux un pied de neige sur la terre que ce faux beau temps qui a tous les inconvéniens du mauvais et qui vous fait comme une injustice de souffrir.

Donnez-moi de vos nouvelles; je voudrais vous transporter ici, même avec ce faux beau temps qu'on dit si bon pour la poitrine. L'hiver prochain vous le passerez avec moi. Voyez, je fais des projets!

Remerciez M. Huber. Hélas, je voudrais lui emprunter un peu de courage. Je vous envie d'être près de lui. Je ne vois personne; je deviens plus sauvage tous les jours; le silence est le seul plaisir qui me reste, je l'écoute et il me calme comme une musique délicieuse. J'ai pu lire un peu (en me réveillant) pendant quinze

1. Ida-Gustavine-Albertine de Staël, mariée le 20 février 1816 à Achille-Léonce-Victor-Charles, duc de Broglie.

jours. J'ai parcouru deux ouvrages nouveaux, bien mauvais, mais enfin, c'était *lire*, et j'étais contente ; la perte du paquet me désole d'autant plus.

Mme de Chateaubriand n'a eu qu'un de ses gros catarrhes à ce qu'il m'a mandé ; c'était du frou-frou de la *Gazette*. Cela m'impatiente. Je n'aime pas qu'on parle de ses intérêts domestiques. La politique l'occupe exclusivement ; voilà une belle minorité, et, quoi qu'on dise, les choses n'en iront pas plus mal pour avoir des talents dans la Chambre. C'était une honte que cette assemblée de carpes qu'on avait pêchées à la ligne dans tous les coins de la France ; et comme la bêtise est entêtée, les ministres même ne pouvaient venir à bout de cette Chambre : ils sont revenus bon gré mal gré aux gens d'esprit.

Chère Rosalie, écrivez-moi et aimez-moi un peu, car je vous aime beaucoup. Je ne parle pas de choses trop intimes ; mon cœur est trop triste, cela me fait mal ; mais vous me devinez et vous souffrez pour moi et avec moi. Il faut que je vous quitte parce que ma tête et mon cou sont tout raides. Quel supplice ! Je vous assure que rien n'en peut donner l'idée. Posséder ses facultés et n'en pouvoir faire usage ! N'est-ce pas pire que de les avoir perdues ? Les imbéciles du moins ne sentent rien ; ils sont plus heureux que moi. Adieu, je vous embrasse, mille tendres compliments à Mme de Cottens et à M. Huber. Clara et ses enfants vont bien. Il y a bien du monde ici, entre autres une petite princesse Radziwill qui se meurt à 22 ans[1].

Clara s'amuse un peu, je l'y force, et je crains toujours que l'inquiétude ne la fasse retomber. Quand son teint est brouillé, je suis hors de moi. Je lui ai fait assez de mal. Adieu, chère et excellente amie, je vous aime.

Mille choses aimables à Monsieur votre frère. Si on a chez vous des nouvelles de notre bon Polier, donnez-m'en.

Le 16 décembre se produisit une subite aggravation de la maladie qui la torturait depuis des années ; et bientôt, à la violence redoublée des douleurs, comme à l'anéantissement progressif qui l'envahissait, elle comprit que la fin ne pourrait tarder.

Elle se fit relire le testament qu'elle avait dressé pendant la crise de juillet 1820, et, toujours occupée du cher frère, par un codicille en date du 26 décembre 1827, elle « remplaça la collection des *Mémoires pour servir à l'histoire de France*, que M. de

1. Hélène Radziwill, 10 juillet 1805, — à Nice, 26 décembre 1827 : mariée le 23 janvier 1825 au prince Guillaume Radziwill.

Chateaubriand avait déjà, par une copie de la *Sainte Famille*, de Raphaël, œuvre de Mignard[1] » et forcément, elle annula l'usufruit d'Andilly qu'elle avait vendu à M. Talleyrand ; « les legs de la copie de son portrait et de la pendule de son cabinet » furent maintenus. Souvenirs d'intimité et de fidélité. Ayant mis ordre à ses affaires de famille et de cœur, elle se tourna vers Dieu : « Ses souffrances physiques étaient devenues par moment atroces, insupportables ; elle les acceptait patiemment ; elle s'appliquait de tout son cœur à souffrir ; elle y mettait presque de la passion, si l'on ose dire, une passion dernière et sublime. » Ainsi Sainte-Beuve résumait l'histoire de ses dernières années et surtout de ses derniers jours, renseigné qu'il était par celle qui fut l'ange gardien de la pauvre malade, Mme la duchesse de Rauzan.

Chateaubriand à Madame de Duras.

Paris, le 26 décembre 1827.

Cette lettre vous arrivera le 1er janvier pour vous souhaiter la bonne année. Elle sera bonne pour nous, car enfin vous nous reviendrez. Vous cesserez d'avoir vos amis en antipathie, et comme le temps vous aura prouvé que votre maladie, pour avoir été longue, n'a rien cependant de grave, rassurée sur l'avenir, vous voudrez le passer au milieu de ceux qui vous aiment.

Je ne puis vous mander les caquets de la société puisque je ne sors pas de mon hospice, mais je puis vous parler des bruits politiques. Ma position est complètement changée. Les dernières élections ayant prouvé que toute la France est constitutionnelle et monarchique, on convient que j'avais raison. Il n'y a rien de plus comique que d'entendre aujourd'hui la Cour même parler de la Charte et de la nécessité de marcher avec les libertés publiques. On ne parle que d'un ministère de coalition, et personne ne sourcille au nom même de Royer-Collard et de Casimir Perrier. En effet, il n'y a qu'un ministère de coalition possible et raisonnable. Avec cela, on aura la session la plus tranquille et la France la plus heureuse et la plus satisfaite. Si, depuis dix ans que nous leur crions d'entrer franchement dans la Charte, ils avaient voulu nous écouter, ils se seraient épargné bien des maux.

1. A son tour, Chateaubriand donna et légua, comme souvenir et gage d'affection, à M. Mandaroux-Vertamy, cette copie par Mignard, de la *Sainte Famille* de Raphaël, qui lui venait de la chère sœur.

Il est à peu près démontré que Villèle ne peut pas attendre la réunion des Chambres pour se retirer. Si la soif du pouvoir le poussait jusqu'à braver l'orage, il serait assommé par l'adresse, et ce serait à lui un véritable crime de mettre la couronne en lutte avec le pouvoir démocratique. Mais vous connaissez son audace, sa légèreté et ses continuelles erreurs. Il est homme à rêver qu'il a une majorité, quand il est démontré qu'il n'aurait pas 50 voix dans la Chambre des députés, et qu'il n'a pas même la majorité dans la Chambre des pairs, malgré les *76*. Il s'est trompé toute sa vie, et sur tout. Avant les élections, il assurait qu'il aurait dans les Collèges 322 ou 323 voix pour lui : il n'avait de doute que pour cette seule 323e voix !

Vous me demandez ce que je serai dans le ministère futur. Dieu et le Roi le savent, et j'ai aussi mon secret. Il trompera bien du monde qui croyaient à mon *ambition effrénée*. Quoi qu'il en soit de l'avenir, tous ceux qui veulent être ministres, dans toutes les nuances d'opposition, croient avoir besoin au moins de ma non-opposition pour marcher. Ils peuvent être tranquilles. Je ne désire et je n'appelle que le repos pour moi, la gloire pour le Roi et une liberté raisonnable pour la France.

Quand vous reviendrez, vous trouverez tous les orages passés, toutes les questions politiques décidées. Quand on ne contestera plus nos institutions, on n'en parlera plus, les journaux redeviendront ce qu'ils doivent être ; ils perdront ce ton passionné que produisent l'irritation et les contestations vives.

On s'occupera de littérature et d'art. Vous reprendrez votre sceptre, et je passerai auprès de vous mes vieux et derniers jours.

Hommages et grâces nouvelles pour le nouvel an à la signora Clara.

En lisant, le 1er janvier 1828, ces souhaits de bonne année formulés par son ami le plus cher, Mme de Duras aura souri et pleuré tout ensemble. Il était donc fidèle.

Au fond du cœur humain subsiste, jusqu'à ce qu'il ait cessé de battre, une étincelle d'espoir. Elle pensait :

Si la crise présente pouvait céder aux bons soins comme les précédentes, non moins douloureuses et non moins menaçantes, j'aurais la joie de revoir le cher frère, et de le revoir aux honneurs, peut-être — suprême réparation — aux Affaires étrangères ; peut-être même y serais-je pour quelque chose. Si sincère qu'il fût au moment où il se souhaitait « le repos », je sais bien — le connaissant mieux qu'il ne se connaît lui-même — que

l'ambition le possède et l'enlèvera d'un coup d'aile à ses fragiles résolutions de retraite.

Et moi, « je reprendrais le sceptre ? » et, dans le petit cercle, on s'occuperait de littérature et d'arts, comme jadis avec Humboldt, Gérard, Villemain, Cuvier — et au lendemain des nouveaux ministères, « *il* passerait auprès de moi ses vieux et derniers jours ? »

Un sourire errait sur la pâleur de son visage et la colorait un peu.

Puis, fatiguée de l'effort et tremblante d'émotion, elle laisse retomber sa tête sur l'oreiller ! « Qu'il soit heureux ! Je ne serai plus là pour partager son bonheur. Je ne le reverrai plus ici-bas. Je sens que je m'en vais. » Des larmes coulaient dans le sillon des joues creusées par la maladie. Clara « les essuya doucement sans rien dire », comme elle avait fait en 1819, selon le véridique récit d'*Ourika*.

Le 15 janvier 1828, Chateaubriand écrivait à Mme de Cottens :

Je suis menacé d'un grand malheur : Mme de Duras se meurt à Nice. Vous avez vu passer à Lausanne cette pauvre femme, comme vous avez vu passer Mme de Custine. J'étais destiné à voir revenir deux cercueils de cette terre où vous respirez et où votre bonté pour moi promettait des consolations à ma vie. Au moment où je vous écris, j'ai envoyé savoir des nouvelles de mon admirable et ancienne amie, et peut-être vous apprendrai-je, avant de fermer cette lettre, l'arrêt fatal.

Le 16 janvier 1828, au lendemain de cette lettre, Mme de Duras achevait de mourir.

*
* *

Aussi bien que celles dont a parlé Sainte-Beuve, les lettres de Mme de Duras à Rosalie « ont un caractère d'élévation et de délicatesse » avec ce je ne sais quoi de moins surveillé et de moins tendu que suggère l'amitié, la simple amitié. Quand on écrit à une Mme Swetchine, on s'efforce, on rivalise, on veut aller de pair ; « on se compose un peu », en effet, mais pas dans le sens que voulait le critique ; il serait plus exact de dire que l'on compose un peu, et d'ailleurs le mieux du monde. Tandis que, avec

une Rosalie de Constant, on s'épanche tout bonnement et sans façon ; on ne craint pas de se découvrir et de se livrer ; on s'abandonne. L'esprit n'est plus en cause tant que cela : le cœur s'ouvre, et tout grand ; l'âme paraît, toute l'âme, noble et affectueuse, avec ses courtes joies et ses tristesses infinies. Dans l'apparence, la vie de Mme de Duras fut brillante et couronnée de tout ce qu'on appellerait bonheur. Et dans le vrai, ce fut une vie de souffrances « atroces » et de « chagrins déchirants ».

La lecture de cette correspondance s'achève sur des larmes filiales et des pages de deuil.

Madame de Duras de Rauzan à Rosalie de Constant.

Nice, le 20 janvier [1828].

Je vous suis presqu'étrangère, Mademoiselle, et pourtant je sens le besoin de vous écrire au moment où je viens d'éprouver le plus affreux malheur. Hélas ! vous l'aimiez, vous l'appréciiez, ma mère chérie, et vous la pleurerez avec moi ! Je l'ai perdue après trente et un jours d'une affreuse maladie. Elle a disparu pour toujours, mon amie, ma mère, celle qui était tout pour moi. Votre ancienne amitié, si constante et si tendre, lui avait fait du bien. Elle me parlait souvent de vous, Mademoiselle, et, dans les derniers jours de sa vie, elle a songé à vous et vous a laissé un shall.

Je vous enverrai ce douloureux souvenir dès que je serai de retour à Paris, là où j'ai été si heureuse avec elle, où j'ai passé tant d'années que je voudrais racheter au prix de tant d'autres... Mais tout est inutile. Ma vie me semble finie. Je ne sais plus que faire. Elle était le but, l'objet de toutes mes pensées. La quitter pour quelques minutes était une douleur, et je l'ai quittée pour toujours... Ah ! Mademoiselle, j'ai besoin de me dire que votre cœur répond au mien, que vous la regrettez avec toute la vivacité de votre sentiment. L'idée qu'elle était approuvée par tout ce qui était distingué, par toutes les âmes élevées, est la seule qui me soit douce, mais rien ne peut me la rendre. Je l'appelle en vain, je n'entends plus sa voix. Ses beaux yeux ne me regarderont plus... Du haut du ciel elle m'entend peut-être ; elle voit jusqu'où allait ma tendresse pour elle. Dieu ! Si je pouvais la serrer sur mon cœur encore une fois !... Mais non !... tout est fini !... Rien ne peut vous donner idée de sa force, de sa résignation. Elle n'a pas laissé échapper la moindre plainte dans les plus

cruelles douleurs... Quel ange !... Et tant de patience n'a pu fléchir la Providence!...

Ma sœur est arrivée le 27[e] jour de sa maladie. Elle a vécu deux jours encore, et elle a joui de cette consolation. Pour moi, je n'en ai point, je n'en veux point; le vide que me laisse sa mort ne sera jamais rempli par personne. Je chéris son souvenir. Il me semble que mes larmes ont une source éternelle et je suis heureuse de penser que je ne me consolerai jamais.

Ah ! Mademoiselle, me pardonnerez-vous de vous ouvrir ainsi mon triste cœur, vous qui ne me connaîtriez plus? Mais vous l'aimiez, c'est assez pour moi, et je suis sûre que vous m'entendrez.

Je quitte ce lieu de douleur, je vais à Paris. Si vous êtes assez bonne pour me répondre, j'habite rue de Varennes, n° 31.

Agréez l'hommage de mon tendre attachement.

DURAS DE RAUZAN.

Madame de la Rochejaquelein à Rosalie de Constant.

21 janvier, à Nice [1828].

Ah! Mademoiselle, dans quel moment m'est parvenu votre charmant dessin et ce que vous avez bien voulu écrire sur le revers de si touchant! Cet ormeau, appui du lierre, l'orage l'a enlevé sans pitié! Ma pauvre mère, mon excellente mère, qui a tant souffert, elle a fini comme un ange, elle s'est reposée doucement dans le Seigneur. Toutes ses craintes de la mort ont disparu dans cette maladie ; elle a tout prévu, elle a vu arriver avec une résignation et un courage admirables ce moment si cruel qui la séparait de ses plus chères affections ! Il faut remercier Dieu de tout, a-t-elle dit. Elle répétait qu'il lui avait fait une grande, grande grâce de lui envoyer une maladie pour pouvoir se préparer à mourir, elle qui avait toujours tant redouté une mort subite!... Aurai-je le courage de vous retracer tous ces tristes détails? Une inflammation affreuse est venue se joindre à tous ses maux ordinaires, elle ne voulut croire d'abord qu'à une violente attaque de rhumatisme. Elle se refusa à toute espèce de remèdes, de sorte que le mal empira avec une promptitude extrême. J'avais quitté ma pauvre mère le 30 septembre lorsque Clara fut arrivée, elle avait eu quinze jours beaucoup meilleurs. J'emportais l'espérance que ce bel hiver lui ferait du bien et que ma sœur la ramènerait au mois de mars. Hélas!... Elle vous a mandé hier comment arriva le contraire... Quelques imprudences de régime ont hâté le mal.

Nous savons, depuis notre perte, qu'il avait de profondes racines. Les lettres alarmantes que nous recevions à Paris m'ont ramenée ici avec mon mari presque sans m'arrêter, la Providence a permis que je trouvasse encore ma mère. Elle a conservé toute sa tête, tout son esprit présent jusqu'à la fin, et, s'exprimant par signes quand sa faiblesse et de nombreux aphtes sur la langue lui ont rendu presqu'impossible de parler, elle cherchait encore à nous sourire, Mademoiselle, et à nous serrer les mains. Elle levait les yeux au ciel et serrait la main d'un saint ecclésiastique qui l'a consolée dans toute sa maladie. Elle a demandé à recevoir les sacremens, puis l'extrême-onction. Elle s'est occupée de faire du bien pendant ses souffrances aiguës comme pendant les années de douleurs lentes qui les ont précédées. Elle en reçoit sans doute la récompense, et cette pensée, si elle ne peut consoler, adoucit du moins l'amertume de nos regrets! Vous lui étiez si attachée, Mademoiselle, que vous la pleurez ainsi que nous, j'en suis sûre. Elle vous a dû quelques jours bien doux et qui lui avaient fait du bien. Lausanne est le seul lieu dont elle parlât souvent avec le désir d'y séjourner. La paix et l'affection étaient les besoins de son âme; mais elle a trouvé l'une bien plus parfaite que celle de cette terre, et l'autre, ne la conservera-t-elle pas à jamais dans le cœur de ceux qui l'ont connue?

J'espère qu'en souvenir d'elle vous nous donnerez quelquefois de vos nouvelles! Veuillez parler de moi à l'aimable et sensible Mme de Cottens, au bon, au respectable M. Huber. Parlez avec eux de celle qui avait trouvé tant de charme à les voir.

Adieu, Mademoiselle, croyez aux sentimens qui m'attachent à vous, vous pouvez les apprécier par le souvenir qui en est le lien.

D[URAS] COMTESSE DE LA ROCHEJAQUELEIN.

C'est le 16 quelle nous a été enlevée, à six heures et demie du soir!

Nous partons demain, ma sœur et moi, pour Paris.

Les deux sœurs se peignent au naturel dans ces lettres.

Clara, plus impressionnable, s'y montre abîmée dans sa douleur. Elle s'exprime en phrases courtes, haletantes, et comme entrecoupées de sanglots. Elle ne songe pas à raconter, à renseigner, ou si peu. Sa lettre n'est que soupirs et pensées de deuil. Le papier doit porter la trace des larmes qu'elle n'avait pu retenir en s'adressant à l'amie de sa mère.

Félicie est plus maîtresse d'elle-même et plus contenue dans l'expression de sa douleur. Elle a pleuré; cela se sent; peut-être pleure-t-elle encore; mais elle ne parle de ses pleurs que très incidemment, et à propos de ceux que versera Rosalie. Ni gémissante, ni abattue, elle raconte en phrases bien faites et bien liées; elle « retrace » avec une abondance et une précision de détails qui ne laissent rien à désirer, et d'ailleurs avec une sincérité d'expression qui prend, pour ainsi dire, mesure sur le sentiment et se modèle exactement sur lui. Son style est calme et franc, d'un tour noble et naturel, et d'une belle allure. Voilà bien Félicie.

Sa lettre laisse une impression favorable. Les griefs que l'on pouvait nourrir contre la fille, cause peut-être inconsciente de longs et mortels chagrins, ne tiennent pas devant le témoignage que sa mère lui rendit deux mois avant la crise fatale : *Félicie a plus de calme* [que Clara] *dans le caractère, et cela me faisait du bien.* Ses « torts » s'effacent sous les sourires que la mourante « s'efforçait » d'adresser également aux deux sœurs; dans les « serrements de mains » qui répondaient quand la faiblesse lui rendait impossible de parler; dans les regards enveloppants de ses « beaux yeux », qu'ensuite « elle levait au ciel ».

Derniers regards au ciel : acte d'espérance et rendez-vous suprême. C'était l'adieu !

Une douloureuse sympathie s'attache à cette femme de la cour, qui aima tant le monde, le mouvement, l'esprit, le génie, la société, les nouvelles, la vie, reine de la conversation, et qui eut à souffrir tant et si longtemps avant de mourir.

Et l'on se prend à rêver sur la misère de notre commune destinée. Quelle est cette énigme? Joubert, le moraliste, ami de Chateaubriand, répondait : « Ferme les yeux et tu verras. »



ÉPILOGUE

Chateaubriand répondit, de Paris, aux condoléances de Mme de Cottens, le 3 février 1828 :

Je vous remercie, Madame ; ma peine est profonde, et beaucoup plus que je ne le dis et *ne le veux* et *ne puis* l'exprimer.
Mme de Rauzan arrive aujourd'hui ; je ne sais si j'aurai le courage de la voir. Dieu, au reste, est pour tout cela dans notre vie, et que ferions-nous sans ce dernier et impérissable appui ?
Je vous remercie encore : dites aussi à Mlle de Constant que je prends part à sa douleur comme elle a la bonté de prendre part à la mienne.

M. Valery à Rosalie de Constant.

S. l. n. d.

Mademoiselle, je me suis empressé de remettre à Mme de Rauzan la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et qui m'avait vivement touché. J'espérais vous porter moi-même, cet été, le *Moine*, et, au moment de partir, je l'ai réclamé de Mme de Rauzan. J'apprends avec regret, Mademoiselle, l'obstacle momentané qui fait différer l'acquittement de cette dette sacrée, et qui m'eût offert l'occasion de vous marquer mon zèle. Malgré ce triste mécompte, je ne renonce pas au passage par la Suisse, que j'avais projeté en me rendant en Italie. Je me féliciterais extrêmement d'être assez heureux pour vous y rencontrer et parler avec vous de la femme supérieure et généreuse que nous avons perdue. Un pareil souvenir devient comme une sorte de lien. Permettez-moi, Mademoiselle, d'oser [compter] à ce titre sur votre bienveillance. M. et Mme de Chateaubriand doivent, je crois, passer aussi par Lausanne ; — les douleurs rhumatismales de M. de Chateaubriand viennent de le reprendre et retardent son départ [pour

Rome]. Vous voyez, Mademoiselle, que si j'ai peu l'honneur d'être connu de vous, j'ai du moins l'avantage d'être l'ami de vos amis.

Agréez, je vous prie, avec bonté, Mademoiselle, l'hommage de mon respect et de mon sincère dévouement.

VALERY

Veuillez, s'il vous plaît, offrir mes hommages à Mme de Cottens et me rappeler au souvenir de M. d'Harmance Cazenove, son frère, que j'ai plusieurs fois rencontré à Paris cet hiver et que je serais charmé de retrouver à Lausanne.

Clara, duchesse de Duras-Rauzan, à Rosalie de Constant.

(Vichy) [1828].

Je ne résiste pas à vous dire, Madame, le chagrin extrême que m'a causé une lettre adressée à M. Valery! Quoi! vous craignez de m'importuner? de troubler ma vie? Hélas! vous ne me connaissez pas : le monde me dérange, les indifférents m'oppressent. Ceux qui la pleurent avec moi sont seuls mes amis, fussent-ils à l'autre bout du monde! Jugez si votre injustice m'a fait mal, tandis qu'un souvenir de vous me touche jusqu'au fond de l'âme!... Je suis revenue à Paris bien malade, j'ai eu des enfants malades. Mon mari est revenu de Portugal. J'ai entassé bien des jours, et le vide, loin de se combler autour de moi, s'agrandit chaque jour. Je la cherche partout, je me sens un être incomplet, mon esprit attend le sien, mon jugement est suspendu... J'attends encore... Hélas! ni larmes ni prières ne ranimeront ses beaux yeux. Cette physionomie si vivante où se peignait si bien tout ce qu'elle sentait, je ne la verrai plus! Ces journées, ces heures toutes remplies d'elle, m'accablent maintenant, et les devoirs si chers qui me restent à remplir ne sauraient combler le vide affreux.

C'est à *moi,* et *non* à M. Valery, qu'elle a laissé tous ses manuscrits et toutes ses lettres ; il sera éditeur de ses œuvres, et voilà tout. J'ai ce *Moine* que vous avez su apprécier, il sera imprimé avec le reste de ce qu'elle a écrit. Vous en aurez une copie même auparavant, si vous le voulez. J'aurai du bonheur à faire quelque chose pour vous, à consacrer cette amitié que vous sentez si fort selon mon cœur. Je vous ai gardé une tasse dont elle se servait habituellement, — de ses cheveux, — son shall; enfin, croyez-moi,

mon cœur ne vous a point oubliée. J'attendais une occasion sûre et je n'en ai point encore trouvé, lorsque j'ai été obligée de quitter Paris. Si vous êtes assez bonne pour m'indiquer un moyen sûr de vous faire parvenir ces souvenirs, je passerai quelques instants à Paris, au mois de septembre et je m'occuperai de cela avec un triste plaisir. Je viens de passer ici six semaines pour ma santé qui était bien altérée; les remèdes agissent bien difficilement quand on est profondément affligé, et je pars bien souffrante encore. Je vais à Ussé, dans ce lieu qui renferme tout ce qui me reste de ma mère chérie; ce lieu où j'ai été élevée, où tout me retracera sa bonté, sa vertu, sa patience... Mais tout me semble décoloré, toutes mes affections se ressentent de la perte que j'ai faite, et je ne sais plus jouir! Peut-être l'année prochaine irai-je faire un voyage en Suisse. Je vous présenterai mes enfants, et j'éprouverais un instant de bien en causant avec vous.

Ecrivez-moi quelquefois, Madame; si vous saviez le bien que me font ses véritables amis, vous ne me refuseriez pas cette prière. Si j'osais, je vous demanderais un dessin, un souvenir d'un lieu où vous l'auriez vue.

Dites-moi si jamais elle vous a parlé de moi; savait-elle combien je l'adorais?

Pardon, chère Madame, de cette longue lettre; elle vous prouvera du moins ma confiance en votre indulgence et le besoin que j'ai de vous parler d'une douleur que votre excellent cœur partage. Rassurez-moi pourtant, car ma confiance n'est jamais que passagère, et l'idée de vous avoir importunée dominera bientôt l'espérance de vous avoir convaincue de mon vif et tendre dévouement.

(*Sans date*)

Monsieur votre frère vient d'arriver à Paris, chère Madame, et j'espère vous envoyer par lui tout ce que vous désirez. Ce n'est que pour vous que je puis me décider à faire copier ce manuscrit et à l'envoyer si loin. Je tiens beaucoup à ce qu'il ne soit lu que par vous et M[lle] de Cottens. J'excepte aussi un vieillard aveugle, je crois M. Huber. Je sais que ma mère l'aimait et qu'il avait su l'apprécier, il me sera doux de penser qu'il entendra quelque chose d'elle et qu'un moment, elle le distraira encore de son malheur.

Monsieur votre frère est venu, il part et je ne puis lui donner le

Moine, il n'est pas prêt ; mais M. Mallet s'en chargera dans une huitaine de jours, — ainsi que d'un shall. Il vous porte donc seulement — une gravure d'Ourika (j'espère m'en procurer une autre pour Mme de Cottens), — un petit pot à crème dont ma mère se servait, — quelques éloges d'elle par M. de Barante que je vous demande de donner à Mme de Cottens, M. Hubert et M. de Constant ; puis j'ose joindre à cela une petite aquarelle que j'ai faite en souvenir de Nice. Veuillez l'accepter, quelque peu digne qu'elle soit de vous être offerte. La bague que je vous destine n'est pas prête, mais ce ne sera pas long.

Vous avez raison de croire que votre souvenir m'est doux. Même au milieu de ce que vous appelez mes soucis, il y en a un plus grand ; le cœur est triste. J'en jouirai pour elle, et un regard d'approbation de ma mère me rendrait plus heureuse que les louanges de l'univers. — Je prends le monde comme un remède, plus du tout comme un plaisir. Ma joie et ma jeunesse sont finies ; mais je n'ai pas le droit de me laisser mourir : un mari parfait, des enfants charmants étant des devoirs bien doux et qu'il me faut remplir. — Ma santé est meilleure, mais il y a un fonds de souffrance qui durera, je pense, autant que moi. Ecrivez-moi quelquefois. *parlez-moi d'elle ; personne ne m'en parle plus et mon cœur pourtant aurait besoin de l'entendre louer.* Je nourris l'espoir d'aller un jour en Suisse, mais tout est difficile quand on n'a que soi pour but. Je ne m'accoutume pas à être mon centre, et ma liberté me pèse comme une chaîne.

Adieu, chère Madame, croyez à mon tendre attachement et au désir que j'aurais de vous en parler moi-même.

Nommé ambassadeur à Rome, Chateaubriand se dirige à petites journées — contrairement à ses habitudes, et pour ménager Mme de Chateaubriand qui l'accompagne, — vers la Ville éternelle. Il écrit sur son journal de route : « Arrivé à Lausanne, le 22 septembre, j'ai suivi la route par laquelle ont disparu deux autres femmes qui m'avaient voulu du bien et qui, dans l'ordre de la nature, devaient me survivre : l'une, Mme la marquise de Custine, est venue mourir à Bex ; l'autre, Mme la duchesse de Duras, il n'y a pas encore un an, fuyait devant la mort qui l'atteignit à Nice.

> Noble Clara, digne et constante amie,
> Ton souvenir ne vit plus en ces lieux.
> De ce tombeau, l'on détourne les yeux ;
> Ton nom s'efface, et le monde l'oublie.

Peut-être, en ce dernier vers, faisait-il allusion au second mariage que le duc de Duras allait contracter quelques mois plus tard (10 avril 1829) avec Mme de Dia-Santos [1].

Lui, du moins, n'oublia jamais. Il ne permit pas que s'effaçât le nom de la « chère sœur ». Dans la mélancolie de son tout dernier livre, la *Vie de Rancé*, pages de souvenirs autant que d'histoire, et qui est une sorte d'adieu, il voulut révéler le trait d'affectueuse sollicitude que nous a livré le premier testament de Mme de Duras :

> Louis XIV visita depuis le bonhomme [d'Andilly] dans sa retraite, où j'ai moi-même passé lorsque j'allais voir Mme la duchesse de Duras [à Andilly]. Elle avait l'intention de me laisser un petit réduit qu'elle avait acheté [bâti] sur les collines de Montmorency.

Surtout, il lui a fait la part belle dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Tant que vivra ce « livre unique », le nom de l'amie qui lui avait permis de l'appeler « ma sœur » et « qui l'avait pris sous sa protection » rayonnera de sa gloire. Il rappellera, ce nom, qu'à l'amitié passionnée de la duchesse de Duras, Chateaubriand sut répondre par une confiante et constante amitié de frère. Il écrivit en 1839 :

> Depuis que j'ai perdu cette personne si généreuse, d'une âme si noble, d'un esprit qui réunissait quelque chose de la force de la pensée de Mme de Staël à la grâce du talent de Mme de La Fayette, je n'ai cessé, en la pleurant, de me reprocher les inégalités dont j'ai pu affliger quelquefois des cœurs qui m'étaient dévoués. Veillons bien sur notre caractère. Songeons que nous pouvons, avec un attachement profond, n'en pas moins empoisonner des jours que nous rachèterions au prix de tout notre sang. Quand nos amis sont descendus dans la tombe, quel moyen avons-nous de réparer nos torts ? Nos inutiles regrets, nos vains repentirs sont-ils un remède aux peines que nous leur avons faites ? Ils auraient mieux aimé de nous un sourire pendant leur vie que toutes nos larmes après leur mort.

Hommage éternellement ému du cœur et du génie !

1. Voir le *Journal du Maréchal de Castellane*, t. III, pp. 286-287.

« En décembre 1846 », il se fit relire le livre de ses mémoires qui contient ce passage. Et lui qui disait « *je n'ai cessé, en la pleurant*, de me reprocher les inégalités, etc. », pendant cette dernière lecture, aura-t-il pu retenir ses larmes ?

Admirons la générosité de ce *meâ culpâ*, d'ailleurs trop justifié ; et rappelons, comme correctif, une remarque de Joubert : « On adore ce bon garçon, en le lisant ; et quant à elle (Mme de Beaumont), on sent, pour peu qu'on l'ait connue, qu'elle eût donné dix ans de vie pour mourir si paisiblement *et pour être ainsi regrettée*. »

Nous pouvons appliquer le mot du bon et pénétrant moraliste à toutes les amies de Chateaubriand, et surtout à la plus fière, à la plus spirituelle, à la plus noble, à la plus dévouée de toutes, à la duchesse de Duras.

APPENDICE [1]

I

Madame Swetchine à Madame Swistounof.

Paris, 27 janvier 1830 [1828].

Je ne vous l'apprendrai pas, chère amie, cette douloureuse nouvelle ; elle est de celles qui vont vite. Vous savez déjà que nous avons perdu cette chère Mme de Duras, qui ralliait à elle tant d'affections, et qui aujourd'hui confond en une seule tant de tristesses. Après trois semaines, qu'on peut qualifier d'agonie, et qui, jour par jour, nous remplissaient de désolation, est venue la nouvelle de sa mort. Elle a été précédée de toutes les souffrances qui peuvent atteindre une pauvre créature humaine, mais aussi de toutes les consolations qui adoucissent le difficile passage et en font la route du ciel. Mme de La Rochejaquelein et son mari, M. de Kersaint, son neveu, ont eu le temps d'arriver, et de la consoler par cette preuve de dévouement. Mme de Duras a demandé tous les secours religieux avec une foi, une piété qui fait le baume que Dieu verse sur notre blessure. Les imperfections de son caractère, son ardent désir de vivre, tout ce qui venait de la nature, a cédé à une influence plus haute ; elle a pratiqué, dans les derniers temps de sa vie, jusqu'à ces vertus humbles et pourtant nécessaires dont on est quelquefois distrait par d'éminentes qualités. Sa douceur, sa soumission ne se sont pas démenties ; il semble que la bonté de Dieu ait voulu ne pas nous laisser un doute sur la récompense qu'il lui destinait. On dit que Clara est resté vingt-six nuits sans se coucher, elle qui avait si besoin de soins et de ménagements ; aussi sa faiblesse était si grande qu'à l'arrivée de sa sœur, elle eut un évanouissement très long. M. de La Rochejaquelein et M. de Kersaint viennent d'arriver. Clara et sa sœur sont encore en route ; elles arriveront bientôt, et l'on peut dire que c'est l'intérêt général qui les attend ici...

1. Ci-dessus, p. 391.

A la comtesse de Nesselrode.

Fleury, 28 juillet 1832.

... J'ai dîné la semaine dernière chez Mme de Rauzan que j'ai trouvée toute charmée de la lettre qu'elle avait eue de vous. Ce jour-là, je faisais connaissance avec son nouveau logement, modeste et confortable second, qui atteste à la fois l'élégance et la raison de ses hôtes. Les sacrifices que le bouleversement de Juillet lui a imposés n'attristent que ses amis; non seulement il est évident qu'ils n'ont pas été jusqu'à son cœur, mais qu'ils n'ont pas même contristé sa vanité, qu'ils n'ont pris ni sur ses jouissances profondes et vives, ni sur ses goûts qui ne sont pas ceux que l'argent satisfait. Sa sollicitude maternelle n'a fait porter aucune privation à ses enfants, et le salon de la jeune femme brillante n'a, intellectuellement parlant, rien perdu de son éclat. Vous auriez été contente d'elle, en la jugeant sous des rapports qui n'avaient point encore paru à vos yeux, si vous aviez pu suivre, dans leur vive sincérité, ses angoisses pour sa sœur dont la sûreté personnelle pouvait être si vivement compromise. Vous me demanderez ce qui peut être changé dans le fond de cette inquiétude, la situation réelle étant restée si parfaitement la même ; je vous répondrai par le fait inexplicable d'une sécurité qui est dans l'esprit de tout le monde, sans être dans la compréhension de personne. Ce qui est vrai pour Félicie est également vrai pour la duchesse de Berry... Traverser la France d'un bout à l'autre est certes une moindre merveille que de rester cachée dans la Vendée, pays découvert où la fidélité seule est un asile... [1]

A la même.

20 décembre 1832.

... Je pense que vous pouvez être tranquille pour Félicie : il n'y a pas d'intérêt à la trahir, et il est bien probable qu'elle échappera au sort de sa courageuse patronne...

A la même.

24 août 1833.

... Je vous donnerai une nouvelle imprévue, c'est que Mme de La Rochejaquelein est en Portugal avec son mari ! Des luttes guerrières

1. Mme la comtese de la Rochejaquelein avait été nommée dame d'honneur de Mme la duchesse de Berry, en décembre 1821.

et politiques, voilà décidément l'atmosphère où elle semble vivre à l'aise... » — (*Note de M. Falloux*) : « Don Miguel, attaqué par son frère don Pedro, venait d'appeler à lui un certain nombre de Français. »

Au comte d'Esgrigny.

Paris, 16 novembre 1838.

Au moment où votre lettre m'est arrivée, j'allais vous écrire sous l'impression du coup si inattendu de la mort de Mme de Chastellux (comtesse César de Chastellux, née de Damas, belle-sœur du duc de Rauzan), et dans mon inquiétude de son effet sur Mme de Rauzan. Ces disparitions soudaines, ces brusques vides faits dans la famille sont douloureux... Tout ce centre frappé ! Cette personne si animée et tellement en possession de ce qui fait l'orgueil de la vie ! Jusqu'à ce Comarin [1], qui n'avait jamais été plus brillant. Il y a à peine trois jours que je suis sur la voie de ce triste événement, et déjà auparavant j'étais inquiète de ce qu'on rapportait de la santé de Mme de Rauzan. L'effet des eaux serait-il donc déjà effacé ? Remarque-t-on de l'altération dans ses traits ? De tous les symptômes qui m'affligeraient, ce dernier est le seul que je redouterais véritablement. Souffrir s'appelle vivre, et ne l'a jamais empêché ; les menaces alarmantes ne sont que dans ce qui nous fait cesser d'être ou même de paraître nous-mêmes...

A Monsieur Moreau.

Vichy, 12 juin 1840.

... Le contrepoids de tous ces remuements est dans la solitude que je me suis faite, et que je n'ai pas pris seulement le soin de conquérir, mais encore d'assurer. Mme de Rauzan est entrée pour beaucoup dans ma préoccupation de sauvage, et, comme on ne se fait guère de lois sans y entrevoir des exceptions, je sens que je n'aurais pas été aussi habile à garder ma liberté, si je n'espérais y renoncer pour elle. J'en reçois à l'instant un mot qui me donne son projet de Vichy pour fixé...

Au même.

Vichy, 30 juin 1840.

... Je vous assure que si je suis en repos à Vichy, je suis bien tourmentée à Paris ; Mme de Rauzan m'est sans cesse présente. Une lettre

1. Château voisin de Chastellux.

de sa fille à sa cousine donnait aujourd'hui de meilleures nouvelles et confirmait la résolution prise de venir ici...

Au Père Gagarin.

28 septembre 1843.

... Si je vous disais tous ceux qui demandent de vos nouvelles, qui s'enquièrent de vous avec l'accent d'un tendre intérêt, je ferais retentir dans votre solitude plus de noms qu'elle n'en comporte; aussi je les supprime, me bornant à vous citer les paroles d'une lettre de Mme de Rauzan : « Que devient le prince Jean ? Noble esprit, cœur « d'or, âme des siècles privilégiés! » Il y a peu de jours précisément que je lui disais combien je trouvais ses médailles bien frappées et ressemblantes ; ce n'est point un démenti qu'elle me donne ici...

Au même.

Paris, 15 janvier 1848.

... Avez-vous jamais rencontré un jeune artiste nommé Hermann, grand talent de musique, qui a été élevé entre Mme Sand, Litz et Daniel Stern ? Dieu vient de toucher son cœur; de juif qu'il était, il est devenu catholique des plus dévoués et des plus fervents. Mme de Rauzan a été sa marraine avec le docteur Gouraud...

A Monsieur de Montalembert.

Paris, 23 septembre 1854.

... Mon cher ami, tout incident qui émeut fortement semble devoir retentir rapidement au loin, et l'idée ne se serait pas présentée à moi que vous ayez pu ignorer si longtemps une tristesse si grande dans le cercle de nos relations intimes. Lundi, 11 septembre, M. Gouraud est accouru me chercher pour aller près de Mme de Rauzan qui venait d'être paralysée de tout le côté gauche de son corps. Elle rentrait de chez Mme de La Bédoyère (veuve du colonel) à qui elle était allée annoncer la mort de son frère (le comte de Chastellux); debout, seule dans sa chambre, elle sent qu'une moitié d'elle-même la quitte, elle appelle, et on arrive à temps pour la soutenir et la déposer sur son lit. Par une heureuse chance, M. Gouraud entrait chez elle presque en même temps, et a pu immédiatement agir. Il y avait à peine deux heures de l'accident quand je la trouvai étendue, la jambe, le bras sans autre vie que quelques mouvements convul-

sifs, tout ce qui l'entourait consterné. M. Gouraud frappé de la gravité du mal, mais affirmant qu'aucun danger imminent n'était à redouter et concevant dès les premiers instants une sorte d'espoir de voir effacer jusqu'aux effets de cette commotion terrible : et depuis, des progrès lents, mais sensibles, n'ont pas cessé de justifier ses prévisions. La douleur n'a jamais quitté la partie atteinte, c'était un bon symptôme ; un peu de mouvement y revient, l'état général est satisfaisant, il y a tout espoir enfin d'un rétablissement complet, mais, hélas! sous une menace qui comprime toute joie. Mme de Rauzan n'a pas perdu connaissance un instant, ni même rien de sa liberté d'esprit. Dès le lendemain, elle a lu ses lettres ; c'est par elle que j'ai su que vous vous étiez rendu à Chastellux. A cette occasion nous avons parlé et reparlé de vous, mon cher ami, bien pensé à la peine que vous ressentiriez. C'est dans ces moments où l'on n'improvise rien, où l'on se montre ce qu'on est, que j'ai pu juger des dispositions sérieuses et religieusement préparées de Mme de Rauzan. D'une vue claire et distincte, elle a mesuré le danger, et le premier moment a été de la terreur, et, presque immédiatement sa vie épargnée, elle n'a plus éprouvé qu'une immense reconnaissance ; au lieu de se plaindre, elle n'a plus fait que remercier, sans se démentir jamais, sans cesser de voir, dans l'appréhension qui ne la quitterait plus, une grâce d'avertissement pleine de vues de miséricorde[1]. Affligée d'une part, mon cher ami, j'ai été bien consolée de l'autre ; c'est précisément la veille de la triste réunion de Chastellux que Mme de Rauzan a été frappée : mari, enfants, parents, amis, tous étaient absents ; c'est à moi qu'étaient dévolues la sollicitude et la douceur des soins, et j'étais rentrée à Paris de la surveille pour la bonne fortune que le bon Dieu me ménageait... »

A *Madame de B.*

Mars 1855.

... Si vous ne venez pas trop tard, j'aurai plaisir à vous conduire dans ce beau lieu de Fleury, grave et simple comme un château des temps historiques, c'est-à-dire des temps où l'histoire et les châteaux se reliaient par une foule d'affinités. Vous ne pouvez vous figurer toutes les attentions de Mme de La Rochejaquelein pour sa locataire, jusqu'à faire descendre de sa chambre dans la mienne un intérieur du cabinet de la comtesse Golowine à Pétersbourg.

A *Monsieur de Tocqueville.*

5 juillet 1858.

... Par la plus aimable des condescendances, Mme de La Rocheja-

1. Mme la duchesse de Rauzan est morte à Paris le 11 novembre 1863.

quelein me loue son château de Fleury, à trois lieues de Fontainebleau et à même distance de Melun. Je dois y passer quatre mois seule, complètement seule. Votre livre inaugurera cette heureuse solitude dont je suis avide.

A la comtesse de Mesnard.

Fleury, 8 septembre 1856.

« ... Je ne me suis jamais trouvée aussi bien qu'à Fleury ; c'est la campagne et toutes ses conditions de paix et de tranquille bien-être. Ma journée n'est jamais assez longue ; et je les verrais presque avec plaisir allongées de mes mauvaises nuits [1].

II

LES CHATEAUX DE DURAS ET DE RAUZAN [2]

Le château de Duras est situé sur le bord du Drot, dans le département du Lot-et-Garonne. C'est un immense parallélogramme, long de cent mètres environ et large de trente, ayant aux angles des tours rondes, et une autre tour de même forme sur chacun des grands côtés. Ces tours ont tous les caractères de celles du commencement du XIVe siècle.

La tour qui a conservé, seule, son ancienne élévation, a trois étages surmontés d'une terrasse; son escalier change de direction à chaque étage. Il manque un étage à toutes les autres tours. Toutes sont ou ont été voûtées, soit en berceau ogival, soit par des voûtes d'arêtes. Les unes sont intérieurement circulaires, les autres octogones.

Le château a été presque entièrement remanié au XVIIe siècle. Alors on a refait tous les appartements et une galerie sur consoles qui fait tout le tour extérieur du château au niveau des cours. A la même époque, on fit, sous une des cours, des caves et des cuisines très belles, et qu'on ne manque pas de faire visiter. Le château est isolé du plateau, sur lequel s'étend la ville, par une coupure, et de la pointe du promontoire, où est une belle terrasse, par une autre coupure. Cette terrasse doit remplacer la forteresse primitive. Sur les flancs du château s'étendent deux autres terrasses au niveau du fond

1. *Lettres de Madame Swetchine*, publiées par le comte de Falloux, Librairie académique, Perrin.

2. Ci-dessus, p. 448.

des coupures : elles sont fort larges au sud-ouest, et ne devaient servir de jardin qu'au nord-est, où se trouve une vallée profonde. Primitivement, il devait y avoir deux autres tours ; les soubassements de l'une d'elles paraissent au nord-est.

Près d'une des coupures est une autre grande construction avec deux tours engagées.

Autour du château, qui était un des plus considérables du midi de la France, s'étendait, jusque sur le bord du Drot, un immense parc où l'on conservait toute sorte de gibier.

En 1337, le seigneur de Rauzan s'étant distingué dans la guerre qu'Édouard soutenait contre le roi de France, fut loué par son souverain, le roi d'Angleterre. Celui-ci cependant, en 1341, révoqua la concession qu'il lui avait faite des châteaux de Rauzan et de Pujols, pour les rendre à Guillaume-Raimond de Durfort, au préjudice duquel ils lui avaient été concédés... Les Durfort, seigneurs de Duras, de Blanquefort et de Villandraut, conservèrent la seigneurie de Rauzan jusqu'en 1793.

En 1819, M. Louis-Henri de Chastellux épousa Claire-Philippine-Benjamine de Durfort-Duras, seconde fille d'Amédée-Bretagne-Malo de Durfort-Duras et de Mlle Claire de Coëtnempren de Kersaint. A l'occasion de ce mariage, le roi Louis XVIII créa M. de Chastellux duc de Rauzan, l'autorisant à écarteler ses armes de celles des Durfort-Duras.

La seigneurie de Rauzan était une des plus considérables de la Guienne, et le château, un des plus forts de cette province ; c'est maintenant la plus belle ruine de l'arrondissement de Libourne, et son donjon peut aller de pair avec ce que les constructeurs du moyen âge nous ont laissé de plus imposant.

Le château de Rauzan est construit sur un petit promontoire qui s'avance dans un vallon, au fond duquel coule le ruisseau de Lavade. Sa forme est celle d'un polygone ovale, très irrégulier, précédé d'une basse-cour qui paraît avoir été à peu près carrée, isolée du plateau par un large fossé dans lequel on a depuis construit des maisons. La basse-cour est séparée par un second fossé semi-circulaire et taillé dans le roc d'une bastille également semi-circulaire. Une profonde coupure, dont le fond est au niveau d'une terrasse ou de lices qui font le tour du pied des remparts de l'est à l'ouest, en passant par le nord, sépare la bastille du château. Un talus assez raide et fort élevé descend de ces lices jusqu'au fond du vallon, et rendait inattaquable ce côté de la forteresse, d'autant mieux qu'au sommet du talus devait, suivant l'usage, s'élever un vallum garni de pallissades ou d'un mur crénelé.

Abstraction faite des constructions — qui ne paraissent pas antérieures au commencement du XIVe siècle, — la forme de ce plan est fort ancienne ; le promontoire, facile à isoler au moyen d'une simple coupure dans le roc, a dû attirer l'attention à une époque fort recu-

lée. Plus tard, lorsqu'on a voulu donner plus d'importance au château, on a creusé un second fossé destiné à isoler un poste avancé en avant de la porte. Enfin, et peut-être en même temps, on a établi la basse-cour carrée, qui pouvait arrêter longtemps les assaillants du seul côté par où le château était accessible.

La Guienne militaire, pendant la domination anglaise, par Leo Drouyn.

TABLE DES GRAVURES



TABLE DES MATIÈRES

LIVRE II

MADAME DE DURAS PREND CHATEAUBRIAND SOUS SA PROTECTION

LIVRE III

CHATEAUBRIAND AMBASSADEUR ET PLÉNIPOTENTIAIRE

LIVRE IV

CHATEAUBRIAND MINISTRE AFFAIRES ÉTRANGÈRES

LIVRE V

MADAME DE DURAS ET SA FILLE FÉLICIE

LIVRE VI

LES ŒUVRES DE MADAME DE DURAS

LIVRE VII

LE SALON ET LES AMIS DE MADAME DE DURAS

LIVRE VIII

LES DERNIÈRES ANNÉES DE MADAME DE DURAS

ÉPILOGUE

APPENDICE



ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCCr





